

LE
BEAU SOLIGNAC

PAR
JULES CLARETIE



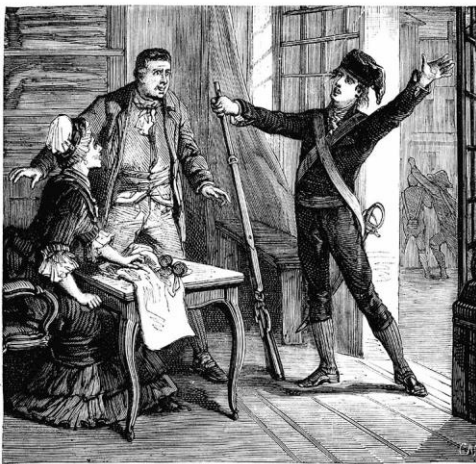
PARIS
PUBLICATION DE LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
7, RUE DU CROISSANT, 7

Avertissement de 2025

Le Beau Solignac est d'abord paru en feuilleton, comme il en était l'usage à l'époque, dans divers journaux. Le premier d'entre eux a d'abord été *Le Temps* (du 29 mars au sept août 1875). Puis, à l'automne dans *La Dépêche* (de Toulouse) et à l'hiver dans *Le Progrès de la Côte d'or*. Comme c'était souvent le cas à l'époque, une version en fascicules était parallèlement mise en vente par Fayard, qui les a ensuite réunis en volume. Cette édition bon marché sera suivie en 1880 d'une édition plus luxueuse par la Librairie illustrée de la rue du Croissant, en grand in 4° — presque un A4 —, en deux colonnes et enrichi de cinquante illustrations par Oreste Castelli, Jules Férat, Gustave Janet et d'autres, pas tous identifiés. C'est cette édition qui a été suivie ici, avec ses illustrations.

LE BEAU SOLIGNAC.

17



La Bastille est prise (page 22).

interrogatoire, je vous prie. Vous ne saurez rien. Que cet homme soit un misérable et un traître, certes ; que je souhaite ardemment de me venger, vous n'en doutez pas. Je donnerais ma vie entière pour le tenir, à cette heure, au bout de mon pistolet. Mais l'infamie d'un Judas ne légitime pas une trahison. Je suis votre prisonnier. Gardez-moi. De moi, vous n'obtiendrez rien !

— Hélas ! dit Fouché avec une lenteur

calculée. Aussi bien comptons-nous sur votre femme, commandant, mais...

— Ma femme ?

— Elle est en fuite. Elle est cachée. Votre appartement est séparé du sien. Lorsque, vous arrêté, nous avons voulu nous saisir d'elle, elle n'était pas là.

— Thérèse ! Thérèse ! murmura Rivière avec une atroce douleur.

— Oh ! nous découvrirons sans doute sa retraite, reprit Fouché. Mais, pour le

Des exemplaires de l'édition de 1880 sont parfois disponibles sur le web à un prix raisonnable. Un de ces exemplaires a été scanné (les images séparément) puis traité par un logiciel d'OCR. Le texte résultant, très fautif, a ensuite été ouvert avec Word, relu et corrigé par deux personnes et annoté, ce qui en constitue de fait une nouvelle édition. Prévu pour l'écran d'une tablette ou d'un téléphone, il se présente sur une seule colonne. Contrairement à l'original, chaque image a été rapprochée au plus près du texte qu'elle illustre. La préface, absente de l'édition de 1880 a été ajoutée ci-après.

Ce livre est édité par le site web claretie.fr. Il est libre de droits, réutilisable à loisir, y compris les notes de bas de page. Ces notes ont été réduites au minimum nécessaire à la compréhension de l'action ou l'enrichissement culturel du lecteur.

Table des matières

Préface	5
Première Partie — Andréina	8
I — Le commandant Rivière	8
II — Le fils du drapier	32
III — La prison.....	53
IV — Le Beau Solignac	67
V — Mademoiselle de la Rigaudie	85
VI — Le bouquet de roses.....	108
VII — Andréina	124
VIII — La délivrance.....	141
IX — Le frère et la sœur	155
X — La petite comtesse	176
XI — Le mari.....	197
XII — Solignac écoute	222
XIII — Un coup de feu.....	245
XIV — La balle	267
Deuxième partie Louise de Farges	289
I — L'hôtel de Farges	289
II — Bernard Thévenot.....	322
III — Le nouvel ami de M. de Navailles	342
IV — L'opéra	364
V — La Bavaroise	386
VI — Louise de Farges	409
VII — Le passage de la reine de Hongrie.....	436
VIII — Les lendemains de la passion.....	457
IX — Le Bâtard	471
X — Le secret de Chambaraud	494
XI — Trente ans après	511
XII — Roses d'hiver	521
XIII — Martial Castoret.....	533
XIV — La fin du drame.....	545
Table des illustrations	550

Préface

À Charles Edmond

C'est vous¹, mon cher ami, qui me disiez, un jour, que, sous le soleil — où il n'y a plus rien de nouveau depuis Salomon — on peut cependant fort bien trouver encore des situations inconnues, dans le roman et dans le drame : pour cela, il faut tout simplement les demander à la science et prendre, par exemple, la physiologie ou la médecine pour collaboratrice. À ce propos, vous racontiez alors, ou vous évoquiez ce souvenir : l'histoire, fort surprenante et fort possible, d'un homme vivant avec une balle dans le côté et un peu de plomb tout près du cœur. *Le Beau Solignac* est né de cette idée : un vrai héros de roman et un vrai personnage de théâtre.

C'est donc avec un grand plaisir, et en toute justice, que je vous dédie ce livre. « Encore un roman d'aventures ! » va-t-on dire. Et pourquoi pas ? Autant que personne j'aime l'étude patiente et profonde de la vie, et je connais le prix du vrai, de l'âpre vérité, dont parlait Stendhal. Mais j'adore aussi le rêve, la fantaisie, l'imagination et ces beaux contes, pleins de consolations, dont notre bon Diderot disait : « Mes amis, faisons des contes. Pendant qu'on fait des contes, on oublie ; et le conte, moins amusant que la vie s'achève sans tourments ! »

Vivent donc ces histoires qui nous arrachent, pour une heure, aux banalités écœurantes ou aux nécessités dures de

¹ Charles-Edmond (Charles-Edmond Chojecki, 1822-1899), écrivain et journaliste polonais naturalisé Français en février 1857. Charles-Edmond a partagé avec Jules Claretie le pseudonyme commun de Jules Tibyl pour leur roman *Le Ménage Hubert* qui paraîtra chez Édouard Dentu en 1884 (315 pages). Ce roman est précédé d'*Une journée à Bellevue*, préface de Jules Claretie de 36 pages datée de septembre 1883.

l'existence ! Bien assez vite la réalité reprendra ses droits ; ou-
vrons, en attendant, les ailes à la chimère.

Il y a, d'ailleurs — je voudrais bien qu'on s'en aperçût —
autre chose que des aventures dans ce récit : il y a la peinture
d'un temps curieux, pittoresque, enfiévré, où les gens, comme
enveloppés de la fumée rouge de la gloire, nous semblent pas-
ser avec des aspects étranges. À cette heure, le XVIII^e siècle ne
semble pas tout à fait expiré, et le XIX^e siècle n'est pas encore
né. Époque troublée et bizarre, où la mort était à l'ordre du jour
et où, par contraste, la vie, la vie matérielle — car toute vie in-
tellectuelle était comme ignorée — se faisait plus intense et plus
active.

Après avoir tracé l'image du Directoire dans les volumes des
Muscadins, j'ai voulu montrer ici le Paris des premières années
du règne de Napoléon I^{er}, mais il manque un coin au tableau : le
coin populaire, le plus gai, le plus sain et le plus entraînant. La
France, en effet, aimait à rire à cette heure où elle ne redoutait
point de mourir. Elle était l'Empire, mais elle demeurait la
Gaule.

Paris s'amusait. Le peuple, pour éviter l'impôt sur le vin et
pour le boire à meilleur marché, sortait des barrières et rem-
plissait les guinguettes de la Courtille, des Porcherons, de la
Nouvelle-France ou de Vaugirard ; tandis que les maîtres arti-
sans montaient aux Prés-Saint-Gervais, au bois de Romainville,
à Vincennes, ou couraient à Sceaux, au moulin de Javelle ou au
moulin Janséniste. L'ouvrier arrosait de piquette la poudre du
soldat. C'était le bon temps pour le salpêtre et le vin bleu. On
s'amusait sans façon. On chantait encore ! Et l'on menait gaie-
ment des rondes. Mais, au-dessus des flonflons du cabaret, pla-
nait déjà l'invasion à venir, comme un inévitable orage. La
France n'a jamais fait que de courtes haltes entre deux
épreuves.

Vous trouverez, j'espère, ici, mon cher Charles Edmond, la
note exacte de ce temps romanesque et plein de fanfares où les

croquis alertes de Carle Vernet², les tableaux solennels de David et les romances sentimentales d'Alvimare, se partageaient l'attention ; oui, vous en trouverez l'écho dans les chapitres qui vont suivre, et je voudrais que vous prissiez à lire le Beau Solignac tout le plaisir que j'ai à vous le dédier comme le témoignage d'une amitié cordialement dévouée.

Jules Claretie.

29 juillet 1875

²

Carle Vernet (Horace Vernet, 1758-1836), peintre et caricaturiste.

Première Partie — Andréina

I — Le commandant Rivière

Joseph Fouché³, duc d'Otrante, ministre de la police générale et ministre de l'intérieur par *intérim*, était fort occupé, durant, l'été de 1809, pendant que l'empereur, tout à son œuvre sur le Danube, livrait à l'Autriche ces terribles combats qui devaient s'appeler dans l'histoire Essling et Wagram.

Il y avait eu alors, à Paris-même, de longs jours d'angoisse, au lendemain de la bataille du 22 mai qui, pour peu, se fut changée pour l'armée française en une terrible défaite. Journée sanglante et douteuse, que les bulletins de Napoléon célébraient sous le nom d'Essling, tandis que les Autrichiens s'en attribuaient le résultat en la décorant du nom d'Aspern. En réalité, Napoléon se trouvait, au lendemain de cette lutte, réduit à attendre des secours, à mander d'Italie l'armée du prince Eugène, et de L'Illyrie⁴ le corps de Marmont. Un moment, à l'heure décisive du combat, l'empereur avait perdu son sang-froid et, sans Masséna, l'armée eût été tout à fait compromise.

On savait tout cela à Paris, on l'apprenait comme on apprend tout d'abord les nouvelles inquiétantes, par des rumeurs vagues, des bruits exagérés colportés tout bas et grossis en passant de bouche en bouche. Le ministre de la police s'efforçait de cacher la vérité à la population vraiment troublée. Il publiait, il ordonnait d'afficher à profusion les bulletins de victoire qu'envoyait Napoléon, et les optimistes faisaient observer que l'empereur n'avait point l'habitude de se proclamer victorieux quand il ne l'était pas.

³ Joseph Fouché (1759-1820), ministre de la Police sous le Directoire, le Consulat et l'Empire.

⁴ Ensemble de pays face à l'Italie, à l'est de l'Adriatique et représentés de nos jours par une partie de la Croatie, de la Bosnie et du Monténégro.

— C'est, disaient-ils, une méthode bonne tout au plus pour les Autrichiens et les Russes !

À quoi les pessimistes répondaient :

— Ce qui est certain, c'est que le maréchal Lannes est tué⁵, c'est que nous avons eu huit mille morts et qu'on a relevé dans nos rangs dix-huit mille blessés, dont plus de cinq cents officiers. Quel carnage ! Et lisez bien, lisez de près le bulletin de Bonaparte : il déclare lui-même qu'il n'a pas pu profiter de sa victoire, et il en accuse qui ? le *général Danube*, le meilleur officier de l'Autriche, qui a emporté le pont jeté par nos soldats ! Quand on en est réduit à mettre ses fautes personnelles et ses échecs sur le compte des éléments, on est, croyez-le, bien près de sa fin !

Il s'en fallut de peu, en effet, que le dénouement qui attendait l'empire de Napoléon I^{er} n'eût lieu quelques années avant 1815. Plus d'une fois cette redoutable machine gouvernementale faillit être détraquée par un fêtu de paille, et Napoléon sentait si bien la faiblesse latente de son pouvoir, indéracinable en apparence, qu'il s'inquiétait de tout, d'un bout de papier imprimé ou de la parole trop haute du moindre capitaine de son armée. On le voyait, au milieu même de ses troupes, mander Savary, chargé de la police secrète de l'armée, et l'interroger sur les tendances générales des soldats. Cette mystérieuse association militaire des *Philadelphes*, réunion secrète d'hommes braves et résolus, ennemis de l'empire, républicains dans l'âme, mais tout prêts à oublier leur haine lorsqu'il s'agissait de se dévouer pour la France, cette société, — moins puissante qu'on ne l'a cru, mais cependant solide, — épouvantait l'empereur. Il voyait réellement en elle comme le spectre de la République morte.

Lorsque l'échec, d'ailleurs glorieux, d'Essling contraignit l'armée à se cantonner dans l'île de Lobau, pendant les qua-

5 Jean Lannes a été tué le 31 mai 1809 dans l'île de Lobau.

rante-cinq jours qui suivirent, les dépêches adressées à Fouché par Napoléon eurent à peu près toutes le même sens : « *Patiencez, tout changera bientôt,* » et plus confidentiellement : « *Agissez vivement contre les complots.* »

Tout ce qui, à Paris, était hostile à l'empire, s'agitait vivement, et l'esprit public était, à la fin, irrité contre une belliqueuse ambition qui coûtait tant de sang au pays. Le faubourg Saint-Germain, un moment rallié, redevenait aigre et les douairières montraient les dents qu'elles n'avaient plus. Quelques symptômes de soulèvements se manifestaient même déjà en Vendée. Les républicains étaient prêts, s'il le fallait, à combattre. Fouché ne savait guère où donner de la tête. Nous ne parlons point des Anglais qui menaçaient sur l'Escaut, de la Belgique qu'il fallait protéger, et du scandale de l'enlèvement du Pape à Savone⁶. Ces événements sont du domaine de l'histoire. Le drame intime qui marqua cette période troublée et inquiétante, appartient seul à notre récit.

Fouché se leva, un matin de juin, de plus méchante humeur que de coutume. La situation, déjà sombre, s'était aggravée. Le ministre de la police avait fait arrêter, la nuit précédente, un ancien commandant de dragons, mis à la retraite pour ses opinions politiques et compromis, sous le Consulat, dans un complot militaire où la police avait très obligeamment mis la main. Le commandant Rivière, affirmèrent les rapports faits à Joseph Fouché, était sinon le chef, tout au moins le trésorier d'une association d'hommes très décidés à combattre et qui avaient, jusque dans l'armée du Danube, des ramifications sérieuses.

⁶ Le Pape Pie VII refusant de s'allier à Napoléon contre l'Angleterre (*Non possumus, non debemus, non volumus*), a été arrêté au Vatican au début du mois de juillet 1809 puis incarcéré à Savone jusqu'à l'été 1812.



Fouché avait d'abord haussé les épaules en lisant ces rapports de police

Fouché avait d'abord haussé les épaules en lisant ces rapports de police, — il en connaissait trop les exagérations souvent romanesques, nées du cerveau de quelque agent avide de montrer son zèle, — mais les dépêches de l'empereur étaient si pressantes, elles laissaient deviner une telle perplexité et une telle inquiétude, que le ministre de l'intérieur ordonna une descente de police chez le commandant, rue Montmartre.

L'ordre portait en même temps un mandat d'amener, décerné contre le sieur Rivière.

— Vous agirez la nuit, avait dit Fouché. C'est plus prudent.

Arrêté vers une heure du matin, le commandant Rivière avait été écroué à la Préfecture, tandis que les agents appor-

taient au secrétaire particulier du ministre de la police générale les papiers saisis chez l'ancien officier.

Le secrétaire, en auxiliaire dévoué, n'avait pas cru devoir faire réveiller le ministre ; mais il avait sacrifié sa nuit tout entière à ce travail du dépouillement des papiers saisis. Fouché, à son réveil, trouva le secrétaire encore à l'œuvre et penché sur les dossiers qu'il venait de classer.

— Eh bien, dit-il, y a-t-il quelque chose d'intéressant, Bernier, dans ces paperasses ?

M. Bernier releva la tête, se souleva légèrement sur son siège pour saluer le ministre, et répondit avec un sourire plein de sous-entendus :

— Votre Excellence en jugera elle-même.

— Ah bah ! dit Fouché en fronçant le sourcil, est-ce que réellement ?...

Il n'acheva point sa phrase ; il s'assit, d'un mouvement assez brusque, en face de son secrétaire, de l'autre côté d'une grande table chargée de papiers, et saisissant une liasse au hasard :

— Voyons, qu'est cela ? dit-il.

— Cela ? rien, fit le secrétaire. Mais voici qui pourra un peu mieux éclairer Votre Excellence.

Et il poussa de la main vers Fouché un paquet de lettres d'écritures diverses.

Le ministre les examina rapidement, et jeta sur elles ce rapide regard des gens habitués à vite étudier un document et à en extraire, pour ainsi dire, le suc d'un seul coup.

— Pas de signature, dit-il en lui-même, mais, à ne s'y point tromper, ces lignes mystérieuses révèlent une association cachée. Que seraient ces noms que je vois là, *Philopoemen*, *Harmodius*, *Varus*, *Caton*, si ce n'étaient les pseudonymes de je ne sais quels conspirateurs ? Allons, nous devinerons bientôt quels visages cachent ces masques antiques. *Philopoemen* ! Ils ne se guériront donc jamais de cette manie d'affubler de défroques

grecques ou romaines des gens que nous coudoyons tous les jours ?

Dans la bouche du duc d'Otrante, « ils » signifiait évidemment les Jacobins, que Fouché méprisait un peu de n'avoir pas su, comme lui, ramasser quelque duché dans la bagarre, après avoir, comme ce duc d'hier, voté la mort du Roi.

— J'interrogerai moi-même le commandant, conclut le ministre en posant le dossier sur la table.

Le sourire du secrétaire devint plus indiscret encore sous sa discrétion étudiée.

Fouché, à qui rien n'échappait, s'en aperçut.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda-t-il.

— Rien. Seulement j'estime que Votre Excellence aura raison de conduire en personne une telle affaire. Elle est complexe... et...

— Et ?

— Et piquante !

M. Bernier avait donné, cette fois, à son rictus l'expression particulière que prennent les gens qui causent de romans féminins, entre hommes, au dessert.

— Allons donc, fit le duc d'Otrante, il ne s'agit donc pas seulement de politique ?

— *Cherchez la femme*, dit avec son éternel sourire le secrétaire, qui citait avec un évident plaisir M. de Sartine⁷, le grand policier.

— La femme ? Je l'attendais, s'écria Fouché. Mais qu'a-t-elle à faire avec *Harmodius* ou *Caton* ?

— Le commandant Rivière est marié !

— Eh bien ?

— Eh bien ! Votre Excellence pourra voir que l'affaire politique est ici doublée d'un petit drame intime assez vulgaire... ou assez fréquent...

⁷ Antoine de Sartine (1729-1801) a été pendant quinze ans (1759-1774) lieutenant-général de police.

— Madame Rivière ?

Le secrétaire ne répondit pas, mais il continua de sourire.

— S'il n'est pas utile de mêler une femme à la cause, dit Fouché avec une sorte de sérieux, vous ne le ferez pas, Bernier, vous m'entendez !

— Aussi bien, monsieur le ministre, ne me serais-je point permis de signaler le côté... piquant, je le répète, — ou ironique, si Votre Excellence l'aime mieux, — de l'affaire, si madame Rivière n'était pas directement mêlée à la cause par...

— Par qui ?

— Par la troisième personne, Excellence, conclut Bernier en souriant toujours.

Cette fois, Joseph Fouché fut évidemment intéressé, et il y eut autant curiosité d'homme qu'intérêt de ministre dans l'empressement qu'il mit à feuilleter le dossier Rivière.

Bernier avait tendu à Son Excellence les papiers particuliers auxquels il avait fait tout à l'heure allusion ; et pendant que le ministre en prenait connaissance, le secrétaire suivait, avec un évident plaisir, sur le visage assez impénétrable cependant de Fouché, toutes les pensées qui venaient à l'esprit du chef de la police générale.

Au bout d'un moment, Fouché se leva.

— Vous aviez raison, Bernier, dit-il brusquement. Il est assez désagréable de faire une telle besogne, mais j'estime qu'il est de toute impossibilité de passer sous silence de tels... documents.

Il avait un instant cherché son dernier mot.

— Vous me ferez amener le commandant Rivière dans une heure. J'aurai, d'ici là, étudié tous les papiers saisis. Et je veux moi-même interroger notre homme. Dans une heure, vous entendez, Bernier ?

— Oui, Excellence !

Fouché avait l'habitude de mener promptement les choses. Il eut bientôt, tout en déjeunant, étudié les dossiers que le secrétaire avait d'ailleurs avec soin mis en ordre ; et lorsque le com-

mandant Rivière fut conduit devant le ministre de la police générale, le duc d'Otrante connaissait exactement l'affaire, et par le menu.

Le commandant Rivière se présenta devant Fouché dans une attitude à la fois ferme et digne. Le ministre était assis et les yeux penchés sur ses dossiers, il donna aux agents qui conduisaient le soldat le temps de le guider jusqu'auprès du bureau où Son Excellence appuyait ses coudes. Fouché alors releva la tête.

Il examina, d'un seul coup d'œil, le commandant Rivière, de la tête aux pieds, cherchant peut-être à se rappeler s'il avait déjà vu cet homme. Le prisonnier lui était absolument inconnu.

C'était un homme grand, vêtu de la longue lévite des officiers en tenue de ville. Ce vêtement, correctement boutonné, tombait jusqu'au-dessous du genou et laissait à peine apercevoir les revers jaunes de bottes, dont les talons lourds portaient encore la trace des éperons. Un col de soie noire à liséré de cuir emprisonnait un cou solide et hâlé au-dessus duquel se dressait, fière sans être hautaine, une tête brune, au regard franc, au nez solide, les cheveux crépus, la moustache rasée, les favoris épais, à l'ordonnance de l'an XIII⁽⁸⁾, une physionomie assez sombre qu'un léger sourire rendait seul moins farouche ou moins austère. Cet homme ne devait pas avoir atteint la quarantaine, mais on sentait en lui comme une amertume et comme une lassitude profonde. Ses cheveux blanchissaient déjà vers les tempes, et une cicatrice, traversant le front de droite à gauche, d'une couture blanche, donnait encore un plus grand caractère de fatigue à ce visage, avant tout altier et viril. Un bout de ruban rouge était passé à une des boutonnieres de la lévite bleue, et le commandant portait des gants de peau de daim, d'une blancheur absolue.

⁸ 1804-1805. Profitons de cette note pour remarquer que la tenue de Claude Rivière ne correspond pas du tout à un mois de juin.



Allons ! se dit Fouché, ce n'est pas le premier venu

— Allons ! se dit Fouché, ce n'est pas le premier venu que j'ai devant moi !

Ces deux hommes, placés ainsi face à face, formaient d'ailleurs un absolu contraste. Ce maigre Fouché, qui avait alors quarante-trois ans et qui, déjà voûté, le teint livide ou plutôt cireux, les cheveux collés sur le front, les lèvres minces et la bouche tirée, le menton ferme, les joues creuses, avec son corps tout en angles et son visage tout en os, levait sur les larges prunelles noires du commandant de petits yeux d'un bleu pâle, fixes et scrutateurs, — des yeux froids et inquiétants, des yeux

de verre ; — enveloppé de sa redingote grise, les pieds chaussés de gros souliers aux cordons noués comme ceux que Roland promenait quatorze ans auparavant sur le tapis des Tuileries⁹ et qui faisaient bondir le grand maître des cérémonies, l'homme qui assumait à cette heure toute la responsabilité des deux ministères les plus importants de l'empire, n'avait pas, au premier abord, l'air bien terrible. Toute sa puissance et toute sa ruse se revêtaient d'une expression paternelle, que ses paupières tombantes rendaient plus profonde encore lorsqu'elles se baissaient sur ses yeux froids, comme une toile de théâtre retombant sur une scène muette et cependant peuplée de choses indistinctes.

Le commandant Rivière connaissait trop bien de réputation Joseph Fouché pour se laisser prendre à cette bonhomie. Qu'il fût bonhomme ou non, ce jacobin devenu duc n'allait pas hésiter à le frapper à mort si l'intérêt de l'empereur l'exigeait !

Le soldat voulut seulement lui faire comprendre qu'un homme de cœur ne redoute rien. Il regarda Fouché bien en face, et il y eut tout d'abord, avant aucune parole, un duel de prunelles. Les éclairs qui s'échappaient des regards du commandant allaient fouiller au fond des yeux du duc d'Otrante. Fouché n'en demeurait pas moins impassible, et ce fut par simple tactique qu'il abaissa ses paupières. Fouché, pour mieux vaincre, ne redoutait pas de paraître vaincu.

Il se recueillit un moment, donna encore un coup d'œil aux papiers étalés à sa droite, et dit au commandant, d'un ton à la fois bref et poli :

— Asseyez-vous, je vous prie.

Le commandant s'inclina légèrement et prit le siège que lui apportait un agent.

— Vous pouvez vous retirer, dit Fouché en s'adressant aux hommes qui venaient d'amener le commandant Rivière. Tenez-

⁹ Roland (1734-novembre 1793), ministre de la Justice (vingt jours) puis ministre de l'Intérieur en 1792.

vous dans l'antichambre. Si j'ai besoin de vous, je vous sonnerai.

— Maintenant, ajouta le ministre en montrant à l'officier la porte close, nous sommes seuls, commandant ! J'espère, ajouta-t-il, que vous me saurez gré d'apporter une certaine discrétion dans l'interrogatoire !

Le commandant laissa un rictus indécis relever sa moustache, et d'une voix claire, mâle, bien timbrée :

— Je vous remercie, répondit-il, d'un ton assez indifférent.

Après un moment de silence, le ministre de la police qui feuilletait les papiers placés devant lui, dit au commandant :

— Je n'ai pas à vous apprendre pourquoi vous êtes arrêté.

— En effet, fit Rivière, je m'en doute.

— C'est une façon d'avouer que vous avez conspiré.

— Je n'avoue rien, dit le commandant d'un ton bref.

— Soit. Je vais donc procéder à un interrogatoire en bonne forme. Il n'y a ici ni secrétaire ni greffier. Je vous répète que vous me remercirez tout à l'heure d'avoir fait de cette formalité un tête-à-tête.

Il y avait, dans les paroles de Fouché, une intonation légèrement ironique dont le timbre frappa le commandant Rivière, mais sans cependant lui causer beaucoup d'inquiétude, car son visage ne broncha pas.

— Commandant, reprit Fouché, en regardant tour à tour les notes qu'il tenait à la main et le visage de Rivière, vous avez aujourd'hui trente-huit ans ; né en 1768¹⁰, fils d'un drapier parisien, vous êtes volontaire de 1791 ; dans le bataillon où vous avez servi tout d'abord, vous vous êtes lié intimement avec le général Malet¹¹ ; parti de Paris en simple soldat, en même

¹⁰ Quelques erreurs de cet ordre interviendront encore çà et là au début de ce roman, qui le ramènent alors, inexplicablement, de 1806. Le lecteur corrigera de lui-même, nous sommes bien en 1809.

¹¹ Claude-François de Malet (1754-1812), général d'Empire sera, au cours de la retraite de Russie en 1812, auteur du coup d'État contre Napoléon.

temps qu'il partait de Dôle, en mars 92, vous avez combattu avec lui à l'armée du Rhin. Une blessure grave, reçue à Nothweiler, — blessure dont la cicatrice vous est restée, — vous a condamné pendant un temps assez long à une douloureuse convalescence. Vous étiez alors lieutenant. Je vous retrouve avec ce même grade et toujours côte à côte avec le général Mallet à l'armée du Rhin et de Moselle, continuant à bien servir sous Pichegru¹². Vous êtes un bon soldat. Le Consulat vous a trouvé commandant ; l'empire vous eût déjà fait sans nul doute colonel ou même général de brigade, mais vous avez préféré boudier le nouveau régime, — pis que cela — le combattre ; vous avez déjà été compromis, sans que rien, je l'avoue, établisse votre culpabilité, mais il y a maintenant un an que, sur un rapport très défavorable, vous avez dû quitter l'armée d'Italie et garder la retraite.

Le commandant Rivière soulignait d'un signe affirmatif, presque imperceptible, chaque phrase du duc d'Otrante.

— Depuis un an, continua le ministre, l'empereur, qui pouvait vous envoyer en province, au fond du Périgord ou du Jura en vous ordonnant d'y rester, comme il l'a fait pour plus d'une tête brûlée, vous a laissé habiter librement Paris, votre ville natale. Vous occupez, rue Montmartre, un appartement vaste et élégant qui est le rendez-vous de beaucoup d'officiers, même en activité. Vous êtes une intelligence audacieuse et un caractère résolu. Très capable de tenter un coup de main, vous savez cependant vous plier aux exigences et temporiser pour arriver plus sûrement à votre but. Ce but, nous le connaissons...

— En vérité ? fit Rivière, qui jusque-là gardait le silence. Je serais curieux...

— Je vais vous satisfaire, commandant, dit Fouché avec un sourire à la fois paternel et narquois. Républicain convaincu et patriote ardent — deux faiblesses ou deux vertus que, moi,

¹² Jean-Charles Pichegru (1761-1804), général de la Révolution étranglé dans la prison du Temple.

moins que tout autre, je trouverais coupables si elles se contentaient d'être... platoniques — vous avez vu avec colère l'établissement d'un empire héréditaire.

— Je l'ai vu avec désespoir, dit le commandant. Je ne crois pas que le bonheur de ma patrie consiste dans son asservissement.

— Je suis bien de votre avis, fit le duc d'Otrante. Reste à savoir si les factions de la tyrannie seraient pas plus que ne le fait l'empire. Mais ne causons pas politique. C'est un plaisir que mes occupations ne me permettent plus de m'offrir que très rarement. J'en ai perdu l'habitude.

L'ironie de Fouché n'était point sans finesse. Le régicide savait porter allègrement le poids de son passé.

— Donc, reprit-il, vous êtes républicain, bon républicain, et vous ne pardonnez pas au premier consul de s'être fait votre empereur. La nation l'a voulu pourtant. Vous avez conservé contre son gouvernement toute la haine que vous nourrissiez autrefois contre la royauté ?

— Je déteste la tyrannie et je suis, dit Rivière avec fermeté, fidèle à mes amours et à mes haines.

Fouché, que visait ce coup droit, se mordit un peu les lèvres, mais c'était moins par dépit que pour éviter de se railler lui-même.

Son léger hochement de tête sembla ajouter au surplus : « Nous verrons tout à l'heure ce que tu devras penser de tes amours. »

— L'empereur, continua le ministre, ne vous demande pas d'abjurer vos convictions passées, il ne vous demande que de le bien servir. Eh ! pardieu, commandant, ne sait-il pas que moi, oui, moi, j'ai voté la mort du Roi ? Un jour qu'il me reprochait d'avoir, comme il disait, envoyé Louis XVI à l'échafaud : « — Oui, sire, répondis-je sans hésiter le moins du monde, et c'est même le premier service que j'ai eu le bonheur de rendre à Votre Majesté ! »

Fouché, qui essayait ainsi de donner une tournure presque plaisante à un interrogatoire dont l'issue devait être sans doute mortelle, ne remarqua pas l'expression du regard que le commandant jeta sur lui. Ce regard était chargé de mépris. La nature fière et hardie de Rivière se révoltait devant tant de spirituelle souplesse. Cet homme droit ne pouvait comprendre cet homme adroit.

— Vous êtes loin de garder pour vous vos propres idées, vos regrets et vos espérances, dit Fouché. Vous êtes un *Philadelphie* ou quelque chose d'approchant. Vous conspirez. Votre logis, je le répète, est le centre d'une conjuration qui rayonne jusque dans l'armée. L'empereur, — soyez-en fier, si bon vous semble, — s'inquiète de vos manœuvres autant que de celles des Autrichiens. Mais tout cela doit cesser. Il est temps que l'armée soit purgée de l'élément jacobin qui la trouble.

— Je ne suis pas Jacobin, dit le commandant ; je souhaite, au contraire, que les autoritaires disparaissent, qu'ils siègent à la Convention ou qu'ils soient assis sur le trône.

— Fort bien. En attendant, la volonté de l'empereur est la loi. Tout homme qui s'avisera d'y résister, sera brisé comme verre. Qu'est-ce que vos complots peuvent faire contre ses victoires ?

— Des victoires où le sang français coule à flots !

— Mais en vérité, on jurerait que le sang de nos soldats n'a coulé ni à Jemmapes ni à Fleurus !...

— On le versait alors pour l'indépendance du pays, on le répand aujourd'hui dans des guerres de conquêtes pour l'asservissement du monde.

— Et c'est alors dans un but purement pacifique que vous organisez une conjuration nouvelle ?

— Si je conspire, dit froidement le commandant Rivière, prouvez-le-moi !

— Je sais, fit le ministre, que cette réponse est la plus habile que puisse faire un homme dans votre position. Seulement,

cette fois, il me sera facile de vous prouver que la police ne se trompe pas.

— J'écoute.

— Vos papiers ont été saisis, commandant, tous vos papiers.

— Je n'ai chez moi que des papiers de famille. Vos limiers ont-ils fait main basse sur ces pauvres reliques ?

— Mes agents — ils sont consciencieux — ont tout apporté, quitte à restituer ensuite, à vous ou aux vôtres, les pièces particulières.

— En supposant que je fasse partie d'une conjuration quelconque, dit le commandant, vous avouerez, monsieur le ministre, que j'eusse été bien niais de laisser chez moi la preuve de ma culpabilité et la trace du complot.

Le duc d'Otrante tenait en ce moment à la main un paquet de lettres d'un petit format, et négligemment, de son œil bien pâle, il le regardait sans dire un mot.

— Commandant, reprit-il tout à coup d'une façon insinuante et meurtrière à la fois, — comme certains rapides dégagements d'escrime, — vous êtes marié depuis combien de temps ?

Le visage de l'officier qui était demeuré impassible, presque dédaigneux, en tous cas impénétrable, durant tout l'entretien, subit tout à coup une transformation singulière. Une expression d'étonnement et d'angoisse traversa ses yeux et un éclair d'inquiétude s'y alluma soudain, comme au fond d'une nuit sombre.

— Pourquoi me demandez-vous cela ? dit-il d'une voix calme encore, mais légèrement modifiée par la surprise.

— Commandant, fit le ministre (et il devint, à son tour, profondément sérieux, presque recueilli) ; nos devoirs ont leurs côtés pénibles, terribles même. Le revers de nos honneurs est fait de misères, croyez-le. Je ne sais rien de plus dur, parfois, et de plus cruel que de mettre le doigt sur certaines plaies, d'autant plus douloureuses soudain qu'elles ont été plus long-

temps secrètes. Mais le policier est un peu comme le chirurgien : il procède à coups de bistouri.

— Que voulez-vous dire ? fit le commandant en regardant Fouché bien en face.

Et, celle fois, sa voix s'étranglait comme sous l'étreinte d'une douleur. Il ne souffrait point cependant, mais par ce pressentiment qu'on a parfois de malheurs possibles, il sentait qu'il allait souffrir.

— Commandant, dit Fouché, mes agents n'ont en effet rien trouvé de compromettant parmi vos papiers. Mais ils ont, chez vous, je vous le répète, poussé fort avant les perquisitions, et ils ont apporté ici non seulement vos papiers personnels, mais ceux qu'ils ont trouvés chez votre femme.

— Ma femme ! s'écria Rivière. Voilà deux fois, monsieur le ministre, que vous mêlez le nom de ma femme à des débats où il n'a que faire ! Eussé-je risqué ma vie, à moi, que celle que j'ai épousée l'ignorerait et qu'elle ne mériterait ni le moindre soupçon ni la plus légère persécution.

— Et qui parle de la persécuter, commandant ?

— Celle à qui j'ai donné mon nom, dit Rivière avec une sorte de ferveur où éclatait le plus profond amour qui puisse entrer dans le cœur d'un homme, celle qui partage ma vie, est le dévouement et la vertu. Je donnerais, pour lui épargner une larme, tout le sang de mes veines. Faites donc de moi ce que bon vous semblera, monsieur, mais ne croyez pas que la femme du commandant Rivière soit la complice de ceux que vous traquez comme des conjurés.

Fouché se frotta lentement le menton, leva et abaissa tour à tour, en regardant Rivière, ses lourdes paupières ; puis hochant la tête et haussant les épaules, il fit précéder ce qu'il allait dire encore par une pantomime qui signifiait nettement : « Il le faut bien ! »

— Commandant, dit-il à l'officier en lui tendant une des lettres que Bernier avait examinées la nuit précédente, reconnaissez-vous cette écriture ?

Rivière hésita un moment à prendre ce bout de papier. Il lui semblait peut-être qu'il allait le trouver brûlant comme une braise ou froid comme un serpent. Ce quelque chose d'inconnu qui était là l'effrayait vaguement, et le soldat de l'armée de Moselle ignorait cependant le sens de ces quatre lettres unies : la *peur* !

— Oui, dit-il, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur la lettre. Cette écriture, je la reconnais !

— Lisez donc, ajouta Fouché.

Avant de lire, Rivière passa sur son front sa main droite ; il sentit sous ses doigts les veines de ses tempes qui battaient, grossies comme par une congestion. Puis, il regarda Fouché comme pour deviner par avance le secret de cette lettre. Les prunelles de Fouché étaient bien fixées sur lui, mais elles demeuraient impénétrables.

Le commandant Rivière lut rapidement la lettre comme on avale un poison, puis il recula en poussant un cri :

— À qui ? À qui, dit-il, cette lettre est-elle adressée ?

— À qui ?

— Je veux le savoir, j'ai le droit de savoir...

— À qui ? fit le duc lentement, je n'en sais rien. Mais cette lettre, et celles que j'ai là et qui l'accompagnent, a été trouvée dans les tiroirs d'un *bonheur du jour* en bois d'acajou qui fait partie du mobilier de madame Rivière.

— Chez elle ! s'écria le commandant en poussant une sorte de rugissement... Chez elle, cette lettre ?... Et ce serait à elle qu'on l'aurait écrite ?...

Il relisait maintenant ce papier que sa main venait de froisser, et qui, en quelques lignes d'une sinistre éloquence, contenait tout un drame de trahison, d'amour coupable, d'égarement, de folie. Il pesait chaque mot un à un, il reprenait

chaque ligne, il essayait de deviner à qui ce billet d'un homme à une femme pouvait être adressé, et tandis que Fouché considérait froidement ce malheureux, frappé brusquement comme d'un coup de foudre, le commandant tournait et retournait entre ses doigts cette lettre meurtrière, comme Othello le mouchoir de Desdemone.

Puis, il se fit en lui une révolution inattendue.

— Eh bien, quoi ! dit-il tout à coup, les yeux pleins d'une folle joie. Je suis insensé. Que prouve cette lettre ? Qu'est-ce que cette lettre ? Lettre d'amour, soit ! Et après ?

Il la tendit à son tour à Joseph Fouché, qui la prit et la joignit lentement au dossier, après avoir passé dessus sa manche pour effacer la trace du dépit du commandant : Rivière l'avait presque déchirée à force de la froisser.

— Alors, vous ne connaissez pas le nom de la personne à qui cette lettre a été adressée ? dit le ministre de la police, toujours froid et poli comme l'acier.

— Non, répondit le commandant.

— Au moins, savez-vous qui l'a écrite ?

— Je le sais.

— Pouvez-vous nous dire le nom de celui-là ?

— Pourquoi voulez-vous le connaître ?

— Vous refusez de le dire ?

— Certes, je refuse !

— Bien.

Il se fit un court silence.

— Comment, dit Fouché, s'appelle, j'entends de son petit nom, votre femme, commandant ?

— Thérèse, dit l'officier.

Fouché n'ajouta pas un mot : il choisit une autre lettre dans le paquet sur lequel Rivière tenait ses yeux rivés, et il la présenta au commandant en la tenant entre le pouce et l'index.

De cette lettre nouvelle, le commandant, qui était debout depuis un moment, ne lut que les premiers mots, mais il devint

horriblement pâle, puis son visage s'empourpra et le malheureux tomba lourdement sur sa chaise, en arrachant, d'un mouvement machinal, son col d'ordonnance, comme un homme qui se sent étouffer.

Les premiers mois de la lettre étaient ceux-ci : *Ma Thérèse aimée...*

Le ministre tira rapidement le cordon de sa sonnette et les agents accoururent.

— De l'eau, dit Fouché, sans nulle émotion.

Mais, comme si la présence de nouveaux venus eût tout à coup ramené le commandant à lui-même, il se redressa vivement avec une raideur d'automate, et dit avec effort :

— Merci... Rien... Merci !...

— Vous préférez demeurer seul ? demanda Fouché.

Le geste du commandant signifiait : *Oui*. Le ministre donna de nouveau aux agents l'ordre de s'éloigner.

— Ces lettres, dit alors le commandant, je veux les lire toutes !

Fouché prit le paquet et le passa au commandant ; Ensuite il se leva et, tandis que Rivière, les yeux presque hagards, se repaissait en quelque sorte, de sa propre douleur, le ministre, debout près de la fenêtre, en soulevait les rideaux et regardait au dehors tout en étudiant, de côté, la trace de l'émotion que devait ressentir l'officier.

Rivière maintenant était plus blanc que le papier qu'il tenait à la main. Cette main tremblait, tandis que l'autre se crispait, et la fureur concentrée qui grondait chez cet homme se traduisait par le claquement de sa langue sèche contre son palais, et par un mouvement nerveux de son pied droit qui frappait rapidement le tapis.

Quand il eut achevé la lecture de ces lettres, le commandant se dressa, raide, livide, mais terrible dans sa froideur. Il allongea, vers la table de Fouché, son bras droit, aussi lourd que s'il eût été de marbre, et il laissa tomber ces papiers avec lenteur.

Ensuite il secoua sa main, comme avec dégoût. Cette loyale main lui paraissait comme salie d'avoir tenu la preuve d'une telle vilenie.

Joseph Fouché ne s'étonnait pas facilement, mais il fut surpris de tant de calme. Et pourtant la tempête intérieure, — une si épouvantable tempête ! — lui échappait.

Il regarda Rivière, qui supporta sans faiblir ce regard. Fouché continuait, d'ailleurs, à garder une sorte d'attitude courtoise. Le prosecteur restait grave et muet après l'opération.

Ce fut le commandant lui-même qui rompit le silence.

— Eh bien ! dit-il, voilà une balle inattendue qui a passé bien près du cœur !

Les mots lui venaient aux lèvres sans qu'il les comprît et sans qu'il les cherchât. Ce n'était point cela qu'il pensait. En ce moment, ce prisonnier, cet époux meurtri, se disait : « Tout cela est faux. C'est un rêve. Il y a de ces cauchemars. On souffre, on pleure, on veut crier, on étouffe, puis on s'éveille. »

Le signal du réveil absolu, ce fut la voix de Fouché.

— Commandant, dit le ministre avec une certaine franchise, le secret que vous venez d'apprendre demeurera entre mon secrétaire particulier, vous et moi. C'est pour cela que je vous ai interrogé seul à seul. Il m'en a coûté de vous révéler à vous-même une aussi impitoyable vérité. Mais la nécessité l'exige. *Salus reipublicæ* (il se servait encore du mot) *suprema lex*¹³. Vous avez dû voir, au surplus, que ces lettres ne contiennent pas seulement des protestations romanesques, mais des indications sur les réunions qui se tiennent chez vous.

Et, tout en parlant, Fouché reprenait les billets du dossier, un à un :

¹³ Adaptation de la phrase *Salus populi suprema lex esto*, attribuée à Cicéron dérivée ici en « Le salut de la République est la loi suprême ».



Je serai tout à vous

— « Ce soir, tandis que votre mari, — je vous demande pardon de vous relire cela, commandant, — sera occupé à recevoir nos amis, venez à l'endroit accoutumé, je n'assisterai pas à la réunion et je serai tout à vous, Thérèse... » Etc., etc. Je passe les développements. Presque toutes ces lettres se ressemblent ; mais toutes établissent qu'il se tenait dans votre maison des conciliabules et que votre femme, qui n'est pas votre complice, je crois, en avait cependant connaissance par... l'auteur de ces lettres, qui est... ce que vous savez !

— D'où vous concluez ?

— D'où je conclus que l'*x* du problème est, pour nous, de savoir et le nom de l'homme qui a écrit ces lettres à votre femme, et le nom des officiers de l'armée du Danube avec lesquels vous correspondez secrètement.

Fouché regarda encore le commandant Rivière dont la lividité était effrayante, et qui, les bras croisés, attendait et semblait compter, scruter au passage chaque mot du ministre de la police.

— Alors ces noms, dit le commandant, vous les ignorez ?

— J'avoue que nous ne connaissons que vous, commandant, sur qui nos soupçons aient pu tomber avec certitude.

— En ce cas, vous ne tenez ni ne savez rien.

— Hou ! hou ! dit Fouché.

— Et pour vous révéler les noms des autres, sur qui comptez-vous donc ? dit Rivière.

— Sur vous, répondit le ministre dont l'œil bleu devint perçant comme une épée.

— Monsieur, fit le soldat, il vous est permis de me condamner. Devant le peloton d'exécution, je tomberais la tête haute. Mais il vous est interdit de m'outrager !

— Vous outrager ? Allons donc ! reprit Fouché. Non seulement je vous respecte, commandant, mais je vous plains. Oui, âme loyale qui venez à l'instant, tenez, d'avouer vous-même que vous complotiez — au surplus la preuve en est là ; — oui, soldat intrépide, mais exalté, mais perdu par ceux qu'il a bien raison d'appeler les *idéologues*, et qu'un ami, je ne sais qui, l'un des vôtres, trahit lâchement et trompe d'une façon aussi odieuse... Je comprends, je comprends, dit le ministre en voyant l'émotion de Rivière... je comprends et je me tais. Mais quoi ! l'homme qui a écrit ces lettres serait libre à l'heure où vous attendriez votre jugement à la Conciergerie et à la Force ? Il pourrait aller, venir...

— Il pourrait la voir ! songeait Rivière.

Et Fouché, avec une science infernale du cœur humain, devinait exactement l'effet que chacune de ses paroles à lui produisait chez l'époux trahi.

— Vous seriez le martyr de cet homme après en avoir été la dupe ? C'est impossible, commandant !

— Ainsi ? demanda Rivière.

— Ainsi vous allez me dicter le nom de celui qui a écrit ces lettres, et dès ce soir vous serez libre.

Le commandant abaissa son regard sur Fouché avec une expression de pitié plus encore que de colère.

— Libre ? Moi ?... Libre au prix d'une infamie ? s'écria-t-il. Vous êtes fou !

Le ministre se mordit les lèvres.

— La générosité inutile est dangereuse, dit-il. Cet homme vous a outragé. Votre vengeance est là.

Il avait pris sa plume entre ses doigts.

— J'attends, dit-il.

— Monsieur le ministre, dit Rivière, il y a deux sortes d'hommes en ce monde : ceux qui vivent d'une infamie, et ceux qui en meurent. Le jour où je me croirai capable de commettre la lâcheté que vous me proposez, je me ferai sauter la cervelle !

— Qui sait ? fit le ministre.

Il ajouta :

— Je concevrais cela si les infamies apparaissaient, comme une éruption, sur le visage. Mais je vous jure que cela ne se voit pas. L'infamie, d'ailleurs, celui qui l'a commise, c'est l'homme qui vous a volé votre honneur !

— Ah ! celui-là !... rugit le soldat.

— Eh bien ! ne vous contentez point de menacer ! Frappez-le !

— Le frapper par votre aide ? c'est de ma main seule que je voudrais...

— Nommez-le, vous êtes libre !

— Et pourquoi, demanda Rivière, me rendrez-vous la liberté à moi, qui conspire, pour avoir le droit de connaître le nom d'un autre ?

— Simplement parce qu'un ennemi qu'on peut surveiller, comme vous, est mille fois moins dangereux qu'un ennemi qu'on ignore, comme lui !

— Lui ! dit Rivière en serrant les poings. Lui !

— Son nom ?

— Allons, fit le soldat, cessons cet interrogatoire, je vous prie. Vous ne saurez rien. Que cet homme soit un misérable et un traître, certes ; que je souhaite ardemment de me venger, vous n'en doutez pas. Je donnerais ma vie entière pour le tenir, à cette heure, au bout de mon pistolet. Mais l'infamie d'un Judas ne légitime pas une trahison. Je suis votre prisonnier. Gardez-moi. De moi, vous n'obtiendrez rien !

— Hélas ! dit Fouché avec une lenteur calculée. Aussi bien comptons-nous sur votre femme, commandant, mais...

— Ma femme ?

— Elle est en fuite. Elle est cachée. Votre appartement est séparé du sien. Lorsque, vous arrêté, nous avons voulu nous saisir d'elle, elle n'était pas là.

— Thérèse ! Thérèse ! murmura Rivière avec une atroce douleur.

— Oh ! nous découvrirons sans doute sa retraite, reprit Fouché. Mais, pour le moment, elle nous échappe, et qui sait si à cette heure ?...

— Ah ! monsieur, interrompit le commandant, on ne torture pas un homme ainsi ! On ne lui broie pas le cœur pour en arracher son secret ! Ma femme s'est enfuie avec un autre, dites-vous ?... Eh bien, oui, c'est horrible, c'est épouvantable, c'est vil. Je souffre tout ce qu'un homme peut souffrir. Mais le nom de ce lâche, mais les noms de mes amis, menacés par vous, vous ne les saurez pas.

— Jamais ?

— Jamais.

— Nous verrons, murmura Joseph Fouché, entre ses lèvres minces.

Il sonna.

— Conduisez le prévenu à la Conciergerie.

Et, de la main, avec un geste d'une bienveillance ironique :

— À bientôt, commandant, dit le ministre.

Le registre d'écrou de la Conciergerie portait, une demi-heure après, le nom de Claude-Jean Rivière, commandant en disponibilité et chevalier de la Légion d'honneur.

II — Le fils du drapier

Claude Rivière était de ces hommes qui, dès leur entrée dans la vie, ont appris à traiter le danger comme un dompteur traite les fauves, il le méprisait. Une seule chose pouvait émouvoir cette âme virile, le spectacle d'une trahison. Et, cette trahison l'atteignant, il devait en être torturé jusqu'au plus profond du cœur ; car sous la raideur militaire du commandant, comme un feu qui couvrirait sous une cuirasse de glace et la ferait fondre, se cachait une tendresse passionnée. Cet homme, dont la vie avait été jusqu'ici occupée à braver les boulets et les balles, à donner la mort, à souhaiter le triomphe d'une république idéale et à travailler à sa venue, ce soldat de la patrie et ce combattant d'une idée était surtout fait pour aimer.

Tout jeune, il avait adoré la liberté et s'était senti comme soulevé par le vent d'orage qui soufflait alors à travers Paris. Il ne se rappelait même jamais sans émotion ces premiers et chers souvenirs. Son père, Jean Rivière, *le père Rivière*, comme on l'appelait dans le quartier du Temple, avait, rue des Vieilles-Haudriettes¹⁴, sa boutique de drapier. C'était une maison modeste, avec une petite porte qui s'ouvrait sous un auvent. La

¹⁴ Les haudriettes sont des religieuses hospitalières. Cette rue existe encore à Paris sous le nom de rue des Haudriettes, reliant la rue du Temple à la rue des Archives.

marche de pierre en était usée, et il faisait sombre dans cette étroite pièce du rez-de-chaussée où se tenait, parmi les étoffes, le drapier, son pied-de-roi¹⁵ à la main, tandis que M^{me} Rivière, dans un coin, tricotait des bas, ou, sans dire un mot, se livrait à quelque travail de couture.

Le père Rivière était un homme simple, qui se contentait de gagner peu. Le bonhomme n'avait qu'une vanité, c'était de vendre à des gens titrés les étoffes de son magasin. Il était fier de son enseigne qui représentait, avec une couronne dorée sur la tête, le buste d'un Romain souligné par ces mots : *Au grand Titus*.

Et le drapier éprouvait comme des frissons de joie lorsqu'il pouvait écrire, d'une main émue, sur ses livres de comptes, au papier épais comme du parchemin : « *Cejourd'huy, 7^e jour de may 1788, vendu à monseigneur le duc de Coigny sept aunes de drap pour sa maison.* » Il appelait sa femme, une de ces bonnes ménagères bourgeoises comme nous en a montré Charadin, le dévouement et la simplicité même, et il lui disait gaie-ment :

— Tenez, regardez, la vieille, croyez-vous que la boutique est bien achalandée et que votre Claude manquera de protecteurs ?

Claude Rivière était alors un grand garçon déjà, l'espoir des bonnes gens, un bazochien de dix-huit ans qui sortait, tout frais émoulu, de ce collège de Louis-le-Grand, où Camille Desmoulins avait étudié l'histoire romaine et rimé des épîtres à ses vieux professeurs. Le bonhomme Rivière, satisfait, de peu lorsqu'il s'agissait de lui-même, était littéralement bouffi d'ambition pour son Claude. Enfant, le futur commandant avait apporté à la science la même ardeur qu'il devait mettre plus tard dans la politique et, comme certains soldats de la république et de l'empire, moins illettrés parfois qu'on ne le pourrait croire, il avait assez étudié le latin pour faire campagne

¹⁵ Le pied-de-roi était un instrument de mesure de douze pouces mesurant un peu plus de trente centimètres.

avec la *Phrasale* de Lucain dans son sac. Et puis, se disait le père Rivière, Claude étudiait les lois ! Il aurait sa place un jour, assurément, dans ce Parlement de Paris que le brave homme vénérât beaucoup sans bien le connaître. Quelle émotion le jour où, dans la robe qui donne l'éloquence, le fils du drapier, devant la foule, prononcerait son premier discours !

— Je voudrais, disait naïvement le bonhomme Rivière, je voudrais qu'il y eut alors, sous les verrous de M. le lieutenant de police quelque bon criminel bien noir qui pût fournir à notre Claude l'occasion de déployer tout son savoir. Je voudrais que le garçon parlât deux heures, deux ou trois heures, le plus longtemps possible. Et celui qu'il défendra peut bien avoir cent fois mérité la potence, Claude l'arrachera à ces messieurs de la prévôté et le rendra certainement au pavé de Paris. Ah ! mais !... Oui, oui, on s'en souviendra au Châtelet !

— Mais voilà ce qui me chagrine, ma femme, on ne commet plus de crimes atroces. Le temps de Cartouche est passé. La rue Vide-Gousset devient vertueuse. C'est navrant !

— Si j'entends dire aux commères que quelque crime ait été commis, répondait M^{me} Rivière, ou si le *Journal de Paris* en fait mention, je vous en avertirai, mon ami !

Ils causaient ainsi de lui souvent, toujours. Claude était l'enfant de leur vieillesse. Ils avaient placé sur lui toutes leurs espérances en même temps que leurs épargnes. Mariés jeunes, leur premier enfant, une fille, était morte à dix ans, les laissant bien seuls, écrasés, le cœur vide. Pendant combien d'années le seul but des deux époux, dans ce grand Paris, avait-il été ce coin de terre du cimetière des Enfants-Rouges, voisin de leur logis et où dormait *la petite* ! Tout leur bonheur était enfoui là. Et à quoi bon travailler, vendre du drap, demeurer, tout le jour durant, dans cette noire boutique ? « Nous en aurons toujours assez pour nous. Bast ! disait le père Rivière, chômons le plus possible les jours de fête, ma chère Suzette, et allons aux Prés-Saint-Gervais respirer le printemps ! » Mais que leur faisaient

l'aubépine, les sourires de mai, les éclats de rire des grisettes, des étudiants et des gardes-françaises sous les tonnelles ! Ils revenaient bras dessus, bras dessous, plus tristes à leur rue des Vieilles-Haudriettes, et ils disaient :

— Décidément, cela ne vaut pas une visite à la morte !

Ils étaient âgés déjà lorsque Claude leur naquit. Du jour au lendemain, on peut le dire, ils rajeunirent. Le père Rivière fit redorer son buste de Titus et se remit bravement à la besogne. C'était une vie nouvelle qui commençait. On fit pour le nouveau-né une tirelire ; on voulait qu'il fût élevé comme un prince. Un moment Jean Rivière faillit consentir à le placer en qualité de menin¹⁶ chez un de ses nobles clients. Mais c'était se séparer de lui : on le garda. À dix-huit ans, Claude était grand, élégant, le feu de la jeunesse et de l'honnêteté dans les yeux, un large front, d'épais cheveux noirs, et dans toute sa personne une vivacité, une intrépidité, une ardeur singulières.

Avec ce tempérament, l'éducation qu'il avait reçue, les souvenirs d'héroïsme classiques qui bourdonnaient encore dans sa tête, avec l'atmosphère qu'on respirait alors, il devait être — les bonnes gens n'y songeaient pas ! — fatalement entraîné par ce mouvement de liberté qui allait, pour le renouveler, secouer le vieux monde.

— À quoi penses-tu ? lui demandait parfois sa mère en le voyant absorbé sur un livre, songeant et ne lisant pas.

Il la regardait comme s'il fût sorti d'un rêve. Et savait-il bien vraiment à quoi il pensait ? Il éprouvait ce malaise inévitable qui, au seuil de la vie, s'ébat sur les esprits inquiets de l'avenir. Il n'apercevait point distinctement sa voie dans les lendemains brumeux qui l'attendaient. Il s'arrêtait au seuil de ce Parlement où il devait entrer, comme si l'odeur poudreuse des parchemins entassés là l'eût saisi à la gorge. Devant cet antre de la chicane, devant ces rangées d'*in-folio* moisissus, ces monceaux de pape-

16

Un menin était en principe une « (Jeune) personne noble qui était attachée au service d'un membre d'une famille royale » (TLFi).

resses jaunes, ces sombres nids d'abus, il hésitait. Ce n'était point l'existence souhaitée. Mais que faire ? Des barrières partout. Partout des obstacles. Partout la faveur, l'injustice et le bon plaisir. Il se résignerait. Ou plutôt, au Parlement, il lutterait pour faire triompher la vérité et le droit, qu'il s'était à lui-même, en ses songeries de jeune homme, en ses heures de réflexions souvent douloureuses, juré de toujours servir.

— Après tout, disait-il, c'est encore là une tâche digne d'un homme !

Cette tâche, la Révolution vint empêcher Claude Rivière de la remplir. Ce fut un grand étonnement et une vive souffrance pour le père Rivière, lorsqu'un soir de juillet son fils entra joyeux et les vêtements défaits en s'écriant :



La Bastille est prise !

— La Bastille est prise !

— La Bastille ? fit le drapier en relevant ses lunettes pour regarder son fils bien en face.

M^{me} Rivière joignit les mains et laissa tomber sa tapisserie en répétant :

— La Bastille ?

On avait entendu dans le quartier beaucoup de bruit ce jour-là, et des groupes nombreux avaient passé par les rues, poussant des cris. Le père Rivière avait bien vu qu'on essayait d'appeler le peuple à la révolte, mais il avait souri en hochant la tête et il avait dit à sa femme :

— Ne craignez rien, Suzette, tout cela ne tiendra pas devant les dragons de M. de Lambesc¹⁷.

La nouvelle de la prise de la Bastille l'écrasait.

— Est-ce bien possible ? Est-ce que tu ne te trompes pas ? dit-il à son fils. Qui t'a conté cela ?

— Personne. Quand on a pris la Bastille, j'étais là !

— Miséricorde ! fit la mère.

— Malheureux, tu as osé ?... dit le père... Mais Sa Majesté aura fait pendre avant huit jours tous les rebelles !... Tu as pris la Bastille, toi ?... Tu n'as donc pas craint... Mais non, tu es courageux, tu n'as peur de rien — tu n'as pas craint d'être, dans ce Parlement, l'accusé maintenant et non le défenseur ?

— Ah ! le Parlement, dit Claude en marchant à travers la salle... Avant deux mois il n'existera plus ! Cela est fini, mon père. Toutes ces institutions vermoulues s'écrouleront comme va s'écrouler la Bastille ! Mais vous ne voyez donc pas que nous entrons dans des temps inconnus et nouveaux ? Le roi ne châtiera personne, parce qu'il n'a plus le pouvoir de châtier. Le véritable souverain, dès aujourd'hui, ne s'appelle plus Louis XVI : il s'appelle le peuple !

— Le peuple ? dit le père Rivière.

¹⁷ Charles Eugène de Lorraine (1751-1825), prince de Lambesc et comte de Brionne, duc d'Elbeuf.

— Oui, vous, moi, tout le monde, le vieux ravaudeur du coin et M. de Coigny, le dernier venu et le premier des grands !

— Es-tu fou, mon pauvre Claude ? demanda la mère, qui ouvrait sur son fils des yeux remplis d'effroi.

— Non, certes, mère, non, je ne suis ni un insensé ni un utopiste. Ah ! si vous aviez vu cet élan, ce courage, ce besoin de vaillance et de sacrifice ! On est allé au feu bravement. Ils étaient peu nombreux dans la Bastille, mais ils eussent été vingt mille qu'on les eût débusqués. Adieu le passé ! nous réclamons notre part de droit et de soleil. Mes pauvres vieux parents, le dévouement et la bonté mêmes, vous l'humble vertu, vous la fierté cachée, vous la véritable, la profonde honnêteté, vous allez être les égaux de ces grands seigneurs qui vous méprisaient et croyaient vous faire beaucoup d'honneur, sans doute, en ne vous payant pas les draps qu'ils achetaient. Ah ! parbleu, don Juan avait beau jeu à se railler de vous¹⁸. Mais la toile se lève sur un autre acte, mon père, et la scène représente : — la revanche de Monsieur Dimanche !

— Allons donc ! allons donc ! disait le pauvre père Rivière, laisse là les personnages de comédie et calme-toi, malheureux enfant ! Tu auras une congestion.

— Il est tout rouge, reprenait la mère.

— Pourvu, ajoutait le drapier, que cette fièvre ne lui joue pas quelque vilain tour. Je me défie de la politique ; elle n'a jamais donné le bonheur à ceux qui l'épousent : voyez M. Linguet¹⁹, un avocat, comme notre Claude.

Malgré les avertissements et le désespoir, d'ailleurs silencieux, des siens, le futur commandant Rivière s'était jeté corps et âme dans ce mouvement révolutionnaire qui commençait comme une fête et qui allait bientôt devenir tragédie. Les pauvres vieux de la boutique du quartier du Temple en étaient

¹⁸ Allusion à la scène, fameuse de Monsieur Dimanche (acte IV, scène III).

¹⁹ Simon-Nicolas Linguet (1736-1794), avocat et homme de lettres.

consternés. Mais ils aimaient leur fils : ils courbaient la tête et obéissaient. Seulement de temps à autre, le drapier laissait échapper un soupir et disait, songeant à la petite fille qu'ils avaient perdue :

— Quel dommage que notre second enfant n'ait pas été une fille aussi, comme Jeannette ! Nous n'aurions pas redouté du moins qu'elle fit de la politique !

— Qui sait ! répondait M^{me} Rivière, en songeant peut-être aux tricoteuses²⁰.

Claude s'était, d'ailleurs, de bonne heure arraché aux mouvements de la rue et des clubs pour se jeter, bravement et à corps perdu, dans cette armée improvisée qui défendait le sol. À peine y était-il entré, qu'il s'était senti dans son véritable milieu, celui de la lutte quotidienne et du devoir constant. Il était de la race des Marceau et des Hoche. Tandis que les partis se déchiraient autour d'une tribune, il donnait généreusement le sang de ses veines sur le champ de bataille. Le vieux Jean Rivière n'avait revu son fils qu'à de rares intervalles, et, pendant que Claude gagnait d'abord ses galons, puis ses épaulettes, bien des changements s'accomplissaient dans la boutique de la rue des Vieilles-Haudriettes.

La mère était morte. Claude avait appris cette nouvelle par une lettre déjà ancienne de date, un lendemain de combat, dans l'ivresse de la victoire bien disputée et bien gagnée. Et les larmes qu'il avait versées, avaient été bien amères ! Alors, maintenant que Suzette reposait auprès de sa fille, le père Rivière, qui n'avait plus le cœur à l'ouvrage, s'était retiré de son commerce. À quoi lui servait d'auner du drap ? Sans être riche, il avait amassé des économies raisonnables. Elles lui permet-

²⁰ Femmes du peuple qui assistaient aux délibérations des assemblées révolutionnaires, qui, n'ayant pas droit à la parole, se contentaient de tricoter. Certaines d'entre elles, extrêmement radicales, ont néanmoins été influentes. Encore un anachronisme ; la Bastille venant d'être prise, aucune assemblée n'est encore constituée et les tricoteuses n'existent donc pas encore et n'apparaîtront que dans quelques années.

traient de vivre sans fatigue. Et Claude les trouverait, un jour, après la mort du bonhomme.

— Au surplus, disait le père Jean, ma maison n'est plus ma maison. Tous ces changements politiques m'ont forcé à la débaptiser. L'enseigne du *Grand Titus* est devenue celle du *Grand Brutus*, et c'est un événement qui me rend le commerce insupportable. Elle a failli cent fois me faire arrêter comme suspect, cette chère et maudite enseigne. Je m'obstinais à l'appeler *Titus* et, dame ! les voisins en bonnet à queue de renard²¹ ne badi-
naient pas sur ce chapitre. Et puis, quoi ! derrière chaque pièce de drap, derrière le comptoir, je crois toujours voir l'ombre de ma pauvre Suzette. Je suis trop triste, j'y mourrais ! Il ne me faut plus qu'un peu de soleil et je le demanderai aux bancs du boulevard du Temple.

C'est ainsi que la maison fut vendue et que le *Grand Titus*, après avoir été le *Grand Brutus* en 1793, devint, sous le successeur du bonhomme, le *Grand César* en 1804.

— Il n'y a plus rien de stable en ce monde, murmurait le drapeau avec une souriante mélancolie.

Claude n'avait pas pris aussi philosophiquement que son père ces changements d'étiquette qui faisaient d'une république une monarchie militaire. Après avoir vu le Consulat avec crainte, il avait vu l'Empire avec colère. Les officiers qui pensaient comme lui étaient nombreux.

L'empire, à son début, n'avait rencontré dans le pays qu'un assez froid accueil. Les fêtes publiques données pour célébrer la proclamation du premier consul à la dignité impériale avaient été, dit Fouché quelque part, sans élan et sans gaieté. Napoléon s'en rendait compte peut-être. Il fit donc tout pour s'attacher

²¹ « Sous le perron de la rue Vivienne sont les brigands subalternes qui exécutent les ordres des chefs ; avec une ponctualité non moins étonnante que leur adresse à saisir les moindres nuances du commandement. / Leur costume est assez uniforme : c'est un bonnet de poil à queue de renard. » Louis-Sébastien Mercier, *Paris pendant la Révolution*, 1789-1798, chez Poulet-Malassis, 1862, tome I, page 359.

l'armée ; il créa des maréchaux parmi ses amis et même parmi ceux qu'il n'aimait guère, mais que l'opinion publique lui imposait, comme Jourdan ; Masséna, Brune, Augereau, Ney, tous quelque peu républicains encore au fond de l'âme. Il s'attacha à désarmer le faubourg Saint-Germain au plus tôt, car le *faubourg*, dans l'acception qu'on lui donne aujourd'hui, n'existait pas encore, — il essaya d'attirer à lui les nobles, les émigrés²². « Je leur ai ouvert mes armées, devait-il dire plus tard, et ils se sont précipités dans mes antichambres²³. »

En dépit de toutes ces avances, il y avait encore des chouans en Vendée et des mécontents dans l'armée. Vainement, à la veille de l'empire, Bonaparte avait-il expédié à Saint-Domingue les régiments les plus notoirement républicains pour les faire décimer par les noirs. Il restait encore assez d'esprits indépendants au milieu de l'armée française pour inquiéter l'ombrageux empereur et l'irritable César.

Claude Rivière n'était pas de ceux qui, sur ce point, cachaient leurs opinions. Ami du général Malet et de ce vaillant colonel Oudet²⁴, qui passait, aux yeux de la police, pour l'instigateur de tous les complots militaires, le commandant était à la fois, au ministère de la guerre, apprécié pour sa valeur et redouté pour sa franchise. « Je n'aime pas ceux qui parlent si haut, avait dit un jour Napoléon. Un officier ne doit élever la voix que pour transmettre les ordres qu'on lui donne ! »

²² Les émigrés étaient les ci-devant nobles qui, à la Révolution, s'étaient réfugiés à l'étranger. Plus tard, ce seront des proscrits, comme Victor Hugo.

²³ « Bonaparte l'a dit, objecta le prince André avec un sourire moqueur. [...] *Je leur ai montré le chemin de la gloire*, reprit-il après une légère pause, citant cette fois encore Napoléon, *ils n'en ont pas voulu ; je leur ai ouvert mes antichambres, ils se sont précipités en foule...* » Tolstoï, *La Guerre et la paix*, Pléiade de Pierre Pascal, traduction d'Henri Moncault, 1952, chapitre IV, page 19.

²⁴ Jacques Oudet (1773-1809), nommé colonel en 1809, il meurt en juillet au cours de la bataille de Wagram.

Mais encore une fois, si Claude Rivière gardait, au fond de l'âme, le culte de cette liberté dont Brumaire avait cassé les ailes, il aimait par-dessus tout la France et il n'avait plus qu'une pensée, à l'heure des batailles : arracher la victoire à l'ennemi.

Ardent, passionné, presque violent, Claude avait déjà dépassé la trentaine sans avoir vraiment rien aimé que sa foi politique, lorsqu'il rencontra sur sa route la femme qu'il devait épouser. C'était une jeune femme de vingt-quatre ans, orpheline, et qui avait toujours vécu presque seule, enfermée dans un grand hôtel de la rue des Postes²⁵, où son oncle, l'unique parent qui lui restât, la gardait auprès de lui.

Cet oncle, dont le nom avait été, quelques années auparavant, mêlé à tous les orages politiques, s'était retiré dans un hôtel tout rempli de livres, au fond d'un jardin, et sans recevoir personne, il passait là sa vie, entre trois personnes : sa nièce, à qui il faisait parfois lire Diderot à haute voix ; un vieux serviteur qui avait été son *officieux*, et sa servante, qui le tenait au courant des primeurs de chaque saison.

Monsieur Chambaraud, comme on l'appelait dans le quartier de l'Estrapade, avait fait partie autrefois de la Convention nationale, et il était sorti sain et sauf de la tourmente. Comme Sieyès, il pouvait répondre aussi : « J'ai vécu. » Mais nul n'avait le droit de reprocher à Sylvain Chambaraud une heure de faiblesse. Ferme et résolu dans sa modération relative, le conventionnel avait vu passer les dictatures sans les servir, et après leur chute, il les expliquait sans les insulter.

C'était un homme doux et recueilli, et pourtant inflexible, qui avait été un acteur clairvoyant du grand drame. Devinant que le sabre trancherait un jour les discussions, il avait essayé d'échapper à la tyrannie de la parole pour éviter le despotisme de l'épée. Quoique républicain, il n'avait pas applaudi à ce coup d'État de fructidor qui mettait le pouvoir législatif à la merci

²⁵ De nos jours rue Lhomond, entre le Panthéon et le Val-de-Grâce.

des soldats et opposait les canons d'Augereau à ce que Barbé-Marbois appelait les *canons moraux de la loi*. L'empire, conséquence inévitable de cet exploit de prétoriens, étant venu, Sylvain Chambaraud avait complètement et volontairement disparu de la scène du monde. Habitué à vivre à Paris depuis 89, il n'avait pu se résoudre à retourner dans le Limousin, son pays, et quoiqu'il ne sortît guère, il avait voulu demeurer, pour ainsi dire, sur le champ de bataille. Il s'était calfeutré et comme emprisonné lui-même dans son logis. Possédant une petite fortune, tout juste suffisante pour lui assurer le bien-être, il avait donné un libre cours au goût qu'il avait pour les lettres, non pas qu'il fût un écrivain, mais bien un délicat, un amateur des belles choses, et il s'était abandonné à un certain penchant d'épicurien qui lui faisait prendre plaisir à se trouver à table devant des mets bien apprêtés et bien choisis.

Sa nièce Thérèse, orpheline, fille d'un frère de Chambaraud, mort très jeune, demeurait auprès de lui. Elle était à peu près la seule femme dont la robe frissonnât sur les lapis de l'ex-conventionnel. Dans l'hôtel de la rue des Postes, il n'entrait guère, en fait de visiteurs, que des anciens compagnons de luttes politiques, hommes plus vieux que leur âge, courbés, pâlis, silencieux, qui venaient de temps à autre serrer la main de leur collègue d'hier et disparaissaient comme ils étaient venus, graves et polis. Thérèse étouffait dans cette atmosphère lourde, parmi ces livres poudreux, en tête-à-tête avec cet oncle parfois souriant, mais plus volontiers recueilli et songeur.

Tête exaltée, romanesque, Thérèse Chambaraud, élevée par l'ancien conventionnel et instruite par lui, avait lu et relu avec une avidité singulière toute la bibliothèque de son oncle. Traités de philosophie et contes ironiques du dix-huitième siècle, romans capiteux de Rousseau ou pages narquoises de Voltaire, elle avait tout amalgamé dans sa tête, entassant lectures sur lectures et s'enivrant aux *Confessions* de saint Augustin après s'être éprise de celles de Jean-Jacques. Il était résulté de ce mé-

lange et de ce chaos un manque de pondération complet dans une imagination vive et résolue, quelque chose d'un peu maladif et d'exagéré, qui portait souvent la jeune fille aux choses extrêmes.

Elle rêvait. Son oncle la surprit plus d'une fois au fond du jardin, les yeux fixes, regardant un point peut-être invisible dans l'espace, et ne pouvant rien voir puisque ses prunelles étaient emplies de larmes. Lorsque Chambaraud la touchait à l'épaule, elle tressaillait alors, comme si elle eût été brusquement tirée de quelque extase, et elle devenait ou très rouge ou très pâle, comme si elle eût été prise en faute.

— Au diable les romans ! pensait Chambaraud. Ce sont leurs billevesées qui lui tournent la cervelle !

Ce qui rendait Thérèse songeuse, triste, avec une démarche traînante et un mélancolique sourire errant sur ses lèvres au sang vif, c'était l'ennui. La vie était dure en effet pour cette enfant ! Son horizon, c'était les murailles hautes du jardin ou les parois de sa chambre ; elle passait des heures entières à sa fenêtre, regardant les arbres qui se découpaient sur le ciel ou suivant de l'œil les passereaux qui se poursuivaient avec de petits cris et de joyeux battements d'ailes. Ils venaient, chantaient et s'envolaient où ils voulaient, au hasard. Et Thérèse les regardait disparaître et se disait qu'il serait pourtant bon de les suivre. Comme on devait respirer à l'aise loin de ce vieil hôtel de la rue des Postes !

De Paris, de ce grand Paris qui bruissait à quelques pas de là, Thérèse ne connaissait rien que ses sourdes rumeurs, ses grands cris de joie les jours de fête, ses sombres clameurs les jours de colère. Elle se rappelait vaguement des heures terribles où l'on entendait au loin gronder le canon et où la servante Julie priait, dans un coin, tandis que l'air sentait la poudre. Durant ces heures-là, Sylvain Chambaraud, plus pâle que de coutume, sortait, et allait on ne savait où, jouer sa vie peut-être. C'étaient les souvenirs d'angoisse de la jeune fille.

Quant aux souvenirs de ces quelques plaisirs qui sont tout un monde de joies pour une enfant qui jette à la vie un premier regard étonné, Thérèse n'en avait pas. Il y avait eu des fêtes souvent à Paris, durant le Consulat et pendant les premiers mois de l'Empire ; mais Chambaraud avait toujours défendu à sa nièce d'y prendre part, même en spectatrice.

— Il y a un feu d'artifice aujourd'hui, grommelait parfois la servante Julie, pour faire comprendre à l'ancien conventionnel qu'à la fin cette recluse s'ennuyait dans sa solitude.

— Un feu d'artifice ? disait Chambaraud. Eh bien ! que les courtisans de monsieur Bonaparte aillent en admirer les fusées. Nous restons ici, nous.

— Oui, vous, mais mademoiselle ?

— Thérèse est ma nièce. Elle doit avoir les mêmes haines que son oncle. Allons, Julie, ne vous mêlez plus de lui faire croire qu'elle est ici dans une prison !

— Ah ! vertudieu, reprenait alors Julie, vous avez bien fait de ne pas vous marier, vous ! La femme que vous auriez épousée n'eût pas été bien heureuse ! Pauvre créature !

— Ma femme ? Ne me parlez pas de sottises, je vous prie. Vous entendez bien ?

— Si j'entends ! faisait la servante.

Et, tout aussitôt, elle se taisait.

Lorsqu'on laissait échapper devant Chambaraud une allusion à quelque aventure féminine, amourette ou mariage, l'ex-conventionnel fronçait le sourcil et faisait claquer sa langue contre son palais d'une façon significative et pleine de mauvaise humeur.

— Vous savez bien, répétait Plantade, l'ancien *officieux* qui remplissait dans l'hôtel les triples fonctions de portier, de jardinier et de valet de chambre, vous savez bien, Julie, qu'il ne faut jamais parler de femmes au « citoyen » Chambaraud.

Plantade gardait au conventionnel le titre des années précédentes.

— Ce sont ses bêtes noires !

— Comme si les femmes étaient des êtres épouvantables ! s'écriait Julie avec l'ardeur que met à défendre une seule de ses individualités, le sexe tout entier.

— Chacun a ses goûts et ses antipathies.

— Il faut croire alors que M. Chambaraud a rencontré jadis quelque coquine qui l'aura durement étrillé. Vous qui le connaissez depuis plus longtemps que moi et qui êtes de son pays, Plantade, vous devez savoir...

— Je ne sais rien, répondait Plantade.

Et l'entretien finissait là, toujours, brusquement comme une scène réglée d'avance. Combien de fois Julie avait-elle cependant renouvelé sa question, dans l'espoir de prendre Plantade en défaut ! Elle devinait bien qu'il y avait quelque secret dans l'existence de Sylvain Chambaraud, et, poussée par son instinct féminin, elle était certaine que Plantade connaissait le mystère. Mais l'*officieux* demeurait discret comme le tombeau ; si on le pressait trop, il cessait parfois tout entretien, ou encore il disait d'un ton net :

— Le citoyen Chambaraud ne m'a pas confessé sa jeunesse.

— Enfin, concluait Julie, qu'il nous cache ou non quelque chose, la vérité est que mademoiselle mène ici une vie désolante, et que M. Chambaraud ne se doute pas de ce que peut faire une jeune fille qui s'ennuie. Miséricorde ! Ce qui nous perd toutes, ce sont les grilles et les verrous. On ne tient pas une jolie fille comme mademoiselle enfermée avec des bouquins ainsi qu'une nonne dans un couvent.

Julie ne se trompait pas. Il passait parfois d'étranges éclairs dans les grands yeux noirs de Thérèse. La jeune fille, brune, grande, née pour être admirée et le devinant à l'éclair de son miroir, avait des soifs de liberté qui l'étreignaient à la gorge ou lui montaient au cerveau comme des griseries. Elle fermait souvent les yeux et faisait des songes. Quelque bel inconnu frappait à la porte, couvert d'un manteau, s'approchait d'elle

doucement et, après lui avoir murmuré à l'oreille des paroles d'amour plus tendres qu'une prière, la prenait entre ses bras et l'emportait. Où ? qu'importait ! au pays des rêves, sur quelque cheval rapide. Il lui semblait alors qu'elle sentait le vent de la nuit lui soulever les cheveux, tandis que quelque chose de doux et de chaud comme une haleine lui caressait la joue. Quelle ivresse ! Et quand elle soulevait ses paupières, elle apercevait, le front sous une lampe, le visage courbé sur quelque gros livre, Sylvain Chambaraud qui lisait ou prenait des notes en fredonnant d'une voix indistincte quelque refrain des années de salpêtre.

Alors Thérèse se levait de sa chaise, toute droite, traversait le salon ou la bibliothèque, montait à sa chambre et pleurait.

Thérèse était dans une de ces étranges dispositions d'âme lorsqu'elle vit Claude Rivière pour la première fois. Le commandant venait d'être mis en disponibilité. Le colonel Oudet lui avait confié une lettre pour l'ancien conventionnel et l'officier s'était présenté à l'hôtel de la rue des Postes pour demander à Chambaraud son avis sur l'opportunité de certains actes politiques. L'entretien ne devait au surplus avoir d'autre résultat que de bien convaincre le commandant Rivière de la nécessité où il se trouvait d'agir seul. Sylvain Chambaraud ne croyait pas à l'efficacité des complots.

— Vaine façon de combattre, disait-il. On travaille pour les agents de police. Voyez ce pauvre fou de Babeuf²⁶.

Mais Claude avait pénétré dans le logis discret du conventionnel, il avait aperçu Thérèse et cette première vue seule avait suffi pour lui donner la tentation de revenir. Quant à la jeune fille, elle s'était sentie troublée par le loyal regard dont ce soldat l'avait comme enveloppée. C'était la première fois qu'on la regardait ainsi. Désormais elle avait une incarnation à donner à

²⁶ Gracchus Babeuf (1760-1797, guillotiné), journaliste révolutionnaire.

l'indécision de ses rêves. Ses fantômes d'amour prenaient un nom.

Raide mais sympathique, avec son air altier et bon, Claude Rivière était certes digne d'être aimé. Quant à Thérèse, elle était adorable. Elle avait une grâce alanguie de créole et un teint mat, et en quelque sorte oriental, qu'elle tenait de sa mère morte, une Grecque que son père, Germain Chambaraud, armateur et marin, avait épousée. Le profil droit et pur avec le nez long des statues antiques, le menton ferme et volontaire, de grands yeux de velours au fond desquels couvait la flamme, les joues grasses et pleines, d'un dessin correct, les lèvres fortes, rouges, aspirant la vie comme ses narines mobiles et que la moindre émotion gonflait ou faisait palpiter. Cette magnifique jeune fille, droite et impérieuse, le buste superbe, son corsage dessinant l'admirable ligne de ses épaules et de ses reins, semblait passer dans la vie comme une déesse, et la mélancolie seule courbait son front aux épais cheveux noirs, — un front modelé pour être tenu haut et fier et pour être admiré d'agenoux, comme les pieds d'une vierge.

Cette beauté hardie qu'amollissait pourtant le vague affaïssement des tristesses sans cause, troubla Claude Rivière et le conquit plus encore qu'elle ne le séduisit, quoique à cette beauté de statue Thérèse joignît une grâce d'enfant, un charme irrésistible et pénétrant, ce charme qui s'infiltrait par les yeux comme un poison par une blessure. Cet homme altier se dit qu'une telle femme devait être la compagne rêvée. Vivre à côté d'elle, l'associer à ses joies, à ses espoirs, lui demander une consolation dans ses défaites ; marcher côte à côte avec elle, une main loyale dans sa main de reine, quelle ivresse, quel apaisement, quel intime et profond bonheur ! Il adorait déjà Thérèse que la jeune fille hésitante se disait encore : Qui sait si je ne pourrais l'aimer ?

Peut-être aussi se persuada-t-elle qu'elle l'aimait. Lorsque Sylvain Chambaraud demanda à sa nièce si elle voulait accepter

de devenir la femme du commandant Rivière, elle se sentit du moins prête à pleurer de joie. Il lui sembla qu'on lui ouvrait toutes grandes les portes de sa prison.

— J'accepte, dit-elle résolument.

L'ancien conventionnel fit connaître la réponse à l'officier, et Claude vint au logis, très pâle, accompagné de son père, le drapier, qui avait mis, pour la circonstance, ses gants frais et son habit bleu des grands jours d'autrefois.

— Je n'ai point quitté le vêtement noir depuis la mort de ta mère Suzette, disait le bonhomme. Mais on ne peut vraiment pas causer mariage en habit de deuil. Va pour l'habit bleu, couleur du ciel. Et que cela te porte bonheur, mon cher Claude !

La maison de la rue des Postes connut, pendant près d'un mois, une animation singulière. Julie se surpassait pour donner aux repas offerts par Chambaraud une valeur inattendue. Thérèse rayonnait, Chambaraud seul paraissait un peu sombre.

— Ce n'est toujours pas à cause de la dot, murmurait Julie. Mademoiselle est riche, après tout, du chef de son père, et son établissement ne coûte rien à personne.

— Et pourquoi serait-ce une question d'argent qui préoccupe le citoyen Chambaraud ? faisait Plantade.

— Si ce n'est pas cela, qu'est-ce donc, citoyen Plantade ?

Plantade souriait à ce mot de *citoyen* qui lui rappelait ses chimères toujours adorées, mais il ne répondait guère, et l'éternel point d'interrogation de Julie demeurait sans réponse.

Le mariage fut fêté à l'hôtel de la rue des Postes. Durant le repas, Claude fixait sur Thérèse, si admirablement belle en robe blanche, des yeux tendres et comme suppliants ; elle y répondait par des regards de feu. Leurs pensées se croisaient sans se rencontrer. « Je vais donc être heureux ! » songeait Claude. Et Thérèse se disait : « Je vais donc être libre ! » Au dessert, le père Jean Rivière voulut chanter un vieux couplet de circonstance, mais, au milieu du refrain, il s'arrêta, et les sanglots lui coupèrent la voix. C'était (il l'avait oublié tout d'abord dans sa

joie) le refrain qu'avait autrefois chanté un ami, le jour où l'on avait, au *Cadran bleu*, célébré son mariage avec Suzette.



Est-ce qu'on pleure quand on fait des heureux ?

— Allons ! allons donc ! dit Chambaraud en voyant l'émotion du bonhomme. Est-ce qu'on pleure quand on fait deux heureux ?

Claude, du moins, devait s'abandonner sans résistance et avec une infinie volupté à cette intime joie, qui lui faisait oublier et ses rêves fustigés, et les épreuves subies, et son épée brisée. Il se livra tout entier, cœur et âme, à cette femme dont le

charme lui faisait chaque jour croire que la veille il ne l'aimait pas assez, puisque, de jour en jour, il l'aimait davantage. Il retrouvait pour l'adorer des tendresses d'adolescent, et ce visage hâlé de soldat avait de ces sourires d'amour, candides et bons, qu'on ne rencontre guère que sur les lèvres de vingt ans.

Confiant, dévoué, tendre, doux et fort, Claude Rivière se croyait compris et ne se demandait même pas si on l'aimait, tant il avait mis de franchise dans la loyale soumission de tout son être à une affection qui eût été unique sans cette passion pour la liberté qui torturait et enflammait encore le fils du drapeau.

Thérèse avait appelé un jour la liberté sa « rivale. » Elle avait souri en prononçant le mot, mais ce sourire était bizarre et menaçant. Il semblait, en effet, à cette jeune femme que chacune des heures que donnait Claude à ce qu'il regardait comme son devoir était volée à l'amour qu'il devait exclusif, absolu, à Thérèse. Mariée à vingt-quatre ans, après avoir tout lu, tout interrogé, tout médité, Thérèse entendait que son mari n'eût d'autre occupation qu'elle-même. Elle exigeait impérieusement que son nom, son image et son souvenir fussent toujours présents à la pensée de Claude.

— Mais je ne songe qu'à toi, ma Thérèse, lui disait-il parfois de sa voix harmonieuse et mâle. À la tête de mes dragons, j'eusse chargé avec ton nom sur mes lèvres. Partout où je vais, j'emporte ton regard, ton sourire et la grâce dans mon cœur !

Claude n'avait rien dit à Thérèse du but qu'il poursuivait, mais elle l'avait deviné. Il s'était laissé pénétrer et, par un lent revirement de toutes ses idées, après avoir commencé à admirer le commandant pour son dévouement et son courage, Thérèse en était venue à le méconnaître et à le condamner pour sa foi. La jeune femme, en effet, était ambitieuse. Elle regrettait tout bas, sans oser le dire, les grades que Claude Rivière n'avait plus le droit d'ambitionner. Elle eût voulu qu'il conquît, comme il pouvait le faire, les épaulettes de général, et qui sait ? le bâton

à poignée de velours du maréchal, ainsi que l'avaient fait tant d'autres. À quoi servaient ces conciliabules secrets, ces réunions cachées, ces sortes de comités qui venaient fonctionner chez le commandant, et dont elle pouvait surprendre les moindres secrets, si elle l'eût voulu, puisque tout se tramait sous son toit ?

Après avoir considéré Claude comme un héros, Thérèse en vint peu à peu à le regarder comme une dupe.

Elle se demandait ce que voulait cet homme, et de quel droit il la sacrifiait, elle, à ses rêves. Et quels rêves !

Elle rencontrait, une fois encore, en lui le rigorisme, pourtant si peu farouche, dont elle avait trouvé le poids si lourd durant les années, passées chez son oncle. Jalousie ou haine, elle songeait à cette liberté adorée de Claude comme elle eût pensée à une rivale.

Elle était humiliée de sentir qu'elle ne possédait que la moitié de ce grand cœur. Lorsque la femme ne partage pas tout entière la foi de l'homme qui l'a choisie pour épouse, elle est bien près de haïr ce qu'elle ne comprend point ou ce qu'elle nie. Il lui semble que le dévouement apporté à une idée est comme l'encens offert à une rivale, comme l'amour ressenti pour une maîtresse.

Thérèse était jalouse de cette passion qu'avait vouée Claude Rivière à la république, et le commandant ne s'apercevait pas des changements lents et profonds qui s'accomplissaient dans l'esprit de la jeune femme. Un autre plus clairvoyant, moins aveuglé par la tendresse et la possession, moins occupé d'une terrible tâche, se fût assurément aperçu, à quelque sourire alangui ou railleur de Thérèse, à quelque regard plus profond et plus vague, à la mélancolie d'autrefois qui remontait à ce beau front de statue grecque, que l'orage grondait sous tant de froideur, et que ce marbre superbe avait en lui comme des veines de flamme.

Claude Rivière ne voyait rien, ne devinait rien. Avec une confiance entière et ce sublime égoïsme des gens épris, il était assuré de l'amour de sa femme, parce qu'il l'aimait, parce qu'il s'était donné à elle jusqu'à l'âme, parce qu'il était la foi, la crédulité, la candeur, et, mieux que cela, l'honneur même.

La sinistre lecture des lettres tendues par la main de Fouché avait donc produit sur cet homme l'effet d'un coup de tonnerre. Peu s'en était fallu qu'il ne tombât mort sur le coup. Mais il est des douleurs qui ne tuent qu'à la longue, ou plutôt il est des cœurs virils qui semblent pétris comme pour subir, sans se briser, l'atroce pression de la souffrance. Le commandant avait donc supporté une telle révélation comme il eût reçu une blessure nouvelle, mais la plus profonde, la plus lâche et la plus déchirants de toutes.

III — La prison

La première impression que ressentit Claude Rivière en se trouvant seul dans la chambre nue qu'on lui donnait pour prison, ce fut la colère. Il ne répétait avec une rage concentrée qu'un seul mot : La misérable ! et qu'un seul nom : Thérèse ! Puis une sorte d'abattement succéda à cet état de violence pendant lequel il frappait de son poing fermé la table de bois blanc devant laquelle il s'était assis ; et peu à peu le doute, ce doute étrange qui ronge l'homme au milieu de son bonheur et qui, par un prodige contraire, le console au milieu de sa souffrance, le doute entra en lui, prit possession de son esprit, de son âme et lui répéta intérieurement cet incessant :

— Si c'était faux ?

Mais n'avait-il pas lu, tenu entre ses mains les lettres où Thérèse acceptait les témoignages d'amour d'un autre ? Mais Fouché n'avait-il pas affirmé que la femme du commandant n'était pas au logis ?

Et qu'importait cela ? Fouché ne pouvait-il avoir menti ? Ces lettres avaient-elles vraiment été trouvées chez Thérèse ?

N'était-il pas possible qu'on attribuât à une femme honnête et adorée ce qui était le crime d'une autre ? Si c'était là un piège de la police ? Si l'on avait voulu contraindre un homme à parler en le soumettant à cette horrible *question* morale ? Pourquoi pas ?

Dans les heures de désespoir complet, les plus chimériques illusions accourent. L'esprit aussi, comme les yeux, a ses mirages. On se raccroche au plus fugitif appui ; la plus furtive lueur devient une promesse, mieux que cela, une certitude de salut.

C'est pourquoi il y avait des instants, des heures entières où le commandant, oubliant l'implacable réalité, se reprenait à croire que ce qu'il avait vu et touché était faux, — un rêve, un mensonge, une invention de policier. Fouché en serait pour sa courte honte. Quant à l'accusation capitale de complot contre la sûreté de l'État, pour Claude Rivière c'était là peu de chose. Il risquait ou donnait sa vie. Mais du moins il ne s'agissait ni de la perte de sa joie intime, ni d'une injure faite à son honneur.

Ces moments d'illusions insensées ne duraient pas longtemps et devaient, à mesure que Claude s'enfonçait dans ses réflexions, devenir de plus en plus rares. Comment douter encore après ce qu'il avait lu ? Cette écriture, ne l'avait-il pas reconnue pour celle d'un de ses familiers, d'un de ses compagnons, hélas ! L'infamie était prouvée, indéniable. On attendait l'heure où le commandant, tout à la conjuration dont il était un des chefs et dont il avait accepté d'être le trésorier, serait occupé à cette œuvre de lutte cachée, pour demander à Thérèse une entrevue, un rendez-vous. Et qui demandait cela ? Quel était le complice de cette femme ? Celui dont Claude Rivière eût voulu, au prix de sa propre vie, fouiller la poitrine du bout de son épée.

C'était un homme que le commandant aimait et avait jusqu'à profondément estimé, un soldat, un gentilhomme italien,

parti de Naples autrefois avec le contingent parthénopéen²⁷, et devenu capitaine d'un régiment de ligne au service de la France. Haut de taille, le torse large et puissant, une tête altière, avec la chevelure noire et bouclée d'un Lucius Vérus sur des épaules d'Hercule, le capitaine Agostino Ciampi, marquis d'Olona, eût été le type absolu de la beauté masculine, si quelque chose de trouble et de fauve en son regard, une sorte de strabisme commençant, n'eût ôté à sa physionomie tout ce qui fait le charme d'une figure humaine, le regard, nécessaire à la beauté de la face, comme la lumière à un paysage.

Agostino avait été autrefois, avant de prendre l'épée, un des libéraux les plus influents de Naples ; et, quoique noble, il avait offert ses services à la république parthénopéenne. Il avait alors vingt-quatre ans. Lorsqu'en 1799, Ferdinand IV et la reine Caroline rentrèrent à Naples, Agostino Ciampi avait failli être arrêté et mis à mort, en même temps que ce malheureux amiral Caraccioli dont lady Hamilton regardait le cadavre pendu aux vergues de son vaisseau. Mais le marquis avait pu s'échapper. Il ne laissait à Naples, pour toute famille, qu'une sœur, presque une enfant, confiée aux soins d'une vieille gouvernante ; et, ne songeant plus désormais qu'à sauver sa tête, fuyant la proscription et le supplice, il avait demandé à la France une épée et le droit de combattre pour elle.

Le marquis italien, soldat de l'empereur, se vantait tout haut d'être républicain. Il ne lui déplaisait pas qu'on s'étonnât de rencontrer chez lui des idées jacobines si élégamment portées. Ses convictions, d'ailleurs, n'étaient que de surface. Il les eût volontiers toutes reniées pour obtenir un grade supérieur. Certainement, au fond de l'âme, cet homme devait regretter de

²⁷ La République parthénopéenne (ou napolitaine) a été proclamée en janvier 1799 à Naples par les troupes françaises qui occupaient la ville. Cet épisode n'a duré que quelques mois, jusqu'au retour, le 24 juin de la même année, du roi de Sicile Ferdinand IV et de son épouse Marie-Caroline d'Autriche. Parthénope est une sirène dont le nom est associé à la ville de Naples.

s'être si légèrement compromis, en 98, pour cette république napolitaine dont les lendemains devaient être le retour du roi et la persécution des libéraux. Mais quoi ! il avait cru rencontrer le pouvoir dans cette équipée, le sort en était jeté, et il continuait à se parer d'opinions qu'il n'avait pas.

L'empire lui eût donné un avancement rapide qu'Agostino Ciampi, marquis d'Olona, l'eût servi en vrai courtisan. Mais, soit qu'il fût mal noté dans les armées impériales à cause de ses débuts politiques, soit que la mauvaise fortune s'en fût mêlée, le marquis n'avancait pas aussi rapidement qu'il l'eût espéré. Le métier de soldat commençait d'ailleurs à le lasser. Il regrettait sans doute d'avoir lâché la proie pour l'ombre, et il songeait parfois que si sa méchante étoile ne l'eût pas compromis tout d'abord dans les troubles de la république parthénopéenne, il eût brillé, à cette heure même, à la cour de Naples, adoré des femmes, adulé des hommes, favori de la reine ou du roi, heureux et riche, au lieu de traîner dans les camps ses bottes couvertes de boue, et de se demander quel courtisan de Marie-Caroline dévorait à cette heure la fortune des marquis d'Olona qu'on lui avait confisquée.

La mauvaise humeur, le dépit, le besoin d'étouffer ses regrets, sans nul doute aussi l'espoir de rencontrer peut-être dans une aventure inconnue, dans une tentative nouvelle, la fin d'une existence de fatigues et d'ennuis, tous ces sentiments et toutes ces causes à la fois avaient poussé Agostino Ciampi à faire partie de l'association dont Claude Rivière était membre.

Claude avait connu le capitaine au feu. Il le savait brave et il le croyait convaincu. Lorsque deux parrains appuyèrent l'espèce de candidature imposée à tout homme qui voulait entrer dans l'association dont le colonel Oudet était l'âme, Claude Rivière, devant les rigides soldats qui formaient le comité secret, insista pour que le marquis fût accepté.

— Il y a des minutes qui suffisent à faire juger un homme, dit-il. Avant de quitter l'infanterie et de passer dans les dra-

gons, j'ai fait campagne coude à coude avec le capitaine Ciampi. Un jour, sous le feu des Autrichiens, il est allé, suivi d'un seul sapeur, jeter des madriers sur un pont de bois à demi écroulé que balayait la fusillade. Sur ces madriers, sa compagnie a passé ensuite, homme par homme, en baissant la tête. Et tant pis pour ceux qui tombaient ! Lui, dressé sur le parapet, les bras croisés et son épée sous le bras gauche, demeura debout sans broncher. C'est un homme !

Le capitaine Ciampi avait donc été admis à faire partie de l'association militaire. Il y apportait une intelligence rapide, un singulier mépris de la mort et un âpre désir de succès. Le hasard avait voulu qu'une blessure, assez lente à se cicatriser, l'obligeât à ne point rejoindre son régiment, à cette heure engagé sur le Danube, et il était depuis plusieurs mois à Paris lorsque Claude Rivière le convoqua à assister aux réunions qui se tenaient rue Montmartre, au coin de la rue de la Jussienne, dans le logis du commandant²⁸.

Dans sa prison, quand Rivière se rappelait la soirée où le marquis avait, pour la première fois, pénétré chez lui, il fermait les poings avec rage.

— Est-ce possible ? C'est moi, disait-il, moi qui l'ai appelé auprès d'elle, moi qui les ai présentés l'un à l'autre ! Moi ! Triple fou ! niais, stupide niais !

Et il marchait dans cette chambre de la Conciergerie en serrant ses mains entre ses dents. Il se rappelait à présent tant de choses qui lui avaient échappé jusqu'ici ! Certains troubles inexplicables de Thérèse, certaines rêveries profondes, les soupirs sans cause, les silences sans fin.

— Elle songeait à lui ! Elle souhaitait de le revoir ! Je lui parlais, j'étais à côté d'elle, je lui disais : « Je t'aime ! » Et c'était en évoquant l'image de l'autre qu'elle se demandait à elle-même : « Viendra-t-il ? »

²⁸ Cette agréable rue de la Jussienne porte encore ce nom de nos jours. Étroite (14mètres), elle est interdite aux voitures.

Le commandant alors, comme si des jets de sang lui eussent monté au visage, appuyait son front, ses tempes, contre les barreaux de fer.

Sa vie n'était plus qu'une fièvre.

Il cherchait à savoir comment cette femme adorée, Thérèse, avait pu faillir. Elle était donc malheureuse ? Il ne l'aimait donc pas assez ? Quelle puissance avait donc cet Italien qui venait dérober, comme un larron, le bonheur des autres ?

À toutes ces questions, d'ailleurs sans réponses, Claude Rivière opposait toujours la même réplique désolée : Qu'importe ? Ce qui était certain, en effet, c'était le malheur irréparable, la trahison évidente, la lâcheté commise. Quel était le plus coupable des deux complices ? Le commandant ne cherchait même pas à le savoir. Ce qu'il eût voulu, c'était les châtier l'un et l'autre, se dresser devant eux, entre elle et lui, et punir.

Tout son sang bouillonnait à l'idée de la vengeance. Un homme lui avait volé son honneur, l'avait atteint, lui, du plus vil et du plus affreux des outrages, et cet homme vivait ! Quel épouvantable rêve ! Claude Rivière avait besoin d'efforts violents pourchasser les atroces pensées qui l'assaillaient.

— Pourquoi ne pas tuer cet homme ? murmurait en effet à son oreille une sorte de voix ironique, vague et cependant douloureusement distincte. — Pourquoi ne pas le venger ? Tu le peux !

Claude Rivière le pouvait. Les paroles narquoises, les derniers mots de Fouché lui revenaient cent fois au souvenir en une journée. Le commandant tenait entre ses mains sa mise en liberté. Quelques noms dictés à Fouché et les portes de la prison s'ouvraient, Claude était libre, il pouvait bondir sur le bel Italien et sur sa complice, les foudroyer, l'un et l'autre, implacable comme un justicier !

Lorsque cette simple pensée traversait le cerveau du soldat, il se sentait rougir et se méprisait comme s'il eût commis une action infâme.

— Livrer quelqu'un pour assouvir une vengeance personnelle ! Allons donc !

Et, se prenant le cœur sous sa lévite, il le serrait pour l'empêcher de battre, il se labourait la poitrine à coups d'ongles, pour étouffer sa souffrance, comme les hystériques de religion se macèrent²⁹ pour étouffer la tentation.

Parfois — mais rarement — l'amant fervent de la liberté reprenait en lui le dessus sur l'époux atteint jusqu'à l'âme. Alors il se redressait ; il se disait que, du moins, nul papier, nulle trace indiscreète n'avait trahi un seul des hommes qui conspiraient pour la république, et que le succès certain serait la fin de l'entreprise. Un conjuré seul était arrêté, c'était lui. Les noms de tous les autres étaient un secret. Oudet, le véritable chef de l'association, combattait à Wagram. On aurait certes le loisir d'attendre son retour et d'agir. La police impériale, tenant Claude Rivière, ne tenait rien, absolument rien.

— Un homme à fusiller, voilà tout, songeait le commandant.

— Mais de cet homme-là, ils n'obtiendront ni un mot ni un signe qui puisse, ajoutait-il, compromettre quelqu'un !

Claude Rivière pensait encore avec un sentiment profond de calme et de satisfaction, que, la veille même de cette nuit de juin où, à une heure du matin, il avait été arrêté et conduit à la préfecture de police, il venait de remettre à celui des Philadelphes qui portait, dans l'association, le nom de *Varus*, l'état des fonds destinés à faire vivre et prospérer cette sorte de franc-maçonnerie militaire.

Le commandant avait encore chez lui, vingt-quatre heures avant la descente de police, une somme de trois cent mille francs en valeurs diverses, traites, billets à ordre ou billets de banque. Un de ces hasards, qui sont le salut, avait voulu que le colonel Thévenot, — celui qu'on appelait *Varus* — s'étant présenté chez Claude Rivière, le commandant lui rappelât

²⁹ Macération : « Sévère mortification corporelle que l'on s'impose pour soumettre la chair à l'esprit. S'imposer des macérations par pénitence. » (Acad.)

qu'Oudet avait donné ordre de faire passer à Bordeaux, et de ne plus laisser à Paris, l'argent de l'association et lui remit en bloc, les traites et les billets.

— Dieu merci ! se disait Rivière, les cotisations de nos frères d'armes n'auront pas servi à payer le zèle des agents de M. le duc d'Otrante !

Cette pensée apportait, du moins, un adoucissement à la douleur qui se réveillait en lui toujours plus cuisante, dès que sa pensée se reportait sur Thérèse. Il avait beau lutter contre lui-même, essayer de se vaincre et, d'une secousse énergique, de chasser cette cruelle image, chaque jour plus lancinante, comme une morsure qui se fût envenimée ; ses pensées n'avaient qu'un but, comme ses lèvres, aux heures d'insomnie, n'avaient qu'un nom. Tous les efforts de cet homme rongé par une souffrance unique, tous ses mouvements fébriles, ne faisaient donc qu'élargir la blessure : l'appareil arraché, la plaie se montrait plus béante.

Joseph Fouché savait fort bien que la solitude où il laissait le commandant Rivière était la plus épouvantable des épreuves. Un prisonnier dans sa cellule qui verrait continuellement sous ses yeux briller une attirante lame d'acier, qui trouverait inévitablement, en étendant la main, la poignée magnétique d'une arme, un tel homme finirait, à coup sûr, par se frapper de ce poignard. Fouché, raisonnant par analogie, était persuadé que le commandant Rivière céderait à l'horrible tentation d'être libre pour avoir le droit d'être vengé.

La liberté, pour Claude Rivière, c'était une lâcheté ; mais quelles lâchetés, répétait encore Fouché, quelles bassesses les passions de ce monde n'ont-elles pas fait commettre ?

— Je voudrais bien voir, grommelait le duc d'Otrante, — qui était lettré — je voudrais bien voir qu'Othello eût la porte ouverte pour se précipiter sur Cassio vraiment traître et sur Desdemona vraiment coupable, et qu'il hésitât à le faire !... La réflexion a dû modérer l'entêtement du commandant.

Au bout de quelques jours de cette épreuve par la solitude, Joseph Fouché donna ordre de ramener Claude Rivière devant lui.

— Avez-vous pris un parti, commandant ? lui dit-il.

— Quel parti voulez-vous que je prenne ?

— Le plus sage, celui d'oublier les affaires d'autrui et de songer à vos soucis personnels.

Rivière pâlit légèrement et ne répondit pas.

— Eh bien ? fit le ministre.

— J'ai répondu l'autre jour qu'on n'obtiendrait rien de moi. Vous pouvez me faire reconduire dans ma prison !

— Commandant, dit Fouché, vous avez encore quelques heures à peine pour vous décider à prendre un parti. J'ai été jusqu'à présent votre seul juge d'instruction. À dater de demain, votre affaire suivra régulièrement son cours, je vous en préviens.

— Je ne demande d'autre loi que le droit commun, dit Rivière.

— Oh ! je sais fort bien que vous êtes un brave, et qu'on n'obtiendra rien de vous par l'intimidation. Aussi bien ai-je voulu, vous l'avez vu, employer le raisonnement. Mais, en vérité, c'est folie d'hésiter comme vous le faites à franchir le seuil d'une prison quand un misérable (c'est de l'auteur des lettres dont je parle) abuse de votre loyauté.

— Qu'un homme trahisse votre confiance et soit un misérable, interrompit Rivière, ce n'est pas une raison, je vous ai déjà dit, pour devenir infâme !

— Non. Aussi bien ne vous conseillé-je point l'infamie, mais l'habileté.

— Je n'entends rien à vos distinctions !

— Ah ça, mais, dit Fouché tout à coup en affectant de sourire, vous croyez donc que vos aveux nous sont bien indispensables pour connaître les noms de la plupart des Philadelphes, comme

vous dites ? Ces noms, mais, commandant, nous les savons tous par cœur, ou presque tous !

— Alors pourquoi me les demandez-vous ?

— Oui, je comprends. Vous doutez ? Eh bien ! si je vous nommais le chef suprême de votre association ; si je vous disais quel est son grade, sa situation, son nom ?

— En vérité ? fit Rivière.

— L'homme qui tient dans sa main tous les fils de vos intrigues, ne s'appelle-t-il pas Jean Jacques Oudet ?

Involontairement Claude Rivière tressaillit.

— Oudet ! dit-il avec une expression d'angoisse mal dissimulée. Et il songeait en lui-même : « Oudet est perdu ! »

— Oudet n'est plus dangereux, au surplus, continua Fouché. Oudet est mort.

— Mort ? dit le commandant dont la voix s'étrangla et qui devint plus pâle encore.

— Mort à Wagram, le lendemain du jour où le colonel venait d'être nommé général de brigade.

— Tué par l'ennemi, répondit lentement Rivière après, un silence, celui-là du moins est heureux. Il est tombé pour la patrie !

— Mais, ajouta-t-il un moment après, mourir pour la liberté est encore une belle mort !

— Allons, dit Fouché, c'est dommage ! On n'obtiendra rien de vous !

— Rien, monsieur le ministre. Et puisque vous saviez que le colonel Oudet était des nôtres, faites arrêter tous ceux qui aimaient et honoraient Oudet. Ceux-là sont nombreux, et, à l'heure du danger, tous ceux-là eussent été ses complices, car on savait que cet homme était un héros !

— Vous ne m'avez pas compris, commandant, je répète donc mes propositions, dit Fouché. Votre mise en liberté dépend de vous. Quelques noms seulement, et vous êtes libre !

— J'ai gagné tous mes grades au prix de mon sang ; comment pouvez-vous croire que j'achète jamais ma liberté au prix de mon honneur ?

— Sur ma foi, dit Fouché, vous êtes héroïquement entêté, commandant, mais un seul nom, au moins, un seul...

— Aucun. Le mien vous suffit. Jugez-moi !

— Mais le nom de celui...

— De qui voulez-vous parler ? dit Rivière en voyant que le ministre s'arrêtait.

— Le nom de l'homme qui a écrit ces lettres, ces lettres que vous avez lues ?

— Lui ? dit le soldat en devenant livide.

— Ah ! celui-là, vous ne l'épargnerez pas, du moins !

— Je ne nommerai celui-là, ni un autre, répondit Rivière. Un seul nom peut vous mettre sur la trace des autres. Vous ne saurez rien ! Faites-moi, je vous prie, monsieur le ministre, reconduire à ma prison !

— Qu'on vous ramène aux carrières ! Soit. Ah ! vous avez la générosité tenace !... Peste, je me vengerais plus facilement que vous, moi !



Et qui vous dit que je ne suis pas prêt à donner ma vie pour me venger ?

— Et qui vous dit que je ne sois pas prêt à donner ma vie pour me venger ? fit le commandant, tandis que le ministre appelait ses agents et leur donnait des ordres.

Claude Rivière résistait intrépidement à ces tentations horribles ; et sans que Fouché eût besoin d'appuyer beaucoup sur la plaie, son imagination lui montrait l'irritante vision d'Agostino et de Thérèse blottis dans quelque coin de Paris, et savourant leur bonheur caché, furtif, coupable, immense. Il les voyait, tandis que le duc d'Otrante parlait ; il les revit lorsqu'il

fut seul de nouveau dans sa chambre, devant sa table nue et devant ses barreaux. Alors cet homme qui s'était imposé de demeurer calme, résolu et comme impassible devant Fouché, sentit le désespoir ployer sa volonté et le tordre lui-même jusqu'à lui arracher des cris de douleur et des larmes. Il éprouvait une amère joie à se sentir seul et à maudire.

Cet époux outragé, adorant sa femme, l'adorant comme un fou, les verrous le séparaient d'elle et il la savait libre, et il la savait en fuite avec un autre ! L'horrible, la sinistre torture ! Le commandant se demandait parfois s'il n'allait pas devenir fou. Sa tête lui pesait sur les épaules, lourde et vide à la fois, prête à s'égarer. Et Fouché avait dit vrai. Le juge d'instruction maintenant, avec une froideur et une adresse de bistouri, venait faire saigner davantage la blessure et atteindre l'homme en pleine chair. Rivière dut subir les questions incessantes, revoir ces lettres maudites, les entendre lire ! Tandis que le magistrat les tenait entre ses mains, Claude eût voulu bondir, s'en emparer et les déchirer avec ses dents.

Où Fouché avait été mesuré et discret en apparence, le juge d'instruction était implacable et cruel. Chacune de ses questions faisait au commandant l'effet d'un de ces coins de bois que les tortionnaires enfonçaient à coups de maillet entre les genoux des patients. C'était une épreuve de plus ; il eût préféré les balles d'un fusil.

C'était alors que les paroles insinuantes de Fouché, les tentations atroces, lui revenaient comme des cauchemars dans un demi-sommeil. Il pouvait à la fois éviter le supplice de ces interrogations et librement courir à sa vengeance ! Ah ! ces deux êtres, cet homme et cette femme que la police traquait sans les découvrir, il les trouverait bien, lui, il devinerait bientôt leur retraite ! Alors, comme il enfoncerait ses ongles dans le cou de ce Ciampi, en lui disant en face, les yeux dans les yeux : Tu es un lâche !

Et, pour assouvir tant de colère, que fallait-il ? Abdiquer. Renoncer à tout rêve de liberté. N'être plus un conjuré, oublier le citoyen pour n'être plus que l'époux, l'homme qui souffre et qui veut faire payer à son bourreau tout ce qu'il a souffert. Pourquoi pas ? Le salut des autres valait-il donc son salut à lui, son bonheur, son repos, son amour ?

— Ah ! misérable ! je suis un misérable ! se disait avec horreur le stoïque commandant lorsque de telles pensées lui montaient au cerveau. Je deviendrais aussi lâche qu'eux !

C'est qu'il aimait éperdument, profondément, comme ceux-là qui n'aiment qu'une fois, et qu'il la voyait, cette Thérèse, souriant à un autre, levant ses grands yeux de velours sur le visage d'un autre, lui tendant ses mains blanches et douces, lui donnant sa grâce, sa jeunesse, sa beauté, ce charme dont il s'enivrait, lui, ce Claude, aujourd'hui vaincu et tombé.

— Ah ! misère de moi, disait le soldat, je ne croyais pas qu'un squelette humain fût assez dur pour résister à tant de douleurs !

Il était écrasé, pâle, endolori jusqu'aux os, broyé en quelque sorte par cette souffrance morale ; et le fier commandant Rivière, lorsqu'on lui faisait prendre quelques bouffées d'air dans le préau de la prison, ressemblait à un convalescent qui se traîne au jardin pour revivre.

Un jour qu'il était ainsi, seul, assis sur un banc, les bras las et tombant sur le bois, et le front baissé, il sentit avec étonnement une main effleurer sa main droite et y glisser un mince morceau de papier roulé en boule.

Machinalement, le commandant leva les yeux.

Un des surveillants de la prison s'éloignait en sifflant, et en ayant l'air fort occupé à pousser devant lui, du bout du pied, de petits cailloux.

— Que me veut cet homme ? pensa Rivière.

Il déplia le papier serré et pétri évidemment entre des doigts robustes et, à sa grande stupéfaction, à sa joie profonde et inat-

tendue, il lut ces quelques lignes énigmatiques pour un autre, claires et éloquentes pour lui :

« *On va vous changer de prison. Là est le salut. Courage. Le compagnon de dangers est là. Souvenez-vous du Petit-Saint-Bernard. Le frère d'armes.*

« S. »

— Solignac ! s'écria le commandant Rivière, Solignac à Paris ! Solignac prêt à combattre ! — Agostino saura peut-être bientôt ce que pèse le bras d'un homme qui se venge. — Solignac avec moi ! Je suis sauvé !

IV — Le Beau Solignac

Il n'était pas, dans toute l'armée française, non seulement un officier, mais un soldat, qui ne connût le colonel Henri de Solignac, le *beau colonel*, comme l'appelait Napoléon lui-même, le *beau Solignac*, comme l'avaient surnommé les femmes. On parlait autant de ses exploits publics et de ses aventures privées que des romans de la baronne de Montolieu³⁰ ou de la comtesse de Genlis³¹. Le Lindorf de *Caroline de Lichtfeld* et le Don Sanche de cette *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, qui venaient justement de paraître, n'avaient pas excité plus d'enthousiasmes bruyants et sans doute plus de passions cachées que ce héros de roman en chair et en os, dont l'imagerie populaire avait même publié le portrait, en costume de colonel, chargeant à la tête de ses hussards.

³⁰ La Suisse Isabelle Polier de Bottens (1751-1832), mariée à 18 ans, veuve à 24, a épousé en 1786 Louis de Montolieu (1727-1800), languedocien habitant Lausanne, militaire lettré. C'est l'année de son mariage qu'est paru, à Londres, en deux volumes, son premier roman, *Caroline de Liechtfield*, par Madame de ***, disponible à Paris « Chez Buisson, libraire ».

³¹ Félicité du Crest (1746-1830) a épousé en 1763 Charles Alexis Brûlart de Genlis (1737-1793). Félicité était une amie proche d'Isabelle de Montolieu. Elle a publié plusieurs pièces de théâtre ou romans, dont, en 1806 cette *Alphonsine ou la tendresse maternelle*, en trois tomes, chez Nicolle et compagnie, rue des Petits-Augustins.

Le beau Solignac était jeune, vingt-huit ans à peine, et il avait, on peut le dire, enlevé tous ses grades à la pointe de son épée. Il était le plus jeune colonel de l'armée, et quand on lui parlait de son extrait de naissance et qu'on le félicitait sur son avancement rapide :

— Bah ! disait-il, à mon âge, plus d'un était général !

Le beau Solignac passait pour, avoir une origine romanesque. Les uns, ceux qui l'admiraient, le disaient fils d'une princesse ; les autres, ses ennemis, assuraient, tout bas, qu'il était l'enfant d'un bouvier. Ce qui était certain, c'est que le beau Solignac portait le nom du village limousin où il avait été élevé et où, disait-on, il était né³².

L'œil fier, le jarret, d'acier, la taille souple, grand et bien fait, avec un de ces airs souriants qui semblent attirer la fortune, Henri de Solignac était un de ces officiers de fortune qui séduisent la Renommée et dont chaque combat semble un baiser enlevé à la Gloire.

David a peint, dans son tableau du *Sacre*, de ces beaux garçons aux torses puissants et aux cuisses d'athlètes, étincelants dans leurs uniformes dorés sur toutes les coulures.

Solignac commandait le 1^{er} hussards, le *fameux Bercheny*,³³ célèbre dans toute l'armée et dont les cavaliers n'avaient pas dégénéré depuis les intrépides Hongrois qui, sous le premier mestre de camp, en 1720, avaient fait la renommée du régiment. Magnifique dans son costume de hussard, qu'il agrémentait volontiers, à la façon de Murat, de torsades et de brandebourgs plus riches que l'ordonnance, le beau Solignac avait le privilège d'attirer toujours les regards de Napoléon dans ces revues solennelles que passait l'empereur et où vingt mille

³² Après Sylvain Chambaraud, l'oncle de Thérèse, Henri de Solignac est le deuxième Limousin que nous rencontrons. Il y en a au moins un troisième, Jules Claretie, né à Limoges.

³³ Régiment fondé en 1720 par Ladislas Ignace de Bercheny (1689-1778), militaire hongrois naturalisé français, maréchal de France en 1758.

hommes parfois demeuraient immobiles, dans un silence terrible, retenant leur souffle dans leurs rudes moustaches³⁴.

Napoléon n'aimait pas trop les chamarrures, mais la façon altière dont Solignac portait son riche uniforme lui plaisait.

— C'est un costume de bal que vous avez là, colonel, lui dit-il un jour, mais, après tout, il n'est pas mauvais qu'on soit élégant et qu'on ait l'air de partir pour la contredance, même quand ce sont les canons russes qui forment l'orchestre !

Solignac n'était colonel que depuis quelques mois ; cependant on lui donnait volontiers ce nom depuis longtemps, car, en réalité, il commandait le régiment, dont le colonel était mort, et ce fut en chargeant à Essling et Wagram que le bel officier gagna définitivement son titre.

— Vous êtes bien jeune pour votre grade, lui dit l'empereur ; mais, la guerre, après tout, aime la jeunesse.

— Sire, répondit Solignac, quel âge avait donc Votre Majesté lorsqu'elle conquiert l'Italie ?

Napoléon sourit et salua Solignac d'un geste affectueux.

Il estimait d'ailleurs Solignac. Les premiers hauts faits du jeune officier étaient depuis longtemps célèbres. À dix-huit ans, en 1797, Solignac avait quitté le pays où l'avait élevé un vieux prêtre assermenté³⁵, et, en compagnie de son frère de lait, Martial Castoret, fils d'un boucher de Limoges, il était allé rejoindre l'armée. C'était toute l'occupation et tout l'avenir réservés aux jeunes hommes, à cette époque où le sol tremblait et où l'air sentait la poudre.

Quoiqu'il n'eût jamais connu ses parents, Solignac avait vécu comme s'il n'eût pas été seul au monde. La maison où il avait grandi, à Solignac³⁶, lui appartenait. Le prêtre qui l'instruisait,

³⁴ Un règlement de l'an XIII (1805) prescrivait la moustache à toute la cavalerie, les dragons exceptés.

³⁵ Prêtre ayant prêté allégeance, en 1790 à la constitution civile de clergé.

³⁶ La commune de Solignac se trouve à une dizaine de kilomètres au sud de Limoges.

gérât, avec une clairvoyance d'intendant, les biens que possédait le jeune Solignac et qui lui venaient d'un donateur inconnu. Ces biens étaient considérables. La Révolution n'y avait point touché, le prêtre étant bon patriote et Solignac, demeuré au pays, n'ayant que treize ans en 92.

La Révolution avait été d'ailleurs peu farouche dans le Limousin. La plus influente personne de Solignac, M^{lle} de la Rigaudie, ne s'était pas même senti la velléité d'émigrer. C'était une femme de courage, une vieille fille, adorée dans le pays, qui s'était chargée de l'éducation du jeune Solignac, l'avait jadis confié à ce prêtre et, après avoir, par compassion féminine, par pure bonté d'âme, disait-on, veillé sur l'enfance de ce fils du hasard ou de l'amour, gardait à Solignac devenu homme une affection toute particulière. M^{lle} de la Rigaudie, qui habitait une partie de l'année le Limousin et possédait à Paris un hôtel où elle recevait parfois le colonel, avait vu grandir Solignac avec une sorte de fierté, comme si tant de chevaleresque bravoure eût été son œuvre ; et, lorsqu'à quatorze ans, l'enfant était venu à Paris compléter son éducation au collège, puis lorsqu'à dix-huit ans, Solignac abandonna les leçons de ses maîtres pour prendre la casaque du soldat, M^{lle} de la Rigaudie ne put s'empêcher de l'embrasser au front et de lui souhaiter bonne chance et belles campagnes, tout en disant au précepteur, avec ses libres façons de parler du dix-huitième siècle :

— C'est un homme ce morveux-là !

Les souhaits de mademoiselle de la Rigaudie avaient d'ailleurs, on le voit, porté bonheur au beau Solignac. Instruit et intrépide, il avait bientôt conquis les galons ; Championnet, dès 1799, l'attachait à sa personne en qualité d'officier d'ordonnance. Chaque étape de l'armée était pour Solignac un pas en avant vers la gloire. Chaque bataille se soldait pour lui par un grade nouveau. On l'avait vu, un jour, à la tête d'une poignée de hussards, renouveler audacieusement les exploits des héros d'Homère, charger, suivi de dix hommes au plus, une

compagnie croate, la disperser et ramasser ensuite, pour les conduire prisonniers au camp français, les ennemis éperdus. Solignac n'avait jamais qu'une pensée : *Agir*, qu'un mot d'ordre : *En avant !* Capitaine à Marengo, il répétait jusqu'à six fois, en épuisant ses hommes, les charges à fond de train qui devaient permettre à la division Desaix d'arriver sur le champ de bataille. « Il y a eu quatre héros aujourd'hui, disait-on, le soir, dans l'armée : Desaix, Kellermann, le capitaine de Juniac, du 1^{er} hussards, et le capitaine Solignac, du même régiment. » Les bisciaïens, les boulets et les coups de sabre paraissaient impuissants à trouer l'uniforme éclatant du beau Solignac. Cet audacieux, toujours téméraire, avait encore, pendant une trêve, accepté un combat singulier avec un officier des hussards de Wurmser, et, devant toute l'armée, immobile et spectatrice, il l'avait pourfendu comme les preux d'autrefois tailladaient leurs ennemis. Sympathique mélange de folle bravoure et de froide raison, Solignac était, à la fois, et selon les circonstances, le plus sage et le plus exalté des hommes. Il n'eût jamais provoqué le hussard de Wurmser si l'Allemand, fatigué peut-être d'entendre parler de l'intrépidité chevaleresque du beau Solignac, n'eût profilé de la suspension d'armes pour lui faire remettre le cartel³⁷.

— Un duel ne doit jamais être cherché, disait Solignac, mais il ne peut jamais être refusé. Dieu me garde d'envoyer des témoins à personne, mais s'il s'en présente à moi, au nom d'un autre, ils ne seront, sur ma foi, jamais éconduits !

D'une force tout à fait dangereuse à l'escrime, Solignac n'abusait pas de cette supériorité et n'en usait même point, jugeant qu'il valait mieux risquer sa vie pour son pays ou pour sa maîtresse que pour une querelle.

— Le plus éclatant des duels, disait-il encore, ne sera jamais une belle action !

³⁷ Le cartel est ici une lettre de provocation en duel.

Non pas qu'il eût la mélancolie du combat et qu'il dégainât jamais son sabre en poussant des soupirs ! Il aimait, au contraire, cette griserie farouche de la bataille, cette odeur de poudre qui cautérise les poumons comme le vent plein de soufre de l'orage. Mais il était humain et sa bravoure insensée n'excluait pas la tendresse.



Il l'avait retiré après des efforts herculéens

Au Petit-Saint-Bernard, il s'était précipité, au risque de se rompre le cou, dans une crevasse horrible où venait de tomber un officier de dragons blessé ; il l'avait retiré, après des efforts

herculéens, et on avait vu cet officier de hussards emporter sur ses épaules le dragon évanoui.

Ce blessé était le commandant Rivière.

Entre ces deux hommes, l'un plus âgé et plus réfléchi, l'autre plus bouillant, tous deux héroïques, une étroite amitié était née, que les dangers communs allaient faire grandir. Il y a des rencontres étranges et providentielles dans les batailles. Solignac avait, au Petit-Saint-Bernard, arraché Claude Rivière à la mort ; à Austerlitz ; Solignac entouré de Cosaques, les jambes prises sous le poitrail de son cheval abattu, allait être haché, lorsque le commandant Rivière, avec ses dragons, accourut au triple galop, sabrant les cavaliers ennemis, dégageant les hussards et fendant la tête à l'homme dont le fer de lance rasait déjà la tempe gauche du beau Solignac.

Ils s'appelaient entre eux des frères d'armes. La vie de l'un était vouée à l'autre. Divisés par le hasard des marches et des campagnes, réunis par le même patriotique amour, ils savaient tous deux qu'ils pouvaient, à une heure donnée, compter, l'un et l'autre, sur le dévouement le plus absolu que puisse rencontrer un homme en ce monde.

Solignac, dont l'idéal était l'action, le mouvement, la vie et la fièvre, ne comprenait rien d'ailleurs et s'imposait de ne rien comprendre aux rêves de liberté qui hantaient l'âme de Claude Rivière comme le spectre d'un devoir.

Lorsque les opinions du commandant lui valurent la brutale mise en non-activité qui allait tout à fait jeter Rivière dans la lutte sourde et résolue, Solignac en reçut comme un coup direct. Il lui sembla que c'était à lui qu'on arrachait les épaulettes.

— L'armée perd un brave officier, dit-il nettement à Bernadotte.

— Certes, répondit le futur roi, mais l'empereur n'aime pas les mécontents. Il n'est pas jusqu'à moi qu'il ne soupçonne. Plaignons le commandant Rivière.

— Et plaignons l'empereur, ajouta Solignac.

Le beau Solignac avait, on le voit, son franc parler, même dans un temps où le silence était à l'ordre du jour ; et Napoléon, qui souffrait parfois chez ses *grognards* des observations qu'il n'eût pas tolérées sur les lèvres de ses maréchaux, passait plus d'une fantaisie à son *beau colonel*. C'est ainsi que Solignac, riche et grand seigneur d'allures, avait doté son régiment d'une musique plus considérable que ne le voulait le règlement.

— Et pourquoi cela, colonel ?

— Pour faire plus de bruit en entrant dans les villes que nous prendrons, sire !

Il n'y avait rien à répondre. L'empereur souriait et le beau colonel continuait à diriger son régiment presque à sa guise, comme au temps où le comte de Bercheny commandait *Bercheny*.

Le 1^{er} hussards était d'ailleurs un des plus strictement tenus, des plus corrects, et comme disaient ses soldats, des plus *flambants* de l'armée. Ses dolmans bleus sentaient la poudre et n'avaient jamais un grain de poussière. Sévère sur la discipline, le colonel de Solignac était aimé et bon. Lorsque quelque officier du régiment se laisser aller à de ces peccadilles où, faute d'un peu d'argent franc, l'honneur du soldat pouvait être en danger, le commandant de Solignac (colonel maintenant) faisait payer, sans se montrer, les dettes contractées et ne demandait pour remerciement qu'un visage ragaillard, au prochain exercice, et de bons coups de sabre bien allongés à l'ennemi, au prochain combat.

Ce héros du champ de bataille était donc magnifique comme un héros de roman. L'éternel *féminin* avait plus d'une fois joué sa partie dans cette existence, Étant sous-officier, et déjà « le beau Solignac », il partait à cheval pour aller passer deux heures auprès d'une femme aimée, faisait dix lieues, aller et retour, à franc étrier et n'avait jamais manqué d'une seule minute de se trouver à son poste. Cavalier admirable, il domptait les chevaux comme l'eût pu faire le dresseur le plus accompli. Il

y avait, au haras de Pompadour, en Limousin³⁸, un terrible cheval que les plus intrépides renonçaient à réduire, un cheval fougueux, ennemi du mors, hennissant comme rugissent les tigres. Solignac, souriant, répondait à ceux qui lui en parlaient :

— J'en viendrai à bout, foi de Solignac !

Et il demeura douze heures en selle, le genou serré, le jarret étouffant, le poignet immobile, jusqu'à ce que le cheval fut dompté, vaincu — et fourbu.

Hardi avec les femmes, mais avec une allure de gentilhomme et non de soudard, ce soldat d'Austerlitz, qui eût pu être, pour la politesse, un soldat de Fontenoy, savait pousser l'élégante audace jusqu'à la limite extrême où trop de grâce fût devenue de l'impertinence.

Un jour, à une grande réception aux Tuileries (le trait était demeuré célèbre), l'impératrice Joséphine lui donnant sa main gantée à baiser, Solignac prit la main du bout des doigts de sa main gauche, abaissa respectueusement de la main droite sur le bras blanc de Joséphine le gant long et mou que portaient alors les femmes, et déposa, comme l'eût fait un Richelieu, un baiser à la fois long et discret sur le bras de l'Impératrice. Il y eut aussitôt, parmi les dames d'honneur, un échange de regards scandalisés qui annonçaient la foudre, mais Joséphine avait souri. L'audacieux Solignac était pardonné, la femme était flattée dans la souveraine, et le beau colonel continuait à demeurer le plus indépendant et le plus fortuné des colonels de l'empire.

Sous cette forme cavalière et éprise de fantaisie, il y avait d'ailleurs une gravité profonde chez le beau Solignac. Fidèle à toutes les grandes choses, à la patrie, à l'amitié, à l'honneur, il eût versé tout son sang pour une idée, une parole donnée, une injustice à combattre, une infortune à changer en joie. Le commandant Rivière avait eu raison de s'écrier que si le colonel s'en mêlait, tout était dit, le prisonnier était libre.

³⁸ À 60 kilomètres au sud de Limoges, en direction de Brives.



Henri de Solignac avait appris, dès son arrivée à Paris, l'arrestation de Claude Rivière.

— Arrêté, lui ?

— Il conspirait ! avait-on répondu.

Solignac n'aimait pas les complots, mais il aimait ses amis.

Il savait trop bien de quoi il s'agissait pour Rivière. Douze balles dans le corps, au pied du mur tragique de la plaine de Grenelle³⁹. Claude fusillé ! Un tel homme ! Une conscience si droite ! Un cœur si haut placé ! Un soldat si intrépide !

— Allons donc, s'était dit Solignac. Ce serait un crime ! Que Rivière soit un fou avec ses idées, je n'en sais rien et c'est possible ; mais qu'il ait mérité la mort parce qu'il reste fidèle à ses convictions, quelle farouche absurdité !

Il essaya tout d'abord de faire servir son influence à l'élargissement de Claude Rivière. Monsieur Bernier, le secrétaire de Fouché, lui fit vainement comprendre que toute démarche était inutile. Solignac voulut voir le ministre, et le duc reçut le colonel avec sa politesse ordinaire.

— Vous vous intéressez au commandant, colonel ?

— Beaucoup.

— Alors décidez-le à parler, c'est ce qu'il peut faire de mieux pour être libre !

Solignac haussa les épaules lorsque Fouché lui eut expliqué ce qu'il entendait en conseillant à Rivière de *parler*.

— Le commandant ne fera pas cela ! dit-il avec la même énergie que Rivière lui-même.

— Alors, tant pis pour lui. Il est perdu.

³⁹ La plaine de Grenelle était un vaste espace compris entre la Seine et Vaugirard, couverte de nos jours par le XV^e arrondissement et une partie de VII^e. Le mur tragique en question semble être la partie du mur des fermiers généraux, alors limite de Paris, passant au sud-est du Champ-de-Mars et de l'École militaire. Plusieurs exécutions y ont eu lieu le 31 mars 1809.

Solignac eut un moment l'idée d'écrire à l'empereur. Napoléon avait envoyé le colonel de Bercheny à Paris avec les drapeaux autrichiens que l'armée venait de conquérir. Solignac était en faveur auprès du maître. Mais lorsqu'il eut appris, au ministère, combien l'empereur était furieux contre tous les mécontents de l'armée, lorsque Bernadotte lui eut montré que Napoléon regardait d'un œil défiant des officiers généraux, — jusqu'à Masséna et jusqu'au prince de Ponte-Corvo, — Solignac comprit qu'il n'y avait rien à attendre de la générosité impériale. Savary⁴⁰, à cette heure, était tout-puissant, et Savary s'était maintes fois prononcé pour les mesures de rigueur.

— Il ne faut cependant pas laisser mourir l'homme à qui je dois la vie, dit fermement le beau Solignac.

Et comme si ce hasard eût soudain décuplé sa résolution toujours virile, Solignac se disait que le sort était favorable puisqu'il avait voulu que le colonel du 1^{er} hussards eût été justement choisi pour venir de Vienne à Paris et que l'armistice lui permît de ne pas rejoindre sur-le-champ son régiment, laissé aux soins d'un autre héros, M. de Juniac.

— Si j'étais superstitieux, songeait le beau colonel, je croirais que c'est le hasard qui me dicte mon devoir.



Le mois de juillet touchait à sa fin, et il y avait déjà plusieurs semaines que Claude Rivière était emprisonné, lorsque Solignac se résolut à tout employer pour délivrer son frère d'armes.

Le beau colonel était descendu boulevard Montmartre, à l'hôtel Saint-Firmin, et il songeait aux moyens d'arriver à son but — le salut du commandant — lorsque Martial Castoret, son brossier et son compagnon d'enfance, entra brusquement dans sa chambre, l'air effaré, comme un homme qui apporte une grosse nouvelle :

⁴⁰ Le général Savary, duc de Rovigo (1774-1833), homme de confiance de Napoléon, ministre de la Police de 1810 à 1814.

— Mon colonel, dit Castoret, il y a un homme qui vous demande.

— Son nom ?

— Jean Rivière. Il est, dit-il, le père du commandant.

— Fais-le entrer, dit Solignac.

Le colonel tutoyait le brosser, ce qui était naturel, et le brosser avait autrefois tutoyé son colonel, lorsqu'ils jouaient ensemble au *pique-romme*⁴¹, à Solignac, ou lorsqu'ils se baignaient, étant enfants, dans la Briance.

Solignac et Castoret, nés par une rencontre étrange, le même jour, s'il fallait en croire les registres de leur paroisse — Solignac de *parents inconnus*, Castoret de Léonard Castoret, boucher à Limoges, et de Fanchette Malinvaud — représentaient, aux deux degrés de l'échelle, l'armée et la patrie dans ce qu'elles ont de plus élevé : le devoir et le sacrifice.

Le soldat obéissait avec joie, le colonel commandait avec douceur. Une affection instinctive liait, comme par une chaîne, le fils obscur du paysan à l'enfant, devenu glorieux, de l'aventure. Et si Castoret se fût coupé le poing sur un ordre de son colonel, Solignac aimait Castoret de l'affection profonde qui naît de la grande estime.

Castoret avait à peine ouvert la porte de la chambre d'hôtel que Solignac s'était déjà levé, allant au-devant du bonhomme Rivière avec une déférence visible.

— C'est au colonel de Solignac que j'ai l'honneur de parler ? demanda l'ancien drapier en levant sur Solignac des yeux que l'âge avait rendus moins brillants, que les pleurs avaient évidemment rougis, et où l'émotion et l'inquiétude étaient visibles.

— Oui, monsieur Rivière, répondit le colonel en tendant la main au brave homme ; et, devinant pourquoi vous venez me trouver, je puis vous assurer, dès l'abord, que tout ce qui pourra

⁴¹ « ... des gamins qui, sur un tas de terre, jouaient au pique-romme, lançaient comme à la cible de longs clous de fer dans la bute... » Jules Claretie, *Catissou*, 1988. Ce personnage de Catissou apparaîtra ici *infra*.

être fait pour mon malheureux ami sera tenté. Asseyez-vous, je vous prie.

Le père Jean se sentit tout aussitôt mis à son aise par un tel accueil. Cet humble bourgeois parisien était demeuré timide. Mais la vue du loyal visage de Solignac le rassurait et l'enhardissait soudain.

Solignac était créé, en effet, pour inspirer la confiance. Avec sa haute taille, son air robuste et franc, le colonel gardait toujours, même dans les moments douteux et décisifs, son sourire confiant et attirant. D'épais cheveux blonds, ras sur le derrière de la tête, couronnaient de leurs frisures folles un front vaste et plein de pensées. Le visage était coloré. Sous ses moustaches, hardiment retroussées, comme celles des *raffinés* du temps de Louis XIII, des lèvres d'un sang vif laissaient éclater la saine blancheur de dents superbes. De petits favoris blonds, partant de l'oreille, s'arrêtaient, selon la mode du temps, à côté de la joue ; et il y avait, encore une fois, chez ce mâle jeune homme, un mélange charmant de force et de grâce qui le faisait ressembler à quelque personnage de Van Dyck interprété par le baron Gros⁴².

Henri de Solignac n'avait cependant rien du bellâtre. Il fixait résolument et franchement sur les hommes et les choses son grand œil bleu, profond et doux, sans se soucier de donner à son regard une expression séduisante. Lorsqu'il portait son uniforme, il appuyait bravement sa main gauche sur la poignée de son sabre sans chercher à faire valoir l'exquise finesse de ses doigts nerveux enfermés dans ses gants d'ordonnance. Vêtu du costume bourgeois comme il l'était là, devant Jean Rivière, il gardait encore tout juste ce qu'il fallait de la tournure militaire pour ne pas ressembler aux Dorfeuil ou aux Florval des salons à la mode. Son frac du matin s'ouvrait et laissait voir un gilet

⁴² Antoine-Jean Gros (1771-1835), peintre.

chamois, et ses demi-bottes tranchaient, cirées à l'œuf, sur son pantalon cosaque.

Mais le charme particulier de cet homme, c'était un certain laisser-aller, un naturel exquis, visibles dès sa première poignée de main et son premier sourire. Il plaisait par une sorte de rayonnement joyeux, par un éclat irrésistible de jeunesse, de vitalité, de santé et de belle humeur. Au temps où l'on croyait aux philtres, on eût évidemment accusé Solignac d'user de quelques-uns d'entre eux ; mais les seuls philtres du bel et intrépide colonel étaient la franchise de son regard, la hardiesse de son front, la force de son bras et le courage de son cœur.

Le père Jean, qui tremblait de rencontrer un soudard au verbe terrible, fut tout enchanté de voir un homme aussi charmant. Solignac eût-il d'ailleurs été un tigre, que l'ancien drapier fût venu le trouver et, au besoin, le braver.

C'est qu'il s'agissait de la liberté, de la vie de son enfant, et, pour les défendre, le vieillard eût tout risqué, l'échafaud ou les galères.

— Colonel, dit-il en s'asseyant et sans plus attendre, colonel, je n'ai pas besoin de vous dire que le commandant est innocent. C'est le meilleur soldat qu'on puisse souhaiter. Je ne sais pas ce qu'on lui reproche ; mais eût-il commis un crime, vous entendez bien, un crime — ce dont il est incapable, le pauvre enfant, — il faudrait encore le tirer de là.

— Ce sera difficile, fit Solignac.

— Difficile ! difficile ! À qui le dites-vous ? Mais est-ce donc impossible ? Vous, colonel, vous qui avez fait tant de choses, vous ne pourriez pas...

— Je ferai le possible et aussi l'impossible dont vous parlez ! Voyons, cherchons ensemble par quel moyen...

— Oh ! mon Dieu, dit le père Jean avec une candeur admirable, en fait de moyens, il n'y en a qu'un...

— Et lequel ?

— Faire évader le commandant.

Le pauvre père donnait respectueusement à son fils le titre que celui-ci avait conquis au prix de son sang.

Henri de Solignac regarda le vieux drapier d'un air songeur.

— Une évasion ! Comme vous y allez, vous !

— Dame ! fit le bonhomme, M. le duc d'Otrante me rendra-t-il mon Claude de bonne volonté ? S'il le fait, je ne demande pas mieux... Mais s'il ne le fait pas ?...

— Vous avez raison, monsieur Rivière, dit le colonel, étonné et charmé de découvrir tant de résolution chez un humble vieillard que l'amour paternel rendait héroïque. Oui, vous avez raison, mais on ne s'évade pas facilement de la Conciergerie.

— Après-demain le commandant ne sera plus à la Conciergerie, il sera au Temple⁴³.

— Qui vous a dit ?

— Ah ! si vous croyez que je perds mon temps, colonel ! J'ai rôdé, prié, interrogé, parlé aux juges, parlé aux gardiens, à tout le monde. Je voudrais être millionnaire pour couvrir d'or tous ces gens-là. J'ai eu beau leur dire, il est vrai, que Claude n'était pas coupable, et que, s'il avait conspiré, ce n'était pas bien dangereux, ils n'ont rien écouté ! Ah ! la politique, colonel, la politique ! Je l'ai toujours détestée comme si j'avais pressenti qu'elle devait un jour me prendre mon garçon ! Ma pauvre Suzette — c'était sa mère — en avait peur aussi, tout autant que moi... Nous avons eu une petite fille... Au moins on est plus tranquille avec ça... On ne craint pas les folies de la cervelle ! Conspirer ! je vous demande un peu ! un homme qui serait devenu... ah ! qu'est-ce qu'il ne serait pas devenu, mon Dieu, avec son talent et sa bravoure ?... Il a perdu sa vie, tenez... Oh ! mais je ne l'accuse pas, colonel, voyez-vous... ce qu'il a fait est bien fait puisqu'il a cru devoir le faire... Il n'y a pas beaucoup de bons cœurs comme le sien dans ce monde... Toujours est-il

⁴³ La prison du Temple, construite par les Templiers au XIII^e siècle sera démolie en 1808. Cette prison se trouvait à l'actuel emplacement de la mairie du III^e arrondissement.

qu'ils vont me le garder... le juger, entendez-vous, le condamner... C'est pour cela, paraît-il, qu'on le transfère au Temple. Cela est à la fois bon et mauvais : bon parce que cela prouve que la détention sera longue, mauvais parce que cela indique bien que tout est fini et que l'instruction ne peut se terminer par une ordonnance de non-lieu. Oui, je suis devenu fort sur les termes ! Et quand je pense que, s'il avait suivi sa voie, il serait aujourd'hui avocat, un Malesherbes, colonel, un de Sèze... Dieu de Dieu ! la vie est bien triste ! Enfin, colonel, le fait est là : on l'enfermera au Temple. Eh bien, quoi, après tout ? On peut bien sortir du Temple ! Il faut l'en tirer. Tenez, moi, oui, moi, un pauvre vieux, une vieille bête, je l'en tirerai, dussé-je mettre le feu au donjon pour délivrer mon garçon, mon enfant, tout ce qui me reste de ma vie passée et tout ce qui me sert, dans ce bas monde, de prétexte pour vivre encore !

Solignac écoutait, avec un attendrissement qu'il dissimulait, les supplications et les soupirs, les naïvetés sublimes du drapier.

Au lieu d'y répondre, — car il ne voulait ni désespérer le père Jean ni lui donner trop d'espoir, il lui adressa, comme pour détourner les propos, une question :

— Et la femme du commandant, qu'est-elle devenue ?

Un douloureux signe de tête, un geste désespéré, lent et chargé de pensées sombres, répondit seul tout d'abord au colonel.

Puis, au bout d'un moment :

— Il y a là, dit le vieux Rivière, quelque chose de bien triste et dont il vaut mieux ne point parler. Elle n'est plus chez elle, cette Thérèse ! Elle a disparu. Peut-être a-t-elle eu peur. Où elle est, on l'ignore. Elle l'a abandonné, colonel, lui, un homme qui se serait mis au feu pour elle. On me disait bien qu'il y avait de grandes coquines ici-bas et je ne le croyais point, Suzette m'avait, gâté, moi, voyez-vous. Mais disparaître quand celui dont on porte le nom est prisonnier et (le pauvre vieux baissait

la voix) pis encore, menacé de mort, n'est-ce pas, colonel, que c'est vil, que c'est méchant, que c'est lâche ?

— Thérèse Rivière avait des parents à Paris ?

— Un oncle, oui, colonel : monsieur Chambaraud, le citoyen Sylvain Chambaraud...

— Je ne l'ai jamais vu, mais je connais son nom !

— Un ancien de la Convention... Oh ! un brave homme, colonel. Il a été aussi furieux que moi, je vous le promets, lorsque je suis allé lui demander des nouvelles de Thérèse. Il ne savait même pas que le commandant fût arrêté. Il vit comme un loup, là-bas, très loin. Quand il m'a vu entrer chez lui, moi qui, depuis le mariage des enfants, me tenais dans mon coin, sans bouger et sans troubler personne, il m'a semblé que cet homme-là devinait que c'était un malheur qui venait. Il était assis, tenez, comme cela devant sa table, avec des livres tout autour ; il m'a regardé bien en face :

« Vous, Rivière ?

« — Moi, citoyen... (Je l'appelle citoyen, je ne sais pas pourquoi... L'habitude !...)

« — Et qu'y a-t-il donc ? »

Ses yeux ne quittaient pas mes yeux.

« — Il y a, citoyen, lui dis-je, il y a que mon fils est arrêté et que votre nièce est en fuite !

« — Rivière arrêté ?

« — Oui.

« — Allons, encore une victime pour Bonaparte ! »

C'est comme ça qu'il appelle l'empereur. Et il s'était levé, et il allait, venait, tournait par la chambre en frappant du pied. Quelquefois, en passant devant sa table, il prenait un livre et le jetait sur le parquet avec colère.

« — Et cette Thérèse, disait-il. Une Chambaraud qui déserte ! Chez nous, partout où va le mari, la femme suit, et elle se hâte davantage s'il faut partir pour l'exil... Mais qu'est-ce que vous voulez ? disait-il encore. Les femmes ! Les femmes sont les

femmes, et la meilleure ne vaut pas une seule des larmes ou des pensées d'un honnête homme ! Ah ! le pauvre commandant ! »

Il ajoutait d'ailleurs qu'il est impossible que Thérèse ne repaisse pas, qu'elle doit veiller sur son mari, de loin, qu'elle cherche peut-être à cette heure même à le sauver... Ou je me trompe fort, colonel, ou le citoyen Chambaraud souffre autant que moi, — autant que nous, si vous me permettez de le dire, — de la détention de mon Claude, et si vous avez besoin de lui, soyez-en certain, l'ancien conventionnel accourra !

— Nous verrons, dit Solignac. Pour le moment, je n'ai besoin de personne.

— Vous renoncez donc ?...

— Je ne renonce à rien. Le commandant sera, me dites-vous, transféré au Temple ?

— Dans deux jours !

— Eh bien ! revenez dans deux jours, monsieur Rivière, et nous aurons peut-être d'ici-là combiné un plan de campagne !

— Ah ! colonel, colonel, s'écria le bonhomme Rivière, si vous pouviez me rendre mon fils, l'arracher à ce mur, ce terrible mur de Grenelle où l'on voit déjà les trous de tant de balles, si vous faisiez cela, je n'aurais plus qu'une peur, celle de devenir fou de joie !

Solignac accompagna jusqu'à la porte ce père vieux et cassé, mais capable de braver tous les supplices pour disputer la vie de son enfant à des bourreaux.

La visite du drapier, ses prières, les larmes que l'ancien propriétaire du *Grand Titus* essuyait avec son mouchoir à carreaux, cette apparition de l'affection la plus complète exprimant sa douleur de la façon la plus simple, avaient vivement impressionné le beau Solignac.

Lorsqu'il fut seul, le colonel s'aperçut qu'il avait les yeux troubles. Il sourit, secoua la tête et dit tout haut, comme à lui-même :

— Vais-je donc me brouiller la vue avec des pleurs ? Sottise ! Il faut au contraire le coup d'œil net et la prunelle claire. Castoret ! appela-t-il de sa voix mâle que ses soldats distinguaient même dans la fusillade, Castoret, apprête-toi, mon brave. On va charger !

Ce fut à Castoret que le colonel confia la délicate mission de faire parvenir au commandant Rivière le billet remis à Claude par un des surveillants du préau. Le dieu des prisonniers, parfois aussi clément que celui des amoureux ou des buveurs, avait permis justement qu'un des gardiens de la Conciergerie fût le compatriote de Castoret et du colonel. Le dragon avait parlé du pays, des fêtes limousines, de la rue de la Boucherie⁴⁴, des *gogues* mangées autrefois, de la *bréjeaude* fumante où la cuiller tient droite comme la main de la justice entre les doigts d'une statue royale, des crêpes de blé noir, de tout ce qui était la vie du coin de terre quitté autrefois et bien aimé toujours. Ces patriotiques souvenirs étaient d'ailleurs soulignés par quelques napoléons brillants de jeunesse et chantant sans fausse note la séduisante chanson de l'or. Le gardien laissait dire et consentit à croire que ce n'est pas, après tout, un bien grand crime de remettre un bout de papier maculé à un prisonnier.

Et, de cette façon, Claude Rivière avait pu apprendre, par Solignac lui-même, que le beau colonel veillait sur son ami et que le commandant avait pour aide, pour soutien agissant, pour protecteur résolu et audacieux, un soldat qui, disaient les chroniques parlées des salons du temps, ne trouvait de cruelles ni parmi les beautés ni parmi les victoires.

V — Mademoiselle de la Rigaudie

Le beau Solignac ne fut pas long à combiner, comme il l'avait promis, un plan de campagne. Sa chance éternelle semblait, il

⁴⁴ La rue de la Boucherie, au cœur du vieux Limoges, conduit place de La Motte où se trouve de nos jours la Halle centrale.

est vrai, le favoriser encore sur ce point spécial comme sur tous les autres.

L'hôtel de la Rigaudie était situé non loin de la prison du Temple et, sous la Révolution, pendant que la famille royale et, plus tard, le seul Louis XVII étaient demeurés enfermés au Temple, la Commune de Paris avait décidé qu'un poste de sectionnaires serait continuellement établi dans cet hôtel pour empêcher qu'on s'en servît pour correspondre avec les captifs. La fille du dernier marquis de la Rigaudie, qui habitait durant la plus grande partie de l'année le château paternel, près du bourg de Solignac, ne dissimulait point alors son mécontentement lorsqu'en entrant dans l'hôtel qu'elle avait acquis, à Paris, comme pied-à-terre, elle y trouvait installés des gardes nationaux.

Ses grimaces, qu'elle ne se donnait point la peine de cacher, eussent pu lui être fatales. Il n'en fut rien cependant, et M^{lle} de la Rigaudie, pendant ses voyages à Paris comme pendant son séjour en Limousin, traversa les années les plus redoutables sans être nullement inquiétée. Sa résolution peut-être désarma ceux-là mêmes qui eussent été tentés de la menacer.

M^{lle} de la Rigaudie avait acquis l'hôtel auquel elle avait donné son nom, vers 1787, alors que Henri de Solignac avait sept ans passés et, quand elle revenait de Paris à Solignac, elle ne manquait jamais de mander l'enfant auprès d'elle et de lui faire quelque sermon.

— J'espère que vous travaillez, garnement ? Il ne s'agit pas de croire que vous êtes né pour ne rien faire. Les gentilshommes seuls ont ce droit-là, et c'est parce qu'ils en usent trop qu'ils perdront un de ces jours la partie. Vous êtes né, vous, on vous le dira assez souvent quand vous serez plus âgé, vous êtes né comme pousse un champignon, par aventure. Le nom que vous portez n'est pas à vous, c'est le nom de ce village qui abrite une foule de braves gens. Raison de plus pour le bien porter. Vous ne descendez de personne et datez de vous-même.

On vous a refusé des ancêtres, soyez un ancêtre et faites souche d'hommes courageux et d'honnêtes filles. Je vous parle là un langage que vous ne comprendrez que plus tard, mais il faut s'habituer de bonne heure à réfléchir. Vous aurez toujours en moi une amie dévouée ; votre mère, qui était de noble race, me tenait de près et elle m'a chargée de surveiller l'emploi de la fortune qu'elle vous a, par mes soins, léguée. Vous êtes riche, vous serez beau si Dieu vous prête vie ! L'abbé de Montagnac vous aura donné des leçons dignes d'un Rollin ou d'un Lhomond. Allez, marchez droit, et souvenez-vous que les enfants trouvés sont gentilshommes de naissance, puisque rien ne prouve qu'ils ne sont pas nés du sang d'un roi !

Combien de fois Solignac avait-il entendu ce discours de M^{lle} de la Rigaudie ! Les années n'y apportaient que de légères variantes. L'inévitable harangue, en quelque sorte semestrielle, avait d'ailleurs fini par faire entrer au cœur du jeune homme une légère mélancolie. À bien considérer le beau Solignac, on pouvait remarquer sur son front, à la racine du nez, un pli profond, une ride largement creusée sans doute par les amères songeries. Peut-être souffrait-il en secret, de porter, comme le disait la marquise, un nom de village et non pas un nom de famille. Il eût été certes imprudent de le lui rappeler en face.

Au surplus, le colonel ne s'en préoccupait pas outre mesure. Il était de ceux qui, confiants dans leur propre valeur, se présentent au monde la poitrine découverte et le regard clair. Les recommandations de M^{lle} de la Rigaudie avaient donc porté fruit. Si le beau Solignac s'attristait parfois en repliant sa pensée sur lui-même et sur sa naissance, c'était, à coup sûr, beaucoup moins par colère contre le sort que par le regret bien légitime de n'avoir point connu des parents qu'il eût aimés.

M^{lle} de la Rigaudie était muette d'ailleurs sur l'origine de Solignac et, chaque fois que le jeune homme avait voulu l'interroger sur un passé qui le tenait si fort au cœur, la fille du

marquis avait répondu d'un ton bref et qui n'admettait pas de réplique :

— Ce secret n'est point le mien. N'insistez pas ; vous ne saurez rien.



Une fortune accompagnait le nouveau-né

Solignac n'était point, comme le disait M^{lle} de la Rigaudie, un enfant trouvé, c'était plutôt quelque enfant abandonné. Un homme masqué avait, un jour, apporté dans son manteau, chez un tisserand de Solignac, un petit être enveloppé de langes et l'avait déposé sur le métier du pauvre diable, dont la femme, devenue mère, venait de perdre son enfant. Un gros sac d'écus

— une fortune — accompagnait le nouveau-né qui criait en demandant la vie.

L'enfant avait grandi en Limousin, côte à côte avec Martial Castoret, le fils du boucher de Limoges, que ses grands-parents élevaient à Solignac, et, dès lors, on avait donné à ce fils du hasard le nom du bourg où l'homme inconnu l'avait déposé.

De ce passant au masque romanesque, nul n'avait plus entendu parler. La chronique du pays voulait que ce fût un grand seigneur parisien qui, marié et ne pouvant reconnaître un enfant né de quelque aventure, l'avait ainsi confié aux soins du tisserand.

Ce qui accrédita plus profondément encore cette version, ce fut la mort d'une jeune fille des environs de Pierre-Buffière, M^{lle} de Berthamon, la dernière de sa race, et qui disparut après une maladie lente, étrange, laissant toute sa fortune, fort considérable, à M^{lle} Rose-Edmée de la Rigaudie, sa parente. On assurait que la fortune des Berthamon même avait été transmise au jeune Solignac par les soins de M^{lle} de la Rigaudie, et Solignac était peut-être le seul à ignorer l'origine, problématique en somme, qu'on attribuait à sa naissance.

Du père du beau colonel, les plus curieux et les plus perspicaces n'avaient pu rien deviner ou même prétendre d'à peu près certain ou seulement de probable, M^{lle} de Berthamon, malgré le roman qu'on prêtait à la fin de sa vie, ayant toujours vécu dans une solitude au moins apparente.

Solignac avait d'ailleurs quitté depuis plus de dix ans le Limousin, où le prêtre qui l'avait élevé et les braves gens qui l'avaient nourri étaient morts successivement. À peine le soldat était-il revenu deux ou trois fois à Solignac. Mais, dans ces rares échappées vers le sol natal, comme Solignac s'était enivré avec joie de la réchauffante atmosphère du pays ! Il chassait, lorsqu'il faisait beau, sous les châtaigniers pleins d'ombre ou dans les champs pleins de soleil, heureux de humer l'air des bois, de sentir le vent caresser ses cheveux tandis qu'il éperon-

nait son cheval, ou de marcher dans l'herbe fraîche tandis que chaque grappe couleur de lilas des bruyères laissait tomber une gouttelette sur ses larges souliers. Puis, le Sylvain de quelques jours repartait pour Paris ou pour les camps, oubliait Solignac, les châtaigniers, la Briance, les jeux avec Castoret, les bonnes heures de liberté ! Et en avant encore, à coups de sabre et d'éperons !

M^{lle} de la Rigaudie, depuis ces dernières années, ne voyait guère Solignac qu'à Paris et elle s'y montrait à lui plus volontiers accueillante qu'à Solignac. En Limousin, on eût dit qu'elle redevenait plus froide et plus grondeuse.

Solignac aimait donc et connaissait bien ce vaste hôtel de la Rigaudie, dont les jardins semblaient la continuation des jardins de l'ancien grand-prieur du Temple. On en trouverait trace encore aujourd'hui du côté de la rue de Bretagne. Aussi, après la visite de Jean Rivière, la première pensée qui vint au colonel fut celle-ci :

— Allons, le duc d'Otrante nous fait une politesse en donnant le Temple pour prison au commandant !

Après avoir vu mourir le Dauphin en juin 1795 et la sœur du petit Louis XVII quitter le Donjon, au mois de décembre de cette même année, le Temple n'avait point cessé d'être prison d'État. Le Directoire, puis le Consulat, puis l'Empire, l'avaient tour à tour peuplé de leurs ennemis. Les royalistes du camp de Grenelle, Georges Cadoudal, Moreau, Toussaint Louverture ensuite, y avaient trouvé, l'un après l'autre, des cachots. Le général Pichegru s'y était étranglé. En 1806, le Donjon n'avait plus d'ailleurs que deux années à rester debout. On parlait déjà de le raser. Tout ce quartier, que la pioche des démolisseurs allait renouveler, devait prendre bientôt une physionomie et une vie nouvelles. Le marché du Temple⁴⁵ était déjà en cons-

⁴⁵ Le marché du Temple était à l'origine dans l'enclos du Temple dont il ne reste plus, en 1806, que le donjon. De démolitions en reconstruction, a été conservé de nos jours le Carreau du Temple, qui est un espace culturel.

truction, des rues s'ouvraient, des rues disparaissaient, condamnées comme ce Donjon lui-même, qui jadis était lieu d'asile et qui maintenant était lieu de douleur.

Le commandant Claude Rivière fut certainement un des derniers prisonniers qui trouva des verrous dans l'ancienne demeure des Templiers.

Claude subit sa translation de la Conciergerie au Temple avec une joie grave qu'il cherchait encore à dissimuler. Certain maintenant de l'appui de Solignac, il lui semblait que c'était vers la liberté qu'il marchait. On l'avait fait placer dans une voiture escortée de gendarmes, et on lui fit ainsi traverser Paris, la nuit⁴⁶. Jusqu'à son arrivée à la prison du Temple, Claude espéra que Solignac tenterait quelque coup de main pour l'enlever de vive force à ses gardiens. Sa confiance dans l'audace du colonel était absolue. « Solignac, il est vrai, songea bientôt Claude Rivière, ne pourrait, dans une rue de Paris, attaquer des hommes qui obéissent à une consigne. Il réussira, mais sans frapper personne. » Le commandant était maintenant calme, patient. On eût dit que la vengeance n'était pour lui qu'une question d'heures. Il avait foi dans l'énergie victorieuse de Solignac comme d'autres ont foi dans le Destin et d'autres en Dieu.

Solignac, en effet, se préparait à agir. Chose étrange, cet homme d'action, à qui rien ne résistait d'habitude, et qui marchait dans la vie comme au combat, subissait, cette fois, la direction du pauvre vieux drapier pacifique et c'était le mot naïf de Jean Rivière : « Il faut le faire évader ! » qui avait décidé le colonel à tenter l'aventure.

Solignac n'ignorait pas ce qu'il risquait. Mais un jour, au lendemain, de l'affaire où l'escadron du commandant Rivière avait dégagé les hussards de Solignac, ces deux hommes, unis déjà par une affection inébranlable et qui se devaient mutuellement la vie, s'étaient juré de ne jamais se laisser l'un l'autre

⁴⁶ N'exagérons rien, le trajet est de deux kilomètres en montant la rue des Archives. Mais Paris avait des limites plus étroites à l'époque.

en péril, l'entreprise à tenter pour arriver au but, dût-elle être mortelle. Il y avait alors, dans ces temps de bravoure héroïque dont on retrouve la trace dans les *Mémoires de Philippe de Ségur*⁴⁷ et dans les *Souvenirs* du colonel de Gonneville⁴⁸, de ces amitiés en quelque sorte homériques qui s'épanouissaient dans les mêlées et les tueries comme des fleurs qui naîtraient dans le sang.

Les frères d'armes gaulois, unis par une chaîne de fer et semblables à des forçats de la bravoure, n'étaient pas plus rivés l'un à l'autre que ces amoureux du danger et ces fidèles de la foi jurée qui n'avaient d'autre pacte entre eux que leur parole et une loyale poignée de main.

Solignac, sachant bien, encore une fois, qu'il était inutile de pétitionner et de demander grâce, redoutant aussi que la justice se montrât brusquement expéditive pour Rivière, qu'elle avait épargné jusqu'ici dans l'espoir de découvrir ses complices, le beau et téméraire Solignac résolut de mettre à profit, pour le salut du commandant, les journées de répit que lui donnait l'armistice conclu sur le Danube entre l'empereur Napoléon et l'empereur d'Autriche.

Rien, à cette heure, ne l'occupait à Paris, ni passion ni amourette. Il était donc tout à cette œuvre de lutte contre la loi : — devoir de révolté qu'il voulait cependant accomplir comme une consigne.

— Mon colonel, lui disait avec une expression de crédulité comique Martial Castoret, qui, vaguement, à l'expression plus sérieuse que de coutume du beau Solignac, devinait quelques

⁴⁷ Philippe de Ségur (1780-1873), général et aide-de-camp de Napoléon lors de la campagne de Russie a écrit une *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812* et quelques monographies de cet ordre. Ses *Mémoires ou Souvenirs et anecdotes* ont été publiés chez Alexis Eymery en 1824. Philippe de Ségur a été élu à l'Académie française en 1830.

⁴⁸ Aymard-Olivier Le Harivel de Gonneville (1783-fin 1872). *Souvenirs militaires du colonel de Gonneville* publiés par la comtesse de Mirabeau sa fille, et précédés d'une étude par le général baron Ambert, Didier 1875.

complications bizarres, mon colonel, prenez garde, nous avons évité les balles autrichiennes, c'est heureux quoique un peu incroyable. Ne nous amusons pas à braver, à Paris, les balles françaises.

La camaraderie d'autrefois permettait à Martial cette familiarité de conseils. Quelquefois même, au milieu d'une charge de cavalerie, on avait entendu le hussard, tout en parant les coups de sabre destinés au beau Solignac, dire à son colonel : « Tu vas te faire tuer, prends donc garde ! » Nul ne s'en étonnait, à une époque où quelques républicains impénitents, parmi les maréchaux de l'empire, tutoyaient de temps à autre l'empereur lui-même.

Quant à Solignac, il traitait Castoret non en subordonné, mais en compagnon d'enfance, et il lui gardait ce tutoiement d'autrefois.

— Qui te dit que nous allons braver encore des balles ? demanda-t-il au hussard ?

Castoret prit un air mystérieux qu'il n'avait pas d'habitude :

— Mon colonel, vous savez que je ne suis pas plus clampin⁴⁹ qu'un autre, n'est-ce pas ?

— Non, tu es, au contraire, un brave garçon. Le régiment le sait bien, et les Croates le savent mieux encore !

— Eh bien, colonel, je n'en ai pas moins, comme vous dites, mes petites superstitions. Je crois à la malchance du vendredi, aux salières renversées, à la *chasse volante*⁵⁰ qu'on entend la nuit dans nos campagnes et aux loups-garous qui courent sous nos châtaigniers !

— À ton aise, Limousin que tu es ! Et où veux-tu en venir ?

— À une chose, mon colonel. Je me suis fait tirer les cartes. Voilà.

— Eh bien ?

⁴⁹ Trainard.

⁵⁰ Superstition craignant un groupe de chasseurs imaginaires poursuivant on ne sait quoi dans les airs. Ces chasseurs peuvent être des fées...

— Eh bien ! les cartes ne sont bonnes, mon colonel, ni pour vous ni pour moi !

— Qu'est-ce que tu me chantes là, toi ? dit le beau Solignac en riant. Comment ! un hussard du 1^{er}, un Bercheny, s'amuse à croire à des sornettes ? Qui diable t'a mis dans la tête ?...

— Qui ? Mon colonel, chacun a ses idées, n'est-ce pas ?... J'ai donc rencontré à Paris une payse à nous ; pardon, une payse à moi, colonel, Catherine Magnac, la petite Catissou, la nièce du curé, s'il vous plaît. Une petite blonde jolie comme un cœur...

— J'entends. Va.

— Non ! vous n'entendez rien, mon colonel. Catissou est sage comme une image. Elle est femme de chambre chez une grande dame, et je mettrais ma main au feu que c'est la plus honnête fille de Paris. C'est donc Catissou qui m'a enseigné l'adresse d'une tireuse de cartes, laquelle, je vous en donne mon billet, colonel, vous lit l'avenir sur ces morceaux de carton comme vous liriez une lettre. L'impératrice Joséphine en sait quelque chose, M^{lle} Lenormand est sa devineresse favorite.

— Tu es allé chez M^{lle} Lenormand ?

— Rue de Tournon, oui, mon colonel !

— Et tu lui as demandé ?

— De me prédire mon avenir et le vôtre.

— Et la Sibylle ?

— M'a dit, mon colonel, les choses les plus extraordinaires. Tout d'abord que vous et moi, nous étions nés le même jour...

— je savais ça, — mais il y a plus fort, elle a ajouté que, — entendez bien, mon colonel, — elle a ajouté que nos deux existences — colonel, je vous demande pardon, mais elle l'a dit, oui, — nos deux existences étaient liées l'une à l'autre comme par un fil, si bien que le jour où vous serez tué, mon colonel, moi, Martial Castoret, votre compagnon d'enfance et votre ordonnance, je le serai aussi !

— Eh bien ! mais, Castoret, dit Solignac en riant, qu'y a-t-il là de si tragique ? Tu ne crains pas la mort, je pense ?

— Moi, mon colonel, je me ferais hacher pour vous si vous me le commandiez ! Mais que voulez-vous ? il y a en ce monde des choses ou des moments auxquels on tient.

— Ah oui ! Catissou ?...

— Catissou ou une autre, colonel !

— Diable ! tu es dans la tradition du 1^{er} hussards, Don Juan !

— Non, mon colonel, ah ! tonnerre ! je vous jure bien que non ! Les femmes ?... Mais c'est au contraire une femme qui nous menace l'un et l'autre, moi et vous, colonel, puisqu'il paraît que nous avons le même astre et que la même bonne aventure nous unit.

— Une femme ?



Je me suis fait tirer les cartes

- Une brune ! Les cartes de M^{lle} Lenormand l'ont dit !
- Jolie, au moins ? fit le beau Solignac en riant.
- Très jolie.
- Son âge ?

— Les cartes n'en parlent pas. « Une femme brune, venue du Midi, mettra vos jours en péril, en même temps que ceux de votre ami... » Voilà les propres paroles de M^{lle} Lenormand. Elle a dit votre ami, mon colonel, je vous en demande pardon.

— Au contraire, dit Solignac en tendant la main à Castoret, elle a eu raison de le dire. C'est même probablement la seule vérité qu'elle ait dite, ta demoiselle Lenormand.

Martial Castoret hochait la tête d'un air convaincu.

— Elle en a prédit bien d'autres à l'impératrice Joséphine, et tout s'est réalisé, murmura-t-il.

— Allons ! L'impératrice est une femme et tu es un soldat de Wagram ! Vas-tu te comparer ?...

— Mon colonel, c'est peut-être une faiblesse de croire à tout ça ! Mais enfin, ça ne m'ôte ni mon courage ni mon dévouement, n'est-ce pas ? Eh-bien ! ces satanées cartes, ça me trouble ! ça m'agace Je sens qu'elles ont raison. Intrépide comme vous l'êtes, toujours en mouvement, toujours en avant, vous allez vous jeter dans quelque méchante affaire, je le sens, je le vois, et ça m'afflige !

— Et tu voudrais ?

— Que vous fussiez plus prudent, voilà tout. Tenez, si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi, puisque si l'on vous casse la tête, je meurs avec vous ! Voyons, vous me devez bien, mon colonel, de vous épargner un peu !

Castoret avait prononcé ces derniers mots d'un ton à demi riant, à demi suppliant et sérieux, qui toucha profondément le beau Solignac.

Le colonel attira à lui le soldat, l'embrassa fraternellement d'un mouvement cordial et franc, puis, le prenant par l'oreille, comme Napoléon pinçait Constant, son valet de chambre :

— Allons, crédule *Limougeaud* que tu es, dit-il, ne pense plus aux tarots de la rue de Tournon et aux prédictions de la prophétesse. Fais la cour à Catissou, qui est blonde, et laisse venir à moi, du fond du Midi, la femme brune qui doit me donner tant d'embarras. Si elle a le pied petit, la main jolie et les yeux charmants, je lui pardonne tout, dût-elle donner raison à M^{lle} Lenormand ! Mais il s'agit bien de femme brune ou blonde ! Nous avons autre chose à faire, Castoret ! Il y a une impossibilité à vaincre, de vrais dangers à courir et un bon soldat à sauver de la fusillade. Tu vas m'aider à le tenter, et s'il y a

des balles pour moi, tu ne t'étonneras point qu'il y en ait pour toi, mon bon Martial ?

— Commande, Tu es mon colonel ! dit Martial Castoret d'une voix vibrante d'admiration et d'affection dévouée.

— Ton colonel ? Quelquefois. Ton camarade ? Souvent Ton ami ? Toujours !...

Et Solignac serra de nouveau la main du brigadier dans sa main nerveuse et loyale.

Pour arriver à délivrer le commandant Rivière, Solignac n'avait d'autre moyen que celui qu'on avait, dit-on, plus d'une fois voulu essayer, pendant la Révolution, pour arracher Louis XVI, Marie-Antoinette ou Louis XVII aux cachots du Temple. Plus d'un souterrain, qui datait de Jacques de Souvré⁵¹, le Grand Prieur, faisait communiquer le Donjon avec les constructions voisines, et Solignac était, avec raison, persuadé que l'hôtel de M^{lle} de la Rigaudie devait posséder une de ces voies cachées qui rayonnaient, ou plutôt formaient une sorte de lacs obscur, mystérieux, inconnu, sous tout ce vieux quartier à peu près disparu aujourd'hui.

Il ne s'agissait donc, après s'être assuré de l'existence d'une galerie souterraine dans l'hôtel de la Rigaudie, que de la mettre en communication, s'il se pouvait, avec un des caveaux du Donjon.

Le colonel ne perdit pas de temps. Il avait fixé un délai de deux jours pour sa nouvelle entrevue avec Jean Rivière. Pendant ces deux jours, il voulait mettre tout à profit et ne pas perdre une heure.

Le soir même, Solignac savait qu'une sorte de cave s'ouvrait, dans le jardin même de l'hôtel de la Rigaudie, et communiquait souterrainement avec les corridors secrets du Temple. Le jardinier le lui avait affirmé, déclarant que lui-même y était descen-

⁵¹ Jacques de Souvré (1600-1670).

du, un jour. Dès le lendemain, Solignac avait fait mander le père Rivière qui accourut en hâte.

— Je crois que j'ai trouvé, lui dit Solignac. Montons en voiture, suivez-moi et vous verrez !

Le père Jean était rouge de joie et bavardait en chemin comme s'il eût été ivre.

Devant l'hôtel de la Rigaudie, Solignac fit arrêter la voiture et dit au drapier de demeurer là jusqu'à ce qu'on vînt l'appeler :

— Patience. Je vous enverrai chercher.

— Oh ! j'attendrai le temps qu'il faudra, pourvu qu'à la fin on me rende mon Claude.

— Nous allons voir, dit Solignac.

Il souleva le marteau de la porte et entra.

Les gens de l'hôtel, habitués aux visites du colonel, l'introduisirent sur le champ auprès de M^{lle} de la Rigaudie qui, souffrante, ne recevait cependant personne.

Mais M. Fournier, le majordome, vieillard coquet, propre, cravaté de blanc, culotté de soie et poudré à la vieille mode, savait que le colonel avait chez celle qu'il appelait, malgré l'usage, « Mademoiselle la Marquise » ses grandes et ses petites entrées.

M^{lle} de la Rigaudie, étendue dans un grand fauteuil de tapisserie, le dos douillettement enfoncé dans des coussins et les pieds sur un tabouret recouvert de satin bleu de ciel, orné d'armoiries, était seule au milieu de son vaste salon aux panneaux décorés de marines de Joseph Vernet et meublé de ces délicieux meubles rococo qui sont comme le caprice du siècle le plus élégant de l'histoire. Au pied du fauteuil, où la marquise se tenait enveloppée d'une sorte de douillette de soie brune, un petit singe de l'espèce des moines, noir des pieds à la tête, avec deux houppettes sur le front et de jolis yeux d'un brun jaune qu'il écarquillait en arquant ses sourcils, gambadait, retenu par une mince chaînette de fer assez longue.

C'était, pour le moment, l'unique compagnon de la vieille fille et ce tête-à-tête silencieux, entrecoupé seulement des petits cris d'enfant ou de souris du sapajou, paraissait suffire à M^{lle} de la Rigaudie.

En apercevant le beau Solignac qui entraît, saluant avec une sorte de respect affectueux, la vieille fille sembla pourtant satisfaite. Elle ne put retenir un léger sourire, et, sans se lever, tendit au colonel une main chargée de bagues qui avait peut-être été fort jolie, mais que l'âge avait comme tendue de grosses veines bleues.

M^{lle} de la Rigaudie, en effet, se rapprochait déjà de la cinquantaine. Elle n'avait cependant que quarante-six ans environ, et, avec un brin de coquetterie, elle eût pu faire encore figure dans le monde le soir, aux lumières. Mais, avec l'habitude qu'elle avait dès longtemps prise de vivre plus encore en Limousin qu'à Paris, au grand air, en femme heureuse de surveiller elle-même ses coupes de bois, ses bestiaux et ses volailles, « la marquise » avait complètement perdu le goût d'être coquette.

Jolie autrefois, elle ne demandait même plus à son miroir s'il lui restait quelque chose de sa beauté passée. Elle s'était de bonne heure résignée à vieillir, et sa grâce même avait été, — comme ces rubans aux teintes légères qu'un rayon dévore, — un *déjeuner de soleil*. Blonde et charmante autrefois, d'un blond roux, elle n'était plus maintenant que jaune de cheveux, d'un jaune passé, fané, tout particulier, et son visage qui, lorsqu'on le voyait de profil, semblait presque sculptural, était marqué, comme ses mains et ses bras, de taches de rousseur qu'elle devait au hâle, au baiser de l'air des champs. Maigre avec cela, grande, osseuse, le cou allongé, M^{lle} de la Rigaudie avait un certain aspect comique, une démarche résolue qui lui eût donné quelque chose de rébarbatif si l'expression un peu hautaine de sa physionomie n'eût été corrigée par un bon sourire à demi

railleur et un habituel haussement d'épaules qui semblaient dire : « Ne croyez jamais qu'à la moitié de ma brusquerie. »

— Eh bien, colonel ? fit-elle après que Solignac lui eut baisé la main, il faut avouer que vous choisissiez bien vos moments pour me venir voir. J'ai mes humeurs noires. Je suis maussade. J'ai reçu une lettre, ce matin, de mon intendant de Solignac. Ces diantres de fermiers laissent passer le regain sans le faucher, et mes troupeaux ont la clavelée⁵². Vous me trouvez en humeur de déclarer que ce monde-ci est peuplé de sots et de coquins. Je n'aime plus rien décidément que ce petit singe qui est là, tenez, et qui me lèche du moins les doigts quand je lui donne une friandise !

Et M^{lle} de la Rigaudie, se tournant vers le sapajou qui montrait les dents au colonel, lui jeta une ou deux cerises puisées dans une soucoupe, et que le petit singe grignota prestement en les portant à sa bouche avec ses deux mains.

— Tiens, Jack ! disait « la marquise. » N'est-ce pas que ce Jack est charmant, colonel ?

— Jack est charmant en effet, dit Solignac, mais il y a en ce monde des êtres qui méritent autant que lui la main tendue et le cœur bienveillant !

— Ah ! ah ! fit M^{lle} de la Rigaudie, je vous vois venir, colonel ; vous entrez ici pour me demander un service !

— Absolument, parce que je suis certain que vous me le rendrez.

— À vous ?

— À mon meilleur ami, à un compagnon d'armes, à quelqu'un qui peut-être vaut mieux que moi !

— Tarare⁵³ ! fit M^{lle} de la Rigaudie presque involontairement. C'est donc le Roland de l'Arioste⁵⁴, celui-là ? Je ne vois pas, moi, quel sabreur peut vous monter à la cheville !

⁵² Variole mortelle du mouton encore active de nos jours.

⁵³ Interjection familière, dont on se sert pour marquer qu'on se moque de ce qu'on entend dire, ou qu'on ne le croit pas. (Acad.).

Solignac ne prit même pas le temps de sourire au madrigal. Il avait hâte d'arriver au but de sa visite.

— Mademoiselle, dit-il, il y a en ce moment dans une prison de Paris un homme qu'il faut arracher à la détention et sauver de la mort !

— Ah ! bah ? Et c'est sur moi que vous avez compté ?

— Sur vous, oui, certes, sur vous, parce que vous êtes la meilleure et la plus courageuse des femmes...

— Il me prend par la flatterie, le garnement ! dit comme à elle-même M^{lle} de la Rigaudie qui gardait toujours son leste parler. — Et qui vous dit que je suis bonne ? Vous croyez peut-être me faire un compliment ? Bonne ! bonne ! autant me dire que je suis de la pâte dont on fait les dupes !

— Bah ! Et quand on serait dupé ! On s'en console en se disant qu'on vaut encore mieux que les habiles. Bonne vous êtes et bonne vous resterez, marquise de la Rigaudie, c'est moi qui vous le jure, et vous m'aidez à faire sortir un homme menacé de mort de la prison du Temple.

— Au Temple ? Il est au Temple, votre ami ?

— Oui. Vous voyez que c'est déjà presque une connaissance à vous : un voisin !

— Ce diable d'enfant, murmura « la marquise. » Il rit toujours. Il rirait en face de la mort !

— C'est le seul moyen de l'effrayer, mademoiselle. Voyons, il faut que vous m'aidiez dans l'accomplissement de mon projet. C'est à votre jardin qu'aboutit un des souterrains du Temple. C'est par votre jardin que le prisonnier doit s'échapper. Êtes-vous sûre de tous vos gens ?

— Absolument sûre. Mais quelle chanson me chantez-vous là ? Une évasion ! Moi, prêter la main à une aventure pareille ! Pour qui me prenez-vous ? J'aime le calme, je n'ai plus ni l'âge

ni l'humeur de me jeter dans de tels romans ! Une évasion ! Eh ! malepeste, si les caves de mon hôtel avaient dû servir à cela, c'eût été pour permettre à Leurs Majestés d'échapper à ces messieurs de la Convention que je voudrais savoir, tous tant qu'ils sont, au diable vauvert ! Mais il était dit que le sort serait inévitable ! — Enfin ! — Jack ! Jack ! dit en s'interrompant M^{lle} de la Rigaudie, chez qui Solignac sentait une émotion réelle, Jack, maudite bête, veux-tu ne pas manger les noyaux ! Il se cassera les dents, tenez ! Allons, Jack !

— Mademoiselle, reprit gravement le colonel, je vous le demande encore une fois, voulez-vous m'aider à sauver cet homme ?

— Cet homme ? cet homme ? Est-ce que je le connais, moi, après tout, cet homme-là ?

— C'est juste. Seriez-vous assez aimable, mademoiselle, pour sonner un de vos gens ?

— Moi ?

Vous, mademoiselle ?

— Soit. Et après ?

M^{lle} de la Rigaudie tira lentement un des larges cordons de soie qui pendaient des deux côtés de la glace et un valet parut presque aussitôt.

— Permettez-moi, mademoiselle, dit le colonel, de donner un ordre chez vous !

— Faites ! répondit M^{lle} de la Rigaudie qui avait pris le petit singe sur ses genoux et lui caressait machinalement la tête, tandis que Jack, immobile, jouissait avec tranquillité de ce bonheur paisible et fermait doucement les yeux.

— Vous trouverez à la porte de l'hôtel une personne qui attend, dit le colonel au valet. Priez-la de monter !

Le valet regarda M^{lle} de la Rigaudie, qui inclina la tête, puis il disparut.

— Et quelle est cette personne ?... Une femme peut-être ? La femme de votre ami ? Quelque victime encore, mon beau colo-

nel ? Ah ! ça, pourquoi n'êtes-vous pas venu me rendre visite dans votre uniforme de grande tenue ! L'habit bourgeois, à vous ! Fi !... Eh bien, voyons, et votre jolie protégée, car elle doit être jolie ?...

— Entrez, monsieur, dit tout à coup le valet avec une certaine expression maussade, comme un homme habitué aux particules et qui, pour le moment, n'avait à précéder qu'un modeste bourgeois.

M^{lle} de la Rigaudie prit son lorgnon à deux branches pour examiner le bonhomme Jean Rivière qui entraît, timide, saulant à chaque pas, et blanc comme un suaire.

— Tiens, ce n'est pas une femme !

— Mademoiselle, dit le colonel, je vous présente le père de celui à qui il s'agit de rendre la liberté ?

— Ah ! monsieur est ?...

— Jean Rivière, madame la marquise ! dit le bonhomme... Ex-drapier, oui, madame... À l'enseigne du *Grand Titus*... Ils l'ont modifiée, les malheureux !... Les révolutions n'en font jamais d'autres ! Je fournissais M. de Coigny, madame la marquise, et je puis dire que jamais une plainte... Mais ce n'est pas pour cela que je viens... Le colonel a dû vous dire...

— Il ne m'a rien dit, monsieur, fit M^{lle} de la Rigaudie, sinon que votre fils, à ce qu'il paraît, est enfermé au Temple !

— Et vous appelez cela rien, madame la marquise ? dit le bonhomme en regardant M^{lle} de la Rigaudie d'un air stupéfait. Mais savez-vous qu'il s'agit de sa vie tout simplement ? oui, madame, de sa vie ?

— Appelez-moi mademoiselle, interrompit la marquise avec une certaine brusquerie.

— M^{lle} de la Rigaudie, reprit Solignac, n'ignore pas cela, monsieur Rivière, et elle nous aidera à assurer le salut de votre fils !

— Vous disposez facilement de ma volonté, il faut l'avouer, dit M^{lle} de la Rigaudie avec humeur. Une évasion, c'est une

grosse affaire et qui peut mener loin. Et pourquoi m'associerais-je à vos projets ? Parce que les caves de mon hôtel correspondent avec les caveaux du Temple. Voilà une belle raison ! Mais la première personne qu'on arrêtera le lendemain d'une telle escapade, ce sera moi.

— Personne ne soupçonnera M^{lle} de la Rigaudie d'avoir facilité l'évasion d'un prisonnier qu'elle ne connaît pas.

— Oui, oui, j'entends bien ! Ah ! vous donnez de jolis avis aux gens, vous, pour un colonel ! Vous avez la cervelle d'un révolté, pas autre chose !... Me soupçonner ? Je me moquerai bien qu'on me soupçonnât, vertuciel ! si j'avais un intérêt quelconque, un brin d'affection qui me poussât à protéger cet inconnu ! Mais enfin, quoi ! J'ignorais même son existence tout à l'heure : je ne suis pas sûre de savoir son nom !

— Le commandant Claude Rivière, du 2^e dragons, dit fermement, et avec un orgueil profond, le bonhomme Jean.

— Ah ! je conçois que vous, oui, vous, monsieur, vous, le père, vous fassiez tout pour le sauver, ce commandant ! Mais moi !... il ne me tient par aucune fibre !... Je ne sais pas ce que c'est que votre souffrance ! Je ne suis qu'une vieille fille égoïste ! Je n'ai pas d'enfants, moi !... Laissez-moi donc dans ma solitude, je vous prie, et ne parlons plus de ces folies !

Et, sans y faire attention, la marquise élevait peu à peu la tête du petit Jack, qu'elle rapprochait de sa joue, tandis que le petit animal, avec une expression profonde de tendresse peureuse, appuyait ses mains noires, à la paume ridée, sur les bras de la vieille fille et la contemplait, en dessous, de cet air effrayant de songerie qu'ont parfois ces êtres muets et pensifs,

Le pauvre Jean Rivière, un peu effrayé par les dernières paroles de « la marquise », regardait maintenant Solignac qui demeurait immobile, pâle, mais confiant comme s'il eût été certain que la « vieille fille, » comme elle s'appelait, allait enfin s'attendrir.

— Je comprends, mademoiselle, dit tout à coup Jean avec une expression déchirante et en s'avancant vers M^{lle} de la Rigaudie, je comprends, vous n'avez pas d'enfants ! Vous ne pouvez pas savoir combien l'amour qu'on leur porte vous tient au cœur, aux entrailles... Ce que je souffre, vous ne le saurez jamais... La nuit, mademoiselle, je me réveille en sursaut, j'ai peur, j'ai envie d'appeler... Il me semble entendre des bruits terribles, des détonations. Et la sueur me découle du front. Je tremble toujours de ne pas m'être trompé et je frissonne : on dirait que c'est mon fils — un homme d'honneur ! — qu'on fusille... Ah ! si vous saviez combien on les aime, petits ou grands, qu'importe, ces êtres chéris. Petits, quand ils sont frappés, mademoiselle, c'est tout un avenir de joie qu'on enterre avec eux... Je l'ai fait, hélas !... Grands, c'est tout un passé de bonheur qu'on a peur de perdre !... Ah ! Seigneur bon Dieu, il ne me reste pas tant de pauvres souvenirs pour qu'on me tue encore celui-là !

M^{lle} de la Rigaudie avait, d'un brusque mouvement, renvoyé le petit Jack effaré, — blotti, tremblant, sous le fauteuil, — et elle regardait en face Jean Rivière, de ses yeux d'un bleu décoloré, d'un bleu faïence, où perlaient, malgré elle, de grosses larmes.

— Vous êtes un brave homme, vous ! dit-elle brusquement. Donnez-moi la main !

— Moi, madame ?

— Dites mademoiselle !

Et la main maigre de la vieille fille alla saisir la main du drapeur qu'elle serra fortement d'une étreinte fébrile, saccadée.

— Alors vous le sauverez ? s'écria, le vieux Jean.

— J'y tâcherai. Le diable vous emporte ! J'avais bien besoin d'être secouée ainsi !

— Le dévouement et la bonté, dit lentement Solignac, ont pris un nom, monsieur Jean Rivière, et s'appellent mademoiselle de la Rigaudie.

— Pas de flatteries, dit-elle. Je suis assez furieuse d'être obligée de vous seconder. Voyons, que voulez-vous faire ?

— Mettre en communication les galeries souterraines du Temple et celle dont l'issue aboutit à votre jardin !

— Bien. Il faut pour cela des accointances dans la prison.

— Nous en avons !

— Donner des ordres à tous les gens de l'hôtel, de façon à ce qu'éloignés du jardin, dans une des nuits prochaines, ils ne soupçonnent rien !

On les éloignera.

— Faire travailler à déblayer la galerie du jardin qui est à demi obstruée. Je m'en charge ; Castoret m'y aidera.

Et ensuite ?

— Tenir une voiture prête à l'entrée de l'hôtel, y faire monter le prisonnier délivré et rendre grâce au sort ! L'œuvre de salut sera faite !

— Que Dieu vous entende, fit le bonhomme Jean, qui pleurerait en écoutant.

— Aides-toi, le ciel t'aidera, dit Solignac.

— Cette voiture, reprit la marquise, Fournier, mon majordome, changé en cocher pour une nuit, la conduira lui-même. C'est un homme, Fournier, on peut se fier à lui.

— Ah ! Mademoiselle, mademoiselle, dit le colonel, quelle femme vous faites ! Il n'y en a pas deux comme vous !

— Heureusement pour vous autres hommes, car, vertuciel ! vous marcheriez droit, mes beaux séducteurs !

— Vous étiez faite pour être mère ! dit Jean Rivière avec un ton de reconnaissance qui alla sans doute jusqu'à l'âme de M^{lle} de la Rigaudie, car sa figure hâlée et légèrement couperosée devint un peu plus pâle, et elle ne répondit pas. Seulement, elle tendit ses mains au beau Solignac, et dit en hochant la tête :

— Ce que vous voulez, femme le veut, pourtant !

Elle fit aux deux hommes un dernier signe et, lorsqu'ils furent partis, Solignac, certain de vaincre, et Jean Rivière, ivre

d'espoir, elle s'étendit de nouveau dans son fauteuil, et rappelant le petit Jack, qui vint à elle avec de petits cris encore terribles et déjà pleins de reproches :

— Allons ! dit-elle, il faut encore me sacrifier un peu pour les autres ! La peste soit des gens dévoués à ceux qu'ils aiment, ils vous entraînent avec eux, et le bon Dieu sait où ils vous mènent ! Tiens, Jack, encore une cerise ! Tes gambades au moins me coûtent moins cher que celles des autres ! Et, pauvre petit être que tu es, tu feras verser moins de larmes qu'un enfant ! Un enfant ! un enfant ! Ce bonhomme de drapier ! il m'a retournée. Comme si j'avais le loisir de m'attendrir ! Embrasse-moi, mon bon Jack ! Tu n'es ni plus laid ni plus sot que le reste des créatures, et tu ne demandes pas de services, au moins, toi ! A-t-on jamais vu ? Vous prendre ainsi par les sentiments ! J'étais faite pour être mère ! Qu'en savez-vous, bonhomme ? Et se mettre de la partie avec un drapier ! Quelle sottise ! J'en aurai ce soir ma migraine !

— Si elles ont écouté, disait en ce moment Jean Rivière à Solignac en remontant en voiture, si elles ont entendu, Suzette et la petite prient là-haut, soyez-en certain, pour M^{lle} de la Rigaudie !

VI — Le bouquet de roses

Le beau Solignac était content. M^{lle} de la Rigaudie lui eût refusé son appui qu'il s'en fût certainement passé et qu'il eût donné suite à ses projets sans elle et, au besoin, malgré elle ; mais il trouvait bon que la marquise s'occupât à détourner l'attention de ses gens et les empêchât de connaître ce qui allait se passer dans le jardin de l'hôtel.

Le colonel donna ordre à Castoret de se procurer des pelles et des pioches, et de faire passer à Claude Rivière les instructions voulues pour que le commandant se mît d'accord avec ses amis du dehors. Il s'agissait de travailler en même temps et d'arriver à l'heure dite dans le passage souterrain déblayé par

Solignac. La cour où le commandant Rivière descendait réglementairement une fois par jour, durant une heure, pour respirer et prendre un peu d'exercice, communiquait justement par un très petit corridor avec la porte d'un caveau qui donnait — Solignac en était certain après avoir étudié la configuration du terrain — dans les caves de l'hôtel de la Rigaudie. Claude Rivière avait, dès le premier jour de son séjour au Temple, remarqué ce corridor avec cette espèce de magnétisme des prisonniers, qui devinent par quel chemin on peut aller droit à la liberté.

Le malheur voulait que les gardiens de la prison, sur le quivive sans doute, fussent toujours debout comme des sentinelles, au seuil de la porte qui de la prison donnait sur la cour, et l'œil sans cesse fixé sur le corridor qui attirait le commandant comme une certitude de salut.

Mais la foi qu'avait Claude en Solignac était telle qu'il ne doutait point de sa délivrance prochaine.

— Il y a un mot que le colonel ignore, pensait Rivière, c'est le mot *impossible*. À cette heure, il doit agir !

Et le prisonnier sentait vaguement, derrière les murailles hautes, comme une volonté active qui triompherait à la fin des verrous et des geôliers.

Claude descendait, une après-midi, dans cette cour tant de fois déjà parcourue, lorsqu'il fut tout surpris de ne pas trouver immobile et aux aguets, comme d'habitude, le gardien qui l'empêchait de s'approcher de la porte du caveau.

Se voyant seul, Rivière, en quelques pas, s'engagea dans le petit corridor et, arrivé devant la porte, la secoua légèrement pour se rendre compte de sa solidité. Les ais en étaient épais sans doute, mais l'humidité les avait disjoints et, à travers leurs baies, un air spongieux et froid, l'air des caves, vint envelopper le visage du commandant.

— C'est bien un caveau, se dit Rivière. On doit pouvoir sortir par là !

Il chercha rapidement et presque à tâtons, car le corridor était sombre, la place de la serrure. En la touchant, il put se convaincre qu'on pouvait la faire sauter assez facilement. Et il était possible que la porte elle-même fût soulevée sur ses gonds et jetée à terre.

— Le salut viendra de ce côté, se dit Rivière, comme s'il eût pressenti le plan de campagne même de Solignac.

Il rentra en hâte dans la cour. Le Lendemain Claude Rivière passait, pour se rendre au préau, lorsqu'une sorte d'ouvrier qui travaillait, en chantant, occupé à recrépir le mur, lui frôla le coude assez brusquement et lui indiqua, sur le sol, une espèce de motte de terre que le commandant, intrigué par le coup d'œil de l'artisan, ramassa en hâte. Dès qu'il se vit dans la cour, Rivière écrasa entre ses doigts cette boulette de terre et y trouva l'indication exacte des moyens de salut que Solignac comptait employer. Rivière avait bien deviné. C'est par le petit corridor et le caveau que le commandant devait s'enfuir. Il avala brusquement le petit morceau de papier au moment où le gardien apparaissait au bout de la cour, mais saluant cette fois, s'inclinant et s'effaçant, comme on dit, pour laisser passer un personnage que le commandant Rivière reconnut dès le premier coup d'œil et qu'il prit d'abord pour un nouveau prisonnier.

C'était celui des Philadelphes qu'on appelait *Varus*, le colonel Bernard Thévenot.

Haut de taille, maigre, tout en tendons et en os, une sorte de don Quichotte aux moustaches rudes, avec des yeux noirs et brûlants enfoncés sous des arcades sourcilières, que des touffes de poils couronnaient comme des lierres et des ronces eussent surmonté deux grottes, le colonel Thévenot, sévèrement boutoné dans ses vêtements bourgeois, avait l'air vraiment farouche, presque sauvage. Une honnêteté d'or pur se cachait, avec une volonté de fer, sous cette rude enveloppe. Le colonel

Thévenot, quoique sévère, était aimé. Les soldats l'appelaient le *juste*. Ils eussent pu dire le justicier.

Claude vit, «avec un certain effroi, cet homme entrer là, dans la cour d'une prison. Varus au Temple ! Était-il donc arrêté comme lui ?

— Qu'y a-t-il, colonel ? demanda rapidement Rivière en s'approchant de Thévenot.

— Rien. Pas un signe, pas une marque d'étonnement. Je viens ici sous prétexte d'inspecter la prison.

— Vous n'êtes pas prisonnier !

Et Rivière respira.

Le colonel se tourna vers le gardien.

— Je puis bien dire un mot au commandant Rivière ?

Le gardien avait porté la main à son front et saluait militairement.

— Je n'ai rien à vous refuser, mon colonel, dit-il.

Thévenot fit, sans affectation, quelques pas dans la cour de façon à se trouver assez loin du gardien, qui demeurerait d'ailleurs immobile et respectueux.

— Eh bien ! dit le colonel, il se faisait temps que les traites fussent retirées de chez vous, mon pauvre Rivière. Quel coup de filet ! Nous étions ruinés.

— Les a-t-on présentées ? demanda, le commandant.

— Non. Les cinquante mille francs en billets nous suffisent pour les frais actuels.

— Vous avez raison ; ces traites sont à vue, c'est de l'argent monnayé. Quand il le faudra, vous toucherez.

— Mais quelle inspiration a eue Oudet ! de faire envoyer nos fonds à Bordeaux ! C'est là son dernier ordre, hélas ! Vous ignorez sans doute ce qui s'est passé, commandant ? ajouta Bernard Thévenot. Oudet est mort.

— Le duc d'Otrante me l'a appris.

— Mort assassiné, dit Thévenot.

— Assassiné ?

— Le soir du lendemain de Wagram, à quelques lieues du champ de bataille, Oudet, attiré dans un guet-apens, a été littéralement fusillé, la nuit, par une troupe apostée là.

— Des Autrichiens ?

— Non, des gendarmes français. Vingt-deux officiers, vingt-deux des nôtres, sont tombés autour de son corps. Ils se sont fait tuer pour lui, on les a égorgés comme lui.

— Infamie ! dit Rivière en serrant les poings.

— C'est moi, continua Thévenot, que l'on a élu pour remplacer celui qui est tombé. La police de Savary et celle de Fouché ne soupçonnent pas du moins mes actions. Plus libre d'agir, je puis rendre plus de services à la cause. Et c'est ainsi que je vous apporte les moyens de fuir.

— Vous, colonel ?

— Le pain qu'on vous donnera ce soir, contiendra une pince et une lime. Dans trois jours, le détachement qui fera le service du Temple sera commandé par un officier des nôtres. Vous n'aurez qu'à demander à faire, pour raison de santé, une promenade du soir. On aura apporté pour vous des vêtements et, ainsi déguisé, vous pourrez passer devant les sentinelles comme un ouvrier qui revient de l'ouvrage. Des artisans, demandés pour quelques réparations, travaillent justement au Temple.

— Je vous remercie, colonel. Je vois que vous n'oubliez pas les serviteurs de votre cause.

— C'est par amitié et c'est par égoïsme. Les hommes comme vous sont rares. On ne vous a pas remplacé comme trésorier du comité. Ainsi ?...

— Ainsi, j'utiliserai les instruments mis à ma disposition... Mais je vous demande de ne point me servir du déguisement offert ; j'attendrai l'aide d'un ami tout dévoué qui, à cette heure, doit travailler pour moi !

— Un ami ! Lequel ? Un des nôtres ?

— Non. Mais l'âme la plus vaillante et le cœur le plus intrépide, Henri de Solignac !

— Un héros, oui, sans doute, fit le colonel Thévenot, mais une tête brûlée... Avez-vous donc plus confiance dans ses projets que dans les miens ?

— Je suis sûr de sortir du Temple, puisque le colonel Solignac a juré de m'en faire sortir.

— Et quand cela ? Avant le terme que je vous assigne ?

— Oui. Dès demain !

— Eh bien, à votre aise ! dit Thévenot, l'important est d'échapper au peloton d'exécution. Ne rompez votre pain que lorsque vous serez seul.

— Merci, colonel, et à bientôt.

— Dieu vous garde ! dit Bernard Thévenot en terminant brusquement l'entretien et en se retournant vers le gardien qui d'ailleurs n'avait pris la peine de rien écouter.

Le soir même, Claude Rivière, en brisant le pain de la prison, y trouva la lime et la pince dont le colonel Thévenot lui avait parlé. Il les cacha dans ses vêtements, entre sa chemise et son gilet, attendant, maintenant, avec assurance, la nuit du lendemain.

La pince et la lime lui serviraient pour ouvrir la porte de son cachot. En quelques pas, il atteindrait la cour où il avait l'habitude de sa promenade quotidienne. Une porte à franchir, quelques marches à descendre. La nuit, la petite cour était déserte. On pouvait arriver, en toute hâte, par le corridor, à la troisième porte, qui donnait elle, sur le caveau — sur la liberté — et, une fois-là, Solignac attendait, agissait, et le commandant était libre.

Il se sentait déjà pris de fièvre à l'idée qu'il allait revoir cette Thérèse qui l'avait trahi et cet homme, ce lâche, qui lui avait menti.

Il comptait maintenant les heures, et lorsque, dans la nuit, la lugubre sonnerie de l'horloge du Temple laissait tomber ses notes timbrées comme un glas, il lui semblait que chacun de ces

coups de marteau célébrait la liberté reconquise, la vengeance savourée.

Solignac, lui aussi, se disait à chaque heure nouvelle :

— Demain, à pareil moment, Claude Rivière sera libre !

Il n'était pas impatient, au surplus. Il attendait avec la sérénité vaillante de ceux qui, dans la vie, ont rencontré la certitude. L'hésitation était inconnue à cet homme. La journée qui allait précéder la nuit fixée pour l'évasion, devait, au surplus, être étrangement remplie et le doute ne pouvait certes y trouver place.

Fouché, sorte de vice-empereur et qui naguère, avec une activité bien faite pour rendre jaloux Napoléon, toujours irrité lorsqu'on agissait sans lui, organisait avec Bernadotte la levée des gardes nationaux destinés à protéger la ligne de l'Escaut, — Fouché avait décidé Clarke, duc de Feltre⁵⁵, alors ministre de la guerre, à passer, au Carrousel, une revue des troupes en ce moment à Paris afin de donner à la population parisienne, rassurée depuis Wagram, mais pressentant toujours des dangers vers la frontière du Nord, un de ces spectacles qui relèvent les esprits par un appareil guerrier et entretiennent devant les yeux le mirage de la gloire. C'étaient précisément les mots dont Fouché, qui ne croyait qu'à demi à sa propre phraséologie, s'était servi pour vaincre la résistance du duc de Feltre, lequel voulait laisser à l'empereur le privilège de ces journées d'apparat.

Les revues militaires étaient alors le grand divertissement des Parisiens et le grand plaisir des Parisiennes. Il était de bon ton de s'y rendre, comme à l'Opéra Buffa ou à la promenade de Longchamp. Les défilés magnifiques de ces soldats aux guêtres de coutil blanc, aux lourds shakos dont les gigantesques plumets s'étaient balancés sous les arcs de triomphe des capitales, la vue de ces bonnets à poil roussis par la pluie et brûlés par la poudre, de ces drapeaux déchiquetés apparaissant dans des

⁵⁵ Henri Clarke (1765-1818) général de la Révolution et de l'Empire, ministre de la Guerre de Napoléon a plusieurs reprises, dont de 1807 à 1814.

ruissellements de baïonnettes, de ces forêts de flammes qui clapotaient au-dessus des vastes czaspkas⁵⁶ des lanciers rouges, ces pompes de la guerre heureuse, étouffant la pensée, remplaçant la liberté par des apothéoses où les fusées d'artifice et le feu de Bengale avaient la couleur du sang versé, ces magnificences de la force grisaient et éblouissaient un peuple qui ne pouvait rien faire qu'admirer, en attendant que vînt l'heure de gémir.

Ce n'était qu'une petite revue qu'allait passer le duc de Feltre, mais elle tirait des circonstances, sa signification et son patriotique intérêt. La population allait évidemment profiter de cette fête pour montrer la joie qu'elle avait éprouvée à la nouvelle de Wagram.

— D'ailleurs, disait Fouché, la conclusion de la paix menace de traîner longtemps. Il faut occuper les cerveaux bouillants. Du pain et des jeux !

Solignac avait reçu l'ordre de se rendre à la revue. Son régiment, cantonné à cette heure aux environs de Schönbrunn, n'y figurerait point sans doute, mais le colonel venait de Wagram en droite ligne et on devait acclamer en lui l'armée du Danube tout entière. Les clairons sonnaient dans les rues dès le matin, les tambours remplissaient Paris de leurs roulements, pareils à des rafales, au-dessus desquels les notes claires des trompettes éclataient, gaies et enlevantes, avec des accents de bravade et de jeunesse. Les soldats passaient, marquant le pas, astiqués et superbes, et ceux des bons bourgeois qui ne suivaient pas d'une même allure les musiques entraînantes, regardaient s'éloigner les bataillons, semblables à un seul être humain, dans la profondeur des rues.

Les fenêtres des maisons de la place du Carrousel, alors étroite, étaient garnies de curieux, et les troupes venaient for-

⁵⁶ Chapska, coiffure militaire empruntée aux Polonais, portée en France par les lanciers du Premier et du Second Empire. (*TLFi*). Ces coiffures rouges, ornées d'un large écusson de cuivre sur la visière, sont élargies vers le haut.

mer le carré sur la place, laissant seulement un passage libre pour permettre à l'état-major du ministre de la guerre d'aller se grouper devant l'arc triomphal du Carrousel, que l'architecte Fontaine avait élevé, trois ans auparavant, d'après le modèle de l'arc de Septime-Sévère. On apercevait, au loin, aux fenêtres des Tuileries, des têtes de femmes, des uniformes et des toilettes.

Les rues adjacentes, ces étroites rues, sinueuses et obscures, fourmillaient de gens accourus et qui jouaient des coudes pour apercevoir de loin quelque chamarrure ou quelque plumet, pour entendre l'écho d'une cymbale ou d'une peau d'âne noircie par les baguettes. Le temps était beau, un temps splendide de juillet assez doux encore, mais plein de soleil.

La voie la plus encombrée était d'ailleurs cette *rue Impériale*, à peine construite, encore livrée aux maçons et aux démolisseurs, qui, passant à travers les vieilles maisons de ce triste quartier, mettait les Tuileries en communication avec le Louvre⁵⁷. La foule s'y portait, pressée, houleuse, bruyante, fendue souvent par quelque régiment qui, lassant les curieux, s'ouvrait au milieu d'eux une sorte de sillage. Les voitures, les berlines, où les élégantes se tenaient étendues dans leurs toilettes aux couleurs tendres, le col et les bras nus, la tête ornée de marabouts⁵⁸ ; les landaus, les calèches aux panneaux gros bleu, vert d'eau, cerise, ou vert olive, ne pouvant circuler, dans ce fleuve humain, demeuraient immobiles des deux côtés de la rue, et la foule roulait, si l'on peut dire, entre ces deux rives d'équipages. Les voitures plus légères même, comme les cabrio-

⁵⁷ Tout « ce triste quartier » des Tuileries, nommé alors le Doyenné, a été largement restructuré à partir de 1808, suite à l'« attentat de la rue Saint-Nicaise », des royalistes contre le premier consul. Le nom de cette « rue impériale », dans l'axe de l'arc de triomphe du Carrousel inauguré en août 1808, n'a évidemment pas survécu à 1815 et a pris le nom de rue du Carrousel. Cette rue a ensuite été supprimée dans une autre série d'importants travaux en 1850.

⁵⁸ Les merceries, de nos jours encore, vendent au mètre des guirlandes de plumes de marabout, qui est un grand oiseau tropical.

lets, les guigues, les phaétons ou les bokays ne réussissaient point à s'ouvrir un passage. Il est des heures où la multitude est la souveraine maîtresse. Le nombre étoufferait une armée.

Aussi bien y eut-il dans cette foule un mouvement de stupéfaction plus encore que de colère lorsqu'elle vit apparaître, au milieu de la rue, dans le flot même des curieux pressés les uns contre les autres, un de ces lestes équipages nommés alors *carricks*, un joli carrick tendu de drap jonquille dans lequel se tenait debout, donnant des ordres à son cocher fort embarrassé, une jeune femme d'une vingtaine d'années, admirablement belle, costumée d'une façon étrange — ou plutôt étrangère — et qui, dans sa robe blanche, ornée çà et là de touffes de roses naturelles, ressemblait à une apparition.

Il y avait en elle une grâce irrésistible et une énergie puissante. Ses grands yeux aux prunelles glauques⁵⁹, avec des éclairs à la fois furtifs et hardis, changeants comme des rayons de soleil aux jours d'orage, son front d'un blanc mat, sur lequel elle plaquait, en dépit de la mode du temps⁶⁰, deux bandeaux de cheveux noirs, luisants ; ses joues harmonieusement dessinées, fermes et pâles ; son corps, un corps mince et souple ; tout son être, en un mot, respirait comme une énergie intense, dissimulée sous une grâce capiteuse et troublante. Elle regardait la foule avec des airs de reine, et de sa main gauche indiquant au cocher du carrick la foule à traverser et le chemin à suivre, elle tenait dans sa main droite un bouquet de roses d'une couleur, d'un éclat, d'une poésie adorables. Ce bouquet attirant et dont on devinait l'odeur grisante, avait un éclat de vie singulier et puissant qui donnait à la pâleur de cette jeune femme un aspect impérieux de marbre. Marbre animé, à coup

⁵⁹ Ce mot a pris de nos jours, par inculture, un sens dépréciatif. Glauque, dans son sens premier indique un vert blanchâtre ou bleuâtre semblable à l'eau de mer (en petite quantité). Plus tard, le narrateur évoquera des « yeux brûlant d'une flamme verdâtre ».

⁶⁰ Qui était davantage aux boucles tombant sur le front.

sûr, car cette frêle et mince créature, aux poignets élégants, aux mains petites à la taille ondulante et serrée, pétillait de résolution altière, et son torse bien modelé avait, sous son vêtement qui en dessinait les courbes charmantes, les ondulations à la fois robustes et souples de la croupe d'une panthère.



Il faut arriver jusqu'au Carrousel

— Il faut arriver jusqu'au Carrousel, cria la jeune femme à son cocher, avec un léger accent qui pouvait être pourtant celui d'une Française.

Le cocher fit un geste qui, montrant la foule pressée et grossissante, semblait répondre : « Vous me demandez l'impossible ! »

Mais la jeune femme, sans s'inquiéter de la réponse muette du cocher, répéta impérieusement :

— Allons !

— Vous voulez donc nous faire écharper par ces gens-là ? dit alors le cocher d'un ton de mauvaise humeur.

— Je veux aller au Carrousel ! Que m'importe la foule ! Voyons, si vous avez peur, donnez-moi votre fouet, je me charge, moi, de m'ouvrir un passage !

Le cocher avait, sans doute, son amour-propre, car, à ce mot de *peur*, il allongea un si terrible coup de fouet à son cheval qu'après s'être presque cabré, l'animal partit intrépidement et, s'enfonçant comme un coin dans la multitude, il contraignit les curieux à s'écarter, les uns effrayés, les autres furieux, se pressant et se bousculant avec des cris, des jurons et des menaces.

La jeune femme, assise maintenant et souriante, appuyait ses narines de nacre sur les fraîches roses du bouquet et regardait, par-dessus les fleurs, la foule exaspérée, ses yeux verts comme l'eau profonde ne trahissant rien autre chose de sa pensée qu'une sorte d'ennui tragique et de mépris profond.

Le flot s'était d'ailleurs ouvert devant le carrick, et la jeune femme approchait maintenant du Carrousel. Elle apercevait déjà, au bout d'une rue transversale, étroite, envahie aussi par la foule, le scintillement des baïonnettes pareilles à de l'acier en fusion, et des éclats de musique militaire lui arrivaient par bouffées.

— Allons ! allons ! disait-elle encore en battant de ses petits pieds les coussins jonquille sur lesquels ils étaient posés.

Malgré les colères nouvelles, le cocher, ainsi éperonné, parvint à se rapprocher de la place assez complètement pour que la jeune femme, se redressant dans son équipage, dominât le Carrousel tout entier et pût apercevoir les régiments massés en carré autour de l'arc de triomphe où caracolait l'état-major.

Les gardes nationaux formaient la haie autour de la place, disciplinés, avec leurs culottes et leurs plastrons blancs. Chaque

officier se tenait à son rang, immobile. Au milieu de la place, apparaissaient les rares bataillons de dépôt des régiments de ligne demeurés à Paris, — bataillon sans compagnie d'élite, quatre compagnies du centre seulement, avec les uniformes bleus qui, depuis 1807, avaient été substitués aux habits blancs que Napoléon I^{er} avait tout d'abord, par décret, donnés à l'infanterie de ligne, mais qu'il venait de supprimer parce que les jours de bataille, le *sang se voyait trop*, disait-il, sur le drap blanc.

Les spectateurs se montraient la jeune garde à peine créée, les tirailleurs-grenadiers, les conscrits-chasseurs et les vélites de Florence. Des lanciers polonais, avec leur kurtka bleu de roi, le collet, les revers, parements et retroussis cramoisis, bordés d'un galon d'argent, leurs épaulettes et aiguilletes en fil blanc, leur pantalon pourpre à bandes de drap bleu, le czaspka quadrangulaire, cramoisi et cannelé, au large soleil de cuivre étincelant sous les rayons de juillet, leur lance à fanion cramoisi et blanc et leur sabre à la houzarde, galopaient, en manière d'ordonnances, autour du duc de Feltre entouré de tout son état-major, devant le seul régiment de cavalerie, — quatre escadrons de chasseurs à cheval, — qui tînt garnison à Paris. Les officiers de chasseurs, placés sur une ligne à la droite de leur compagnie, par rang de grade et d'ancienneté, attendaient que le ministre de la guerre les passât en revue pendant que les chasseurs se tenaient à la tête de leurs chevaux, les rênes dans la main.

Clarke descendit de cheval et, au pas, comme le faisait l'empereur, il inspecta les troupes réunies ; là le silence était profond et grave, l'immobilité superbe ; puis, reprenant place devant l'arc du Carrousel, le ministre assista au défilé. Les musiques jetaient à l'air leurs notes de cuivre, les bataillons s'ébranlaient d'un pas régulier, les acclamations partaient de la foule, saluaient les soldats en marche, s'élançaient, longues et à

pleines poitrines, comme les remerciements bruyants de la patrie aux pauvres gens qui versaient leur sang pour elle.

Et tandis que, fermes et cadencées dans leur marche, les compagnies succédaient aux compagnies, debout dans son car-rick et son bouquet de roses à la main, la jeune femme plongeait ses regards, inquiétants et avides dans cette foule d'hommes et cherchait, parmi tous ces uniformes, les uns sobres et presque pauvres, les autres étincelants et chamarrés, un costume, un visage, quelqu'un qu'elle avait soif de découvrir.

Elle tressaillit tout à coup, en entendant prononcer derrière elle par un gamin accroché à sa voiture, le nom de celui qu'elle voulait deviner, car elle ne le connaissait pas et elle avait comme une fièvre de le voir.

— Tiens ! Solignac ! dit l'enfant de Paris, un de ceux qui, par une sorte d'étonnante érudition pratique, connaissant tout et font, d'une langue affilée, la chronique de la rue.

— Le colonel de Solignac ? dit la jeune femme en se tournant, avec une vivacité singulière, vers le gamin. Et où est-il ?

L'enfant étendit sa main vers un cavalier admirablement monté et qui, le sabre en main, laissait piaffer son cheval à côté de l'état-major du duc de Feltre.

C'était bien Solignac. Il était superbe, sa pelisse bleu de ciel flottant au vent sur son dolman bleu aux magnifiques tresses étincelantes, le gilet écarlate, la culotte hongroise bleu de ciel, la chabraque⁶¹ dorée battant la botte qui emprisonnait à demi un mollet robuste et dessiné comme celui d'un discobole antique. Le shako surmonté de l'aigrette blanche, planté droit sur le front, le cou robuste emprisonné dans le col bien serré, la moustache hardie, toujours souriant et de belle humeur, le colonel semblait en vérité la personnification de cette héroïque cavalerie qui sabrait si fièrement les houzards allemands ou les

⁶¹ Plus généralement *schabraque*, issu de l'allemand. Couverture posée sur la selle, utile au maintien et au confort du cavalier. Il s'agit ici d'une équipement d'apparat.

Cosaques, avec des chefs épiques comme Marat ; Lassalle ou Septeuil.

Castoret, astiqué et en grande tenue, revêtu du même uniforme que son colonel, mais avec les tresses blanches ; se tenait à cheval à quelques pas de distance du beau Solignac.

La jeune femme ne dit plus un mot lorsqu'on lui eut montré celui qu'elle cherchait, et ses yeux verdâtres devinrent fixes, attachés et comme rivés sur le bel officier qui se tenait droit en selle à quelques pas d'elle. Il devait se passer quelque chose de violent et de bizarre dans cette tête de femme, car son visage, pâle d'ordinaire sans aucun doute, était devenu plus blanc encore, et elle respirait maintenant avec une sorte d'ivresse et trouvant, eût-on dit, dans ces fleurs la vertu d'un filtre, le bouquet de roses que ses lèvres baisaient machinalement comme si ces pétales frais et soyeux eussent été vivants.

Elle ne perdait point Solignac de vue, et, le considérant de loin, elle semblait l'étudier avec une sorte de fièvre pendant que, de la foule, et comme si ces anonymes, poussés là par la curiosité eussent répondu à sa propre pensée, des phrases partaient, semblables à celles-ci :

- C'est lui qui a rapporté les drapeaux autrichiens !
- Il a rudement chargé à Essling !
- Le beau Solignac est un héros !
- C'est un Murat qui penserait !
- C'est le plus brillant des cavaliers de l'armée !
- C'est le modèle des soldats ! Et bon ! Et brave !
- C'est le beau colonel !
- Admirablement beau, murmura la jeune femme, comme si elle eût, à son tour, répliqué aux propos de la foule.

En ce moment, le défilé était terminé, les gardes nationaux, cessant de faire la haie, se rangeaient en colonnes, et l'état-major du duc de Feltre partait au galop du côté des quais, tandis que Solignac et Castoret, éperonnant leurs chevaux, se rap-

prochaient justement de l'endroit où, pâle et droite, se tenait la jeune femme brune, debout dans son carrick.

— Le voilà ! le voilà ! criait la foule.

— Vive Solignac ! Vive le colonel !

Solignac souriait. Ses lèvres franches découvraient ses dents superbes avec une expression satisfaite qu'il ne prenait pas la peine de cacher.

Il poussait son cheval en avant, tandis que Castoret triomphait, impassible, de l'ovation faite à son compagnon d'enfance.

— Solignac avait gardé son sabre à la main et il s'apprêtait justement à le remettre au fourreau lorsqu'en arrivant devant l'inconnue qui ne le quittait point des yeux, et dont un rang de soldats, défilant le fusil sur l'épaule, le séparait, il aperçut, à travers les baïonnettes, cet étrange et beau visage sérieux, magnétique, ces grands yeux, profonds comme un lac, qui le regardaient avec fixité par-dessus un superbe bouquet de roses. Il arrêta instinctivement son cheval pour revoir, une seconde de plus, cette apparition soudaine, lorsque tout à coup, par-dessus les baïonnettes des soldats, la jeune femme lança, d'un mouvement élégant et d'un geste sûr, ces fleurs admirables où elle tenait posées ses lèvres brûlantes. Les roses décrivirent, au-dessus des baïonnettes, une parabole rapide, mais le beau Solignac eut le temps de piquer au passage le bouquet embaumé, qu'il tint un moment à la pointe de son sabre. Puis, le prenant de sa main gauche, il le porta à ses lèvres, regarda la jeune femme, sourit, et mettant son sabre au fourreau, il partit, tenant toujours les roses et contemplant encore, — à travers le défilé des soldats, — cette femme jeune, belle, attirante, rayonnante, toujours debout dans son carrick jonquille et suivant, de ses prunelles hardies, le beau cavalier qui s'éloignait parmi le bruit, les acclamations et les fanfares d'une fin de revue.

— La jolie créature ! dit le colonel à Castoret au bout d'un moment et en respirant le bouquet de roses. Eh bien, Castoret, tu ne dis rien ? Tu n'as donc rien vu ?

Castoret ne répondit pas tout d'abord.

— Tu es muet ? dit Solignac.

— Non, fit le hussard, non, mon colonel, mais vous n'avez pas remarqué vous-même ?...

— Quoi donc ?

— Eh bien ! les roses sont roses, mon colonel, mais la femme est brune ! Brune vous entendez !

— Et qu'importe ?

— C'est qu'il m'importerait beaucoup si, étant brune, elle venait par hasard du midi. Et la prédiction de M^{lle} Lenormand, mon colonel, l'avez-vous oubliée ?

— Le diable soit de sa prédiction ! et qu'elle vienne du Midi ou du Cocythe⁶², si je revois jamais cette femme... C'est étrange, dit Solignac, ou plutôt c'est ravissant, une telle apparition ! Il m'en est resté comme du soleil dans les yeux !

— Ah ! mon colonel, prenez garde, dit Castoret. Nés le même jour, nous devons mourir le même jour. Je vous l'ai dit, je vous le répète. La prophétesse de l'impératrice ne se trompe pas. Eh bien ! il y a peut-être un danger là ! Jetez ces roses, mon colonel, jetez-les. Tenez, je parierais qu'elles cachent un aspic !

VII — Andréina

Solignac laissait dire son compagnon. Le regard de cette inconnue l'avait vraiment ému et un peu flatté. Il devait être cependant habitué à ces hommages fugitifs de la beauté au soldat qui passe. Il en avait tant vu, de ces jolis visages, encadrés dans quelque fenêtre, et qui souriaient au régiment en marche ! Il en avait tant ramassé, par les chemins, de ces bouquets de fleurs jetés par des inconnues au cavalier en campagne ! Et adieu, va ! Le boute-selle coupait court au roman à peine ébauché, chaque étape apportait sa promesse d'amour qu'emportait chaque départ. Tout chevalier errant ne peut aimer qu'à l'aventure. Soli-

⁶² Fleuve des Enfers de la mythologie grecque.

gnac n'avait rien semé de son cœur sur les routes. Il n'avait émietté que ses caprices ; et le bouquet de roses de cette femme n'était pas le seul qu'il eût arrêté, au passage, à la pointe de son sabre.

Mais peut-être ne s'était-il jamais senti aussi intrigué, piqué au jeu, rapidement séduit que par cette grâce bizarre. Il y songeait encore en donnant à Castoret ses ordres pour l'expédition de la nuit.

Solignac n'oubliait pas, en effet, que, cette nuit même, il devait rendre la liberté au commandant Rivière.

Il fit connaître ses instructions à Castoret. Le hussard devait se trouver à une heure dite, à l'hôtel de la Rigaudie. Fournier, le majordome de la marquise, avait, comme il était convenu, éloigné tous les gens sous prétexte d'une journée de liberté accordée par M^{lle} de la Rigaudie en souvenir d'une fête de famille, et le vieil et pimpant serviteur, si correct d'ordinaire et presque musqué, s'apprêtait à revêtir les habits du cocher.

Solignac sortit de l'hôtel Saint-Firmin, après avoir quitté son uniforme ; il sortait sans armes. Dans une pareille entreprise, il voulait bien risquer sa vie, mais il n'entendait tuer personne. Il ne prit avec lui que quelques roses du bouquet jeté par l'inconnue. D'ailleurs, il était fermement persuadé que l'évasion serait facile. Le caveau de l'hôtel était déblayé ; une maçonnerie le séparait seule des souterrains du Temple, et les coups de pioche de Castoret avaient eu sans doute, dès l'aube, raison de l'obstacle.

Le colonel, allègre comme au matin d'une bataille, se dirigea vers le Palais-Royal, où il voulait dîner. Le jardin et les galeries n'étaient plus ce qu'on les avait vus sous la Révolution et le Directoire. À l'animation politique avait succédé le brouhaha plus intime d'une foule qui se rendait là, non plus pour philosopher ou discuter, mais pour humer le plaisir. Le bruit des bottes éperonnées, des sabres battant les cuisses musculeuses des officiers, les échos de la Bourse qui se tenait là, en attendant la

construction du bâtiment qu'on lui destinait⁶³, remplaçaient les cris des vendeurs de journaux, des porteurs de nouvelles et les querelles quotidiennes des Jacobins et des Muscadins. Même intensité de vie au surplus. Ce coin de Paris était toujours livré à la bonne chère, à la spéculation, au jeu, à la mode et à l'amour facile. Toutes les divinités de l'Olympe, pour parler le langage du temps, s'y donnaient rendez-vous, Comus coudoyant Mercure, Plutus souriant à la reine de Cythère — toutes, excepté la déesse de la sagesse.

Les boutiques, qui nous paraissent modestes aujourd'hui, mais qui semblaient et qui étaient fort opulentes pour le temps, les magasins de nouveautés, les vendeurs de bijouterie, les tailleurs qui *servaient à la minute*, les marchands de gaufres et les opticiens, les modistes, les débitants de cristaux, tout ce qui était le luxe de Paris, les restaurants et les cafés, attiraient là les militaires, les flâneurs, les provinciaux et les filles. Des cafés, où l'on servait à la fois un verre de bière et une scène de ventriloquie. Des restaurants à *trente sous*, où les sauces affadissantes étaient relevées, disaient les mécontents, d'une musique aigrette. Le café de Foy, dont les glaces étaient célèbres ; le café de la Rotonde ; le café des Mille-Colonnes, où la Belle Limonadière, les draperies élégantes, un mobilier précieux et de « riches quinquets » étonnaient les étrangers ; le café Sabbatino, où les officiers et les élégantes allaient consommer le punch à la romaine, aussi célèbre que le moka du café Lemblin ; le café de Chartres, où le bon ton voulait qu'on déjeunât — comme il était convenable de faire au café de Valois sa partie d'échecs ; le café des Étrangers, qui possédait « plusieurs billards et un orchestre » ; le café Montausier, vaste, étincelant, encombré, où se réunissaient les gens du bel air, ceux qui n'allaient jamais à l'Opéra qu'au balcon, qui ne se faisaient chausser que par Ashley, habiller, que par Catel, et qui ne dînaient que chez Véry.

Véry, Billiotte et les frères Provençaux régnaient despotiquement au Palais-Royal, comme Beauvilliers, rue de Richelieu, Baloine rue Montorgueil, Nicole, au boulevard des Italiens et Henneveu ou Hardivillier au boulevard du Temple. Un estomac qui se piquait d'avoir du goût, ne pouvait absorber un mets un peu célèbre que chez ces rois des traiteurs. Tout le dix-huitième siècle finissant et le dix-neuvième qui commençait, avaient d'ailleurs mis l'appétit à l'ordre du jour. Pendant le Directoire, on avait largement vécu parce qu'on se sentait revivre ; sous l'Empire, on continuait à absorber la vie par tous les pores, parce qu'on ignorait si demain ne sonnerait pas l'heure de mourir. De là, de cette continuelle attente, le besoin de réagir par tout ce qui est l'existence surchauffée : les repas splendides, les vastes gaietés, pareilles à des éclairs, la belle humeur, les chansons narquoises et les rapides amours.

Solignac savourait donc la vie hardiment, pleinement, comme on viderait une bouteille qu'une main brutale peut vous arracher tout à l'heure. Dans cette capiteuse atmosphère du Palais-Royal, il se sentait heureux de respirer et, du même coup d'œil, il admirait, à la devanture de Véry, l'entassement des terrines de Nérac et de Strasbourg, des pâtés d'Amiens, des gigots des Ardennes et des confitures de Bar, et, dans les galeries et le jardin, les aigrettes et les panaches, les étoffes brochées et les tissus transparents qui laissaient, au plein jour de ce beau soir de juillet, apparaître avec une insultante nudité, les bras de statues des femmes et la nacrure de leurs épaules.

Peut-être aussi le beau colonel songeait-il à la femme entrevue, quelques heures auparavant, à la femme au bouquet de roses ; il l'avait, ce bouquet, partagé en deux, laissant la moitié des fleurs à l'hôtel, les tiges baignées dans une eau pure, et il lui semblait que, l'autre moitié, celle qu'il avait emportée, lui mettait sur la poitrine, à l'endroit du cœur, une sorte de brûlure, tandis que son parfum, filtrant à travers les vêtements, montait

au cerveau de Solignac comme quelque chose de féminin, de troublant et de divin.

Mais tout digne qu'il fût des romans de M^{me} de Genlis, le colonel était de son temps. Il prit donc place avec une satisfaction évidente devant une des tables de Véry et parcourut la carte du jour en homme à qui les amourettes n'enlèvent certes point l'appétit.

La nappe était blanche, l'argenterie brillante, les vins vieux, les mets choisis. Solignac fit un excellent dîner tout en sentant toujours, comme s'il en eût été imprégné, cette odeur de roses.

Il achevait son repas, indifférent aux causeries des voisins qui, tout en riant, buvaient du Champagne, lorsque la porte du restaurant s'ouvrit et un homme vêtu d'une longue lévite élégante, mais avec une tournure de valet, entra, et après avoir salué circulairement, vint droit à Solignac et s'inclina avec respect.

Puis, fort poliment :

— Vous êtes bien le colonel de Solignac ? demanda-t-il.

— Oui, dit le colonel.

L'homme aussitôt s'inclina et, ouvrant deux boutons de sa lévite, il prit dans une poche intérieure un billet qu'il tendit à Solignac.

Le colonel regarda tout d'abord le billet sans l'ouvrir, et, chose étrange, il lui sembla que ce papier, comme le bouquet de l'inconnue, était parfumé d'une odeur de roses.

— Qui vous a remis cela ? fit-il comme s'il eût voulu se donner le plaisir d'être intrigué un peu plus longtemps.

Le porteur du billet ne répondit point ; son sourire indiquait que le colonel n'avait rien à faire qu'à lire.

Solignac lisait en effet.

L'homme qui le regardait le vit légèrement rougir, et il surprit dans ses yeux bleus et hardis un éclair de joie juvénile.

— C'est bien, fit le colonel.

— La réponse ?

— J'y serai.

L'autre salua de nouveau, avec une politesse de laquais et sortit gravement, lentement, comme un diplomate qui vient de remplir une mission officielle.

— C'est un roman qui commence, songeait Solignac en relisant le billet, en le respirant pour y retrouver le parfum qui le grisait.

Le billet, sans signature, faisait allusion à la revue de cette après-midi, au bouquet de roses jeté par-dessus les schakos des soldats et rattrapé à la pointe d'un sabre, et celle qui l'écrivait — l'adorable femme de la place du Carrousel — demandait à Solignac de se trouver, au tomber de la nuit, à l'entrée de l'avenue des Champs-Élysées et de la place de la Concorde.

Une femme, en calèche, attendrait là le beau colonel.

— En vérité, se dit Solignac, il est écrit que je n'aurai même point le temps de m'ennuyer pendant les heures qui me séparent du moment où je devrai agir pour Claude Rivière !

Il regarda sa montre, calcula, qu'il avait devant lui plus de deux heures ; et payant la carte, il sortit, traversant le Palais-Royal encombré de promeneurs, de soldais et de femmes, plein de rires, de gaieté, de couleur, de vie ; puis, il se dirigea à pied vers les Champs-Élysées.

L'idée lui paraissait bizarre de ce rendez-vous au coin de la longue avenue mélancolique et quasi déserte alors. Il n'y avait guère, aux Champs-Élysées, que des joueurs de boule ou de longue paume, des invalides errants, des amoureux furtifs.



Il n'y avait guère, aux Champs-Élysées que des joueurs de boules

— *Elle ne veut pas être vue !* se disait Solignac.

Et il se demandait alors comment cette même femme avait osé, devant tous, jeter à un passant le bouquet sur lequel elle appuyait ses lèvres, comme elle lui eût envoyé un baiser ? À quel rang appartenait-elle donc ? Solignac ne l'avait-il pas déjà vue ? Il avait beau chercher, aucun souvenir ne lui rappelait ce pâle visage rencontré quelques heures auparavant pour la première fois.

Le soleil se couchait, rouge, poudroyant, derrière les arbres des Champs-Élysées, au moment où Solignac traversait la place de la Concorde, au milieu de laquelle apparaissait, à ras de

terre, la première pierre, posée neuf ans auparavant, d'une colonne nationale dédiée aux quatre-vingt-six départements, et qui devait remplacer la statue démolie de la Liberté que M^{me} Roland avait regardée en montant à l'échafaud⁶⁴. La colonne projetée n'allait jamais avoir, au surplus, que cette unique et silencieuse pierre.

Il y avait, dans cette vaste place, où tant de sang avait coulé quelques années auparavant, une mélancolie profonde, cette mélancolie des soirs, où il semble que le passé revient, avec tous ses fantômes, aux lieux où s'agitèrent les sombres tragédies d'autrefois. Solignac n'était certes pas un rêveur, mais il ne pouvait se défendre d'un sentiment grave et réfléchi, tout en interrogeant l'horizon du côté des Champs-Élysées pour y découvrir la calèche qu'il cherchait.

La calèche était arrêtée à l'entrée de la promenade à demi déserte. Un valet de pied allait et venait devant les chevaux, tandis que le cocher demeurait immobile sur son siège. Solignac ne distinguait d'ailleurs que leur silhouette. En approchant, il aperçut, mollement étendue dans la voiture aux panneaux vert olive, ornés d'un écusson, une femme brune, enveloppée d'un *schall*, souriante, et qu'il reconnut aussitôt.

Dès que Solignac fut à deux pas de sa voiture, la jeune femme se souleva nonchalamment et dit, avec un léger accent italien, cet accent que Byron devait comparer à des flots de satin sortant des lèvres féminines :

— Ah ! vous êtes venu, colonel ! Je vous remercie !

Et elle le regarda, un moment, sans plus rien ajouter, tandis que le beau Solignac, immobile, considérait de son côté, surpris, charmé, attiré, cette femme de vingt ans, pleine d'une grâce un peu effrayante avec ses yeux brûlant d'une flamme

64

La légende veut que Manon Roland en montant sur l'échafaud ait dit « Liberté, que de crimes on commet en ton nom ». L'alexandrin est beau mais n'est qu'une légende.

verdâtre qui rappelait la lueur livide des flambeaux allumés aux funérailles.

Ces deux êtres, tous eux si beaux, mais d'une beauté différente, lui franc, loyal, rayonnant d'une sorte de générosité ardente, elle consumée d'une passion intérieure, ramassée sur elle-même, concentrée et irrésistiblement séduisante, semblaient s'étudier du regard avant de laisser échapper une nouvelle parole, un mot qui pût faire qu'un des deux se laissât deviner par l'autre. On eût dit deux adversaires se mesurant de la prunelle avant le duel. Et malgré lui, maintenant, Solignac se rappelait les terreurs superstitieuses et les avertissements de Martial Castoret.

Au bout d'un moment, se sentant lui-même comme gêné du silence qui se prolongeait, le colonel dit enfin :

— C'est la première fois, bien décidément, que j'ai l'honneur et la bonne fortune de vous voir, madame ; me connaissez-vous donc ?

— Et qui ne vous connaît, colonel ? fit-elle en souriant. Mais, moi aussi, c'est la première fois que je vous vois ; je me trompe, c'est la seconde, puisque cette après-midi je vous ai aperçu au Carrousel. Et, je vous l'avoue, c'était pour connaître votre visage que j'allais à cette revue !

— En vérité ? dit Solignac un peu intrigué.

— Ah ! vous savez, fit-elle, nous sommes un peu folles, nous autres femmes, et le romanesque a grande prise sur nos cœurs. Eh bien ! on m'a tant parlé de vous et de toutes les façons, colonel, que j'ai voulu voir le héros dont le nom remplissait toutes les bouches, dans les salons de mon pays. Je vous savais à Paris, où je dois passer quelques mois ; — oui, je suis Italienne, — je n'ignorais pas que vous seriez un des acteurs les plus brillants de la revue d'aujourd'hui, et vous ayant aperçu à travers une haie de baïonnettes, dans le brouhaha d'un défilé, j'ai voulu vous revoir de plus près, seul à seule, et je vous ai fait suivre à l'hôtel où vous êtes rentré, au restaurant où vous avez dîné.

Elle s'arrêta, fixant sur le beau Solignac, non pas interdit, mais un peu troublé, ses beaux yeux plus changeants que les vagues dont ils avaient la couleur.

Le colonel regardait le cocher comme s'il n'eût pas voulu qu'on entendu cette conversation.

L'inconnue comprit.

— Il ne sait pas un mot de français, dit-elle. Il ne parle qu'un patois napolitain.

Le colonel ébaucha un sourire.

— Et, demanda-t-il avec une expression légèrement cavalière qui n'allait pas sans un petit tremblement dans la voix, et êtes-vous satisfaite, madame ?

Il essayait de sourire comme pour se railler lui-même, mais il ressentait, en dépit de ses efforts, une impression profonde et l'odeur des roses, le parfum pénétrant, enivrant, amoureux, lui montait au cerveau comme s'il eût rempli l'atmosphère.

— Je ne suis pas satisfaite, dit-elle doucement, je suis heureuse.

Solignac la regarda plus fixement.

— Oui, car je vois que toutes les chimères ne sont pas fausses et que tous les songes n'ont pas d'ironiques réveils. Vous ne comprenez pas, fit-elle en plongeant son regard dans les prunelles bleues, claires et franches de Solignac. Je conçois ! Comment admettre qu'on s'éprenne d'un fantôme ou d'un nom ? C'est pourtant cela. J'ai vu autour de moi tant de lâchetés et de violences parmi les hommes que je me suis demandé s'il n'y avait pas, dans tout ce vaste monde, un type d'honneur et de chevalerie comme la terre en vit autrefois, et quand je posais à quelqu'un cette question éternelle, éternellement aussi votre nom se trouvait sur les lèvres, et toujours, comme si vous étiez le seul homme de cœur d'aujourd'hui, on me répondait : *Solignac*. Alors je me suis dit, colonel, que cet homme-là, s'il était réellement tel qu'on me le dépeignait, noble, superbe et fier, je l'aimerais, et que si je l'aimais, je m'en ferais aimer un

jour. Eh bien ! regardez-moi, je suis jeune, je suis belle, j'ai l'âme triste comme la mort, je n'ai connu de la vie que ce qui en fait le dégoût et ce qui en donne l'horreur : la trahison et le mensonge ; je n'appartiens à personne et ne veux appartenir qu'à moi-même ; si vous voulez qu'une femme capable de donner son sang à celui qu'elle aimera soit à vous comme le serf était à son maître, faites-vous aimer et dites-moi, vous, si vous avez peur de mon amour !

Un tel langage était si inattendu, si étrange, avec ses bouffées de folie ou d'ivresse, que Solignac demeura un moment sans répondre, contemplant ce visage adorable de femme, ces lèvres d'un dessin correct, ces yeux remplis d'infini, cet être jeune et plein d'amour ; puis (comme s'il n'eût point songé à ce qu'il disait), d'une voix plus basse, presque caressante :

— Et pourquoi aurais-je peur de cet amour ? dit-il.

— Parce que mon amour a tué quelqu'un déjà. Un fou ! un niais ! fit-elle avec une sorte de mépris tragique. Lasse d'avoir trouvé dans l'homme à qui je m'étais donnée, non pas un cœur mâle et hardi, mais une poupée, je l'ai congédié. Il a armé un pistolet et s'est fait sauter la cervelle !

Cette femme avait dit cela, froidement, comme la chose du monde la plus simple, d'un ton presque dégagé, sinistre.

Il sembla au colonel que l'écho de la voix de Castoret lui revenait, parlant encore de la prédiction de M^{lle} Lenormand.

Mais Solignac était de ceux que le danger attire. Il eût peut-être souri et passé devant une de ces banales aventures dont ses journées de campagne ou de garnison pouvaient lui avoir laissé plus d'un souvenir. Au contraire, en trouvant là, dans cette femme inconnue, l'attrait de tant de grâce unie à l'idée d'un péril possible, il se sentait magnétiquement séduit et retenu comme par un fluide. Et jamais avait-il d'ailleurs rencontré une beauté semblable, faite de tant d'élégance si capiteuse et si redoutable ?

— Vous n'êtes pas de ceux, au moins, qui se tueraient pour une femme ? demanda-t-elle en regardant encore, et toujours en face, le beau Solignac.

— Il y a des femmes pour lesquelles on mourrait cependant avec joie, répondit-il lentement, de sa voix mâle.

Il se laissait gagner peu à peu par tant de charme, de jeunesse et de beauté.

Le colonel s'était accoudé au panneau de la calèche et, comme s'il eût été seul avec cette inconnue (le valet de pied, d'ailleurs, se trouvait éloigné), il se penchait à demi vers elle, tandis que, le coude appuyé sur ses coussins, le bras nu, ferme, et orné, au biceps, d'un cercle d'or représentant un serpent aux anneaux flexibles, elle se tournait vers lui, si bien que ses glauques prunelles brûlaient en quelque sorte les yeux du beau Solignac et que l'haleine de la jeune femme caressait le visage du soldat.

Au loin, des accords de musique semblaient venir, à travers les arbres, mourir auprès de ces deux êtres perdus dans la solitude de cette vaste place et dans le crépuscule qui se faisait, de minute en minute, plus sombre. C'était les orchestres des cafés où l'on dansait, le dimanche, — et cette fois, à cause de la revue en l'honneur de l'armée de Wagram — au carrefour de l'Étoile.

— Je ne me suis donc pas trompée, dit la jeune femme, vous êtes bien tel qu'on me l'a dit, et je pourrais compter sur votre dévouement et sur votre courage ?

— Allons, dit Solignac en essayant de reprendre le ton railleur qui lui allait si bien, vous avez, je le vois, un ennemi qui n'entend pas finir par le suicide et vous cherchez quelqu'un pour...

— Un *bravo* ! fit-elle en avançant d'une façon dédaigneuse la lèvre inférieure. Les *bravi* sont nombreux dans tous les pays, et si j'avais à me venger de quelqu'un, je n'aurais pas demandé le secours d'un héros. Je n'ai à me venger de personne, je n'ai à me venger que de la vie ! Faites pour être aimée, je n'ai rencon-

tré, vous dis-je, que des gens qui ont menti ou qui ont eu peur...Ceux-là, maintenant, je les méprise ! Je vais à vous parce que je vous aime !

— Moi ? dit Solignac.

— Vous, qui avez dans le regard, dans la démarche, dans la voix, tout ce qui fait le maître, tout ce que nous cherchons et aimons, nous autres : l'occasion de ramper et d'être esclaves. Ah ! la volupté d'être la plus faible ! Le délicieux frisson de la terreur ! Être dominée au lieu de passer sa vie à relever les courages ou hausser les lâches cœurs qui tombent ! J'ai vingt-deux ans, tenez, et il y a en moi toute l'amertume d'une existence de centenaire. J'ai grandi dans l'épreuve ; j'ai eu, au lieu de mère, — elle était morte — une gouvernante, vieille et vile, Apollonia, une de ces femmes qui vendent leurs filles et qui corrompent celles des autres ; j'ai eu pour premiers spectacles les folies d'une cour insensée. Napolitaine, à quinze ans, mon nom m'appelait auprès de ma souveraine. C'est là, dans cette cohue de courtisans et de courtisanes que j'ai appris ce que c'était que le premier sourire et le premier amour. Si c'est cela, c'est horrible. Mais non, je n'ai connu que le spectre de cet amour rêvé, souhaité, poursuivi. Mon père était marquis, colonel, et la reine cependant s'amusait à étaler ma beauté dans ces tableaux vivants qu'elle offrait aux yeux de son époux, ou dont lady Hamilton amusait les regards de l'amiral Nelson. Pouah ! Comprenez-vous pourquoi, après avoir été la victime de cette éducation, de ce milieu où la corruption s'infiltrait comme la malaria dans les marais, j'ai la nostalgie du courage et de l'audace, et pourquoi je suis capable de me donner tout entière à celui chez qui je trouverais cette fierté d'âme que je n'ai jamais rencontrée ? Vous devez me croire folle encore une fois, dit-elle en changeant de ton, je suis là à vous conter ma vie, à vous à qui je parle aujourd'hui pour la première fois ! Mais il faut nous prendre comme nous sommes, nous autres Italiennes, et vous figurer que nous nous sommes rencontrés dans un bal masqué, à San-

Carlo ou à l'Opéra. D'ailleurs, a-t-on bien le temps de s'arrêter aux préfaces quand la mort est partout ? Et qui sait si la femme qui parle maintenant à un soldat ne sera point peut-être, exilée demain et chassée de Paris, à l'heure même où vous partirez, au galop de votre cheval, au-devant des balles ennemies ?

Ces temps de vie rapide, surchauffée et comme instinctive avaient, il est vrai, supprimé dans les comédies humaines ce qu'on nomme au théâtre les *longueurs*. La Révolution et l'Empire furent le moment des actions rapides et des prompts dénouements. L'amour marchait au pas accéléré et les cœurs s'enlevaient à la baïonnette, dans une contredanse ou dans une valse. Et cependant le beau Solignac était stupéfait de l'aventure qui se présentait à lui, sous cette forme inattendue, tout à la fois inquiétante et pleine de promesses.

Une telle entrevue, mystérieuse, furtive, sous les premières étoiles qui piquaient déjà le ciel d'un bleu profond, n'avait certes rien de banal. Solignac charmé, distinguant vaguement dans la nuit qui descendait claire et enveloppante, le cou charmant, les épaules aux courbes élégantes, la taille de cette femme dont les yeux ne le quittaient pas, Solignac séduit et conquis, oubliait peu à peu, — comme si quelque narcotique eût endormi son souvenir, — le prisonnier qui, à cette heure, comptait les minutes aux battements de ses artères.

— Ainsi, cette folie, cet instinct de votre supériorité qui m'a poussée vers vous, vous me pardonnez cela ? disait-elle.

— Qu'importe la cause qui nous réunit ? Vous êtes belle et je vous aime ! répondait Solignac. Qui que vous soyez, je suis à vous !

— Bientôt donc, dit-elle, je vous apprendrai qui je suis !

— Bientôt ?

— Oui, demain, si le sort le veut.

— Demain ? Oh ! le terrible mot ! Pourquoi pas ce soir ? Pourquoi pas sur l'heure ?

— Parce que je veux que vous songiez à moi en vous disant : « Qui est-elle ? » L'inconnu, c'est beaucoup, c'est quelquefois tout en amour !

— Et, après tout, fit Solignac, quand je saurais votre nom, en serais-je plus savant ? Je le connais, d'ailleurs, je les connais, moi, les noms que vous portez : vous vous appelez la grâce, la beauté, la séduction et la jeunesse !

— Dites après cela que les Italiens seuls savent tourner les madrigaux ! fit l'inconnue en riant. Mais vous verrez que, quoique étrangère, je suis des vôtres, colonel, et digne de comprendre vos actes d'héroïsme ! Mon frère est — s'il n'est pas tué — soldat comme vous !

— Soldat ?

— Officier dans voire armée... ou ! mort ! *Chi lo sa ?*

— Soldat ! répéta Solignac.

Ce seul mot venait brusquement de rompre le charme, et sa pensée se reportait, rapide, vers la prison du Temple et l'hôtel de la Rigaudie ; Il se redressa d'un mouvement-instinctif ; comme devant un devoir, et regardant le ciel comme pour y apprendre si la nuit était avancée :

— Madame, dit-il avec une certaine émotion qui ne lui était pas habituelle, l'heure qui vient de passer aura été un des sourires de ma vie ! Mais les plus beaux éclairs sont les plus rapides, et je m'éloigne. Du moins, qu'il me soit permis d'emporter deux choses, une promesse et un nom : — voire nom de femme, non pas l'autre, qui m'importe peu, mais celui qu'on murmure à l'oreille, quand les lèvres sont unies comme les cœurs !

L'Italienne sourit, à son tour, charmée ; puis elle dit, un peu étonnée :

— Vous partez ?

— Certes.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il le faut, madame !

— En vérité ? Et si je vous priais de demeurer encore ? Qui sait si nous nous reverrons jamais ?

— Je vous dirais, avec un soupir : Adieu ou revoir, madame. Et je partirais !

— Vraiment ? dit-elle.

Elle appuya sa main sur le bras du beau Solignac, et, de sa voix caressante et musicale :

— Vous n'avez donc pas compris, murmura-t-elle, que les femmes comme moi jettent leur âme entière dans un bouquet et dans un sourire ?

— Ces roses sont là, dit Solignac, et leur parfum me brûle, ce sourire ne sortira point de mes yeux, et je le reverrai encore en baissant mes paupières ; mais le sourire fût-il éternel et les roses dussent-elles ne se faner jamais, que je jetterais les fleurs au vent et le sourire à l'oubli pour aller où je dois me rendre ce soir !

— *Santa Maria !* dit l'Italienne en retirant sa main, j'avais bien deviné. Voilà un homme ! Eh bien soit. Allez où vous voudrez. Si le hasard nous réunit, nous nous reverrons !

— Le sort ? le hasard ? dit Solignac. Pourquoi pas votre volonté ?

— Parce que — qui sait ? — mieux vaudrait peut-être ne nous retrouver jamais !

Elle soupira.

— Vous me demandiez tout à l'heure si j'avais peur, fit Solignac. Est-ce donc vous qui trembleriez ?

— Moi ? Allons donc !

Elle s'enveloppa de son *schall*, et tendant la main au colonel :

— *Addio*, dit-elle.

Sur cette main petite et nerveuse, Solignac mit un baiser, puis regardant l'inconnue bien en face :

— *No, non addio*, dit-il, *a reverder ci !*

Et, souriant, mais d'un ton de douce prière : Il y a des fées moins jolies que vous et qui réunissent ceux qui s'aiment, ajou-

ta le colonel. Vous ne serez pas plus cruelle qu'elles, n'est-ce pas ?

L'Italienne ne répondit point.

Au moins, dit Solignac, que j'emporte — si je n'ai pas cette promesse — le nom que je vous demandais!...

— Et que vous fait un nom ?

— Que fait à celui qui croit le nom de la divinité à qui il adresse sa prière ?

— Vous le voulez ? fit l'inconnue. Mais c'est peut-être, songez-y, le nom d'une femme qui vous ne reverrez jamais !

— Raison de plus pour que j'en rêve !

Le mot était presque insolent, mais Solignac l'avait dit d'un ton courtois et passionné que lui donnait un accent d'amour.

— Eh bien ! dit-elle, je m'appelais Andréina pour celui qui est mort et je me nomme la marquise d'Olona pour la cour de Naples. Mais pour vous, si je me choisisais un nom, je serais l'amour qui passe, — et que vous avez laissé passer peut être !

Elle appela ses gens.

— À l'hôtel ! dit-elle en italien et d'un ton bref.

Il la regarda une dernière fois. Les chevaux fouettés, la calèche partit au galop du côté de la Madeleine inachevée⁶⁵ et dont Napoléon voulait alors faire un temple de la Gloire. Solignac distingua, un moment encore, la vision qui s'éloignait, puis, voiture et chevaux, et cette femme inexplicable, tout disparut dans la nuit.

Il ne restait plus au colonel, comme il l'avait voulu, qu'un nom et le souvenir de ce premier chapitre de roman qui n'aurait peut-être jamais de fin.

— Andréina ! dit-il. Le nom est charmant et la femme est jolie ! Est-ce bien *addio* qu'elle pensait ? Bah ! ajouta le beau co-

⁶⁵ En décembre 1806 Napoléon décidait de la création d'un temple à la gloire des Armées françaises. Les travaux commencent avant de s'interrompre, faute d'argent, en 1811 puis reprirent dans le projet d'une église qui a été achevée en 1842.

lonel. Le bonheur et le plaisir sont choses divines à savourer, mais le devoir est meilleur encore à remplir. *Fra poco*,⁶⁶ *Andréina* ! Allons sauver le commandant Rivière !

VIII — La délivrance

Claude Rivière, à huit heures du soir, avait entendu tirer extérieurement, par la main d'un gardien, les verrous de sa prison, et ce bruit sinistre qui retentit toujours si tristement à l'oreille du prisonnier lui avait semblé, ce soir-là, particulièrement cruel.

Cette opération quotidienne du verrou tiré porte un nom brutal : le prisonnier, ainsi cadennassé, est *bouclé*. Le terme même sent le supplice.

Claude songea qu'il pourrait, avec ses pinces, faire sauter la serrure de sa porte ; mais, pour limer le verrou, il lui fallait plus de temps qu'il ne lui en restait, car Solignac devait se trouver à dix heures dans le caveau de l'hôtel de la Rigaudie et il n'y avait plus que deux heures à attendre.

Le commandant était prévenu. Castoret avait trouvé le moyen de lui faire parvenir une lettre. La poste humaine qui l'avait transmise coûtait, comme on pense, assez cher à Solignac.

— Dans une heure et demie, le colonel sera près de moi, songeait Claude ; mais pourrai-je le rejoindre ?

Il regarda sa montre ; les aiguilles lui paraissaient marcher avec une vitesse épouvantable.

Au surplus, le commandant n'hésita point : Il se mit à l'œuvre.

La serrure apparaissait intérieurement et, avec les instruments qu'il possédait, Rivière en eut bientôt raison. Qu'était cela d'ailleurs ? Rien. Le plus difficile, l'obstacle absolu, c'était le verrou.

⁶⁶ À bientôt.

Claude prit sa lime et, la passant entre l'étroit interstice de la porte et du chambranle, il mordit le verrou, qui grinça sous les dents de fer. Mais le commandant le sentait énorme, solide, résistant, capable de défier tous les efforts, ce sinistre verrou qui s'étendait ainsi, comme une barre entre le prisonnier et la liberté.

— Qu'importe, se dit Rivière. Essayons !

La nuit emplissait peu à peu sa chambre vide, et par l'étroite fenêtre, des rayons, plus obscurs de minute en minute, entraient et allaient mourir sur le lit plat, à couverture grise, de la prison.

Penché, l'oreille collée à la porte, s'interrompant de temps à autre dans son œuvre pour écouter s'il n'entendait pas, dans le couloir, quelque bruit menaçant, Claude Rivière continuait à pousser la lime sur le verrou où l'entaille était déjà vigoureusement marquée, lorsque, tout à coup il s'arrêta, devenu pâle et la sueur lui montant au front, car il y avait là, derrière la porte — le commandant l'entendait, — il y avait quelqu'un et le prisonnier était épié.

— Tonnerre ! dit Rivière entre ses dents, vais-je donc retomber du haut de mon espoir ?

Il retira silencieusement la lime, la glissa dans son vêtement et attendit.

Certes, un homme était là, Claude entendait ses pas indistincts, et il crut même percevoir comme une petite toux. Mais, chose étrange, l'homme ne bougeait pas, ne s'éloignait pas. Peut-être examinait-il la serrure ? En ce cas, tout était perdu.

Le prisonnier attendait, anxieux, retenant son souffle, et les quelques minutes qu'il passa ainsi lui semblèrent mortelles. Une sorte de main pesante lui étreignait, eût-on dit, la poitrine.

Il se recula instinctivement lorsqu'il distingua le grincement du verrou glissant sur ses gonds.

L'homme qui l'épiait — un gardien sans doute, — allait entrer.

Une pensée farouche traversa aussitôt le cerveau de Rivière. Il songea à se précipiter sur cet homme, à le saisir à la gorge, à le terrasser et à s'enfuir, au hasard, comme un fou. La prison, à la fin, l'étouffait. Il eût risqué sa vie pour retrouver Thérèse.

Mais il s'arrêta bientôt, plus surpris que désespéré, et tendant l'oreille. La main invisible qui tenait le verrou, derrière la porte, le faisait glisser avec des précautions infinies, doucement, lentement, comme si elle eût craint le moindre bruit.

Dès que le verrou grinçait, cette main s'arrêtait et Rivière n'entendait un bruit nouveau qu'un moment après.

— Que signifie cela ? songea le commandant.

Le bruit s'était tû, cette fois, complètement. Rivière regarda par la fissure de la porte. Le verrou n'apparaissait plus maintenant entre les ais et le chambranle. Et cependant — pourquoi ? — la porte ne s'ouvrait point ! L'homme n'entrait pas !

Rivière appliqua de nouveau son oreille à la porte et distingua parfaitement un bruit furtif de pas qui s'éloignaient et qu'on cherchait à étouffer. La sonorité de la voûte du corridor rendait ce bruit encore sensible. Ce qui était certain, c'est que l'homme s'éloignait.

Rivière remarqua en même temps que l'espèce de lueur éloignée qu'il apercevait vaguement, en regardant sous la porte, n'arrivait plus jusqu'à lui, comme si, dans le corridor, on eût éteint le quinquet qu'on allumait toutes les nuits.

Cette fois, Claude Rivière fut intrigué et se demanda si l'homme qu'il venait d'entrevoir et qui avait touché au verrou, au lieu d'être un ennemi, — n'était pas un complice.

Il attendit un moment pour laisser à cet homme le temps de s'éloigner ; puis, il attira doucement à lui la porte qui battait en dedans et poussa involontairement un soupir bientôt étouffé. La porte était ouverte : le verrou venait d'être tiré. Claude pouvait sortir librement, et le long corridor qui menait à la petite cour où était entré *Varus*, ce corridor qu'il fallait franchir, se trouvait plongé dans l'ombre.

Rivière ne craignait plus d'être vu.

— À n'en pas douter, se dit-il, le gardien qui a passé était acheté par Solignac !

Ce fut sa première pensée.

La seconde fut celle-ci :

— Mais si je me trompais ? Si cette facilité à me laisser sortir n'était qu'un piège ? Si l'on m'épiait pour arrêter, en même temps que moi, ceux qui s'intéressent à mon salut ?

Il eut peur un moment d'avoir deviné juste, puis l'audace militaire reprit le dessus, et il attendit, avec une impatience fiévreuse, le moment de rejoindre Solignac.

Toutes ses idées se heurtaient dans sa tête, mais deux images distinctes lui apparaissaient, l'imgo de Thérèse et celle du marquis d'Olona. Et quand il pensait à cette femme, ses yeux se gonflaient d'une grosse larme, mais son poing se fermait quand il songeait à ce traître.

Lorsque neuf heures et demie furent sonnées, Rivière compta les minutes, moins au tic-tac de sa montre qu'aux pulsations de son cœur ; puis, résolu, calculant que l'heure était venue, il rouvrit encore cette porte qu'il avait refermée et se coula dans le corridor, avançant avec précaution, lentement, pour ne faire aucun bruit.

Il avait déchiré son mouchoir en deux, et, se souvenant de la façon dont il avait autrefois passé, la nuit, sous les canons du fort d'Ivrée avec les pieds de ses chevaux tamponnés de paille, il avait enveloppé d'étoffe ses semelles et ses talons.

Aucun bruit. Le commandant glissait dans le corridor comme un fantôme.

Il fit ainsi une soixantaine de pas. Lorsqu'on le conduisait à la petite cour intérieure, il avait maintes fois mesuré ainsi la distance de son cachot à la porte du corridor. Il s'arrêta. Cette porte, qu'il chercha dans l'ombre, était là, épaisse, avec ses gros clous de fer.

Rivière chercha la place du verrou. Les pinces, cette fois, allaient servir au commandant pour faire sauter la serrure. Il n'eut pas même cette peine. La porte céda comme celle du cachot. La même main supprimait les deux obstacles.

Le prisonnier se sentit heureux et déjà délivré lorsqu'il se trouva dans la petite cour. L'air de la nuit le frappa au front. Il respira. Mais celle nuit même, cette claire nuit de juillet, pouvait le perdre. Traverser cette cour, aller jusqu'à l'entrée de ce caveau qu'il avait examiné, naguère, c'était là le danger. Ne pouvait-on l'épier ? N'y avait-il pas des fenêtres donnant sur cette cour ? Et, derrière ces fenêtres, n'avait-on point placé des sentinelles ? Rivière crut même entendre, près de là, le pas d'une patrouille en marche et le bruit des fusils frappant le sol.

— À la garde du sort ! dit-il.

Il se glissa, le long de la muraille, maudissant la nuit étoilée, la tiède nuit d'été, et, rampant, se dissimulant, s'arrêtant parfois, il atteignit enfin l'ouverture du caveau et s'y jeta alors brusquement, comme si là commençait vraiment la liberté !

Le commandant ne pouvait maintenant se guider qu'à tâtons ; l'obscurité était profonde et elle augmentait à mesure qu'il s'enfonçait dans le caveau. Il atteignit la porte. Celle-ci n'était pas ouverte ; mais, à demi pourrie, disjointe, elle céda sous la pression de la pince qui fit sauter brusquement la serrure, et Claude Rivière, avant de s'engager dans le souterrain, se retourna vers l'ouverture du caveau. Il eut alors une émotion profonde. Réalité ou hallucination, il aperçut, se détachant sur l'ouverture plus claire, une silhouette humaine — celle d'un soldat peut-être — et il se dit :

— S'il tire et s'il ne me tue pas, il donne au moins l'alarme, et tout est fini !

Mais brusquement la silhouette disparut, et si vite, que cette pensée traversa le cerveau de Claude :

— Me suis-je trompé ?

Il se hâta d'ailleurs de repousser la porte, et, au hasard, marchant droit devant lui, ses pieds rencontrant parfois un caillou, trébuchant, se retenant aux murs humides, les épaules glacées par des gouttelettes qui suintaient comme des larmes coulent, la gorge prise par un froid de sépulcre, il allait en avant, en avant vers la vie libre, et vers cette vengeance aussi qui donnait un but nouveau à son énergie.

Souvent il lui semblait entendre derrière lui comme des pas. Est-ce qu'on le poursuivait ? Non ! C'était les suintements des voûtes qui tombaient en gouttelettes dans les flaques stagnantes. Il reprenait sa marche dans l'obscurité, battant parfois de loin en loin, pour chercher à savoir s'il ne s'égarait pas, un briquet qu'il avait emporté. Mais la voie souterraine était droite, et Claude Rivière ne rencontrait aucun de ces carrefours où les errants s'égarent. Il continuait donc sa route.

Puis tout à coup, au bout d'un moment il s'arrêta.

Ce n'était pas derrière lui, c'était devant qu'il entendait un bruit sourd, continu, quelque chose comme des coups de pioche.

— Qu'est cela ?

— Allons, se dit aussitôt Claude Rivière, cette fois c'est un ami, c'est Solignac !

Solignac, en effet, s'engageant dans la cave de l'hôtel de la Rigaudie, venait de se trouver en face de la fermeture de terre et de maçonnerie qui interceptait les communications entre l'hôtel et le Temple. Sur-le-champ, habit bas, retroussant ses manches comme un terrassier, il s'était, avec Martial Castoret, mis à l'œuvre.

Le travail de déblaiement avançait.



Solignac, en effet, venait de se trouver en face de la fermeture de maçonnerie

La sortie du souterrain n'était plus bouchée que par une croûte de terre, lorsque Rivière arriva, écoutant, n'entendant d'abord que des bruits d'instruments, puis bientôt distinguant des paroles lointaines, et peu à peu reconnaissant le timbre même de la voix de Solignac.

— C'est bien lui ! J'en étais sûr !

Il eût voulu, de ses mains, trouer cette croûte, percer cet obstacle, embrasser cet homme qui travaillait là, à deux pas de lui. L'âpre envie de serrer son sauveur contre sa poitrine lui causait autant d'émotion que la crainte d'entendre derrière lui accourir ses geôliers, de sentir leurs mains s'appesantir sur son épaule.

— Courage ! criait-il à Solignac. Je suis là ! Courage !

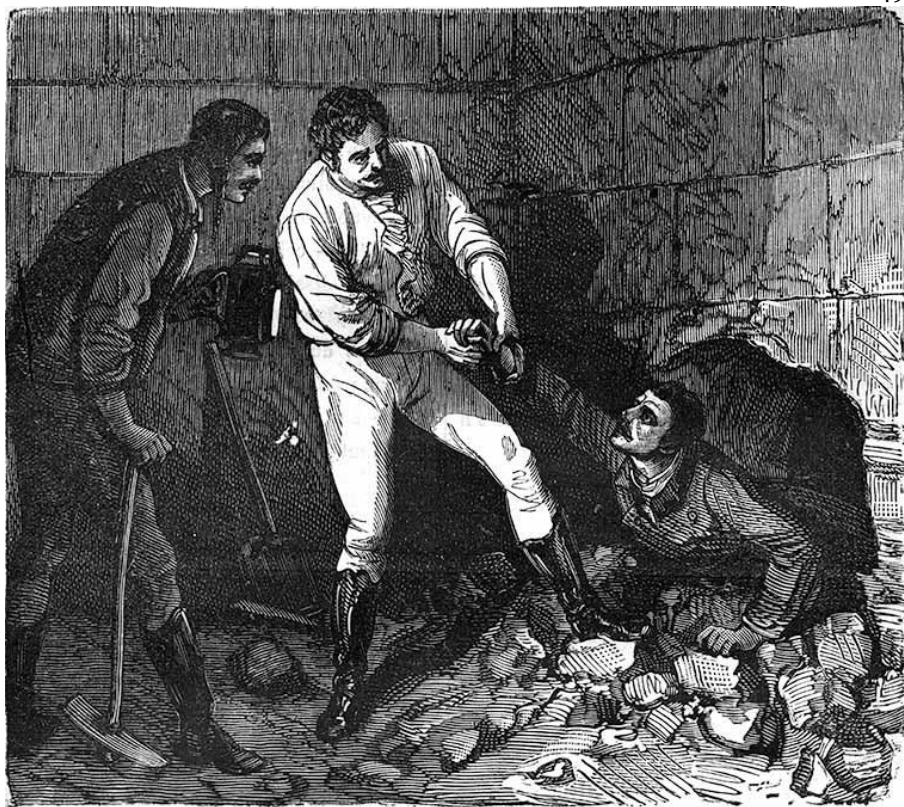
Et Solignac répondait :

— Patience !

Les coups de pioche se faisaient plus fréquents, plus fiévreux. Claude distinguait le son de la terre tombant avec un bruit de mottes qui s'écroulent, Il entendait le choc du fer sur les cailloux, le halètement de ces hommes, encore séparés de lui et si rapprochés cependant !...

Alors il se jetait sur la terre, il la grattait de ses ongles, il la frappait de son pied, il répétait : Courage ! il criait : Merci ! il admirait ce Solignac, intrépide là, comme toujours, et creusant ce trou dans l'ombre comme il eût chargé, en plein soleil, les cavaliers ennemis.

— Victoire ! cria tout à coup le beau Solignac, et sa voix mâle retentit claire et sans obstacle aux oreilles du commandant.



Claude Rivière rampa dans cette ouverture

L'œuvre était achevée, la brèche était faite. Claude Rivière rampa dans cette ouverture, comme un fauve se glisse dans sa tanière, et les mains sordides, les cheveux pleins de terre fraîche, il se jeta, étouffant d'émotion, dans les bras grands ouverts que lui tendait Solignac.

Martial Castoret, tout en s'essuyant le front et en s'appuyant, harassé, sur sa pioche, contemplait, à la lueur de la lanterne placée à terre, cette scène silencieuse et superbe, cette longue et virile accolade de deux hommes prêts à mourir l'un pour l'autre et qui se retrouvaient à travers le danger.

— Allons, dit Solignac en se dégageant brusquement, en route.

Il ramassa son vêtement, le reprit en hâte, et entraînant Claude Rivière tandis que Castoret, emportant les pioches, éclairait la marche, il ajouta :

— Tant que vous ne serez pas hors de ce trou, il y aura du danger pour vous !

— Et pour vous, Solignac !

— Moi ? Ah ! *paobre dé Di* ! je défie bien tous les limiers de Fouché de se douter du métier qu'a fait cette nuit le colonel Solignac !

Il pressait le pas ; chaque minute était précieuse.

— Mais si l'on s'aperçoit de mon évasion au Temple, dès maintenant ? disait Rivière.

— Impossible. On n'apprendra cela que demain. À cette heure, la porte de votre cachot est verrouillée comme celle de la cour, et on vous croit endormi dans le lit d'ordonnance !

— Allons donc ! fit le commandant. Je savais bien que c'était vous qui aviez acheté le gardien qui a tiré mes verrous !

— On peut songer à tout, malgré le proverbe, dit Solignac.

Ils atteignaient l'entrée du caveau donnant sur le jardin de l'hôtel de la Rigaudie.

— Maintenant, dit le colonel, vous allez vous laisser conduire par l'homme que vous trouverez prêt à vous guider à l'endroit que je lui ai indiqué, et vous me jurez que vous n'en sortirez point avant que je ne vous le dise !

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que je vous sais capable de risquer votre vie pour votre cause et que je vous le défends ! Ah ! vous avouerez, mon cher commandant, que j'en ai bien un peu le droit.

— Je suis à vous de cœur et d'âme, répondit Rivière.

— Ainsi, vous attendrez mes avis ? Songez qu'une imprudence de vous pourrait compromettre vos sauveurs ! Si ce n'est pour vous, que ce soit pour nous ! Vous le jurez ?

— Je vous le jure !

— D'ailleurs, soyez sans crainte, vous me verrez demain.

— À demain, dit Claude Rivière.

Solignac l'embrassa encore. Ils sortirent du caveau.

Dans le jardin, deux ombres apparaissaient, l'une immobile, l'autre allant et venant — une ombre de femme.

— Qui est donc là ? dit Solignac tout haut. Fournier devait être seul !

— Je ne sais pas, fit Castoret.

L'ombre féminine s'était approchée et Rivière entendit alors une voix qui, s'adressant à Solignac, disait d'un ton de reproche un peu étranglé par la peur :

— Eh bien ! avez-vous fini ? Je ne vous voyais pas repa-raître... J'étais assez sotte pour m'imaginer qu'il pouvait vous arriver malheur ! Vous l'auriez cent fois mérité ! Vertuciel ! Quel métier ! Monsieur Masser de Latude, qui était un scélérat, quoi qu'on dise, n'en aurait pas fait d'autres ! Ah ! ça, où est-il votre commandant ?

Solignac étendit la main vers Rivière et lui dit rapidement :

— Remerciez la marquise de la Rigaudie, mon cher Rivière, c'est elle qui vous sauve !

— Oh ! moi ! moi !... dit-elle, si on n'avait écouté que moi !... Mais enfin vous voilà dehors. Il faut y rester. Partez vite. Mon majordome va vous conduire (elle désignait Fournier strictement vêtu en cocher). Enchantée, après tout, qu'il ne vous soit pas arrivé malheur, commandant !

Elle tendit la main à Rivière.

— Madame, dit le soldat en s'inclinant.

— Mademoiselle, s'il vous plaît... Allons, allons, partez. Moi, je rentre. Avec le serein qui tombe, on attraperait facilement une pleurésie. Je vous recommande d'arriver à bon port, Fournier !

Le commandant suivit Fournier, qui sortit du jardin sans dire mot.

Rivière traversa avec lui la voûte de l'hôtel, le majordome ouvrit la porte, et, dans la rue, le commandant aperçut un landau dont un petit homme couvert d'un carrick tenait les chevaux par la bride.

En apercevant Claude Rivière, le petit homme fit un mouvement, mais il ne lâcha point les chevaux.

— Montez, monsieur, dit Fournier,

Le commandant grimpa dans le landau, et il y était à peine installé que la portière s'ouvrait de nouveau et que, les bras en avant, l'homme au carrick s'élançait aux côtés de Rivière en répétant avec des sanglots, ce simple nom :

— Claude ! Claude !

— Mon père ! dit le commandant en serrant à l'étouffer le pauvre homme, auquel il se reprocha avec une sorte de colère d'avoir si peu songé dans sa prison, tandis qu'il pensait toujours à Thérèse. Mon pauvre père !

— Et ton pauvre père qui est joliment heureux, mon garçon ! Toi ! toi ! tu es là ! Je te tiens ! je t'embrasse ! Je t'ai ! tu es sauvé ! Ah ! ce colonel, c'est le bon Dieu, ce colonel ! Embrasse-moi donc ! Oui ! encore ! encore ! Ils t'auraient fusillé, vois-tu ! Tu es tout maigre ! Tes mains me semblent tout osseuses ! Ah ! qu'est-ce que ça me fait ! Tu as le temps de te refaire ! Tu vas vivre ! Et je ne te quitte plus, vois-tu, moi, jamais, jamais ! J'espère que tu en as assez de la politique ! Vois-tu où ça mène ? À perdre des beaux jeunes hommes comme toi et à désespérer des vieux comme moi ! Quand je te le disais ! Tu ne m'écoutais pas ! Non, non, va, je ne te fais pas de reproches ! Embrasse-moi encore ! mon Claude ! mon bon Claude ! mon commandant ! Ah ! il peut bien me demander mes deux poings, tiens, ton Solignac, mes deux poings et ma tête, je me les ferais couper pour lui !

Et le vieux drapier, embrassant follement son fils dans l'ombre, tandis que le landau partait au galop, riait, pleurait, et le commandant Rivière sentait sur son front chargé de soucis

tomber ces chères larmes paternelles qui lui semblaient douces et bonnes ; car l'intrépide soldat, dont le cœur se gonflait à se briser, était heureux cependant, sinon consolé, de se sentir aimé d'une telle affection, si profonde, si vraie, si peu égoïste, si dévouée et si sublime.

Quant à Solignac, il était déjà hors de l'hôtel de la Rigaudie.

— Dormez bien, mademoiselle, avait-il dit. Et demain, lorsque la police viendra vous demander des explications, montrez-lui un visage reposé, des yeux non battus et votre cher sourire. Vous avez bien l'air d'être la bonté même, mais qui soupçonnerait que vous avez, vous, fidèle aux Bourbons, des protégés parmi les soldats de l'empereur et des accointances avec les sociétés secrètes de l'armée ?

M^{lle} de la Rigaudie haussa les épaules.

— Voulez-vous que je vous dise ; colonel ? Eh bien ! sous la Révolution, vous m'auriez fait couper le cou, imprudent que vous êtes ! Et je me le serais laissé couper, voilà ce qu'il y a de plus bête, parce que vous m'auriez fait faire tout ce que vous vouliez ! Allons, sarpejeu ! ne restez pas une minute de plus, et dormez bien vous-même. Vous devez en avoir besoin !

Un dernier salut, un dernier baiser sur la main de la vieille fille, et Solignac partit.

— Eh bien ! Castoret, dit-il à son compagnon, lorsqu'ils furent seuls dans les rues des environs du Temple. Une revue ! un sourire de femme ! un ami sauvé ! voilà une journée bien remplie !

— Certes, fit Castoret. Mais il y a quelque chose de trop.

— Et quoi donc ?

— Ça !

Et le soldat tendait à son colonel un petit bouquet de roses.

— Mes roses !

Solignac reprit vivement le bouquet.

— Tout à l'heure, dit Martial Castoret, quand nous avons travaillé, là-bas, ce bouquet est tombé, je l'ai ramassé pour vous le rendre et, en le touchant, savez-vous ce qui m'est arrivé ?

— Non !

— Eh bien, je me suis piqué à ses épines, voilà ! Égratignures de fleurs, mauvais signe !

— Où avez-vous vu, maître Martial, que les plus belles roses aillent sans épines et les plus jolies femmes sans alarmes ? Merci pour le bouquet. Mais le diable emporte tes conseils !

— Enfin, dit Castoret, s'il vous arrive malheur, ce n'est pas parce qu'on ne vous aura point prévenu ! La femme est quelque chose d'agréable, j'en conviens, mais il n'y en a pas une, vous m'entendez bien, mon colonel, pas une qui vaille qu'un brave soldat sacrifie un de ses ongles pour elle !

Solignac s'était mis à rire, tandis que Castoret, pensif, se disait que Catissou⁶⁷ elle-même, cette Catherine Magnac qu'il aimait, Catherine, la nièce du curé, ne lui ferait pas faire un pas à droite s'il prétendait aller à gauche.

Le colonel et le brosseur rentrèrent à l'hôtel Saint-Firmin et s'endormirent, Solignac rêvant de roses embaumées, de musique italienne et de souterrains qui se changeaient en boudoirs ; le brigadier ruminant encore la prédiction de M^{lle} Lenormand et entendant une voix prudente — celle de Catissou, peut-être — qui lui disait :

— Sois égoïste, Martial. Veille sur les jours du colonel. Tu sais bien que c'est en même temps veiller sur les tiens. En ce bas monde, la règle est celle-ci : il ne faut penser qu'à soi-même !

⁶⁷ Catissou a déjà été évoquée note 41 (page 50) à propos du jeu de pique-romme. Cette brave épouse de brigadier a donné son nom à une nouvelle de Jules Clarettie (seize pages) qui paraîtra en 1888 à la Librairie universelle (collection Anthologie contemporaine des écrivains français et belges).

IX — Le frère et la sœur

Lorsque Claude Rivière, avant l'évasion, songeait à la femme qui portait son nom et à cet Agostino Ciampi, marquis d'Olona, qui la lui avait ravie, il se demandait parfois s'ils n'avaient pas fui, quitté la France, et s'il pourrait les retrouver, en supposant qu'il redevînt libre un jour. Le commandant ignorait peut-être que l'endroit du monde où deux êtres peuvent le plus facilement vivre cachés, inconnus, ignorés, c'est Paris. Il y a longtemps qu'on a comparé la ville immense à un désert d'hommes. C'est plutôt la fourmilière où se coudoient, sans se connaître, un million d'êtres fiévreux, agités poussés par tous les prurits. Paris, moins peuplé en 1809, mais aussi bruyant, aussi profondément remué et remuant qu'aujourd'hui, laissait à ceux que le sort a rendus avides d'ombre les mêmes ressources ; l'égoïsme de la foule permettait à l'individu de goûter la même paix.

C'était à Paris qu'avaient résolu de rester Agostino Ciampi et Thérèse Rivière.

Ils s'étaient en quelque sorte réfugiés dans ce quartier, animé alors comme à présent, le faubourg Saint-Antoine, rempli d'ateliers, de fabriques de meubles, de filatures, de manufactures de papiers peints, et, non loin de cet hôtel *Titan* où Réveillon avait établi ses magasins⁶⁸ ; ils logeaient sous un faux nom, se donnant, elle et lui, pour deux époux venus de Florence et qui faisaient le commerce des pailles.

En mettant, entre la rue des Postes où habitait Chambaraud et la rue Montmartre où Rivière avait son logis, une distance assez grande, ils espéraient supprimer tout regard inquisitorial, éviter toute recherche. Depuis l'arrestation du commandant, Agostino tremblait d'ailleurs que la police ne se mît en quête de Thérèse. Averti d'avance que Rivière était menacé, le marquis

⁶⁸ Ce magasin de papiers peints (en fait une manufacture royale de 300 employés) est entré dans l'histoire à cause d'émeutes sur le prix du pain. Une proposition de Jean-Baptiste Réveillon, mal comprise aurait entraîné des émeutes en avril 1789 face à sa boutique, proche de l'hôpital Saint-Antoine.

avait poussé Thérèse à sortir de chez son mari ; et, après l'avoir entraînée avec lui, il avait avoué que c'était pour la soustraire à l'arrestation qui pesait sur elle, sans nul doute, qu'il l'avait en quelque sorte arrachée à la demeure du commandant.

— Eh bien ! j'aurais dû être emprisonnée avec lui, avait tout d'abord dit Thérèse.

— Et serais-tu libre avec moi, folle que tu es ? lui répondit Agostino.

Cet homme avait sur cette femme la puissance étrange et fascinatrice que le reptile a sur l'oiseau. Son œil louche la faisait frissonner d'une sorte de terreur qui la charmait. Superbe, d'ailleurs, avec son teint doré d'enfant de Naples et sa chevelure de buste antique, Agostino réalisait pour cette tête romanesque et exaltée un idéal de beauté insolente qui faisait paraître Rivière, la peau tannée et le chef déjà grisonnant, véritablement vieux, quoiqu'il n'eût que quatre ans de plus que le marquis.

Il avait, ce Ciampi, de si hautaines façons de relever le front, une manière si largement satisfaite de humer l'air et de dilater ses poumons dans son torse puissant, il semblait si parfaitement convaincu du charme de sa voix, de la caresse magnétique de son regard, qu'il s'imposait par une fatuité mâle qu'on devinait doublée d'implacable, de téméraire audace.

Thérèse l'avait bien vite aimé. Elle s'était sentie dominée dès le jour où, attiré lui-même par la beauté sculpturale de la jeune femme, l'Italien avait mis en jeu, pour la séduire, toutes les ressources de sa stratégie amoureuse. Et Thérèse Rivière s'était perdue avec délices, comme si le songe ne devait pas avoir de réveil. Elle avait aimé Ciampi de toute la désillusion que Rivière lui faisait éprouver. Lasse du stoïcisme de Claude, elle avait souri avec passion à ce sentiment nouveau, l'admiration, que lui faisait éprouver le marquis d'Olon. La malheureuse femme, amoureuse de la Chimère, revêtait des vêtements de son rêve l'officier italien que lui avait présenté son mari.

Quant à Agostino, il s'était lui-même laissé prendre à l'amour qu'il inspirait à Thérèse. Certes, il ne l'aimait pas de cet amour passionné et insensé, oublieux de tout ce qui n'était pas lui, que ressentait Thérèse, mais il était fier de posséder cette beauté, cette âme exaltée et vibrante, logée dans un corps de statue. Jamais il ne s'était vu aussi complètement séduit et *pris*, comme on dit, que par cette femme aux yeux noirs, égarés parfois, profonds et brûlants comme eût pu l'être un lac de lave, et qui lui disait, le regardant bien en face :

— Écoute, c'est infâme ce que j'ai fait et ce que je vais dire. Mais je t'aime tant que je n'ai pas de remords !

Ils s'aimaient donc, mais leur amour pouvait se comparer à ces fruits admirables dont un ver caché ronge le cœur. Il y avait une plaie au fond de leur âme.

Agostino, ambitieux et irrité d'avoir manqué sa vie, s'était, on le sait, jeté dans un complot militaire avec l'espoir que la machine impériale craquerait bientôt. Il se reprochait donc, parfois, avec une sorte de fureur, de s'être laissé distraire de son but par une femme, quelque séduisante qu'elle fût. Où pouvait le conduire son amour pour Thérèse ? Ces moments de réflexion étaient rares d'ailleurs, car la puissance de tant de beauté était bien forte encore, en dépit de sa volonté. Le marquis, affamé de plaisir, était de ces hommes redoutables et forts que domptent des yeux de femme. Après avoir juré de ne plus aimer, il aimait encore ; mais il venait une heure où toute sa passion se transformait en colère et où, las comme don Juan de rencontrer toujours les mêmes émotions et les mêmes mots sur des lèvres différentes, il arrachait lui-même de son cœur — s'il avait un cœur — les racines de l'amour, pour se laisser reprendre à un autre regard ou à un nouveau sourire.

Don Juan n'est qu'un voyageur altéré d'idéal qui passe à travers le monde de la passion, cherchant, appelant son rêve et broyant sur son chemin les existences et déflorant les âmes, et

croyant trouver toujours l'infini qu'il réclame et ne rencontre pas.

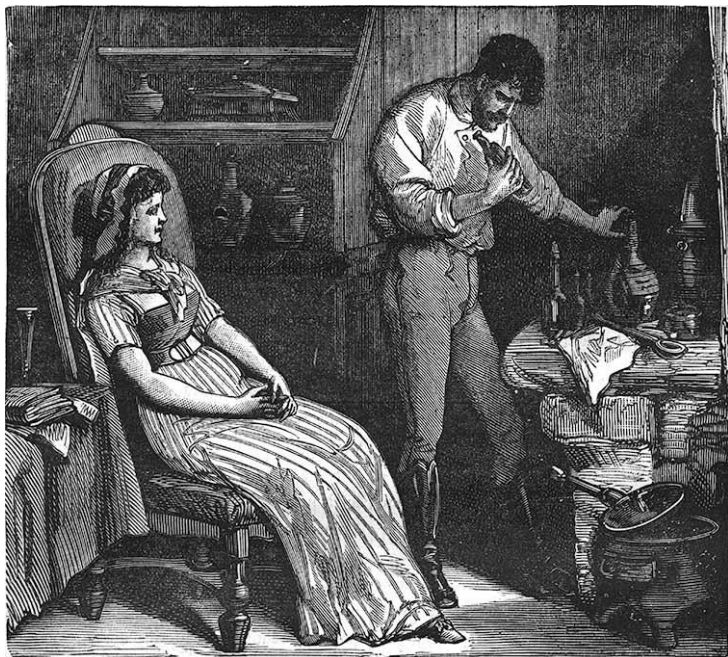
L'amour d'Agostino pour Thérèse ne semblait pas, il est vrai, près de diminuer. La communauté des dangers rapprochait, unissait et liait en quelque sorte ces deux êtres. Agostino savait que ses lettres, imprudemment gardées par Thérèse, devaient se trouver entre les mains de la police. Il n'ignorait pas que la femme du commandant était traquée : car si Thérèse devait demeurer cachée, il pouvait, lui, librement se montrer à Paris, tant que sa maîtresse n'était pas arrêtée. Les mille bruits contradictoires de la foule, des salons, des cafés, le marquis les saisissait donc au passage. Il avait su que Rivière avait été transféré de la Conciergerie au Temple ; qu'en dépit des interrogatoires, le commandant n'avait rien révélé, et que ses complices pouvaient continuer en paix leur œuvre. Rivière mourrait, mais ne parlerait pas. Le marquis avait appris, dans les conciliabules secrets que présidait le colonel Bernard Thévenot, tout ce qu'on voulait tenter pour l'évasion du commandant. Ces conciliabules, qui se tenaient, non plus rue Montmartre, mais rue du Caire, chez celui des conjurés qu'on surnommait *Philopæme*, ces réunions dernières n'avaient eu qu'un but, la délivrance de Rivière ; et la visite faite par Varus Thévenot au commandant dans la petite cour du Temple en était le résultat.

Agostino Ciampi assistait à ces discussions secrètes avec l'espoir dissimulé que tous ces projets n'aboutiraient pas. Deux sentiments s'agitaient en lui : la perspective d'un danger et l'angoisse de la jalousie. Rivière libre demanderait en effet au marquis un terrible compte de la séduction de Thérèse. Sur ce point, Agostino se sentait rassuré. Le péril ne l'effrayait point. Mais si Rivière retrouvait Thérèse ? S'il l'enlevait, à son tour, à son amant ? S'il se vengeait aussi sur elle de l'outrage reçu ? Le marquis d'Olona aimait assez profondément celle femme pour ressentir à cette idée une souffrance anxieuse, et de la peur. D'ailleurs, s'il était capable de rejeter Thérèse à sa vie passée le

jour où il ne l'aimerait plus, Agostino n'entendait point qu'on la lui reprît tandis qu'il éprouvait encore pour elle de la passion et du désir.

— À quoi bon s'inquiéter ? se disait-il. Ils ne sauveront point Rivière ! Qu'avons-nous à craindre ?

Il menait dans la maison du faubourg, une vie assez bizarre. Comme pour chasser les préoccupations qui l'assaillaient, pour donner un aliment à son activité, à sa pensée, il s'occupait — tandis que Thérèse continuait à rêver, — à des combinaisons chimériques. Il triturait, dans une façon de laboratoire obscur et donnant sur la cour, des substances aux odeurs et aux couleurs étranges. Debout, parmi ses fioles et ses cornues, il se plaisait à chercher... quoi ? Thérèse l'ignorait et ne le lui demandait même pas.



Debout, parmi ses fioles et ses cornues

Ainsi recluse, séparée du monde, oubliée, perdue sous un faux nom dans le laborieux faubourg, la nièce du conventionnel Chambaraud était heureuse. Elle avait de ces voluptés de solitude qui s'emparent de certains être capables de se faire un univers des quatre murailles d'une chambre étroite. Il lui semblait que sa vie passée était un songe, que ses tristes journées chez Chambaraud, ses tête-à-tête sévères avec Claude, étaient oubliés. Par ce miracle d'abstraction qui fait que le présent emplit toute une existence, Thérèse était comme persuadée qu'elle avait toujours vécu avec cet Agostino qu'elle aimait si vivement et qu'elle croyait aimer toujours.

Le marquis d'Olona devenait pourtant sombre et paraissait inquiet. Il n'avait déjà plus pour Thérèse les sourires d'autrefois. Quelque chose s'agitait en lui de tragique et de fiévreux. Évidemment cet homme devait souffrir. De quoi ? Des privations qu'il s'imposait, de l'espèce de misère qui venait. Être né noble, avoir pu tout espérer de la magnificence d'un roi et de la faveur d'une reine et se réveiller dans un faubourg, à trente ans passés, avec une vie de lutte en perspective et un amour qui se dressait, comme un obstacle, entre la volonté de l'homme et son ambition ainsi stérilisée !...

— Je n'ai été qu'un sot, se disait-il parfois avec rage. Avec mes folies de la vingtième année, j'ai perdu ma vie, peut-être ! Allons, ajoutait-il, je n'ai plus qu'un espoir, c'est que la conjuration réussisse, et que je bâtisse enfin mon bonheur des débris d'un empire renversé !

Cette conjuration même, il la haïssait pourtant. Vingt fois déjà, cet homme avait agité la question de savoir s'il n'était pas possible de battre monnaie avec une délation. Il s'était demandé si en envoyant les dupes comme Rivière ou Thévenot à la cour martiale, il ne pourrait tirer profit de leur supplice. Mais non. En supposant que l'empereur lui eût acheté sa trahison au prix d'une grâce, le traître n'avait point de clémence à attendre de la part des survivants que sa dénonciation eût épargnés. Il

ne les connaissait pas tous, ces Philadelphes avec lesquels il s'était ligué, et leur poignard pouvait partout l'atteindre. Mieux valait continuer à les servir, afin de s'en servir un jour.

En attendant, il fallait vivre, et Agostino voyait s'enfuir ses dernières ressources. Il possédait une somme assez considérable lorsqu'il avait emmené et comme emporté la femme du commandant Rivière. Mais, dans son âpre désir de s'enfuir, un jour, de quitter Paris, de vivre — il ne savait où, mais libre et satisfait, — il était entré, un soir, dans les salons de cette maison dont le numéro fatidique est demeuré célèbre — le 113⁽⁶⁹⁾ — et là, devant le tapis vert, dans l'atmosphère grisante d'une salle de jeu, sous le lustre échauffant, devant l'or entassé, parmi les joueurs aux faces contractées et les femmes demi nues, souriantes, palpitantes, magnétiques, il avait jeté comme un fou des poignées de napoléons, ivre, insensé, avide de doubler, de quadrupler ce qu'il possédait. Cette fièvre, cette fureur du gain lui avait coûté une fortune. Jamais la salle de jeu n'avait vu peut-être une partie aussi formidable. Agostino s'y était jeté, tête baissée, frénétiquement, avec la passion qu'il apportait, à toutes choses. Après une nuit de lutte avec le sort, il était sorti du 113 écrasé, furieux et ruiné.

De cette préoccupation qui fixait constamment la pensée d'Agostino sur ce mot, sur cette chose — l'argent, — Thérèse ignorait tout. Le marquis eût rougi sans doute de lui faire connaître ce qui s'agitait en lui. Il sentait bien que cette femme, illusionnée et aimante, éprouverait la déception la plus atroce le jour où elle se douterait que l'amour très réel d'Agostino avait pour correctif la terreur de l'avenir, l'horreur de la misère, l'angoisse du lendemain.

La solde d'officier français que touchait le marquis — et dont on lui avait avancé une année, lorsqu'à la suite de sa blessure il

⁶⁹ Le 113 Palais-Royal comportait au rez-de-chaussée un restaurant, à l'étage un salon de jeu et au deuxième un bordel. Lire d'Alexandre Dumas *La femme au collier de velours* et particulièrement le chapitre XV intitulé « Le numéro 113 ».

avait obtenu son congé de convalescence, — était dévorée, comme l'argent qui avait disparu dans la maison de jeu.

Agostino ne pouvait rien réclamer au ministère de la guerre. Et d'ailleurs il se souciait fort peu maintenant de sa carrière militaire. Reprendrait-il jamais du service ? À quoi bon ?

— Si je dois risquer de me faire briser le crâne, songeait le marquis, il faut au moins que ce soit, non pour le compte des autres, mais pour le mien !

Il se trouvait donc dans un singulier état d'esprit, inquiet, exaspéré et amoureux, lorsque la nouvelle de l'évasion du commandant Rivière vint le frapper d'un nouveau, coup et lui inspirer une colère nouvelle.

Thérèse le vit, un soir, rentrer plus pâle que de coutume et avec une flamme sombre dans ses yeux troubles.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle. Regarde-moi, Agostino. Il y a un malheur pour nous ?

— Non, mais un danger !

— Lequel ?

— Le commandant Rivière est libre !

— Acquitté ?

— Évadé.

— Tant mieux ! dit Thérèse. Du moins, ils ne le tueront pas !

— Mais s'il découvre ta retraite, il est homme à...

— À me tuer ? fit-elle. Oui, je le crois. Eh bien ! après ? Je t'aime ! C'est pour toi que je mourrai. Je serais heureuse !

L'Italien ne put réprimer un mouvement de tête orgueilleux. Être aimé ainsi, pour certains hommes, cela passe pour une vertu.

— Tu es une vraie femme ! dit-il. N'importe ! il faut être prudent. Se montrer moins que jamais. Nous avons deux dangers à éviter, maintenant : la police et *lui*.

— Ordonne, répondit Thérèse. J'obéirai ! Faut-il vivre dans une ombre plus profonde ? Veux-tu que je me cache dans une

mansarde, sous les habits d'une mendiante ? Ce que tu me diras de faire, je le ferai !

— Non, certes. Ce n'est point par une telle porte que nous sortirons du danger. Au contraire ! Avant peu, Thérèse, quand j'aurai trouvé l'argent voulu, j'espère bien t'arracher à ce faubourg et t'emporter vers le pays du soleil, riche et fière, toute à moi. À moins que je ne trouve ici — mais comment ? — cette puissance que j'ai dédaignée là-bas !

Thérèse ne comprenait rien aux projets d'Agostino, mais à travers ces paroles énigmatiques, elle voyait clairement que le marquis l'aimait toujours et cela lui suffisait.

Pour Agostino, il n'avait qu'une pensée : fuir, fuir avec sa maîtresse, et le manque de ressources le retenait seul en France.

La nouvelle de l'évasion du commandant Rivière faisait quelque bruit dans Paris, un peu plus de bruit même que n'en avait fait son arrestation. Le duc d'Otrante en frémissait de dépit. Il avait ordonné, avec une véritable colère, d'établir sur cet événement une minutieuse enquête.

— Monsieur Bernier, avait-il dit, je vous charge de mener à bonne fin une telle tâche. Je n'étais pas aussi convaincu que l'empereur de la puissance des sociétés secrètes. Mais la réalité me force à convenir que Sa Majesté a raison. Et il est irritant de voir que des conspirateurs ont, en quelque sorte dans leurs poches, les clefs de nos prisons d'État !

M. Bernier gardait son éternel sourire, mais il ne paraissait pas moins mécontent que son maître. À la vérité, il se passait autour de Fouché des faits qui devaient légèrement étourdir le chef suprême de la police générale. Quelque temps auparavant, il avait trouvé sur son bureau une lettre cachetée, adressée à S. Exc. *M. le ministre de la police, seul*, et où un émigré lui demandait audience. C'était un émissaire des Bourbons, le comte Daché, ancien capitaine de la marine royale, qui venait lui faire ainsi ouvertement des offres pour le compte de Louis XVIII.

Aujourd'hui, la puissance des sociétés secrètes forçait les portes de la prison du Temple. L'audace des républicains n'était donc pas moins étonnante que celle des légitimistes.

— Si je prenais la liberté grande de donner un conseil à Votre Excellence, fit M. Bernier, je lui dirais d'étouffer tout le bruit qui pourrait se produire autour de cette affaire. Un prisonnier qui s'évade, n'est qu'un captif de moins. Mais si les verrous perdent leur prestige, l'autorité en souffre, et c'est dommage.

L'œil pâle de Fouché tomba sur le sourire de Bernier et le ministre répliqua :

— C'est fort juste. Soyons donc très prudents. Et si le commandant nous échappe, consolons-nous de l'échec en redoublant d'activité pour museler les autres.

L'enquête fut menée vivement. M. Bernier était un homme habile. Il lança sur la piste du commandant les plus fins limiers de la police, de ceux qu'avait formés pour la chasse à l'homme le doyen des agents de France, M. Jean-Baptiste Picoulet. Ces policiers experts n'en furent que plus prompts à reconnaître l'impossibilité de retrouver les traces du commandant Rivière.

M^{lle} de la Rigaudie, interrogée, répondit qu'elle n'avait rien vu, rien soupçonné, qu'elle n'avait pas entendu le moindre bruit. M. Fournier, le majordome, prouva qu'il s'était couché de bonne heure, cette nuit-là, étant un peu malade. Quant aux gens de l'hôtel, ils étaient précisément sortis. Le portier, stylé par Fournier, n'avait vu entrer dans l'hôtel personne de suspect.

Il fallait qu'on eût pénétré dans le jardin par-dessus les murailles. Les complices de Claude Rivière devaient avoir connaissance des inquiétudes données autrefois par le souterrain aux gardiens de Louis XVII. De là, le salut du commandant.

En un mot, la police fit buisson creux, et M. Bernier, comme il l'avait conseillé à Fouché, étouffa l'affaire. Il n'en resta, dans l'esprit du public, que quelque chose de confus et de mystérieux

qui ajouta encore à la puissance vague des conspirateurs militaires.

Quant à Agostino, il était à la fois inquiet et courroucé. La certitude que le commandant était là, quelque pari, dans l'ombre, le guettant et prêt sans doute à punir, cette continuelle pensée l'obsédait.

S'il eût possédé encore l'argent qu'il avait naguère entre les mains, il eût dit à Thérèse : « Fuyons ! » Il y a deux sortes de gens qui se refont partout une patrie nouvelle : les aventuriers et les amoureux. Agostino avait, deux raisons pour abandonner la France après avoir quitté l'Italie ; mais où aller ? Et comment vivre ?

Le marquis était tout à ses inquiétudes et à ses doutes, lorsqu'il apprit, par hasard, que depuis trois semaines environ, une jeune femme italienne, dont le signalement le surprit, faisait beaucoup parler d'elle, soit par son esprit dans les salons, soit par ses allures charmantes et sa beauté dans les promenades à la mode.

La description qu'on en fit au marquis d'Olona était bien faite pour piquer sa curiosité. Depuis 1799, et pour mieux faire accepter ses opinions jacobines, Agostino ne portait plus son titre. On ne le connaissait, dans l'armée, que sous le nom du capitaine Ciampi. Or, la femme dont on lui parlait portait précisément le nom des marquis d'Olona, et c'était ce titre qui lui avait ouvert les salons officiels.

— Une seule femme en ce monde a le droit de porter ce nom, se dit Agostino. Est-ce que cette femme serait Andréina ?

Agostino n'avait pas vu sa sœur depuis qu'il avait quitté Naples. Il lui avait écrit à de rares intervalles, elle lui avait répondu plus rarement encore. Il savait que la reine Caroline avait pardonné à l'héritière du nom d'Olona les opinions révolutionnaires du jeune marquis, à la condition que la sœur figurât à la cour de Naples, et fit en quelque sorte amende honorable publique, au nom du frère.

Agostino prit ses informations sur la nouvelle venue. C'était bien M^{lle} d'Olona, c'était bien Andréina.

Elle avait loué rue de la Chaussée-d'Antin⁷⁰, ou plutôt rue du Mont-Blanc, comme on disait depuis 1793, en plein quartier de la finance, alors naissante, à l'hôtel du n°13, à côté de l'ancien hôtel de la Guimard que possédait alors le banquier Perregaux et à quelques pas de la maison du banquier Récamier (Ouvrard habitait aussi près de là), un somptueux appartement où les plus élégants de Paris sollicitaient depuis son apparition, d'être présentés. On parlait d'une installation admirable et M^{lle} d'Olona passait, dans le monde, pour occuper à Paris un de ces postes diplomatiques mystérieux pour lesquels certaines femmes semblent être faites tout exprès, comme si les secrets d'État pouvaient se dissimuler plus facilement derrière les éventails.

La haute société parisienne ne semblait d'ailleurs accueillir la nouvelle venue qu'avec une certaine, réserve. Les femmes se souciaient sans doute médiocrement de fêter une intime amie de la reine Caroline de Naples.

Ce monde bizarre du premier empire, ce monde né d'hier, troublé et mêlé, où l'héroïsme coudoyait l'ambition toujours avide, où l'insolence du fournisseur vivait côte à côte avec la bravoure du capitaine, ce monde affamé de vie, qui jouait chaque jour avec la mort, n'était pas scrupuleux d'une manière farouche. Les libres mœurs du Directoire s'étaient simplement militarisées au feu du canon. Et pourtant les déclassées n'eussent pu parvenir à se faire leur place dans cette société de parvenus. Elles n'avaient pas, comme aujourd'hui, leur rang et leurs fonctions sociales, fonctions de rongeurs ou de termites.

⁷⁰ Cette rue porte ce nom depuis 1712. Sous la Révolution elle a été renommée en rue Mirabeau puis, à la mort de celui-ci, rue du Mont-Blanc avant de reprendre son nom en 1816. De nos jours le numéro 13 se trouve absorbé par un gigantesque bâtiment haussmannien essentiellement composé de bureaux.

Elles étaient les passantes ou les anonymes. Les belles de nuit n'avaient point leur part de soleil.

On eût donc laissé la belle Italienne vivre, pour ainsi dire, en marge du monde, si l'on n'eût appris, au bout de peu de temps, que sa noblesse était parfaitement authentique et que le marquis d'Olona était un des plus anciens du royaume de Naples.

Andréina d'Olona put bientôt choisir, parmi les élégants, les diplomates, les étrangers, ceux qu'elle consentait à recevoir dans son salon, et lorsque le marquis se présenta, rue du Mont-Blanc, un valet lui demanda avec un certain air de hauteur :

— Qui dois-je annoncer ? Je ne crois pas que monsieur puisse être reçu aujourd'hui !

— En vérité ? fit Agostino. Dites à M^{lle} d'Olona que je suis son frère !

— Son frère ? Monsieur est ?...

— Le marquis d'Olona. Allez !

En attendant que le valet revînt, Agostino, debout près de la fenêtre de ce rez-de-chaussée qui donnait sur un magnifique jardin, songeait à l'ironie des choses. Lui, pauvre exilé, perdu à demi après une vie gâchée ! Andréina riche, installée en plein cœur du Paris luxueux !

Machinalement il regardait la longue avenue de marronniers qui, devant lui, aboutissait à un parterre éclatant de roses dont il apercevait les floraisons superbes, au loin, dans un éblouissement de lumière et de soleil.

Deux silhouettes se dessinèrent tout à coup sur ce fond lumineux et, marchant à pas lents, se rapprochèrent de la fenêtre où se tenait le marquis, attendant.

C'était l'ombre d'un homme et celle d'une femme, elle s'appuyait sur lui avec ce délicieux mouvement de liane des femmes qui aiment, lui, le visage penché sur elle, et ses lèvres effleurant ces yeux féminins qui se levaient sur ses yeux, avec une expression de tendresse profonde et d'amour infini.

La femme état mince, élégante, adorable ; l'homme portait la petite tenue des officiers supérieurs de Bercheny.

Agostino cherchait déjà le nom de ce soldat, mais lorsque les deux promeneurs apparurent en pleine lumière, sortant de l'espèce d'obscurité verte dont les enveloppaient les branches des marronniers, le marquis reconnut le colonel Solignac qu'il avait, vu si souvent passer, comme toute l'armée, à la tête de ses hussards.

Et comme Solignac se penchait sur le visage d'Andréina et, s'arrêtant, posait ses lèvres sur ces deux grands yeux baissés, Agostino ressentit un mouvement de révolte et de colère ; un nuage rouge comme ces flux qui montent aux tempes pendant la congestion, lui voilâ un moment les prunelles.

Le colonel avait d'ailleurs quitté la main d'Andréina qu'il tenait tout à l'heure, et Agostino vit un laquais s'avancer respectueusement vers M^{lle} d'Olon.

Agostino n'entendit point ce que disait cet homme, mais il vit Andréina laisser échapper un mouvement étonné et qui n'allait point sans mécontentement.

Puis la jeune femme se tourna vers Solignac et lui dit quelques mots. Le colonel s'inclina, fit un geste de salut et, après avoir baisé la main qu'on lui tendait, s'enfonça dans l'allée sombre, tandis qu'Andréina se dirigeait vers la maison tout en se retournant vers le beau colonel pour lui envoyer un dernier signe d'amour.

Agostino entendait crier sur le sable les pas légers d'Andréina.

Le marquis ne put retenir un mouvement de surprise ravie, lorsque sa sœur entra dans le salon où il l'attendait.

Andréina était charmante, toute vêtue de blanc, avec une rose dans les cheveux, pareille à ces roses que Solignac avait piquées, le jour de la revue, à la pointe de son sabre.

Elle regarda tout d'abord fixement son frère et, d'un air étrange, profond, presque ironique :

— Je te croyais mort, Agostino, dit-elle.

— Et tu portais mon deuil en robe blanche, fit le marquis.

Elle le regarda avec un sourire ironique et dit lentement :

— Qu'est-ce que la famille ? Le sais-tu ? Ce sont ceux qui vous aiment et qu'on aime. Les autres !...

Elle n'acheva pas, s'assit sur un fauteuil, tandis qu'Agostino, debout, la regardait comme s'il eût voulu deviner les pensées qui s'agitaient en elle ; et, railleuse, elle continua à interroger le marquis :

— Je me rappelle le jour où tu as quitté Naples ; Il y a cependant longtemps.

À peine as-tu eu pour moi un regard. Eh bien ! as-tu trouvé la fortune en France ?

— Mes lettres ont dû te dire que les exilés ont assez à faire de vivre. J'ai lutté et je suis debout ; voilà tout.

— C'est quelque chose, dit Andréina, mais ce n'est pas assez.

— Évidemment. Vivre n'est rien. Ce qui est quelque chose, c'est vivre largement. Alors apprend-moi ce qui me reste à faire, car j'ai soif de retrouver le rang que j'ai quitté.

— Je le conçois. Ta folie a été grande, Agostino. Quand on est le marquis d'Olona, on ne s'allie pas aux Jacobins. On demeure avec sa caste et on combat avec elle et pour elle.

— Et c'est ce que tu fais, m'a-t-on dit ?

— Qui l'a dit cela ?

— Personne et tout le monde, la foule...

— Paris s'occupe donc beaucoup de moi ?

— Beaucoup.

— C'est flatteur ?

— Et utile.

— Et que dit-il, ce Paris ?

— Les amis disent que tu es charmante et irrésistible !

— Vivent nos amis ! Mais les ennemis ?

— Ceux-là prétendent que la reine Caroline t'a envoyée ici pour tenir la cour de Naples au courant de ce qui se passe en France, aux Tuileries...

— À ce compte, que serais-je donc ? Une espionne !

— Une ambassadrice, tout au plus.

— Le titre est joli, fit Andréina. Et qui sait ? Il est-peut-être exact.

— Il est donc vrai que la reine ?...

— Sa Majesté veut bien avoir la confiance la plus grande dans mon intelligence et dans mon dévouement. J'avais comme une frénésie de voir Paris. Elle m'a conseillé d'y venir, et j'ai eu l'honneur de correspondre parfois avec Sa Majesté.

— Mais alors.... commença le marquis..,

Andréina le regarda brusquement, plongeant ses glauques prunelles pleines d'éclairs, dans les yeux de son frère, ces yeux troubles et aux regards difficiles à saisir.

— Alors quoi ? demanda-t-elle.

— Eh bien ! dit-il brusquement, la fortune doit être aussi considérable que la puissance.

— Ma fortune ?

— Oui, tu es riche, certainement.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que je suis pauvre, moi !

Andréina hocha la tête.

— Alors, dit-elle, nous pouvons nous tendre la main, *fratello mio* ! Il y a deux ans que je suis ruinée, je vis comme je puis, à l'aventure, après avoir dissipé les biens qui me venaient des nôtres. Je suis avide de plaisirs, affamée de fêtes. J'ai, une nuit, illuminé le parc tout entier de San-Stefano, qui est grand comme une cité, et je l'ai vendu deux jours après, parce que je m'y ennuyais. Le château, qui valait une demeure de roi, ne m'a pas été payé la valeur d'une bicoque. Il y a un peu de folie dans ma légèreté.

— En effet ! dit Agostino, qui se demandait, en l'étudiant, si cette femme mentait.

— Bah ! fit-elle, mieux vaut encore avoir gaspillé, comme je l'ai fait, l'héritage des marquis d'Olonà, que d'avoir fait confisquer tous mes biens comme toi.

— Ainsi, dit Agostino, en tournant ses regards autour de lui, ce luxe ?

— Est le dernier éclat d'une splendeur qui s'évanouirait si je n'étais point femme à la rendre plus superbe qu'auparavant. L'occasion ne manquera pas. Mais, en attendant, marquis, la sœur a le même sort que toi : elle se débat contre la destinée.

— En vérité ! fit Agostino.



Le sourire du marquis était plein de doute et d'ironie

Le sourire du marquis était plein de doute et d'ironie.

— Tu parlais tout à l'heure de la reine, dit Andréina. Eh bien, oui, je suis ici pour la tenir au courant de ce qui s'agite d'intrigues et de romans inconnus dans celle redoutable France. La vie que je mène à Paris, la cour de Naples la paye. Mais tous ces souverains ont la main sordide. J'eusse vécu d'expédients s'il ne me fût resté des bribes de la fortune d'autrefois. Et maintenant j'attends que la libéralité du roi Ferdinand vienne combler les vides que mon luxe a faits dans cette grande ville où le proverbe est renversé et où tout ce qui reluit devient or !

— En vérité ! fit Agostino, et moi qui venais...

Il s'interrompit brusquement, et haussant les épaules :

— Allons, dit-il, il est impossible que tu ne puisses m'aider à sortir de Paris !

— Y a-t-il donc ici un danger pour toi ?

— Peut-être.

— Et pour le fuir, tu voudrais ?...

— Aller au hasard, devant moi, au bout du monde, avec trois mois d'existence assurée. Ne peux-tu me donner cela ?

— Trois mois de vie ! si fait, dit Andréina.

Elle fit glisser de son poignet un bracelet magnifique en or massif incrusté d'émeraudes, détacha de ses oreilles deux diamants qui étincelaient comme deux gouttes d'eau sur des fouilles de roses, et tendant les bijoux au marquis :

— Tiens, prends, dit-elle froidement.

Agostino la regardait étonné.

— Avec cela, tu peux aller où tu voudras, dit la jeune femme. Quand la fortune sera plus clémente, je serai plus généreuse !

— Andréina, dit le marquis en repoussant la main que sa sœur lui tendait, tu ne m'as pas compris. Si effrayé que je sois de la nécessité qui approche comme une louve, je ne suis pas descendu si bas que je demande une aumône. Garde tes bijoux, si tu es pauvre. Je chercherai ailleurs le salut :

— À ton aise, dit Andréina.

Elle jeta les diamants et le bracelet sur une table et d'un ton presque indifférent :

— Et le salut, où le trouveras-tu ? Dans les complots ? C'est insensé !

— Qui t'a dit que je complotais ?

— Je n'en sais plus rien, sur mon âme, mais la chose est vraie, voilà qui est certain. Ah ! *Agostino moi ! povero Agostino !* quelle folie est la tienne ! Encore si tu avais, comme d'autres, la foi qui permet de braver les dangers et de subir les persécutions ; mais tel est l'enfant, tel est l'homme ! À Naples, tu as embrassé par caprice la cause républicaine et tu la sers à Paris par habitude. *Pazzo ! povero pazzo !*

Sais-tu ce que je ferais à ta place, dit-elle en changeant de ton brusquement ? Je referais ma fortune avec le moyen qu'ont employé tant d'autres, je me marierais.

— Le moyen est banal, dit Agostino.

— Sans doute ; mais il est infaillible. Jeune, beau comme un d'Olona, marquis avec cela, en vérité il ne doit pas, dans cette société de palefreniers devenus maréchaux et de régicides gaulonnés, manquer de têtes féminines éprises d'un blason authentique. Nous n'avons plus que cela à vendre. Eh bien ! marquis, je le vendrais, et très cher : Et tiens, dit-elle encore, si tu voulais même épouser une véritable grande dame, qui te dit que tu ne le pourrais pas ?

— Je ne comprends pas, dit Agostino.

— Connais-tu la comtesse de Farges ?

— De nom et de réputation, dit Agostino.

— La comtesse est ma voisine, le mur du jardin de son hôtel est mitoyen avec le mien. Ces arbres, là-bas, sont les siens. Une beauté, cette comtesse. Veuve, jolie, charmante et riche. Courtisée par tous, elle n'a jamais aimé personne, pas même son mari, qui était vieux et qui est mort fort poliment quand il allait

devenir podagre⁷¹. *Per Bacco, Agostino mio*, si j'avais un conseil à donnera un homme, ce serait celui de faire battre le cœur de la blonde comtesse. Une superbe partie à jouer.

Le marquis était silencieux et songeait.

Andréina l'entendait murmurer : « Peut-être. »

Mais comme si l'image de Thérèse lui eût tout à coup passé devant les yeux, pleine de charme avec ses regards profonds et ses noirs cheveux, Agostino promena sa main sur son front et ajouta :

— Allons donc ! Pour se faire aimer de cette femme, il faudrait n'aimer personne !

Et il demeurait les yeux fixes devant la fenêtre ouverte.

— Tu aimes donc, toi aussi, dit Andréina avec un éclat de voix singulier, et comme si elle eût voulu mettre dans un seul mot l'aveu d'un autre amour.

Agostino qui, instinctivement, regardait dans le jardin, où tout à l'heure il avait aperçu Solignac, interrompit brusquement Andréina pour lui montrer le colonel qui se promenait encore lentement dans la grande allée.

— Que fait ici cet homme ? demanda-il.

Un nouvel éclair, mais fier cette fois, plein de bravade et d'orgueil heureux, traversa les yeux de l'Italienne ; puis elle répondit doucement, avec un sourire adorable et une sorte d'ineffable cruauté :

— Le colonel de Solignac ? Que t'importe ?

— Le colonel a l'air d'être ici chez lui.

— C'est qu'il est chez moi, répondit Andréina d'un ton de fermeté hautaine.

Elle se dirigea brusquement vers la porte qui, par un perron de quelques marches, conduisait tout droit au jardin.

— À bientôt, Agostino ! dit-elle alors. Et, saluant le marquis de la main, elle se dirigea lentement vers l'allée de marronniers

⁷¹ Goutteux.

au bout de laquelle apparaissait, comme tout à l'heure sur le fond lumineux, la silhouette de Solignac.

Agostino demeura un moment immobile, regardant Andréina qui s'éloignait. Puis, en se retournant, il aperçut les diamants et le bracelet dont les émeraudes, sur qui frappait la lumière, jetaient des étincelles d'un vert éclatant.

— J'ai rejeté l'aumône, dit-il en donnant aux bijoux un dernier regard chargé de mépris. Que dois-je faire du conseil ?

Il s'éloignait. Comme il sortait de l'hôtel où logeait Andréina, il fut forcé de se reculer pour laisser passer un landau dans lequel se tenait étendue une jeune femme blonde, mince, élégante, adorable, qui lui fit l'effet d'une apparition, et dont l'équipage s'engouffra brusquement dans la porte ouverte de l'hôtel contigu avec le logis de M^{lle} d'Olona.

Agostino était encore debout à la même place, fasciné et pensif, que la lourde porte, poussée par les valets, s'était déjà refermée, et que le marquis gardait encore sur les prunelles cette sorte de tache noire que donne le soleil regardé fixement. Il ne savait, en vérité, si cet éblouissement lui restait de l'éclat aigu des émeraudes ou de la beauté de cette femme apparue ainsi et disparue, et qui laissait après elle comme un parfum d'amour et un sillon de lumière.

— La comtesse de Farges ? se dit Agostino. Avis de femme, avis du diable. Est-ce qu'Andréina aurait eu raison ?

X — La petite comtesse

La vie a de singuliers rapprochements et d'étranges antithèses : pendant que le marquis d'Olona redoutait de voir se dresser entre Thérèse et lui le visage menaçant de Rivière, le commandant n'avait qu'une pensée : retrouver l'Italien et le tuer. Mais, pour Rivière, plus encore que pour Ciampi, la prudence était nécessaire. La police recherchait le commandant avec autant d'activité qu'elle guettait Thérèse. Un pas au dehors, une démarche imprudente, et le commandant était perdu.

Claude Rivière, en sortant du Temple, avait d'ailleurs fait à Solignac le serment de ne point follement compromettre sa liberté pour satisfaire plus tôt sa vengeance ; et ce serment, le colonel le lui avait rappelé avec une gravité profonde. Solignac avait sur son ami l'autorité qu'impose le bienfait : il pouvait facilement arrêter Claude Rivière, prêt à risquer sa propre vie pour trouver la trace de Thérèse. Il n'avait qu'à lui adresser cette question :

— Qui vous dit que vous, de nouveau prisonnier, une enquête nouvelle, des recherches, des confrontations, ne pourraient compromettre les geôliers qui ont été mes complices et moi avec ces geôliers ?

Solignac savait bien que nulle raison de prudence n'eût, empêché Rivière d'aller droit à son but ; mais il n'ignorait pas non plus que, pour épargner un danger à son ami, le commandant resterait dans son ombre, patient dans sa souffrance.

Et c'était pourquoi Solignac, qui ne redoutait rien, avait manifesté cette crainte. Pour détourner le danger de la poitrine de son ami, il affectait de le voir dirigé contre la sienne.

Rivière vivait inconnu dans une petite maison de la rue Neuve-Saint-Jean, comme on appelait alors la partie de la rue du Château-d'Eau comprise aujourd'hui entre le faubourg Saint-Martin et la rue Saint-Denis, — maison solitaire, placée non loin d'un chantier de bois et — par un sombre hasard — tout près de la maison sinistre qu'habitait encore à cette époque, Sanson, le bourreau⁷². Solignac avait d'ailleurs pensé qu'on pouvait plus facilement demeurer ignoré dans ce quartier populeux, et les voisins eux-mêmes ne se doutaient pas que le petit pavillon blotti derrière les piles de bois et les grands arbres avait depuis quelque temps un locataire. Aucun œil indiscret. Un libre passage entre les maisons voisines et le chantier qui permettait au bonhomme Jean d'aller voir son fils, rarement et en s'efforçant de n'être ni épié ni suivi.

⁷² Au numéro 16, qui existe toujours, à l'angle de la rue de Lancry.

À peu de chose près, la vie de Claude était celle que menait Ciampi, c'est-à-dire une vie de troubles continuels et d'angoisses. Un obstacle puissant s'élevait ainsi entre ces deux hommes et les empêchait de se chercher à travers la foule et de s'entre-déchirer : c'était le danger commun. Agostino était obligé de soustraire Thérèse à tous les regards ; Claude se voyait contraint de subir cette espèce de captivité volontaire dans l'asile que lui avait choisi Solignac.

— Mais du moins, se disait-il, ce supplice ne durerait-il pas longtemps !

Sur quoi, sur quelles probabilités, sur quels espoirs, sur quelles gens comptait-il pour redevenir libre de ses actions, maître de punir un lâche ? Claude n'en savait rien. Sur le colonel Bernard Thévenot, sur Solignac, sur le hasard, sur l'impossible, sur toutes ces choses à la fois et sur rien, peut-être. Les malheureux ont de ces confiances d'enfant et de ces superstitions de femme.

— L'important, — disait Chambaraud, que le bonhomme Jean avait prévenu, — c'est que le pauvre garçon soit libre. En vérité, il eût été sinistre de voir périr un homme de sa valeur. Cette Thérèse, ajoutait-il, tout en goûtant aux cailles de juillet, qui m'eût dit ?... Ah ! quand les femmes ont le diable au corps !

Et la cuisinière Julie, entendant l'ex-conventionnel revenir toujours à son refrain habituel, répétait à *l'officieux* de Chambaraud.

— Voyez-vous, citoyen Plantade, vous ne m'ôterez jamais de l'idée que monsieur a été autrefois mordu au cœur par quelque particulière et que la morsure saigne toujours. Oui, oui, citoyen Plantade, même à son âge ! Il y a de ces blessures-là qui ne se ferment jamais.

— C'est à savoir, répondait Planlade, toujours discret comme la tombe.

Chambaraud, — qui ne sortait jamais de l'hôtel de la rue des Postes, vivant en loup dans sa bibliothèque, au fond de son jar-

din, et ne s'égayant, à vrai dire, que dans sa salle à manger, — Sylvain Chambaraud était allé, la nuit, voir Claude Rivière, dans son asile. Ces deux hommes s'étaient regardés un moment, le vieux tendant les mains, au plus jeune et lui disant :

— Je vous plains !

Et le commandant Rivière, avec une expression de résignation sublime et mâle :

— Oh ! l'être le plus, à plaindre, avait-il dit, c'est celui qui viole la parole librement consentie, celui qui s'étant donné se reprend, celui qui ment après avoir juré ! Et ce n'est point la douleur, c'est la trahison qui doit réclamer de la pitié !

Le conventionnel s'était senti profondément ému par cette sorte de stoïcisme d'autant plus admirable qu'il cachait une passion ardente, une de ces passions uniques qui emplissent toute une existence.

— Vous avez raison, avait répliqué Chambaraud. Au reste, il y a deux sortes d'hommes, ceux qui demandent avant toutes choses à la vie le bonheur, et ceux qui en acceptent les devoirs. Vous êtes de ces derniers, mon cher Claude ; et si quelques-uns peuvent vous en blâmer, moi je vous en admire. Mais, un peu désillusionné sur les hommes et les choses, je veux vous donner un conseil. La liberté est femme, elle aussi ; ne lui vouez donc pas votre vie tout entière !

— J'appartiens à la cause que j'ai déjà servie et je lui resterai fidèle jusqu'à mon dernier soupir !

— Et vous aurez raison, sur mon âme. Mais là encore point de duperie. La foule est avide de se courber sous un maître. Laissez-la ramper, et, faites comme moi. Tandis que l'orgie de la force passe à travers le monde, enfermez-vous avec vos livres et relisez *Candide* !

— Ma vie est à mes compagnons d'armes. Le jour où ils viendront me dire : Mourons ou affranchissons-nous, je mourrai !

— Et l'immense cohue anonyme regardera passer vos cadavres sans colère, et laissera l'herbe couvrir vos lombes sans vous garder un souvenir.

— Soit. J'aurai du moins fait mon devoir !

— Et s'il fallait le faire avec vous, je serais bien capable de laisser là mes livres, mes fraises au printemps et mes cerneaux en automne ! Le sacrifice, c'est quelque chose ! Après tout, vous avez peut-être raison, mon cher Claude !

C'était sur ce mot que l'ancien conventionnel avait quitté le commandant.

Claude Rivière, pénétré de douleur, trompé, trahi, était donc plus heureux qu'Agostino Ciampi dans son triomphe, un triomphe lâche et qui, d'ailleurs, recherchait l'ombre comme d'autres recherchent le bruit. Il s'était fait, au surplus, dans l'âme de l'Italien, un travail profond ; il s'était produit en elle comme une sourde germination de pensées nouvelles depuis cette heure où le doigt d'Andréina lui avait, en quelque sorte, montré de loin un but inconnu, une piste à suivre !

La comtesse de Farges ! C'était là, en effet, un parti superbe, quelque chose d'éblouissant et d'inespéré. La fortune se présentait, vivante et charmante, sous les traits d'une femme ! L'homme l'épouserait deviendrait riche d'un seul coup comme par un prodige. Et Agostino, après avoir, demandé quelles étaient la vie, le caractère, les espérances de la jeune veuve, en était venu à se poser, lui aussi, ce point d'interrogation qui revient si souvent sur les lèvres italiennes :

— *Chi lo sa ?*

Qui sait ? L'éternelle songerie des gens et des peuples qui rêvent l'impossible. Et à force de rêver, tout Italien rend accessible l'impossibilité même.

Mais Agostino aimait encore Thérèse ! Eh bien ! il l'aimerait toujours. Et Louise ? Il s'en ferait aimer ! Pourquoi pas ? Toutes ces pensées lui venaient au cerveau, et, les questions résolues aussitôt, le marquis répétait : *Qui sait ?*

La comtesse Louise de Farges était peut-être la plus jolie femme de la cour de l'empereur. Elle avait vingt ans, elle était veuve, et on disait tout bas qu'elle avait le droit de se donner pour une jeune fille. Feu M. le comte de Farges n'était plus là pour réclamer. On comparait souvent la comtesse à la belle M^{me} Récamier, comme elle inattaquable et inattaquée ; mais, au dire des salons, la comtesse Louise était moins déesse, plus femme, et l'on sentait que dans sa poitrine un cœur battait ou pouvait battre.

Le joli sourire qui passait d'habitude sur ses lèvres rieuses, semblait dire seulement :

— Je ne demande qu'à aimer, mais je veux choisir !

Rebelle, en effet, à tout nouveau projet de mariage, ne voulant plus, disait-elle, recommencer à faire le bonheur d'un autre sans le partager, elle demeurait indépendante, n'ayant pour toute famille que son grand-père, austère vieillard qui était comme la personnification même du passé, et avec lui des parents éloignés. Riche, adorée par ses amis, admirée, aimée de la foule des salons, heureuse de sentir que chaque main tendue vers elle, chaque regard échangé était une avance et parfois comme une caresse, la comtesse Louise se laissait vivre, tout enchantée et comme enivrée dans cette atmosphère d'élégance, d'affection, de dévouement et d'amour.

Au dernier Salon, le portrait de la comtesse de Farges, peint par Robert Lefèvre⁷³, avait été le grand événement, la vraie séduction de Paris. Comme on en parlait devant Napoléon, et qu'on reprochait à la beauté de Louise de Farges une certaine grâce qu'on traduit vulgairement par le terme, d'ailleurs impropre, de *mièvrerie*, l'empereur répondit par ce mot que nous ont rapporté les *Mémoires* du temps :

⁷³ Robert Lefèvre (1755-1830). Il semble que dans ces années-ci, le salon de peinture (alors au Louvre) ne se tenait que lors des années paires.

— Il y a de belles femmes qui ne seraient belles que dans un régiment de dragons ! La comtesse Louise est charmante comme un bijou !

M^{me} de Farges passait au surplus pour l'enfant gâtée de l'empereur qui lui savait gré d'embellir sa cour. Il plaisait au parvenu de voir auprès de lui la descendante d'une famille illustre. Le comte de Farges avait été un des premiers gentilshommes ralliés au régime impérial, et l'officier de fortune, devenu César, n'oubliait pas l'honneur qu'avait fait à son empire de fraîche date ce descendant des preux. Louise de Farges n'était-elle pas elle-même la fille du marquis de Navailles ? et le vieux Navailles, septuagénaire, qui vivait encore, ne pouvait-il devenir, si la comtesse s'en mêlait, un des sénateurs de l'empire ?

D'ailleurs l'empereur subissait, comme les autres, le charme de la grâce exquise, honnête, irrésistible de la comtesse Louise. Il vantait le goût délicieux de ses toilettes et, plus d'une fois, durant ses impériales fâcheries avec Joséphine, à laquelle il reprochait fréquemment, comme on sait, ses dépenses extravagantes, ne voulant, disait-il, voir jeter l'argent par les fenêtres, qu'à ceux-là seuls qu'il enrichissait, on l'avait entendu s'écrier :

— En vérité, ma chère, prenez modèle sur la comtesse Louise ! Elle sait admirablement s'habiller ! Elle ne s'affuble pas de colifichets ! Elle ne met pas de ces affreux turbans à aigrette si chers à ce *bas bleu* de M^{me} de Staël ! C'est un modèle, c'est l'oiseau rare que cette petite femme-là !

Un soir, à une réception de gala, l'empereur — qui tenait tant à l'économie qu'on l'avait vu, en habit bourgeois, entrer dans un magasin de passementerie pour contrôler le prix d'un gland de rideaux fourni par le tapissier des Tuileries — un soir, après avoir complimenté la comtesse de Farges sur la simplicité charmante de sa robe de bal, tout uniment ornée, ainsi, que sa coiffure d'une modeste fougère, l'empereur, toujours séduit et

toujours prêt aussi à donner une leçon à Joséphine, dit à l'impératrice, assez haut pour qu'on l'entendit :

— Regarde comme la petite comtesse est jolie ! En voilà une, du moins, qui ne ruinera pas son mari, si elle en reprend un, avec ses chiffons !

Joséphine souriait ; elle savait que ce simple herbage sortait de chez Bachmann-Bapst et Bapst-Ménière⁷⁴, les joailliers du quai de l'École⁷⁵, et que ce délicieux travail en argent peint en vert coûtait plus de vingt-cinq mille francs !

— Ce qui prouve, disait le lendemain l'impératrice en contant l'anecdote, qu'on peut s'entendre fort bien à gagner des batailles et fort mal à apprécier les chefs-d'œuvre de la joaillerie !

Louise de Farges était assez riche pour se passer de ces fantaisies. Elle ne dépendait d'ailleurs de personne. M. de Navailles, qui, ancien capitaine de la marine royale sous Louis XV et Louis XVI, ne sortait pas plus de sa chambre qu'autrefois de sa cabine, le vieux marquis de Navailles, l'aïeul de la comtesse, la laissait libre, quoiqu'il en fût navré, d'aller à la cour de celui qu'il n'appelait jamais que de ces trois noms : *l'usurpateur*, le *Corse*, ou *l'infâme*, sans compter l'empereur des *Jacobins*.

— Je ne vous contrarierai en rien, comtesse, lui avait-il dit, et puisque M. de Farges, votre époux, avait accolé son blason à ces sabres, libre à vous de continuer à paraître dans une telle pétaudière ! Mais où ma volonté paternelle interviendrait, c'est — entendez-moi bien : — à l'heure où il vous prendrait fantaisie de choisir un époux parmi ces soldats ; alors je me souviendrais que je suis le marquis de Navailles, et que, malgré ces libertés nouvelles dont je me soucie comme d'un zeste de citron, malgré votre émancipation, votre veuvage, moi, représentant de la fa-

⁷⁴ Georges-Frédéric Bapst (1756-1826), Paul-Nicolas Menière (1745-1826).

⁷⁵ Actuel quai de la mégisserie, près du Châtelet.

mille et le dernier de la branche aînée d'une race de preux, j'ai le droit de dire : « *Je veux !* » à la fille de mon fils !

— Vous avez ce droit-là, certes, monsieur le marquis, avait répondu la comtesse, mais soyez sans crainte, votre petite-fille ne vous donnera pas l'occasion d'en user !

— Pourquoi ?

— Parce que je ne me remarierai vraisemblablement jamais !

La comtesse, en effet — Agostino le savait maintenant — paraissait plus enchantée de sa liberté qu'elle n'eût pu l'être d'une union nouvelle. Rue du Mont-Blanc, elle avait réellement sa cour. Les poètes et les artistes y étaient reçus, en même temps que les courtisans des Tuileries, un peu comme ils devaient l'être plus tard à l'Abbaye-aux-Bois⁷⁶.



Elle avait réellement sa cour. Les poètes et les artistes y étaient reçus

C'était même là le seul grief qu'eut jamais articulé Napoléon I^{er} contre celle qu'il appelait *sa petite comtesse*.

— Ah ! ça, vous aimez donc les idéologies, comtesse ? lui dit-il un jour brusquement.

— Les idéologues, sire ?

— Les rimeurs, les phraseurs, les gens en appétit d'ambrosie !

— J'aime tout ce qui charme et tout ce qui pense, comme j'aime tout ce qui est souverain et digne d'admiration, sire !

— Oui, vous vous en tirez par un compliment. Il y a toujours de la fine mouche dans la femme la plus charmante. Enfin, dites-leur donc de ma part à vos poèteaux, qu'il est de leur devoir de nous faire des tragédies patriotiques, guerrières, des pièces de quartier général, en un mot. Quand la poésie ne sert pas à marquer le pas de charge, elle n'est bonne à rien !

— En vérité ! Pas même à célébrer les victoires gagnées au son du clairon, sire ?

— Cette petite femme ! avait dit Napoléon en s'éloignant, elle a toujours le dernier mot !

Et c'était là celle dont Andréina avait fait brusquement passer le fantôme devant le désir ambitieux d'Agostino ! C'était là celle que le marquis avait aperçue, éblouissante de beauté, emportée dans son landau comme une déesse dans un char !

Et, peu à peu, avec les journées, avec les nuits pleines de rêves de fortune faits aux côtés de cette Thérèse, qui était elle-même un rêve d'amour, mais réalisé au prix d'une infamie, Agostino Ciampi en était venu à se dire que la fortune était là, derrière la muraille du jardin où il avait vu Solignac se promenant avec Andréina, et il se répétait à lui-même, comme pour s'exciter à plus oser, à plus espérer, à tout entreprendre :

— Eh bien ! oui, Andréina a raison ! Il faut épouser cette femme !

Tous les mirages sont séduisants et paraissent placés à portée de la main quand on ne cherche pas à les atteindre. Mais,

pour réaliser un semblable songe, que faire ? Pour être aimé de Louise de Farges, quelle aventure tenter ?

Chose extraordinaire, Agostino aimait toujours Thérèse. Il l'aimait pour la séduction puissante qu'elle gardait, pour sa beauté de marbre, pour cette flamme dont elle était animée et dont elle le brûlait lui-même. Cet amour, le marquis savait bien qu'il pouvait être la satisfaction d'une passion, mais que le terme en était marqué. Même aux heures d'ivresse la plus profonde, Agostino n'avait répondu que par un sourire à ces incessantes questions de la femme aimée et avide d'un amour éternel :

— Toujours, n'est-ce pas, tu m'aimeras toujours ?

— Oui, toujours, disait-il.

Et sa pensée cheminait ailleurs.

Ce *toujours* devait-il avoir beaucoup de lendemains ?

Thérèse ne calculait pas. Elle croyait. Mais une telle âme, si confiante, — plus encore, si crédule, — était faite pour se détacher rapidement et se reprendre le jour où elle s'apercevrait qu'elle s'était trompée et qu'on l'avait trompée.

Pour le moment, elle trouvait dans son affection une excuse à son crime. Cette femme en était à croire qu'on peut ainsi recommencer sa vie et qu'on n'a rien à craindre lorsqu'on a trouvé le dévouement attendu et la réalisation d'un rêve.

Ce chimérique et romanesque esprit devait au surplus s'éveiller brusquement, comme on se redresse en sursaut, la nuit, aux cris effrayants d'incendie.

Les jours avaient passé, pendant lesquels Ciampi avait médité les paroles et comme le mot d'ordre d'Andréina. Quelle que fût sa persistante passion pour Thérèse, le marquis était résolu à l'immoler à son ambitieux désir. Il était de ceux qui n'hésitent pas devant une amputation pour sauver le corps.

Agostino revint un soir, à l'humble logis du faubourg Saint-Antoine, plus pâle qu'à l'ordinaire, les lèvres serrées, silencieux. Il tenait baissées sur ses prunelles ses paupières alourdies, et ce

regard, impénétrable d'ordinaire avec son léger strabisme, était devenu invisible.

Thérèse fut frappée par l'expression de cette physionomie et elle devint aussitôt inquiète. Nature magnétique et d'une impressionnabilité singulière, elle éprouva tout aussitôt ce pressentiment d'un malheur quelconque, sorte de divination indéniable, absolument réelle, et qui fait parfois de la vie un incroyable roman.

— Qu'y a-t-il, cette fois ? demanda-t-elle au marquis en essayant de le regarder en face.

Il baissait la tête, il évitait ce regard. L'expression du mâle et superbe visage de cet homme était d'ailleurs une sorte d'ennui et de malaise plutôt que de colère ou de douleur.

— Que se passe-t-il ? Tu as vu mon mari ? demanda Thérèse.

— Non !

— Alors, pourquoi cet accablement ? Ne sommes-nous plus en sûreté ? Faut-il fuir encore d'ici ? Si tu le veux, nous partirons ce soir même.

— Eh ! fit Agostino, qu'importe le coin du monde où l'on se trouve si l'on n'y peut vivre selon son désir !

Il avait prononcé ces mots avec une amertume concentrée qui montra bien à Thérèse qu'elle ne s'était point trompée.

— Tu souffres, Agostino, dit-elle. Que te manque-t-il ?

— La vie ! fit le marquis.

Thérèse recula, surprise.

— Eh bien, oui, la vie ! reprit le marquis, car végéter comme nous le faisons, est-ce vivre ?

— Si tu penses à moi, je te jure que je n'ai jamais été aussi heureuse, jamais, entends-tu, que dans cette sombre maison !

— Oui, sans doute, je songe à toi... à toi qui t'es dévouée et sacrifiée... Mais nos deux existences ont encore d'autres soucis.

— Lesquels ?

— Thérèse, dit Agostino, je suis sans ressources maintenant.

— Sans ressources ?

— Oui. Ah ! voilà des réalités qui coupent les ailes à tous les songes ! Plus d'argent. Je me débats dans le vide. Je cherche. J'interroge. Il y a comme une muraille là, devant nous, infranchissable et contre laquelle tous mes efforts vont se briser comme des bulles de savon ! Je ne t'ai rien dit jusqu'ici, voulant garder pour moi et en moi toutes mes inquiétudes ! Que d'heures d'anxiété ! Mais la misère, tu ignores ce que c'est, toi, Thérèse, cette chose épouvantable : la misère ? Eh bien, elle est là, elle nous guette ! Demain elle va nous étreindre !

Thérèse regardait Agostino Ciampi avec des yeux presque égarés. Il ne lui avait jamais parlé ainsi ! On eût dit vraiment que ce n'était plus le même homme.

Il mettait tant d'acharnement à prononcer ce mot lugubre, — la *misère*, — qu'elle se demanda un moment s'il ne voulait pas tout simplement mettre à l'épreuve le courage de la femme aimée.

Mais non. Le marquis continuait. Il peignait à Thérèse ses luttes, ses tentatives, ses désirs, ses rages, ses déceptions.

— J'ai vendu mes bijoux, je n'ai plus rien !... Sans cela ! dit Thérèse.

— Ah ! tes bijoux ! qu'est-ce que tes bijoux ? La bouchée d'une partie de cartes !... J'en ai dévoré bien d'autres ! — Oui, pour fuir avec toi, pour être riche, pour toi, j'ai joué et j'ai perdu. Maintenant, je n'ai plus qu'à reprendre ma capote de soldat et à aller me faire casser la tête pour une cause qui m'importe peu. Quant à attendre le succès de ce complot militaire où des insensés ont mis leur tête pour enjeu, voilà encore une partie que je n'espère plus gagner ! Je l'ai cru un moment. *Ohimè*⁷⁷ ! quelle sottise ! Tout est dit. Je suis désespéré ! Que faire ?

— Je n'en sais rien, répondit Thérèse, mais ce que je devine, c'est que tu ne m'aimes plus !

— Moi ? fit Agostino.

Elle avait prononcé cela d'un ton grave qui ne lui était pas habituel. On eût dit que quelque chose venait de s'écrouler en elle brusquement, comme sous un vent d'orage.

— Chère Thérèse, ne t'ai-je pas dit que c'était pour toi que j'ai tenté le sort, jeté au tapis vert tout ce que j'avais ? Tout, tu entends ? Ah ! *maladetto* ! Une fortune !

— Eh bien ! pauvres ou non, ne pouvons-nous pas nous aimer ? reprit la jeune femme en plongeant, celle fois, son regard dans les yeux fauves du marquis.

— Oui, nous aimer, dit-il, mais non pas jouir de celle vie que je voulais somptueuse et large. Être pauvre, quelle rage ! être dédaigné, ne pas avoir sa place au banquet, quand on y a droit et quand on a, comme moi, les dents d'un affamé ! Tu ne comprends pas ? ajouta-t-il en se tournant à son tour, et bien en face, vers Thérèse, qui demeurerait immobile, comme écrasée par ces paroles dont chacune était une révélation.

— Si, je comprends, répondit-elle. Ou du moins, j'ai peur de comprendre !

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'entre toi et le monde entier je n'hésiterais pas, je le resterais ; et qu'entre moi et je ne sais quel rêve de grandeur ou de luxe, tu me sacrifierais sans pitié, comme une chose inutile. Je le vois... je le sens... Oh ! ne dis pas non ! Je viens de lire en toi-même comme dans un livre ouvert.

— Tu dois lire alors que ton nom remplit ma pensée, que passer mes jours à tes côtés serait ma joie, mais tu sais aussi ce que m'a coûté cet amour : — la ruine de mes ambitions.

— La ruine ? Et moi ? dit-elle, ne m'a-t-il donc pas coûté l'honneur ?

Elle darda encore sur Agostino ses grands yeux noirs pleins de feu.

— En vérité, dit-elle encore, ce n'est donc rien le repos et le renom d'une femme ? Tes anxiétés ! As-tu donc compté mes heures d'insomnie ? T'es-tu demandé si je ne songeais point

parfois à l'homme dont j'ai tué la vie ? Ah ! l'égoïsme de l'amour des hommes ! Tu as calculé, je le vois, tout ce que tu as perdu en m'aimant, mais tu as oublié que celui des deux qui a le plus donné, c'est moi qui t'immolais mon passé et qui te sacrifiais le nom d'un homme d'honneur !

— Honneur pour honneur, va ! répondit le marquis d'Olona, avec un strident éclat de rire. Si lu es tombée par moi, je me suis avili pour toi. La balance est égale !

— Ah ! cette fois, s'écria Thérèse, c'est cette fois que je ne comprends pas !

Elle prit Agostino par les mains :

— Que veux-tu dire ? Qu'as-tu donc fait pour moi ? T'ai-je rien demandé de coupable ou de vil ?

— Non, mais je t'aimais, cela suffisait ! Pour te garder, pour avoir le droit de l'emporter loin de ce pays, loin de ce Paris où *il* est et où il est libre, j'ai...

Il s'arrêta brusquement, comme s'il eût craint d'en avoir trop dit.

— Eh bien ! fit-elle, j'attends. Qu'as-tu fait ?

— Rien.

— Si ! Oh ! tu parleras ! Pourquoi as-tu commencé à parler ? Agostino, je t'en conjure, Agostino... ' Qu'as-tu fait ?... Rien de coupable, n'est-ce pas, rien de mal ?... Je te rêvais, je te voulais supérieur aux autres... C'est pour cela que je t'ai aimé... Tu n'as point forfait à l'honneur, toi, un Ciampi ?... Le marquis d'Olona faire une vilénie ! Allons donc ! est-ce que c'est possible !

Il se taisait.

Thérèse sentait maintenant une horrible angoisse lui tordre le cœur.

Cet homme, grand, herculéen, avec sa chevelure frisée, sa carrure athlétique, ses mains larges et osseuses, semblait accablé et baissait la tête comme un enfant.

— Enfin, reprit-elle, est-ce qu'on te poursuit ? est-ce qu'on te cherche ?

— Non ! dit-il avec une expression bizarre et ironique, oh ! non... Ce que j'ai fait, nul ne le sait, nul ne le saura jamais... que toi !

— Moi ?

— Et pourquoi pas ? dit-il comme en prenant un parti. Ce secret t'appartient bien un peu, puisque c'est pour toi, oui, pour toi, entends-tu, que j'ai volé !

Il semblait prendre comme un atroce plaisir à se déshonorer lui-même aux yeux de cette femme. Il eût été avide de son mépris et de sa haine qu'il n'eût pas mieux dit et avec plus de brutalité amère.

Volé ! Thérèse recula, terrifiée, à ce mot infâme. Volé ! Elle lui troua le cœur, pour ainsi dire, du regard. Volé ! encore une fois, était-ce possible ?

— Que dis-tu là ? Volé ! Toi, voler ? Que ferais-tu à celui qui t'accuserait de cette horrible bassesse ? Voler !

— Eh bien ! oui, je l'ai fait ! Et c'est pour toi, le dis-je, pour vivre loin d'ici, avec toi, pour aller au bout du monde et n'entendre jamais que ta voix !

— Ainsi, cela est vrai ?... Répète-le, dit Thérèse. Tu ne te joues pas de moi ?... C'est bien toi qui me dis cela ?... Voyons, Agostino, tu es fou ! Reviens à toi !

— J'ai dit la vérité, fit le marquis avec un geste farouche. L'argent que j'ai joué au 113, cet or que j'ai voulu décupler et qui roulait là devant mes yeux, devant mes mains, tout cela était à d'autres !

Thérèse, cette fois, bondit réellement en arrière, comme si elle eût mis le pied sur quelque reptile. Elle avait douté jusqu'à présent. Tout ce qu'avait dit Ciampi lui avait fait l'effet d'une hallucination douloureuse. Cette affirmation nette et plus éperdue que cynique ne lui permettait plus maintenant aucune illusion. Le vol, cette chose ignoble, ce crime plus bas que le meurtre même, avait marqué de sa griffe ce visage hautain d'Agostino, ce large front que Thérèse avait vu souvent sou-

cieux, ignorant que ces soucis mêmes étaient faits d'une telle honte.

— Et pourquoi me révéler un tel crime, marquis ? demanda-t-elle brusquement à Ciampi, que son titre, ainsi jeté avec colère, étonna sur les lèvres de cette femme. Pourquoi ? Pour que je devienne votre complice ?... Ah ! je croyais seulement m'être perdue ! Malheureuse que je suis ! Je suis tombée !

Elle s'était comme affaissée sur une chaise, les mains jointes machinalement entre ses genoux, et elle fixait le parquet sans le voir et en hochant la tête.

Le marquis la regardait d'un air étrange et il semblait à la fois la couvrir des yeux et l'épier. Évidemment, cet homme avait eu un but en jetant ainsi brutalement à Thérèse une révélation aussi terrible. Mais ce qu'il voulait, ses prunelles ne le laissaient point deviner.

— Ainsi, dit-il lentement, après un instant de silence poignant où l'on n'entendait dans la chambre que la respiration oppressée de Thérèse, vous ne me pardonnerez jamais ?

— Moi ?

— Toi ! fit-il en donnant à sa voix une profonde expression d'amour.

— Était-ce donc une confession et comptiez-vous sur moi pour vous absoudre ?

— Peut-être, dit Ciampi. Ce secret me pesait. L'étouffer en moi plus longtemps eût été impossible. J'ai parlé. Eh bien ? ajouta-t-il en regardant Thérèse et comme s'il eût imploré une réponse, Thérèse, au moins, mon secret demeurera enseveli en toi-même ?

Thérèse restait immobile sur sa chaise, l'œil désespérément fixe. Elle regardait évidemment quelque chose d'invisible, un de ces spectres d'illusions qui passent parfois, ironiques, parmi les visions des hommes.

— Ce que je t'ai dit, répéta Agostino, nul ne le saura en ce monde ?

— Ah ! Dieu du ciel ! s'écria Thérèse, je rougirais trop d'avouer une telle infamie ! Il me semble, te dis-je, il me semble, quelle horreur ! que j'en suis la complice !

Agostino, rassuré sur un danger possible, comprit d'ailleurs qu'il venait de briser chez cette femme une foi ardente. Un étrange sourire vint froncer ses lèvres ; il se tordit la moustache entre le pouce et l'index d'un mouvement brusque et irréfléchi. Puis, sans dire un mot, il fit quelques pas pour sortir, tout en observant par-dessus l'épaule Thérèse, accablée, assise, et qui ne bougeait pas.

Elle tressaillit pourtant en entendant Agostino qui ouvrait la porte du laboratoire attendant à la chambre.

Elle releva la tête et fixa les yeux sur le marquis d'Olonà.

Et comme s'il n'attendait que ce coup d'œil, il revint brusquement vers elle, il lui prit les mains, les couvrit de baisers, il lui répéta :

— C'était pour toi, pour toi, *Teresina mia* ! ma Thérèse.

Mais elle restait froide, impassible, laissant ses mains inertes sous les lèvres de cet homme pour qui elle se fût tuée avec joie une heure auparavant. Et c'était maintenant comme une morte que Ciampi essayait de ranimer sous ses caresses.

Puis, tout à coup, Thérèse se leva droite, froide, sa beauté de statue rendue plus imposante encore par la raideur de sa démarche ; elle enveloppa le marquis d'un regard en quelque sorte étonné, et où il y avait l'expression de quelqu'un qui étudie un être rencontré pour la première fois. Les noires prunelles de Thérèse n'eussent pas regardé autrement un étranger.



Puis elle sortit sans dire un mot, laissant Agostino stupéfait

Elle hésita un moment, comme si elle eût voulu parler, puis elle sortit sans dire un mot, laissant Agostino stupéfait.

L'appartement du faubourg Saint-Antoine, ce nid d'amour devenu un refuge, n'était pas grand. En entr'ouvrant la porte par laquelle la pauvre femme était sortie, le marquis aperçut Thérèse debout, le coude appuyé sur la cheminée de sa chambre, et qui pleurait, le visage à demi caché dans son mouchoir. Un frisson douloureux secouait de ses soubresauts ce corps à demi courbé, et Thérèse, parfois, mordillait la batiste entre ses dents comme si elle eût voulu la déchirer.

En la voyant ainsi, Agostino eut la tentation de se précipiter de nouveau à ses pieds, de l'implorer, de la désarmer, de l'attendrir.

Il se livra en lui-même un combat violent. Puis, après réflexion :

— Bah ! dit-il. À quoi bon ? Le coup est porté. Et, si elle souffre, est-ce que je n'ai pas souffert aussi ? Essayer de rompre un tel lien, c'est, de sa propre main, se taillader la chair !

— Thérèse ! Thérèse ! murmura-t-il encore avec douleur. Je saurai bien maintenant si tu m'aimes !

Superstitieux comme un Napolitain, Agostino Ciampi voulait laisser au sort le soin de lui rendre une liberté dont il avait besoin pour donner suite à ses projets d'union avec la comtesse de Farges. Quant à abandonner Thérèse, il n'y songeait, point. Il n'en eût pas eu la force. Cet amour lui tenait encore par trop de fibres puissantes. Ainsi, c'était Thérèse elle-même qui se trouvait maîtresse de sa destinée ! Agostino n'avait pas menti. À elle d'agir !

— Ce n'est pas moi, du moins, songeait Agostino, ce n'est pas moi qui jetterai au vent cet amour !

Il tremblait d'ailleurs, et à la fois, qu'elle cessât de l'aimer et qu'elle l'aimât en dépit de tout.

Libre, Agostino, acculé à la misère, pouvait sans crainte donner l'assaut à cette dot immense, la fortune de Louise de Farges. Mais, en même temps, il se sentait furieux et humilié à l'idée que peut-être Thérèse allait être perdue pour lui.

— Quel sot et indécis animal que l'homme ! songeait-il. Il veut et ne veut pas. Eh ! *sciocco*, *balordo*, il faut pourtant bien que cette Térésina ne soit plus à tes côtés pour que tu puisses conquérir l'autre ! Quand tu souffrirais un peu ! La belle affaire ! Être pauvre, les repas misérables, les coudes percés et les bottes béantes, voilà la vraie souffrance. Et, si tu ne voulais ni reprendre du service ni continuer ton métier de Brutus imbécile, tu en serais bientôt là, tout marquis que tu es !

Machinalement, il était entré dans son petit laboratoire et il prenait et reprenait ces fioles dont il triturerait si souvent les substances.

— Après tout, se disait-il encore en regardant ces liquides aux couleurs livides ou sanglantes, au besoin le souverain remède serait là !

Une idée soudaine lui traversa le cerveau.

— Les femmes sont un peu folles, une goutte de poison est bientôt avalée. Et, en sortant, il ferma soigneusement la porte du laboratoire.

La nuit était déjà tombée.

Sombre, désolée, Thérèse passa cette soirée de juillet à sa fenêtre, écoutant les voisines, des ouvrières qui chantaient.

En bas, dans la cour intérieure de la chétive maison, des enfants formaient une ronde. Leurs petites voix montaient :

Que t'as de belles filles,
Giroflé !
Girofla !

disaient ces grêles et charmantes voix caressantes.

— Avoir des enfants ! se disait Thérèse. Si j'avais été mère, je serais peut-être là-bas encore ! Un enfant !...

Et pour la première fois de sa vie, le morne et vaste appartement de la rue des Postes et le rigide intérieur du faubourg Montmartre lui parurent moins sévères, presque possibles, capables de loger, blotti dans quelque coin, un calme bonheur !

Les enfants continuaient leur ronde :

Que t'as de belles filles,
L'amour les comptera !

— L'amour, se dit Thérèse. C'était donc cela !

Le lendemain, Agostino Ciampi quitta le logis du faubourg à l'heure accoutumée. Thérèse, toujours muette, l'avait laissé partir.

Quand il revint le soir, elle n'était plus là. La portière de la maison avait vu sortir la jeune femme, très pâle, avec un air étrange.

— Mais encore ? dit Agostino.

— Enfin un air *tout chose* !

Agostino attendit. Thérèse ne devait pas rentrer. Et rien ! Pas un mot ! ni une lettre ; ni un signe ! Pas un adieu !

— Si elle s'était tuée ! pensait le marquis.

Un frisson, à cette idée, lui parcourait tout le corps.

Il avait peur aussi que la police de Fouché retrouvant tout à coup Thérèse, il ne fût à son tour inquiété.

Se rassurant ensuite, il se disait qu'on n'obtient jamais rien sans audace, et, se sentant affranchi, libre de tout lien, il se répétait qu'il fallait songer seulement à cette Louise de Farges qui était la fortune et le salut.

Mais, en dépit de ses efforts sur lui-même, une cuisante douleur lui revenait, et, satisfait de pouvoir agir sans contrainte, il éprouvait cependant une double souffrance d'amour et d'amour-propre à se dire :

— Thérèse ne m'aimait donc pas ?

Et toute son affection d'autrefois s'avivait à cette idée, et il retrouvait un redoublement de passion au fond de sa colère.

Puis il ajoutait :

— Qu'est-elle devenue ?

Quant à redouter que celle femme révélât son secret, il n'y songeait point. Thérèse pouvait fuir, Thérèse pouvait disparaître, mais elle ne parlerait pas.

XI — Le mari

Thérèse avait voulu mourir. Sa première pensée, devant cette réalité atroce : « L'homme que j'aime est un être vil, un voleur, » son premier mouvement avait été vers la mort. La malheureuse avait voulu en quelque sorte se punir elle-même ; Agostino eût laissé à la serrure la clef du laboratoire que sa

maîtresse eût avidement bu, au hasard, quelque poison. Elle avait essayé vainement d'ouvrir cette porte qui la séparait du châtimement. N'y pouvant réussir : — À quoi bon ? s'était-elle dit. N'avait-elle point le fleuve, le grand fleuve qui, là-bas, a tant de fois roulé et étouffé dans ses eaux les douleurs humaines ? Elle s'y précipiterait, heureuse, ne voulant pas survivre à tant de honte. Elle avait d'autant plus de fureur contre elle-même qu'elle sentait, — avec rage ! — qu'elle aimait encore Agostino, ou du moins que la puissance exercée sur elle par cet homme était toujours profonde. Elle revoyait, en fermant les yeux, les jaunes prunelles de Ciampi qui la magnétisaient encore. Elle entendait toujours malgré elle la voix harmonieuse de l'Italien, cette voix qui l'avait charmée. Et, prise d'un frisson de dégoût, elle se fut alors volontiers arraché le cœur.

Puis, par une sorte de prodige, et comme si elle eût vu apparaître une vision, sa pensée maintenant se reportait, invinciblement attirée vers l'image hautaine et grave d'un homme au visage creusé, souffrant, traversé d'une cicatrice, et qui, malgré un air sévère et froid, semblait lui garder un navrant sourire de reproche et de pitié. À chaque instant, devant cette imagination exaltée, le visage de Claude Rivière venait se placer, comme une vivante antithèse, à côté de celui d'Agostino, et maintenant Thérèse se demandait comment et par quelle aberration elle avait — prise entre ces deux hommes — sacrifié celui qui était l'inflexible honneur à celui qui était l'aventure et maintenant le crime.

— Misérable femme ! Et je l'ai aimé !... se disait-elle.

Il lui vint alors peu à peu, à mesure qu'elle songeait à Claude et à Chambaraud, comme un appétit d'humiliation ; elle ressentit quelque chose d'analogue à ce besoin de mortification qui entraîne ceux qui croient vers la pénitence. Il lui semblait qu'elle rachèterait, qu'elle effacerait une partie de son infamie en criant à celui qu'elle avait outragé : Je suis une malheureuse ! J'ai mérité un châtimement, tuez-moi !

Mais comment braver Claude Rivière ? L'idée de se retrouver face à face avec lui causait à Thérèse non de la crainte, mais de la honte. Mourir valait mieux.

Elle était sortie comme une folle du logis du faubourg. Elle voulait attendre qu'il fit tout à fait nuit pour descendre sur la berge et aller vers la mort lentement, en avançant pas à pas, jusqu'à ce que l'eau dépassât son visage, ou pour se précipiter follement du haut d'un pont. Elle marchait donc au hasard dans ces quartiers à demi déserts qui avoisinaient alors l'ancien emplacement de la Bastille⁷⁸. Il faisait une soirée étouffante. Le ciel était assombri de grands nuages noirs et lourds. En descendant vers le fleuve, Thérèse, qui suivait le cours de la Seine tout en songeant et essuyant ses larmes, apercevait devant elle les deux tours de Notre-Dame se détachant en vigueur sur un ciel orageux où, comme une tache d'encre, un nuage roulait, ballotté par le vent. Une lumière blafarde, projetée sur la terre, donnait à la rive un peu boueuse du fleuve le reflet livide d'un lac de mercure. Les passants hâtaient le pas, semblables à des ombres furtives, et, peu à peu, les lumières allumées çà et là, dans les maisons, trouaient cette pénombre de rougeâtres lueurs.

— Quand il fera nuit tout à fait, songeait Thérèse, quand on ne pourra ni me voir ni me porter secours, eh bien ! j'entrerai là, dans ce fleuve ! Ah ! chère volupté de mourir !

Elle allait droit devant elle comme une folle. Des gouttelettes de pluie tombaient déjà, larges et chaudes, des nuages crevés. Elle ne les sentait point.

Un homme un moment s'arrêta devant elle et lui barra le passage, murmurant avec un sourire des mots qu'elle ne comprit pas.

⁷⁸ La démolition de la Bastille s'est achevée en 1806.

Elle le regarda en face, de ses yeux profonds, sans répondre, et si étrangement que ce passant se découvrit et s'écarta du chemin, balbutiant une phrase d'excuse.

Elle marchait pour marcher, sans savoir où elle s'arrêterait, s'exaltant à chaque pas dans sa résolution funèbre, et attendant, appelant la nuit.

À ce moment même, dans le vieux logis de la rue des Postes, que Thérèse avait quitté avec tant de joie pour suivre son mari, l'oncle Chambaraud se mettait à table, seul, en face d'un souper bien servi, et tout en regardant fumer son potage à la lueur des bougies, il s'entretenait doucement avec Plantade, debout derrière lui, sa serviette sur le bras, et Julie qui se tenait plantée en face de la table, le poing gauche sur la hanche, en vraie servante de Molière.

— Ainsi, Julie, ma chère fille, disait Sylvain Chambaraud, vous n'avez aucune surprise à me faire pour le souper de ce soir ? Toujours des légumes ! et rien que des légumes !

— On fait ce qu'on peut, répondit Julie. Le mois de juillet est la saison des entremets et des légumes. En fait de rôti, à peine a-t-on le veau de Pontoise qui, quoique fort jeune, est déjà présentable ; et la caille ! La caille est encore ce qu'on peut apprêter de mieux.

— Sans doute, sans doute, fit l'ex-conventionnel, mais voici plusieurs jours de suite, ma chère Julie, que l'inévitable caille apparaît à mon souper. Il faudrait varier.

— J'entends. Il faudrait aussi refaire les saisons ! dit la cuisinière.

Et en passant devant Plantade pour servir « l'inévitable caille », elle murmura tout bas :

— Ces révolutionnaires !... Incorrigibles !

Plantade avait jeté à Julie un regard de mépris qui devait signifier, ou à peu près : Les femmes n'entendent rien à la politique !

En ce moment, un grand coup de tonnerre ébranla la maison et fit un soubresaut à la cuisinière qui se signa.

— Avez-vous bien fermé tous les contrevents, Julie ? demanda Chambaraud.

— Oui, monsieur !

— Plantade, vous avez mis les barreaux aux fenêtres de la bibliothèque ?

— Oui, citoyen !

— Quel temps ! quel horrible temps ! Et qu'il ferait bon braver la tempête du dehors en savourant, chez soi, un souper exquis... si...

Chambaraud, sans achever sa phrase, repoussa doucement l'assiette qu'il avait devant lui, et, la tête un peu baissée, se mit à rêver.

— Il pense à M^{lle} Thérèse, dit tout bas Julie à Plantade.

— Possible.

— Pauvre homme ! Il ne se plaint pas d'ordinaire, mais il a le cœur gros !

— Ah ! femme, femme ! murmura tout bas l'ex-conventionnel en citant Figaro⁷⁹.

Il passa sa main sur son front et, essayant de sourire :

— Voyons, Julie, dit-il, il faudra renouveler votre provision habituelle. En des mois comme celui-ci, où le meilleur cuisinier et la plus étonnante cuisinière (c'est pour vous que je dis cela) se trouvent à court, il est bon d'avoir les buffets garnis. Ce n'est pas seulement en hiver qu'on aime à grignoter les friandises. Vous connaissez la géographie des choses savoureuses : macarons de Nancy, massepains de Reims, madeleines de Commercy, berlingots de Carpentras, nougats de Montélimar, cognac d'Orléans, pralines d'Aigueperses, craquelins de Vannes, pâte d'abricots d'Auvergne... Il faut tenir, la provision au complet.

⁷⁹ « O femme ! femme ! femme ! créature faible et décevante ! nul animal créé ne peut manquer à son instinct : le tien est-il donc de tromper ? » Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, Acte V, scène III.

Ah ! sur ma foi, Julie, s'il ne nous restait point la table, que nous resterait-il en ce monde !

Il se versa un verre de Constance rouge et sucré et redevint silencieux, tandis que Julie regardait, en hochant la tête, Plantade qui ne laissait pas échapper un signe d'étonnement.

— Au moins, dit Chambaraud, que le moka soit bon et chaud, Julie !

La cuisinière sortit avec un sourire plein d'importance et revint bien vite, apportant sur un plateau une cafetière qu'elle montra à son maître en disant :

— Absolument pur, celui-là, pas même un grain de Martinique.

Chambaraud humait la liqueur noire dont la fumée lui montait aux narines, comme un parfum. Puis il laissa tomber dans la tasse trois morceaux de sucre énormes, ce qui fit dire à Julie, avec l'expression d'un religieux qui verrait commettre un sacrilège :

— Que monsieur dise tout de suite qu'il n'aime pas le café, mais le sirop de café. C'est un meurtre !

— Oui, je sais, fit Chambaraud en souriant, sur ce point je suis un barbare. Mais le moka me plaît ainsi. Un peu de liqueur, Plantade !

— De la Liqueur des Îles ?

— Justement.

Plantade achevait de verser la liqueur d'une bouteille enveloppée de roseaux lorsque Julie, qui était sortie, revint tout à coup en disant :

— Monsieur, monsieur, vous ne savez pas ? Il me semble qu'on a frappé à la porte !

— Frapper, à cette heure ? Vous vous trompez, dit Chambaraud. C'est le vent. Je n'attends personne.

Et une pensée soudaine lui traversant le cerveau :

— Frapper ? dit-il encore. Si vous disiez vrai, ce ne pourrait être qu'un malheur qui serait là !

Il songeait à Claude Rivière, et tout bas, déjà anxieux, se disait : Serait-il découvert ?

— Allons, ajouta Chambaraud, va voir, Plantade, si Julie a bien entendu !

Il but machinalement sa liqueur des îles, mais sans la déguster, et il attendit tout en roulant sa serviette. Au bout d'un moment, Plantade entra, pâle et essayant de demeurer froid et maître de lui, selon sa coutume.

Du premier coup d'œil, Chambaraud devina qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire.

— Eh bien ! qu'est-ce donc ? Qui est là ?

— Qui ? fit Plantade en regardant Chambaraud... Une femme ! une pauvre femme, ajouta-t-il en s'apitoyant comme à regret... Grelottante ! malade ! et que vous connaissez...

— Moi ?

— Oui, citoyen, vous !

— Je la connais ?

— Beaucoup, dit Plantade en appuyant sur le mot, tandis que Julie s'écriait, éperdue :

— Je jurerais Dieu que c'est M^{lle} Thérèse.

— Thérèse ! fit Chambaraud.

Et il devint, à son tour, extrêmement pâle.

Il interrogea d'abord des yeux Plantade, qui répondit par un signe affirmatif.

— Thérèse ? Ici ?...

Chambaraud s'était levé. Il demeura un moment debout, immobile, et son visage, presque rosé d'ordinaire, était, devenu livide.

Une expression de sévérité tragique passait dans ses prunelles. Sa voix étranglée soudain répétait encore :

— Thérèse !

Il fit un mouvement terrible comme pour donner l'ordre de chasser cette femme, mais le geste de Julie implorait, réclamait

la pitié, et Plantade lui-même dit simplement d'un ton de commisération mâle :

— Si vous la voyiez !

— Où est-elle ? demanda Chambaraud.

Julie s'était déjà précipitée hors de la salle à manger, et elle reparaissait tenant, tirant par la main une femme qui ressemblait à une moribonde, Thérèse défaillante, ses cheveux noirs collés sur son visage par la pluie qui les avait fouettés, les vêtements trempés par l'eau, sinistre, toujours belle, mais belle comme quelque chose de glacé et de mourant.

Thérèse se jeta, dès qu'elle l'aperçut, aux pieds de Chambaraud qui la releva vivement, d'un mouvement brusque, comme s'il eût souffert à la fois et de la revoir et de la voir si humiliée !

— D'où venez-vous ? dit-il d'un ton qu'il affectait de rendre froid.

— Demandez-moi plutôt d'où je reviens, répondit-elle. J'ai voulu mourir.

— Vous ?... Pourquoi ?

— Pour me châtier !...

— On peut toujours mourir quand on le veut.

— On le dit, fit Thérèse. Eh bien, non, cela n'est pas vrai ! Je me suis approchée du gouffre et j'ai reculé... Oh ! ce n'est pas de peur, non ; il m'est venu au contraire cette pensée que j'avais à expier ce que j'avais fait autrement que par la mort, par une vie de souffrances et de larmes !



C'est lui qu'il faut aller prier. C'est à lui qu'il faut demander grâce

— Ah ! dit Chambaraud, la vérité luit un peu tard à vos yeux ! Soit. Il ne m'appartient pas de juger, de faire grâce ou de punir. Quand vous portiez ce nom de Chambaraud, qui est celui d'une race honnête de bourgeois laborieux et probes, j'aurais eu le droit de scruter la valeur de votre repentir, et je sais bien quelle sentence j'eusse alors rendue ! Aujourd'hui vous avez un autre juge. C'est lui qu'il faut aller prier. C'est à lui qu'il faut demander grâce !

— Je ne demande point de grâce, répondit Thérèse. Et s'il veut ma vie, il peut la prendre.

— En attendant, interrompit Julie, n'est-ce pas folie de rester dans un état pareil à celui-ci ? Quels vêtements ! Vous êtes toute traversée ! C'est à attraper le mal de la mort !

Elle prenait entre ses mains la jupe mouillée de Thérèse et, la tordant, elle la montrait ruisselante.

Chambaraud fit un geste qui voulait dire : « Emmenez-la ! » et Julie, prenant Thérèse par le bras, lui glissa tout bas à l'oreille un : « Venez ! » accentué comme une prière.

Thérèse se laissait entraîner. Elle était inerte ; elle ne pensait à rien ; elle obéissait, presque hébétée. Julie la déshabilla comme elle eût fait d'un enfant. La bonne vieille se contraignait à sourire, fêtait ce lugubre retour comme si c'eût été une joie :

— Je vous ai chaudement bassiné le lit... comme autrefois... Quoiqu'il fasse effroyablement chaud, vous grelottez... Quelle fièvre !...

Elle lui touchait les pieds sous les draps ; ces pieds étaient glacés.

— Dormez ! si vous le pouvez ! Demain, M. Chambaraud ne pensera plus à rien !

Et Thérèse regardait la pauvre femme et elle se demandait, en se retrouvant dans sa chambre d'autrefois, si elle n'avait pas fait un rêve, s'il était bien vrai qu'elle eût épousé Rivière, qu'elle eût rencontré le marquis d'Olonas et qu'elle fût coupable.

La fièvre, d'ailleurs, courba peu à peu cet organisme nerveux et lui donna un sommeil d'abord entrecoupé de visions, de cauchemars, puis plus calme, et, lorsque vint le jour, tout à fait réparateur.

Julie avait veillé jusqu'au matin au chevet de Thérèse.

Chambaraud, dès qu'il fut levé, fit appeler Plantade.

— Eh bien ! ma nièce ?

— Elle repose !... La nuit a été bonne !

— Tant mieux, fit Chambaraud. Ah ! filles folles qu'elles sont toutes ! Il vaut bien la peine de fuir le colombier pour y revenir blessées et tirant de l'aile !

Son humeur de la veille, son étonnement courroucé, avaient fait place à un sentiment nouveau : il ne se regardait point, ainsi qu'il l'avait dit, comme le juge de Thérèse. Il voulait que Claude Rivière fit, selon son droit, connaître à l'adultère sa volonté, ses ordres.

D'ailleurs, il était important que Thérèse ne demeurât point dans l'hôtel de la rue des Postes. Les agents de Fouché avaient déjà fouillé le logis pour y découvrir soit le commandant, soit celle qui portait son nom. C'était un asile médiocrement sûr pour la nièce de Chambaraud que la maison de son oncle.

L'ex-conventionnel ne savait où conduire, où cacher Thérèse, en supposant que la malheureuse pût sortir après la crise épouvantable qu'elle avait traversée.

Mais il y a chez les femmes une énergie étonnante à de certaines heures. Thérèse, réveillée, fût bientôt debout.

Elle descendit et alla droit à son oncle ; Chambaraud comprit qu'elle venait lui adresser une demande :

— Que voulez-vous ? dit-il.

— Je veux voir le commandant.

— En vérité ! Et quand cela ?

— Le plus tôt possible. J'ai hâte, non pas d'implorer mon pardon, mais de lui dire que je me méprise et que si je ne suis pas morte, c'est que je veux me traîner à ses genoux pour lui répéter que je suis punie comme je l'ai mérité !

Exaltée, dans la passion, elle était affolée dans le désespoir. Elle avait soif maintenant de s'accuser elle-même, comme elle eût voulu naguère proclamer tout haut son amour et sa faute. De telles natures ignorent le poids de la raison.

— Oui, reprit-elle, si je vis, je vous l'ai dit, c'est que je ne me serais pas assez punie en disparaissant. Je voudrais que le commandant me foulât aux pieds et me broyât les poignets dans ses mains en me criant que je suis une misérable ! Au moins j'aurais trouvé ce que je cherche, le châtiment !

— Vous avez tué le bonheur de cet homme : cet homme est maître de votre vie, songez-y !

— J'y songe ! Et voilà pourquoi je veux le voir. Ah ! s'il pouvait me frapper ! Maintenant, j'ai peur de vivre !

Elle avait hâte de revoir Rivière, mais elle n'analysait pas complètement le sentiment qui l'agitait : c'était surtout l'image, le souvenir, la vision d'Agostino Ciampi qu'elle voulait fuir.

Il lui semblait qu'auprès de l'époux outragé, elle serait protégée contre cette image comme par l'austérité d'un autel.

Chambaraud attendit la nuit venue ; pour conduire Thérèse, enveloppée d'une mante, rue Neuve-Saint-Jean, dans le refuge de Claude Rivière. Le conventionnel s'était un moment demandé s'il fallait avertir le commandant. Peut-être l'émotion qu'allait ressentir Claude en revoyant Thérèse, pouvait-elle être dangereuse, étant extrême. Mais Rivière, averti, pouvait refuser de laisser reparaître sa femme devant lui.

— Et puisqu'elle tient à lui crier : Pardon ! il faut qu'il la voie ! dit Chambaraud.

Il avait donc résolu de mettre tout à coup, brusquement — cruellement — les deux époux face à face.

Le cœur de cet homme battait cependant tandis qu'il guidait Thérèse dans l'allée du chantier qui conduisait au refuge de Rivière.

Plantade, suivant à distance Chambaraud et sa nièce, surveillait les passants et devait faire le guet.

Rien ne paraissait suspect, d'ailleurs, dans cette rue Neuve-Saint-Jean. Aucun danger visible ou seulement probable.

Plantade se promenait lentement, sa pipe à la bouche, prenant le frais du soir, comme l'habitant de quelque maison voisine, pendant que Sylvain Chambaraud et sa nièce disparaissaient dans l'allée déjà sombre.

Au moment de franchir le seuil de la maison où Rivière était caché, Chambaraud dit encore à Thérèse :

— Cet homme a droit de vie et de mort sur toi ! Veux-tu le retrouver en face de lui ?

Il la tutoyait comme autrefois, et il y avait tout un monde de pensées dans ce simple fait : on eût dit que, Thérèse allant au-devant du péril, cet homme voulait lui faire entendre qu'il avait oublié sa chute.

— Tu le veux ? fit-il encore.

— Entrons, dit-elle.

Chambaraud frappa lentement, et d'une certaine façon quasi maçonnique, à la porte de la petite maison perdue là, au fond d'un terrain inhabité, derrière les piles de bois.

Thérèse avait sur ses lèvres un étrange sourire. Les martyres avides de supplices devaient avoir ce sourire-là.

Elle entendit un pas derrière la porte, le bruit de talons solides, et la clef grinça dans la serrure.

Alors, dans l'encadrement de la porte, elle aperçut, à la lueur indécise de cette nuit d'été, une silhouette qu'elle reconnut, des traits qu'elle devina, et, tandis que Chambaraud franchissait les deux marches qui conduisaient au rez-de-chaussée, elle se glissait, éperdue, dans cette maison, et, avant que Claude Rivière n'eût soupçonné sa présence, elle s'était jetée, elle se courbait devant lui, suppliante.

Une faible lampe éclairait seule la pièce à peu près vide où se tenait Rivière, mais sur la table, à côté de la lampe et sous son abat-jour, Chambaraud aperçut les crosses d'une paire de pistolets. Le commandant les avait là, sans nul doute, à portée de sa main, pour se défendre, cette fois, si les agents de Fouché découvraient sa retraite.

Chambaraud ferma brusquement la porte et vint se placer entre la table et Claude Rivière.

Il fut d'ailleurs terrifié en apercevant le visage soudain bouleversé, défiguré par l'émotion du commandant. À la vue de Thérèse, Claude avait été comme strangulé par une douleur

atroce, et il avait dû s'appuyer à la muraille pour ne point tomber.

Ses cheveux avaient effroyablement grisonné depuis son arrestation. Tout ce mâle visage était marqué des coups d'ongle de la souffrance. Thérèse n'osait pas lever les yeux sur lui ; elle avait, comme à la lumière d'un éclair, aperçu cette pâleur, ces rides, cette face ravagée, et elle avait cru voir un spectre.

Chambaraud haletait, prêt à arrêter la main de Rivière tendue sans doute vers ces pistolets qui étaient là !

Après un silence effrayant, un de ces silences où la vie décuplée pour la douleur comme pour la joie, — Claude Rivière dit un mot enfin, d'une voix étranglée, à peine distincte :

— Vous !

Il sembla à Thérèse que cette douloureuse voix prononçait un nom, un nom de femme — le sien. — mais elle n'en perçut que le son mourant.

Puis, comme elle n'osait parler, comme elle demeurerait frémissante, écrasée, offrant en quelque sorte son corps tout entier à l'expiation, elle entendit cette même voix redevenue profonde et mâle lui dire, avec un accent qui la déchira plus que mille menaces :

— Que vous avais-je fait, Thérèse, pour vous donner le droit de me frapper au cœur ?

La voix humaine a souvent un pouvoir étrange, et le ton d'une plainte est plus puissant parfois que la plainte elle-même. En entendant ces mots, si doucement dits et d'une mélancolie si pénétrante, comme si de longues heures de douleur avaient été contenues, Thérèse sentit ses yeux s'emplir de larmes et sa poitrine oppressée se souleva gonflée par un violent sanglot.

Il n'y avait là ni feinte ni larmes cherchées. Ces deux souffrances se heurtaient, l'une faite de honte, l'autre de calme grandeur.

Chambaraud regardait, étonné, le commandant Rivière.

— Relevez-vous, dit Claude, vos sanglots me font mal !

Ses sourcils se fronçaient, en effet, comme sous une douleur physique.

Il avait passé sa main droite entre deux boutons de sa lévite, et il tenait son cœur serré sous ses doigts nerveux qui s'enfonçaient en quelque sorte dans sa chair.

Thérèse levait sur cet homme des yeux pleins d'une surprise profonde et suppliante.

— Oh ! dit-elle, ne me parlez pas ainsi, avec celle voix qui me torture plus que des reproches... Broyez-moi sous vos talons ! Jetez-moi le nom que je mérite au visage ! Mais votre pitié me fait peur ! Il me semble que je suis plus coupable et moins digne encore de pardon !

— Je vous ai dit de vous relever, fit lentement Claude Rivière. Je vous ai trop aimée pour avoir la force de punir.

Oh ! ne craignez rien, je ne vous demande pas de reconnaissance ! Je n'ai pas oublié votre trahison, mais en même temps que je m'en souviens, je me rappelle aussi vos premiers sourires, nos premières entrevues, tant d'heures qui m'ont fait croire au bonheur absolu en ce monde !... C'est en mémoire de cette félicité morte que la clémence envers vous a fait place chez moi à la colère...

— La clémence ?... Vous !... de la clémence ! Et envers moi !... Elle se tourna éperdue vers Chambaraud :

— Vous l'avez entendu ? Il pardonne !... Ah ! misérable que je suis ? J'attendais le courroux, la rage, le châtiment, la violence... Mais la clémence !... C'est trop ! c'est trop !

— La clémence n'est pas l'oubli, dit froidement Claude Rivière.

Thérèse s'était jetée sur les mains de cet homme, et malgré le mouvement qu'il avait fait tout d'abord pour les retirer, elle les serrait nerveusement, elle les étreignait, elle les mouillait de ses larmes. Elle eût voulu les baiser comme les croyantes baisent les pieds d'un saint, avec vénération et reconnaissance, mais

elle n'osait les effleurer de ses lèvres. Elle tremblait, écrasée et vaincue.

Cet homme froid, grave, esclave du devoir, lui paraissait tel qu'elle l'avait entrevu, la première fois qu'il était venu rue des Postes, admirable et debout dans son honneur comme dans une armure.

Et, comme par une atroce ironie, le nom d'Agostino étreignait Thérèse à la gorge. Elle eût voulu le crier, ce nom, en l'accompagnant d'elle ne savait quels outrages. Dans l'espèce d'égarement qui venait, elle ignorait si elle avait eu pour Ciampi, et si elle avait encore, un sentiment qui fût de l'amour ou de la haine.



Cette fois comme un ordre, il répéta : — Relevez-vous !

Claude Rivière retira ses mains de cette étreinte fébrile et, d'une voix plus ferme, cette fois comme un ordre, il répéta :
— Relevez-vous !

Elle se redressa, raide, rejetant en arrière ses magnifiques cheveux qui s'étaient dénoués, et elle regarda son mari comme si elle eût attendu de lui un arrêt de vie ou de mort.

— Ainsi, balbutia-t-elle, vous ne me chassez pas comme on chasserait la plus criminelle des femmes ?

Rivière baissa les yeux ; quelque vision, évoquée par ces derniers mots, l'obsédait.

— Ne me parlez pas de votre crime, dit-il, quand je ne veux me rappeler que mon amour mort !... Non, je ne vous chasse pas, Thérèse, mais je veux que vous sachiez bien que celui qui vous parle n'est plus votre mari... Vous vous êtes affranchie des liens contractés, délivrée du serment prêté... Dans cette âme qui a été toute à vous, il peut rester place pour le dévouement d'un ami, mais il n'y en a plus pour l'affection d'un époux... Que vous importe, après tout, que je vous aime ou non, puisque vous ne m'aimiez pas !

Elle demeurait muette, immobile. Elle commençait à comprendre, La mansuétude de Rivière était aussi un châtiment.

— Je regrette, reprit le commandant, de vous avoir donné un nom qui est aujourd'hui un danger pour vous... La femme du commandant Rivière doit être aussi activement recherchée par la police que le commandant lui-même... Je vous offre donc, pour vous cacher, cet asile où je suis, je crois, en sûreté profonde ; et, à partir de ce soir, vous serez ici chez vous !

— Chez moi ?

— Tout à fait.

Chambaraud écoutait, tout en s'appuyant contre la muraille, les bras croisés, et se disant tout bas : Celui-là est un homme qui sait être plus qu'un homme !

— Mais, demanda timidement Thérèse... mais vous, commandant ?

— Moi ?

— Oui, fit-elle... Au moins demeurerez-vous dans cette retraite qui est pour vous le salut, la vie ?

— Moi ? Oh ! ne vous inquiétez pas de moi, répondit Claude. Je trouverai bien un autre asile !

— Vous fuirez ? Vous sortirez d'ici ?

— Voulez-vous donc que je vous impose le supplice de ma présence ?

— Commandant, ah ! commandant, s'écria Thérèse avec un accent déchirant. Prenez garde ! votre pitié va devenir féroce, à la fin ! Tenez, j'aimerais mieux une balle de ces pistolets qui sont là qu'une de ces froides paroles qui m'entrent dans la poitrine comme des couteaux ! Quoi ! parce que j'entrerais ici, vous partiriez, vous iriez, au hasard, cherchant un asile et prêt à rencontrer la mort à chaque pas ? Et ce serait moi qui vous condamnerais à vous livrer parce que, partout où est le commandant Rivière, l'épouse coupable doit disparaître ? Eh bien ! venez, ajouta-t-elle en se tournant vers Chambaraud. Je vais me livrer à la police, moi, puisqu'elle me cherche, et je vous jure bien qu'elle ne saura jamais, fût-ce au prix de toutes les tortures, où se cache celui dont je porte le nom !

— Vous ne ferez pas cela, Thérèse, dit Claude.

— Et pourquoi pas... Que suis-je donc maintenant dans ce monde ? Un danger et une épave ! Me cacher au logis où j'ai passé ma jeunesse ? Impossible. Les agents de l'empereur m'attendraient là !... Demander à vous, que j'ai outragé, votre part de refuge ? et de quel droit ? J'ai brisé lâchement, stupidement, le lien qui me donnait le droit de réclamer ma part de vos dangers... Ah ! vous pouvez bien me pardonner, je suis assez punie, je le vois maintenant. Je n'ai plus qu'à finir demain comme je voulais finir hier !

— Je ne me suis pas tué, moi, dit Rivière avec sa voix superbe et douloureuse. Pourquoi vous tueriez-vous ?

Elle se sentit, cette fois, plus humiliée encore par ce calme héroïque et cette grandeur.

Elle recula instinctivement et, pleurant encore, mais pleurant des larmes chaudes et qui coulaient comme le sang d'une

blessure, elle se jeta dans les bras de Sylvain Chambaraud, qui, devant une telle douleur, n'eut pas la force de refuser à cette femme l'appui de sa poitrine et de ses bras ouverts.

Claude, silencieux, regardait.

Il tressaillit tout à coup en entendant frapper à la porte et il attendit un moment, dans une certaine anxiété, écoutant si du dehors retentiraient les coups dans l'ordre maçonnique qui signifiaient : C'est un ami !

— Non, dit-il. On n'a frappé qu'un seul coup. Voilà un danger !

— Le danger ? s'écria follement Thérèse en se dégageant avec brusquerie de l'étreinte de Chambaraud ! Ah ! béni soit-il s'il nous réunit !

— Nous aurait-on suivis ? pensait Chambaraud. Et Plantade vient-il nous en avertir ?

Il y eut là un moment d'angoisse très court sans doute, mais très profond. Après le premier coup, Rivière en entendit quatre autres frappés à intervalles inégaux.

— Celui qui frappe est dans notre secret, dit-il.

Et il ouvrit brusquement la porte.

Celui qui venait était Solignac.

— Vous ? dit Claude.

— Moi, fit presque gaiement le colonel, et qui passais pour quelque mouchard aux yeux du quidam que voici.

Il montrait Plantade debout derrière lui et très pâle.

— Croyez-vous que j'ai vu le moment où il fallait lui passer sur le corps pour arriver jusqu'ici ?

— Plantade avait des ordres, dit Sylvain Chambaraud.

— J'avais promis de surveiller, je surveillais, fit Plantade.

Le colonel était entré, refermant, la porte.

En apercevant une femme, qu'il n'avait pas vue tout d'abord, il salua avec son geste de politesse élégante, et n'ajouta pas un mot, attendant que Rivière parlât.

Alors il se fit un silence plus cruel encore peut-être que celui qui avait précédé l'entrée du colonel, et Thérèse demeura debout dans une attitude de statue, tandis que Claude la contemplant dans la pénombre que formait la lampe, semblait se demander ce qu'il allait faire.

Au bout d'un moment, qui fut glacial, le commandant étendit enfin la main vers Thérèse immobile et dit à Solignac, simplement, gravement :

— Ma femme !

Les yeux de Thérèse, éteints et gonflés, semblèrent s'illuminer tout à coup à ce nom. Elle étouffa un cri de remerciement insensé, tandis que Chambaraud l'arrêtait par la main, toute frémissante de cette miséricorde et prête à crier au commandant : « Merci ! »

Il lui donnait encore ce nom, ce titre ! Elle se sentit comme inondée d'amère joie.

Solignac s'était incliné respectueusement, silencieusement devant Thérèse.

— M. Sylvain Chambaraud, dit encore Rivière en désignant l'ex-conventionnel.

Solignac salua de nouveau et, comme s'il eût voulu rompre un silence qu'il devinait pénible :

— Je viens, dit-il à Claude, vous apporter une bonne nouvelle !

— Une bonne nouvelle ! Pour moi ? fit le commandant avec un de ces sourires mélancoliques où la déception met le doute. Quelle est-elle ?

— L'empereur revient. L'empereur à Paris, c'est la liberté pour vous !

— Comment cela ? dit Rivière en redressant la tête.

— Ce que je ne pouvais écrire, je le dirai. L'empereur ne m'a jamais rien refusé et je veux...

— Lui demander ma grâce ? interrompit le commandant. Je vous prie d'oublier la pensée que vous avez eue, mon cher colonel.

— Il ne s'agit pas de grâce. Je ne fais de politique ni là ni ailleurs. Il s'agit de rendre le droit de vivre à un soldat qui a bien combattu pour son pays !

— Mais ce soldat est l'ennemi de l'empereur, il a travaillé à saper son pouvoir. Je n'accepterai rien de l'empereur ; je ne lui demande que des balles, si je le combats encore et que notre cause soit vaincue !

— Le général Malet, votre ami, mon cher Rivière, Malet, détenu depuis le mois de juin de l'année dernière et en ce moment à la Force, n'a-t-il pas fait demander à Fouché et à l'empereur sa mise en liberté ?

— Soit. Mais Ève Demaillot⁸⁰ et Rigomer Bazin⁸¹, détenus ainsi que lui pour l'affaire du comité de la rue Bourg-l'Abbé⁸²⁻⁸³, ont-ils réclamé pareille faveur ? Non. Laissez-moi donc agir comme eux, moi qui plus fortuné qu'eux ai pu, grâce à vous, briser mes fers et vivre hors d'un cachot.

— Vous êtes incorrigible, dit Solignac.

⁸⁰ Antoine-François Ève (1747-1814), comédien, a transformé son nom de famille en prénom et choisi Demaillot pour nom. Ève Demaillot, donc, a participé à la première tentative de coup d'État de Claude-François de Malet en 1808 (note 11, page **Erreur ! Signet non défini.**). Il est arrêté en juin 1808. Les conditions de son incarcération sont très rudes. Il sortira de prison en 1814, pour mourir.

⁸¹ Rigomer Bazin (1771-1818), professeur d'histoire à l'École centrale du Mans, ami de Saint-Simon de 1804 à 1809, incarcéré une première fois en 1808, pour la première conspiration Malet, puis de nouveau en 1809, pour cinq ans. Rigomer Bazin a été tué en duel en 1818. (Maitron). Rigomer Bazin a écrit en 1816 une *Lettre à un révolutionnaire d'aujourd'hui par un révolutionnaire d'autrefois*. (seize pages).

⁸² Dans un des salons de l'hôtel du Commerce de la rue du Bourg-l'Abbé, se réunissaient, en 1908, un comité de complotistes.

⁸³ Cette rue du Bourg l'Abbé, absorbée par le boulevard de Sébastopol en 1854, n'est pas celle que nous connaissons, ouverte en 1829.

— Plus que jamais, répondit gravement Claude Rivière, j'aime la liberté et je voudrais la donner à mon pays ! C'est un amour, celui-là, qui, dans son austérité, du moins, n'a jamais trompé personne !

Claude Rivière avait dit ces mots avec une sorte d'onction un peu farouche, un peu amère, comme s'il eût voulu s'exalter lui-même, et il ne vit pas l'expression de douleur qui passa sur le visage de Thérèse, pas plus qu'il n'entendit l'ancien conventionnel Chambaraud murmurant :

— Qui sait ?

— Tenez, dit Claude en allant à Solignac, voulez-vous m'enlever une inquiétude et me rendre un nouveau service ?

— Je suis à vous de cœur et d'âme.

— Eh bien, ne vous occupez pas de moi, qui suis ici libre par la pensée et maître de ma destinée, attendant des lendemains qui n'arriveront peut-être jamais, mais, dont l'espoir me fait vivre... Grâce à Castoret et à mon père, qui me procurent ce dont j'ai besoin, je vis en pleine sécurité dans ce chantier, sans éveiller les soupçons, sans craindre un délateur... La concierge qui met en ordre chaque jour, ces misérables chambres, ne sait pas qui je suis, et elle est assez payée pour ne me point trahir... Son fils, au surplus, sous-officier d'infanterie, son fils est des nôtres... Encore une fois, je n'ai personnellement rien à redouter... Mais je voudrais que la femme qui porte mon nom pros-crit, ne partageât ni mes dangers ni mon refuge... Chercher asile chez un des siens lui est interdit. Ce serait se livrer ! Trouvez-lui donc, colonel, un asile certain dans ce Paris où vous connaissez tant de gens... Vous aurez doublement accompli votre tâche, et vous aurez deux fois assuré notre sécurité !

— Je serai heureux de protéger, fût-ce un seul jour, M^{me} Rivière, dit Solignac en s'inclinant encore devant Thérèse interdite. Vous avez raison, commandant, et la noble femme qui a travaillé, comme moi, à votre délivrance, m'aidera de nouveau dans cette œuvre de salut.

— M^{lle} de la Rigaudie ? fit Claude Rivière.

— Justement, dit Solignac. Il y a des êtres en ce monde, qui semblent nés pour obliger toujours.

— Et vous êtes de ceux-là !

— Allons donc ! Je suis votre ami, voilà tout ! A-t-on grand mérite à servir ceux qu'on aime ?

Pas plus que Solignac, Claude Rivière ne surprit le mouvement singulier qu'avait laissé échapper Sylvain Chambaraud, lorsque le nom de M^{lle} de la Rigaudie était venu sur les lèvres du commandant. Chambaraud, qui tenait Thérèse par la main, l'avait subitement lâchée pour se rapprocher de Solignac.

— Pardon, monsieur, dit-il, vous avez nommé tout à l'heure...

— M^{lle} de la Rigaudie, fit le colonel. Vous la connaissez ?

— Je connais son nom, dit alors Chambaraud. Froidement. Nous sommes, je crois, compatriotes ! J'étais, député à la Convention pour le département de la Haute-Vienne.

— Alors, tous *pays* ! répondit gaiement Solignac. Je suis Limousin aussi !

— Le colonel Henri de Solignac, dit Claude Rivière.

— En effet, dit Chambaraud... Ce nom !...

Le visage d'ordinaire souriant de Solignac se rembrunit tout à coup, comme si l'ex-conventionnel eût fait une allusion à ce nom de village porté par le colonel. Sylvain Chambaraud n'y songeait point, selon toute vraisemblance.

Mais c'était là, on le sait, la seule fibre un peu mélancolique du caractère de Solignac.

Le colonel mit une sorte de hâte à détourner sa propre pensée d'une telle idée, et se tournant vers Thérèse :

— Vous pouvez être certaine, madame, dit-il, que dans l'hôtel de M^{lle} de la Rigaudie vous serez en sûreté ! Je vous y conduirai quand vous voudrez.

— Comment ? fit Chambaraud, sans avertir personne ?... Brusquement ?

— Avons-nous donc du temps à perdre ? demanda le colonel.

— Non, certes non, mais...

Chambaraud paraissait hésitant. Il faisait claquer les doigts de sa main droite contre son pouce ; il regardait Solignac avec une sorte de méfiance.

— J'espère, lui dit le colonel, que ma proposition ne peut soulever aucune objection !...

— Parbleu non ! fit l'ex-conventionnel. Seulement... des raisons très simples... pourraient....

— Empêcher que M^{lle} de la Rigaudie recueillît une femme menacée ? Je n'en vois aucune.

— Ah ! colonel, mais vous oubliez, en vérité, que M^{lle} de la Rigaudie est d'une caste que j'ai combattue... et qu'elle doit haïr les acteurs du drame auquel j'ai pris part.

— Je suis bien certain que peu lui importe le parti de l'être qui court un danger. Avant de regarder la cocarde portée, elle considère le péril couru.

— Oui... oui !... je n'en doute pas... Eh bien ! si les uns ont leur générosité d'âme, les autres ont leur amour-propre... Il me déplairait qu'on apprit que la nièce du conventionnel Chambaraud a demandé asile à une parente d'émigrés.

Rivière, assez surpris de l'objection, écoutait Chambaraud, tandis que Thérèse, toute à sa propre pensée, mortifiée et dolente, contemplait Claude avec une expression de vénération timide, domptée en quelque sorte, et presque tremblante.

— Ah ! c'est une affaire d'amour-propre ? dit Solignac. La nécessité du salut doit cependant passer avant autre chose. Et qui vous dit qu'on apprendra que votre nièce a été recueillie par... — j'entends le mot qui vous choque — par une aristocrate ?

— M^{lle} de la Rigaudie le saura, si les autres l'ignorent !

— Pourquoi le saurait-elle ! Je conduis à l'hôtel de la Rigaudie la femme du commandant Rivière, et si le commandant n'a pas les mêmes scrupules que vous, madame sera

en sûreté sans que vous ayez à garder la moindre obligation envers personne. Ah ! vive Dieu ! fit le beau Solignac, je croyais que les années amenaient un peu d'apaisement dans les haines humaines ; mais je m'aperçois, à vous écouter, que je me trompais, que le temps passe et que les rancunes restent !

— Le temps ne peut rien contre certains souvenirs, dit Sylvain Chambaraud. Vous saurez cela, colonel, quand l'âge sera venu !

— En attendant, dit Solignac, je vais mettre madame en sûreté... Vous consentez, commandant ?

— Et je vous remercie, répondit Rivière.

Thérèse s'était approchée du commandant et tout bas, d'un ton très humble, suppliant :

— Je voudrais vous dire un seul mot, fit-elle.

Solignac et Chambaraud s'écartèrent d'un mouvement presque instinctif.

Thérèse se tenait debout, mais à demi courbée devant Claude, et les mains jointes comme elle eût parlé à un Dieu :

— Je veux vous dire, fit-elle, que s'il y a au monde une créature qui voudrait racheter sa folie par une vie de repentir amer, profond, par un dévouement de tous les jours, par une soumission de toutes les heures, c'est moi !

— Je vous crois sincèrement, répondit Claude d'un ton ferme, tout bas aussi.

— Alors, murmura-t-elle avec une expression navrante de supplication et de crainte, j'emporte l'espoir que... peut-être... un jour... le pardon...

— J'ai pardonné, dit le commandant.

— Pardonner, c'est grand, mais oublier...

— Oh ! l'oubli ! fit-il avec une mélancolie profonde. L'oubli n'appartient pas à l'homme, mais au temps ! D'ailleurs (et il la regarda jusqu'au fond des prunelles, il la perça de ses yeux fermes, énergiques et clair) si le pardon est pour vous, le châtiement est pour l'autre... Quand je serai vengé, je verrai !

Il ajouta un geste qui signifiait : « Tout est dit », et Thérèse, chancelante, se retourna, cherchant un appui, comme si elle allait s'évanouir.

Le bras de Solignac la soutint et le colonel, prit congé de Claude Rivière en lui serrant la main.

— Adieu, murmura Thérèse d'une voix mourante.

— Au revoir... peut-être ! dit alors le mari, dont le cœur meurtri était encore tout à cette femme.

Et comme Solignac allait sortir de la petite maison qui s'ouvrait sur l'allée pleine de nuit :

— Ainsi, dit Chambaraud, mon nom...

— Ne sera pas même prononcé !

— J'y puis compter ?

— Oui, citoyen, dit le colonel en souriant. La nièce du conventionnel Chambaraud n'est pour M^{lle} de la Rigaudie que la femme du commandant Rivière !

XII — Solignac écoute

Solignac n'eut point de peine à faire accepter à M^{lle} de la Rigaudie cette tâche de se constituer la protectrice de Thérèse. M^{lle} de la Rigaudie n'aimait ni l'empire ni la république, mais il ne lui déplaisait pas que les Jacobins impénitents fissent de l'opposition à l'empereur. D'ailleurs, Rivière était proscrit, celle qui portait son nom se trouvait en péril. C'en était assez pour que la vieille fille prît parti pour Thérèse Rivière.

Et puis Solignac priait, et Solignac était le favori de M^{lle} de la Rigaudie.

— Amenez votre pauvre femme, avait-elle dit.

Elle avait accueilli Thérèse avec sa bonne grâce accoutumée, cette cordialité brusque et bougonne qui était le trait distinctif de son caractère. Et la femme de Rivière, bientôt installée comme une parente, dans un appartement un peu isolé de l'hôtel, nul ne se fût douté qu'il y eût, chez M^{lle} de la Rigaudie une personne recherchait la police de Fouché.

Le colonel était enchanté d'avoir mené à bonne fin sa double expédition. Rivière en sûreté, Thérèse cachée, le but était atteint. Henri de Solignac n'avait plus maintenant qu'à penser un peu à lui-même. Il s'était donné tout entier, avec une sorte d'heureux abandon, au sentiment qu'Andréina avait éveillé en lui. Cette femme capiteuse et séduisante, avec ses yeux qui distillaient comme un venin d'amour, ses déhanchements de gitana, ses caresses perfides et ses provocations inquiétantes, s'était emparée, au moins pour un temps, du beau Solignac. Amour-goût plutôt qu'amour-passion ; mais avec Andréina, savait-on jamais où pouvait s'arrêter l'amour ? Les effluves de ses prunelles étaient si puissants ! Le son de sa voix était si musical et si profond !

Tout autre que Solignac eût été captivé pour la vie entière.

Le colonel s'était, fort heureusement, laissé séduire avec la volonté bien arrêtée se reprendre quand bon lui semblerait. La guerre lui donnait du répit. Il aimait Andréina comme il eût choisi une jolie fille à qui conter fleurette durant une étape, entre deux batailles ou dans une courte garnison. Andréina sentait cela et se disait que, quelque pouvoir qu'elle eût sur cet homme, il pouvait fort bien lui échapper, et qu'il était, quoique fort épris, maître absolu de sa destinée.



Vous êtes la bien-aimée, et le bonheur et le sourire, Andréina !

— Savez-vous ce que je suis pour vous ! lui disait-elle un soir.

— Vous êtes la bien-aimée, et le bonheur et le sourire, Andréina !

— Non !... Je suis tout bonnement le passe-temps de vos journées vides, un caprice entre deux combats !

— Vous ?

— Moi ! Oh ! je ne me fais aucune illusion !

— Vous vous trompez, Andréina. Mon amour est réel, et je n'ai jamais ressenti pour aucune femme cette ardeur magnétique qui m'attire vers vous !

— C'est que peut-être suis-je un peu plus jolie que les autres ! Mais vos paroles mêmes me prouvent que je devine juste. Je suis pour vous ce que tant d'autres ont été pour moi, un jouet ! C'est justice !

Ah ! si vous saviez, ajoutait-elle, combien j'en ai fait souffrir de ces soupirants insupportables qui me fatiguaient de leurs protestations ! Et cet Ottavio, un enfant !

— Ottavio ?

— L'homme qui s'est tué pour moi, oui ! Parce qu'il prétendait que je ne l'aimais point ! L'aimer ? Passez votre chemin, mes seigneurs ! On vous donne le bout de ses doigts, mais c'est bien le moins qu'on garde son cœur ! Eh bien ! Henri, à cette heure, je paye tout ce que j'ai fait souffrir aux autres. Je t'aime, et tu ne m'aimes pas.

— Que dis-tu là ? Je t'adore, Andréina !

— Enfin, tu es à moi, voilà ce qui est certain. Et tu me jures que ton âme m'appartient. Un serment de toi, c'est quelque chose ! Mais, vois-lu, mon beau colonel, les femmes comme moi sont des monstres d'égoïsme et d'indifférence jusqu'au jour où elles rencontrent un homme comme toi. Alors celui-là, le maître, elles l'adorent. Et s'il les congédie ou s'il les repousse, elles en meurent. Aime-moi toujours, Henri !

— Es-tu folle ? Tu parles de mourir !

— Pourquoi pas ?

— Tu es jeune, tu es belle, l'avenir te sourit.

— Qu'importent l'avenir, la jeunesse, la beauté ! Suis-je aimée, aimée de toi ?

— Oui !

— Eh bien ! voilà ce qui me rend la vie... Ah ! si tu cessais de... Mais bah ! il y a un proverbe de chez nous qui dit que s'il y a des roses, elles fleuriront. *Se sono rose, fioriranno !* Nous verrons bien ce que demain nous garde !

Solignac disait vrai en assurant Andréina de son amour, mais il n'ajoutait pas que cette affection même commençait à lui peser.. Épanoui brusquement comme une fleur hâtive à un de ces soleils qui brûlent plus qu'ils ne réchauffent, un tel amour était fait pour languir bientôt et se flétrir consumé.

Une seule chose donnait, aux yeux de Solignac, une saveur plus vive à cette liaison, c'était le danger que l'instinct, ou la terreur de Castoret y voyait. La perspective d'un péril ajoutait au fruit savoureux l'attrait du fruit défendu.

Solignac ne croyait pas beaucoup cependant aux fantômes imaginés par Castoret et aux avertissements des *tarots*, mais à force d'entendre répéter au brigadier le même refrain, il avait fini par le savoir par cœur et par s'en divertir.

Il avait aimé tout d'abord Andréina et par plaisir et par bravade. Maintenant il souriait volontiers lorsque Castoret, avec ses éternels hochements de tête, lui faisait un reproche d'une témérité que le Limousin regardait comme inutile.

— Et où sont les dangers, Castoret ? demandait Solignac. Et en quoi suis-je téméraire ?

— Une femme brune, venue du Midi.

— Oui, je sais ce que tu vas dire, n'en parlons plus, si tu le veux bien ! Et attendons le premier coup de tonnerre pour crier que l'orage est proche !

Solignac ne devait pas attendre ce grondement de la foudre bien longtemps. La première visite qu'il fit à Claude Rivière lui montra que peut-être les pressentiments de Castoret avaient quelque fondement. Le colonel trouva Rivière absorbé, songeur, et le visage plus sévère encore que de coutume. Cette sévérité même ressemblait à de l'inquiétude. Solignac n'en eût point demandé la cause si le commandant n'eût, le premier, abordé la plus secrète confidence.

Les deux amis étaient assez étroitement unis et sûrs l'un de l'autre pour que toute conversation devînt comme une confession profonde.

On eût dit que Claude avait hâte de rejeter le poids étouffant qu'il gardait sur le cœur, et de le faire fraternellement partager à un ami.

— Solignac, dit-il avec une certaine onction mélancolique, dans des temps comme les nôtres et avec une tâche pareille à

celle dont je me suis chargé, nul n'est certain de voir se lever l'aurore du lendemain. Je puis disparaître dans un combat, être tué légalement, finir brusquement comme tous ceux qui ont voué leur vie à une idée !... Eh bien, je mourrais torturé à l'idée de laisser vivant, triomphant, heureux, infâme, sur cette terre, un traître que je n'aurais peut-être pas pu atteindre, que je n'aurais pu châtier.

Un traître ?

— Un Judas qui m'a ravi mon honneur, qui a tué en moi la foi la plus vive que j'avais en une créature humaine, qui a désuni deux êtres qui s'aimaient — car elle m'aimait !

— Thérèse ?

— Oui, oui, cette malheureuse femme qui est venue là, tremblante, suppliante, demander un pardon à genoux !... Ah ! qu'elle l'emporte, ce pardon, l'infortunée créature, toute à son crime et à ses remords. Mais lui ! lui ! si ma main ne pouvait le punir, si mon épée ne pouvait traverser son cœur, si je mourais frappé en le sachant vivant, ce serait pour moi une suprême, une épouvantable souffrance !

— Quel est cet homme ? demanda Solignac. Et comment se nomme-t-il ?

— Je vous ai dit que c'était un infâme. Visage qui ment, mais qui trompe, œil qui se dérobe. Un Italien revêtu de l'uniforme de nos soldats !

— Un Italien ? fit Solignac.

— Un de ceux qui complotent avec moi ! Et comment n'a-t-il pas livré noire secret, lui qui sait si bien ce que c'est que le mensonge et que la trahison ?

— Son nom ? répéta le colonel.

— Agostino Ciampi, marquis d'Olona !

Solignac recula, à ce nom, comme s'il eût été frappé d'un éblouissement. Ciampi ! Olona ! Il n'y avait pas à douter, et c'était bien là le frère d'Andréina. Cet homme, qui lui avait été à première vue antipathique, se rencontrait encore sur son che-

min, ou du moins Solignac retrouvait la main de l'Italien dans une vilénie.

Le colonel surmonta bientôt l'émotion et l'étonnement que la révélation de Claude Rivière venait de lui causer. Il ne laissa pas deviner au commandant que ce nom de Ciampi lui était connu.

Il écouta, calme, s'efforçant de se contenir, le récit sobre et profond comme la vérité, que Rivière lui faisait de ses âpres douleurs et de ses espoirs de vengeance. Puis, lorsque le commandant lui demanda s'il pouvait compter sur lui dans l'œuvre de colère comme dans l'œuvre de délivrance :

— Vous le pouvez, dit le colonel simplement.

— Le jour où je me trouverais dans l'impossibilité de châtier cet homme, ce serait vous qui l'atteindriez ?

— Ce serait moi, dit encore Solignac.

Il revoyait, comme s'il avait encore devant lui le marquis d'Olona, il revoyait ce front insolent, ce regard qui n'allait pas droit comme une étincelante épée, mais qui se coulait sous les cils comme un serpent se glisse, et, par un phénomène étrange, cette fois les craintes chimériques de Castoret semblaient prendre corps aux yeux de Solignac ; et l'image même d'Andréina se transformait, se faisait bizarre, douteuse, avec des sourires énigmatiques, des attitudes de fille de Bohême perfide et redoutable.

Et Solignac, loin de s'en affliger, ressentait au contraire une certaine joie à cette perspective. Il respirait plus ardemment, comme à l'approche de la tempête les poumons s'enflent d'une atmosphère imprégnée de soufre. L'aventure d'amour menaçait de se compliquer de quelque chose de nouveau et de militant. Le beau Solignac était enchanté ;

**

Il quitta Rivière pour aller revêtir son grand uniforme. Le duc de Feltre recevait ce soir-là, et les jardins du ministère étaient illuminés à *giorno*. C'était une de ces fêtes de nuit, assez

à la mode alors, et que Fouché, cependant en guerre avec Clarke qui le traitait de Jacobin, essayait de multiplier comme les revues, même en cet été de 1809, pour « éperonner le commerce ». Le beau colonel devait être encore un des rois de la fête. Entouré et presque acclamé, il entendait un murmure flatteur s'élever à ses côtés, quand il traversait une foule prompte à s'ouvrir devant lui. Et c'étaient des coups d'œil, des sourires, des frissons d'éventails, des murmures furtifs, des chuchotements flatteurs.

Solignac avait salué le ministre et se dirigeait, pour prendre le frais, vers le jardin, dont la verdure était égayée par des lumières vives qui donnaient au feuillage une fraîcheur, une couleur, un éclat extraordinaires.

Auprès des salons, à la sortie du pavillon qui, de plain-pied, donnait sur les allées illuminées, des groupes s'étaient formés, éclairés par des torchères, et, assis ou debout, des jeunes gens à la mode entouraient une femme charmante, à demi étendue sur sa chaise, et qui, tout en mordillant son éventail ou en jouant avec le gant d'une de ses mains, écoutait avec une coquetterie sans provocation les propos des dix ou douze élégants en habit vert clair ou bleu de ciel qui formaient sa petite cour.

Cette femme était vraiment si jolie avec ses cheveux d'un blond doré, son teint admirable et sa grâce, que Solignac, inaperçu des causeurs, s'arrêta un moment pour la contempler sur la première des trois marches qui conduisaient des appartements au jardin.

Assise ainsi, cette femme, qui pouvait avoir vingt ans, paraissait plutôt petite que grande ; elle était mince, élégante, avec des mouvements de tête d'une mutinerie spirituelle. Tout en elle était harmonie. Solignac eut bien vite détaillé cette beauté faite de charme. Les épaules et les bras, mal couverts par un châle rose, étaient superbes, la peau fine, douce, évidemment et veinée de bleu. Les mains, dont une seule demeurait gantée, étaient mignonnes, et sans être grasses, se trouaient de petites

fossettes. La bouche fraîche, rose, aux dents blanches légèrement pointues, semblait faite pour le sourire.

Ce qui était surtout adorable chez cette femme, c'était le haut du visage : des yeux, des cils et des sourcils noirs contrastant avec des cheveux blonds, des cheveux d'enfants et si fins, si soyeux qu'une simple mèche prise dans l'opulent chignon et divisée en petites boucles, faisait au-dessus du front comme une neige, et donnait à cette jolie femme, si terrestre d'ensemble par sa séduction mutine, une sorte de nimbe doré, poudroyant et lumineux.

Elle portait une toilette à la fois très élégante et très simple, mais qu'on devinait signée de Leroy⁸⁴, *le* modiste de la rue de Richelieu qui fournissait les modèles de tous les manteaux de cour. Un peigne-diadème, orné de turquoises, retenait ses cheveux et laissait s'échapper les boucles frisées qui tombaient sur le front.

Cette femme différait d'ailleurs tellement des héroïnes du monde officiel, alors si mêlé, que Solignac devina, au premier regard, que ce n'était point là une de ces parvenues dont la pauvre et bonne maréchale Lefebvre est restée le type et dont s'amusaient le théâtre et les caricatures⁸⁵.

Évidemment, pour parler comme jadis les gentilshommes, cette jolie femme était *née*.

Solignac la regardait sans écouter ce qu'on disait autour d'elle, et pourtant, dans les propos de ces jeunes gens, il était justement, question de lui.

— Oui, comtesse, disait l'un deux, il pourrait prendre, comme M^{me} Gendot au boulevard des Italiens, le titre de *Protégé des Grâces* !

⁸⁴ Louis Hippolyte Leroy (1763-1829), 79 rue de Richelieu depuis 1805.

⁸⁵ Catherine Hubscher (1753-1835) a épousé en 1783 le sergent Lefebvre, futur maréchal d'empire. C'est Victorien Sardou qui, par sa comédie de 1893 (et donc pas encore écrite à la date de parution de ce roman), lui donnera le surnom de « Madame Sans-Gêne ».

— Il est béni des dieux, ajouta un grand garçon maigre, le nez long, le menton rasé, avec des favoris bruns et réguliers, le cou extrêmement élevé et serré dans une haute cravate blanche d'où sortaient deux bouts pointus d'un col qui devait être coupant. L'habit à la française, qui remplaçait le frac écourté de la journée, dessinait les omoplates et le dos du jeune homme, tandis que, dans les bas blancs qu'imposait la culotte courte de cérémonie, ses mollets ne montraient aucune courbe élégante, aucune musculature aimable : des *mollets de coq*, comme dit l'expression populaire.

Ce jeune élégant était un poète, alors fort à la mode dans les salons, le jeune Florival de Saint-Clair, réformé pour raison de santé — faiblesse de constitution, c'était la dure expression officielle — et qui, dans un temps tout entier voué au culte de la force et des muscles, se contentait, par nécessité, de sacrifier aux Muses et soupirait auprès des dames pour lesquelles il rimait des élégies, et qu'il tenait au courant des romans nouveaux.

La grande consommation d'hommes que faisait l'empereur, permettait quelquefois à Florival de Saint-Clair de n'être pas toujours un soupirant, platonique. Ève, n'ayant point la proie, se contentait parfois de l'ombre. À quelque chose la guerre est bonne.

La délicieuse femme que Solignac contemplait, comme on regarderait un oiseau de prix en liberté, — en retenant son souffle de peur de le voir s'envoler, — la blonde et aristocratique invitée du duc de Feltre ne paraissait écouter Florival qu'avec une douce et aimable ironie.

Lui, au contraire, la regardait avec une passion visible. Il essayait de mettre dans ses yeux bleus tout un monde d'amour.

— L'aimable sexe pour lequel la moitié de la terre donnerait sa vie, disait Saint-Clair, soupire bien souvent pour cet homme. Et vous savez comtesse, la nouvelle qu'Écho nous a transmise !

— Quelle nouvelle ?

— Cette brune et piquante Napolitaine dont l'œil profond a allumé tant de flammes autour d'elle...

— M^{lle} d'Olonas ?

Solignac écouta cette fois, tiré en quelque sorte de sa contemplation par le nom d'Andréina.

— Oui, fit Saint-Clair. M^{lle} d'Olonas, justement...

— Eh bien ?

— Eh bien ! on prétend... on assure que cette beauté insensible a cédé devant tant de bravoure, et que, semblable à la déesse séduisante qui reçoit nos vœux secrets, cette Vénus parthénopéenne a favorablement accueilli les protestations de cet autre Mars !

— Alors, M. de Solignac ?...

Le colonel n'attendit pas la réponse de Saint-Clair. Il courut à l'entretien en s'avancant vers le groupe des causeurs, sans affectation de mécontentement, mais simplement pour montrer qu'il était là.

Le premier qui l'aperçut fut le poète Florival. Il mit un doigt sur sa bouche et, d'un clignement d'yeux, ordonna ou plutôt implora le silence.



le colonel, marchant avec une lenteur suffisante... se contenta de passer

La discrétion soudaine de Saint-Clair n'allait pas sans une certaine inquiétude. Mais il fut rassuré lorsque le colonel, marchant avec une lenteur suffisante pour arrêter les propos sur les lèvres, se contenta de passer, — en manière d'avertissement, sans nul doute, — et s'enfonça dans une allée pendant que la comtesse le regardait s'éloigner.

— Eh bien ! dit un des jeunes gens élégants qui entouraient la jeune femme, vous l'avez vu ?

— Oui, répondit-elle, un peu songeuse.

— Et garde-t-il, ainsi aperçu, le prestige que lui donne la poudre de la bataille ?

— Il a vraiment la tournure d'un gentilhomme !

— Il est charmant, dit Florival, qui savait gré au colonel de ne pas avoir entendu la conversation si brusquement interrompue.

— Un peu colossal ! fit un autre.

— Quand il aura grossi, il sera assez vulgaire !

— À la bonne heure, fit la comtesse en riant, je suis enchantée de ces critiques pour le colonel, que je ne connais point. Un homme que les autres hommes trouvent irréprochablement beau plaît rarement aux femmes. Vos critiques masculines sont le plus bel éloge que vous puissiez faire de M. de Solignac !

— Oh ! moi, comtesse, dit Saint-Clair avec hâte, je ne hasarde aucune critique. Le colonel est un Achille digne de rencontrer un nouvel Homère !

— Et pourquoi ne vous chargez-vous pas du soin de chanter ses exploits, mon cher Saint-Clair ?

— J'y songerai, comtesse ; car, en vérité, ni le Théobald de *Séverine* de M^{me} Beaufort d'Hautpoul, ni le sympathique Malek-Adhel qui trouve à la fois sur le champ de bataille l'autel, le lit nuptial et le tombeau, ni le don Sanche d'*Alphonsine ou la tendresse maternelle* de M^{me} de Genlis, ni le héros d'*Édouard et Stellina* de S. A. Lucien Bonaparte⁸⁶, ne peuvent donner une idée de la valeur de M. de Solignac !

— Alors c'est votre héros, Saint-Clair.

⁸⁶ Anne-Marie Beaufort d'Hautpoul (1763-1837), *Séverine*, six tomes, Fréchet 1808., Malek-Adhel est un personnage de *Mathilde*, ou *Mémoires tirés de l'histoire des croisades*, de Sophie Cottin (1770-1807), publié en 1805 chez Giguet et Michaud. *L'Alphonsine* de Félicité de Genlis est paru en 1806 chez Nicolle, son éditeur habituel. Lucien Bonaparte (1775-1840) frère de Napoléon, *La Tribu indienne*, ou *Édouard et Stellina*, par le citoyen L. B., imprimerie Honnert, an VI, deux tomes.

Avant de répondre, le poète poussa un soupir.

— Non, ce n'est pas mon héros, dit-il. Mon héros ne sert pas le dieu de la guerre. Avez-vous lu le *Peintre de Saltzbourg, journal des émotions d'une âme souffrante* ? L'auteur qui s'appelle, je crois, Charles Nodier — c'est un jeune homme⁸⁷ — s'est peint dans ces pages sous le nom de Charles Munster. Une âme souffrante, voilà mon héros, ô trop cruelle comtesse, et telle est la fidèle image d'un cœur sensible qui se plaît à rêver de vous devant les nobles beautés d'une nature indifférente aux tourments des humains.

— Mon pauvre Saint-Clair ! dit la comtesse en se mettant à rire, d'un rire d'enfant, sans méchanceté, retrouvant là un de ces éclats de jeune fille heureuse de vivre, honnêtes et clairs, et qui produisent sur le visage les petites rides que mot la caresse du vent sur l'eau limpide, fraîche, attirante, d'un lac sans tache.

Henri de Solignac avait été très frappé de cette grâce et de ce charme, et il y pensait comme on songe aux visions entrevues, tout en suivant l'allée à demi éclairée dans laquelle il s'était engagé. Ce joli visage avec son auréole de cheveux blonds lui restait devant les yeux. Mais autant il s'était senti troublé lorsqu'il avait vu Andréina pour la première fois, autant il se sentait attiré par le rayonnement d'honnêteté qui se dégageait en quelque sorte de cette femme dont il ignorait le nom.

Machinalement il s'arrêta pour regarder encore du côté de la comtesse, mais il n'apercevait plus, au bout de l'allée, qu'une masse lumineuse où s'agitaient confusément des formes indistinctes. Et pendant qu'il était là, debout, les yeux fixés au loin, son nom, prononcé à quelques pas de lui, mais assez bas, le frappa pour la seconde fois, si bien que le colonel ne put s'empêcher de sourire de ce hasard.

87

En effet. Charles Nodier (1780-1844) avait 23 ans en 1803 lorsque ce roman est paru chez Maradan. Le titre exact est « cœur souffrant » et non « âme souffrante ».

— C'est la soirée aux confidences jetées à l'air et que je recueille en passant, se dit-il. À quelques minutes de distance, deux fois pareille aventure !... Voilà qui est improbable, et cela est cependant !

Il savait d'ailleurs qu'à la guerre il est permis de chercher à surprendre l'ennemi, et, amis ou ennemis, il tenait à connaître ceux qui parlaient de lui.

L'allée qu'il suivait se terminait par un rond-point auquel venait aboutir une autre allée parallèle où se promenaient, se croyant seuls, les gens qui parlaient maintenant du beau colonel.

Au milieu du rond-point apparaissait, éclairé par une illumination de verres de couleur, une statue de l'Amour, le coude gauche posé sur son arc et faisant, de l'index de la main droite, des signes de menace à des nymphes placées, çà et là, sur un piédestal autour du rond-point, et prenant, la fuite dans les attitudes à la fois effrayées et provocantes, comme la Galathée du poète latin.

Devant le piédestal de chacune de ces nymphes, un banc de bois attendait les promeneurs.

Solignac, accoudé au socle d'une de ces statues, regarda du côté d'où venaient les voix qui parlaient de lui et il aperçut Andréina debout devant Agostino Ciampi.

La jeune femme était vêtue d'une magnifique toilette jaune qui faisait ressortir son teint et ses cheveux, et elle tenait à la main, comme une habituelle parure, un bouquet de roses, pareil à celui qu'elle avait jeté, devant tous, au colonel. Agostino portait une toilette élégante, corrigée par une certaine raideur militaire qui allait bien à sa beauté robuste.

En regardant cet homme, Henri de Solignac ne put maîtriser un mouvement de colère, et il revit, — en même temps, par la pensée, et comme une apparition, les sourcils froncés et les joues creuses, — la pâle et sévère figure de Rivière, l'homme d'honneur outragé par l'aventurier.

— Ainsi, disait Andréina, lu as suivi mon conseil ? La comtesse ?...

— Je lui ai parlé !

— Quand ?

— Ce soir.

— Seras-tu présenté chez elle ?

— Sans nul doute.

— Par qui ?

— Un poète de hasard, rencontré bien des fois dans les salons, M. de Saint-Clair, qui remplit chez la comtesse de Farges le rôle d'utilité et de *patito* et qui m'ouvrira toutes grandes les portes du logis.

— Singulière tactique de se faire présenter par un inutile !

— Qu'importe le guide s'il conduit à la victoire !

Solignac, en entendant de telles paroles, éprouvait une sensation étrange. Il devinait, il avait le pressentiment absolu qu'il assistait à quelque complot douteux, à quelque conjuration coupable et, par un irrésistible instinct, il était certain, il eût juré que celle dont on parlait là, cette femme chez qui le marquis d'Olona voulait se faire présenter, — dans quel but ? Solignac l'ignorait — c'était cette adorable comtesse, assise là-bas au milieu d'un cercle élégant de flatteurs. Il était évident pour Solignac qu'il ne pouvait être question d'une autre. M. d'Olona avait-il donc la prétention de se faire aimer d'elle ?

— Je le souhaite le succès, Agostino, dit Andréina, quoique, à parler franc, je te trouve avec moi bien bizarre d'allures et bien ténébreux.

— Moi ? fit le marquis.

— Sans doute. Combien de fois t'ai-je vu depuis mon arrivée ? On dirait que tu me fuis. J'ai pourtant un service à te demander.

— Lequel ?

— Je te le dirai, quand tu daigneras venir à mon hôtel, que tu semblés fuir.

— Ce n'est pas lui que je fuis, ce sont ceux que tu y reçois !

— Et qui sont ceux-là ?

— Je me trompe ; je devrais dire un de ceux qui y entrent, car je n'en hais qu'un seul !

— Solignac ?

— Oui.

— Et pourquoi le hais-tu, celui-là ?

— Le sais-je ? Je le hais d'instinct ! La première fois que je l'ai vu, j'ai deviné en lui un ennemi ! Il y a de ces gens qu'on est assuré de retrouver sur sa route chaque fois qu'on veut faire un pas en avant. En vérité, cet homme se dresserait entre le but que je poursuis et ma main prête à l'atteindre que je ne m'en étonnerais pas ! Tiens, ce soldat, ce Solignac, ton beau colonel, c'est lui qui a conduit je ne sais où la femme que j'aimais, que j'aime encore, et qui était pour moi l'amour et la passion comme la comtesse de Farges sera la fortune et la puissance !

— Qui t'a dit qu'il a fait cela ?

— J'ai interrogé, cherché, suivi la trace de Thérèse... Solignac l'a aidée dans sa fuite ! Des indiscretions de valets m'ont tout appris.

— Et tu songes encore à cette Thérèse ? dit Andréina railleuse. Veux-tu que je te dise pourquoi tu ne l'as pas oubliée encore ? C'est qu'elle t'a abandonné. Tu prends pour un reste d'amour ce qui n'est que l'irritation de ton amour propre.

Elle s'était, avançant de quelques pas, assise sur un banc, aux pieds d'une nymphe de marbre.

Agostino demeurerait debout.

— Je te dis que je l'aime toujours, et que — soit froissement d'amour-propre, comme tu le veux, soit passion persistante — lorsque j'aurai réussi à me faire agréer par la comtesse de Farges, je reviendrai à Thérèse et la reprendrai, aussi vrai que je suis ton frère !

— Vaniteux ! fit Andréina. *Tutti gliuomini sono simili !* Tu veux quitter les femmes et tu ne veux point qu'elles te quittent !

— Peut-être, dit Agostino.

— Allons, reprit l'Italienne en haussant les épaules, si j'ai un conseil à te donner, c'est d'oublier la *Teresina* et à ne plus songer qu'à cette femme qu'il faut épouser, malgré les rivaux et malgré elle-même. *Per Bacco, Agostino mio*, la tâche est digne d'un Ciampi !

— Oui, dit le marquis, oui, certes ; mais que la comtesse devienne ou non ma femme, je n'en ai pas moins un plein pouvoir sur celle qui a été, qui est ma maîtresse !

Solignac avait écouté jusqu'ici en serrant de ses doigts nerveux les sculptures du socle derrière lequel il se tenait debout.

Il s'avança brusquement, aux derniers mots d'Agostino, et, tandis que M^{lle} d'Olon se redressait brusquement, effrayée soudain :

— De quel droit, monsieur, dit-il, parlez-vous d'une femme qui porte le nom d'un homme d'honneur et qui, entre elle et vous, voudrait aujourd'hui mettre un gouffre ?

Agostino recula, non de peur, mais comme pour prendre un élan avant de bondir.

— Solignac ! s'écria-t-il avec une fauve expression et un rictus qui découvrit ses dents blanches, tandis qu'un éclair orange passait dans ses prunelles louches

— Agostino !... Colonel ! dit Andréina.

Elle se jeta, toute pâle, entre ces deux hommes : Agostino blême, les poings serrés, et Solignac immobile et souriant.

— À mon tour, dit le marquis, je vous demande qui vous donne le droit de me parler de ce qui est le secret de ma vie.

— Secret confié au vent de la nuit, fit Solignac ironique. Le zéphir l'emporte à travers l'allée vers le premier inconnu qui passe !

— Pour l'avoir surpris, il faut nous avoir épiés, répondit insolemment Ciampi.

— Agostino ! Agostino ! répéta Andréina.

Elle suppliait. Elle redoutait un terrible choc entre ces deux hommes. Elle sentait d'ailleurs que c'était sur Solignac qu'il fallait s'appuyer pour éviter une explosion, et ses yeux glauques cherchèrent les yeux bleus du colonel, tandis qu'elle enveloppait, pour ainsi dire, de son corps souple et magnétique, le beau Solignac, prêt à répondre.

Et, pendant que le colonel regardait droit et bien en face l'insolent Italien, il entendait la pénétrante voix d'Andréina monter jusqu'à son oreille, et lui murmurer tout bas, sur le ton de la tendresse et de la prière :

— Henri, c'est mon frère, pas un mot, pas un geste, mon Henri, c'est Andréina qui t'en supplie !

Le colonel comprit qu'un éclat, en pareil moment, en pareil lieu, ne pouvait être que fatal à Rivière. Les occasions de faire justice de Ciampi ne seraient point rares. Le mieux était de se contenir. Il se dégagea doucement de l'étreinte d'Andréina, sera de sa forte main la main petite de sa maîtresse, et, nettement, avant de s'éloigner :

— Je suis le frère d'armes du commandant Rivière, dit-il. Qui l'insulte m'insulte moi-même ! Afin d'éviter tout scandale, j'oublierai ce que j'ai entendu. Mais, un avis, monsieur le marquis : ne vous retrouvez jamais sur ma route !

— Je suivrai celle que je veux suivre sans m'inquiéter du caillou qui voudrait m'arrêter, dit Ciampi avec une énergie farouche.

— Un caillou ? Non, fit le beau Solignac. Mais une main de fer ! Adieu !

— Au revoir ! dit Agostino.

Andréina regardait Solignac s'éloigner.

— Es-tu fou ! dit-elle au marquis. Tu veux donc mourir ?

— Tu as peur pour moi, toi ?

— Oui, si tu as pour ennemi un tel homme !

— Tudieu ! le colonel t'a domptée, je le vois, *sorella mia* ! Mais il y a des mâles chez les Ciampi et non pas seulement des

femmelettes ! Dis à ton amant de veiller sur lui. S'il me brave encore, c'est un homme mort !

— Et si tu prétends le tuer, toi, dit-elle en braquant ses prunelles aux éclairs livides sur les yeux de chat du Napolitain, crois-moi, Agostino, tu peux d'avance faire coudre ton suaire !

Solignac avait déjà atteint le bout de l'allée, et au moment où, traversant le jardin qui menait aux appartements, il pénétrait dans la grande salle, aérée par des ventilateurs, où le ministre se tenait encore, il entendit des cris aigus et vit, comme dans un tourbillon, plusieurs dames qui s'enfuyaient éperdues, tandis qu'une gerbe de flamme s'élevait, comme un jet puissant, derrière une femme immobile et pâle, vers laquelle se précipitaient déjà plusieurs jeunes hommes que, d'un bond, et mû par cet instinct de sauveteur éternel qui était le fond même de sa nature, Solignac eut bientôt dépassés.

Il avait d'ailleurs reconnu, dans cette femme à demi enveloppée par la flamme, la blonde comtesse qu'il avait aperçue tout à l'heure, entourée de courtisans.

En un instant, il fut auprès d'elle.

Courageuse sous son air enfantin, la jeune femme demeurait immobile, tandis que la flamme montait autour d'elle avec ses mille baisers de feu. L'étoffe légère de sa robe flambait ; et si la comtesse eût été prise de terreur, si elle se fût enfuie à travers le salon, sans nul doute la flamme alors activée l'eût enveloppée et dévorée tout entière.

Son sang-froid la sauva.

Solignac se jeta à genoux, embrassa d'un mouvement rapide la longue jupe enflammée qu'il tordit avec énergie, étouffant entre ses mains les jets de feu qui montaient comme des menaces de mort ; puis il se releva, plus pâle que la comtesse elle-même, qui se tenait debout intrépide et, dans ses vêtements à demi consumés, souriant à son sauveur, de son joli sourire mutin devenu tout à coup sérieux.

L'acte énergique de Solignac avait été si spontané et si rapide que la jeune femme était hors de danger avant que ses courtisans habituels fussent accourus auprès d'elle.

Mais bientôt, entourée, questionnée, elle ne sut plus à qui répondre. Le jeune Saint-Clair était particulièrement affairé, livide, et poussait des cris :

— Au moins n'êtes-vous point blessée, comtesse ?

— Par quel accident... un tel malheur ?...

La comtesse souriait, et un léger incarnat remontait à ses joues.

— Quelque flammèche, poussée par le vent, dit-elle, rien de plus. Nos étoffes d'été sont si légères !

Elle se tourna vers Solignac, qui la regardait avec une expression un peu étonnée.

— Colonel, dit-elle, merci ! Vous êtes plus habitué à emporter les batteries qu'à éteindre le feu, mais vous vous acquittez à merveille de ces deux tâches !

Et elle lui tendit sa petite main gantée.

— Madame, dit Solignac hésitant et montrant ses gants noirs.

— Une poudre à laquelle vous n'êtes pas habitué non plus, fit-elle. Qu'importe !

Et sa main tendue appela et rencontra la main de Solignac.

Au moment où il serrait cette main d'enfant adorable et franche, Solignac aperçut, dans le cercle qui s'était fait autour d'eux, le visage énergique et les yeux ardents d'Andréina. Tout aussitôt, sous une émotion qui ne lui était certes par habituelle, il ne pût s'empêcher de tressaillir.

— Colonel, ajouta la comtesse, j'ai hâte de fuir et de me cacher maintenant. Dans quelle toilette me voilà ! Votre bras jusqu'à ma voiture, je vous prie. Il me faut un héros pour cavalier si je ne veux pas, faite comme je le suis, paraître un peu ridicule.

Elle montrait, d'un geste charmant, sa jupe à demi consumée.

Solignac s'inclina, tendit son bras, et ce couple, d'une beauté si parfaite, traversa le salon, tandis que quelques bravos furtifs saluaient au passage le courage de la comtesse et la chevalerie du soldat.

— La Force et la Grâce ! soupira, non sans tristesse, le maigre Florival de Saint-Clair.

Arrivée à sa voiture, la comtesse enveloppa encore Solignac d'un sourire plein de remerciements et lui dit, avec cette amabilité mondaine qui, chez elle, ne paraissait avoir rien de banal :

— Colonel, je tiens maintenant à demeurer de vos amies. L'hôtel de Farges vous est ouvert comme au plus ancien de ceux que j'estime, et le jour où vous me ferez l'amitié de m'y venir voir, sera un jour heureux. On ne doit pas souvent la vie à un homme à qui tant des ennemis de la France doivent la mort !

Solignac ne chercha pas à répondre au madrigal. Il était charmé ; il salua, demeurant immobile. Et la voiture partit. Au moment où il rentrait dans les salons, la première personne que rencontra le colonel, c'était Andréina. Debout, appuyée au piédestal d'un immense vase de Sèvres, elle l'attendait en mordillant ses roses.

— Vous connaissez cette femme ? dit-elle, brusquement, avec une singulière expression dans le regard.

— Je l'ai vue, ce soir, pour la première fois !

— Elle est bien belle ! dit l'Italienne.

— Elle est mieux que cela, elle est charmante.

— Et on l'adore, je le sais !

— Vous le savez mieux que personne, puisque votre frère...

— Mon frère ?

— N'était-ce pas le nom de madame la comtesse de Farges qu'il prononçait, là-bas, tout à l'heure ?

— Et que vous importe ?

— Il importe toujours à un homme qui se pique d'être fidèle à l'honneur de ne pas laisser passer une infamie à portée de sa main sans la châtier.

— C'est-à-dire ?

— Rien. Quittez-vous ce bal ?

— Oui. Et vous ? Et toi ? murmura Andréina.

— Moi, je reste !

Andréina fit un geste de colère bientôt étouffée.

— Henri, dit-elle, Henri, prends garde. Tu ne m'aimes plus, peut-être, et tu vas aimer cette femme !

— Êtes-vous folle ? s'écria Solignac en souriant, mais d'un sourire contraint.

— Écoute, Henri, ajouta l'Italienne. Il y a des amours mortels en ce monde. Je t'ai dit que le mien était de ceux-là. Prends garde ! Si je me savais trahie...

— Eh bien ?

— Je tuerais ou je mourrais !

— Allons donc ! fit Solignac en lui prenant la main qu'il baisa. Mourir ! Vous, mourir ? Cela est si bon de vivre !

XIII — Un coup de feu



Il trouva Andréina inquiète, troublée et penchée sur des cartes

Andréina ne devait pas se plaindre longtemps de l'absence d'Agostino. Le lendemain même de cette scène qui, dans les jardins du ministère, avait failli tourner à la provocation entre Solignac et le marquis, Ciampi se faisait annoncer chez sa sœur.

C'était le soir, avant la nuit tombée.

Il trouva Andréina inquiète, troublée et penchée sur des cartes, avec un froncement de sourcils énergiques, comme si elle eût voulu leur arracher leur secret.

En apercevant Agostino, elle laissa échapper un mouvement de dépit.

— Je te dérange ? demanda-l-il.

— Non, fit-elle en se redressant, non Ah ! pour les jolies choses que me disent les cartes, je n'ai pas besoin de les écouter davantage.

— Leurs prédictions sont donc bien sombres ?

— Plus que sombres ; elles sont noires comme un ciel d'orage !

— Et tu crois à ces folies, toi, une femme forte, une Olona ?

— Je ne crois à rien et je crois à tout. Tu es assez joueur pour savoir qu'il est certains sentiments, certaines passions surtout, qui ont leurs superstitions !

— Et l'amour est-il de ces sentiments-là ? demanda Agostino.

— L'amour est le plus superstitieux de tous ! Pourquoi me parles-tu de cela ?

— Parce que je te vois décidément domptée par cet homme !

— Qui te le dit ?

— Je n'ai qu'à te regarder ; tu n'es plus la même. On dirait que les yeux ont pleuré.

— J'ai pleuré, en effet. Mais que t'importe si ma volupté, à moi, est de souffrir ?

— À ton aise. Il te plaît d'aimer, aime. Moi, je hais !

— Et tu hais celui-là même dont je ne prononce le nom qu'avec ivresse ! Prends garde, je te l'ai dit, Agostino, entre toi et lui, s'il fallait que je choisisse, ce n'est pas toi que je défendrais !

— Crois-tu donc que je songe à l'attaquer ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un homme comme toi, lorsqu'il a de la haine au cœur, ne la laisse point longtemps passive.

— Celui-là qui a mon secret est mon ennemi, et je tâche de le lui arracher. Crois-tu donc que je ne haïsse pas non plus — et de quelle haine ! — le commandant Rivière, qui a eu, lui, les prémices de l'amour de Thérèse ? Eh bien ! le colonel est pour

moi comme l'ombre de son ami. Je voudrais les broyer l'un et l'autre, l'un contre l'autre ! Et le temps presse !

— Le temps ! Que veux-tu dire ?

— Rien, fil Agostino d'un ton assombri.

— Si fait. « Le temps presse ! » Que signifie ?...

— Après tout, pourquoi ne saurais-tu pas la vérité, toi aussi ? fit Ciampi. Vérité redoutable, sur ma foi, juges-en. Si la fortune de la comtesse de Farges doit être à moi, il faut me hâter, car, dans quelques semaines, il se pourrait que je fusse mis dans l'impossibilité d'agir.

— Toi ?

— Je t'ai dit que l'argent me manquait. Il m'a fallu en trouver. Et j'en ai trouvé, ajouta l'Italien avec une expression ironique et singulière.

Andréina connaissait assez son frère pour deviner qu'il avait commis quelque infamie.

— Ah ! dit-elle. Et qu'as tu fait ?

— Je connais assez la chimie pour avoir étudié l'art de faire mordre une planche par un acide. J'ai fabriqué les vignettes de fausses traites et j'ai falsifié les signatures.

— Un faussaire !

— Absolument. Qui m'eût tendu la main pour sortir du borbier ? Est-ce toi ? Non, ni toi ni personne. Je savais en quel endroit pouvait se trouver le salut, ou du moins ce que je prenais pour le salut, et j'y suis allé tout droit, sans hésiter !

— Je ne comprends pas, fit Andréina. Je vois bien que tu as imaginé quelque combinaison vile, mais, en vérité, je doute en-core.

— Tu veux que je mette, comme on dit, les points sur les i ? Soit. Je fais partie d'une association redoutable en apparence, faible et inutile en réalité, qui a pour but le renversement de l'empire.

— Je sais cela.

— Qui te l'a dit ? Je ne t'en ai jamais parlé !

— Pourquoi n'aurais-je pas ma police à moi ? dit-elle. Oh ! je connais ce terrain parisien aussi bien que toi, qui l'as étudié en le fouillant. N'est-ce pas un peu pour savoir si Buonaparte est bien solide que je suis ici ? Et, en vérité, la reine Caroline se leurre si elle espère qu'un complot comme le vôtre puisse renverser jamais le colosse. Ce qui le menace bien plus que vos conjurations, c'est la guerre d'Espagne, cette guerre qui, à cette heure, lui dévore son or, sa poudre et ses soldats.

Bref, reprit Agostino, cette association d'hommes a ses chefs, ses auxiliaires, ses fonds tout prêts pour le cas où il faudrait agir. Une partie de ces fonds est déposée à Bordeaux. Sur la présentation d'une traite payable à vue, la maison de banque devait remettre au porteur trois cent mille francs. Je le savais. J'avais tenu entre mes mains la traite. Mieux que cela, je l'avais prise, arrachée à celui des nôtres qui est le trésorier de l'association.

— Le commandant Rivière ?

— Oui. Je vois que tu sais tout décidément. Ce papier une fois soustrait, il m'a fallu le remplacer. Je l'ai fait. J'ai fabriqué une traite semblable à la traite originale, j'ai tout imité, tout reproduit avec le soin d'un faussaire de profession. Ah ! je défie bien qu'en les comparant l'une à l'autre, on devine laquelle des deux traites est la vraie. J'ai substitué le billet faux au vrai billet, et celui-ci, je l'ai fait présenter par un intermédiaire qui ne se doute même pas qu'il a été mon complice ; je l'ai fait toucher à Bordeaux, à vue, chez Michel Borde et Cazavan, les banquiers.

— Eh bien ? dit Andréina d'un ton glacial, tandis que Ciampi s'échauffait, s'exaltait avec une sorte de rage au récit de son crime.

— Eh bien ! toute cette belle combinaison est inutile, et cet argent, que j'ai tenu entre mes mains, je l'ai jeté niaisement, follement au lapis vert. Ruiné la veille, je suis encore ruiné le lendemain. Et je me trouve face à face avec cette situation terrible. Dans un mois, dans quelques jours peut-être, à l'heure où

l'association aura besoin de tous ses capitaux, elle fera présenter à Bordeaux la traite fausse que le trésorier garde entre ses mains, et ce jour-là !...

— Ce jour-là, fil Andréina avec lenteur, qui accusera-t-on, toi ou l'homme qui était chargé de conserver les traites ?

Agostino regarda sa sœur longuement, comme pour chercher à deviner quelle était sa pensée cachée.

— Que veux-tu dire bien exactement ? demanda-t-il.

— Je ne veux pas dire autre chose que ce que je dis. Un vol est commis dans une caisse. Qui soupçonne-t-on tout d'abord ? L'homme qui en tient les clefs.

— Le commandant ?

— Pourquoi pas ?

— Eh ! le commandant est l'honneur même ! dit Agostino, — non pour défendre cet homme, mais comme s'il eut tremblé que l'inattaquable réputation de probité de Claude Rivière mît le trésorier au-dessus de l'accusation.

— A-t-il toujours la traite entre ses mains ?

— Non. Celui qui la détient à celle heure est le chef même de l'association, *Varus*, le colonel Thévenot.

— Et lorsque le colonel Thévenot fera présenter à Bordeaux la traite fausse, et lorsque les banquiers auront refusé de payer, est-ce toi ou le commandant Rivière qu'on accusera d'avoir, falsifié le mandat ?

— C'est lui, oui, tu as raison, c'est lui, dit Agostino. Mais, accusé devant les nôtres, Claude Rivière se défendra ! Et il aura à ses côtés, pour jeter mon nom à ses juges...

— Qui donc ?

— Thérèse !

— Thérèse sait donc ?

— Elle sait que j'ai volé, oui. Et d'ailleurs, n'eût-elle pas deviné que moi seul je pouvais avoir soustrait dans les papiers du commandant la traite maudite ? Moi seul je venais rue Montmartre, en l'absence de Rivière !...

— Thérèse t'aime. Elle ne parlera pas !

— Elle m'aime ? Qui sait ? Elle m'a aimé, oui. Mais pourquoi m'a-t-elle fui ?

— Si tu demandes aux femmes le secret de leurs actions, *Agostino mio*, tu risques fort de poser des points d'interrogation sans réponse. Mais, en vérité, je te trouve aujourd'hui bien pusillanime ! Un homme, de ta trempe, redouter quoi ? L'avenir ! Puisque tu as eu l'adresse de falsifier ce papier — ce qui est, je le l'avoue, une action basse et indigne de toi, marquis ; oh ! ne te fâche point ! — puisque tu as eu cette subtilité, aie donc au moins la bravoure de ton acte et attends de tout cela les conséquences de pied ferme !

— Crois-tu que je tremble ? fit le marquis. Ah ! *povera*, le jour où tu me verras redouter le danger, le Vésuve vomira de l'or et non de la lave ! Seulement, la perspective d'un coup de vent renversant toutes mes combinaisons m'irrite, il y aura un trouble tragique parmi les Philadelphes, lorsque le faux sera connu. Devant le tribunal d'honneur que constituera *Varus*, je devrai me rendre assurément et là, face à face avec Claude Rivière accusé, qui sait si je supporterai l'éclair de son regard et le poids de sa parole ?

— *Femminella* ! dit Andréina. Allons, je vois une chose, — que je n'ignorais pas au surplus, — c'est que la femme est plus difficile à vaincre que l'homme. À quoi bon, encore une fois, te soucier de l'avenir ! Tu crains le scandale inévitable dont l'éclat peut te rejaillir au visage ? Mais redouter la mort et mourir sont deux, dit le proverbe de chez nous. Ne t'inquiète que de la comtesse de Farges, et fais-en ta femme si tu peux !

— Oui, s'écria Ciampi, dont les yeux louches s'allumèrent, oui, voilà le but, voilà le rêve ! Ah ! sur ma foi, Andréina, la fortune de cette femme, il me la faut. Et je l'aurai, je l'aurai, malgré les obstacles, malgré elle, malgré lui.

— Qui, lui ?

Andréina avait instinctivement froncé ses beaux sourcils noirs. Elle devinait bien de qui voulait parler son frère ; mais le nom qu'elle attendait, ou plutôt qu'elle redoutait d'entendre, elle voulait qu'Agostino le prononçât.

— Qui, lui ? demanda-t-elle encore.

— Le colonel ! fit le marquis.

— Le colonel t'empêche-t-il donc de songer à la comtesse de Farges ?

— Peut-être.

Andréina prit Agostino par le poignet et le serrant violemment :

— N'est-ce pas, dit-elle avec une expression de colère soudaine, n'est-ce pas, tu as remarqué, comme moi, son regard et son sourire, lorsqu'il a étreint dans ses bras cette femme que le feu allait dévorer ? Ah ! je n'étais donc pas folle ! J'avais bien vu ! J'avais bien deviné ! Il l'aime ! Tu crois, tu sais, tu es certain qu'il l'aime ?

— Non, en vérité je n'en sais rien, répondit le marquis dont les lèvres reprenaient leur sourire ironique. Mais je sais qu'aujourd'hui même, cette après-midi aux Tuileries, la comtesse s'est longuement promenée au bras du beau colonel. Je sais qu'on a presque entouré ce couple souriant et qui passait, superbe. Je sais que l'aventure du ministère fait grand bruit dans ce monde romanesque et vide auquel il faut, chaque jour, la pâture d'un scandale ou d'un drame ! Je sais encore que, il y a quelques heures, oui, aujourd'hui même, à la promenade, je me suis fait présenter à M^{me} de Farges par l'homme qui devait m'ouvrir les salons de la comtesse, — je te l'ai dit, c'est Saint-Clair, — et qu'après m'avoir accueilli avec son sourire charmant et son irrésistible amabilité, j'ai vu cette femme se pencher vers le colonel et lui demander qui j'étais, ce que je fais et quelle est ma vie. Entends-tu cela, Andréina ? C'est lui qu'elle a interrogé ! C'est à l'ami du commandant Rivière qu'elle a demandé ce qu'elle doit penser du marquis d'Olona ! La porte de l'hôtel

de Farges m'est ouverte, et sur le seuil, je trouve debout et menaçant, — qui ? Solignac ! Au moment où je vais faire le premier pas vers la fortune reconquise, vers mon existence refaite, vers cette femme qui résume tout cela, et dont je veux me faire aimer ou que je veux séduire, s'il le faut (et Agostino eut un geste d'une audace sinistre, le geste de Lovelace défiant Clarisse⁸⁸), à cette heure où le but est là, dès les premiers mots que j'échange avec elle, dès la première tentative, dès la première minute, Solignac se dresse devant moi et me brave ! Solignac encore ! Solignac toujours ! Voilà ce que je sais, ma sœur, voilà ce qui me mord au côté gauche, ce qui me crispe les poings et ce qui pousse ma main vers une arme quelconque. Comprends-tu cela ? Vois-tu ma rage ? La devines-tu ? La sens-tu ? Et comme ce Solignac est le danger vivant, comme il me disputerait cette conquête, ce rêve, ce monde de joie, — non le cœur de cette femme, que m'importe ! mais sa fortune, — eh bien ! *per Baccho*, les Ciampi sont des Ciampi et on sait chez nous comment on se débarrasse d'un rival et comment on écarte un danger !

— Encore ! dit Andréina. Tu songes encore à le frapper ?

— Eh ! folle que tu es, s'écria Ciampi, je te dis que ton amant, pense à une autre !... Est-ce bien à toi de le défendre ? Aide-moi plutôt à le briser !

— Je l'aime, fit Andréina avec une expression profonde, presque déchirante. S'il l'aimait, cette comtesse, ce serait infâme ! Mais je te défendrais de le toucher, entends-tu, et pour l'empêcher d'arriver jusqu'à lui, je le labourerais le visage avec mes ongles !

Agostino se mit à rire.

— Allons, je vois que tu n'es pas jalouse, dit-il.

— Moi ?... Si, je suis jalouse ! Ah ! si ce que tu me dis était vrai, tu verrais, Agostino ! Ce ne serait pas lui que je frapperais,

ce serait elle ; elle ou moi ! ajouta la jeune femme d'un ton sombre.

— Toi ?

— Pourquoi pas ?

— Quelle folie ! On se venge et l'on ne meurt point !

— Ah ! dit Andréina avec un ton de volupté douloureuse et sublime, quand on a été aimée, quand on a bu la coupe pleine, quand on a rencontré, dans la vie, l'étincelle de joie, la minute d'oubli que cette existence misérable peut donner, quand on n'a plus à connaître que l'amertume d'une liqueur d'abord enivrante, quand tout est dit, tout est fini, tout est mort, on n'a plus, je te le jure, qu'à mourir soi-même et à s'endormir en savourant encore la douceur des rêves envolés !

— Tu me reprochais tout à l'heure d'être faible, dit Agostino en ricanant à demi, je vais te dire maintenant que tu es lâche !

— Lâche, parce que je rêve la mort ?

— Oui, venge-toi, te dis-je, mais ne meurs pas !

— Me venger, sur qui ?

— Sur lui, s'il te trahit !

— Lui !... lui !... répéta Andréina.

Elle fermait les yeux comme pour évoquer une vision qui s'échappait.

— Lui !

Elle secoua brusquement la tête, darda sur Ciampi ses yeux brûlants et dit d'un ton sec :

— Rends-moi un service.

— Lequel ?

— Un service de chimiste, puisque tu connais cet art-là !...

Elle souriait d'un air bizarre, songeant sans doute à la traite falsifiée par le marquis.

— Que veux-tu ? Commande ! fit Agostino.

— Écoute, dit-elle ; un jour l'empereur demanda au docteur Cabanis⁸⁹, mort l'an dernier, un peu de ce poison que le savant avait déjà enfermé pour Condorcet dans le chaton d'une bague. Avec ce poison, qu'il porte constamment à son doigt, Napoléon est heureux : il peut braver le sort. Un être humain qui se trouve maître de sa destinée, passe, le front haut, à travers le monde. On se moque bien de la vie lorsque, à toute heure, on peut s'en affranchir !

— Eh bien ? fit ?

— Eh bien, ce que Cabanis a fait pour Condorcet et pour l'empereur, je désire que tu le fasses pour moi !

— Tu veux du poison ?

Oui, un poison foudroyant, qui ne pardonne point et qui ne fasse pas souffrir, un poison qui ne me quitte jamais, qui soit toujours là, à la portée de mes lèvres, et qui me permette, entends-tu, Agostino, de me soustraire à un péril, s'il le faut, ou de me livrer à quelque vengeance, si je le désire !

— Ce poison, tu l'auras, répondit le marquis.

Andréina détacha de l'annulaire de sa main gauche une bague ornée d'une grosse turquoise et la tendant à son frère :

— Tiens, dit-elle, le chaton de cette bague s'ouvre et peut contenir ce que je te réclame. Quand m'apporteras-tu cela ?

— Demain. Et le poison qui sera là est de ceux qui donnent, avec la mort, l'ivresse des rêves heureux ! Il y a comme de la volupté dans sa puissance meurtrière !

— Tant mieux, c'est ce que je veux. Merci, Agostino !

Elle lui tendit la main, d'un mouvement brusque et franc, et il sentit sur ses doigts l'étreinte nerveuse de ces doigts de femme.

— À demain, dit-elle ensuite, d'un ton qui signifiait avec netteté : Maintenant, restons-en là !

⁸⁹ Pierre Jean Georges Cabanis (1757-1808), professeur à l'École de Médecine, député aux Cinq-Cents et sénateur de l'Empire, a été élu à l'Académie française en 1803.

Agostino ne laissa pas échapper une telle nuance.

— Je vois, fit-il, qu'une minute encore, et je deviendrais importun !

La nuit était descendue peu à peu sur les arbres du jardin, jetant son ombre sous les grandes allées noires, et elle pénétrait, couvrant les objets comme d'une brume indistincte, dans le salon où se tenaient le frère et la sœur.

Au moment où Andréina sonna un valet pour demander une lampe, Agostino chercha son chapeau qu'il avait laissé sur un meuble et dit, en revenant vers la jeune femme :

— À demain.

— C'est convenu !

— C'est juré.

Il allait s'éloigner, lorsque revenant tout à coup sur ses pas, d'un mouvement brusque et avec un ton de menace qui surprit Andréina et la fit légèrement frissonner :

— Je devine que tu attends cet homme. Eh bien, dis lui qu'il se méfie, en sortant de chez toi, des mauvaises rencontres. Il gêne trop de gens en ce monde pour qu'il ne lui arrive pas malheur quelque jour.

Toute résolue qu'elle était, M^{lle} d'Olonas ne put s'empêcher d'avoir un moment d'angoisse lorsque le marquis fut parti. Ciampi était de ces hommes qui ne raisonnent point avec leurs haines.

— Il n'a pas d'autre préoccupation, en vérité, que d'écarter Henri de sa route, songeait Andréina. Je l'ai bien vu. Comme il le déteste ! Comme il souhaite qu'il disparaisse ! Sa pensée revenait là, invinciblement, comme vers une idée fixe !

Le marquis avait deviné juste. Elle attendait le colonel. Solignac, qui avait, en effet, passé une partie de l'après-midi aux Tuileries, causant avec Louise de Farges et se laissant doucement gagner par le charme pénétrant de la petite comtesse, se rendait auprès d'Andréina avec une sorte d'ennui, et cet ennui

ou cette lassitude, chose étrange, ressemblait presque à du remords.

Le hasard, qui joue le rôle le plus important dans les affaires humaines, avait voulu, pour le dépit du colonel, que l'hôtel de la comtesse de Farges fût attenant à la demeure qu'avait louée rue du Mont-Blanc, M^{lle} d'Olona. Ce simple rapprochement irritait le beau Solignac. Il lui semblait qu'il y avait dans cette promiscuité quelque chose de vraiment sacrilège. À moins que le destin n'eût souhaité présenter là une vivante antithèse : l'aventure et la passion, respirant à quelques pas de la grâce honnête et de la vertu souriante.

— Une seule muraille les sépare, songeait le colonel, et il y a un monde entre ces deux femmes !

Sans doute, Andréina était bien captivante et bien belle, avec son corps souple, ardent, et qui faisait craquer les vêtements qui le serraient ; la flamme vive des yeux embrasés de l'Italienne avait coulé dans les veines de Solignac comme une infiltration brûlante. Mais combien cette savoureuse Napolitaine, avec ses séductions de torpille, paraissait vulgaire, malgré son charme exquis, à côté de cette blonde comtesse qui se contentait de lever les yeux et qui enveloppait d'une sorte de rayon électrique celui qu'elle regardait, femme toute d'attraction qui ouvrait les lèvres, qui souriait et qui captivait, comme plaisent, par un je ne sais quoi d'inexplicable et parfois d'impondérable, ces choses vagues et puissantes, les regards pleins d'effluves, les caresses et les parfums !

Martial Castoret avait remarqué que son colonel, son ami, son frère de lait était, en s'habillant pour se rendre chez M^{lle} d'Olona, plus agité que de coutume. Solignac, si gai d'ordinaire et supportant la vie en la bafouant, devenait soucieux et presque sombre.

— La femme brune ! La femme brune ! répétait Castoret, en hochant la tête selon sa coutume.

Le hussard, était toujours sous le coup de la prédiction de M^{lle} Lenormand. Elle lui revenait, de temps à autre, à l'esprit comme se dresserait un fantôme.

— Ma pauvre Catissou, — disait-il à Catherine Magnac, la nièce du curé, à laquelle il avait promis le mariage, — souhaite, ma pauvre Catissou, que le colonel ne risque point aussi facilement sa peau et la mienne ! Le coup qui le tuera me tuera, c'est écrit. Songe alors que je ne pourrai t'épouser que si le colonel épargne ses jours !

Castoret n'était donc pas sans inquiétude de voir Solignac un peu inquiet.

— Entre nous, lui dit-il, tandis que le colonel achevait de boutonner son gilet, il y a de l'orage dans l'air, n'est-ce pas, colonel ?

— Qui t'a dit cela ? fit Solignac en regardant Martial.

— Personne. Je devine.

— Alors tu devines mal. Donne-moi ma lévite. Bien. Qu'as-tu encore ?

Castoret, grand, sec, maigre et anguleux, les oreilles écartées de la tête, mais à demi cachées sous les grosses cadenettes⁹⁰ qui lui tombaient du front, — un front allongé comme tous les crânes limousins, — Martial Castoret passait ses doigts noueux sur ses longues moustaches rousses que des grains de plomb, placés aux extrémités, selon la mode de certains soldats, faisaient tomber, droites et raides, le long des joues creuses.

— Voyons, lui dit Solignac, qu'est-ce que tu as ?

— Rien. Une idée comme ça. Une sottise, si vous voulez. Mais chaque fois que je vous vois aller chez cette... dame... eh ! bien, il me semble que j'aimerais mieux, mon colonel, vous voir charger sur une redoute !

⁹⁰ Ce nom vient d'Honoré d'Albert, duc de Chaulnes, seigneur de Cadenet (1581-1649). Ces tresses étaient portées à gauche par les grenadiers et les hussards, pour parer les coup de sabre.

— Ce qui prouve que tu n'as pas l'humeur aventureuse et le tempérament romanesque, mon bon Castoret.

— Qui sait ?

— Ah bah !... Les amours ?

— Amours honnêtes, mon colonel, ce qui ne les empêche pas d'être sincères. Et d'ailleurs nous sommes en pays de connaissance. Catherine Magnac est la femme de chambre de M^{me} la comtesse de Farges que vous avez, — Catissou me l'a appris, — si joliment sauvée l'autre jour.

— La comtesse ! dit Solignac en devenant légèrement pâle.

— Une vraie femme du monde, celle-là, et une vraie femme aussi, mon colonel ! Catherine l'adore, tout le monde l'aime. Ah ! Dieu de Dieu ! si j'étais...

— Quoi ?

— Rien.

— Tu as voulu dire ?

— Je n'ai rien voulu dire, mon colonel.

— Bien. Sur ce sujet, je te saurai gré de te taire. Tu m'entends ?

— Oui, colonel.

Solignac allait, sortir. Castoret le retint du geste.

— Un seul mot, colonel, un seul.

— Encore ! que veux-tu ?

— Que vous preniez une arme, mon colonel, ce que vous voudrez, mais une arme !

— Es-tu fou ?

— Pas si fou. Prudent, soit, trop prudent, si vous voulez ; mais fou, certes non, je ne suis pas fou. Savez-vous sur quel terrain vous marchez ? Ignorez-vous qu'on dit, dans le quartier du Mont-Blanc, que l'Italienne est une femme dangereuse, perfide, envoyée à Paris par la cour de Naples pour...

— Assez, dit Solignac. Les menus propos de M^{lle} Catherine Magnac ne m'importent guère ; et quant aux dangers que je

puis courir, tu dois savoir mieux qu'un autre que je suis de taille à les braver !

— Les braver ! les braver ! Mais je suis de moitié dans l'affaire, moi, puisque les cartes...

Solignac se mit à rire, frappa amicalement sur l'épaule de Castoret et sortit de l'hôtel en se dirigeant, par les boulevards, vers la demeure de M^{lle} d'Olona.

Quant à Martial, il se rassurait en se disant que si son colonel allait chez l'Italienne, lui, Martial, ne serait pas bien éloigné de lui, puisque, ce soir-là même, il était attendu par Catherine Magnac à l'hôtel de Farges.

Agostino Ciampi ne s'était pas retiré depuis longtemps quand le beau Solignac entra chez Andréina. La nuit cependant était tout à fait venue. Une haute lampe, en forme de palmier, éclairait le salon où se tenait M^{lle} d'Olona, et les papillons nocturnes et les phalènes venaient parfois, entrant par la porte qui s'ouvrait sur le jardin, tourbillonner autour de la lumière.

Le jardin, maintenant plongé dans l'ombre, apparaissait vaguement comme un ténébreux décor, détachant les masses sombres de ses arbres, semblables à de larges taches d'un vert-noir, sur un ciel profond mais sans étoiles.

Il y avait quelque chose de mystérieux, d'attristé et d'inquiétant dans ce grand salon où se tenait Andréina, pâle et silencieuse, et au-delà, dans le vide et les ténèbres du jardin, on eût dit que quelque chose d'invisible et de sinistre guettait et se tenait tapi.

Andréina put d'ailleurs s'assurer que les prévisions et les craintes d'Agostino n'étaient point vaines. Solignac devait sans nul doute songer à une autre, car il se montra réservé, préoccupé, presque froid, et ses regards semblaient interroger la profondeur vague du jardin, comme si sa pensée eût franchi l'espace et eût voulu pénétrer dans l'hôtel de Louise de Farges.

La sœur d'Agostino en était navrée, et elle ressentait maintenant, devant la mélancolie quasi glaciale d'Henri, celle morsure

au côté gauche dont parlait tout à l'heure le marquis. Elle avait envie de fouiller brusquement au fond de la rêverie de Solignac, de lui expliquer à lui-même la cause de ses silences, de son attitude contrainte, de ses regards fixes qui s'en allaient dans la nuit par-delà la muraille de l'hôtel.'

Tout à coup elle tressaillit. À travers les arbres sombres, lointain et fugitif comme une plainte, un air de harpe, tendre, doux, timide, larmoyant, à peine perceptible dans son espèce de soupir poétique et prolongé, arrivait jusqu'à elle. C'était une de ces romances de d'Alvimare, le harpiste de l'Opéra⁹¹, qui faisait alors concurrence à Plantade et à Carbonel, musiciens chargés de noter, d'harmoniser et de corriger pour les présenter au public les airs que fredonnait la reine Hortense — une romance à la fois coquette et mélancolique, où la sentimentalité remplaçait le sentiment, mais qui prenait, par cette nuit d'été et dans ce grand silence solennel, comme un reflet de l'immortelle et déchirante poésie d'un soupir de Mozart.

Solignac avait tressailli en écoutant ces sons de harpe, et il devinait sous quels doigts charmants vibraient les cordes de l'instrument.

Et Andréina, les paupières baissées, sentait des larmes monter, pleines d'amertume, à ses yeux, et elle murmurait tout bas, avec un singulier accent de menace : « Cette femme ! ah ! cette femme ! »

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle ne vit plus Solignac assis tout à l'heure à côté d'elle. Le colonel s'était levé et, debout, appuyé au chambranle de la porte ouverte, il regardait droit devant lui, dans l'ombre.

Les sons mourants de la harpe n'arrivaient plus jusqu'à lui, mais Andréina devina, Andréina sentit qu'il les entendait toujours.

⁹¹ Martin Pierre d'Alvimare du Briou (1772-1839), était aussi maître de harpe de Joséphine Bonaparte et compositeur.

Elle passa rapidement sa main fiévreuse sur son front qui brûlait. Machinalement, son regard se porta vers la lampe dont une phalène venait frapper le verre de ses ailes impuissantes et déjà à demi brûlées.

Un amer et triste sourire vint relever les lèvres de l'Italienne.

— *Pavera ! Poverina !* dit-elle en arrêtant ses prunelles sur l'insecte attiré par l'éclat de la lampe. Et toi aussi, tu es ivre de lumière et de bonheur et de joie ! Consume tes ailes à l'ardent foyer ! Brûle-toi, brûle-toi à ce soleil stérile ! Ah ! flamme vaine de l'amour !

Et, par une bizarre songerie, il lui semblait que c'était elle, que c'était son âme qui, sous la forme de cette phalène, accourait vers la lumière et vers l'amour pour s'y consumer.

— Ainsi est mort Ottavio, dit-elle d'un air égaré, pensant tout à coup à cet homme jeune et beau qui, là-bas, s'était tué pour elle. Bah ! Ottavio ! Pourquoi Ottavio ? Que m'importe Ottavio ? Tant pis pour ceux qui sont assez lâches pour aimer ceux qui ne les aiment pas !

Andréina alla droit à Solignac, toujours immobile, et lui appuyant les deux mains sur les épaules :

— Henri, dit-elle, veux-tu un conseil ? Va-t'en ! tu ne m'aimes guère, ce soir !

Le jeune homme avait tressailli en se sentant toucher ; il parut étonné à ces mots de sa maîtresse, comme si Andréina eût pénétré, par la pensée, jusqu'au fond de son cœur.

Les yeux ardents de l'Italienne, ces yeux dont il n'apercevait dans l'ombre que l'éclat brillant, semblaient l'interroger avec une acuité douloureuse.

— Va-t-en, répéta Andréina. J'aime mieux songer à toi absent que de te voir là, muet et désolé de ne rien trouver à dire à la femme qui s'est donnée à toi tout entière ! — Les chansons du soir parlent plus éloquemment à ton cœur que la voix que tu n'entends plus, ajouta-t-elle avec une amertume plus souffrante

qu'ironique. Après tout, qu'y a-t-il d'éternel en ce monde ? La douleur ! Et encore, pas même la douleur, puisqu'elle tue !

Solignac sentait bien que cette femme l'avait deviné, mais il n'avait réellement pas la force de la détromper ; il ne se sentait point le courage de mentir. Certes, il avait été séduit par l'irrésistible beauté d'Andréina, et cette griserie d'amour, pareille à la joie d'un beau jour de printemps, plein de soleil et plein de fleurs, il la chérissait comme un des souvenirs les meilleurs de sa vie. Le parfum des roses qui avaient été comme le sélam⁹² de cet amour, l'enivrait encore. Mais le caprice pâlisait, s'effaçait, devant la passion naissante et pure.

Il en est de ces amours de rencontre comme des fantômes des nuits troublées, qui s'envolent et se fondent au premier rayon de soleil du véritable et durable amour.

Le colonel le voyait, et le sens de la vie lui apparaissait maintenant tout clair si et tout simple.

Il ne put s'empêcher de se sentir ému lorsque, comme pour répondre à la parole d'Andréina, le son de la harpe reprit, touchant, mélancolique, avec des accents de barcarolle où chaque note tombait comme la larme chaude des yeux gonflés de douleur.

Et la romance continuait, furtive, à peine entendue, mourante, berçant en quelque sorte la pensée de cet homme qui rêvait, tandis qu'elle déchirait le cœur de l'Italienne, qui eût voulu crier pour étouffer ces accents si faibles, si irritants et si cruels.

— Allons, dit Andréina, à demain.

Elle tendit la main à Solignac, comme elle l'avait fait à Agostino, mais d'un geste plus brusque et plus douloureux.

— À demain, murmura Solignac, sans bien songer à ce qu'il disait.

⁹² Bouquet de fleurs dont l'arrangement symbolique constitue une sorte de code au Moyen-Orient (*TLF*).

Il s'éloignait. Andréina le rappela, presque involontairement, par un cri. Il se retourna.



Pauvre femme ! dit-il en la serrant dans ses bras

Elle pleurait.

— Pauvre femme ! dit-il en se précipitant vers elle et en la serrant dans ses bras.

Mais elle se dégagea brusquement, et, d'un ton bref et saccadé :

— Non, dit-elle, point de pitié. Je ne veux pas de pitié. J'aimerais mieux de la haine !

Elle saisit avec une rapidité farouche la main de Solignac et la baisa :

— Aime-moi ! Aime-moi ! dit-elle alors suppliante, tout à l'heure altière et maintenant courbée. C'est ma vie, te dis-je, ma vie que je t'ai donnée !

Et, brusquement, poussant un éclat de rire en voyant la phalène qui tombait, les ailes brûlées, au pied de la lampe :

— Après tout, la vie, qu'est-ce cela ? Regarde !

Elle ajouta :

— C'est à nous de fuir le bûcher. S'il nous dévore, tant pis ! C'est que le sort le voulait. À demain ! À demain, ou adieu ! Tiens, oui, adieu, si tu ne m'aimes plus !

L'Italienne avait prononcé ces derniers mots d'un ton farouche, presque sinistre.

Solignac en fut si frappé qu'il eut peur pour elle.

— À demain, dit-il, poussé par ce sentiment de pitié qui faisait honte à Andréina.

Il envoya, du geste, un adieu à la jeune femme, et se précipita hors du salon, se dirigeant, à travers le jardin, vers une petite porte donnant sur une ruelle qui, par une sorte de passage, de sentier de dégagement, longeait l'hôtel et conduisait jusqu'à la rue du Mont-Blanc.

Andréina vit disparaître Solignac avec une émotion nerveuse, presque avec des larmes. Il lui semblait qu'elle ne le reverrait plus, qu'il ne rentrerait plus dans cet hôtel où elle l'avait si souvent attendu. Il avait bien dit : *À demain !* Mais s'il avait menti ? S'il aimait réellement cette femme ?

Et puis le jardin avec sa profondeur sombre, ses grandes masses noires, immobiles, funèbres, ses allées pleines de nuit, prenait ce soir-là quelque chose de douteux et de terrible, qui faisait instinctivement trembler Andréina, les oreilles toutes remplies encore des menaces d'Agostino.

Elle avait écouté les pas du colonel crier sur le sable ; puis ils s'étaient perdus dans l'éloignement, et le silence le plus profond avait enveloppé toutes choses.

— Plus rien ! se disait-elle. Seule !

Elle laissa échapper un mouvement de colère et froissa, entre ses doigts, un mouchoir de batiste ; la romance de l'Alvimare, jouée par la harpe invisible, reprenait là-bas, derrière les arbres, dans quelque pavillon du jardin de l'hôtel de Farges.

Andréina porta ses mains à sa tête pour étouffer le son angoissant de ces murmures de harpe. Mais, tout à coup, dans la nuit, un bruit sinistre coupa brusquement la romance ; un coup de feu retentit, lugubre, résonnant dans cette ombre funèbre avec des échos tragiques.

Andréina poussa un cri, porta instinctivement la main à son cœur : il lui semblait qu'il venait de se briser. D'où venait ce coup de feu ? Elle l'ignorait. Sur qui avait-il été tiré ? Rien ne pouvait le lui indiquer. Mais l'instinct, la terreur, l'amour, lui amenèrent un nom aux lèvres :

— Henri ! Henri !

Elle voulait courir ; ses pieds, comme figés à terre, alourdis, ne pouvaient faire un pas ; elle chancelait, son sang affluait à sa poitrine, elle s'appuyait à un fauteuil pour ne pas tomber et s'évanouir.

— Ah ! je suis lâche, se dit-elle.

Elle secoua brusquement, par un effort violent, cet état d'anéantissement, d'immobilité et de terreur.

Et elle s'élança dans le jardin, dans les allées noires, guidée par l'instinct, dans cette obscure nuit, jusqu'à la petite porte qui donnait sur la ruelle. Elle avait peur, à chaque pas, de devenir folle. Son imagination lui représentait Solignac blessé, assassiné, mort. Et elle s'exaltait et se donnait alors du courage avec ce cri, qui était à la fois comme un appel et comme un encouragement : Henri ! Henri !

Elle ouvrit rapidement la petite porte dont la clef ne la quittait pas et elle se trouva dans la ruelle. La ruelle était sombre, sans lumière, et elle lui parut déserte. Elle appela encore. Rien ne répondit. Cette détonation maintenant lui paraissait plus épouvantable et plus mystérieuse encore.

— Henri !

Point de bruit, pas de réponse.

Elle fit quelques pas vers le sentier qui longeait l'hôtel. À la lueur fumeuse d'un réverbère lointain, elle aperçut alors, au bout de l'allée, deux ombres indistinctes, marchant lentement, pesamment, et qui bientôt, en s'éloignant, disparurent dans l'ombre.

— C'est lui ! se dit-elle. À coup sûr, c'est lui.

Elle répéta encore son cri, ce cri de douleur et d'angoisse.

— Henri !

Et comme elle allait s'élancer, elle sentit une main de fer la saisir tout à coup par le poignet et la voix d'Agostino lui dit à l'oreille, sur un ton farouche, guttural, qu'Andréina n'avait jamais entendu sortir des lèvres du marquis :

— Ne crie pas ! N'appelle point ! Laisse-le, ou, sur ma vie, je t'étouffe entre mes mains !

— Agostino ! s'écria-t-elle. Ah ! je savais bien qu'il y avait un crime, et que le meurtrier c'était toi !

— Rentre à l'hôtel, dit le marquis durement, et ne cherche pas à revoir ton amant. S'il meurt, ma tâche est remplie. S'il survit, l'œuvre est à recommencer.

— Lâche ! assassin !... Ah ! misérable ! fit-elle.

La main du marquis se serrait autour du poignet d'Andréina comme un carcan qui en eût broyé les os.

— Rentre à l'hôtel, répéta Agostino.

Et d'un mouvement robuste il arracha à la jeune femme la petite clef qu'elle tenait encore entre ses doigts.

Andréina, égarée, éperdue, se laissa traîner jusqu'à la porte du jardin, que Ciampi referma sur elle et sur lui.

Ensuite, il la repoussa brusquement et, traversant le jardin, il se dirigea vers l'hôtel, voulant gagner sans nul doute la rue du Mont-Blanc par la grande porte du logis.

Andréina s'était laissée pousser et rejeter là comme si elle eût été inerte.

Alors, quand elle se sentit seule ; qu'elle revit par la pensée ces deux ombres qui s'éloignaient et dont l'une était Solignac sans doute, elle eut un moment de folie véritable. Elle se précipita sur la petite porte, elle appela, elle cria ; puis, ses appels se perdant dans la nuit, elle tomba de toute sa hauteur sur le sable du jardin, évanouie, glacée, et ses longs cheveux noirs traînant sur les fleurs odorantes qui bordaient les allées étroites.

— J'avais raison d'attendre et de penser que le bruit la ferait accourir, songeait Agostino en s'éloignant. Si je n'eusse été là, ses cris ameuteraient les gens des hôtels voisins, et j'étais perdu !

Il passa devant le portier de l'hôtel, qui, un peu pâle, lui demanda d'où venait ce bruit.

— Lequel ?

— Vous n'avez donc pas entendu un coup de feu.

— Bah ! dit le marquis en ricanant. Quelque fou ! Un suicide ! Il y a des gens qui aiment la mort !

Il haussa les épaules, et, franchissant le seuil, il se précipita dans la rue.

XIV — La balle

En quittant Andréina, Solignac se sentait troublé et mécontent. La douleur évidente de l'Italienne lui faisait peine, et cependant il se reprochait d'être venu. La romance de d'Alvimare lui avait semblé comme un reproche. Il avait hâte de s'éloigner pour ne plus l'entendre. À peine avait-il fait quelques pas dans l'ombre — car jusqu'au sentier qui conduisait à la rue du Mont-Blanc il n'y avait aucune lumière — qu'il lui sembla avoir entendu des pas derrière lui. Il s'arrêta et écouta, non par inquié-

tude, mais par curiosité. Qui pouvait se trouver là en effet ? Le colonel était-il épié, par hasard ?

Solignac n'entendait plus rien. Il continua sa marche. Au moment où il atteignait le sentier, il crut cependant percevoir encore un bruit nouveau. Il se retourna, tournant sa poitrine du côté de la ruelle qu'il venait de quitter. Sa silhouette, à peine visible tant qu'il avait longé le mur du jardin, se détachait maintenant sur le fond rendu plus clair : un coup de feu — celui qu'avait entendu Andréina — raya brusquement les ténèbres, et le colonel ressentit, au côté gauche, comme un choc violent comparable à celui d'une poutre qui l'eût frappé en pleine poitrine.

Solignac chancela, mais, sans tomber. Il fit même quelques pas d'instinct et pour étreindre son ennemi à la gorge, vers l'endroit d'où le coup était parti. Au même instant, un bruit de pas précipités retentissait du côté de la rue du Mont-Blanc, et la voix de Castoret arrivait, pleine d'angoisse, jusqu'à Solignac. Le colonel aperçut vaguement ou plutôt devina le grand corps maigre de Martial, au moment où, dans l'ombre, le bruit sec d'un pistolet que l'on arme se faisait, entendre de nouveau. Cette pensée traversa le cerveau du colonel : L'ennemi qui est là, a encore un coup de feu à mon service, et je puis l'atteindre !

Solignac, dont la vue se brouillait déjà peut-être, n'apercevait rien, ne distinguait rien dans cette ombre.

Mais Castoret, comme s'il eût vu clair en pleine nuit, s'était précipité, avec un cri de menace, vers l'endroit d'où le bruit était parti, et Solignac entendit bientôt le halètement confus, suivi de sons mats et de soupirs douloureux, de deux corps qui s'étreignent.

Castoret s'était jeté, comme un chien sur sa proie, sur l'homme qui était là et dont l'arme allait partir encore. Un furtif rayon de lune avait un moment découvert Agostino accroupi, semblable à un chasseur à l'affût, et qui là, dans les ténèbres épaisses de cette étroite ruelle, entre deux murailles, attendait

Solignac au passage, ce Solignac qui devait sortir (il le savait bien) par la petite porte. Le marquis n'avait eu d'abord d'autre idée que de poignarder le colonel. Point de bruit, un coup rapide, une mort cachée. Mais était-il bien certain de frapper juste ? S'il attaquait Solignac avant que celui-ci ne fût sorti de la ruelle, l'ombre empêchait d'atteindre à coup sûr. S'il attendait que le colonel eût atteint l'étroit sentier, la lumière permettait qu'on distinguât un homme aposté. Le mieux était donc de laisser tout d'abord passer Solignac et, renonçant au poignard, de tirer dès que la silhouette, formant ainsi un point de mire, se découperait sur la ruelle, à demi éclairée par la lumière rougeâtre du réverbère.

C'était ce qu'Agostino avait fait. Retenant son souffle, tandis que Solignac passait invisible, visant lentement lorsque le colonel apparut à l'entrée du sentier, le marquis avait calculé que, laissant là le cadavre de Solignac — après avoir complété par le poignard l'œuvre du pistolet — il aurait le temps de gagner la rue du Mont-Blanc et de disparaître, bien avant que l'alarme eût été donnée, ou qu'on fût accouru dans ces terrains vagues des derrières de jardins.

Castoret, bondissant tout à coup, les deux poings en avant, saisissant avec fureur Agostino qui s'était redressé, fit reculer soudain le marquis. L'Italien se sentit étreint avec force par des mains noueuses, dont l'une le tenait au cou tandis que l'autre lui tordait le poignet pour lui arracher le pistolet qu'il venait d'armer. Castoret écrasait sur la crosse dure de l'arme les doigts de Ciampi qui, de sa main gauche, encore libre, cherchait son poignard dans son vêtement. Mais une pression plus puissante du hussard contraignit le marquis à lâcher son arme que Castoret, en l'arrachant, laissa tomber en poussant un juron.

Il eût cassé la tête à Ciampi s'il eût gardé le pistolet. Quant à le rechercher, impossible. Le Limousin tenait son ennemi et ne voulait point, fût-ce un instant, le laisser libre.

Solignac entendait le bruit confus de cette lutte. Il voulait se rapprocher de l'ombre où s'agitaient les deux hommes, mais une faiblesse soudaine s'était emparée de lui. Une imprécation arriva jusqu'à lui, lancée par l'Italien et bientôt suivie d'un cri de colère et de douleur échappé à Castoret. C'était Ciampi qui, après avoir saisi son poignard, venait d'en frapper Martial. Le coup, heureusement amorti par les cadenettes que portait encore le hussard, s'était fort peu enfoncé entre le cou et l'épaule, mais assez profondément cependant pour que Castoret lâchât prise. Ses rudes mains se détendirent et Agostino en profila aussitôt pour se jeter, d'un bond, vers la partie la plus sombre de la ruelle.

Martial, fort peu blessé, l'eût poursuivi sans nul doute, mais en se tournant vers Solignac, il l'avait vu chanceler, près de tomber peut-être. Il revint vers lui, d'un élan, et le saisit entre ses bras.

— Tu souffres ? Est ce que tu souffres ? dit-il, redevenant soudain pour son colonel le frère de lait, le compagnon d'enfance.

Solignac ne répondait pas.

— Allons, dit Castoret. Un effort ! Il faut sortir de cette allée qui est un coupe-gorge ! Peux-tu marcher ?

— Oui, fit Solignac.

— Si tu ne le pouvais pas, je t'emporterais !

Le son de voix de Castoret avec quelque chose de farouche qui laissait deviner un de ces dévouements absolus et une de ces angoisses qui n'ont de comparable que la terreur de la mère au chevet de son enfant mourant.

Il fit appuyer Solignac sur lui et lentement, tout en regardant par-dessus l'épaule si quelque danger nouveau ne se dressait point par derrière, il avança, soutenant le colonel, vers la rue du Mont-Blanc où était le salut.

C'était à ce moment qu'Andréina accourue avait aperçu, dans le sentier, les deux hommes presque chancelants, et que Ciampi s'était jeté sur sa sœur en la contraignant au silence.

— Et je n'ai pas vu la figure de ce coquin-là ! maugréait Castoret à chaque pas.

Solignac, grièvement atteint — il le sentait, — conservait cependant un calme étonnant, et sa blessure l'inquiétait moins, en vérité, que ce mystère : Par qui le coup de feu a-t-il été tiré ?

Ses forces, d'ailleurs, faiblissaient peu à peu, il ressentait au côté une chaleur singulière. Sa main qu'il y porta, ressortit fumante. C'était son sang qui coulait.

— Martial, dit-il d'une voix faible, où me mènes-tu ? Dans quelques minutes, vois-tu, je ne pourrai plus faire un pas !

— Courage, courage ! répétait Castoret.

La rue est là ! Regarde ! Là !...

Solignac, en s'appuyant sur le soldat, se faisait plus pesant. Castoret, dont le sang coulait aussi, se baissa brusquement, ramassa le blessé avec une vigueur étonnante, souleva ce magnifique Solignac, le *beau colonel*, comme il eût fait d'un enfant et, par un effort énorme, le porta pendant quelques pas, jusqu'au moment où il tomba sur les genoux, épuisé, Solignac glissant à ses côtés comme s'il eût été près de s'évanouir.

— Tonnerre ! dit le colonel en essayant de se redresser. Suis-je donc une femme ? Et un trou dans la peau réduit-il un soldat à l'état de chiffon ?

Il voulut avancer ; le bras de Martial le retint. Il allait tomber.

— Nous sommes sauvés ! heureusement ! dit Castoret. C'est là qu'est le salut !

Il désignait une haute porte fermée, aux battants ornés de faisceaux consulaires, à la mode du temps, et dont un lourd marteau se trouvait là, à portée de la main.

Solignac regarda Castoret d'un air égaré.

— Là ! dit-il. Là ! C'est l'hôtel de la comtesse de Farges.

— Eh ! avons-nous le temps de rentrer au logis. Catherine Magnac m'aidera à te soigner !

Castoret, qui soutenait toujours son colonel, poussa tout à coup un grand cri en voyant la porte de l'hôtel d'Andréina qui s'ouvrait, et un homme, effaré, qui en sortait brusquement.

Les vêtements encore en désordre, la cravate défaite, cet homme, Castoret le reconnut, ou plutôt un irrésistible instinct lui cria que c'était celui avec lequel il venait de lutter tout à l'heure.

D'ailleurs, en apercevant le groupe formé par Solignac blessé et par le soldat, l'homme bondit en arrière comme s'il eût tout à coup marché sur un serpent, et il s'éloigna avec rapidité du côté du boulevard, disparaissant bientôt à l'angle de la rue de la Victoire.

Mais quelque hâte qu'il eût mis à s'éloigner, Agostino avait été reconnu. Une pensée soudaine et atroce traversa l'esprit de Solignac, qui tout à coup associa Andréina à son frère et dit à Martial, avec une expression bizarre, inquiétante, d'une façon entrecoupée comme dans la fièvre :

— En vérité, tu avais raison, *Martialou*, l'amour de la femme brune est mortel !

— Est-ce que les cartes pouvaient mentir ? répondit tristement le soldat.

Il voulut, pour atteindre le marteau de l'hôtel, faire avancer d'un pas Solignac dont le visage blafard l'effrayait, mais il poussa brusquement un grand cri : le colonel inerte, semblable à un mort, tomba de toute sa hauteur dans les bras du hussard qui, fou de terreur, le serra contre sa poitrine, collant sa lèvre à la bouche de son ami, de son frère, pour saisir encore une respiration, un souffle, cette bouffée de vie qui devait lui répondre que Solignac n'était point mort.

La comtesse de Farges fut, on se l'imagine, fort effarée, et violemment inquiète, lorsque sa femme de chambre lui annon-

ça qu'un blessé venait d'être transporté à l'hôtel et que ce blessé était le colonel de Solignac.

La comtesse Louise en ressentit une émotion certainement plus profonde que celle qu'en tout autre moment elle eût éprouvée. Quoi ! Henri de Solignac qu'elle avait vu, quelques heures auparavant, brillant, souriant, admiré, aimable et charmeur, on venait de le déposer, mourant, sur le lit du portier de l'hôtel ! Quel drame amenait donc le beau colonel auprès de la petite comtesse ? Ce coup de feu qu'elle avait entendu tout à l'heure pendant qu'elle jouait, seule et rêveuse, des airs de harpe, était-ce donc sur Solignac qu'il avait été tiré ?

La comtesse donna rapidement des ordres pour que le colonel fût transporté dans les appartements et qu'on allât aussitôt chercher un chirurgien.

Le blessé, paraît-il, avait déjà désigné lui-même celui qu'il voulait : — un homme jeune encore, déjà célèbre, ou du moins apprécié, un Limousin qu'il connaissait : un enfant de Pierre-Buffière⁹³, un compatriote.

M. Lanjallais, qui avait la haute main sur les gens dans l'hôtel de Farges, et que le vieux M. de Navailles appréciait beaucoup pour sa morgue aristocratique et ses connaissances héraldiques, M. Lanjallais ne put s'empêcher de faire la grimace en annonçant le lendemain au petit lever du marquis — M. de Navailles avait ses petits levers — la nouvelle de la veille :

— Monsieur le marquis, M^{me} la comtesse a converti un des salons de l'hôtel, le petit salon bleu, s'il vous plaît, en infirmerie !

— En infirmerie ? fit M. de Navailles.

Et qui occupe cette infirmerie-là, monsieur Lanjallais ?

— Un colonel !

— Un colonel ? Un soldat de Bonaparte ? Ici chez moi ?...

⁹³ Pierre-Buffière, commune de mille habitants à vingt kilomètres au sud de Limoges. Il sera indiqué ci-après qu'il s'agit de Guillaume Dupuytren (1777-1835) célèbre chirurgien, natif de Pierre-Buffière.

— Oui, monsieur le marquis, dit Lanjallais avec un air de profonde désolation.

— Et qu'a-t-il donc, ce colonel-là ? Une blessure ?

— Oui !

— Grave ?

— Fort grave. Le docteur Dupuytren, qui est venu hier, l'a déclaré.

— Est-ce qu'une des voitures de la comtesse lui a passé sur le corps, à ce soldat ?

— Non, monsieur le marquis. Le colonel a été victime, ici près, d'une tentative d'assassinat !

— Un assassinat !

— À vingt pas de l'hôtel.

Le vieux M. de Navailles se mit à rire d'un petit rire sec et narquois.

— Et voilà ce qu'ils appellent les bienfaits de l'ordre nouveau ! dit-il en haussant les épaules. Mais en 1740, l'année de ma naissance, Paris était autrement sûr qu'aujourd'hui. Vive Dieu ! Il eût fallu voir qu'on assassinât un colonel de Sa Majesté ! Les coupeurs de bourse respectaient l'uniforme des officiers du roi. Ou plutôt, voulez-vous que je vous dise, Lanjallais ? les officiers se faisaient respecter. Voilà le vrai. Tudieu ! nous étions d'autres hommes que ces messieurs, d'une autre pâte et d'une autre trempe ! Est-ce pas votre avis ?

— Monsieur le marquis sait bien que cela est de point en point ma manière de voir. La Révolution a tout perdu !

— Assassiné ! À quelle heure ? Le soir ? Et que faisait le guet ? A-t-on prévenu la maréchaussée ! Suis-je niais ? Les impertinents ont supprimé tout cela. Un colonel de l'empire ? Et ma petite-fille recueille ces gens-là sous mon toit ! Comment s'appelle-t-il, ce colonel ?

— Henri de Solignac !

Le visage anguleux de M. de Navailles s'éclaira.

— Enfin, il est né, c'est déjà quelque chose !

— Je ne connais pas de famille noble de ce nom, dit Lanjallais, qui savait sur le bout de l'ongle son armorial de France.

— Le fait est que... Solignac ! Solignac ! S'il eût été des nôtres, il n'eût pas servi l'usurpateur !... Mais, en vérité, quelle éternelle folle que la comtesse ! Vous me direz, Lanjallais, qu'on ne peut laisser périr les gens égorgés sur le pavé du roi... Mais, en vérité, on tâche que les blessés qu'on choisit aient vraiment le droit de garder la particule et portent un titre quelconque ! Il n'y a que ces blessés-là, sur ma parole, de vraiment intéressants !

M. de Navailles pouvait être mécontent, mais « la petite comtesse » était enchantée. Il ne lui déplaisait pas de jouer à la sœur de charité, et puis, au fond de l'âme, elle était vraiment inquiète du sort de Solignac. Le colonel, en revenant de son premier évanouissement, avait voulu la voir et la remercier, puis il avait demandé qu'on le laissât seul avec Castoret.

— Martial, lui avait-il dit, je me connais assez aux coups de feu pour savoir que celui-ci est dangereux. Si je mourais...

— Vous ?... Toi ?...

— Laisse-moi parler. Je ne veux pas qu'on soupçonne qui m'a tiré ce coup de feu. Si je guéris, je me charge de me faire justice moi-même. Si je succombe, à la garde de Dieu ! Mais du moins la femme que j'ai aimée... ou qui m'a aimé... ne sera jamais inquiétée ! Je ne dirai rien de ce que je sais. Jure-moi de ne point parler !

— Ne point parler ?... Laisser libre un gredin qui...

— Celui-là est le frère de cette femme. Je veux que tout reste ignoré !

— Mais tu ne veux pas au moins que si ce misérable se trouve à portée de mon bancal⁹⁴, je me privé de lui fendre la tête ?

⁹⁴ Sabre courbe de cavalerie.

— Sur ce point, tu feras comme tu l'entendras, et je m'en remets à toi, mon bon Martial. Je consens à ce que tu me venges, je n'entends pas que tu dénonces ?

— Bien, fit Castoret d'un ton de mauvaise humeur. Ainsi, j'aurai vu tomber l'homme que j'aime le mieux au monde, j'aurai reçu dans le cou une blessure qui m'eût jeté bas sans mes cadenettes, et je n'aurai pas le droit de faire couper le cou à ce brigand-là ?

— C'est ma volonté, dit Solignac.

— Alors, tout est dit. Le mot d'ordre est *motus*. On se taira. Seulement, j'ai idée qu'il n'y perdra rien.



Dupuytren examinait la blessure

Quelques moments après cet entretien, le docteur Dupuytren venait examiner la blessure de Solignac. Il connaissait le colonel du 1^{er} hussards et Solignac l'appréciait beaucoup. Il lui avait même offert de parler à Napoléon de façon à ce que le jeune

chirurgien fût attaché à la personne de l'empereur, comme Corvisart⁹⁵, en ce moment à Schoenbrunn avec l'état-major impérial. À cette époque, Guillaume Dupuytren avait trente-deux ans. Prosecteur⁹⁶ à dix-huit ans, chef des travaux anatomiques de la Faculté à vingt-quatre, il était déjà chirurgien en second à l'Hôtel-Dieu. Grand, la peau brune, la tête énorme, chevelue, l'œil dur, le sourire altier, mordillant d'habitude les ongles de sa main gauche, l'air sombre, la voix caressante, bien timbrée, on devinait en lui « un homme. »

— *Bounjour, pois*, lui dit avec un sourire le colonel, en parlant patois, lorsque le chirurgien entra dans le petit salon bleu où M^{me} de Farges avait fait dresser un lit pour le blessé. Regardez-moi, je crois que vous avez affaire à une blessure grave !

Dupuytren, soulevant le drap, avait découvert le côté gauche du torse de Solignac, ce magnifique torse herculéen et élégant à la fois, et il examinait la blessure, interrogeant parfois Solignac dont les réponses lentes, mais singulièrement nettes, étaient faites d'une voix faible.

Solignac raconta à Dupuytren ce qu'il allait bientôt déclarer à la justice. Un coup de feu, tiré il ne savait d'où, l'avait atteint dans l'ombre. Il était tombé ignorant quel ennemi inconnu pouvait avoir tenté de l'assassiner ainsi.

— Et vous ne soupçonnez pas ?...

— Je ne soupçonne personne !

— Enfin, dit Dupuytren, c'est affaire aux magistrats. Je ne suis ici que pour guérir !

Il s'était penché sur la blessure, placée entre la troisième et la quatrième côte et qu'il lui fallut explorer avec un stylet. Solignac, restait impassible, et, un sourire un peu railleur relevant sa moustache blonde, il paraissait ne point souffrir.

⁹⁵ Jean-Nicolas Corvisart (1755-1821), médecin de l'empereur.

⁹⁶ Chargé de la préparation des dissections en école de médecine ou à l'hôpital.

Le chirurgien demeurait muet tandis que Castoret débout et Catherine Magnac, petite brune, grasse ; l'œil noir, le teint frais, coiffée du *barbichet*, la jolie coiffure limousine⁹⁷, interrogeaient, l'un et l'autre, ses yeux ardents pour y lire le secret de la blessure du colonel et savoir s'il fallait espérer ou s'alarmer.

— Eh bien, colonel, dit enfin Dupuytren, vous en serez quitte pour garder le lit assez longtemps. Je vous recommande l'immobilité absolue. Des bandelettes de linge fin autour du corps, des applications réfrigérantes et des saignées. Je n'ai pas besoin de prescrire la diète.

— Des saignées ? fit Solignac en souriant toujours.

— Certes. Pour diminuer la tension du système vasculaire, et, si vous, voulez bien, dès maintenant...

Solignac tendit son bras gauche, blanc, robuste et veiné de bleu, au stylet de Dupuytren qui, la saignée pratiquée, laissa le blessé un peu affaissé, pâle et froid avec une légère cyanose des lèvres. Le sang qui sortait de la blessure du colonel, s'était d'ailleurs arrêté depuis qu'on avait donné à Solignac la position horizontale.

— Allons, à bientôt, dit Dupuytren en s'éloignant. Il n'y a rien d'inquiétant.

Solignac répondit d'une voix de plus en plus affaiblie. Il éprouvait comme une délicieuse impression de calme, d'assoupissement heureux. Cet homme habitué à l'action éternelle, excessive, éperdue, ressentait une sorte de bien-être dans cette halte forcée qui le couchait là, brusquement, sur un lit ensanglanté. Le mal a de ces consolations inattendues : il semblait au colonel qu'il faisait un rêve délicieux, alanguissant, où les misères du corps disparaissaient pour ne laisser place qu'aux joies de l'âme.

En le quittant, Dupuytren avait hoché la tête, d'un air peu rassurant.

⁹⁷ Cette coiffure très large, portée en arrière de la tête, descend jusqu'au épaules. On peut être surpris que Catissou la porte en intérieur.

— Eh bien ? avait dit Castoret.

— Eh bien, il faudra le soigner de près, si on ne veut pas qu'il meure !

— Lui ?... Solignac ?... Mourir !

— Avez-vous examiné, docteur, la blessure de Castoret ? interrompit Catissou en montrant Martial.

— Vous êtes blessé, vous aussi ?

— Une égratignure. Mais lui ! lui !

— Voyons l'égratignure !

Dupuytren fit-la moue en regardant la blessure.

— Ce n'est rien, cela, mais il faut y prendre garde. *Soignas-vous bien !*

— Allons donc ! fit Castoret. Qu'est-ce que je risque ?

— Quand ce ne serait que la gangrène !

— Ah ! *paoubra may*, je me moque bien de rester s'il s'en va !

— Alors, soigne-toi, te dis-je, *Limouggau*, si tu veux soigner ton colonel !

Et Dupuytren s'assit devant une table pour écrire son ordonnance.

— *Adicha !* dit-il ensuite, dans ce patois limousin qu'il aimait à parler.

Le lendemain, Dupuytren voulut qu'on appelât en consultation un ou deux de ses confrères. Il avait reconnu chez le colonel une blessure particulièrement grave, compliquée d'une sorte d'enclônement de la balle dans la région du cœur.

Lorsque les chirurgiens arrivèrent — ils étaient trois, — Castoret leur dit, presque joyeux :

— Le colonel va bien. Il ne cesse de reposer !

— *Diable !* dit Dupuytren. Mais ne le laissez pas trop longtemps endormi. Il y a des syncopes mortelles à redouter, et, dans le sommeil, une de ces syncopes peut venir !

Castoret frissonna.

— Et votre cou ? dit le chirurgien.

— Oh ! fit le hussard, ne parlons pas de moi. D'ailleurs le meilleur moyen de me guérir, moi, c'est de le guérir, lui ! Oui, oui, je m'entends.

Solignac reposait lorsque les chirurgiens entrèrent dans la chambre. Dupuytren fut d'avis qu'on ne l'éveillât pas pour le moment. Il y avait quelques minutes à peine que le colonel s'était endormi.

— Je vous expliquerai le cas absolu tout à l'heure, messieurs, dit Dupuytren, sans qu'il soit besoin, à mon sens, de fatiguer le malade.

Ils demeurèrent quelque temps au chevet de Solignac, et, en ce moment, le colonel, plutôt assoupi qu'endormi, entendait vaguement, comme dans un rêve, comme à travers quelque chose d'étouffé, d'opaque, pour ainsi dire, le bruit confus de ces voix qui discutaient doucement, tout bas, pour ne point l'éveiller.

Le blessé sentait, devinait qu'il y avait là, à ses côtés, des gens qui parlaient, — qui parlaient de lui sans doute, — qui le regardaient et se penchaient parfois vers lui, mais il n'avait pas la force de s'éveiller tout à fait pour les regarder, et il éprouvait cette sensation des cauchemars où certaines images vous hantent sans qu'on les puisse secouer, avec cette différence que l'espèce de vision et de bourdonnement qu'il apercevait et qu'il entendait étaient bien plutôt agréables et, loin de l'étouffer, le berçaient.

Puis, tout bruit s'éteignit à ses côtés et Solignac devina qu'il était seul. Ceux qui tout à l'heure se trouvaient auprès de son lit, s'étaient éloignés. Il lui semblait, dans son demi-sommeil, que c'était un essaim d'abeilles et que l'essaim s'était envolé. Alors, par une de ces singulières impressions, si fréquentes chez les malades, une sorte d'angoisse le saisit à l'idée qu'il était seul ; il lui sembla qu'il allait mourir, là, dans ce lit comme au fond d'un fossé et, brusquement, violemment, il rouvrit les yeux et s'éveilla tout à fait.

— Quelle folie ! se dit-il. Ah ! pauvre corps humain dont la moindre piqure fait une machine impuissante, une girouette éperdue qu'un souffle condamne à tourner et à retourner en criant !

Il se retrouvait, avec une délicieuse volupté, dans ce salon coquet, riant qui sentait la femme de goût, une main délicate, un œil avide d'harmonie. Des *sièges de points* (tapisseries), aux bois dorés, se détachaient sur les tentures de soie unie, plissée de ces gros plis qu'on appelait alors des *tuyaux d'orgue*. Des draperies ornaient les glaces hautes et gaies, pleines de reflets de couleurs et de lumières. Les rideaux des croisées, qui reposaient sur un thyrses, étaient relevés par des torsades de soie accrochées à des patères en forme de sphinx ; un lustre de cristal de forme ronde pendait au plafond et, sur la cheminée, entre deux flambeaux dorés, une pendule représentait un guerrier en casque empenné qui contemplait un médaillon, un portrait de femme, tandis qu'un Amour, scintillant de dorure des pieds à la tête, lançait au chevalier une flèche et un sourire.

Solignac regardait tout cela, tour à tour, avec l'attention un peu enfantine des malades, et trouvait tout cela charmant.

Il n'avait pas remarqué que la porte du petit salon donnant sur une galerie de l'hôtel était demeurée ouverte. C'était par là que les chirurgiens appelés en consultation étaient sortis, et c'était aussi là qu'ils échangeaient leurs opinions sur l'état réel du malade et sur la gravité de la blessure.

Un murmure sourd et confus arrivait jusqu'à Solignac, sans qu'il y prêtât d'abord aucune attention. Il lui semblait que ces voix, assez proches, étaient fort éloignées. Leur confusion même ne lui déplaisait point ; elles le berçaient en quelque sorte. Puis, tout à coup, l'attention du blessé fut attirée par le timbre et l'accent limousin légèrement traînant de Dupuytren, et il entendit distinctement, travers des lambeaux de phrases insaisissables, ces mots : *le colonel*, qui revenaient plus d'une fois dans les propos du chirurgien.

On parlait de lui ! On prononçait sans nul doute sur son sort ! Il devait y avoir là, avec Dupuytren, plusieurs docteurs appelés. Une curiosité irrésistible, un peu inquiète, s'empara aussitôt du colonel. Était-il donc vraiment en danger de mort ? Et, si le sort le voulait, combien de jours du moins avait-il encore à vivre ? L'âpre désir de savoir s'empara de lui tout entier. Il fit un effort violent, se souleva en s'appuyant sur les coudes et tendit avidement l'oreille vers la porte ouverte. Mais les mots indistincts n'arrivaient pas encore jusqu'à lui. Il se redressa à demi, se laissa glisser le long du lit et, chancelant, s'accrochant et s'appuyant aux meubles, par un effort de géant dont il pouvait mourir sur l'heure, il se rapprocha assez près de la galerie pour entendre Dupuytren, qui expliquait à ses collègues le cas particulier soumis à leur diagnostic :

— La blessure du colonel, disait le chirurgien, est une blessure des plus dangereuses. La balle venant de droite à gauche, et tirée sans doute de loin et de côté, a frappé le sternum à la hauteur de la troisième et de la quatrième côte. Ces côtes, au très court cartilage, broyées par le projectile, ont évidemment amorti le coup, et la balle est arrivée avec une projection très faible dans la cavité thoracique. Le colonel est tombé, non pas foudroyé, mais plutôt comme étouffé, et il a pu sans doute parler et marcher encore après avoir été blessé ; il a perdu beaucoup de sang. Mon examen scrupuleux a constaté un écrasement du côté gauche du sternum. Les deux côtes atteintes sont broyées fort près de leurs têtes, et comme leurs cartilages sont détruits et entraînés dans la plaie, l'ouverture, aux bords noirs, frangés et comme brûlés, est plus grande — vous l'avez remarqué — que celle que produit ordinairement, en déchirant les muscles, une blessure par arme à feu.

— Où veut-il en venir ? songeait Solignac dont la tête tournoyait déjà, et qui s'affaissait à demi contre le dossier d'un fauteuil.

Dupuytren continua :

— Je me suis, dès hier, mis à la recherche du projectile. La trajectoire de la balle m'est connue. Après réflexion, la respiration ne me paraissant point troublée, le mouvement des côtes demeurent régulier, je puis garantir que le poumon n'est pas touché ! Le colonel respirait largement, sans doute, quand il a été frappé, et sa poitrine étant dilatée, le poumon avait un moment découvert le cœur. Cela reconnu, j'ai sondé la blessure avec le stylet d'argent, j'ai extrait plusieurs morceaux d'os broyés et de cartilages que voici, plus un morceau de drap entraîné dans la plaie. Ce fragment de drap nous assure d'une chose, c'est que la balle n'est pas profondément enfoncée dans le thorax. J'avais espéré un moment amener le projectile à ma portée en retirant le drap, mais tout a été vain. La balle, évidemment amortie, a dû rencontrer un obstacle rond qui a causé immédiatement une déviation. Or, cet obstacle, quel est-il ?

— Ce ne peut être que le cœur ! répondit une voix que Solignac ne connaissait pas.

— Le cœur ! pensa Solignac, portant instinctivement la main à son côté gauche.

— Évidemment, dit Dupuytren. Il n'est pas impossible qu'un projectile atteigne le cœur sans que le blessé soit foudroyé ! Des plaies du cœur n'empêchent pas les blessés de parcourir une certaine distance. Bien plus, des balles peuvent se loger, s'encaster, si je puis dire, dans le ventricule droit sans causer la mort du sujet, comme parfois aussi on en a vu qui, traversant la joue, s'enchaîtonnaient dans la langue. Vous en connaissez peut-être des exemples ; moi, je puis vous citer le cas d'un soldat limousin, frappé au cœur, à Marengo, d'une balle que nul chirurgien n'avait osé extraire, et qui est mort à Pierre-Buffières il y a deux ans seulement — et d'une fluxion de poitrine⁹⁸ !

⁹⁸ L'homme a donc vécu sept ans.

— J'ai, moi, retiré du ventricule droit d'une vieille femme une épingle qui s'y était fichée, dit la voix qui avait parlé tout à l'heure.

Solignac se demandait s'il rêvait, s'il avait la fièvre, si ce qu'il entendait était bien réel. Se sentant de plus en plus faiblir, il se cramponnait au dossier, avide d'en savoir davantage et revoyant — il ne savait pourquoi — le visage blond de Louise de Farges, qui lui souriait et qui semblait le supplier de vivre.

— Oui, je veux vivre, je veux vivre, pensait le colonel, vivre pour aimer, vivre pour me venger, vivre, vivre !...

— Je suis certain, continua Dupuytren, que la balle s'est, dans le cas présent, logée dans un repli du péricarde, et l'hémorragie et les étouffements du blessé m'assurent qu'elle presse sûr le cœur, sur son ventricule droit. Le péricarde est-il déchiré ? La balle peut-elle frapper le cœur en tombant dans la cavité et déterminer brusquement tous les accidents consécutifs ? Je le crains, je le crois, je l'affirme, et nous condamnerons avant tout le malade à une immobilité absolue.

— L'immobilité ?

Ce mot causa comme de l'effroi à ce soldat, l'action vivante, le mouvement fait l'homme, et qui, debout, apprenait qu'il venait, en se relevant, de risquer sa vie.

Cette vie, cent fois il l'avait jouée sur le champ de bataille, et la face camarade de la mort ne lui avait jamais amené sur les lèvres qu'un sourire ironique. Mais succomber ainsi, dans un guet-apens obscur, mourir sous le toit d'une femme faite pour être aimée et qu'il faut quitter à l'heure où on va lui dire : je vous aime ; cette fin paraissait non seulement lugubre, mais ridicule et niaise au beau Solignac, qui écoutait les paroles de Dupuytren comme le condamné écoute tomber sa sentence des lèvres de son juge.

— Messieurs, reprenait le chirurgien, je tiens à ce que vous soyez bien de mon avis : quelles sont les chances heureuses d'une recherche du projectile ? Ces chances me paraissent

nulles. Les courir, c'est, au contraire, s'exposer inutilement à foudroyer le malade. Donc, que faire ?

— Attendre, dit une troisième voix.

— C'est mon avis. Après avoir examiné pour ainsi dire, le passé et le présent de la blessure, regardons l'avenir. Eh bien ! où le cas actuel se terminera par l'élimination de la balle, sortant de la plaie demeurée fistuleuse, ou il se formera autour du projectile un kyste qui l'arrêtera là et le laissera logé tout près du cœur. Quant à pratiquer une contre-ouverture par une opération quelconque, je vous le dis, il y a là un danger qui peut être mortel. Pansons donc le blessé et souhaitons, comme Ambroise Paré, qu'une autre puissance le guérisse !

— C'est mon avis, répondit quelqu'un.

— C'est aussi le mien, dit un autre.

— Donc, reprit Dupuytren en manière de conclusion, l'immobilité, l'affaiblissement, les saignées. Il ne faut laisser au blessé que la quantité de sang absolument nécessaire. Et, s'il échappe jamais au danger présent, nous lui répéterons que la moindre émotion, le moindre mouvement peut foudroyer un homme dont une balle enkystée menace le cœur à toute heure ! Le colonel de Solignac vivra, mais avec cette menace en matière d'épée de Damoclès : La même balle qui vous a épargnée, peut vous tuer. Prenez garde !

Soit que ces derniers mois, cruels, implacables comme la vérité et comme la science, eussent amené chez Solignac une révolution subite, soit que l'effort insensé qu'il avait fait pour se traîner jusqu'à la porte eût épuisé ses forces imprudemment surexcitées, il sentit alors, au côté gauche, vers la région du cœur, une douleur atroce et, ses mains n'ayant plus la force de serrer le dossier du fauteuil, il tomba de toute sa hauteur sur le lapis, lourdement, en poussant un cri.

Il croyait bien que cette fois c'était la mort, et, en tombant, sa dernière pensée avait été un regret, un soupir perdu vers cette comtesse de Farges, qui ne lui était apparue que pour dispa-

raître, et ses lèvres mourantes avaient, avant de se fermer, murmuré un nom :

— Louise !

Au bruit de la chute, les docteurs accoururent. Dupuytren se frappa le front avec colère en apercevant le blessé étendu.

— Il écoutait ! dit un des chirurgiens.

— C'est, se tuer volontairement, fit Dupuytren.... Ah ! le malheureux !

On porta vivement Solignac sur le lit,

L'évanouissement fut long. Dupuytren le croyait mortel.

Louise de Farges, toute pâle, était accourue dans la galerie.

— Eh bien ? dit-elle avec angoisse à l'un des docteurs.

— Eh bien, madame, la mort passe bien près de cette maison. Nous la chasserons peut-être. Mais il ne faut au blessé ni une émotion, ni un geste, ni un cri. C'est un mourant qui est là, mais s'il survit, le colonel de Solignac, condamné à l'immobilité, ne sera plus qu'un mort vivant !

— Lui ! s'écria la comtesse éperdue. Ah ! c'est impossible ! On le sauvera !

Vous le sauverez !

— Pour un peu, fit Dupuytren qui sortait du petit salon bleu, le colonel mourait entre nos bras. Il s'était levé, je ne puis encore comprendre par quel prodige d'énergie et de force. Mais cette folie pouvait le tuer net. Madame, si vous voulez que M. de Solignac vive, il faut qu'il demeure cloué là, sur ce lit, ne remuant pas plus qu'un cadavre. Sans cela il est perdu.

— Bien, dit Louise de Farges.

— Qu'on le surveille nuit et jour, qu'on ne quitte pas son chevet. Il a son ordonnance ici ?

— Oui, mais, ce soldat ne fût-il pas ici, que quelqu'un demeurerait là pour sauver le colonel.

— Et qui donc ? fit Dupuytren.

— Moi, docteur !

Le chirurgien s'inclina avec une courtoisie qui n'était pas sans admiration.

Dupuytren, comme Louise de Farges elle-même, mettait sur le compte de la charité un dévouement qui n'était peut-être pas très éloigné du domaine de l'amour.

Le soir de cette consultation sévère, Martial Castoret, le cou enveloppé de bandelettes et de charpie, disait à Catherine Magnac, d'un air plutôt résigné qu'effrayé :

— Vois-tu, Catissou, le sort est le sort, et toutes les belles paroles n'y changent rien. Le colonel est en danger ; mon affaire n'est pas bien fameuse ! S'il y reste, j'y resterai. Ça n'a l'air de rien, mon égratignure. Mais le diable y jettera de la gangrène et tout sera dit. Il y a des gens qui n'ont pas de chance, je ne reverrai peut-être pas Limoges, qui était pourtant bon à revoir ! La rue de la Boucherie, où le père Hardouin m'a donné tant de taloches et de baisers, le Naveix et le pont de pierre où nous allions noyer le *Bonhomme Carnaval* quand arrivait le mercredi des Cendres : tout est fini, Catissou, tu ne seras pas ma femme, les cartes l'ont prédit ; et, vois-tu, vois-tu bien ! si par impossible mon coup de couteau ne m'enlevait pas le même jour que mon colonel, eh bien ! je serais capable de me brûler la cervelle, ce jour-là, pour ne pas faire mentir M^{lle} Lenormand, et pour ne pas demeurer sur terre quand le frère de lait n'y serait plus !

— Tu l'aimes plus que tu ne m'aimes dit Catherine un peu froissée ; mais, encore souriante.

Castoret la regarda avec un mélange de supériorité et d'affection, puis, lui prenant les mains dans ses mains de fer :

— Non, fit-il naïvement, non, je t'aime autant que je puis aimer, mais que veux-tu ? Les femmes ne manquent jamais en ce monde, et tu entendras souvent même dire ça et là qu'il y en a trop. Ce qui est rare, Catissou, ma chère, bien-aimée, — et ma future femme, si les tarots le permettent, — ce qui est rare, ce sont les amis !

Fin de la première partie

Deuxième partie Louise de Farges

I — L'hôtel de Farges

La nouvelle de la tentative d'assassinat dont le beau colonel de Solignac venait d'être victime avait causé dans Paris une émotion profonde. Ce n'était pas seulement le monde de la cour qui avait manifesté son inquiétude. Solignac était populaire et le bruit courait par les rues que le chef du 1^{er} hussards avait été attaqué, la nuit, par un espion autrichien que la police traquait avec acharnement. Dans les interrogatoires qu'on fut contraint de lui faire subir, Solignac déclara qu'il n'accusait que quelque vulgaire malfaiteur, un détrousseur de passants.

— Ces gens-là ne se servent point de pistolets, avait dit Fouché, qui s'était transporté à l'hôtel de Farges.

— Dans tous les cas, dit Solignac avec un léger sourire, l'homme qui m'a attaqué s'en est servi.

— Et vous ne soupçonnez personne ?

— Personne !

C'était la réponse que le colonel s'était imposée et avait dictée à Martial Castoret.

Il avait assez aimé Andréina pour lui faire — en supposant même qu'elle fût la complice de son frère — l'aumône de son silence. Joseph Fouché mit donc sa police sur la piste des bandits, anciens chouans et ex-chauffeurs⁹⁹, qui pouvaient se trouver dans Paris. Mais le ministre soupçonnait vaguement que le colonel de Solignac tenait à cacher la vérité sur cette affaire.

Drame d'amour, drame secret, dit Fouché à M. Bernier.

⁹⁹ À cette époque les chauffeurs en question étaient des « chauffeurs de pâturons », terme populaire utilisé pour désigner les bandes de criminels qui s'introduisaient la nuit chez les gens et leur brûlaient les pieds sur les braises de la cheminée pour leur faire avouer où ils cachaient leurs économies.

Le ministre eût volontiers passé condamnation sur le fait même, laissant toutes choses dans l'ombre comme le blessé paraissait le souhaiter, mais il ne se dissimulait point que, si la police ne découvrait pas l'auteur de cette tentative d'assassinat, c'était un nouvel échec pour elle et, après l'évasion du commandant Rivière, une telle aventure, c'était trop. Fouché se sentait d'ailleurs sourdement menacé, et il lui revenait déjà aux oreilles que Napoléon, occupé en Autriche, n'était pas satisfait du zèle extrême que le duc d'Otrante déployait en France. La vanité de César était excitée, et rendue jalouse par la moindre action d'un de ses serviteurs.

— Je sais bien où gît sans doute le secret des choses, dit M. Bernier à Fouché, et si Votre Excellence...

— J'entends. Encore la femme ?

— Toujours !

— La liaison de M^{lle} d'Olona avec M. de Solignac n'est pas un secret, mais quel enchaînement trouvez-vous ?...

— La vie est si bizarre !

— Laissons M^{lle} d'Olana, c'est une personne quasi officielle, vous ne l'ignorez pas, et cherchons ailleurs, dit le ministre.

Le secrétaire s'inclina.

Il fallait pourtant bien que la police se résignât à tout découvrir elle-même, puisque Solignac semblait résolu à ne lui point faciliter la tâche. Peu s'en était fallu d'ailleurs qu'Andréina, prise de fureur contre son frère, n'allât droit à Fouché et ne dénonçât Agostino. L'Italienne avait vu revenir le marquis, dès le lendemain, pâle, mais calme, affectant de sourire. Il apportait à sa sœur le poison qu'elle lui avait demandé.

Andréina le regarda entre les deux yeux et lui répéta, avec rage, qu'il était un assassin et un lâche.



Faut-il remporter cette bague ?

— Faut-il remporter cette bague ? fit Ciampi. Ce serait dommage. Le poison est tel que tu le souhaitais, prompt, et donnant une agonie pleine de beaux rêves. N'en voudrais-tu plus, Andréina ?

— Si fait ! au contraire. Donne. Donne-moi cette bague et va-t'en !

— Tu es une folle, dit froidement le marquis. À quoi bon se quereller en famille ? La famille est en somme ce qu'il y a de meilleur en ce monde, et crois bien que je t'aime mieux, moi, ton frère, qui t'ai laissée enfant sur la Chiaja et qui te retrouve

superbe et redoutable à Paris ; sois assurée que j'ai plus d'affection pour toi que cet homme qui a été recueilli... tu sais chez qui ?...

— Oui, chez *elle* ! fit Andréina en frappant de son poing fermé sur une console.

— Et cela ne te gonfle pas le cœur de colère ? Et tu n'es pas assez jalouse pour le maudire ?

— Qui sait ? dit-elle. — Mais va-t'en ! S'ils sont réunis à cette heure, si *elle* peut se pencher à son chevet, s'il est là ! là ! là ! (et elle montrait l'espace par-dessus la muraille du jardin), c'est à toi, à ton coup de feu, bandit ! qu'elle le doit ! Ah ! vois-tu, Agostino, va-t'en ! je te jure que j'oublierais le nom que tu portes et que je crierais à tous : L'homme qui a voulu tuer Solignac — qui l'a tué peut-être (Agostino souriait d'un méchant sourire), le meurtrier de ce héros, le voilà !

Andréina souffrait profondément, et comme elle n'avait certainement jamais souffert, depuis qu'elle savait que Solignac était mourant à l'hôtel de Farges. Elle avait comme une fièvre de le revoir. Si vraiment le coup était mortel ? Si Henri allait expirer près d'elle, et sans qu'elle pût lui crier encore une fois qu'elle l'aimait ? Elle eût voulu s'agenouiller devant lui, demander grâce ; il lui semblait qu'elle avait commis une moitié du crime en ne devinant pas que Ciampi était prêt à le commettre.

— Pourquoi n'entrerais-je pas à l'hôtel de Farges ? songeait-elle. Ne suis-je pas aussi noble que cette comtesse ? Ne suis-je point la fille du marquis d'Olonas ?

Elle essaya, en effet, de franchir le seuil de l'hôtel. Le portier lui répondit que les chirurgiens ordonnaient que le colonel ne vît personne.

Andréina insista :

— Dites à M^{me} la comtesse de Farges que c'est M^{lle} d'Olonas qui vient veiller au chevet du blessé !

M^{me} de Farges devint extrêmement pâle lorsqu'on lui répéta les paroles de l'Italienne. Elle n'ignorait pas que cette femme

était la maîtresse de Solignac. Elle savait aussi les étranges soupçons qui planaient sur le rôle que remplissait à Paris la demoiselle d'honneur de la reine Caroline. Elle se demanda si elle n'allait pas faire chasser l'impudente, puis elle se trouva sévère, injuste, et elle allait peut-être céder à un sentiment de pitié qui la torturait cependant, lorsque Castoret, que Catherine avait prévenu, entra, blanc comme un linge et bouleversé, dans le salon où se tenait la comtesse.

— Madame, madame, fit-il, que me dit-on ? Cette femme est là, demandant à voir mon colonel ? Qu'elle ne mette pas les pieds ici, madame, qu'elle ne s'approche pas de lui. C'est l'ennemie ! C'est le danger ! C'est la femme brune qui doit nous porter malheur au colonel et à moi !

— Mais si M. de Solignac désire voir cette personne ?

— Lui ?... Je parierais mes cadenettes qu'il la fuirait comme la peste s'il pouvait se tenir debout !

— En vérité ? dit Louise, dont le visage s'illumina et rougit un peu, — la rougeur heureuse de la joie.

— Je puis vous jurer que rien n'est plus vrai, madame ! fit Martial.

— Dites que personne ne peut entrer, ordonna Louise de Farges souriante et, — sans se l'avouer à elle-même, — charmée et un peu émue de savoir ce que lui apprenait le soldat : Solignac n'aimait pas, n'aimait plus cette femme !

Andréina s'éloigna irritée, blessée, comme si on lui eût enfoncé un couteau dans le cœur. Elle s'enferma dans son boudoir, pleurant et criant, ébauchant des projets de vengeance qui se terminaient par des larmes. Elle avait comme des rugissements sur les lèvres lorsqu'elle songeait à cette comtesse qui venait là lui voler son amant ; puis toute sa rage fondait en sanglots lorsqu'elle reportait sa pensée sur Henri de Solignac, sanglant, à demi mort, — mort peut-être maintenant.

C'était tout ce qu'elle avait pu obtenir, en effet, de cet hôtel de Farges aux portes épaisses et mornes : — la lugubre nouvelle que l'état de son amant-s'était aggravé.

L'effort incroyable fait par Solignac pour écouter les propos des médecins et pour surprendre leur secret l'avait épuisé, poussé brusquement vers la mort. Dupuytren, qui ne s'expliquait point par quelle force herculéenne le malade s'était levé, Dupuytren, inquiet et surpris, avait, un moment, désespéré. Les hémorragies secondaires sont, après le premier danger, les accidents les plus fatals d'une telle blessure. À cette perte de sang peut succéder la syncope mortelle. L'agitation causée chez le blessé et par ses mouvements et par sa chute ne pouvait-elle, d'ailleurs, avoir fait tomber la balle retenue dans cette espèce de sac membraneux qui enveloppe le cœur sans le contenir et qu'on nomme le péricarde ? Le cœur une fois touché, pressé par la balle, c'était la mort sans aucun doute. Dupuytren était plus éloigné encore maintenant d'être rassuré sur la terminaison de la plaie béante. Le pouls du blessé devenait très faible. Solignac conservait, comme tous ceux dont le cœur est atteint, son intelligence entière, mais il s'affaiblissait visiblement. Or, le chirurgien voulait encore l'affaiblir davantage. Saucerotte¹⁰⁰, dans ses *Mélanges de chirurgie*, publiés huit ans auparavant, et Cullerier¹⁰¹, en 1806, dans le *Journal de médecine*, de Corvisart, avaient tracé la route que suivait là Dupuytren.

Le chirurgien fut, d'ailleurs, bientôt hors d'inquiétude. La blessure tournait peu à peu à la péricardite. Les appréhensions, les palpitations se multipliaient et s'accroissaient chez le blessé, mais Dupuytren reprenait d'autant plus confiance que l'état de Solignac paraissait plus grave.

— Je sais maintenant le mal que j'ai à combattre, disait le chirurgien. Je ferai tout pour qu'il cède, — et il cédera.

¹⁰⁰ Nicolas Saucerotte (1741-1814), médecin et chirurgien.

¹⁰¹ Michel Cullerier (1758-1827), médecin et chirurgien (pour Corvisart, note 95, page 176).

Solignac, étendu dans le lit, pâle, les lèvres violacées, son visage, souriant d'ordinaire, creusé et ses yeux bleus maintenant sans éclat, s'abandonnait aux soins de Castoret et de Catherine Magnac. Il était calme d'ailleurs et paraissait ne point souffrir. Parfois même le sourire confiant, heureux, plein de défi envers le sort, de gaieté et de santé, le sourire d'autrefois, reparaisait sur sa bouche lorsque, doucement, retenant son souffle pour ne pas éveiller le colonel qu'elle croyait endormi, la comtesse de Farges venait se pencher sur son visage et interroger, en quelque sorte, avec son instinct de femme, la maladie.

Toute femme est un peu médecin, ayant la divination des soins à donner à ceux qui souffrent. Les médecins soignent pour ainsi dire, avec leur cerveau, et les femmes avec leur cœur.

Louise avait pour le blessé des attentions de mère. On eût dit que Solignac, alors même qu'il avait les paupières baissées, la devinait lorsqu'elle se glissait ainsi vers lui. Il demeurait les yeux fermés, se donnant la délicieuse sensation de sentir ce visage de femme penché sur son front. Quelquefois le souffle même de la comtesse venait effleurer les tempes du soldat qui s'abandonnait à cette caresse comme on se livre à la brise qui souffle, rafraîchissante, par les jours d'été.

Et il demeurait là, ne levant point ses paupières, craignant peut-être de faire envoler sa bonne fée en la regardant en face, si bien, parfois, qu'il ne savait vraiment si la respiration embaumée de Louise était venue voltiger autour de lui ou s'il n'avait pas fait quelque beau, quelque poétique rêve.

Une autre femme venait aussi s'asseoir, anxieuse, attentive, au chevet de Solignac. C'était M^{lle} de la Rigaudie. Elle avait appris, comme tout le monde, l'attentat dont le colonel venait d'être la victime ; et lorsque Fournier, assez effaré, s'était présenté devant elle pour lui annoncer la triste nouvelle, la vieille fille, repoussant brusquement le petit Jack qui croquait quelque gimblette¹⁰² sur ses jupes, s'était mise à arpenter l'appartement

¹⁰² Petit gâteau sec du sud-ouest en forme d'anneau.

et à hausser les épaules en maugréant contre les jeunes fous qui risquent leur vie dans des aventures romanesques.

— Je parierais que c'est le coup de feu de quelque mari mécontent que ce diable d'enfant a reçu, au travers du corps, disait-elle en faisant claquer ses doigts avec une colère inquiète. Quelle est la pécore qui est la cause de tout cela ? Une femme ! Être un héros, en passe de conquérir le bâton de maréchal et risquer ses jours pour une femme ! Ah ! quelle sottise que l'amour !... Et vous dites que la blessure est grave, Fournier ?

— Assez grave !

— Assez grave ! assez grave ! Vous pouvez bien me dire *très grave*. La vérité ne me fait pas peur. Et puis, quoi ! Un écervelé qui se jette au-devant du danger, un fou — il n'y a pas à dire non — un fou qui ne s'inquiète de rien que de son caprice, qui ne pense qu'à ce qu'il aime et qui ne songe pas à ceux qui l'aiment, lui...

Elle essuya rapidement les deux larmes qui se montraient au coin de ses yeux et qui n'étaient pas chose fréquente chez la vieille fille ; puis elle dit à Fournier d'un ton bref :

— Faites atteler !

— Vous allez à l'hôtel de Farges ?

— Eh ! où voulez-vous que j'aille, Fournier ? Ah ! vertuciel ! je crois bien, sur ma foi, que j'y vais et en hâte !

Le petit Jack était revenu vers elle la caresser, redressant sur ses yeux ses houpettes noires et poussant de petits cris suppliants.

— Quand je songe, dit tout haut M^{lle} de la Rigaudie, que la petite bête que voici est plus raisonnable que ce grand garçon qui est là-bas couché. En vérité, hommes ou animaux, le tout est de la même pâte !... Et la niaise chose que de se dévouer, fût-ce une minute, pour quelqu'un ! Personne au monde n'en vaut la peine !

M^{lle} de la Rigaudie allait sortir lorsque Thérèse, assez inquiète, se fit annoncer chez elle. La jeune femme venait

d'apprendre, à son tour, la catastrophe. Elle n'avait vu qu'une seule fois le beau Solignac, mais il avait produit sur elle cette attraction irrésistible que donnait à ce gai soldat le charme vaillant d'une nature chevaleresque. Thérèse avait d'ailleurs, plus d'une fois, entendu parler du colonel par Claude Rivière, et elle savait quelle âme d'élite c'était là. Tout en vivant assez isolée dans l'hôtel, elle voyait cependant fréquemment M^{lle} de la Rigaudie, et celle-ci s'exprimait assez souvent, dans son langage bourru et adorable, sur le compte de M. de Solignac et assez vivement, pour que la femme du commandant Rivière devinât qu'une affection profonde se cachait, chez la vieille fille, sous une perpétuelle gronderie.

— Ah ! vous voilà ; ma chère enfant ? dit M^{lle} de la Rigaudie en apercevant Thérèse. Il est probable que vous dînez seule, ce-soir, et non en tête-à-tête avec moi. Je quitterai le plus tard possible ce diantre de Solignac.

— Est-il donc en grand danger ? demanda Thérèse.

— Eh ! je n'en sais pas plus que vous là-dessus ; mais pour que le colonel n'ait pas eu la force de se jeter dans un fiacre et de se faire transporter chez lui, il faut qu'il ait été atteint durement !

— Et vous ne soupçonnez pas la cause d'un tel malheur ?

— Moi ?... Si fait, je soupçonne... Ah ! je voudrais voir au diable-vauvert les femmes qui amènent de pareilles catastrophes !

Ces mots, qui frappaient Thérèse droit au cœur, firent soudain devenir toute pâle celle qui avait brisé la vie du commandant Rivière.

M^{lle} de la Rigaudie ne s'en aperçut point ; mais, comme si, d'instinct, en complétant sa pensée, elle eût voulu consoler la jeune femme, elle ajouta, en lui prenant les mains :

— Après tout, mon enfant, il y a tant de malheureuses qui souffrent par la faute de ces messieurs (elle soupira en haussant de nouveau les épaules), que c'est un prêté pour un rendu !

Elle se hâta de sortir, Fournier lui annonçant que la voiture était attelée.

— Et brûle le pavé, maroufle¹⁰³ ! dit-elle au cocher d'un ton bref.

Le cocher répondit par un sourire : il ne paraissait pas s'être blessé de l'épithète ; il savait bien que lorsque M^{lle} de la Rigaudie traitait ses gens de *maroufles*, elle n'était jamais si disposée à leur prouver qu'elle les adorait.

Un moment la comtesse de Farges avait essayé de disputer à M^{lle} de la Rigaudie l'entrée de la chambre du blessé. Mais la volonté de la vieille fille était de celles qui ne connaissent guère d'obstacles. M^{lle} de la Rigaudie insista, tempêta, emporta la place comme d'assaut, et tout en maugréant :

— Voilà bien des façons chez une petite comtesse qui se pavane en cette cour inventée d'hier !

Louise de Farges n'avait d'ailleurs cédé qu'au désir exprimé par Solignac lui-même. Le blessé voulait voir M^{lle} de la Rigaudie. Il aimait de toutes les forces de son âme cette protectrice fidèle qui, grondeuse aux jours de soleil, accourait en hâte, et prête à se dévouer, aux jours d'orage. L'entrevue fut courte, mais touchante. Solignac, condamné à l'immobilité absolue et étendu raide dans son lit, cuirassé, en quelque sorte, de linges, d'applications réfrigérantes, le visage d'une lividité inquiétante, salua simplement M^{lle} de la Rigaudie d'un mouvement de paupières, d'un coup d'œil et d'un sourire.

Quelle que fût sa virilité d'âme, M^{lle} de la Rigaudie fut d'ailleurs profondément frappée de l'altération des traits du blessé. Si peu de jours avaient suffi pour faire du beau Solignac un malade brisé et sans force, pâle et comme mourant !

Une sorte d'involontaire sanglot monta à la gorge sèche de la vieille fille, mais elle l'étouffa violemment ; et, écrasant ses larmes avec ses paupières sur ses prunelles dont le bleu faïence

¹⁰³ Maroufle : « Personnage grossier ou malhonnête » (TLFi)

était un peu obscurci, elle toucha doucement de ses mains maigres aux grosses veines bleues le bras blanc et rond de Solignac, qui demeurait inerte, par-dessus la couverture, et collé droit au corps que dessinaient les draps, avec leurs grands plis de suaire.

— Ce pauvre enfant ! dit-elle alors d'une voix attendrie qui contrastait étrangement avec ses façons ordinaires de parler.

Le colonel sourit encore, et dit à son tour, mais tout bas :

— J'étais bien sûr que vous viendriez. Merci.

— Me remercier !... Pourquoi me remercier ?...

— Parce que vous êtes là.

— La belle affaire !... Ah ! j'aurais bien envie de vous gronder parce que vous y êtes, vous, mais je n'en ai pas le courage... Ah ! garnement, garnement ! dit-elle encore en donnant à ce mot une tendresse singulière, inquiète et caressante ; garnement, vous serez donc incorrigible ?

Solignac ne répondit pas. Il voyait que M^{lle} de la Rigaudie devinait vaguement la cause de la blessure. Mais il montra du regard la comtesse de Farges debout à quelques pas du lit, et la vieille fille se tut.

Chaque jour M^{lle} de la Rigaudie vint, dès lors, à l'hôtel de Farges, s'asseyant au chevet de Solignac et ne repartant qu'après avoir aidé soit à quelque pansement, soit quelque confection de charpie et après s'être convaincue que le blessé ne courait point de danger immédiat.

La maladie grave, cette péricardite dont Solignac était atteint, suivait d'ailleurs son cours avec une régularité qui rassurait le docteur Dupuytren. Aucun accident n'était venu déranger les calculs du chirurgien. Tout le portait à croire qu'un kyste se formait au tour de la balle et que le blessé pourrait revenir à la santé, tout en gardant ce péril mortel suspendu sur lui : le jour où, le kyste étant déchiré, la balle atteindrait le cœur, le colonel serait foudroyé.



Solignac se sentait doucement revivre de jour en jour

— L'important est de le remettre sur pieds, disait Dupuytren. Nous verrons ensuite à lui indiquer le moyen d'éviter la mort.

Solignac, au surplus, se sentait, doucement revivre de jour en jour. Les déchirures de sa plaie perdaient de leur aspect noirâtre et frangé, et, en même temps, la blessure de Castoret, qui était plus grave qu'on ne l'avait cru d'abord, se cicatrisait, elle aussi, et le hussard touchait à la parfaite guérison.

— Allons, tout va bien, disait Martial. Mon cou redevient possible, donc le colonel va pouvoir se tenir debout. Ce qui arrive à l'un arrive à l'autre !

La convalescence pourtant ne vint pas si vite pour Solignac. La plaie demeurerait quelque peu fistuleuse, et le traitement très, débilitant que le malade avait subi, les saignées, la diète, l'immobilité, accompagnée de silence même, ordonné pendant quelque temps, ne permettaient pas qu'il se remît promptement d'une telle blessure. Un long mois s'écoula, mois d'angoisses pour tous ceux qui s'intéressaient au colonel ; pour M^{lle} de la Rigaudie qui redoutait une terminaison fatale ; pour Castoret, l'esprit toujours frappé par les tarots, malgré ses espoirs furtifs ; pour Louise de Farges, qui se sentait étrangement attirée vers ce mourant à qui, peut-être, elle devait la vie et que le hasard avait conduit chez elle pour qu'elle pût acquitter la dette contractée. Mois d'angoisses surtout pour Andréina, séparée de celui qu'elle aimait, contrainte d'épier sur le visage de ceux qui sortaient de l'hôtel de Farges le secret de l'état du blessé, forcée d'attendre que la confidence d'un valet lui apportât des nouvelles de cet homme pour qui elle eût donné sa vie, jalouse d'ailleurs et torturée à l'idée que la comtesse était penchée au chevet d'Henri, qu'elle pouvait le contempler à toute heure, lui parler, le consoler, le sauver ! Mois d'étrange apaisement, de volupté secrète, de longues et nouvelles songeries pour Solignac chez qui, le corps étant cloué sur un matelas, l'esprit vaquait, libre et les ailes toutes grandes, vers les sphères du rêve, du roman, des espérances infinies.

Il semblait, en effet, à ce coureur de hasards et d'aventures, à ce dompteur d'hommes et à ce preneur de villes, qu'il avait jusque-là usé son existence en vaines actions, en tapageuses et inutiles folies. Pour quelques heures de volupté, pour, quelques triomphes d'amour-propre, pour quelques rayonnements de vanité satisfaite, quel véritable, profond et pénétrant bonheur avait-il rencontré ? Il avait dépensé en menue monnaie tous les

trésors de pur aloi d'une âme haute, honnête et droite. Il avait cru aimer sans aimer vraiment, et, de toutes les images qu'il rencontrait, comme des fantômes, en se tournant vers ce passé, la figure d'Andréina était encore celle devant laquelle il s'arrêtait le plus longuement, attendri et charmé. — Que tout cela était loin pourtant ! Comme il trouvait inutile cette vie toute remplie de fanfares et de gloires ! D'autres l'enviaient ; — et lui maintenant, à son tour, envoyait des honneurs plus humbles. Quelle part avait-il faite au repos, à la joie intime, aux haltes salutaires et réconfortantes ? Avait-il, éternel cavalier emporté par l'ouragan, comme un personnage de ballade fantastique, avait-il du moins un front pur, un front sans tache où déposer un baiser, une lèvre loyale où chercher une de ces caresses qu'on emporte, comme un talisman, à l'heure du boute-selle¹⁰⁴ ? Rien. Il n'avait rien. Ni famille, ni foyer, ni amour vrai. Pas même un nom, puisque celui qu'il portait était le nom d'un bourg limousin ! Ainsi, le beau Solignac avait été dupe dans le marché passé avec la destinée. Elle lui avait tout donné en apparence : la gloire, la fortune, le succès, la force, le charme, la victoire, mais ils étaient sans valeur tous ces trésors dont une pensée unique, le sentiment de la solitude et du vide, enlevait tout le prix.

Pour famille, Solignac, le bon soldat, avait bien la pairie ; pour amis, ce dévouement solide, Martial, cette affection sincère, M^{lle} de la Rigaudie. Mais ce qui lui avait suffi jusqu'à présent, lui paraissait maintenant incomplet et stérile. Naguère encore, il n'ambitionnait pas d'autre mort que celle de Desaix¹⁰⁵ : le boulet précipitant l'homme à bas de son cheval, un dernier regard à l'ennemi en fuite, un dernier mol pour la France bravement servie, pour suprême soutien les bras d'un compagnon d'armes, — et puis l'éternel silence et peut-être

¹⁰⁴ « Signal donné avec la trompette pour avertir les cavaliers de placer la selle et de monter à cheval. » (*TLFi*)

¹⁰⁵ Louis Desaix (1768-1800), vainqueur de Marengo.

cette chimère ardente, l'immortalité ! Et voilà qu'aujourd'hui le colonel du régiment de Bercheny bâtissait peu à peu un autre rêve. Peu lui importait de mourir, mais avant de succomber, il voulait avoir vécu, vécu non de cette vie fouettée et électrique qu'il avait connue, qu'il avait aimée ; non, mais de l'existence calme et consolante, où la vérité se rencontre plus souvent que la déception au fond des choses.

Solignac ressentait d'autant plus vivement ce désir immense, que, d'une minute à l'autre — il le savait, il l'avait entendu, — l'existence pouvait lui échapper brusquement. Un mouvement trop prompt, une émotion trop forte, un atome, un rien, — la goutte d'eau ou le grain de sable dont le philosophe a parlé tour à tour — et c'en était fait : l'implacable nuit était là ! Plus d'une fois, depuis le coup de feu d'Agostino Ciampi, le colonel avait senti passer près de ses tempes le vent froid des grandes ténèbres. Il s'était raidi contre cette fin menaçante. Oui, il voulait échapper au danger couru, il voulait dompter la mort, il voulait vivre. Il lui semblait en effet que le bonheur souhaité n'était pas loin, et que ce bonheur, aux cheveux blonds dorés, avait les traits de Louise de Farges.

Le blessé éprouvait donc une impression particulièrement heureuse et en quelque sorte rafraîchissante, à mesure que, les semaines s'écoulant, l'heure de la convalescence approchait. Toute convalescence est comme un rajeunissement. Le malade étonné jette sur la vie qu'il retrouve les regards de l'enfant qui fixe sur les choses ses grands yeux ravis. Il y a comme de la naissance dans cette reprise de possession de l'air, de l'espace, du ciel, des feuilles, des fleurs, des horizons, du monde. On serait volontiers souffrant et on envierait le lit de douleur du grabataire pour éprouver cette sensation infinie de l'existence reconquise qui est comme un bain d'espace et de soleil.

Solignac revivait. Solignac respirait plus à l'aise. Il pouvait maintenant se tenir debout, regarder, à travers les vitres du

salon, les arbres superbes et le sable échauffé par le soleil des derniers jours d'août.

Ce fut sur l'épaule de Castoret et sur le bras de M^{lle} de la Rigaudie qu'il s'appuya lorsqu'il quitta le lit pour la première fois.

La comtesse Louise de Farges, très émue, contemplait à quelques pas de là le colonel, maigre, courbé, mais souriant toujours et qui la saluait de sa jolie main robuste, que la maladie avait rendue plus élégante et plus blanche encore.

Lorsque M. de Navailles apprit par sa petite-fille que le colonel avait pu se lever, il dit à la comtesse :

— C'est fort bien. J'espère alors que ce houzard va reprendre le chemin de l'infirmerie de sa caserne !

— Oh ! monsieur le marquis, fit Louise, avec un ton de reproche.

— Eh ! vertuchoux, votre colonel a assez abusé, que je pense, de l'hospitalité offerte par vous, ma mie ! Il était blessé : on le gardait. Il est sur ses pieds : bon voyage !

— Le colonel de Solignac est loin d'être guéri, monsieur le marquis, et la moindre imprudence peut le tuer net.

— Le tuer ? Il est donc bien fragile ? Qu'est-ce qui m'a fabriqué des soldats pareils ? Mes compagnons d'armes avaient parfois les reins cassés par la mousqueterie et ils ne mouraient pas. Tout dégénère.

— Bref, monsieur le marquis, pour foudroyer M. de Solignac, dont une balle, impossible à extraire, avoisine le cœur, il suffit d'une émotion, d'un élan trop prompt, d'un cri, d'un geste...

— D'un fêtu de paille ?

— À peu près.

Le marquis de Navailles avança la lèvre inférieure et répondit purement et simplement sur le ton dédaigneux que le comte d'Artois avait poussé jusqu'à l'art suprême dans l'ancienne cour :

— Peuh ! Lorsque M. de Mornay-Villedieu, du régiment de Conti, eut son vêtement gris-cendré traversé par un biscaïen, il se tint encore une heure en selle, et tout blessé qu'il fût et tout condamné à mort qu'il eût été par ces messieurs de la Faculté, il épousa l'année suivante, M^{lle} de Cheyla et il lui donna sept enfants, tous garçons. Voilà des hommes ! Seulement ceux-là ne portaient pas la cocarde tricolore !

Louise de Farges avait légèrement rougi — et elle laissa M. de Navailles tout entier à ses regrets du passé et à ces comparaisons satiriques.

L'espèce de certitude du salut de Solignac causait à la petite comtesse une satisfaction profonde, une joie véritable et dont elle ne se rendait pas un compte bien exact. Il lui semblait qu'une des plus horribles anxiétés de sa vie venait de cesser, qu'on venait de lui enlever de la poitrine un poids pesant. Elle avait longtemps redouté qu'il n'y eût d'autre issue que la mort pour la blessure du colonel. Il ne lui semblait pas possible qu'un homme atteint d'un coup aussi affreux pût jamais se relever. Et pourtant était-il possible, en revanche, qu'un héros comme Henri de Solignac succombât dans une embûche vulgaire ? Jusque-là, pour Louise comme pour la foule, le « beau colonel » était demeuré un être invulnérable, un Achille que les ennemis n'avaient même pu atteindre au talon. Et il allait mourir d'une balle reçue, la nuit, de quelque misérable aposté dans une ruelle.

— Allons donc ! concluait inévitablement Louise, c'est impossible !

Avec l'instinct des femmes, la comtesse avait bien à peu près deviné d'où partait le coup sous lequel le colonel était tombé. Elle n'ignorait pas la liaison de Solignac avec M^{lle} d'Olona. Il y avait donc autour de ce drame un mystère dont on eût trouvé l'explication dans l'hôtel voisin. Mais M^{me} de Farges était certainement trop discrète pour faire même une allusion à An-

dréina. Elle se contentait de soigner le blessé que le hasard — elle disait la Providence — avait conduit chez elle.

La convalescence avançait. Solignac, toujours très faible, pouvait cependant se mouvoir. Dupuytren, pour rétablir le jeu de la respiration et obtenir une solidification de la fracture des côtes, avait prescrit au malade de porter une ceinture de sparadrap autour de la poitrine ; et Florival de Saint-Clair, qui avait appris ce détail, faisait même observer, selon son habitude, que jamais aucun héros de roman, ni le jeune Sainte-Estève, l'amoureux de la timide Cornélie de Justal dans le *Courrier russe*, ni l'Edmond Seymour de M^{me} Cottin, ni don Sanche de Mme de Genlis, ni l'Eugène de Rottelin de M^{me} de Souza, ne s'était vu dans cette situation particulière.

— Mais, en vérité, disait Florival, cherchant à donner quelque finesse à son visage, en vérité le cas est tout à fait particulier ! On a vu des histoires d'amour et de guerre qui s'appelaient *Uldaric ou les effets de l'ambition*, comme le roman de M^{lle} Désirée Castera, ou *Elmonde ou la fille de l'hospic*, par M. Ducray-Duminil, mais je défie bien qu'on public jamais, au grand jamais, le *Colonel de Bercheny ou Héroïsme et Sparadrap* !

Enchanté de la plaisanterie, le poète riait alors.

— Vous direz cela au colonel, Florival, quand il sera tout à fait guéri, répondit un jour un des habitués du salon de M^{me} de Farges.

Depuis ce temps, Florival de Saint-Clair devint notablement plus discret dans ses façons de plaisanter.

Florival avait cependant un peu raison. Solignac ne ressemblait plus guères à un héros de roman. Dupuytren lui interdisait en quelque sorte le mouvement. Défense de trop parler, de marcher trop vite, de monter un escalier. Mais le petit salon bleu donnait sur le jardin de l'hôtel et Solignac y pouvait aller prendre le soleil ou plutôt respirer l'air sans secousse et sans fatigue. De grands marronniers, plantés devant la maison, lui

ôtaient complètement la vue de la demeure voisine, où vivait Andréina. Et dans ce jardin de l'hôtel de Farges, assez vaste, ombreux, silencieux, avec ses bassins où couraient les rouges cyprins et où se baignaient les cygnes blancs, il pouvait se croire au bout du monde. La volupté saine de l'odeur des feuilles et des fleurs le pénétrait et le ranimait.

Il se révoltait pourtant à cette idée qu'il était maintenant à peu près condamné à une vie tirée au cordeau, soumise à une anxiété perpétuelle.

— Ne pourrai-je donc pas remonter à cheval, docteur ? demandait-il à Dupuytren.

Le chirurgien hochait la tête.

— Plus tard... Oui, peut-être. Mais... plus tard !

— Vous dites cela comme si vous me répondiez : Jamais !

— Je ne dis exactement que ce que je dis, colonel. L'absolu est un instrument dont il est dangereux de se servir.

— Bref, si dans un mois l'ordre me venait de rejoindre mes hussards, je ne pourrais me remettre en selle ?

— Dans un mois ? Certainement non !

— Et vous appelez cela vivre ! En vérité, l'existence ne vaut pas tant de soins !

— Eh ! bien, montez à cheval, et de cette pesante existence vous serez débarrassé au bout d'une heure !

— Oui-dà ! je ne répondrais pas de céder à la tentation.

— Ce serait un simple suicide, colonel, comme toute autre imprudence d'ailleurs. Au surplus, le temps est un grand docteur ; comptons sur lui pour tout guérir. Mais avec votre nature impatiente, active, nerveuse, presque fébrile, je ne vous conseillerais point de suivre à la lettre les prescriptions d'hygiène de ce Vénitien, Luigi Cornaro, qui, menacé de mort vers l'âge de trente-cinq ans par la goutte et les douleurs d'estomac, trouva cependant le moyen de vivre jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf ans en appliquant un régime à lui, bornant sa nourriture à douze onces d'aliments solides et à quatorze onces de pain, évitant le

froid, le chaud, le vent, le soleil et les émotions, si bien qu'on pouvait lui annoncer la mort d'un ami sans qu'il en fût atteint outre mesure, de crainte d'altérer sa santé. Vous n'êtes point de ce tempérament-là.

— Non certes, disait Solignac, je ne pourrais pas vivre ainsi, et, je vous le répète, est-ce vivre ? Supprimer tout ce qui fait battre le cœur de l'homme, l'amour, la haine, la passion, tout ce qui fouette le sang, tout ce qui anime l'esprit, tout ce qui élève l'âme ! Autant mourir sur-le-champ, docteur, autant en finir et disparaître sans regrets ; le repos forcé, l'existence devenant la prison, qu'est-ce donc cela, si ce n'est la mort ?

— Ta ! ta ! ta ! répondait alors Dupuytren. Et tout d'abord, ne vous emportez point. Taisez-vous et calmez-vous. Chaque parole trop rapide est un atome de vie dépensé !

Le colonel en venait donc à se demander s'il devait se réjouir d'être entré en convalescence. Mais l'espoir lui restait qu'en dépit des docteurs, la rude plaie dont il souffrait encore se guérirait toute seule. Et puis la vie l'attirait, quoiqu'il essayât d'en faire bon marché ! Elle avait pris pour lui un aspect et une séduction inattendus. Il n'eût pas voulu « disparaître », comme il disait, sans avoir deviné ce que cette femme dont il était l'hôte pensait, cachait dans son âme. L'image de Louise de Farges s'était emparée despotiquement, entièrement, de ce convalescent qui voyait en cette femme la consolation, l'adoucissement à une souffrance.

Cette terrible souffrance avait été double durant quelque temps. Solignac ne pouvait songer, sans que son cœur se serrât, à cette Andréina qu'il regardait comme la complice d'Agostino. Une trahison si cruelle, si infâme, lui déchirait l'âme. Mais bientôt ce sentiment de colère fit place à un apaisement singulier, qui résultait moins d'une pensée nouvelle — la persuasion qu'il se trompait, qu'Andréina n'était pour rien dans le guet-apens — que d'un oubli croissant, d'une sorte de nuage enve-

loppant le passé et lui en déroband la vue pour laisser en pleine lumière le visage charmant de la comtesse Louise.

Les journées se passaient, il est vrai, à l'hôtel de Farges, de façon à rapprocher chaque jour davantage la comtesse du beau Solignac. Depuis que le colonel était entré dans cette période de la convalescence qui touche au rétablissement, l'hôtel avait repris sa physionomie habituelle, c'est-à-dire que les soupirants de M^{lle} de Farges, le poète Saint-Clair eu tête, y revenaient comme autrefois.

Solignac, encore étendu, la plupart du temps, dans un grand fauteuil, écoutait avec un déplaisir qu'il s'efforçait de cacher, les fadeurs mythologiques débitées à la comtesse par ces jeunes gens à la mode.

Il avait parfois des envies d'interrompre les madrigaux qui lui donnaient sur les nerfs, et M^{me} de Farges corrigeait aussitôt par un sourire l'effet produit sur le colonel.

Un jour que Florival faisait remarquer à la petite comtesse son empressement à calmer ainsi Solignac :

— Que voulez-vous ? répondit-elle. La moindre émotion peut nous l'enlever : je suis là et je veille !

— Alors, c'est par charité pure ?...

— Oh ! fit-elle, ne confondons pas les adjectifs, on ne se montre pas charitable, mais reconnaissant pour un héros.

Et elle coupa court à l'entretien.

Florival essayait en vain de contrebalancer dans l'esprit de la comtesse l'influence de Solignac qu'il voyait croître chaque jour. Il redoublait d'attentions, de soins, de poésie. Tantôt il chantait sur la harpe quelque romance amoureuse dont il voulait faire une déclaration détournée, tantôt il récitait avec des pâmoisons étudiées des vers de sa composition que Louise acceptait ensuite avec une politesse stricte et faite pour désespérer un soupirant moins résolu que ne l'était Saint-Clair.

Tous ces jeunes gens dont les hommages l'accablaient, paraissaient si inutiles et si niais à Louise comparés à ce soldat

dont le visage était encore marqué par la mort. Il y avait, dans la moindre parole, dans un simple remerciement, dans un regard de Solignac, tant de loyauté, tant de profondeur d'un sentiment inavoué encore, tant de sous-entendus pleins de ferveur et d'affection dévouée, que tout le reste semblait à la petite comtesse pure fadeur et simple comédie.

Habituée aux triomphes mondains, flatteurs et factices, elle en était lasse, et ce qu'elle souhaitait c'était l'accent de vérité, ce qui console, ce qui attire, ce qui relie, ce qui est la véritable force et le véritable charme. Et tout cela, elle le rencontrait chez cet homme qu'elle avait vu mourant et qu'elle voyait revivre.

Parfois, Louise soupirait, songeant à Andréina et se demandant si Henri de Solignac, qui avait tant aimé l'Italienne, ne l'aimait pas encore ; et à cette pensée, la rieuse et vive comtesse, la jeune femme au regard de jeune fille, devenait lentement rêveuse et triste.

Puis, secouant cette tristesse envahissante, presque inexplicable :

— Et que m'importe ? disait-elle. Ai-je donc le droit de m'inquiéter des pensées de M. de Solignac ?

Mais ce qu'elle ne pouvait s'empêcher de remarquer, encore un coup, c'était l'absolue supériorité du colonel sur tous ceux qui l'entouraient. Tout menacé qu'il fût par cette mort qui ne semblait pas vouloir s'éloigner de lui, Solignac était plus mâle encore, plus viril, plus résolu, plus disposé à sacrifier à une noble cause son dernier souffle, que ces élégants aux madrigaux sucrés, courtisans de la beauté à l'hôtel de Farges comme ils étaient ailleurs courtisans de la puissance.

Les jours avaient ainsi passé, tandis que Solignac sentait peu à peu ses forces lui revenir, au moins à l'apparence. Depuis des semaines, au grand courroux de M. de Navailles et aux sourds murmures de maître Lanjallais, le colonel était l'hôte de madame de Farges, Dupuytren ayant déclaré qu'il ne fallait pas que le malade songeât à quitter la rue du Mont-Blanc avant la

seconde quinzaine de septembre. L'épreuve avait donc été longue pour Solignac et, chose singulière, il en arrivait maintenant à la trouver courte à mesure qu'il approchait du moment où il faudrait partir. Il ressemblait, à un homme qui, éveillé, regretterait son rêve. Car c'était bien un rêve que cette halte en pleine fièvre, cette consolation née d'un mal terrible, cette vision à deux pas de la tombe, cette Louise arrivant là pour lui faire oublier Andréina.

— Mais quoi ! se disait le colonel, tout finit en ce monde ! Adieu les songes !

Il annonça à Castoret qu'il fallait s'éloigner.

— Quand cela ? dit le hussard.

— Dans peu de jours.

— Êtes-vous donc guéri, colonel ?

— Assez pour penser déjà à faire payer à qui de droit le coup de feu que j'ai reçu !

— Oui, mais pas d'imprudence. Vous serez toujours — et moi avec vous, quoique ma peau soit cicatrisée — entre la vie et la mort.

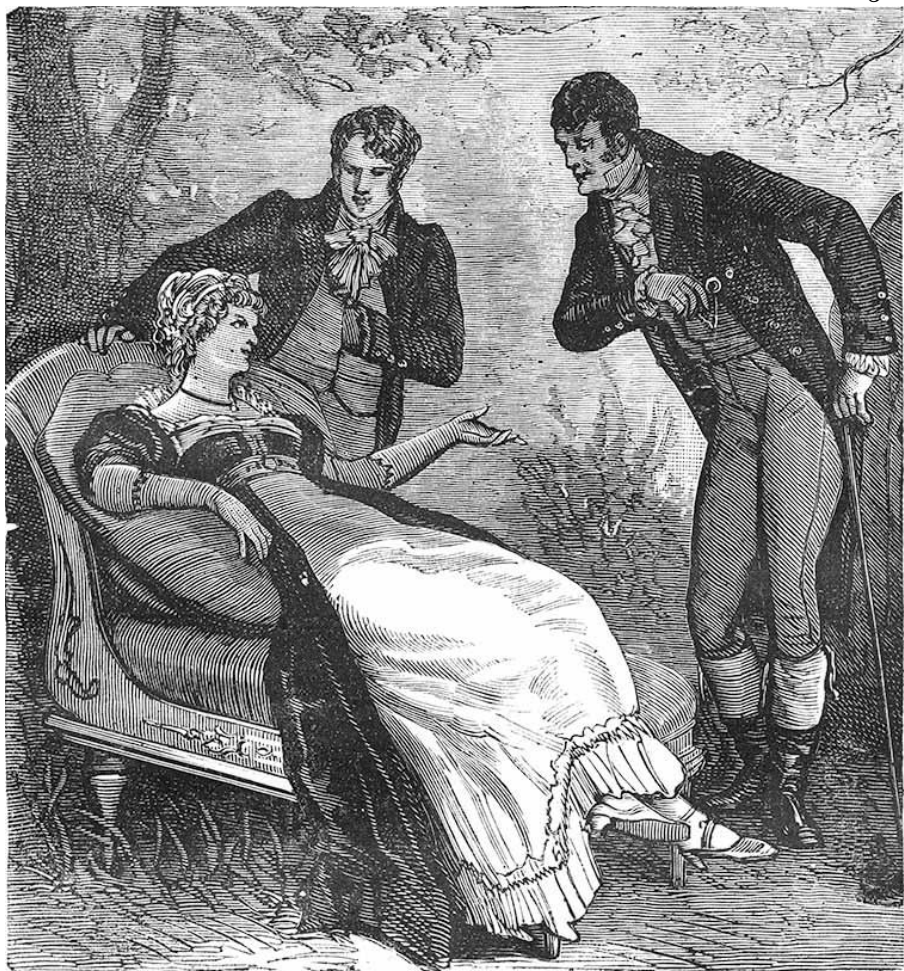
— Ne crains rien, Castoret. Je veux vivre ! Non pour moi, mais pour lui et pour elle !

— *Lui ! Elle !* Qu'est-ce encore ? *Lui*, je sais son nom, fit Castoret, mais *Elle* ?

— Occupe-toi de Catissou et garde tes points d'interrogation.

— C'est juste. À chacun ses secrets.

Solignac se dirigea lentement vers le jardin. Il ne songeait pas, tant il y a de grâces d'état dans l'âme humaine, il ne songeait point à cet autre jardin qui était là, si proche, et où Andréina se tenait peut-être, à cette heure même, assise et rêvant.



Louise de Farges était à demi étendue sur une ottomane

Louise de Farges était à demi étendue sur une ottomane roulée jusque sous les arbres, et, à côté d'une harpe, Florival de Saint-Clair demeurait debout en compagnie de trois autres jeunes gens en habits vert clair ou bleu-barbeau.

Mais, après avoir regardé Louise, Solignac ne fit guère attention qu'au paysage. Il se sentait repris par l'ardente, l'éternelle

nature. Le soleil couchant faisait étinceler dans le jardin et détachait en vigueur le moindre brin d'herbe. Tandis que la cime des arbres était illuminée encore par une lumière intense et dorée, le bas des allées, à demi plongées dans l'ombre et éclairées obliquement, semblait briller de mille paillettes. Louise avait laissé, dans ce jardin artistement cultivé, un coin en quelque sorte agreste où l'on pouvait se croire au milieu d'une chênaie, dans un bois. Les herbes, les brins de folle-avoine, les bruyères aux grappes couleur de lilas, les genêts — la fleur d'or de Bretagne — les touffes d'arbuste, tout brillait à la fois, relié par des fils brillants plus ténus que la soie, et que les insectes avaient suspendus d'une feuille à une autre, d'une branchette à une fleur. Et peu à peu une teinte bleuâtre couvrait cette terre touffue, où les plantes drues et vertes laissaient monter une balsamique odeur dans l'atmosphère encore tiède soir.

— Ah ! la vie ! la vie ! répétait tout bas Solignac en regardant encore Louise.

Et la nuit venait tandis qu'il contemplait ainsi la comtesse.

Les découpures des arbres projetées par le soleil couchant en masses allongées qui zébraient les tapis de gazon de taches d'ombre et peu à peu, sur le jardin de l'hôtel de Farges, tombaient comme un voile ; cette mystérieuse impression, mêlée de volupté et de peur, qu'on éprouve à suivre une longue allée sombre tandis que les étoiles commencent à briller au-dessus de vous ou apparaissent entre les branches d'arbres, aussi timides et indistinctes que le ver luisant qui allume sa pâle lueur à vos pieds.

— Les premières étoiles ! dit Louise étendue et regardant, avec un sourire, l'infini bleu du ciel.

— Pour les mieux voir, fit Saint-Clair, le tube observateur de Cassini nous manque !

— Entre ce qui est beau et nos yeux, il ne faudrait rien, dit Solignac, peu rêveur d'habitude, mais pénétré cette fois, par la

poésie vague de cette nuit que chaque minute faisait plus profonde.

— Colonel, demanda. Florival, ainsi l'oracle d'Épidaure, l'enfant de Chiron a prononcé... Vous êtes guéri ?

— À peu près, monsieur !

— Tant pis pour les Espagnols ou les Anglais. Vous allez encore braver leurs tubes enflammés, et, au son du belliqueux airain, seconder de votre fer le glaive de Bayonne de nos grenadiers ?

— Le glaive de Bayonne ? dit Solignac étonné.

La comtesse souriait.

— Ne savez-vous pas que c'est ainsi que Saint-Clair appelle la baïonnette ? Absolument comme il nomme la charrue le *fer agriculteur*, la mer l'*humide Nérée*, et le café le *timide arbrisseau de Moka*.

— C'est le style noble, répondit le poète. Pouvons-nous parler comme le vulgaire ?

— Non, affirmèrent les jeunes gens en habits bleus ou verts.

— Comtesse, reprit Saint-Clair, laissez-moi vous réciter, à vous qui arborez dans tout son éclat l'oriflamme de la sensibilité, laissez-moi vous réciter un madrigal qu'un de mes amis a rimé pour...

— Pour ?

— Pour la plus charmante femme de la cour, comtesse !

Solignac fronça le sourcil et se mordit un peu la moustache.

— Tenez-vous beaucoup à me réciter les vers de votre ami ? demanda Louise.

— Oh ! beaucoup !

— Allons, dit-elle en continuant à regarder les premières étoiles.

Florival de Saint-Clair toussa, donna un tour aimable à sa haute cravate et, d'une voix de fausset rendue plus ridicule encore par l'affectation qu'il mettait à donner une valeur à la moindre syllabe, il commença :

— *Cydalise : Portrait...* Oh ! un portrait en huit vers. Il eût fallu tout un poème pour décrire toutes les beautés de Cydalise... Mais (et il sourit complaisamment) les longs ouvrages font peur à...

— À votre ami, dit la comtesse.

Le sourire de Saint-Clair devint discret. Il se sentait compris.

Il répéta *Cydalise : Portrait*, et scanda ses verselets avec un évident plaisir.

Vénus dont nous aimons l'autel,
Vers sa beauté blonde nous pousse,
Blond doré qui brave et repousse
Et la peinture et le pastel !
Son œil bleu réfléchit le ciel...

— L'œil de Cydalise n'est pas précisément bleu, dit finement Florival en s'interrompant, il est noir comme l'Erèbe¹⁰⁶. Mais c'est une licence poétique.

Et il reprit :

Son œil bleu réfléchit le ciel ;
Comme une souris sa voix est douce :
En admirant la lune rousse
On rêve de lune de miel !

— Le triple niais ! pensait Solignac. Les trois jeunes gens applaudissaient.

— Mon cher Saint-Clair, dit, avec une charmante ironie, M^{me} de Farges qui semblait n'avoir pas compris, elle est donc rousse, Cydalise ?

— Pas tout à fait, répondit le poète avec une certaine confusion... Ses cheveux sont... parbleu ils sont blonds... Mais la rime, l'inévitable rime...

— Oh ! la rime ne vous gêne pas beaucoup, Saint-Clair. Vous faites rimer *pousse* avec *repousse*, c'est chose facile ! Allons,

¹⁰⁶ Érébe, dans la mythologie grecque, est la divinité primordiale et infernale née du Chaos, personnifiant les ténèbres, l'obscurité des Enfers.

vous ôterez cette « lune rousse » et cet « œil bleu », c'est un conseil que je vous donne. Cydalise ne se reconnaîtrait certainement pas dans votre portrait !

Le malheureux Saint-Clair était comme cloué au sol. Béant, il regardait la comtesse dont la robe blanche apparaissait comme un fantôme, et qui se leva tout à coup :

— Rentrons, dit-elle. Ces soirs de septembre sont déjà froids. Je vous laisse, colonel. Adieu, messieurs !

Saint-Clair était tellement étonné, mécontent, intimidé, qu'il entraîna en hâte ses amis, un peu stupéfaits de l'accueil que venait de recevoir le *huitain* de Florival.

— À demain, dit alors Louise en saluant de nouveau Solignac.

— Demain ! fit-il... Oui, demain !

Et ce mot ne vous semble pas profondément douloureux, madame ?... Demain !

— Pourquoi le trouverais-je triste ? dit-elle, un peu troublée.

— Pourquoi ?... Ce seul mot m'en apprend plus, hélas ! que tout ce que vous pourriez me dire ?

— Je ne comprends point.

— Eh ! bien, comtesse, c'est que demain je quitterai cet hôtel — cet hôtel où j'ai failli laisser ma vie, où j'ai souffert et que je regretterai éternellement, car si mon sang y a coulé, il y avait ici un baume pour panser ma blessure.

— Et ce baume, c'était ? fit Louise sans savoir peut-être ce qu'elle disait.

— C'était votre regard, madame !

La comtesse devint rouge, puis légèrement pâle et dit à Solignac, avec un petit tremblement dans la voix :

— J'aurai été heureuse, colonel, de pouvoir acquitter envers vous une dette de reconnaissance et d'avoir rendu à celui qui m'a sauvée...

— Une dette !... Rendu ! Oh ! fit-il, voilà des mots cruels, madame. Et que me deviez-vous ? N'avais-je pas été trop heureux de vous venir en aide, d'étouffer entre mes bras...

Il s'arrêta, et, passant sa main sur son front :

— Vous ne deviez rien et vous avez été pour moi une fée bienfaisante... une amie... une sœur...

— Une sœur ! répéta mentalement Louise, une sœur !

Et, à ce mot, elle pensa alors à Andréina, elle vit soudain passer devant ses yeux l'image même de l'Italienne.

— Que parlez-vous de salut ? continua Henri, c'est à vous que je dois le mien ! Oui, car sans vous, aurais-je eu la force de lutter contre le mal qui me terrassait ? Il y a des heures pour les mourants où l'univers entier disparaît et où l'existence prête à finir semble quelque chose comme un fardeau. Dans ces heures-là, je pense à vous, madame, et, malgré la blessure encore ouverte, malgré les craintes de Dupuytren, malgré les probabilités dangereuses : — « Eh ! non, me disais-je, non, je ne mourrai pas ! Je veux vivre pour la revoir, je veux vivre pour la remercier et pour me dévouer ! » — Oh ! pardonnez-moi, ajouta le colonel avec son bon sourire, quand je songeais à vous, je ne vous donnais point de nom. Vous en portiez plusieurs, cependant, vous étiez la bonté, la douceur et l'espérance !

À ces paroles tout bas prononcées par Solignac et sur le ton mourant d'une prière, Louise se sentait troublée. Ce n'était pas un aveu de remerciement qui s'échappait des lèvres du convalescent, mais jamais aveu n'eut plus de ferveur suppliante et d'accent profond et vrai.

Ces phrases, qu'elle avait tant de fois entendues avec de légères variantes et qui lui paraissaient si banales chez d'autres, remuaient en elle, tandis que Solignac parlait, des fibres inconues. Elle dominait d'ailleurs son émotion, ne voulant pas laisser deviner au colonel le trouble où la mettait cette voix habituée au commandement et maintenant si timide, si caressante.

L'idée qu'Andréina pouvait encore occuper une place dans le cœur de Solignac, empêchait Louise de se laisser aller à ce sentiment instinctif qui la poussait vers le colonel. Elle résistait à tout ce qu'avait d'émouvant cette entrevue suprême, cet adieu du convalescent à celle qui avait été l'ange gardien si de son chevet.

La comtesse sembla s'arracher à l'entretien.

— Taisez-vous, dit-elle avec un sourire un peu contraint, comme elle eût grondé un enfant, il vous est défendu, vous le savez, de donner trop de part à l'émotion et au rêve !

— Dites qu'il m'est défendu de respirer. Vous répétez que je suis à vous tout entier, comtesse, voilà qui est vivre. Le reste s'appelle végéter.

Louise de Farges devint tout à coup sérieuse, et d'une voix un peu étranglée par cette émotion qu'elle étouffait :

— J'ai été heureuse de pouvoir disputer au danger une vie glorieuse, colonel, dit-elle. Que Dieu vous garde désormais. Et souvenez-vous que vous aurez toujours en moi la plus dévouée et la plus sincère des amies !

— Madame !... murmura Solignac, n'osant dire tout haut ce nom qui lui venait aux lèvres : *Louise*.

Il tint un moment serrée la petite main de la comtesse qui, un peu pâle, baissait ses longs cils sur ses prunelles noires, et ce silence plein de trouble et de charme durait depuis un moment, lorsque Catherine Magnac vint prévenir la comtesse que M. de Navailles la demandait.

— Monsieur le marquis est-il malade, Catherine ? fit-elle.

— Non, madame la comtesse, monsieur le marquis vient seulement demander à madame sa signature pour une terre de madame vendue par M. Lanjallais !

— C'est bien, fit Louise. Adieu, dit-elle en se retournant vers le colonel, adieu, ou plutôt au revoir !

Puis mettant, involontairement peut-être, une caresse dans ces deux mots :

— À bientôt, ajouta-t-elle.

— À toujours, répondit Solignac d'un ton pénétré et d'une voix grave.

Le colonel n'avait plus que quelques heures à passer sous ce toit. Il éprouvait, tandis que Castoret empaquetait les menus objets apportés là et qui appartenaient à son colonel, une impression analogue à celle qui s'emparait de lui, la veille d'une entrée en campagne. Une fois encore, laissant derrière lui une affection naissante et déjà impérieuse, il marchait en avant, au hasard, vers l'inconnu. Qu'il eût été bon pourtant de borner son horizon à ce cher logis ! L'élégance toute féminine de l'hôtel de Farges l'avait, en quelque sorte, pénétré. Il laissait, pour ainsi dire, un peu de lui-même à ces meubles qui l'avaient vu, mourant, à cette psyché qui avait réfléchi ses traits pâlis, à ce *somno* (chaise longue), sur lequel il avait tant de fois, étendu et encore bien faible, songé à Louise. Il ne reverrait plus tout cela. En route encore ! Mais, celle fois, en route avec une plaie au côté, avec la mort sur le front, en route en traînant un corps mutilé, et sans que la griserie des victoires prochaines et les fumées de la gloire lui montassent au cerveau.

— Comment ! fit Solignac, deviendrais-je donc mélancolique ?

Et il essaya de lancer gaiement à Castoret un de ces mois narquois, bien militaires et bien français, qui sonnent comme le clairon du bout de selle. Mais le mot à demi railleur retomba tristement dans l'écho du petit salon bleu, et Martial, qui songeait aussi à la douleur d'abandonner la femme aimée, ne le releva pas.

En quittant la demeure de Louise de Farges, Henri de Solignac voulait retourner tout droit à l'hôtel qu'il habitait, mais M^{lle} de la Rigaudie s'y opposa avec une vivacité inaccoutumée. Elle avait fait meubler tout exprès, dans son jardin, un petit pavillon pour le colonel. Lorsqu'elle entendit Solignac parler de reprendre son ancien logis :

— Ah ! par ma foi, dit-elle, eh bien, Voilà qui serait un peu plaisant ! Je recueillerais les femmes de vos amis, je laisserais creuser des trous de taupe dans mon terrain pour donner passage à vos camarades de camp, et vous, vous, je vous laisserais aller dormir à l'auberge ? À l'auberge, avec une balle dans le côté ! Vous croyez donc être absolument guéri ? Vous êtes donc fou ?

— Non, mais je craindrais...

— D'abuser peut-être ? Je sens venir le mot ! parlons-en, il est aimable ! Abuser ! Je suis très égoïste, je n'en disconviens pas, je suis désolée d'être forcée de demeurer à Paris quand mes occupations m'appellent en Limousin ; mais enfin je n'ai pas le cœur assez parcheminé, je suppose, pour que vous vous étonniez que je mette un pavillon à voire disposition !

— Allons, voilà qui est dit, ajouta M^{lle} de la Rigaudie. Votre M^{me} Thérèse Rivière ne me gêne point, vous ne me gênez pas davantage. Elle a son appartement, vous aurez votre logis. Vous recevrez là qui vous voudrez, tous vos sabreurs, si cela vous plaît, vous vivrez à votre guise, vous ne me verrez pas si je vous ennuie... et je demeurerai seule avec cette Thérèse qui ne me déplaît pas, et le petit Jack qui me plaît beaucoup ! Et emmenez-moi ce soldai, votre Castoret, amenez qui bon vous semblera ! Vous êtes chez vous, vous dis-je. Marché conclu !

— Allons, dit Solignac. Ah ! la meilleure des femmes !

— Encore !... Oh ! je vais me fâcher !... Mais vous avez bien raison de m'avoir quelque reconnaissance après tout. Savez-vous ce que je sacrifie pour vous ? Oui, le savez-vous ?

— Non !

— Eh ! bien, tout mon mois de septembre ! Je devrais être auprès de ces satanés métayers pour surveiller les travaux. Ce mois-ci, peste ! Un des plus laborieux ! Du foin nouveau pour les chevaux, du vert pour les bœufs avec mélange de sec et de racine, l'engraissement des porcs aux abois, voilà pour le bétail. Et les jeunes poulets de grains et les pigeonceaux à envoyer au

marché, les poires et es pommes à maturité, les champs dont il faut préparer les semences ! Les pommes de terre à arracher, les pois d'hiver et les féverolles à semer, les choux à repiquer, le regain de quatrième coupe des fourrages d'été ! Tout cela, sans moi, ira à vau-l'eau ! Ces maudits métayers sont si indolents et si niais ! Et le verger ? Les raisins de treille à cueillir, les grappes à conserver qu'il faut envelopper dès maintenant ! Ils laisseront pourrir tout cela, les ânes bâtés ! Mais quoi, je ne peux pas vous laisser ici. J'ai une faiblesse, pour vous. À Paris, je songe à mes raisins. À Solignac, je penserais à cette drôlesse de balle qui va se loger, je vous demande un peu, tout près du cœur ! Ah ! je suis bien sotté de me donner la fièvre pour cela ! mais je me la donne, c'est un fait. Je n'ai pas dormi de la nuit à l'idée que vous alliez sortir d'ici. Ma voiture, vous attend. Al-lons !

— Voulez-vous que je vous dise ? fit Solignac. Il faut que je vous embrasse !

— Moi ? fit M^{lle} de la Rigaudie avec un air presque effrayée. Tarare ! Ce sont des joues veloutées qu'il vous faut et non des joues hâlées !...

Et comme Solignac la prenait dans ses bras :

— Pas un mouvement ! Prenez garde ! La balle !... dit-elle. Mais il est réellement fou ce grand diable-là !

Solignac l'embrassa longuement quoiqu'elle se défendît ; et quand elle se détourna, il y avait une larme — furtive, mais grosse — au coin de ses yeux dont elle essuya vivement, les paupières un peu rougies.

Puis, d'un ton impératif :

— En route, mauvaise troupe ! dit-elle à Castoret qui chargeait sur ses épaules une malle assez volumineuse.

Quand la lourde porte de l'hôtel de Farges se referma sur lui, Solignac n'eut qu'une pensée :

— Reverrai-je bientôt Louise ?

Ce n'était pas seulement des flots de son sang qu'il laissait dans ce logis de la rue du Mont-Blanc, c'était une partie de son cœur.

II — Bernard Thévenot

Le commandant Rivière, pendant les douloureuses semaines qu'avait traversées Henri de Solignac, n'avait point quitté son refuge de la rue Neuve-Saint-Jean. Le colonel Thévenot lui avait fait dire que la moindre imprudence pouvait mettre sur les traces du prisonnier évadé la police de Fouché. *Varus* s'offrait même au commandant les moyens de quitter Paris, de se cacher dans quelque ferme aux environs, ou même de gagner l'Amérique avec un passeport d'emprunt. Mais Claude Rivière n'entendait pas se soustraire aux périls qu'il courait. Il était entré avec Oudet, dans une association de patriotes. Il entendait partager le sort de ses compagnons, triompher ou périr avec eux.

— Ma présence peut être utile à Paris, dit-il. J'y reste.

Vainement le vieux Jean Rivière avait-il essayé de modifier les résolutions de son fils. Le commandant était inébranlable.

— Tu aimes mieux la politique que moi, tiens, répétait l'ancien drapier en hochant la tête. Oh ! quand les hommes ont quelque chose dans le cœur !... Enfin !

Et le bonhomme s'en remettait au sort, du soin de lui conserver son enfant.

Chambaraud allait aussi assez souvent voir Claude Rivière. Il mettait fort intelligemment un certain temps entre ses visites, pour ne pas éveiller les soupçons. L'ex-conventionnel était habitué à la prudence. Entre le commandant et lui, il n'était jamais question de Thérèse : on eût dit que la malheureuse femme n'existait plus. Il y a de ces morts vivants dont on ne prononce point le nom de peur d'éveiller, non pas un fantôme, mais une douleur.

Rivière demandait volontiers, en revanche, à Sylvain Chambaraud, des nouvelles de l'empereur.

— II règne et les hommes meurent, répondait le conventionnel, comme pour indiquer que la nation suivait sa destinée et qu'il n'y avait rien à changer.

Chambaraud, en effet, continuait à se laisser vivre, se laissant doucement conduire du matin au soir et du soir au matin, par cette philosophie calme et légèrement épicurienne dont il faisait profession, et qui était chez lui affaire d'habitude et de volonté plutôt que de tempérament.

— Julie, disait-il chaque jour, voilà que j'ai passé les mauvais mois de l'année, septembre est venu. Les vendanges arrivent et le gibier montre patte ou plume. Allons, on va éprouver encore quelque petit plaisir à vivre. Les petits plaisirs, Julie, sont la consolation des braves gens qui ont renoncé à rencontrer le bonheur.

Les raisins et les pêches, les premières huîtres, que Chambaraud ne trouvait pourtant ni assez fraîches ni assez grasses encore, faisaient partie de ces petits plaisirs-là ! L'ancien conventionnel, tout en pelant sa pêche et en la trempant dans un verre de bordeaux sucré, scandait et traduisait ensuite les vers latins de l'école de Salerne :

*Persica cum musto vobis datur ordine justo
Sumere. Sic est mos nucibus sociare racemos.*

— Ce qui veut dire, Julie :

De même qu'à la noix vous joignez le raisin,
À la pêche, de même, ajoutez le doux vin !

— Oui, oui, j'entends bien, faisait la cuisinière. Tous les vieux bouquins que vous feuillotez vous en ont appris beaucoup, monsieur, sur les choses de la cuisine ; Mais j'aurais bien voulu voir votre Voltaire, votre Rousseau, et qui donc encore ? — votre M. Diderot, forcés de faire seulement une omelette.

— À chacun son métier ! répondait Chambaraud en riant.

Le rire de Chambaraud n'était ni bien profond, ni bien gai. Il ne songeait jamais à Thérèse qu'en fronçant les sourcils, et en homme du dix-huitième siècle habitué à rechercher les causes matérielles des faits humains.

— Elle tenait de sa mère qui était Grecque, sa nature ardente et romanesque, songeait-il. Les Français ne devraient jamais épouser que des Françaises.

Le patriote un peu étroit, mais résolu de la Convention, se retrouvait encore dans cette dernière pensée. Chambaraud apaisait ainsi son propre chagrin en tirant d'un accident particulier des conclusions générales.

— Ou bien, ajoutait-il encore, le mieux serait de n'épouser personne ! C'est plus simple.

Ces réflexions aidaient Chambaraud à passer le temps qui semblait long, dans le vieil hôtel de la rue des Postes. Les journées se succédaient l'une à l'autre, aussi monotones, pour l'ancien conventionnel, qu'elles étaient sombres pour le commandant Rivière, isolé et attendant à toute heure le signal de l'action.

Pour occuper ses loisirs forcés, Rivière se contraignait à apprendre les langues vivantes qu'il ignorait, ou à étudier les projets d'armement nouveau pour les soldats ; mais que de fois il laissait peu à peu tomber de ses mains la plume ou le livre pour se laisser entraîner par sa pensée vers cette Thérèse qui l'avait trahi, et qu'il ne pouvait maudire !

L'idée que ses compagnons s'agitaient plus activement encore autour de lui, pouvait seule le tirer de ses contemplations cruelles. Il savait que les conciliabules tenus rue du Caire, chez *Philopoemen*, étaient fréquents. On lui avait fait dire de se tenir prêt puisqu'il voulait combattre. Le moment favorable n'était pas éloigné.

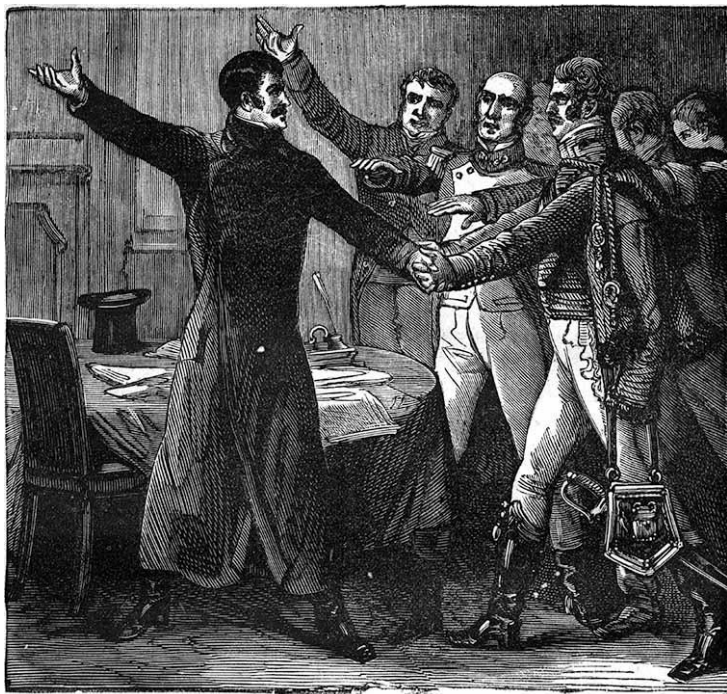
Le colonel Bernard Thévenot avait imprimé comme un mouvement violent à l'association lorsqu'il en avait été choisi pour chef. Il était d'avis qu'il fallait précipiter le dénouement, quitte

à périr. Trop de sang coulait, la France s'épuisait chaque jour davantage. C'était l'heure de substituer l'idéal de liberté à la dure réalité du despotisme.

Dans un des derniers conciliabules — Agostino Ciampi étant présent — Bernard Thévenot avait annoncé aux conjurés qu'avant peu tous ceux qui l'écoutaient devraient jouer leur vie.

Nul n'avait, devant cette nécessité prochaine, laissé paraître la moindre émotion.

Agostino même, avec un sang-froid singulier et une adresse perfide, avait répondu que l'association possédant ce qui était le *nerf de la guerre*, l'argent, on pouvait agir sur-le-champ. Le but du marquis était de savoir si les traites fausses que *Varus* Thévenot gardait en sa possession, allaient être bientôt présentées à la maison Michel Borde et Cazavan.



Thévenot ne voulait toucher à ces fonds qu'à l'heure même de la lutte. Ce n'était plus qu'une question de jours et d'opportunité !

— Nous répondrons à votre appel, dit Agostino, en affermissant sa voix.

— Nous serons tous présents, ajouta *Harmodius*.

Et trente voix mâles et fières répétèrent ce seul mot, plein de résolution et gros de sacrifice :

— Tous !

Il y avait une grandeur réelle dans cette scène d'où le côté théâtral était banni. Des gens, les uns en vêtements bourgeois, les autres en costumes militaires, assis sur des chaises ou debout, tous groupés autour de Bernard Thévenot, et jurant de mourir, sans un geste, simplement, se répétant intérieurement que ce qu'ils promettaient, ils sauraient l'accomplir.

Agostino, tout sceptique et tout blasé qu'il fût sur de pareilles scènes, ne pouvait s'empêcher d'éprouver un léger frisson d'admiration.

— C'est bien, dit Thévenot brusquement. Chacun fera son devoir. Notre but, c'est l'affranchissement de la patrie. Un seul parmi nous est étranger (Agostino redressa la tête), mais celui-là appartient à cette vaillante noblesse napolitaine qui a versé son sang pour le peuple, qui a combattu, qui a été proscrite, livrée à l'exil, jetée au bûreau et qui n'a d'égale, sur la bien-aimée terre italienne, que la courageuse bourgeoisie romaine, acharnée à conquérir sa liberté au prix de sa vie. Celui-là d'ailleurs sait bien que lutter pour notre pays, c'est lutter pour le sien, et le marquis d'Olonza est prêt à suivre jusqu'à la mort les citoyens de France.

— Jusqu'à la mort ! répondit audacieusement le marquis.

— À bientôt, dit Varus.

Les Philadelphes se séparèrent peu à peu, s'éloignant par petits groupes, se disséminant, *s'égaillant*, comme disaient les chouans de Vendée, pour ne pas attirer l'attention dans ce

quartier du Caire, d'ailleurs assez populeux, et où l'on pouvait circuler sans être remarqué.

**

Le lendemain même de cette réunion qui faisait pressentir le moment décisif, Bernard Thévenot, à qui Chambaraud avait indiqué la retraite de Claude Rivière, frappait, selon le mode convenu, à la porte du commandant.

— *Varus !* fit Claude Rivière en reconnaissant le colonel.

Il lui lendit les bras et le serra contre sa poitrine.

— Puisque vous venez à moi, colonel, dit-il ensuite, c'est que l'heure est proche !

— Oui, répondit Thévenot. Nous touchons à notre but, et si jamais la France a été préparée à reprendre possession d'elle-même, c'est aujourd'hui !

— Quelque grave événement est-il donc survenu ?

— Non, dit le colonel, mais cette malheureuse nation s'épuise à payer de son sang les vertiges d'un despote. Elle combat partout, elle a ses enfants en Espagne et sur le Danube. La guerre, la hideuse guerre, dévore chaque jour tout ce qui est la force et l'espoir de ce pays épuisé. Au lieu de liberté, on nous jette, comme un os à ronger, la gloire ! Mais, cette gloire coûte trop cher, en vérité, et quel que soit le courage de nos compagnons d'armes, Rivière, je prévois, si ce règne dure, une catastrophe sinistre, un effondrement épouvantable, l'Europe se ruant sur ce peuple, et les coalisés se vengeant cette fois de leur échec de 92.

— L'armée est forte, dit Rivière. Nos soldats aguerris valent mieux que les bataillons improvisés d'il y a dix-sept ans !

— Sans doute. Mais que feront-ils contre le nombre ? Mais cette puissance militaire de Napoléon, à quoi tient-elle ? Elle a failli craquer après Essling, il y a quatre mois et demi ! Elle est battue en brèche de tous les côtés ! Ah ! pauvre France ! N'avions-nous pas, avec le sang de nos veines, payé le droit de

te¹⁰⁷ voir calme, reposer et travailler en paix ? Nous avons repoussé l'étranger, nous étions chez nous, fiers, fortement appuyés sur notre indépendance, et nous ne demandions qu'à être libres comme nous étions victorieux ! Allons donc ! On nous lance dans toutes les aventures, on nous harasse dans toutes les conquêtes ! Et voyez, Rivière, la fortune se fatigue à nous suivre. Malgré Ney, malgré Jourdan, la Péninsule va nous échapper. Soult est chassé du Portugal par Wellington qui marche sur Madrid ; Talavera est une défaite¹⁰⁸. L'expédition de Walcheren est un avertissement terrible. Mounet, que Napoléon traite de lâche et qu'il fera condamner à mort, Mounet a rendu Flessingue le 15 août après un bombardement de trois jours. Voilà que l'ennemi montre de l'audace et que nous devenons timides. Il y a des symptômes tragiques. Tenez, quand Fouché, que Napoléon blâme aujourd'hui, a jeté du côté d'Anvers tous les gardes nationaux, tous les conscrits, tous les gendarmes à cheval, et qu'il s'est déclaré prêt à faire voyager en poste les quatre-vingt mille hommes que la réquisition a levés en masse, le mois dernier, et que Bernadotte commande, il m'a semblé que je faisais un mauvais rêve. Oui, mon pauvre Rivière, à ce moment-là j'oubliais que c'était la Belgique seule que menaçaient les Anglais. Une fantasmagorie lugubre me faisait croire que c'était la France, notre France, celle que nous avons servie et sauvée, que les ennemis inondaient de leurs armées et écrasaient sous le sabot de leurs chevaux.

Les yeux sombres de Thévenot, enfoncés dans leurs arcades sourcilières, ressemblaient en ce moment à deux charbons embrasés.

Claude Rivière se sentait entraîné par cette éloquence abrupte, un peu fauve et fruste, mais née d'un sentiment pro-

¹⁰⁷ Texte vérifié sur deux éditions et d'autant incompréhensible, que Thévenot et Rivière se vousoient.

¹⁰⁸ 27-28 juillet 1809.

fond, d'un patriotisme vigoureux, et il avait, comme Thévenot, l'affreux pressentiment de la défaite et de l'invasion possibles.

Claude Rivière s'était senti profondément remué et gravement ému en entendant le colonel Thévenot parler ainsi. La vision sinistre de cette chose atroce, l'invasion, lui apparaissait dans toute son horreur. Il fallait le sentiment absolu du danger couru par la nation pour que des hommes aussi sévères sur la discipline que l'étaient et le colonel Oudel, et Bernard Thévenot, et Rivière, fussent entrés dans une conjuration. Esclaves du devoir, ils se jetaient à corps perdu dans une telle aventure, parce qu'ils croyaient fermement que le suprême devoir était d'assurer la liberté de la France.

Thévenot, après avoir expliqué au commandant qu'il n'y avait plus fort longtemps à attendre, l'entretint encore des ressources dont disposait l'association secrète. Les Philadelphes n'étaient point riches, mais leur capital suffisait à acheter des armes. C'était assez.

— D'ailleurs, ajouta Varus, notre force véritable est dans le courant même de l'opinion publique. Nous serions fatalement écrasés si nous ne représentions que nous-mêmes. Ce qui nous assure tôt ou tard la victoire, c'est la nécessité des choses, l'impossibilité qu'a l'oppression à s'acclimater dans ce pays. Vaincus aujourd'hui, nous aurions des imitateurs demain, ceux-là ou leurs successeurs affranchiraient le pays, et nos os en frémissaient de joie dans la fosse où l'on nous aurait jetés.

Il fut aussi question, entre ces deux hommes, de ces traites sur la maison Michel Borde et Cazavan, qui constituaient une grande partie des fonds mis en réserve par l'association. Rivière, en sa qualité d'ex-caissier du groupe, tenait à donner à Thévenot certains renseignements sur la méthode à employer pour centraliser la cotisation, mettre la caisse sociale à l'abri de la police. C'était là le côté pratique d'un entretien qui, tout à l'heure, avait sa grandeur.

Le colonel quitta Claude en lui répétant que le moment de l'action était proche. Ce que Malet devait tenter plus tard, durant la campagne de Russie, *Varus* voulait qu'on l'exécutât pendant la campagne d'Autriche. En quittant Schoenbrunn, Napoléon ne devait pas pouvoir rentrer en France.

— Mais son armée victorieuse écrasera la nation révoltée !

— L'armée du Danube ne tirera pas sur d'anciens compagnons de bataille, répondit Thévenot. Et d'ailleurs, si nous mourons, qu'importe ! ce sera pour la liberté !

— Que ce soit demain, colonel, fit Claude Rivière de sa voix profonde.

Ils s'étaient séparés sur ce mot.



Claude semblait maintenant tout oublier pour ce beau rêve, l'affranchissement de son pays. Il se consolait de Thérèse avec cette mâle chimère. Il apportait, lui si froid et si mesuré d'ordinaire, une sorte d'ardente impatience dans la réalisation des projets communs aux Philadelphes. On eût dit, à l'entendre, lorsqu'il parlait, qu'il ne songeait plus qu'à la déesse de marbre à laquelle il vouait sa vie ; au fond, il aimait toujours Thérèse, et la plaie non fermée de son amour lui rappelait encore, lui rappelait toujours ce songe évanoui. Jamais, d'ailleurs, le nom de la malheureuse femme ne se retrouvait sur ses lèvres.

Le vieux Jean Rivière qui, furtivement, venait visiter son fils, ne laissait jamais échapper aucune allusion relative à Thérèse, mais il lui prenait grande envie de faire à Claude des observations sur cette « damnée politique » qui continuait — l'ancien drapier le sentait bien — à absorber le commandant.

— À quoi penses-tu ? demandait-il parfois très timidement et d'un ton plein d'angoisses, d'excuses aussi. Tu es tout songeur ?

— Moi ? Je ne pense à rien.

Jean Rivière hochait la tête.

— *Elle* t'a pourtant joué d'assez vilains tours ! disait-il.

Et comme l'émotion soudaine de son fils ne lui échappait point, le vieillard se hâtait d'ajouter, pour détourner de Thérèse les réflexions de Claude :

— Oui, oui, c'est toujours de ta politique qu'il s'agit. Mon pauvre Claude, vois-tu, j'ai bien peur que tu ne sois incorrigible !

— C'est que je suis bien vieux déjà pour changer !

— Oui, tu as les tempes blanches. Mais on se modifie à tout âge, mon garçon... Tiens, moi qui ne suis pas belliqueux et qui n'ai jamais, comme toi, passé le Saint-Bernard, eh ! bien, s'ils t'avaient tué pendant qu'ils te tenaient...

Il s'arrêta.

— Non, après tout, c'eût été une sottise, fit-il. La mort d'un autre ne t'aurait pas rendu à moi. Mais, vrai, je m'étais dit, vois-tu, un moment : — S'ils me fusillent mon Claude, je ne sais pas comment je ferai, mais je tuerai un de ses juges !

— Pourquoi ? dit Rivière. Ils eussent obéi à leur conscience comme j'obéissais à la mienne. À chacun sa tâche !

De telles réponses, dites d'un ton ferme, et pleines à la fois de mélancolie et de résolution, n'étaient point faites pour rassurer le pauvre vieux.

Le père Jean était tellement persuadé que son Claude courait de nouveaux dangers, qu'il lui proposa, un jour, de venir habiter avec lui. L'ancien drapier se disait que, de cette manière, si l'on venait arrêter Claude, il pourrait, lui, — qui sait ? — le défendre ou, averti, implorer çà et là du secours. Mais le commandant refusa ; non-seulement il ne voulait point exposer son père à un danger possible, — et il devinait que le vieillard ne voulait se rapprocher qu'en prévision de futurs périls, — mais il avait comme un appétit de solitude. Cette vie cachée, loin de tous, dans le silence d'un chantier, au fond d'une maison en quelque sorte ignorée, avait pour cet être affamé d'ombre, de silence, un charme amer et singulier.

Il n'eût souhaité quitter sa retraite que pour se trouver en face d'Agostino. Il savait, par le colonel Thévenot, que ce larron d'honneur assistait toujours régulièrement aux réunions des Philadelphes.

— Et pourquoi ne me glisserais-je pas furtivement, un soir, se disait Claude, jusqu'à la rue du Caire chez *Philopoemen*, et là n'attendrais-je point la fin de la séance, pour prendre à la gorge le traître et pour le tuer, là, dans une chambre, après lui avoir jeté un pistolet en lui disant de se défendre ?

Projet impossible, ajoutait bientôt le commandant. Ce serait perdre d'un seul coup tous mes compagnons à la fois.

Il étouffait alors en lui, avec une résolution de Spartiate, tout élan instinctif vers l'occasion de se venger : n'avait-il pas assez souffert jusqu'ici pour souffrir encore ? Agostino payerait sa dette de sang à l'heure voulue. Ce qu'il fallait tout d'abord, c'était se tenir prêt à combattre avec Thévenot et les rudes amants de la liberté.

D'ailleurs, Claude Rivière avait juré à Solignac de ne pas exposer sa liberté pour rejoindre l'amant de Thérèse. Après toutes ces tentations violentes, ces bouffées de colère, ces soifs de vengeance, le sentiment du devoir contracté envers ses amis prêts à donner leur vie, redescendait dans l'âme du commandant, et il s'enveloppait, comme d'un manteau, d'une froideur absolue qui eût pu faire croire à une impassibilité de marbre.

Le front était calme et le cœur saignait.

Claude, au surplus, comptait intérieurement, d'instinct, sur Solignac. L'homme qui l'avait arraché à la prison du Temple saurait bien aussi écraser ce marquis d'Olona. Rivière ignorait qu'une communauté de haines l'unissait désormais à son frère d'armes. C'était son ami et c'était lui-même que Solignac avait à venger sur Agostino Ciampi.

Le colonel y songeait, et, dans le petit pavillon où l'avait installé M^{lle} de la Rigaudie, il dit un matin à Castoret :

— Va me chercher des fleurets.

— Des fleurets ? fit le hussard un peu étonné.

— Des fleurets, répéta Solignac. Je veux savoir si j'ai la force de manier une arme. Et je sens— quelle misère ! que notre sabre de cavalerie serait encore trop lourd !

— Des fleurets ! hum ! des fleurets.

Et le hussard passait ses doigts noueux sur ses moustaches tombantes.

Il se demandait s'il n'allait pas, en obéissant au colonel, être la cause d'un accident nouveau, et il calculait mentalement le poids de ces fleurets que demandait tout à coup Solignac.

— Voyons, dit le colonel en élevant la voix, je me suis bien fait comprendre, je supposé ? Des fleurets !

— Mais c'est que je ne sais si je dois...

— Quoi ? Toujours la même menace ? Si je fais un mouvement, la balle...

— Dame ! fit Martial en hochant la tête.

— Eh ! bien, si tu ne m'apportes pas des fleurets, fit Solignac, je me mets en colère et la moindre émotion peut me foudroyer comme le moindre mouvement. Des fleurets, sacr...

Castoret n'en écouta pas davantage. Entendre sur les lèvres de Solignac un juron quelconque était quelque chose de si inattendu, que le colonel pouvait bien être réellement furieux. Le hussard coupa court au juron en sortant du pavillon, où il revint une demi-heure après, portant sous son bras une paire de fleurets.

— C'est bien, dit Solignac ; mets-toi en garde.

— Qui ? Moi ? Faire assaut avec vous ? Mais, mon colonel, quand je vous dis que M. Dupuytren...

— Je ne me fendrai pas. Nous ferons quelques coups de pied ferme. Je veux savoir si la main est bonne encore !

— Écoute ! fit Martial d'un ton ému, en revenant tout à coup au tutoiement. Tu as bien assez joué de fois ta vie devant les Prussiens ou les Russes ! Pourquoi, de gaieté de cœur, la ris-

quer aujourd'hui en manière de plaisanterie ? Je te jure que ton pauvre Castoret en souffre et qu'il a peur !

— Peur pour moi ? Écoute, Martial, c'est qu'il ne s'agit point ici de plaisanterie, je veux savoir si j'ai la force de me faire justice moi-même. Et quand tu verras un homme qui tient autant à se rendre compte de sa valeur en escrime, sois certain qu'il a un ennemi !

— Je ne vous connais d'autre ennemi qu'un misérable assassin qu'on ne châtie pas avec l'épée, mais qu'on étrangle comme un chien !

— En garde ! dit Solignac sans répondre.

Il serra entre ses doigts la poignée du fleuret, et debout, sans plier les jarrets il raidit son bras et engagea le fer avec Castoret. Mais, après trois dégagements rapides, le colonel ressentit à la poitrine, vers le côté gauche, une sourde douleur, comme si on eût pressé son cœur entre les doigts. Il laissa tomber ou plutôt il jeta son épée et dit en souriant :

— Non ! je ne suis qu'un invalide encore ! — Bah ! j'aurai toujours la force de presser la gâchette d'un pistolet. Remporte ces fleurets, Castoret, ou mets-les hors de ma portée.

— Vous souffrez beaucoup ?

— Non, rien ! Pas d'inquiétude. Mais c'est une leçon. Pour redevenir ce que j'étais, je dois attendre encore !

Et regardant dans une glace son visage allongé et pâli :

— Où est-il, Castoret, ce grand fou qui ne songeait à rien qu'à sourire, et qu'on appelait le beau Solignac ?

Tiens, dit-il en s'interrompant, on a frappé.

Il se pencha légèrement à la fenêtre qui donnait sur la porte du pavillon, et il aperçut une femme vêtue de noir, elle visage à demi enveloppé d'une sorte de dentelle.

Il éprouva alors une impression étrange ; celte femme, il lui semblait qu'il la connaissait. Elle leva brusquement la tête et Solignac devint un peu pâle. C'était Andréina.

Solignac se rejeta par un mouvement du haut du corps, dans la chambre ; puis, presque aussitôt, il se remit à la fenêtre, et regarda fixement cette femme. Mais il y avait tant de supplication, tant de crainte, une telle expression soumise, éperdue, peureuse dans les yeux ordinairement pleins d'éclairs d'Andréina, qu'il dit brusquement à Castoret :

— Descends et laisse entrer celle qui est là !

Martial fut si frappé du son de voix du colonel, qu'il interrogea les yeux de Solignac avant d'obéir.

La pâleur plus grande encore de Henri le frappa.

— Qui donc est là ? demanda-t-il.

— Que t'importe ?

— C'est que — *paubro may* ! — on dirait que je suis un égoïste n'ayant nul souci de mon colonel...Voulez-vous que je vous dise comment s'appelle celle qui a frappé ?

— Non !

— C'est la femme brune ! C'est elle ! Ah ! cette fois, cette fois, nous sommes perdus !

— Veux-tu que j'aille ouvrir moi-même ?

— Non. J'y vais. Quand les gens tiennent à se tuer et qu'on les aime assez pour les suivre au cimetière, on les y aide. Regardez-vous. Regarde-toi. C'est bien. Je descends ! Un battement de cœur peut être mortel et voilà des yeux qui ont la fièvre, des lèvres qui tremblent... Eh ! bien, vive la mort, qu'est-ce que ça fait ? Vous voulez en finir !

Solignac éprouvait, en effet, une émotion violente, qu'il essayait en vain de maîtriser. À coup sûr cette maladie dont il était à peine guéri, la péricardite avait développé en lui, du côté du cœur, une sensibilité exagérée : toujours est-il qu'il se sentait profondément remué et comme sous une impression d'angoisse. Il renouvela d'un signe l'ordre qu'il avait donné à Castoret, et le hussard descendit, grommelant et roulant entre le pouce et l'index le grain de plomb de sa moustache.

Martial regarda avec une sorte de bravade mademoiselle d'Olona, dont les yeux brûlaient de fièvre et dont les lèvres frémissaient.

— Montez, dit-il ensuite durement. Mais point de cris, point de pleurs, point de plaintes. Pas de comédie. Le colonel est condamné au calme forcé. Si vous lui coûte une palpitation de trop, tant pis pour vous, je vous écrase.

Andréina toisa le soldat de la tête aux pieds avec un mouvement de tête impérieux, et passant devant lui, elle monta rapidement les quelques marches qui conduisaient à la chambre de Solignac.

En arrivant devant lui, son premier geste fut suppliant et presque éperdu ; elle ne prononça pas une parole, mais elle sembla demander une grâce, implorer, et le colonel eut comme une vision soudaine de sa première rencontre avec cette femme, en apercevant une rose d'un rouge vif, presque sanglant, qu'elle portait à son corsage, au-dessous de son cœur.

Entre ces deux êtres qui s'étaient aimés et dont l'un adorait encore l'autre d'une passion maintenant torturée, il se fit d'abord un silence presque terrible, plein de crainte. Andréina sentait que Solignac pensait à l'épouvantable nuit où il était tombé frappé par Agostino. Et le colonel contemplait l'Italienne comme on arrête sa pensée sur un souvenir, comme on jetterait ses regards à une vision.

Andréina avait frissonné d'ailleurs en apercevant Henri. Son mâle visage était encore si creusé et si pâle ! La marque des ongles de la mort semblait encore imprimée sur ce masque amaigri. Et, reportant alors sa pensée sur son frère, M^{lle} d'Olona murmura avec une singulière expression de mépris et de haine :

— Ce misérable Agostino !

Elle se raidit ensuite, elle appela à elle toutes ses forces, et d'une voix tremblante :

— Vous ne m'avez pas fait chasser, dit-elle. C'est bien ! Je vous remercie, Henri.

Elle ajouta, voulant sans doute reconquérir par un seul mot, par un nom, tout le terrain perdu :

— Henri !

Solignac tressaillit, en effet, à ce nom, et il répondit par un geste qui signifiait : « Point de remerciements. J'ai fait tout ce qui est du devoir strict d'un galant homme. »

— Écoutez, reprit-elle, et croyez-moi, j'ai beaucoup hésité à venir ici. Je tremblais. Si vous m'aviez repoussée, je crois que je serais devenue folle. J'avais la fièvre. Je voulais — et depuis combien de jours, combien d'heures, — je voulais vous voir. J'ai horriblement souffert, allez, souffert comme une damnée pendant que je vous savais à l'hôtel de Farges, si près de moi et séparé de moi par un gouffre. Encore un gouffre, je m'y serais jetée, et nous aurions été réunis ! Mais une porte, un stupide obstacle, des ordres donnés... Ah ! cette femme, comme elle m'a torturé en le prenant à moi !

— Qui m'a sauvé ? dit Solignac sévère et presque cruel.

— Qui ? Elle, parbleu ! Oui, certes, oui ; elle a eu cette joie, elle ! Et je m'arrachais les cheveux et je me tordais les mains ! Et pendant que je me demandais si je n'allais pas en finir avec la vie, elle te disputait à la mort ! elle pansait ta blessure ! Ah ! cette plaie, je me disais que si c'eût été du poison, j'eusse été, moi, heureuse d'en approcher mes lèvres, pour mourir pour toi et par toi !

L'accent était si sincère, le cri si profond et si vrai que Solignac se demandait maintenant s'il n'avait pas faussement soupçonné l'Italienne.

— Que parlez-vous de mourir ? dit-il cependant avec une expression ironique. La mort en toute cette affaire n'a menacé que moi, et vous savez bien le nom de mon meurtrier !

— Oui, je le sais, dit-elle en relevant la tête, et ce nom, que je porte, je l'exècre maintenant, tu entends, je l'exècre, car il est celui d'un lâche !

Elle regardait Solignac en face, et ses yeux jetaient des éclairs livides que le colonel connaissait.

— Dieu m'est témoin, fit-elle d'un ton brusque, que si j'eusse pu soupçonner l'affreux guet-apens, je me serais précipitée entre son pistolet et toi ! Mais je ne le connaissais point, lui, quoiqu'il fût de notre sang, et je ne savais pas que partant de la haine, il pouvait arriver jusqu'au crime !



Et, demanda Solignac en plongeant ses yeux bleus dans les prunelles d'Andréina, lui seul ?

— Et, demanda Solignac en plongeant ses yeux bleus dans les prunelles d'Andréina, lui seul ?

En jetant un grand cri, douloureux, presque affolé, elle l'interrompt et, levant son bras droit comme dans le serment :

— Henri, oh ! Henri, dit-elle, sur mon salut, sur ma vie, sur tout ce que j'ai pu aimer dans cet atroce monde, sur l'âme de mes parents morts, je te jure que j'ignorais tout, que je ne soupçonnais rien et que le misérable m'aurait tuée avant de te frapper, si j'avais su !... Ah ! vous doutez, je suis une femme tombée. La compagne d'une lady Hamilton¹⁰⁹ ! Qu'est-ce que cela ? Puis, quoi ! Comment m'appelle-t-on ? Une espionne ! Entre une espionne et une meurtrière, la distance n'est pas grande ! Eh bien, si !... Je suis insensée et je pourrais être féroce, mais je ne suis pas lâche ! Et puis, te tuer, toi ! Toi, et pourquoi ? Que tous les autres meurent, mais que tu vives, puisque je t'aime ! Voyons, me crois-tu, dis, dis, est-ce que je mens ? Est-ce que tu crois que je saurais mentir ainsi ?

— Non, répondit Solignac en contenant son émotion. Non... je vous crois et je vous plains !

— Ah ! j'en étais bien sûre, fit Andréina en éclatant d'un rire nerveux, un de ces rires inconscients qui sont comme la douleur parodiée, et qui naissent de l'impuissance des larmes, j'attendais ce mot. De la pitié maintenant ! Tu m'aimais et tu me plains !... Alors c'est donc fini ? Tout est fini ?

Elle le regardait, les lèvres béantes, l'angoisse déformant son visage.

— Vous pouvez, dit le colonel, vous fier à ma parole. Le secret de ce meurtre ne sortira pas de ma bouche. Oui, je vous ai aimée, Andréina, et c'est en souvenir de cet amour que je vous jure de ne livrer jamais l'homme qui a voulu me tuer ! Il n'y aura d'autre justice pour l'atteindre que la mienne !

Andréina haussa les épaules.

¹⁰⁹ Amy Lyon (1765-1815, à 49 ans), prostituée à quinze ans, a épousé en 1791 William Hamilton (1731-1803). Maîtresse de l'amiral Nelson, elle a poursuivi une vie tumultueuse, avant la déchéance

— Lui ? Et qui vous parle de lui ? Est-ce que je suis ici pour demander que vous lui fassiez grâce ? À chacun sa destinée. Si la sienne est de finir comme tombent les bandits, qu'il aille où son destin l'emporte ! Je ne réclame rien pour lui... Le hasard l'a fait naître mon frère, la vie a rompu tous les liens entre nous ! Ma famille ? Mais c'est mon amour, et c'est amour c'est toi ! Que tu le dénonces si tu veux, cet Agostino, mais que tu m'aimes ! Comprends-tu ?

— Le passé est passé, répondit Solignac en faisant un effort pour donner à ses paroles plus de résolution et plus de froideur.

— Alors, ton amour est mort ?

Il ne répondit pas.

— Bien mort ?

Il appuyait sa main sur son côté gauche où son cœur semblait se gonfler. Mais ses yeux bleus restaient froids avec leur regard impassible, et sous sa blonde moustache, ses lèvres demeuraient muettes.

— Allons, dit Andréina, je n'ai plus rien à faire ici !

Elle se dirigea vers la porte, puis revenant tout à coup, la voix déchirée :

— Non, ce serait trop cruel ! Tu ne peux pas, tu ne peux pas me laisser partir sans espoir, l'âme vide, prête à toute folie ?... Ce que tu es pour moi, vois-tu bien, tu l'ignores ! Tu es le seul homme que j'aie non seulement aimé, entends-tu, mais estimé ! Tu es bon, tu es brave, tu es loyal ! Quand je te compare aux autres, ils me semblent petits et bas !... Lorsque tu m'as dit, pour la première fois, que tu m'aimais, il m'a semblé qu'avec ma fierté reconquise je retrouvais ma foi première, mes illusions bafouées, là-bas, ma virginité d'âme jusqu'alors traînée dans la boue !... Et, ayant rencontré un être qui m'a rendu tout cela, je le perdrais en me résignant, et je le céderais sans combat ?... Allons donc ! C'est impossible !... Je ne serais pas Andréina d'Olona !

Il y avait, cette fois, de la menace dans celle supplication qui finissait par épuiser Solignac et qui lui étreignait la poitrine.

— Mon amour est de ceux qui tuent, dit Andréina, le regard fixe comme si elle eut réellement aperçu, en ce moment, la sanglante vision dont elle parlait. Le pâle visage d'Ottavio est là, et — tu ne vois pas, toi, — la nuit, il vient parfois s'asseoir à mon chevet ; et ce cadavre en réclame un autre !

— Un autre ? s'écria Henri. Qui donc veux-tu tuer, malheureuse ?

Elle répondit par un de ces sourires étranges qui, sur ses lèvres, avaient à la fois tant de charme et tant de cruauté ; puis, lentement, comme elle eût enfoncé un poignard dans une blessure :

— Qui ?... demande à l'avenir ! dit-elle.

Solignac devenait horriblement pâle et c'était lui maintenant qui voulait continuer l'entretien, pour savoir quelle pensée sinistre l'Italienne cachait derrière ses réticences un peu sibyllines.

Mais la porte de la chambre s'ouvrit tout à coup et Castoret, très pâle aussi, parut sur le seuil.

Il regarda brutalement M^{lle} d'Olona qui ne dit pas un mot, salua le colonel et, sortit.

— Qu'y a-t-il ? fit Solignac.

— Rien, dit Castoret ; mais j'étais là, j'écoutais. Je trouvais que les explications duraient trop, et je suis entré...

— Eh bien, que dis-tu de cette femme ? Elle souffre !

— Et elle fait souffrir !... Tenez, vous voilà presque chance-lant... Asseyez-vous, reposez-vous. Oubliez ça. Ah ! maudite vengeance ! Vous voulez mon avis, colonel ? Que Catissou m'arrache les yeux si elle veut, mais, par les lions de Saint-Michel, voilà ce que je pense : la justice est mal faite. Il devrait y avoir des conseils de guerre spécialement institués pour fusiller les femmes ! Voilà. C'est mon humble avis, mon colonel, et toutes les opinions sont libres !

III — Le nouvel ami de M. de Navailles

Agostino Ciampi s'inquiétait peu des désespoirs d'Andréina ou des souffrances de Solignac. Il ne songeait qu'à cette union avec Louise de Farges, union impossible en principe, mais le marquis avait dans l'esprit assez de ressources pour prouver que si le mot *impossible* n'est point français, il n'est pas non plus italien.

Son premier soin avait été de s'informer de la vie intime des habitants de l'hôtel de Farges. Sous le prétexte de prendre, sans se nommer, et au nom de quelques officiers, des nouvelles du colonel de Solignac, il s'était enquis auprès des gens de l'hôtel de l'humeur particulière de la comtesse et du vieux marquis.

Agostino n'ignorait pas que la faveur marquée avec laquelle la comtesse Louise avait accueilli Solignac, pouvait prendre un autre nom que la seule compassion et il croyait, avec raison, d'une tactique habile de ne pas se déclarer tout d'abord. De ce côté, en voulant brusquer la démarche, l'échec était certain.

— Soit, se dit Ciampi, on tournera la position !

Ce qu'il appelait « tourner la position », c'était essayer d'arriver jusqu'à Louise de Farges en commençant par séduire complètement le vieux marquis de Navailles.

Agostino savait tout ce que le caractère du septuagénaire (M. de Navailles allait tantôt atteindre ses soixante-dix ans) avait de bizarre, et quel entêtement se logeait dans cette tête encore poudrée à blanc selon l'ancienne mode. Il s'était fait expliquer les façons d'être, de raisonner et d'agir, du grand-père. Il n'ignorait pas que l'orgueil nobiliaire, l'amour absolu du passé, le dévouement profond — quoique un peu platonique — aux princes légitimes étaient les vertus ou les péchés mignons de l'aïeul.

— C'est par leurs vices qu'on séduit aussi les hommes, se dit-il.

Et dès lors, il se prit à combiner un plan de campagne dont l'objectif était la prise de possession pleine et entière de la volonté du vieux marquis.

La maladie même de Solignac, — ce rapprochement, dont il était lui-même l'auteur involontaire, entre le colonel et Louise, — ce qui pouvait paraître à Ciampi un insurmontable obstacle et un danger servait, au contraire, ses projets. Évidemment il ne pouvait pénétrer dans l'intimité de la comtesse tant que l'hôtel de Farges serait ainsi fermé aux visiteurs et réduit à l'état d'hôpital, un hôpital tenu par l'une des Grâces, comme disaient les mondains médisants, qui colportaient à travers les salons un aimable et méchant roman, où le beau colonel et la petite comtesse jouaient leur rôle. Mais justement parce que l'hôtel de Farges lui était fermé, Agostino pouvait plus facilement dresser ses batteries.



Le marquis de Navailles, avait l'habitude de sortir, chaque jour, accompagné de M. Lanjallais

Le marquis Philippe-Hector de Navailles, avait l'habitude de sortir, chaque jour, accompagné de M. Lanjallais, et de faire la promenade hygiénique prescrite par le docteur Yvan¹¹⁰ — un médecin qu'il tolérait, quoiqu'il fût de l'entourage de l'empereur, et qu'il écoutait parce qu'il était savant.

¹¹⁰ Alexandre-Urbain Yvan (1765-1839), chirurgien personnel de Napoléon, chirurgien en chef des Invalides de 1811 à 1832.

— Je ne dis pas qu'il vaille M. Tronchin¹¹¹, répétait souvent le marquis, mais ce M. Yvan a du bon. D'ailleurs, par le temps qui court, on prend ce qu'on trouve !

Depuis que le colonel de Solignac avait été recueilli à l'hôtel de Farges, M. de Navailles mettait une certaine affectation à rendre ses promenades plus longues. Il poussait parfois, dans son landau qu'il appelait un *carrosse*, jusqu'au Jardin des Plantes qu'il nommait le *Jardin du Roi*, ou jusqu'à Passy par le bois de Boulogne où, disait-il régulièrement à M. Lanjallais, il avait vu M^{lle} de Romans, toute couverte de dentelles et nourrissant publiquement le fils qu'elle avait eu de Sa Majesté Louis XV¹¹².

— Voilà du moins qui était charmant, Lanjallais. Il valait, en ce temps-là, la peine de vivre. Cette Romans ! je la vois encore : une brune, très grande, mais moulée. Oui, moulée ! J'étais jeune. Je lui aurais volontiers conté fleurette. Mais si le roi a le droit de vous voler votre gibier, on n'a pas celui de lui dérober le sien. Ah ! c'était plaisir d'avoir un souverain comme le *Bien-Aimé* !

Le vieux marquis élevait jusqu'au fétichisme l'amour qu'il avait de ses maîtres. Cependant, comme il aimait également la France et Paris en particulier, il avait tout fait, quelques années auparavant, pour obtenir qu'on rayât son nom de la liste des émigrés. Il était de ceux qui poussent l'affection jusqu'à l'entêtement, mais non jusqu'au martyre.

C'était bien par là que Ciampi comptait le prendre.

Se faire présenter à M. de Navailles ne fut pas chose difficile. Le marquis d'Olona était de bonne noblesse, et la cour de Ver-

¹¹¹ Théodore Tronchin (1709-1781, mort depuis 38 ans), médecin suisse très apprécié des souverainistes.

¹¹² Anne Couppier de Romans (1737-1808), baronne de Meilly-Coulonge, Giacomo Casanova en 1760 puis de Louis XV au début des années 1760, dont elle aura un fils, Louis-Aimé de Bourbon, prêtre.

sailles estimait jadis la cour de Naples — sa parente, disait M. de Navailles.

À partir du jour où Agostino eut été accueilli par le vieux marquis avec une bienveillance que Ciampi n'accordait ni à son propre nom, ni à son propre mérite, mais au respect que gardait M. de Navailles pour tout blason authentique, il s'étudia à se trouver le plus souvent possible sur la route du grand-père de Louise de Farges et à capter chaque jour sa confiance.

M. Lanjallais avait, sur l'ordre du marquis de Navailles, consulté ses notes héraldiques, et il avait constamment trouvé, dans l'histoire de Naples, les Olona au premier rang parmi les plus nobles.

— Je ne m'en étonne guère, Lanjallais, disait le marquis. On n'a qu'à jeter un regard sur ce jeune homme pour voir qu'il a du sang bleu dans les veines ! Ah ! quand on compare les nôtres à ces soldats de Buonaparte et à cette noblesse du canon qui s'en ira comme elle est venue, en fumée, on a vraiment quelque orgueil à se dire qu'on est d'une autre farine que ces nouveaux venus !

M. de Navailles fut d'ailleurs assez étonné et fort mécontent lorsqu'il apprit que le marquis d'Olona figurait dans les rangs de l'armée impériale.

Ce fut Ciampi lui-même qui le lui dit tout net ; mais cette sorte de franchise était précisément la mise en pratique du plan de compagne combiné.

Agostino ouvrait le feu.

— En vérité, marquis, fit M. de Navailles, savez-vous que vous me surprenez ? Je vous regardais comme un fidèle de Sa Majesté Marie-Caroline, et voilà que vous êtes tout simplement un habit-bleu, un de ces soldats comme j'en loge un — malgré moi — à l'hôtel de Farges. La révélation est, par la morbleu, très inattendue.

Agostino et le marquis se promenaient, en ce moment-là, sous les grands arbres du Bois, à Passy.

— Voulez-vous me promettre, monsieur le marquis, dit Agostino, que vous ne révélez à personne le secret que je vais vous confier ?

Il avait pris soudain un air grave profondément étudié.

— Un secret ?

— L'explication de mon rôle politique en France et de ma présence à l'armée !

— Oui-dà ? fit M. de Navailles. Il y a un secret là-dessous ?

— Et fort important, monsieur le marquis.

M. de Navailles regarda au tour de lui : l'allée du Bois était déserte. Lanjallais suivait à plusieurs mètres de distance.

— Je serai heureux, marquis, dit M. de Navailles, d'apprendre que ce n'est point par conviction pure que vous servez l'usurpateur.

— C'est par simple dévouement à la cause des princes légitimes.

Le vieux marquis regarda Agostino d'un air stupéfait.

— Les princes légitimes ? balbutiait-il.

— J'ai beau être Napolitain, dit Ciampi, j'aime la France et je souhaite de la voir grande et heureuse. D'ailleurs, l'archiduchesse d'Autriche devenue reine de Naples est la sœur de celle qui fut votre souveraine. C'est pour lui prouver mon attachement que j'ai pris le mot d'ordre des princes et que, sur l'autorisation même de S. M. Louis XVIII, j'ai revêtu l'uniforme que l'empereur donne à ses soldats !

— Des soldats qu'il marque à son chiffre N, comme s'ils étaient revêtus de sa livrée !

M. de Navailles répondait machinalement, sans trop savoir ce qu'il disait. Sa stupéfaction était au comble ; Il examinait maintenant Agostino de la tête aux pieds. Devenu tout à coup soupçonneux, il ne pouvait croire que Ciampi fût, comme il le disait, un agent autorisé des princes, et il hochait la tête d'un air bizarre ; — lorsque tout à coup le marquis d'Oloua tira de sa

lève un portefeuille plein de papiers qu'il dépla pour les montrer au vieillard.

— Reconnaissez-vous cette signature ? dit-il d'un ton bref.

M. de Navailles devint très pâle.

Au bas d'une lettre intime, de petit format, comme toutes les lettres furtives des amoureux ou des proscrits — ces chercheurs d'ombre — le vieux marquis apercevait un nom, *Louis*, et il éprouvait une des plus vives émotions qu'il eût ressenties depuis longtemps en reconnaissant la signature indéniable¹¹³, authentique de celui qu'il appelait *le Roy*.

— Têtebleu ! dit-il, mais si je n'avais conservé, à mon âge, mes prunelles de la vingtième année, je demanderais des lunettes en affirmant que j'ai la berlue !... *Louis* ! Il y a vraiment bien *Louis* !... C'est Monsieur, c'est Sa Majesté qui a écrit cela... Et c'est à vous ?

— C'est à moi...

L'aïeul de Louise de Farges regarda cette fois Agostino avec une nuance de respect.

— En vérité, marquis, dit-il, vous êtes un homme heureux !

Et il lisait et relisait la lettre où le roi assurait le marquis d'Olonas de son affectueux dévouement, et le priait, sans rien spécifier, de continuer son œuvre louable...

— Monseigneur le comte d'Artois daigne me témoigner plus d'affection encore, dit Ciampi en montrant de nouvelles lettres avec une sorte de mystère plein de vénération.

M. de Navailles n'en revenait pas.

— Mais savez-vous que si l'on vous trouvait porteur de cette correspondance, on vous traduirait...

— Devant la cour martiale, je le sais. Aussi bien ces reliques sont-elles d'ordinaire soigneusement cachées. Si je les ai apportées avec moi aujourd'hui, c'est que je tenais à m'ouvrir à vous, marquis, dont la bienveillance a été si vive pour moi, et que je

¹¹³ Signature de Louis : *Louis*

voulais vous en remercier en vous apprenant qui vous aviez rencontré sur votre chemin !

— Ainsi, reprit M. de Navailles, votre grade dans l'armée de Buonaparte ?

— Un moyen pour agir en faveur des rois légitimes, d'un souverain que je veux ramener en France¹¹⁴.

L'œil de M. de Navailles étincelait.

— Je sers l'usurpateur malgré moi, malgré mon amour pour la royauté ; mais, dit Agostino, il le faut pour atteindre le but !

— Alors, vous conspirez ?

— Certes !

— Un complot ! fit le vieillard. Je préférerais l'attaque hardie, la bataille audacieuse ; bah ! après tout, qu'importe ! toutes les armes sont bonnes pour renverser l'ogre jacobin ! Georges Cadoudal¹¹⁵ conspirait aussi. Mais, vertuchoux ! ne finissez pas comme lui surtout, marquis !

— N'ayez crainte !

— Ah ! voilà une bonne journée, dit M. de Navailles. Je me disais, en regardant passer tous ces soudards : Est-ce que leur règne va durer ? J'attendais et, pas plus que sœur Anne, je ne voyais rien venir ! Mais, vive Dieu, voici enfin un espoir !

— Une certitude. Le Corse ne rentrera jamais en France !

— Touchez là, fit le vieux marquis en s'adressant à Ciampi, et que le ciel vous entende !

¹¹⁴ À l'été 1791, le frère cadet de Louis XVI, qui n'était encore que le comte de Provence, s'est enfui vers les Pays-Bas. Il s'est proclamé régent du jeune « Louis XVII » (huit ans, fils de Louis XVI) deux ans plus tard, à la mort du roi. Il se réfugie en Italie, qu'il doit quitter à l'arrivée des troupes françaises. Ce sera ensuite l'Allemagne puis la Russie et Varsovie puis la Suède avant un retour en Russie (en actuelle Lettonie) en 1796. En 1807, des accords franco-Russes le contraignent à se rendre en Grande-Bretagne où il sera confiné en Écosse où il se trouve encore au moment de cet entretien de Passy.

¹¹⁵ Georges Cadoudal (1771-1804), général chouan guillotiné à 33 ans.

Il rejoignit, s'appuyant sur sa canne, mais la démarche assez gaillarde, M. Lanjallais, qui, le voyant tout rayonnant, ne put s'empêcher de lui dire :

— Monsieur le marquis est bien content aujourd'hui !...

— Si je suis content, Lanjallais ? Je ressemble à ce monsieur, comment l'appellez-vous, qui n'avait pas perdu sa journée ?

— L'empereur Titus¹¹⁶ !

— Un empereur ! Alors, foin de lui ! Un empereur ! Non, maître Lanjallais, je ne lui ressemble pas, je me hâte de le dire. Mais je suis heureux, voilà la vérité. Lanjallais, je vous l'apprends en confidence parce que vous êtes un homme discret et dans les bons principes ; Lanjallais, vous pourrez acheter des guirlandes de fleurs de lis, des écussons à fond d'azur et, pour les gens, des cocardes blanches !

Lanjallais regardait son maître avec inquiétude et le croyait devenu fou.

— Oui, Lanjallais, oui, je vois que vous êtes comme ce saint...je ne sais lequel... qui était un monstre d'incrédulité (M. Lanjallais salua) ; mais la chose est certaine, et Sa Majesté sera à Paris plus tôt qu'on ne l'espère ?

— Sa Majesté ?

— Chut ! soyez discret, mon cher, mais sachez, je vous le répète, qu'il y a, sous le drapeau blanc fleurdelisé, de beaux jours encore pour la France !

Agostino Ciampi avait donc réussi ; le marquis Hector de Navailles était désormais à la dévotion de l'aventurier.

Le marquis d'Olonas n'avait eu d'ailleurs recours qu'à une ruse banale, mais l'invention rentrait dans ses moyens ordinaires. Le faussaire avait, une fois de plus, exercé son habileté

¹¹⁶ Titus (39-81), qui n'a régné que deux ans, était plutôt un brave homme dont la légende raconte qu'il disait avoir perdu sa journée (*Diem perdidit*) s'il n'avait pas secouru quelqu'un. Mais il s'agit peut-être d'une allusion à la *Bérénice* de Jean Racine : « Que le jour recommence et que le jour finisse, / Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice... »

réellement supérieure. Ces prétendues lettres du comte de Provence et du comte d'Artois¹¹⁷, fabriquées d'après des autographes authentiques, — M. le marquis d'Olona le père avait autrefois reçu des témoignages écrits de la bienveillance des princes, — ces preuves qui paraissaient irrécusables à M. de Navailles, n'avaient pas coûté grand'peine à Agostino. En les présentant ainsi, Ciampi courait au surplus des risques beaucoup moins grands qu'en falsifiant les traites des Philadelphes.

Cette fourberie de valet de Molière ne pouvait avoir que des conséquences agréables.

Le vieux marquis témoigna en effet à partir de ce jour, une affection véritable à celui qu'il regardait comme l'agent direct de Louis XVIII et comme le libérateur futur de la France. Et Agostino, assez profond politique pour ne point brusquer les choses, laissait grandir la confiance de M. de Navailles avant de faire même une allusion à la comtesse de Farges.

Cependant, comme Henri de Solignac était maintenant hors de danger, l'heure approchait où Ciampi devait naturellement tenter l'aventure. Mais, fidèle au principe de la Kabbale qui, pour les partisans du succès, en amour et en politique, est la règle suprême : *Nec ire, fac venire*, — Ne pas aller, laisser venir, — il voulait que ce fût M. de Navailles lui-même qui conçût, ou crût concevoir, le projet d'union entre le marquis d'Olona et la comtesse Louise.

Ce fut avec une discrétion profondément habile qu'il parla de la jeune veuve au vieillard. Il laissa deviner plutôt qu'il ne révéla le sentiment qu'il feignait d'avoir pour elle. Il parla du rare et profond bonheur qu'avaient certains hommes de rencontrer telle créature d'élite qu'il fallait non pas aimer, mais adorer. Cette merveilleuse faculté d'improvisation qu'ont les Méridionaux en général, et les Napolitains en particulier, lui servit pré-

¹¹⁷ Futur Charles X, qui régnera après Louis XVII, de 1824 à 1830.

cieusement pour colorer une conversation, banale en apparence, d'un chaud et séduisant reflet de poésie. Il fit si bien, en un mot, que le vieux marquis en vint, comme Agostino le voulait, à songer au mariage follement envié.

M. de Navailles était désolé d'ailleurs que sa petite-fille demeurât veuve, et il lui eût conseillé dès longtemps de prendre un nouvel époux si tous les jeunes gens qui l'entouraient n'eussent touché, de près ou de loin, à la maison même de César. Et voilà qu'un mari possible se présentait ! Un Olona ! Un ami de Sa Majesté ! Un combattant de la bonne cause !

Agostino ne put s'empêcher de se féliciter de son propre machiavélisme lorsque M. de Navailles lui-même laissa entrevoir, dans une conversation intime, qu'il ne verrait pas avec mécontentement un aussi fidèle serviteur des rois légitimes entrer dans sa famille. Mais quoi ! le désir du vieux marquis n'était pas suffisant ; il fallait encore la volonté et l'agrément de la comtesse.

— Bah ! fit le vieux gentilhomme, je n'ai pas étudié la législation, moi ! C'est matière ennuyeuse et fatras bon pour les grimauds et les procureurs. Mais je sais pourtant que le père de famille — comment maître Lanjallais appelle-t-il ça ? — *Paterfamilias*, avait tout pouvoir sur ses enfants... Eh bien ! mon fils étant mort et M. de Farges s'étant laissé niaisement périr, je suis le maître absolu du sort de la fille de M. de Navailles, mon fils ! Ce que j'ordonnerai, vive Dieu, elle le fera !

Agostino n'était pas aussi sérieusement persuadé que le marquis de la docilité de la comtesse Louise. Mais il comptait beaucoup sur lui-même pour triompher de la résistance. Quels moyens emploierait-il ? Il l'ignorait. Séduction, tactique, stratégie amoureuse, un piège peut-être, on verrait....

Ce qui était certain, c'est qu'il avait maintenant un allié dans la place, et que le but enivrant, le rêve de fortune se rapprochait étrangement.

Et Thérèse ? Chose bizarre — on ne l'a pas oublié — il l'aimait encore, il l'aimait toujours. Il revoyait ces grands yeux de velours, ce visage d'une pâleur chaude, ces narines mobiles, ce corps de statue, et tout ce qu'il y avait d'inassouvi dans son amour brisé se réveillait, lui donnait les regrets pleins de rage des voluptés perdues. Seulement il étouffait aussitôt en lui ces révoltes et ces brûlants souvenirs. Qu'importait Thérèse, puisque ce qu'il fallait, à cette heure, c'était reconquérir la fortune compromise, et reprendre sa place en ce monde ? Lorsque Louise de Farges serait devenue marquise d'Olonas, alors peut-être songerait-il à la nièce de Chambaraud, peut-être essaierait-il de la retrouver, de la ressaisir, d'épuiser, cette fois, la sensation, et de terminer ce roman comme il avait terminé tous les autres, non pas en vaincu, mais en vainqueur dédaigneux lassé de sa victoire.

Mais avant Thérèse, il y avait Louise.

La comtesse fut fort étonnée lorsqu'un matin le marquis de Navailles, qui la priait la plupart du temps de passer chez lui, se fit annoncer par Catherine Magnac. Le marquis dans les appartements de Louise ! C'était un événement.

Madame de Farges achevait à peine de se faire coiffer.

— Ma chère enfant, dit le marquis, je vous demande pardon de venir vous troubler, mais mainte idée est venue, cette nuit, me trotter par la cervelle, et je me suis décidé à vous entretenir d'un sujet... grave.

Il appuya sur le mot.

— Grave ? dit en riant la petite comtesse. En vérité, monsieur le marquis ? Brr ! Vous me faites trembler. D'autant plus que ce sujet solennel, j'ai l'idée vague que je le devine !

— Alors vous m'épargnerez la peine de vous apprendre...

— Que vous m'avez trouvé quelque mari ?

— Oui, dà ? Eh bien ! justement. Vous êtes une femme d'esprit. À quoi avez-vous deviné cela ?

— Il y a des grâces d'état, fit-elle en riant. On est averti de certains dangers par des pressentiments.

— Vos pressentiments ne vous ont donc pas trompée. C'est, en effet, un époux que je viens vous proposer.

— Là, monsieur le marquis, malgré toute la confiance que m'inspirerait un choix fait par vous, et malgré le respect que je vous dois, permettez-moi de vous arrêter dès les premiers mots. Votre mari fût-il le phénix des époux que je le refuserais.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas me marier.

— Il y a, en effet, quelque impertinence à se remarier après un veuvage.

C'est vouloir, en quelque sorte, braver le sort. Se marier est une sottise, mais se remarier est une folie, je sais cela ! Pourtant que de raisons dictent les actions de ce monde ! Écoutez, mon enfant, vous êtes fort jeune et je suis très vieux. Quoique bâti à chaud et à sable, je puis disparaître un jour ou l'autre, je ne sais pas quand, je l'avoue, mais on a vu des choses plus étonnantes, vous en conviendrez. Eh bien ! ma foi, il ne me plairait pas de laisser après moi ma petite-fille seule et passant à travers la société actuelle — qui est diantrement mêlée, la pécure ! — sans avoir un bras sur lequel s'appuyer.

— Ah ! bah ! fit Louise en montrant ses jolies dents blanches, ce ne sont pas les cavaliers servants qui manqueront jamais.

— Aussi bien est-ce pour éloigner cette séquelle¹¹⁸ que je voudrais vous voir un époux digne de vous, ma chère !

— Un époux, traduisez : un tyran !

Elle souriait encore, mais elle était devenue plus sérieuse ; ses yeux noirs rêvaient, entrevoyaient, une lointaine image. Et laquelle ? Le fantôme n'avait-il pas le clair regard et les blondes moustaches du colonel de Solignac ?

¹¹⁸ Séquelle, au sens premier : « Suite de personnes attachées à quelqu'un. » (TLFi).

— Ainsi, votre prétention est de devenir une veuve inconsolable, presque une vieille fille ? demanda le marquis.

— Certes. — Mais j'ai le temps, ajouta Louise bien vite.

— Toute femme qui n'est point mère est aussi inutile qu'un oiseau qui passe, dit M. de Navailles. Vous haïssez donc les enfants ?

La petite comtesse regarda le vieillard et dit, pendant que ses joues devenaient légèrement rosées :

— Je les adore !

Et elle entendait, en quelque sorte, comme une lointaine musique, la musique charmante du rire perlé des petits êtres.

— Allons, fit le marquis, vous n'êtes pas faite pour laisser parcheminer vos joues, rider votre front et donner à ronger votre beauté aux années ! Je vous ai trouvé un mari, je vous le présenterai, comme je vous le dis, et vous êtes la moins sage des femmes, qui sont toutes folles pour la plupart, si vous ne lui permettez point de vous faire sa cour !

— Vous pouvez compter que je ne le lui permettrai pas !

— Avant de répondre, laissez-moi vous dire qui il est et ce qu'il est...

— Ce serait Amadis¹¹⁹ que je ne l'accepterais point !

— Il est noble... nécessairement...

— Tant mieux pour lui !

— Jeune, courageux, superbe...

— Ce sont de rares qualités !

— Il porte le titre de marquis !

— Je ne demande pas à le partager !

— C'est l'ami intime, le confident de Sa Majesté Louis XVIII !

— Il doit m'avoir en piètre estime, puisque je vais aux Tuileries !

— Lui ! Il vous aime, cela ferait tout oublier !

— Ah ! il m'aime ? En vérité, je le connais donc !

¹¹⁹ Amadis de Gaule, personnage légendaire qui a donné son titre à un roman de chevalerie espagnol du XVI^e siècle.

— Il vous a été présenté !

— Dites-moi son nom bien vite, pour que je sache qui je refuse.

— C'est le marquis Agostino d'Olonà !

Louise, à ce nom, devint très pâle. Elle revit, par la pensée, Andréina, et elle demeura un moment sans répondre.

Puis, fermement, d'un ton net :

— Alors, lui moins que personne, dit-elle.

— Pourquoi ? demanda le marquis.

— Pour rien !

— Ah ! pardon, comtesse, fit le vieillard avec une certaine autorité, j'ai le droit de savoir ce que cache une réticence. Le marquis d'Olonà est de mes amis, et...

— Eh bien, demandez-lui ce que fait, à Paris, M^{lle} d'Olonà, sa sœur !

— M. de Navailles hocha la tête.

— Oui, oui, j'entends... mais ce sont là choses plus graves encore que notre entretien... M^{lle} d'Olonà fait, à Paris, ce que le marquis y fait lui-même. Elle prépare le retour de... Non, je vous apprendrai cela plus tard. Qu'il vous suffise de savoir que ce mariage me plaît, qu'il est sage, qu'il est excellent, et rappelez-vous que M. de Navailles, votre père, vous a fait, à son lit de mort, jurer de m'obéir, à moi, l'aïeul, en tout et pour tout !

— Je m'en souviens, dit Louise de Farges devenue sérieuse, mais mon père ne pouvait vous donner le droit de disposer de ma vie !

— Je ne dispose pas de votre existence, je vous conseille simplement de lui donner un but ! Au reste, brisons là. Je vous ai montré quel était mon espoir. Permettez-moi de croire, mon enfant, que vous ne me causerez pas la très vive douleur de le voir s'évanouir. Si cela était d'ailleurs, souvenez-vous, souvenez-vous bien, comtesse, que ma ferme décision vous imposerait l'obéissance, et cela au nom de celui qui n'est plus, au nom de votre père !

II demeura un instant silencieux, puis tout à coup :

— Je ne comprendrais un refus que dans le cas où votre choix serait fait et où vous aimeriez quelqu'un ! Vous n'aimez personne ?

— Moi ? fit Louise.

— Je vous demande pardon de la question, mais un aïeul...

— Je n'aime personne, dit-elle d'une voix lente, mais pleine d'une mélancolie qui démentait ses paroles et qui échappa à M. de Navailles.

— Alors, tout est bien, fit le grand-père. Donc, réfléchissez. Mais quant à moi, sachez-le, j'ai dit ce que j'ai dit. Bonjour, mignonne.

Cet entretien qui se termina là assez brusquement et sur un avertissement non sans menace, laissa Louise profondément attristée et vaguement inquiète. Elle n'entrevoyait à coup sûr aucun danger réel, et elle mettait sur le compte d'une boutade passagère, d'une soudaine affection de vieillard, l'intérêt que témoignait M. de Navailles au frère d'Andréina. Mais elle songeait aussi que les résolutions du vieux marquis, étaient toujours implacables, et elle redoutait l'entêtement blotti dans ce crâne.

Le souvenir de la nuit cruelle, déchirante, où le fils du vieillard avait fait jurer à Louise de toujours obéir à l'aïeul « comme à moi-même, » avait-il dit, revenait aussi à la pauvre femme et la torturait.

Puis ce nom d'Olona, cet Italien qu'elle n'avait, pour ainsi dire, qu'entrevu et qui se jetait dans sa vie, ce marquis, frère de cette femme dont la petite comtesse ne pouvait entendre prononcer le nom sans un petit mouvement de colère aussitôt réprimé, tout à la fois rendait Louise ennuyée et presque effrayée. Le pauvre Florival de Saint-Clair arriva juste à points ce jour-là, pour offrir une victime toute trouvée aux nerfs de M^{me} de Farges, la moins nerveuse d'ordinaire et la plus patiente des femmes.

Le malheureux poète eut beau parler à Louise de la fontaine de Vaucluse, du tombeau de Laure, des rives du Lignon et des soupirs qui s'échappaient de sa propre lyre, la comtesse l'interrompit tout à coup :

— Laissez cela, mon cher Saint-Clair, dit-elle. Il y a des moments, je vous jure, où la poésie devient irritante ou inutile, si vous voulez !

— À vos ordres, comtesse, répondit Saint-Clair, rouge jusqu'aux oreilles :

La muse peut attendre ; elle est « ne immortelle.

Depuis cet entretien, pénible en somme, avec M. de Navailles, la comtesse Louise faisait tous ses efforts pour chasser l'image et le nom de Solignac qui lui venaient invinciblement à la pensée et aux lèvres. Elle avait, quelques heures auparavant, tandis que le vieillard lui posait cette question : « Vous n'aimez personne ? » songé au colonel, et, un moment, la réponse toute naturelle qu'elle avait été tentée de faire était celle-ci : « Je ne sais pas. » Elle ne savait pas : la vérité était là. Elle ignorait elle-même l'état de son âme. Ce qui était absolu, c'était l'intérêt profond qu'elle portait à ce vaillant soldat, c'étaient les angoisses qu'elle avait supportées tandis qu'il était là, agonisant... Mais, vraiment, pouvait-elle dire qu'elle l'aimait ?

Elle résistait même au penchant qui l'entraînait vers lui. Elle redoutait de se laisser aller à un sentiment qui ne lui causerait qu'une amère déception. Sa conviction — ou peut-être sa terreur — c'était que Solignac aimât encore Andréina.

Et s'il en était ainsi, pourquoi songer à cet homme ? Mais pourquoi aussi le nom d'Henri ne quittait-il point sa pensée ?

*
**

Au moment où Saint-Clair se leva pour partir, la petite comtesse eut l'idée de condamner sa porte ; elle sonna Catherine qui accourut, toute rouge, la lèvre rieuse, et ses yeux noirs qui

brillaient. Toute sa pétulante personne, son brun visage sous sa coiffe blanche, sous le *barbichet*, rayonnait de joie.

— Je n'y suis plus pour personne, dit la comtesse.

— Oh ! pour personne, madame la comtesse ! fit Catherine, je sais bien que celui qui demande à voir madame ne trouvera pas visage de bois !

— Qui cela ?

— Notre blessé, madame ! Le colonel ! Il est là ! Avec Castoret ! Sa première visite est pour vous !

— M. de Solignac ! fit Louise. Certes, qu'il entre !

Elle revit Henri avec une émotion profonde, toute étonnée de se sentir si troublée devant lui, les yeux presque remplis de larmes. Tant qu'il avait été faible, à demi mourant, elle n'avait pensé qu'à disputer à la mort l'existence du blessé, mais, en le retrouvant debout, bien pâle encore, presque chancelant, mais souriant déjà de ce beau sourire d'Ajâx, sans fanfaronnade, elle éprouva un sentiment complexe, elle se sentit à la fois toute fière d'avoir aidé au salut de cet homme, et presque portée à regretter de ne pouvoir le disputer à la maladie comme par le passé.

Le cœur des femmes a de ces replis. Ce qui séduisait Andréina, c'était le sentiment de la force chez Solignac ; ce qui avait attiré Louise, c'était au contraire, chez ce même homme, la vue de la faiblesse et de la douleur.

La comtesse ne put s'empêcher d'exprimer au colonel la joie qu'elle ressentait à le voir enfin complètement rétabli.

— Oh ! dit-il, ne défions pas le sort, comtesse. Je vis par miracle, et vous le savez bien, puisque ce miracle, c'est vous qui l'avez fait. Mais la mort est tenace, et la mégère me tient au bout de ses doigts comme un usurier qui peut se présenter à toute heure avec un billet qu'il faut acquitter. Nous en sommes tous là, sans doute. Moi, cependant, ma dette est plus rapprochée.

Il se prit à sourire et ajouta :

— Mon billet est protesté !

Le colonel prenait l'entretien sur ce ton, de crainte de laisser échapper, dans une parole trop ardente, le secret de son âme. Il éprouvait comme une volupté secrète à ne rien révéler du sentiment profond qu'il ressentait. C'était la timidité du chercheur, poète ou peintre qui, ayant achevé ce qu'il regarde comme son chef-d'œuvre, hésite à le montrer de crainte qu'on ne lui dise : Tu t'es trompé, pauvre homme ! Solignac avait cru aimer assez de fois pour savoir que maintenant il aimait sincèrement, il aimait vraiment. Or, cet amour, il semblait éprouver une joie intense à le savourer tout bas, à se répéter : *J'aime !* avant de se demander : *Suis-je aime ?*

— Suis-je donc le même homme qu'autrefois ? se disait-il alors. Est-ce bien moi qui pense ainsi ? Me reconnaîtrais-je moi-même ?

Il se plaisait donc à maintenir la causerie avec Louise sur un ton demi-sérieux pour n'avoir pas à la laisser glisser vers la passion. Il avait peur de n'être point compris. Le beau Solignac, Solignac l'intrépide, tremblait.

— Je vis, disait-il, et je vis avec bonheur, comtesse, après avoir vécu par habitude !

Il se sentait pourtant gagné par une attraction irrésistible à mesure qu'il parlait, et Louise, frissonnante, sentait, au ralentissement des paroles du colonel, qu'il hésitait maintenant à changer de propos, qu'il avait hâte en quelque sorte de donner à cette conversation un ton de confiance, lorsque Catherine revint, annonçant à la comtesse une visite nouvelle.

— Une visite ?

— Un ami de M. le marquis, sans nul doute, dit la femme de chambre, car il se présente avec M. de Navailles !

Louise, qui se tenait assise, se leva brusquement.

— Je gage que celui-là se nomme le marquis d'Olon, dit-elle.

Elle fut effrayée en voyant dans les yeux bleus de Solignac un éclair terrible, un reflet d'acier. Elle crut que ce nom seul, ce nom que portait Audréina, causait au colonel une émotion soudaine, et la petite comtesse en ressentit un dépit pareil à une morsure.

— Eh bien, ajouta-t-elle en parlant à la femme de chambre qui s'était inclinée comme pour dire : *C'est bien lui*, vous répondrez que je ne suis point visible ! — Adieu, colonel, dit-elle en se dirigeant vers son appartement privé, tandis que Calissou disparaissait.

— Madame, dit Solignac dont les lèvres tremblaient, madame, un seul mot, un seul... Pourquoi avez-vous tressailli lorsque cette fille a annoncé le marquis d'Olonas ? Oh ! dites-le moi, je vous en conjure ! Est-ce que cet homme vous menace ? Est-ce que cet homme est votre ennemi ?

— Lui ? fit-elle en souriant, et son visage de grande dame de Wateau prit une expression inaccoutumée d'ironie méprisante. Lui ! Savez-vous ce qu'il vient faire ici ?

— Le mal, car c'est sa tâche !

— Il vient me demander ma main, dit Louise en soulevant de nouveau la draperie.

Solignac, livide, crut qu'il allait tomber raide.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle... Ah ! mon Dieu !

Elle revint sur ses pas lui prit la main d'un mouvement instinctif, et lui, tout bas, maîtrisant son émotion, — pis que cela, sa souffrance :

— Et vous le chassez ? dit-il, presque suppliant.

— Si je le chasse ? fit Louise sans calculer la portée de ses paroles ; si je le chasse ! Je le hais !

— Vous le connaissez donc ?

— Non, dit-elle ; non... Mais...

Elle allait ajouter : « Je sais le nom qu'il porte ! » Mais elle revint à elle tout à coup et saluant Solignac du geste :

— Je vous disais adieu ! Au revoir ! fit-elle.

El elle disparut.

Solignac voulut lui crier son aveu, la suivre, mais de quel droit ? Il s'arracha de ce boudoir encore tout rempli d'elle et sortit. Castoret l'attendait, frémissant.

— Tenez, lui dit le hussard. Voyez. Il montrait au colonel, vers le jardin, Agostino qui prenait congé du marquis de Navailles :

— Le geste du vieillard semblait dire : Patience ! Tout s'arrange en ce monde ! Je suis le maître ! Comptez sur moi !

M. de Navailles, qui aperçut le colonel, lui jeta d'ailleurs de loin un regard courroucé, puis il se sépara d'Agostino.

Le marquis d'Olonas s'approchait pour sortir par la rue du Mont-Blanc, de l'endroit où Solignac et Castoret se trouvaient placés.

En les voyant, il parut hésiter un moment ; puis, résolu, il marcha droit de leur côté, la tête haute.

Solignac attendit que l'Italien fût arrivé à deux pas de lui et alors froidement, comme il l'eût souffleté :

— Regardez-moi bien, dit-il, et sachez une chose : l'homme que vous n'avez pas pu tuer, vous tuera !

Agostino ne répondit pas.

Castoret, qui tenait par la main Solignac prêt à s'élancer sur Ciampi, murmurait à l'oreille du colonel :

— Faut-il que je prenne les devants ? Veux-tu que je l'étrangle ? Dis ?... Dis !

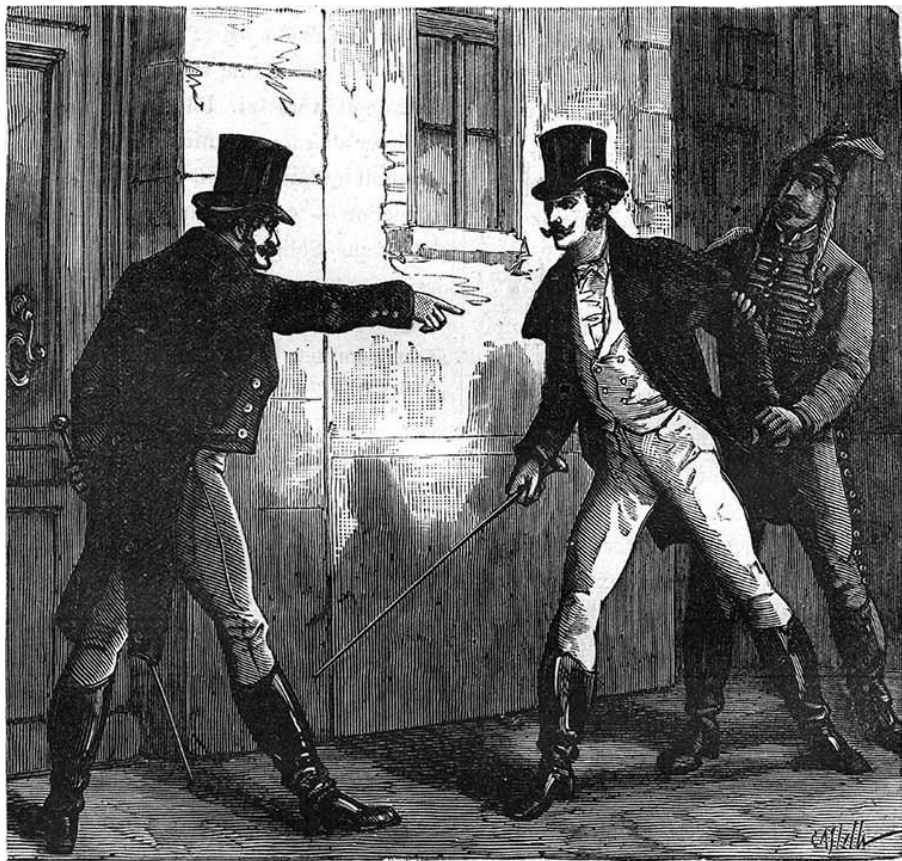
— Je te défends de revenir ici, lâche meurtrier, continua le colonel en mettant toute sa colère dans son regard.

Agostino silencieux continuait à marcher. Il dépassa le groupe formé par les deux amis qu'il contemplait, tout en avançant, par-dessus l'épaule.

Lorsqu'il fut sur le point de dépasser le portail, il se retourna vers Solignac, et d'une voix stridente :

— Savez-vous la devise des Olonas, vous autres ? dit-il insolemment — comme si ses paroles n'eussent pas pu être enten-

dues du portier ou de quelque valet. Non ? fit-il. Eh bien, la voici toute traduite : *Qui me gêne, je le brise !*



Qui me gêne, je le brise !

Il salua superbement d'un geste qui eût voulu égorger.

— Je l'assommerai, celui-là ! dit Martial.

— Non pas, répondit Solignac. Ce que j'ai promis, je l'accomplis. Il faut qu'en tout ceci ce soit moi, et moi seul qui demeure le justicier !

IV — L'opéra

En oubliant même la sinistre tentative d'assassinat dont la ruelle qui longeait le jardin d'Andréina avait été le théâtre, le colonel avait une raison capitale pour châtier le marquis d'Olona. Solignac n'oubliait pas que l'Italien avait frappé d'un coup plus cruel encore, le commandant Rivière.

— Une balle peut se guérir ! songeait-il, mais une trahison, c'est l'arme empoisonnée : cela ne pardonne pas !

Chez M^{lle} de la Rigaudie, Solignac s'était senti d'ailleurs attiré vers cette femme silencieuse, recueillie, dont on devinait la douleur à l'expression de ses yeux sombres, et qui portait le nom de son ami. Il éprouvait comme un besoin profond de faire entendre à la malheureuse, évidemment accablée, une parole d'espoir. Thérèse évitait le plus souvent de se rencontrer avec lui, non pas qu'elle sentît la moindre crainte, la moindre gêne ; la franchise du colonel l'attirait au contraire et lui inspirait confiance. Mais elle avait soif de solitude. Autant elle haïssait autrefois sa chambre de jeune fille, pleine de rêves inassouvis, dans le vieil hôtel de la rue des Postes autant elle se sentait amèrement satisfaite de demeurer seule, les yeux fixes, les mains croisées sur ses genoux, hochant la tête, ou immobile, repassant dans son cerveau tout ce qu'elle avait espéré, appelé, demandé jadis.

Les lectures hâtives de sa vie de jeune fille, les fièvres des soirs d'été, les fantômes qui venaient errer devant son imagination surexcitée, l'apparition de Rivière dans sa vie, le mariage, les journées vides et froides dans le logis de la rue Montmartre, le sourire vainqueur d'Agostino venant tout à coup illuminer et troubler cette existence, elle revoyait tout cela, elle revivait toutes les heures déjà vécues. Et ce qui lui paraissait autrefois la geôle s'appelait à présent le devoir, tandis que ce qu'elle avait pris pour de la passion vraie devenait le dégoût.

Il y avait un mot qui prenait dans sa pensée un sens tout nouveau, ironique, atrocement cruel : c'était celui-ci : *amour* !

L'amour ! Elle avait rêvé d'en vivre ; qui sait si elle n'allait pas en mourir ?

Chaque jour, en effet, elle devenait plus sombre, plongée plus avant dans des songeries sans fin et peut-être sans fond, les yeux hagards, regardant le vide comme on regarde l'infini, la mer à l'horizon ou le gouffre à ses pieds.

C'était à ces réflexions, à cette tristesse lugubre que Solignac essayait d'arracher la pauvre femme. À peine obtenait-il un sourire mélancolique passant sur ce visage décoloré comme un pâle rayon dans un ciel chargé d'orage.

Thérèse pourtant se sentait gagnée par la loyauté de Solignac. Elle éprouvait pour lui, mais sans arrière-pensée, ce sentiment qui avait lié au colonel Andréina d'Olon. « Celui-là est un homme ! » se disait-elle, mettant dans ce mot tout ce qu'il peut contenir de force, de dévouement, de solidité et de foi.

Pourquoi ne l'avait-elle pas rencontré, lui ? Pourquoi n'avait-il pas été là pour qu'elle pût appuyer sur son bras robuste sa faiblesse passionnée ? Mariée à un tel homme, elle se fût sentie sauvée. Entraînée par lui comme elle l'avait été par Agostino, elle eût trouvé dans son affection profonde l'excuse même de sa faute, cette excuse qu'elle ne pouvait invoquer, avant sacrifié l'amour d'un homme d'honneur au plus vil des amours, celui d'un faussaire.

— Mais pourquoi songer à ce que ma vie aurait pu être ? se disait bientôt Thérèse. Considère ce qu'elle est, ce que tu l'as faite, malheureuse, et tais-toi ! D'ailleurs, le commandant aussi est de ceux dont le bras est ferme et le cœur droit. Et tu l'as trahi !

Solignac devinait, au ravage des traits, la souffrance de Thérèse, et il en avait pitié. Il lui eût demandé ce qu'elle éprouvait, qu'elle lui eût, au surplus, avec une sorte de joie déchirante, confessé ses remords. Mais, sans se livrer l'un à l'autre, il était arrivé que ces deux êtres s'étaient compris. Thérèse, avec son

instinct de femme, lisait clairement l'amour de Solignac pour Louise dans les phrases inachevées du colonel. Et Solignac savait bien, lui aussi, tout ce que le moindre soupir de Thérèse cachait de regrets et de douleurs.

— Vous savez, lui dit-il un jour, que les blessures humaines, même les plus lentes à se cicatriser, ont une heure où elles s'effacent et où l'on se demande parfois en quel endroit on a été frappé ? Je crois qu'il en est des souffrances morales comme des plaies physiques. Tout disparaît, tout s'envole, et l'homme a pour les maux dont il a souffert le plus puissant des remèdes...

— Le pardon, oui, fit Thérèse ; mais le pardon n'est pas l'oubli.

— L'oubli lui succède pourtant quelquefois !

— Vous voyez bien que non, dit-elle. Le commandant Rivière n'a pas donné de ses nouvelles depuis qu'il a pardonné. C'est que l'oubli ne vient pas encore, c'est qu'il ne viendra pas, c'est qu'il ne viendra jamais !

Elle retomba dans ses réflexions mornes d'où Solignac ne parvenait que rarement à l'arracher. Il y avait évidemment en elle quelque chose de brisé, de broyé. Elle était déjà de ces créatures qui survivent à ce qui était la raison d'être de leur vie même.

— Pauvre femme ! songeait Solignac. Il lui demanda une fois, peut-être pour savoir si quelque espérance demeurerait tapie au fond de ce cœur :

— Ne souhaitez-vous donc plus rien en ce monde ?

— Si ! répondit-elle, et ses grands yeux noirs devinrent plus brillants encore. Je voudrais effacer mon crime, fût-ce avec mon sang ! Mais à quoi bon souhaiter cela ? J'ai peur de ne pouvoir plus être utile à rien en ce monde... Et j'ai peur aussi d'une chose, c'est de n'être pas assez punie par ce que je souffre ! Oui, il me semble qu'il y a un malheur plus grand encore, un malheur épouvantable suspendu sur moi...

— Un malheur ?

— Que je pressens et que je ne puis définir ! Oh ! n'essayez pas de me prouver que je me trompe... Le malheur est là. Est-ce que je serais assez châtiée par la grandeur d'âme d'un tel homme ? Non, j'ai mérité plus que cela ! Ah ! mais surtout que le vrai châtiment vienne bientôt, dit-elle avec une expression de désespoir immense, car je suis lasse de souffrir !

En l'entendant ainsi parler, il semblait au colonel que Thérèse avait non seulement le remords de la trahison commise, mais le regret d'une affection perdue. Et, chose étrange, cette affection devait être non pas celle d'Agostino, mais celle de Rivière. Le cœur des femmes a de ces contradictions bizarres, à la fois bouffonnes et tragiques. Cet homme dont elle avait dédaigné l'attachement profond et grave, peut-être maintenant que Thérèse se prenait à l'aimer ?....

— Non pas, ajoutait Solignac, mais à le respecter passionnément, et c'est beaucoup.

Il rêvait alors une réconciliation entre cet homme et cette femme séparés comme par un torrent de larmes. Et Solignac se prenait à croire que la passion de Rivière était capable d'aller jusqu'à l'oubli. « Celle femme est l'amour de sa vie tout entière, se disait-il, et Claude est de ceux qui n'aiment qu'une fois. — D'ailleurs, ajoutait-il, en songeant à lui-même, on n'aime vraiment qu'une fois, et l'on appartient corps et âme à cet amour ! »

Henri de Solignac pouvait bien raisonner ainsi. Il se sentait, en vérité, réellement amoureux et pris de la tristesse ou plutôt de l'angoisse d'une vraie passion. On eût dit qu'avec l'espèce de guérison lente était venue une humeur nouvelle qui le transformait tout entier. La douleur avait amené ce que le danger avait été impuissant à produire : Solignac était devenu réfléchi, pensif et grave. Lorsqu'il allait voir Claude Rivière, toujours en sûreté dans son asile, il échangeait avec lui de ces paroles attendries où l'on retrouve comme l'écho profond des mélancolies de la vie.

— Savez-vous, disait Rivière, que cette gravité vous va aussi bien que le sourire ?

— Je n'en sais rien, répondait Henri, mais je bénis cette blessure qui m'a permis de me connaître moi-même !

— N'étiez-vous donc pas le plus dévoué des amis, le plus brave des soldats et le plus loyal des hommes ?

— J'étais un fou amoureux de sa folie ! Je croyais que le secret du bonheur consistait à dépenser son existence en aventures dangereuses ou charmantes ! Et j'ai appris qu'il vaut mieux l'économiser pour ceux qu'on aime ou la donner tout entière à une seule idée et à un unique amour !

— Ainsi, partis de deux côtés différents, nous nous rencontrons au même point, dit Rivière. Ce que j'étais à mes premiers pas, vous l'êtes aujourd'hui. Eh bien ! n'est-ce pas, mon cher et brave Henri, mon frère d'armes, n'est-ce pas que rien ne vaut en ce monde la volupté qu'on éprouve à se dévouer pour quelque chose de grand et de beau ? Et quand, au bout du chemin, on ne rencontrerait que déception, peu importerait, je vous le jure : le sacrifice vaudrait encore quelque chose pour toutes les joies sérieuses qu'il vous aurait déjà données !

— Que c'est étrange ! fit Solignac. Je vous eusse trouvé un peu bien stoïcien autrefois. Aujourd'hui, je vous trouve tel qu'on doit être : — humain.

— C'est que vous avez vieilli ! En ce temps-ci, on vieillit vite.

— Non, c'est que je suis maintenant à la hauteur de votre souffrance morale. Je vous comprends parce que j'aime comme vous avez aimé, pour toujours !

— Que celle-là soit digne de vous, Solignac ; mais ne le fût-elle pas, que je vous dirais encore de vous abandonner à votre illusion. Un homme n'est jamais à plaindre quand, fût-ce un instant, il a rêvé un beau rêve !

— Ainsi, vous ne souffrez point ? Le passé ?...

— Le passé ! Je lui dois mes plus immenses joies ! Dois-je me plaindre s'il n'a pas duré ?

— Ah ! Marc-Aurèle, Marc-Aurèle, dit Solignac en riant, par quel étrange hasard avez-vous choisi pour ami un don Quichotte comme moi ?

— Mon cher colonel, reprit Claude avec une résolution qui n'avait rien d'une austérité affectée, je suis — de par ma volonté peut-être — dans une telle quiétude d'âme que je mourrais demain, non pas pour la cause de la liberté, mais par elle, entendez-vous, comme sont morts tant d'autres, que je serais encore heureux et fier de l'avoir servie.

— Je comprends en vous écoutant ceux qui montant, il y a quinze ans, sur l'échafaud dressé par les républicains, criaient encore : *Vive la république !*

— Oui, dit Rivière, les hommes sont sujets ou à l'erreur ou à la colère ; ils peuvent tromper et frapper, mais les idées ne trompent pas. Et, si j'oublie la liberté pour songer à cet amour dont vous parlez, Solignac, la femme peut être coupable sans que la passion qu'elle m'a inspirée cesse d'être éternelle !

— Éternelle ?

— Oui... Autant qu'il y a quelque chose d'éternel pour ces passants qu'on appelle des hommes !

— Ah ! s'écria Solignac avec élan, vous l'aimez, vous l'aimez encore, vous l'aimez toujours !

Le commandant devint très pâle.

— Thérèse !... dit-il lentement en donnant à ce nom une inflexion à la fois caressante et navrée.

— Oui, Thérèse ! Thérèse qui se repent, Thérèse dont le front se courbe sous le poids de sa faute, Thérèse qui pleure et qui vous aime !

Claude Rivière regarda Solignac avec une expression indéfinissable de douleur et de doute.

— Oui, qui vous aime, reprit le colonel avec plus de fermeté, j'en suis certain, et je vous le jure !

— Elle avait donc besoin de me broyer, le cœur pour savoir ce qu'il contenait de dévouement ?

Il hocha la tête tristement :

— Non, elle ne m'aime pas, dit-il, mais elle comprend tout ce qu'elle m'a fait souffrir et elle a maintenant le contrecoup de ma torture. Thérèse ! ah ! Thérèse ! Je lui avais donné le pardon ; je ne lui demandais même pas le repentir.

— Eh bien ! répondez à ses larmes en lui tendant la main. Elle rachètera par toute sa vie l'égarement d'une heure. Oubliez !

— Ma vie ne m'appartient plus, dit Claude Rivière, elle n'est maintenant ni à moi ni à Thérèse, elle est à la cause que j'ai embrassée. Si je succombe, dites à Thérèse qu'elle peut sans crainte s'agenouiller devant mon cadavre, il n'y a plus une pensée de colère contre elle dans mon âme. Si je reste debout, qu'elle vienne alors ! Peut-être aurai-je en effet oublié. Mais il me reste une épreuve à tenter, épreuve décisive, terrible, mortelle peut-être ! Et je ne penserai à mes souffrances à moi que lorsque j'aurai achevé mon œuvre !



Je puis donc, demanda Solignac, lui dire d'espérer ?

— Je puis donc, demanda Solignac, lui dire d'espérer ?

— Oui, répondit Claude Rivière. La douleur humaine est infinie ! Pourquoi la pitié ne le serait-elle pas ?

Henri était satisfait de ce résultat, tout incomplet qu'il fût. Une telle parole allait peut-être rendre à Thérèse un prétexte pour aimer encore l'existence. Il fut étonné pourtant en voyant que la jeune femme demeurait sombre, accablée, même après la confidence qu'il lui fit des paroles de Rivière. Thérèse ne distin-

guait qu'une chose dans tout ceci, c'est que le commandant, à peine sorti d'un danger, allait en courir un autre. Et Solignac pouvait d'autant moins la rassurer sur ce point que les résolutions de Claude lui faisaient peur à lui-même. Rivière semblait s'acharner à courir à sa perte.

— Que deviendrais-je, pensait le colonel, si le devoir, si la consigne me mettait le sabre à la main, face à face avec Rivière révolté ?

Le colonel en venait à bénir cette blessure qui lui interdisait, pour longtemps encore, de reprendre son commandement. Il n'était pas exposé, du moins, à jouer sa vie contre celle de son ami !

Solignac, oubliant parfois, il est vrai, ces noires perspectives, redevenait maintenant assidu chez Louise de Farges. La mauvaise humeur du marquis de Navailles n'empêchait point la petite comtesse d'accueillir le beau colonel avec la meilleure grâce du monde. Le marquis s'en vengeait en recevant dans son intimité Agostino d'Olonà. L'entêté gentilhomme ne désespérait pas de convertir Louise à l'union projetée par lui entre elle et *l'ami des princes*.

Louise souffrait d'ailleurs — et souffrait beaucoup — en voyant que le frère d'Andréina devenait chaque jour un des familiers les plus assidus de l'hôtel. Elle en éprouvait d'autant plus de dépit et de douleur qu'elle n'eût osé, pour un empire, laisser deviner, laisser paraître son mécontentement et surtout devant Solignac. Intérieurement elle était jalouse de cette Italienne, dont le colonel ne prononçait jamais le nom et dont il devait — elle le croyait du moins — conserver l'image dans son cœur.

— Sais-tu, demandait-elle à sa femme de chambre, si M. de Solignac a jamais reparu chez l'Italienne ?

— Assurément non, madame, répondait Catherine.

— Tu as l'air bien certaine de ce que tu avances ! Qui te l'a dit ?

— Martial Castoret. Oh ! il se ferait hacher par le colonel plutôt que de le laisser entrer dans cette maison du diable ! Seulement, si le colonel n'a pas remis les pieds chez M^{lle} d'Olon, elle l'a revu pourtant, elle.

— Où cela ?

— Chez lui, ou à l'hôtel de la Rigaudie, si vous voulez. C'est encore Martial...

Louise de Farges interrompit la Limousine. Elle en savait assez pour que ses soupçons ou ses doutes ne fussent pas anéantis. Toutes les fois que la petite comtesse éprouvait comme un entraînement absolu vers Solignac, elle réagissait brusquement contre elle-même, ne voulant pas se heurter, se briser peut-être, contre une rivale. Elle croyait, elle espérait que sa fierté empêcherait son amour naissant de grandir.

Et pourtant, malgré la résistance qu'elle s'imposait, Solignac lui devenait — sans qu'elle se l'avouât même tout bas — chaque jour plus cher. La blonde petite comtesse avait maintenant des impatiences d'enfant gâté lorsque Solignac attendu tardait à se présenter chez elle. L'espèce de mélancolie qui succédait chez le colonel à la chevaleresque étourderie d'autrefois, ajoutait pour elle un nouveau mérite à ce héros.

M. de Navailles ayant voulu imposer à sa petite-fille la visite d'Agostino Ciampi, la comtesse s'en vengea en faisant tout un soir, très haut, devant ses intimes, un éloge complet du colonel. La colère que Louise éprouvait à voir que M. de Navailles insistait, malgré un refus formel, donnait aux paroles de la jeune femme une vivacité qui ressemblait à de la passion.

Agostino était livide en écoutant la comtesse, et l'infortuné Saint-Clair avait des peurs profondes de s'évanouir.

— Elle l'aime, décidément, elle l'aime, dit-il à Ciampi avec une expression navrée.

Agostino lança au terrible poète un terrible coup d'œil de ses prunelles un peu louches. Mais ce regard, loin d'effrayer

Saint-Clair, lui fil au contraire — et chose assez étrange — plaisir.

— En voilà du moins un qui est aussi béjaune¹²⁰ que moi, songea le « nourrisson des Muses ».

Pour certaines, âmes bien placées le malheur d'autrui est une consolation.

— Il l'aimait donc ? Tout le monde l'aime donc ? pensait encore Florival, en soupirant plus encore.

C'était la fortune, encore une fois, et non la beauté de Louise qu'aimait le marquis d'Olona. Il avait espéré que la volonté expresse de M. de Navailles réduirait à néant la résistance de la petite comtesse, et toute son imagination s'était portée vers ce but. En voyant que sa ruse nouvelle menaçait d'être inutile comme l'avait été sa violence, Agostino se sentait pris d'une sourde rage.

À peine debout, Solignac se retrouvait là, menaçant, et plus redoutable qu'auparavant, puisque maintenant il était aimé ! Et qui avait donné à cet amour un prétexte pour grandir ? Lui, Agostino.

— Misère de moi ! pensait-il, je ne suis qu'un niais !

Cependant *fortunatamente*, comme il disait, la partie était loin d'être perdue. Ah ! si Andréina eût voulu !... Elle tenait tout entre ses mains, cette femme ! Elle pouvait assurer à son frère la richesse, à elle-même la vengeance !

— Si tu n'étais pas une folle *innamorata*, lui disait-il avec un sourire féroce, je sais bien ce que je te conseillerais de faire !

— Et ce que tu me conseillerais, je le devine : une infamie.

— En vérité les honnêtes gens se soucient bien, n'est-ce pas, de n'être point infâmes ! Commet-il une infamie, oui ou non, l'homme qui te trahit pour une autre et qui te laisse, comme un poignard, l'amour enfoncé dans ton cœur ?

¹²⁰ Bec jaune. Terme de fauconnerie. « Oiseau jeune, qui a encore sur le bec une petite peau jaune et qui n'est pas dressé. Il se dit figurément d'un Jeune homme sot et niais. » (TLFi)

— Oui oui, c'est toujours Solignac qui occupe ta pensée !

— Certes. Je le hais assez pour ne pas l'oublier, fût-ce durant une seconde !

— Eh bien, voyons ! L'infamie que tu as à me proposer, quel nom porte-t-elle ?

— D'autres diraient qu'elle se nomme le crime, je dis qu'elle s'appelle la guerre !

— Et quelle arme employer cette fois ? demanda Andréina, qui devinait.

— Pourquoi ou pour qui m'as-tu demandé le poison de Cabanis ? fit Ciampi en montrant du doigt la bague que la jeune femme portait à sa main gauche.

D'un mouvement instinctif, brusque et farouche, Andréina cacha, comme si son frère eût voulu la lui arracher, cette bague sous la paume de sa main droite.

— Tu peux l'approcher, toi, tu peux lui parler, tu peux te venger ! ajouta tout bas le marquis, parlant presque à l'oreille d'Andréina, comme le génie des tentations mauvaises.

Elle se redressa subitement ; son corps tout entier frissonnait d'hésitation et d'épouvante.

— Je vois, dit-elle, que Solignac a des dangers encore à courir !

— Tant qu'un de nous deux vivra, l'autre sera en danger de mort ! répondit Ciampi. Il y a des haines qui ne pardonnent pas !

Andréina n'ajouta plus un mot, mais elle venait de se jurer que partout où irait Agostino, elle le suivrait. Tous les projets de cet homme, elle voulait les connaître ; toutes ses tentatives, elle voulait les déjouer.

Quant au marquis, il attendait, certain que, dans cette sorte de duel avec Henri de Solignac, le hasard serait pour lui.

**

Mlle de la Rigaudie fut stupéfaite, un soir, lorsque le colonel lui apprit qu'il se rendait à l'Opéra.

— À l'Opéra !

Elle leva les bras au ciel.

— Alors, dit-elle, c'est bien convenu, c'est une affaire décidée, vous voulez vous tuer. Il faut le dire. On vous condamne à mener une vie de trappiste, ce qui n'est pas gai, mais rien n'est gai en ce bas monde... Et au lieu d'obéir, brrrt ! tôt et preste, à l'Opéra ! L'Opéra ! l'Opéra !... Je parie qu'il s'agit encore d'une femme !

— J'ai l'honneur d'accompagner la comtesse de Farges.

— Parbleu !... Elle est fort gentille, la petite comtesse. Oui, oui, je ne suis pas injuste, c'est un petit amour. Mais l'Opéra !... Elle vous a soigné admirablement. Ses jolis yeux noirs ont de la bonté à pleines prunelles... c'est certain... Mais l'Opéra !

— Allons donc, fit Solignac en souriant, on n'en meurt pas !

— Il partit, strictement costumé en élégant à la mode — le gilet un peu large cependant pour ne point trop presser sur la maudite blessure — et son entrée au théâtre fit vraiment sensation.

L'Opéra, bâti quinze ans auparavant, sous les auspices de M^{lle} Montansier, était alors situé rue de Richelieu, naguère encore baptisée rue de la Loi, vis-à-vis de la Bibliothèque. Rien de bien remarquable en fait d'architecture. Le *Temple des Muses*, comme eût dit Florival de Saint-Clair, était assez médiocre d'aspect. Une galerie couverte, percée de portiques, un vestibule décoré de colonnes doriques ; quatre rangs de loges à l'intérieur et un rang de baignoires, des colonnes encore, d'ordre ionique, la salle de forme circulaire, fort élégante. « On est assis au parterre », dit avec solennité un prospectus du temps¹²¹.

C'était là que Laïs, Chéron, Lainez, Nourrit, Roland, Mmes Maillard, Latour, Branchu et Armand attiraient par leurs voix un public tout disposé à applaudir avec plus de frénésie encore

¹²¹ Ce qui était alors une nouveauté, le parterre, où l'on allait et venait, ne comportait pas de fauteuils.

aux pirouettes de Vestris, de Deshayes ou de Saint-Amand et aux grâces chorégraphiques de M^{mes} Clolilde, Pérignon ou Ché-vigny. Les ballets avaient alors une importance considérable et les danseurs semblaient tout exprès créés, pour célébrer par leurs jetés-battus la gloire de Napoléon. On mettait Austerlitz en ballet. L'Opéra dépensait jusqu'à 170 000 francs pour célébrer, en trois actes, le *Triomphe de Trajan*¹²² — c'est-à-dire l'apothéose de l'empereur.

On donnait ce soir-là la *Vestale*¹²³, de Spontini, paroles de M. de Jouy. L'opéra du maestro, dont les contre-pointistes hostiles avaient essayé d'empêcher la représentation, tenait depuis deux ans le public enthousiasmé. Cette M^{me} Branchu¹²⁴, qui déclarait au début que les récitatifs de Spontini étaient *inchantables*, n'avait jamais été plus belle, plus inspirée, plus triomphante que dans le rôle de Julia, et la foule donnait pleine raison à l'impératrice Joséphine : c'était elle, en effet, qui avait en quelque sorte exigé qu'on représentât la *Vestale*.

Le premier acte venait de finir lorsque le beau colonel, toujours pâle, se montra, rendant visite à Louise de Farges, au fond de la loge de la comtesse, dont la beauté juvénile et charmante rayonnait. La comtesse de Farges s'était fait accompagner par une amie de quelques années plus âgée qu'elle et dont

¹²² Joseph Esménard (1767-1811), *Le Triomphe de Trajan*, tragédie lyrique en trois actes sur une musique de Louis de Persuis et Jean-François Lesueur, ballets de Pierre-Gabriel Gardel, créé le 23 octobre 1807. Joseph Esménard, censeur des théâtres impériaux, sera élu à l'Académie française en 1910.

¹²³ Étienne de Jouy (1764-1846), *La Vestale*, tragédie lyrique en trois actes sur une musique de Gaspard Spontini (1774-1851), créé à l'opéra de la rue Richelieu le quinze décembre 1807 avec un très grand succès. Cet opéra, bien plus digeste que celui évoqué note précédente, est encore couramment représenté de nos jours, et notamment à l'opéra Bastille en juin-juillet 2024. La discographie est abondante et constamment renouvelée. Julia (Joséphine de Beauharnais), prêtresse du temple de Vesta, est partagée entre ses devoirs religieux et son amour pour le général romain Licinius.

¹²⁴ Caroline Branchu (1778-1850), soprano, créatrice du rôle de *La Vestale*, possiblement maîtresse de Napoléon.

le mari commandait en ce moment une brigade à l'armée d'Espagne. La salle tout entière se prit donc à regarder et à lorgner le chef du régiment de Bercheny, la générale de Berruis et la *petite comtesse*, pour laquelle l'empereur n'avait ni froncement de sourcils ni méchante humeur.

Solignac paraissait fort empêché, gêné sous le feu des lorgnettes.

— Vous redoutez moins le feu de l'artillerie, colonel, lui dit M^{me} de Berruis.

Solignac avait en outre une sorte de dépit à voir M^{me} de Farges ainsi regardée, et, en réalité, ainsi analysée.

Jamais Louise n'avait été aussi séduisante. Elle pouvait ne rien redouter de ces milliers d'yeux fixés sur elle ; décolletée, sur la rondeur de ses épaules, un long rouleau de ses fins cheveux dorés s'épandait comme une caresse. Elle avait parfois de délicieux petits frissons qui faisaient se replier son bras contre sa poitrine, et des sourires d'enfant heureux qui donnaient à ses yeux noirs, à son visage délicat et mutin, une expression d'ineffable joie.



La comtesse engagea le colonel à demeurer dans sa loge

La comtesse engagea le colonel à demeurer dans sa loge, au moment où le prélude du second acte commençait.

Solignac éprouvait maintenant comme une ivresse profonde, une volupté pénétrante. Il se retrouvait dans l'atmosphère capiteuse d'autrefois : des femmes, des parfums, des soupirs harmonieux. C'est à présent surtout qu'il se sentait rattaché à la vie par tout ce qui la rend enviable et chère, les séductions éternelles de l'art et l'attrait captivant de la femme aimée.

Tout ce que son cœur — ce cœur qu'une trop forte émotion pouvait faire cesser de battre — ressentait, Solignac le trouvait d'ailleurs exprimé avec une puissance admirable par cette musique de la *Vestale*, si poignante au second acte et presque vertigineuse. Il lui semblait que ces notes ardentes, ces duos passionnés, ces rêves de tendresse, de désir, de vie, cet épanouissement presque furieux de l'invincible amour traduisaient sa propre pensée, ses voluptés intérieures, ses sentiments et ses songes.

Il regardait Louise tandis que, sur la scène, Licinius et Julia s'enivraient de leur amour. Et pendant que la générale, grande admiratrice de Spontini, ne voyait dans le duo que les beautés de la composition même, Solignac y trouvait tout un monde amoureux. Henri eût voulu que la comtesse comprit bien que ce que murmurait Licinius, d'une lèvre brûlante, lui aussi le pensait, lui aussi eût voulu le faire entendre à la femme adorée.

La musique a cela d'admirable qu'elle traduit, sans rien compromettre par un adjectif douteux ou trop éperdu, les indicibles pensées de ceux qui n'osent parler. Louise se sentait troublée, presque mal à l'aise, pendant que le duo immortel montait, grandissant comme la passion elle-même. Elle n'osait regarder Solignac, mais elle éprouvait sur la joue comme une sensation étrange de brûlure. C'étaient les regards du colonel qui ne la quittaient pas.

« Je te vois ! » chantait Licinius¹²⁵, et l'expression de l'amant de Julia n'avait pas plus de tendresse que l'amour de Solignac

¹²⁵ Acte II, scène III. Ce texte devant encore être cité, voyons-le dans son ensemble :

empruntant, pour rompre le silence, les accents passionnés de Spontini.

Louise eût voulu répondre, elle eût voulu lui dire qu'il était compris, qu'il était aimé peut-être ; mais le souvenir d'Andréina était encore là, et elle s'efforçait de demeurer souriante et calme, pendant que son cœur se soulevait, palpitant comme le duo lui-même.

Quelle que fût sa volonté pourtant, la comtesse Louise ne put s'empêcher de se tourner vers Solignac lorsque Licinius disant à Julia :

Veille autour de ces murs et prends soin de tes jours.

la Vestale répond tendrement :

Je ne crains que pour toi !

Louise de Farges songea instinctivement aux dangers qu'avait courus Solignac. Mais c'était — dans la pensée même de la petite comtesse — pur sentiment d'humanité. Elle voulait, ou croyait vouloir dire simplement au téméraire colonel : Soyez plus prudent désormais.

Solignac lut cependant plus que de la pitié dans un tel regard. Il crut un moment que Spontini traduisait aussi les pen-

Scène troisième

Julia, Licinius

LICINIUS (*au fond*)

Julia !

JULIA

C'est sa voix !

LICINIUS Julia !

JULIA

L'autel tremble !

LICINIUS Enfin je te revois !

JULIA

Dans quel temps ! dans quels lieux !

LICINIUS

Le dieu qui nous rassemble
veille autour de ces murs, et prend soin de tes jours.

JULIA

Je ne crains que pour toi.

LICINIUS

Des dangers que tu cours
j'ai repoussé l'image.
Par ce terrible effort, juge de mon courage.

sées de Louise comme il donnait une forme harmonieuse à ses rêves, à lui :

C'est pour toi seul que je veux vivre !

— Oui, pour toi seule je veux vivre !

chantaient les amants de la *Vestale*, jetant au ciel leurs cris, leurs plaintes, leurs transports, leur ardeur, leur amour ; — et leurs étreintes faisaient tressaillir Louise et courir un frisson dans les veines du beau Solignac, tandis que la générale de Berruis, plus calme, se contentait d'y voir une occasion pour M^{me} Branchu de prouver que la musique de Spontini n'était vraiment pas *inchantable*.

Le *crescendo* superbe, éclatant, plein d'ivresse de cet acte tout entier, terminé par le coup de tonnerre du *finale*, par le chœur majestueux et terrible des prêtres fanatiques, emporta Solignac jusqu'au vertige. Il se sentait vivre d'une vie nouvelle plus intense, éperdue, et à la fois il se sentait mourir. Une telle secousse le brisait, et maintenant, pâle et souffrant, il contemplait plus avide encore — et comme si la vision eût dû disparaître — Louise de Farges dont l'émotion se trahissait par les mouvements précipités de son éventail.

— Que cela est beau ! s'écria-t-il, au moment où la toile tombait sous les applaudissements de la salle entière.

Louise ne répondait pas ; l'angoisse la serrait à la gorge. Elle avait des larmes dans les yeux.

Solignac, penché vers elle, tout près de ses épaules admirables, blanches et rondes, s'enivrait en quelque sorte du silence de Louise, silence plein de rêves, comme le sommeil.

Tout à coup, en se penchant davantage, il aperçut une larme, une divine larme, qui glissait sur la joue un peu pâlie de la comtesse, comme une goutte de rosée coulerait sur la chair d'une fleur.

— Vous pleurez ? s'écria-t-il.

Elle essaya de sourire.

— J'adore la musique, fit M^{me} de Berruis, mais je l'avoue, je ne vais pas jusqu'aux larmes !

— Ah ! dit Louise, c'est que ce terrible *finale*, menaçant, formidable, plein de grondements et de dangers, me faisait penser à tout ce qui, dans la vie, est le péril et l'embûche et, pendant que les prêtres et le peuple jetaient leurs malédictions ou leurs cris, il m'a semblé, — sommes-nous folles, nous autres femmes ! — qu'une menace n'était pas loin...

— Et laquelle ? fit Henri.

— Je ne sais pas, répondit Louise, taudis qu'à son oreille l'écho de la voix de la Vestale chantait encore :

Je ne crains que pour toi !

Solignac essaya de sourire, mais, tout brave qu'il fût, il ne put s'empêcher de tressaillir en apercevant, au moment même où Louise parlait, là, en face de lui, dans l'embrasure d'une porte, debout au fond d'une loge vide, Agostino Ciampi qui le regardait fixement.

Solignac demanda la lorgnette de M^{me} de Berruis et, avec une affectation d'insolence, il la braqua sur le visage altier du marquis napolitain. Agostino se tint un moment le front haut, en manière de bravade ; puis, la lèvre relevée par un rictus haineux, il disparut.

Solignac ne le revit plus. Quant à Louise, elle ne l'avait même pas aperçu.

Elle songeait.

Le beau colonel était toujours aussi rêveur et aussi troublé en quittant l'Opéra, l'âme encore remuée par cette harmonie puissante. L'équipage de M^{me} de Farges attendait. Solignac éprouvait une sorte de colère ou de mélancolie en se disant que ces heures bénies, vécues à côté d'elle, avaient passé si vite. Il fallait la quitter.

La petite comtesse allait monter dans sa voiture, lorsque Florival de Saint-Clair se précipita vers elle, s'excusant de n'être pas venu plus tôt lui présenter ses hommages.

- Je vous le pardonne, mon cher Saint-Clair, dit Louise.
- Mais, moi, j'ai perdu l'occasion de voir Vénus écoutant Euterpe, la Déesse prêtant l'oreille à la Muse !
- Vous vous en consolerez, Saint-Clair.
- Et avec qui, grand Dieu !
- Mais... Cydalise ?... La *lune rousse* ? Y Elle raillait, sans trop songer à ce qu'elle disait, car sa pensée était ailleurs.

Le pauvre Florival rougit à ce souvenir malheureux d'une licence poétique, et, voulant essayer de reconquérir sur la petite comtesse l'influence perdue, il proposa timidement à Louise de Farges de s'arrêter un moment chez Garchi, à Frascati¹²⁶, où l'on se rendait volontiers à la sortie de l'Opéra.

— Soit, dit Louise. Êtes-vous de cet avis, baronne ?

M^{me} de Berruis fit un signe d'assentiment.

— Vous nous accompagnez, colonel ?

Solignac était enchanté ! Il eût volontiers serré dans ses bras Florival qui lui permettait ainsi de demeurer quelques instants encore avec Louise.

Le colonel et le maigre Saint-Clair prirent place dans la voiture en face des deux femmes. Solignac sentait sur ses genoux le frôlement de la robe de Louise, il voyait les yeux noirs de la comtesse briller devant lui dans la nuit ; il ne disait rien, il était heureux.

Florival cherchait des madrigaux.

Peut-être Louise éprouvait-elle de son côté quelque plaisir à ne point se séparer de Solignac aussi brusquement.

Il y a de l'inconscience dans l'amour, et pour obéir à ce qui le séduit, l'être humain, qu'il soit homme ou femme, a toujours à son service les meilleures des raisons et le plus puissant des auxiliaires : l'instinct.

¹²⁶ Le Café Frascati se trouvait, de 1789 à 1857, à l'actuel 21 boulevard Montmartre, à l'angle de la rue Richelieu. En 1792 ce café a été racheté par un Napolitain du nom de Garchi. Pour le rejoindre, il suffisait de remonter la rue Richelieu sur cinq-cents mètres.

— Voici Frascati ! s'écria Saint-Clair en apercevant de loin l'illumination extérieure du café à la mode. Quel dommage qu'il n'y ait pas concert ce soir !

— C'est tant mieux, au contraire, répondit Louise. Que pourrions-nous écouter après Spontini ?

— Le fait est, dit Saint-Clair avec un hochement de tête admiratif, le fait est que la *Vestale* !

Et il fredonna aussitôt l'air du duo :

C'est pour toi seul que je veux vivre !

Oui, pour toi seule je veux vivre !

Louise et Solignac se regardèrent instinctivement. Et — quelle folie ! — il sembla au colonel que la petite comtesse se pressait presque tremblante contre lui.

Le cocher arrêta les chevaux.

— La main aux dames ! dit Florival galamment, quoique, ajouta-t-il, les déesses aient le droit de mettre pied à terre sur des nuées !

Louise, pour descendre, s'appuya sur Solignac dont le visage trahit soudain une expression de souffrance.

— Qu'avez-vous donc ? fit-elle.

— Rien ! dit le colonel.

Il venait de ressentir au cœur comme un coup de lance.

Louise le regarda avec un peu d'effroi.

— Voulez-vous que nous n'entriions point-là ? demanda-t-elle.

— Voulez-vous que je renonce à ce que tant d'autres n'ont jamais eu pendant toute une existence ; une heure de joie ? dit Solignac.

Florival avait entendu.

Le poète fit aussitôt la moue.

— Bien tourné, dit-il à M^{me} de Berruis, mais, faut-il vous l'avouer, madame, eh ! bien, en vérité, je n'aime pas beaucoup, je n'aime pas du tout les militaires qui marchent sur nos bri-sées !

— Marchez sur les leurs, répondit la générale.

Et, ironiquement :

— À charge de revanche, monsieur !

— Le ton est sec ! se dit Florival.

Mais il n'avait pas fait trois pas qu'il se rappelait que M^{me} de Berruis avait son mari à l'armée de la Péninsule.

— Et je l'oubliais !

Allons, bien, se dit-il, autre bévue ! Je déprécie les soldats auprès de l'épouse d'un guerrier. Apollon est donc un dieu jaloux, qu'il n'empêche point ses disciples de dire si souvent des sottises ?

V — La Bavaroise

Le café Frascati occupait, à l'angle du côté gauche de la rue de Richelieu et du boulevard Montmartre, l'emplacement de la superbe maison qui avait appartenu jadis à M. Taillepied de Bondy, receveur général d'Auch, l'hôtel Lecoulteux, qu'avait quitté Lavoisier pour aller à l'échafaud. L'Italien Garchi avait ouvert là, vers la fin du dernier siècle, cet établissement fameux où les Muscadins de l'an III et de l'an V venaient égratigner du bout de leur cuiller les glaces au marasquin, tout en déblatérant contre les derniers montagnards ou contre le Directoire. La mode était alors aux jardins publics : Velloni s'était établi au pavillon de Hanovre¹²⁷ et Tortoni au coin de la rue Taitbout¹²⁸. Le glacier italien avait considérablement depuis lors agrandi et décoré son café, où ne venaient guère, au temps jadis, que les *impures* et les comédiennes, et où les grandes dames de 1809

¹²⁷ Ce pavillon de Hanovre a pris son nom de la province pillée par Richelieu en 1756-1757, pillage qui lui a permis de construire, nettement plus à l'ouest du Café Frascati, près de l'opéra, son magnifique hôtel à l'angle de l'actuelle rue Louis-le-Grand, à l'emplacement de ce que les Parisiens nomment encore, par tradition, le palais Berlitz.

¹²⁸ Ce très célèbre café (les Parisiens s'en souviennent encore de nos jours) se trouvait, sur le trottoir d'en face, entre le café Velloni et Frascati.

se risquaient sans fausse honte. La clientèle de Garchi s'étant d'ailleurs épurée, l'établissement s'était comme embelli.

Vingt-huit boutiques, collées en quelque sorte contre les murailles du jardin, le long du boulevard Montmartre, lui donnaient l'aspect animé d'une foire en plein vent. On débitait de tout un peu dans ces boutiques, des rubans et des gaufres, des boucles de souliers et des images égrillardes. Un panorama, construit dans le jardin, attirait les curieux. C'était un va-et-vient continuel et charmant.

Un grand escalier, large, attirant, luxueux, conduisait, après l'entrée du café, dans un péristyle ; on traversait ensuite trois salons fort élégamment décorés, brillants de grandes glaces encastrées dans des panneaux de bois orangé, aux chambranles bleu céleste, et l'on arrivait à une belle terrasse sablée, ornée de fleurs, toute embaumée et courant le long du boulevard jusqu'à l'ancien hôtel Montmorency¹²⁹. Il était de mode de s'asseoir, après quelques tours de promenade, sur cette terrasse, et à demi étendu sur les chaises, de se moquer des passants du boulevard.

L'heure de Garchi, pour parler comme la mode, était de deux à quatre heures de l'après-midi, en la belle saison. Le soir, il était du *dernier bourgeois* d'aller chez Garchi avant neuf heures. Tout au contraire, le *suprême bon ton* voulait qu'on s'y rendît à minuit, en sortant de l'Opéra. Les jeunes gens qui, comme Saint-Clair, faisaient trois toilettes par jour, y paraissaient avec leurs habits semblables à des sacs, les pantalons ou les culottes collées sur les cuisses, un claque de deux pieds de hauteur et une lorgnette pendue au cou.

¹²⁹ Par « jusqu'à l'ancien hôtel Montmorency », l'auteur indique que cette terrasse courait sur toute la largeur du pâté de maisons. Cet hôtel de Montmorency avait son entrée par le jardin, au dix rue Saint-Marc, au sud, que l'on remontait sur cent mètres pour atteindre la demeure, donnant sur le boulevard Montmartre. La distance entre ces deux voies est de 130 mètres.

— Si je vous disais que je ne suis jamais venue ici, dit Louise de Farges à Solignac. Non, vraiment, je ne connais point Frascati ! C'est fort joli.

Solignac traversa un des salons éclatants de lumière, et, sous les lampes de cristal de roche aux lueurs tamisées, il chercha du regard une table disponible ; toutes les tables d'acajou et les chaises étrusques étaient prises.

Au moment où il jetait autour de lui ce coup d'œil circulaire, la comtesse sentit que le bras du colonel avait légèrement tressailli.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle encore. La réponse de Solignac fut celle qu'il avait déjà donnée tout à l'heure :

— Rien ! dit-il.

Mais Agostino qu'il venait d'apercevoir encore, Agostino disparaissant dans le second salon, au moment où Solignac et la comtesse traversaient le premier sous les regards curieux, étonnés ou admiratifs des habitués de Frascati.

La petite comtesse rendait çà et là un salut.

— Il est évident, songeait Solignac, que cet homme nous suit ! Peu importe, se dit-il, cette fois, je suis armé !

Il avait emporté avec lui une paire de pistolets assez faciles à dissimuler, même dans un vêtement de cérémonie, et qui désormais ne le quittaient plus.

Dans le second salon, presque vide, Solignac s'assit en face de Louise de Farges, tandis que Florival et la baronne de Berruis prenaient place à leurs côtés.

Florival demanda un biscuit aux amandes et M^{me} de Berruis un punch au lait, tandis que le garçon expliquait à M^{me} de Farges combien les nouvelles glaces, les glaces à l'abricot ou à la pêche jaune, et simulant la forme des fruits eux-mêmes, étaient succulentes.

— Il n'y a que ces Napolitains pour comprendre les frimas, dit Saint-Clair. Leur soleil les oblige à demander au Nord le secours de ses neiges !

Il sourit, comme s'il trouvait lui-même que sa phrase était suffisamment arrondie, mais il se tut tout à coup en remarquant le froncement de sourcils de Solignac.

— Le voilà jaloux, se dit Saint-Clair.

À chacun ses avantages ; il a le glaive, sans doute, mais j'ai la lyre.

Florival se trompait. Solignac ne pensait guère à lui ! Il se demandait encore ce que pouvait venir faire Agostino rôdant autour de Louise.

Le garçon de Frascati revint demander à la comtesse et au colonel s'ils s'étaient « décidés pour quelque chose. »

— En vérité, non, dit Louise.

— Les glaces ne vous plaisent-elles pas ? Désirez-vous une bavaroise ?

Solignac parut frappé de l'accent italien de ce garçon. Mais qu'y avait-il d'étonnant à ce qu'à Frascati, comme chez Tortoni, Corazza ou Sabatino, on rencontrât un garçon italien ? Celui-là était un grand garçon roux et pâle, l'œil bleuâtre.

— Oui, fit Louise de Farges, c'est cela, une bavaroise ! J'ai eu légèrement froid en sortant de l'Opéra !

— Au chocolat ?

— Non, au lait !

— Et vous, monsieur ? demanda le garçon à Solignac.

— Au chocolat, dit le colonel machinalement.

La *bavaroise* était alors fort goûtée, et, comme tant d'autres modes parisiennes, celle-ci venait de l'étranger. Les princes de Bavière visitant Paris, vers la fin du XVIII^e siècle, étaient entrés au café Procope¹³⁰, un beau soir, et avaient demandé du thé servi non dans de la porcelaine, mais dans des carafes de cris-

¹³⁰ Le café Procope, ouvert en 1686 existait alors depuis plus d'un siècle et ne devait pas fermer avant quatre-vingts années encore, en 1890, après deux siècles d'existence. Le restaurant portant ce nom, de nos jours, rouvert après 70 ans d'interruption est une sorte de contrefaçon pour touristes.

tal, et, au lieu de sucre dans ce thé, du sirop de capillaire¹³¹. Le mélange parut bizarre, puis curieux. On le baptisa du nom des princes bavarois ; la *bavaroise* fit fureur. Puis on remplaça le sirop par du café ou du chocolat, et Paris compta une boisson de plus ! Le mariage du prince Eugène de Beauharnais avec une princesse bavaroise fournit aux beaux esprits qui, comme Désaugiers¹³², cultivaient alors le calembour, l'occasion d'une plaisanterie. Le prince Eugène¹³³ était comme Joséphine, sa mère, qui avait constamment un petit mouchoir de dentelle à la bouche pour dissimuler ses dents. Aussi se mit-on à répéter : « Le prince serait le plus bel officier de l'armée si ses dents ne tombaient point. Mais on n'a pas besoin de dents pour *prendre une Bavaroise* ! »

Le garçon italien s'était éloigné. Pour passer des salons à l'office, il fallait traverser un couloir assez long, et à peine s'y était-il engagé qu'il se trouva face à face avec un homme de haute taille, la poitrine large, qui le saisit au poignet en l'appelant par son nom :

— Saverio !

Le garçon tressaillit et s'arrêta court.

— Vous me connaissez ? balbutia-t-il.

— Parfaitement, répondit l'autre. Tu te nommes Luigi Saverio ; tu étais sergent au 14^e de ligne, tu as disparu, déserté, après avoir emporté plusieurs objets, bourses ou montres appartenant à des camarades, et cela pour suivre et pour payer une femme, Adeline Gautier, que tu aimais et qui est morte...

— Mon mauvais génie, fit Saverio.

— Bon ou mauvais, peu importe. Ce qui est certain, c'est que je te croyais retourné à Chiari, ton pays, et que je suis étonné de

¹³¹ Le capillaire est ici une plante.

¹³² Marc Désaugiers (1772-1827), vaudevilliste et chansonnier.

¹³³ Eugène de Beauharnais (1781-1824), fils de Joséphine de Beauharnais issu de son premier mariage et fils adoptif de Napoléon avec qui elle n'a eu aucun enfant.

te rencontrer à Paris, chez Frascati ! Tu ne crains donc pas qu'un ancien camarade du 14^e te reconnaisse et te dénonce !

— Les soldats viennent fort peu ici, dit Saverio, sans essayer de nier et stupéfait de se voir si bien connu.

— Les soldats non, mais les officiers ! Allons, regarde-moi et reconnais-moi à ton tour !

— C'est inutile, je vous ai reconnu, capitaine Ciampi, dit Luigi Saverio en baissant la tête.

— Eh bien ! dit Ciampi, choisis rapidement entre les deux alternatives que je vais l'offrir... Comment te fais-tu appeler ici ?

— Vittorio Mariani.

— Ou de te voir dépouillé de ce nom de Mariani et de t'entendre condamner sous ton véritable nom de Saverio, ou de gagner cent napoléons que voici en deux rouleaux !

Le jeu venait sans doute d'être clément à Agostino, et il tenait dans sa main les deux rouleaux que Saverio regardait avec une expression d'incrédulité et d'effroi.

— Cent napoléons !... deux mille francs ! bégaya le garçon. Mais...

Il prévoyait quelque condition terrible, impossible ou dangereuse.

— Allons, hâte-toi, dit Ciampi. Ces garçons qui passent et repassent peuvent nous écouter et, là-bas, *ils* l'attendent !

La façon dont Agostino avait prononcé ce *ils*, fit deviner à Saverio qu'il s'agissait des clients qu'il devait servir.

— Et, demanda-t-il en ne quittant point Ciampi du regard, que faut-il faire ?

— Me laisser verser dans le verre que devra boire celui des deux hommes qui est là-bas une goutte du flacon que voici.

— *Diavolo !* fit le garçon en devenant, très pâle et en regardant Agostino.

Le capitaine montrait d'une main les rouleaux d'or et de l'autre une fiole minuscule, taillée en facettes, et emplie d'un liquide incolore, d'apparence en vérité fort innocente.

— Est-il donc si difficile de choisir ? dit Ciampi ironiquement. Ou deux mille francs et l'indépendance, ou une dénonciation pure et simple. D'un côté la possibilité pour toi de regagner Chiari et d'y vivre honnêtement, de l'autre le conseil de guerre. Ou deux mille francs, ou la fusillade. Eh bien ?

— Mais, dit Saverio, c'est que... *cela* (il montrait la petite fiole)... c'est... c'est du poison ?

— Peu t'importe ce que cela est : une seule goutte dans le breuvage de cet homme, et ces deux rouleaux sont à toi ! Allons, Luigi Saverio !

— Oh ! pas ce nom ! jamais ce nom !

— C'est, en effet, celui d'un déserteur... veux-tu donc, veux-tu que je le prononce tout haut ?

— Et si, moi dénoncé, fit Luigi Saverio, je disais, tout haut aussi, ce que vous m'avez proposé ?

Agostino haussa les épaules.

— Qui te croirait ! Entre un soldat déserteur et son officier, un juge hésiterait-il un seul instant ?

Allons donc, triple niais, ajouta Ciampi, qui te dit que c'est du poison ?

Et pourquoi cherches-tu à savoir ce que je veux faire ? Prends ce que je t'offre, laisse-moi agir comme je l'entends et ne l'inquiète pas de ce que le diable pense !

— Ah ! misère ! s'écria Saverio, je disais tout à l'heure qu'Adeline Gautier avait été mon mauvais génie. Mais maintenant...

Il regardait avec des yeux enfiévrés les deux rouleaux que Ciampi lui tendait toujours, et ses mains s'avançaient, d'un mouvement instinctif, convulsivement agitées par le prurit de l'or, vers ces rouleaux qui représentaient, qui matérialisaient pour lui la liberté, un commencement de fortune, la vie paisible en Italie !

— Maintenant, fit Agostino, ironique, le mauvais génie, c'est moi ! Peste ! Où trouverais-tu beaucoup de mauvais génies qui apportent de l'argent à ceux qui en manquent ?

Saverio le regarda une dernière fois avec une expression sinistre, résolue, en homme qui va tout risquer, tout accepter, tout braver.

— Eh bien ? fit Agostino.

— Donnez ! répondit Saverio brusquement.

Les prunelles jaunâtres de Ciampi lancèrent de véritables éclairs pleins d'une haine prête à s'assouvir.

Cependant, Florival de Saint-Clair, tout en dégustant son biscuit aux amandes, faisait remarquer à M^{me} de Berruis et à la comtesse de Farges que le garçon était terriblement long à servir les bavaoises.

Solignac s'inquiétait bien peu du retard. Il se sentait pénétré d'une joie profonde. Les mélodies de Spontini revenaient lui murmurer encore les paroles d'amour tout à l'heure entendues. Et puis Louise était là, près de lui !

Il ressemblait à quelqu'un qui verrait, un songe prendre corps et devenir réalité. Le colonel, assis en face des deux femmes, était placé à côté de Florival, de sorte que rien de ce qui se passait dans le salon ne pouvait lui échapper.

Adossé à la muraille, il embrassait d'un coup d'œil la pièce tout entière et apercevait même la perspective des salons voisins.

M^{me} de Berruis et la petite comtesse, au contraire, ne pouvaient examiner la salle qu'en se retournant et ne voyaient même rien de ce qui se réfléchissait dans les hautes glaces, d'ailleurs assez éloignées d'elles.

Avec un instinct de soldat de grand'garde¹³⁴ et qui redoute un piège, Solignac interrogeait les mouvements du salon, les allées et les venues dans la salle voisine, et il gardait la persuasion profonde qu'Agostino ne s'était pas éloigné.

¹³⁴ Ou avant-poste.

Il est des heures où l'on sent près de soi l'ennemi invisible. Une sorte de magnétisme indéniable vous avertit que le danger est là.

Solignac demeurait silencieux, tandis que Florival, la baronne et Louise, un peu distraite, causaient de chose insignifiantes, et il se laissait aller à ses songeries, lorsque, cette fois, il aperçut non plus Agostino, mais Andréina, passant, comme une apparition, dans le salon voisin, Andréina pâle, les yeux ardents, et qui, mordillant un bouquet de roses, se montra au seuil du salon, tourna son visage livide vers le colonel, lui jeta un regard étrange et disparut.

— La sœur après le frère ! se dit Solignac, et, plus certain encore de la proximité d'un péril, il attendit que le danger eût pris une forme et un nom.

Au bout d'un moment, il vit arriver le garçon, la joue verdâtre, et, lorsque cet homme posa le plateau qui supportait les deux carafes qui contenaient les bavaroises, le colonel remarqua que les mains de l'Italien tremblaient.

Il leva les yeux sur Luigi Saverio et le garçon abaissa ses paupières sur ses prunelles comme si le regard de Solignac eût pénétré sa pensée.

Les bavaroises, légèrement fumantes, semblaient attendre qu'on les versât dans les verres. Florival, toujours à l'affût des images poétiques, comparait la bavaroise au lait à quelque élégante beauté d'Europe, à la peau lactée, et la bavaroise au chocolat à une Africaine séduisante comme ces princesses mauresques autrefois adorées des paladins croisés.

Solignac laissa tomber dans un verre le liquide crémeux et versa ensuite le chocolat qu'il tourna machinalement du bout d'une cuiller.

— Cela m'a l'air un peu chaud, dit Louise, en penchant à demi son joli visage sur cette vapeur laiteuse qui montait du verre aux trois quarts rempli.

En ce moment Solignac tressaillit de nouveau. Andréina, que ni Louise ni M^{me} de Berruis ne pouvaient apercevoir, entraît dans le salon, et d'un pas ferme mais machinal, elle semblait se diriger tout droit vers la table devant laquelle le colonel était assis.

Derrière elle, aussi pâle qu'elle, semblable à un spectre, Agostino parut et disparut, comme un fantôme qui se montre et s'efface.

— Il se joue autour de nous quelque terrible drame caché, pensa Solignac.

Les yeux d'Andréina ne regardaient point le colonel ; ils étaient fixes et comme braqués sur les deux verres fumants que Saverio venait d'apporter.

Le colonel, à son tour, regarda ces verres et saisit, en quelque sorte à travers l'espace, la pensée même de cette femme.

Évidemment, les bavaïoises absorbaient la préoccupation tout entière d'Andréina. Mais pourquoi ?

Solignac étendit la main vers son verre et il vit aussitôt Andréina, qui s'était subitement arrêtée et se tenait debout au milieu du salon, rapprocher ses mains l'une contre l'autre et lui adresser de loin un geste suppliant, avec un regard éperdu.

— Qu'est-ce à dire ? se demanda le soldat.

Il comprenait à demi qu'Andréina l'implorait, et il put lire clairement, comme dans un livre ouvert, l'expression de soulagement, succédant à l'angoisse, sur le visage de l'Italienne, lorsque sa main retombant sur la table, il laissa le verre loin de lui.

Alors un rayon joyeux brilla dans les yeux d'Andréina.

— Le danger serait-il là ? se dit Solignac.

Toute cette scène muette et pleine de sous-entendus tragiques avait échappé à Louise de Farges, qui ne pouvait apercevoir Andréina, et à Florival, assis à côté de Solignac, mais qui, lui, ne voyait, dans tout le salon, que les jolis yeux noirs de la petite comtesse.

Louise regardait, avec un sourire d'enfant capricieuse, les deux carafes à demi vides, et étendant tout à coup la main vers le verre que le colonel allait un moment auparavant saisir :

— Je me suis trompée, dit-elle en faisant une légère moue. C'est la bavaroise au chocolat que je préfère. Voulez-vous me permettre de choisir, colonel ?

Et elle prit entre ses doigts le verre de cristal qui contenait le breuvage destiné à Solignac.

Le colonel regardait toujours Andréina.

Il vit, cette fois encore, une transformation complète et profonde s'opérer dans les traits de M^{lle} d'Olona, et à la terreur la plus vive succéder chez elle une émotion soudaine, inattendue, un frémissement farouche qui ressemblait à quelque sinistre espoir.

— Ah ! en vérité, pensa Solignac, je comprends, le Ciampi a fait encore son œuvre !

Saverio avait cédé en effet. Tandis qu'il lui glissait dans la main les rouleaux promis, Agostino avait versé dans une des deux petites carafes que portait Luigi — dans la bavaroise au chocolat — quelques gouttes du flacon taillé à facettes que tout à l'heure le marquis tournait entre ses doigts.

— C'est bien cette bavaroise qu'il demande ? avait dit Ciampi.

Saverio, sans voix, le gosier serré, n'avait répondu que par un signe de tête.

— Ne te trompe pas, surtout !

Le garçon, coulant dans une des poches de son vêtement les rouleaux d'or, était parti brusquement, sans répondre, affolé, mais se disant qu'après tout la possibilité de fuir Paris et ses conseils de guerre, de regagner Chiari et de posséder cent napoléons valait bien une minute d'obéissance.

— Et cette fois, se disait Agostino en regardant Saverio s'éloigner, le beau Solignac ne guérira pas !

Il sentit tout à coup une main se poser sur son épaule ; il bondit en se retournant et aperçut Andréina qui lui dit nettement, comme elle l'eût frappé d'un couteau :

— J'ai tout vu ! Je te suivais et je l'épiais !

— Andréina ! fit Ciampi.

Elle répondit par un geste qui signifiait : « Nous n'avons point le temps de discuter », et elle s'élança du côté des salons, sur les pas de Saverio, en lançant à son frère ces mots ironiques :

— Il y a quelqu'un qui veille sur Henri de Solignac, l'oublies-tu donc ? C'est Andréina, entends-tu, marquis d'Olona ?

Qu'allait-elle faire ? Évidemment tout compromettre. Le marquis eut un mouvement de rage ; il frappa du pied et se tordit les mains avec colère. Andréina allait empêcher Solignac de boire le poison ! Solignac perdu était encore une fois sauvé !

— Misérable folle avec son amour ! murmura Ciampi.

Il voulut la suivre, l'empêcher d'arriver jusqu'à Solignac, l'entraîner hors de ces salles et de ce jardin, tandis que le poison versé ferait son œuvre, lente d'ailleurs, non pas foudroyante, mais sûre. Oui certes, il pouvait contraindre Andréina à s'éloigner, mais tout bruit chez Frascasti était un péril. On accourrait, on demanderait la cause d'un tel scandale. C'était volontairement se perdre. Mieux valait encore laisser Andréina se précipiter vers Solignac, en espérant qu'elle n'arriverait pas à temps et que le poison serait absorbé.

C'est ainsi qu'après avoir suivi sa sœur, Agostino — que Solignac aperçut alors pour la seconde fois — s'était perdu dans la foule, regagnant le jardin, passant à travers les salons pleins de lumière, avec une froideur affectée et se demandant — Napolitain superstitieux qu'il était ! — si son rival allait succomber.

Comptant alors et recomptant les habitués de Frascati assis devant les tables :

— Si leur nombre est un nombre impair, se disait-il, c'est que Solignac mourra !

En arrivant au seuil du nouveau salon, Agostino fit claquer violemment son index contre son pouce :

— Nombre pair ! fit-il avec colère. Est-ce qu'Andréina lui a tout dit ?

Andréina était certes décidée, en allant droit vers le colonel, à lui dire, fût-ce tout haut, qu'il fallait jeter loin de lui la bavaroise qu'on lui avait servie. Peu lui importait que la comtesse de Farges fût là. A-t-on à se préoccuper d'une blessure d'amour-propre ou d'une faute de convenance lorsque la vie d'un homme est en jeu ?

L'Italienne avait donc franchi le seuil du salon et traversé à demi la salle ; elle s'était arrêtée, brusquement et comme clouée au sol, effrayée, lorsqu'elle avait vu Solignac tendre sa main du côté de son verre.

Le regard d'Andréina avait alors rencontré celui du colonel, et de loin, avec une expression suppliante, elle lui avait adressé cette prière muette que Solignac avait comprise.

Lorsque le colonel laissa là son verre, Andréina respira, comme délivrée d'un grand poids.

En effet — elle venait d'y songer — comment expliquer qu'elle savait, elle, qu'il y avait du poison dans cette bavaroise ? Comment déclarer ce qu'elle avait vu, ce qu'elle savait ? N'allait-on pas l'interroger, lui arracher la vérité, lambeaux par lambeaux ? Quoi ! c'était elle maintenant qui allait dénoncer son frère !

— Bah ! qu'importe ! s'était dit tout d'abord Andréina. Je ne parlerai point, je ne répondrai pas ; mais avant tout, il faut le sauver, lui !

Elle ajouta, lorsqu'elle vit que Solignac avait laissé tomber sa main :

— A-t-il compris ?

Elle attendit alors. Son cœur battait. Elle éprouvait au cerveau la sensation atroce d'une main qui presserait le crâne et les tempes. Elle avait, des deux côtés du front, comme la souff-

france causée par deux doigts de fer. Cette comtesse de Farges, cette femme que Solignac aimait, cette voisine, cette rivale, celle qui s'était penchée sur le blessé aux heures de souffrance, elle était là !

— Là ! là ! se disait l'Italienne, en étendant le bras, je toucherais sa nuque de ma main !

Et, toute de premier mouvement, et le cœur déchiré de haine, elle résistait à une espèce de désir furieux : celui de se précipiter sur cette femme et de la marquer, pour ainsi dire, de ses ongles.

La jalousie et la souffrance d'Andréina prirent d'ailleurs tout à coup une expression de sinistre joie lorsque la petite comtesse eut demandé à Solignac d'échanger les deux bavaroises l'une contre l'autre.

La malheureuse ressentit l'épouvantable tentation, le vertige infernal du crime. Venue pour sauver celui qu'elle aimait, elle allait voir la mort frapper celle qui était l'objet vivant de sa haine. Le sort voulait que le poison versé pour son amant, ce fût sa rivale qui allait le boire ! Andréina eut comme l'envie soudaine de bénir le sort.

Elle voyait — avec quelle atroce joie ! — la main de la comtesse serrer ce cristal où, à demi fumant, le liquide brun remuait doucement, tandis que Louise de Farges l'attirait vers elle.

Et ce verre au pied éclatant, dont les lumières faisaient étinceler les nervures ou les rondeurs exquises, ce verre élégant et que tenaient ces jolis doigts d'une finesse extrême, allongés, adorables, avec leurs ongles roses, ce verre — Andréina se le répétait tout bas, — contenait l'agonie même de Louise de Farges, tout un monde de douleurs, tout un monde de vengeances.

— Ah ! se disait Andréina, le sort le veut, cette femme va disparaître et *il* sera à moi, *il* me reviendra tout entier !

Le visage de la Napolitaine exprimait une telle cruauté satisfaite que, brusquement, comme électrisé, Solignac se leva tout droit et jeta à Andréina un regard foudroyant sous lequel elle tressaillit.

Elle se sentit devinée, elle eut, comme éclairée par un coup de foudre, la vision soudaine de l'écroulement de cet affreux espoir : la mort de Louise.

Au moment où la petite comtesse portait le verre à ses lèvres, Solignac, d'un mouvement rapide, éperdu, le lui arracha avec une colère mêlée d'effroi, et, jetant la bavarroise sur le parquet :



Ne touchez pas à ce breuvage, dit-il, il y a du poison

— Ne touchez pas à ce breuvage, dit-il, il y a du poison là-dedans !

— Du poison ! fit Saint-Clair devenant livide.

— Du poison ! répéta M^{me} de Berruis, effrayée.

Louise de Farges était pâle et regardait Solignac avec une expression non de terreur, mais d'étonnement.

Andréina demeurait debout, pareille à une statue. En se retournant, instinctivement, la comtesse l'aperçut :

— Ah ! cette femme ! dit-elle.

Solignac ordonna du geste à Andréina de fuir.

L'Italienne releva d'abord le front comme pour braver la colère de cet homme, puis elle disparut, hagarde, étouffant ses sanglots dans le bouquet de roses qui cachait à demi son visage, maintenant livide et effaré.

— Du poison ! Que veut dire cela, colonel ? demandait Florival, profondément inquiet d'avoir dégusté son biscuit aux amandes.

— Cela veut dire que j'ai des ennemis monsieur, et que cette bavaroise au chocolat m'était destinée.

— Ce n'était donc pas moi ? dit Louise.

— Non, comtesse, c'était moi... Mais venez ! demain je saurai la vérité tout entière !

— Demain ? fit M^{me} de Berruis, étonnée que Solignac n'appelât point, ne dénonçât personne. Et pourquoi demain ?

— Parce que, dès à présent, je connais les coupables, et que j'ai le temps de les punir ! Au surplus, je vais tout à l'heure m'enquérir...

— Mais ce misérable garçon, au moins, celui qui a servi....

— Celui-là, en supposant qu'il soit coupable, n'est qu'un instrument. La main qui a versé le poison, n'est point la sienne !

— N'est-ce pas celle de M^{lle} d'Olona ? dit tout bas Louise, tremblante d'émotion et hésitant à prononcer le nom d'Andréina.

— Non, répondit Solignac en posant sur les épaules de Louise le *schall* qu'elle avait quitté.

Il jeta sur la table une pièce de monnaie et entraîna la comtesse de Farges loin des salons de Frascati.

— Dites-moi la vérité maintenant, est-ce vous ou moi ? lui demandait Louise, tandis qu'ils s'acheminaient ainsi vers la voiture de la comtesse qui attendait sur le boulevard, devant la terrasse ; est-ce vous ou moi qu'on voulait atteindre ?

— Je vous l'ai dit, c'est moi seul, comtesse.

— Alors, j'ai failli donner ma vie pour vous ? fit-elle avec un léger tremblement dans la voix.

Il sentait le bras satiné de Louise frissonner sur son bras ; il pencha la tête à demi vers la comtesse et répondit seulement par un regard et une légère pression de main.

Elle avait donné à cette question une sorte de musique caressante qui était à tout un aveu. Au temps de ses capricieuses amours, il en eût fallu cent fois moins pour que Solignac s'écriât : Je suis aimé ! La sincérité même de son affection la rendait défiante aujourd'hui, et il n'osait comprendre. Mais il sentait que ce danger nouveau l'avait un peu plus rapproché de la jeune femme, et c'en était assez pour qu'il se prît à le saluer comme un bonheur.

Il demeura à côté de la voiture jusqu'à ce que Louise et M^{me} de Berruis, celle-ci un peu épouvantée, y eussent pris place ; puis il s'inclina, tandis que M^{me} de Farges lui jetait ces mots :

— Veillez sur vous, colonel, comme vous avez veillé sur moi !

Il regardait la voiture s'éloigner, une petite main s'agiter encore dans un dernier salut, et il demeurait là, immobile, lorsque Florival de Saint-Clair lui dit d'un ton un peu inquiet :

— Je prends congé de vous, colonel ! Il se fait lard. Si vous avez tant d'ennemis que ça, je vous engage...

— À quoi ?

— À rien ! Mais Minerve, déesse de la sagesse, ne sortait jamais sans cuirasse !

— Je vous remercie, monsieur.

— Et, demanda Florival, toujours troublé, le biscuit aux amandes, colonel ?

— Quel biscuit ?

— Comment, quel biscuit ? Celui que j'ai mangé, donc !

— Oh ! fit Solignac, vous pouvez être tranquille ! Personne n'a d'intérêt à vous empoisonner !

— J'irai cependant chez le docteur, songeait Saint-Clair.

Quand il fut seul, le colonel rentra délibérément chez Frascatti. Il espérait y trouver encore Agostino. L'Italien avait disparu. Solignac fit demander le patron du jardin public. Il s'informa du nom du garçon qui avait servi les bavaroises. C'était, lui répondit-on, un homme intelligent et zélé, un Florentin, Vittorio Mariani, le meilleur peut-être des employés de l'établissement.

— C'est bien, fit Solignac. Envoyez-moi cet homme !

— Mais...

— Envoyez-le-moi. Je suis le colonel de Solignac. J'ai deux mots à lui dire.

On chercha partout Vittorio Mariani ! Le garçon avait disparu. Un de ses camarades l'avait vu jeter son tablier de service et reprendre ses vêtements ordinaires, cela avant l'heure fixée par le règlement.

— Allons, se dit le colonel, le Mariani était de l'affaire !

Il donna l'ordre qu'on s'enquît de ce Vittorio et s'éloigna, annonçant qu'il reviendrait le lendemain. Peu lui importait, il est vrai, qu'on n'eût point mis la main sur le vulgaire gredin qui avait servi de complice à ce misérable Ciampi. C'était celui-ci qu'il fallait atteindre. Le comparse du drame pouvait fuir, si bon lui semblait. Solignac ne s'inquiétait que de l'*impresario*.

Il se jeta dans une voilure de louage ; quoiqu'il éprouvât le besoin de rafraîchir son front au vent de la nuit, il se sentait comme pris d'étouffements successifs et la balle devait peser fortement sur le cœur, car la souffrance sourde s'avivait de minute en minute.

— Mourir pour mourir, se disait Solignac, je ne voudrais cependant point rendre l'âme sans avoir châtié ce lâche !

Au moment où, après avoir longé le boulevard et s'être engagé dans le quartier du Temple, le cocher s'arrêta devant l'hôtel de la Rigaudie, une voiture que n'avait point remarquée le colonel, et qui suivait la sienne, imita le mouvement du fiacre et demeura immobile à quelques mètres de là.

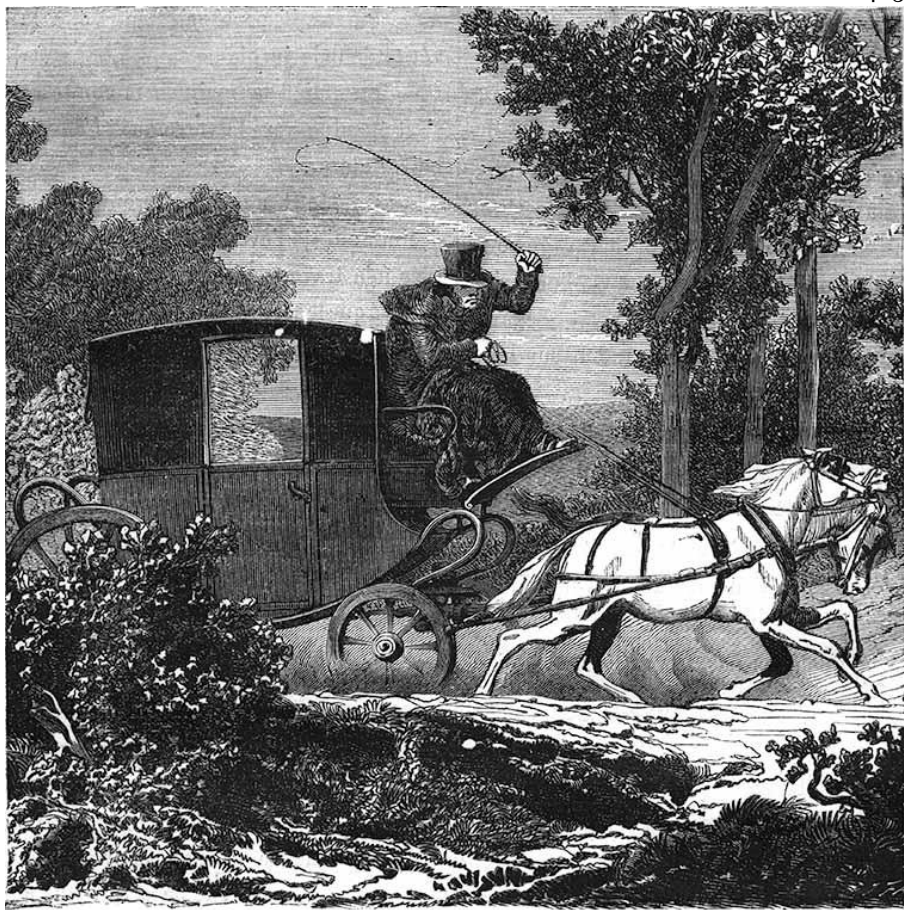
— Qui m'a suivi ? se demanda Henri.

Il songea instinctivement à Andréina, il crut reconnaître le laquais italien de M^{lle} d'Olona, et se hâta de payer son cocher pour rentrer brusquement en évitant tout entretien.

Il avait encore devant les yeux le rictus affreusement joyeux de la jeune femme guettant les mouvements de Louise de Farges, et ivre d'une haine satisfaite au moment où la comtesse allait boire le poison.

Mais, quelque rapidité qu'il eût mis à éviter Andréina, elle avait été plus prompte que lui à sauter à bas de sa voiture. Elle s'approcha vivement ; dans l'ombre, Solignac ne pouvait voir le ravage soudain qui s'était fait en elle. On l'eût prise pour une folle, tant il y avait d'égarement dans ses yeux agrandis, sur tous ses traits convulsés.

— Un mot, un seul, dit-elle avec un ton suppliant et éperdu. Tu dois me trouver infâme. Pardonne-moi !



Le fiacre qui avait conduit Solignac, s'éloignait

Le fiacre qui avait conduit Solignac, s'éloignait ; il ne restait devant l'hôtel que cet homme et cette femme.

À quelques pas, la voilure d'Andréina attendait.

Solignac voulut d'abord couper court à toute conversation, mais sa colère le poussa bientôt à répondre, et d'un ton d'écrasante ironie :

— Vous pardonner ? dit-il. Je sais maintenant que vous me menaciez, quand vous me disiez que le cadavre de votre Ottavio

en réclamait un autre. Celui qu'il vous faut, c'est celui de la pauvre femme, dont le seul crime est de m'avoir sauvé de la mort.

— Oui, s'écria Andréina, oh ! oui, je la hais pour cela, mais Dieu m'est témoin que je n'étais pas entrée dans ce salon de Frascati pour la voir mourir. J'y étais sais-tu pourquoi, Henri ? pour te crier de ne pas porter la lèvre au breuvage où Agostino avait porté sa main. Voilà la vérité, je te le jure !

— Et quand la main de la comtesse s'est étendue vers le verre que je devais boire, alors...

— Eh bien ! alors, interrompit Andréina, oui, je l'avoue, une épouvantable idée m'a traversé le cerveau ! Oui, il m'a semblé que le sort voulait que cette femme mourût. Je venais pour te sauver et elle se perdait !... Sur mon âme, je ne suis pas assez bonne chrétienne pour empêcher que la destinée frappe une rivale quand ce n'est pas moi qui la tue !

— Ce n'était pas toi ? Et ton œil brillait d'un éclat qui m'a tout appris, malheureuse !

— Et quand même j'eusse commis ce crime ? fit-elle avec une épouvantable résolution, relevant le front et bravant toute menace ; quand même j'eusse versé ce poison ?... Je t'aime ! Et celle que tu aimes, à ton tour, je la hais ! S'il ne fallait que lever la main pour qu'elle mourût, *Dio santo*, elle ne serait plus là maintenant !

— Allons, dit Solignac avec mépris, tu es bien digne de ton frère ! Une Olona vaut un Olona !

Il prit entre ses mains les poignets de cette femme, et approchant d'elle son visage, au point qu'elle sentit sur sa joue l'haleine de cet homme et qu'elle ferma les yeux instinctivement comme sous un baiser :

— Il a voulu m'assassiner et tu as voulu la tuer, elle ; je te méprise comme je le méprise ! Andréina l'empoisonneuse est aussi vile qu'Agostino le meurtrier ? Va-t'en !...

Il la repoussa avec fureur, brutalement :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Andréina, tue-moi, Henri... Si tu me hais, tout est fini !

— Je te hais ! je te hais. Va-t'en !

— Prends garde, dit-elle alors avec un cri de sauvage souffrance. Ah ! en vérité, prends garde ! Chacune de tes paroles vaut un coup de poignard.

— Y a-t-il donc quelqu'un de caché dans ta voiture et prêt à me frapper ? dit Solignac. Qu'il vienne !

Ses mains cherchaient déjà ses pistolets dans ses vêtements.

— Tu ne me comprends pas, fit l'Italienne. Je t'ai dit qu'Ottavio mort réclamait une mort nouvelle ! Si tu ne veux pas que mon spectre revienne à ton chevet comme celui de cet homme revient au mien, ne me dis pas que tu me hais !

— Tu mourrais ?

— En te maudissant peut-être... ou en t'adorant !

Toute la musique de la voix féminine donnait à ces supplications une éloquence poignante, une irrésistible puissance.

Le colonel regarda Andréina et il se demanda un moment s'il n'allait pas lui crier : Disparais ! je te pardonne !

Mais, devant Andréina courbée, il revoyait Andréina altière, il la revoyait avec son terrible sourire, ce sourire de goule toute prête à se jeter sur sa victime, et, passant aussitôt sa main sur son front :

— Va-t'en, dit-il encore. Et si tu as le courage de te punir, va demander de la pitié à Dieu !

Il avait sonné à la porte de l'hôtel, et la poussant, il disparut aussitôt ; mais un dernier cri d'Andréina, un cri d'angoisse, de désespoir, un de ces cris qui contiennent quelque chose de mourant, vint le frapper au cœur. Et, sur cette plainte, la lourde porte de l'hôtel de la Rigaudie retomba comme le lourd coupe-ret muet sur un condamné qui appelle encore.

Instinctivement Solignac frissonna. Il demeura un moment indécis, se demandant si maintenant il n'allait point porter secours à celle femme. Il lui semblait qu'elle était là, évanouie.

Cette Andréina ! il l'avait aimée pourtant ! Qu'il y avait loin de cette heure sinistre à cette journée ensoleillée de la place du Carrousel ! Était-ce donc ainsi que devait finir un tel amour ?

Le colonel se rassura bientôt lorsqu'il entendit le roulement de la voiture de M^{lle} d'Olonas ; les chevaux partaient au galop.

Il se dirigea, se guidant sur la lumière qui filtrait à travers les arbres du jardin, vers le pavillon où Castoret, tout vêtu à l'ordonnance, l'attendait.

— *Boun di !* fit le hussard en apercevant son colonel, tu m'as fait une belle peur !

Il ajouta :

— Une heure et demie du matin ! Depuis deux heures je me demande si je dois courir Paris pour t'y retrouver et mes pistolets étaient déjà chargés.

— Pourquoi faire ?

— Ça ne se dit pas, mais, ma foi, voilà une soirée qui m'a donné la fièvre.

— La fièvre ?

— Cette soirée, je l'ai passée à l'hôtel de Farges, avec Catherine, et nous avons fait des *chauveu*, comme au pays ; mais quand je me suis revu seul ici, attendant, il m'a semblé que tous les cinq cents diables étaient déchaînés contre le colonel des hussards de Bercheny.

Le colonel haussa les épaules.

— Aussi bien, dit résolument le soldat, écoute, quand tu seras d'une fête, Castoret en sera, il t'en donne sa parole. Il ne veut pas te quitter d'une minute. Ah ! quand je pense qu'un nouveau mauvais coup... J'en frissonne encore. Diable ! je tiens à la vie, moi, si mon colonel en fait peu de cas.

Solignac regarda Castoret en souriant étrangement :

— La vie ? dit-il, tu crois que je me soucie peu de la vie ? Au contraire, j'en suis avare, et la preuve, Martial, c'est que je veux que tu tires mes rideaux de façon à ce que le jour ne m'éveille pas trop tôt. Oui, je veux dormir demain jusqu'à midi. Je me

sens las, mon cœur fatigué. Et plus que jamais je veux rester debout, puisque ce n'est plus seulement moi qu'on peut frapper, mais elle !

— Et moi !... murmurait Castoret qui déjà obéissait à son colonel et fermait hermétiquement les rideaux.

VI — Louise de Farges

Tout autre qu'Agostino eût quitté la partie. Ce dernier échec pouvait être mortel, en effet, pour l'œuvre sinistre que le marquis avait entreprise et pour le marquis lui-même. Ne venait-il pas de se *découvrir* tout à fait, comme on dit en terme d'escrime, en échouant dans une combinaison à la fois aussi audacieuse et aussi lâche que l'était ce poison versé dans une bavaroise ? Sans doute, le marquis comptait bien que son rival, n'ayant pas mis la police dans la confiance de l'agression dont le colonel avait été la victime, garderait encore pour lui le secret de cette nouvelle et infâme entreprise. Mais, cette fois, le danger était pourtant plus terrible, plus rapproché. Que Solignac dénonçât, par exemple, Luigi Saverio, et le garçon parlerait sans nul doute ! Agostino fut d'ailleurs bientôt rassuré sur ce point : Luigi avait définitivement disparu. On ne l'avait plus revu à Frascati : on l'avait cherché vainement. Il devait être loin de Paris.

— N'importe, se disait Ciampi, en de pareilles affaires, le succès immédiat est nécessaire. Ce ne sont pas œuvres auxquelles on puisse se reprendre à deux fois !

Deux fois pourtant il avait échoué. Et maintenant, ce n'était pas seulement le colonel de Solignac, c'était la comtesse de Farges qui connaissait le secret du marquis.

Un espoir restait à Ciampi : Louise n'avait pu soupçonner que le marquis d'Olona fût mêlé à cette histoire d'une boisson empoisonnée. En fuyant, Luigi Saverio s'était condamné lui-même.

Agostino avait une version toute prête, au cas où Solignac l'eût accusé, lui, auprès de Louise :

— Sans nul doute la bavaroise n'était pas empoisonnée ; mais, en supposant qu'elle l'eût été, le coupable était évidemment ce Mariani, ancien soldat déserteur, qui avait servi sous les ordres de M. de Solignac peut-être et qui lui avait voué probablement quelque terrible haine.

Cette réponse une fois trouvée, Agostino se sentit rassuré.

Il était, au surplus, contraint de suivre jusqu'au bout la voie dans laquelle il s'était engagé. La sympathie de M. de Navailles pour lui avait pris la proportion de ces affections de vieillards, enfantines, absolues et composées d'ailleurs d'une forte somme d'égoïsme. M. de Navailles aimait le marquis d'Olon, parce que « l'ami des princes » l'entretenait d'une foule de détails, souvent mensongers, quelquefois exacts sur la vie intime de Louis XVIII à l'étranger, sur les vers que rimait le roi, sur les fables qu'il composait, ou encore sur les ridicules de l'empereur et les dangers qu'il avait courus à Schoenbrunn, par exemple, où un fanatique de dix-sept ans, Frédéric Staabs, qui n'était pas un fou, avait dit Corvisart, s'était précipité pour frapper Napoléon d'un long couteau¹³⁵.

Tous ces entretiens plaisaient fort au vieux marquis, Louise de Farges sentait bien qu'elle devrait livrer une lutte décisive pour résister victorieusement à la volonté de son aïeul. Depuis la dramatique aventure de Frascati, la petite comtesse était, il est vrai, plus résolue et plus implacable. Elle n'ignorait plus quel était l'ennemi qui poursuivait le colonel du régiment de Bercheny.

Solignac avait affirmé que ce dernier coup ne partait point de la main d'Andréina. Il venait donc du marquis d'Olon. Si ce n'était elle, c'était lui.

¹³⁵ Le douze octobre 1809.

Louise n'eut garde, cependant, de parler tout aussitôt de ses soupçons ou plutôt de cette certitude au colonel. Elle redoutait de le blesser en répétant ce nom d'Andréina. Sa tendresse s'était d'ailleurs accrue, et il y avait eu tant de passion ardente et généreuse dans le geste, dans le regard de Solignac arrachant des mains de la jeune femme le verre mortel, que Louise de Farges se sentait pénétrée d'une intime joie, et savourait ce redoutable souvenir comme celui d'un moment heureux.

Solignac était allé, dès le lendemain, à l'hôtel de Farges, s'informer de la santé de la comtesse. Il redoutait une crise quelconque, toute naturelle après une telle secousse ; point du tout, il trouva la comtesse Louise souriante, reposée, avec son sourire ordinaire d'enfant à qui la vie ne donne aucune épreuve et que le danger n'avait ni inquiétée ni pâlie.

Le colonel ne dissimula point et son étonnement et sa joie.

— Mais, en vérité, colonel, dit Louise, votre étonnement est presque insolent ! Me prenez-vous donc pour une petite maîtresse et croyez-vous que la moindre émotion me cause des vapeurs ? Certes, non ! je suis digne d'avoir, des amis tels que vous !

La conversation demeura de la sorte sur le ton du marivaudage ordinaire. La petite comtesse éprouvait d'ailleurs comme une volupté secrète à ne pas donner à Henri le prétexte de laisser échapper un aveu qu'elle sentait monter aux lèvres du soldat.

Sans être experte en matière de sentiment, elle aimait instinctivement ces stations charmantes que les géographes, très quintessenciés mais très profonds, de la *Carte du Tendre* baptisaient de noms doux et alléchants.

En amour, en effet, on arrive toujours trop tôt. Le but est humain ; ce qui est divin, c'est la route — non pas la grande route, mais le sentier qui serpente.

Quant à Solignac, il n'osait. Il devenait timide devant cet amour qui, désormais, devait remplir sa vie. Lui non plus, ce

jour-là, n'osa point nommer le frère d'Andréina, et, entre le colonel et la comtesse, il semblait qu'il y eût un double secret : celui de leur amour et celui d'une commune haine.

Il était impossible pourtant que le nom d'Agostino ne fût point prononcé.

Louise de Farges apprit à Solignac l'amitié étonnante dont s'était féru M. de Navailles pour le marquis italien, et, sans oser lui révéler quels étaient les projets du grand-père, elle demanda au colonel de quelle façon elle pourrait éloigner M. d'Olon de l'hôtel.

Solignac devint très pâle et répondit simplement :

— Mettez-le en face de moi, madame.

Une provocation ! Ce n'était pas cela que voulait Louise. Elle tenait simplement à donner à Ciampi un congé définitif.

Parler d'Agostino à Solignac, c'était d'ailleurs pour elle quelque chose de brûlant et de douloureux. Sous le nom du frère se cachait toujours, pour ainsi dire, celui de la sœur.

Solignac n'essaya point, il est vrai, de dissimuler ou d'atténuer les sentiments que lui inspirait Ciampi :

— J'ai un ami, dit-il, un frère d'armes, le cœur le mieux placé et l'âme la plus haute que je connaisse en ce monde ; cet homme a aimé, de toutes les forces de son être, une femme, esprit romanesque et hésitant, qui a cherché le bonheur où il n'était pas, en dédaignant celui qui était à ses côtés, éternel et fidèle. Elle avait un nom honoré, un époux dévoué, un foyer honnête. Quelqu'un a pénétré sous ce toit, comme un larron, un de ces traîtres qui tendent la main au mari et lui dérobent l'honneur ! Et maintenant, la pauvre femme pleure, regarde fixement devant elle son bonheur écroulé, et mon compagnon d'armes attend, caché dans un coin de Paris, que douze balles des soldats qu'il a peut-être commandés jadis viennent l'arracher à la douleur que lui causent et la lâcheté du misérable et la faute de la malheureuse !

— Que voulez-vous dire ? fit Louise de Farges profondément émue. Le marquis d'Olonas est-il mêlé à l'existence de votre ami ?

— J'ai parlé de trahison ; était-il besoin de le nommer ? Le larron d'honneur, c'est lui !

— Et comment ne m'avez-vous jamais dit un mot de ce compagnon d'armes ?

Il me semblait que son secret lui appartenait ; mais je tiens à vous expliquer aujourd'hui pourquoi je hais l'homme qui l'a frappé au cœur et pourquoi, tôt ou tard, je veux le punir !

— Le mari trahi ne peut-il donc se venger lui-même ?

— Il ne peut faire un pas dans Paris sans risquer, sa vie.

— Quel homme est-ce donc ?

— Un homme qui vaut mieux que moi, madame, et qui a donné sa vie pour la plus noble des chimères peut-être, la liberté !

— Donné sa vie ? fit Louise.

— Il serait condamné à mort à cette heure et fusillé, si je n'avais réussi à l'arracher à la prison du Temple.

— Le commandant Rivière ? dit Louise qui connaissait, comme tout Paris, cette évasion. Quoi, c'est vous, colonel ?

— J'ai risqué, pour sauver un ami, qui eût donné sa vie pour moi, le conseil de guerre. Mais quels juges m'eussent condamné ? Et puis, pensai-je seulement à cela ? Enlever cet homme à la mort était une autre sorte de consigne, c'était un devoir.

— Le commandant Rivière ! fit Louise... Mais n'est-il pas compromis dans ce complot de Philadelphes dont on parle tout bas, et n'est-il point de ces officiers qui reconnaissent pour chef le colonel Oudet ?

— Je ne sais quelle œuvre poursuit en secret Claude Rivière, et je veux l'ignorer. Je l'aime, je l'admire, je le plains et je le sers.

— Et ce malheureux proscrit pense, dites-vous, à son bonheur perdu ?

— Lui ? Il tomberait avec joie sous les balles pour échapper à la torture de tous les jours que lui cause le souvenir de cette femme adorée.

— Et, elle, où est-elle ? ‘ demanda Louise.

— Chez M^{lle} de la Rigaudie !

— Elle habite là, près de vous ?

— Oui.

— Et que fait-elle.

— Pauvre femme : elle pense, elle pleure.

— Elle souffre ?

— Elle expie !

— En vérité, dit la petite comtesse avec un mélancolique et indulgent sourire, qui contrastait avec l'expression habituellement, rieuse de ses lèvres, en vérité, on a tout à gagner à demeurer une honnête femme, et ne serait-ce point par devoir que ce serait par égoïsme !

Elle regarda tout à coup Solignac bien en face, avec un petit air résolu et charmant :

— Colonel, dit-elle, vous avez arraché votre compagnon d'armes à la prison ! Que diriez-vous si je le rendais à la liberté ?

Solignac s'inclina doucement, en ayant l'air de répondre : L'entreprise est difficile.

— À la liberté et à la vie ! reprit Louise.

— Je répondrais que je savais depuis longtemps, comtesse, que vous êtes une bonne fée ! Mais les jugements de conseil de guerre bravent malheureusement les coups de baguette.

— Le commandant Rivière est-il condamné ?

— Pas encore. Hélas ! le jugement par contumace sera rendu dès qu'on aura définitivement renoncé à se saisir de la personne du commandant.

— De quoi est-il accusé ?

— De complot contre la sûreté de l'État, contre l'empire et l'empereur !

— Le malheureux ! ah ! le malheureux ! fit Louise de Farges.

Elle se recueillit un moment :

— Pendant que vous parliez, colonel, dit-elle, je bâtissais, moi, un projet dans ma petite tête. Vous savez que nous sommes toutes un peu folles. Et je me disais que ce serait charmant de réunir ces deux êtres séparés... lui et elle...

— Rivière et Thérèse ?

— Elle s'appelle Thérèse ? Oui, Rivière et Thérèse, ne fût-ce que pour montrer à ce marquis d'Olon...

— Oh ! interrompit Solignac, qu'il soit tué par Rivière ou par moi, celui-là est un homme mort !

— Vous dites cela avec un sang-froid qui donnerait très facilement le frisson, colonel !

— Ne parlons plus de cet homme. Parlons de Rivière. Eh bien, oui, votre projet est bon, il est admirable, il est touchant, il est, en un mot, digne de vous, madame. Mais comment le réaliser ?

— Nous sommes aujourd'hui le 25 octobre, colonel. Depuis dix jours l'empereur a quille Vienne ; la ratification de la paix a eu lieu le 20, et demain — vous voyez que je suis bien informée — demain Sa Majesté arrivera à Fontainebleau... Vous êtes très-aimé de l'empereur. Le colonel de Bercheny est un de ceux qu'il regarde comme un de ses soldats favoris ; et il faut bien qu'il ait pour vous la plus profonde tendresse, mon cher colonel, pour qu'il vous permette et vos tenues ultra-réglementaires et vos musiques de virtuoses...

Solignac souriait tout en se sentant profondément ému par l'espérance encore vague que Louise lui donnait de sauver Claude Rivière.

— Pourquoi, reprit-elle, lorsque l'empereur sera à Paris, ne demanderiez-vous pas, vous, la grâce du commandant ?

— Moi ?

— L'empereur ne refusera pas à un héros la grâce d'un brave soldat.

— L'empereur est inflexible sur la discipline. Il ne comprendrait pas que je vinsse implorer une dérogation à notre Code militaire, terrible, mais nécessaire ! D'ailleurs, n'ai-je pas déjà, lorsque le commandant fut mis à la retraite, vainement essayé de désarmer la sévérité du ministre ? Je ne puis rien pour mon frère d'armes, je n'ai rien pu que risquer ma vie pour lui rendre la liberté.

— C'est juste, fit Louise de Farges, il n'y a pas à espérer que vous puissiez fléchir Sa Majesté.

Elle hocha la tête un moment, puis, souriante :

— Mais ce que vous ne pouvez obtenir, colonel, un autre pourrait peut-être...

— Un autre ? Personne heureusement n'est dans la confiance !

— Personne ! En vérité ? Et moi ? dit la comtesse.

— Vous ?

— L'empereur qui m'a laissée parfois prendre quelques libertés, peu fréquentes, avec lui, accorderait peut-être à une femme ce qu'il refuserait à un soldat... Et puis, il me semble que je serais éloquente, persuasive ! En plaidant pour le commandant Rivière, je croirais plaider pour...

— Pour qui ? demanda Solignac en voyant que Louise s'arrêtait.

Elle ne répondit pas, mais d'un air décidé :

— Voyons, demanda-t-elle, qu'en pensez-vous, colonel ?

— Je pense que vous êtes la plus dévouée comme la plus charmante des femmes...

— Oh ! cela, colonel, M. de Saint-Clair le dirait presque aussi bien que vous !

— Je pense que mon dévouement le plus profond ne vous fût-il pas acquis à jamais depuis bien longtemps, qu'il le serait dès à présent pour cette seule pensée que vous avez aujourd'hui de sauver mon frère d'armes !

— À la bonne heure ! J'aime mieux cela qu'un madrigal !
Ainsi, vous me conseillez de parler à l'empereur ?

— Oui, mais, croyez-le bien, madame, dussiez-vous obtenir une grâce, que le commandant Rivière ne l'accepterait pas !

— Oui-dà ! fit Mlle de Farges. C'est donc un Spartiate ?

— À peu près.

— Et que nous importe qu'il accepte ou refuse sa grâce lorsque l'empereur l'aura donnée ? Votre Lacédémonien n'aura point de prétention, je pense, de réclamer malgré tout le peloton d'exécution. Et puis, mari trahi, il a soif de la mort... En retrouvant celle qu'il a aimée...

— Il lui a pardonné, mais il ne la reverra jamais... Tout à l'heure je vous laissais faire ce beau rêve de les réunir... Rêve irréalisable !

— Mais, en vérité, il n'a donc plus rien d'humain en lui, votre commandant Rivière ? Il n'aime donc plus rien ?

— Il aime deux choses qui, pour lui, n'en font qu'une, la liberté et la France !

— Qu'il vive donc pour la France, et aussi, tenez, voilà ce qui lui fera accepter cette grâce, qu'il vive pour cette haine qu'il doit porter au marquis d'Olon. Allons, colonel, je verrai l'empereur, je lui parlerai, je le séduirai, et j'aurai la grâce du commandant Rivière qui pourra, s'il le veut, assouvir ensuite sa vengeance ! Qu'il se mesure avec le marquis d'Olon, je ne m'y oppose guère ; ce que je ne veux pas, c'est que vous, colonel, vous risquiez contre cet Italien une vie glorieuse et dont il a fallu demander la grâce non pas à Napoléon, mais à quelqu'un qui est plus puissant que l'empereur et qui nous l'a accordée : — à Dieu !

— Vous ne voulez pas que je risque ma vie contre celui dont vous parlez ? demanda Solignac.

— Non, certes non !

— Et pourquoi ?

Il attendait la réponse avec une angoisse qui lui serrait le cœur. Il éprouvait une douleur aiguë, mais qui cependant avait son charme.

— Pourquoi ? répéta Louise de Farges, baissant la voix, émue à son tour et essayant de conserver le ton de légère causerie qu'elle avait eu jusqu'alors. Mais parce que vous êtes à peine guéri... parce que... un duel... une lutte... maintenant... parce que le docteur Dupuytren...

Elle s'arrêta comme tout à l'heure et regarda lentement, longuement, Solignac ; ses yeux noirs plongeaient dans les yeux bleus du colonel et, instinctivement, ses mains, ses jolies mains allaient, comme attirées, vers les mains tendues du jeune homme.

— Non, disait-il tout bas de sa voix caressante et mâle, non, ce n'est pas pour cela, n'est-ce pas ? Non, ce n'est point par pitié, ce n'est pas parce que ma vie est suspendue comme par un fil à cette blessure toujours mortelle, non, ce n'est pas pour cela, Louise, que vous tenez à ce que je vive ! C'est parce que vous savez bien, dites-le-moi, que cette vie est à vous, qu'elle vous appartient tout entière, que je voudrais la donner sur un signe de cette main que je tiens là ; c'est parce que vous savez que je veux vivre pour vous, que je suis à vous et que je vous aime !

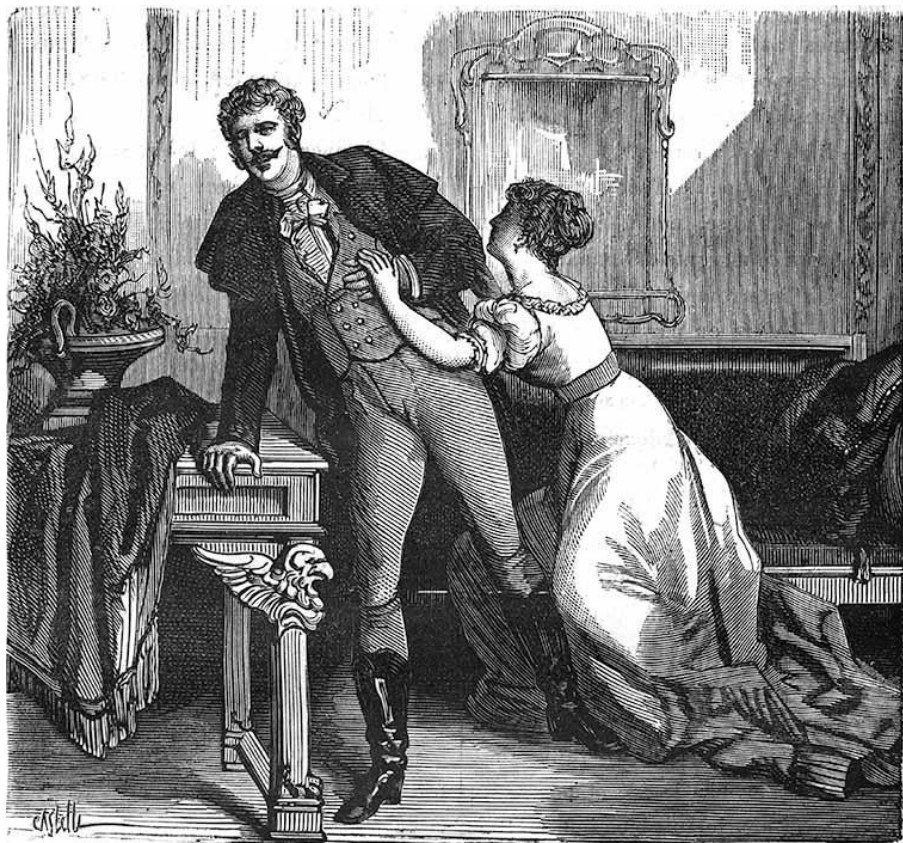
À mesure qu'il parlait, Louise, dont le visage souriait d'ordinaire, devint sérieuse, pâle, et, sans dire un mot, laissa, comme alanguie, comme succombant sous le poids d'une émotion profonde, tomber sa tête sur l'épaule de Solignac.

Et lui, silencieux, tenant toujours les mains de la comtesse, approcha doucement ses lèvres des paupières baissées de Louise, et embrassa lentement ses beaux yeux, tandis qu'il lui semblait qu'une voix mourante murmurait ces mots tant de fois entendus jadis, aux heures d'aventures, mais qu'il croyait comprendre pour la première fois :

— Je t'aime !

L'épreuve était trop forte pour ce pauvre cœur matériellement brisé. Solignac poussa tout à coup un cri étouffé, se releva brusquement et s'appuya, chancelant, contre un meuble.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ? s'écria Louise, effrayée.



Rien, fit-il. Le bonheur fait mal aussi !

— Rien, fit-il. Le bonheur fait mal aussi !

Il essayait de sourire, il était très pâle.

— C'est le cœur... Vous avez raison, Louise, ma vie tient à un souffle et je dois en être avare... Ah ! que je suis heureux pourtant !...

Il avait repris une des mains de la comtesse et la serrait.

— Je veux partir, dit-il. Un peu de repos et cette douleur se dissipera ! Ah ! la bonne douleur, la chère douleur !

Elle voulut le retenir. Mais Solignac éprouvait l'âpre désir d'être seul pour dissimuler sa souffrance physique et pour savourer la joie de son âme.

— Et si vous chancelez en chemin ? dit-elle.

— Allons donc ! fit-il. On ne meurt pas de joie !

Il mit tout son amour dans un dernier baiser sur les mains tendues de Louise et il partit lui jetant, non plus un mol d'amour, mais le nom de son ami :

— Rivière ! Songez à lui !

— Je vous le jure, dit Louise.

Et dans ce serment il y avait comme ce sous-entendu enivrante : « Je vous jure que je vous aime ! »

Solignac croyait qu'il allait devenir fou. Il étouffait d'ailleurs. Le sang battait plus pressé dans sa poitrine. En l'apercevant, Castoret, qui savait d'où venait son colonel, lui demanda, en le voyant si troublé :

— Qu'y a-t-il donc ? Un malheur ?

— Non, au contraire !

— Un bonheur ?

— Et le plus grand de ma vie !

Martial, qui devinait, caressa doucement le plomb de sa moustache. « — Catisson aussi m'a dit qu'elle m'aimait, » songea-t-il. Et pendant que Solignac, jetant bas son vêtement, demeurait assis dans un fauteuil, les deux mains posées à plat contre son côté gauche comme pour empêcher son cœur de battre et de se briser :

— Ces satanées femmes tout de même ! pensait le hussard. Il faut toujours qu'elles causent du tintoin aux hommes. Mauvaises, elles vous enragent. Bonnes, elles vous donnent des palpitations et des inquiétudes. Ah ! *fé dé Di* ! la jolie invention, sans doute, mais la drôle d'invention !



La comtesse de Farges était parfaitement renseignée lorsqu'elle annonçait la rentrée prochaine de l'empereur à Paris. Napoléon arrivait à Fontainebleau le 26 octobre et s'y installait avec toute la cour. Un moment la petite comtesse fut tentée d'aller jusque-là demander à César ce qui appartenait à César : le droit de grâce. Mais elle avait été informée que Napoléon s'occupait surtout là-bas d'affaires politiques, causant longuement avec Cambacérès, si bien que l'impératrice Joséphine elle-même avait été frappée de la froideur de son mari. Pourquoi l'empereur se montrait-il, après une campagne heureuse, presque sombre, vaguement inquiet ? On l'ignorait.

— Ce qui est certain, pensait Louise, c'est qu'il me sera plus facile d'obtenir aux Tuileries qu'à Fontainebleau la grâce du commandant Rivière.

Il n'y avait pas, au surplus, péril en la demeure. Claude Rivière vivait dans son asile sans que la police se doutât qu'elle avait là, si près, un homme accusé de complot contre la sûreté de l'État. Le commandant n'était pas le seul, à la même heure, qui échappât ainsi aux agents de Fouché, et il y avait, dans un autre coin de Paris, un général proscrit caché depuis de longs mois au fond d'un ancien cloître. De celui-là, Victor Hugo, dont il fut le parrain, nous a conté l'histoire. Il s'appelait Lahorie¹³⁶ et son refuge avait nom les *Feuillantines*.

Claude Rivière le connaissait. Lahorie, comme Guidal, comme Malet, comme Oudet, comme Rivière, voulait rendre la liberté à son pays. Tous ces soldats avaient d'avance sacrifié leur vie. Le commandant attendait maintenant, avec une impatience fiévreuse, le signal que devait donner Bernard Thévenot. « À bientôt, » avait dit *Varus*, et Claude éprouvait l'angoisse profonde de l'heure qui précède la lutte. Il était ému, non de

¹³⁶ Victor Fanneau de La Horie (1766-1812), fusillé devant le mur de Grenelle (note 39, page 49). Amant de Sophie Hugo, mère de Victor, il n'est pas impossible que Victor de La Horie, parrain de Victor Hugo soit en fait son père.

crainte, mais à l'idée seule que l'affranchissement allait venir. Et cette émotion, cette angoisse, duraient depuis des semaines sans que Rivière entendît la voix d'un compagnon d'espoir lui crier : En avant !

Les jours passaient, puis les semaines, et Rivière demeurait l'oreille aux écoutes, pour ainsi dire, et comme oublié.

Napoléon se disposait pourtant à revenir à Paris. Novembre était là, brumeux et déjà froid. Qu'attendait-on ? Que se passait-il ? La police avait-elle trouvé la trace du complot ? Autant d'interrogations sinistres que s'adressait Claude Rivière. Autant de questions sans réponses.

L'arrivée de Napoléon avait été le signal de fêtes particulières. Chacun des grands dignitaires de l'Empire tenait à donner l'hospitalité de quelques heures au vainqueur de Wagram. Il avait été un moment question d'une fête grecque au Petit-Trianon, qu'habitait alors la princesse Pauline Borghèse. C'était dans l'espèce de liberté d'une de ces soirées que Louise de Farges voulait surprendre l'empereur. Mais la fête antique fut contremandée.

— J'attendrai, dit Louise à Solignac.

Elle n'attendit pas longtemps. Le prince de Neuchâtel¹³⁷ convia bientôt l'empereur, l'impératrice et la cour à une partie de chasse, suivie d'une représentation théâtrale, à Grosbois, la *Chypre* nouvelle qu'avait habitée le directeur Barras¹³⁸.

La comtesse de Farges était invitée ainsi que le colonel de Solignac qui, pour la première fois depuis sa blessure, revêtit l'uniforme élégant des hussards de Bercheny. Lorsqu'après le repas l'empereur entra, l'air ennuyé et maussade, donnant le bras à Joséphine, dans la salle où Berthier avait fait dresser le théâtre, le premier visage qu'il aperçut fut celui de Solignac.

¹³⁷ Louis-Alexandre Berthier, prince de Neuchâtel et prince de Wagram (1753-1815), maréchal d'Empire, mort en juin 1815, avant la bataille de Waterloo.

¹³⁸ Le château de Grosbois, situé à Boissy-Saint-Léger, à vingt kilomètres au sud-est de Paris, est demeuré longtemps dans la famille Berthier de Wagram.

Napoléon était évidemment soucieux ; mais la vue de son *beau colonel*, qu'il avait failli perdre, amena un pâle sourire sur son visage jaune et cireux.

— Ah ! dit-il, c'est vous, colonel ? Eh bien, invulnérable sur le Danube ou le Rhin, vous voulez donc expirer sur les bords de la Seine ?

— J'aurais fort regretté d'être mort pour une autre cause que la vôtre et celle de la France !

L'empereur sourit : la réponse lui plaisait.

— Vous êtes encore bien pâle, colonel ?

— Je suis à peine rétabli.

— Voulez-vous que je vous envoie Corvisart ?

— Je remercie Votre Majesté, sire. Le meilleur docteur, aujourd'hui, c'est le temps.

— Bref, soignez-vous ; nous avons encore des carrés à enfoncer ensemble, et souvenez-vous que je n'ai pas un de mes officiers qui me soit plus cher que vous, dit l'empereur.

Et il passa.

Parmi les officiers et les dignitaires qui avaient entendu, les uns parurent dépités, les autres entourèrent Solignac avec une affectation de protestations nouvelles.

Napoléon et Joséphine prirent place devant le théâtre, entourés des princes, des princesses, de l'état-major des officiers supérieurs, maréchaux d'hier ou rois en perspective. Les dames d'honneur avaient, par extraordinaire, l'air assez froid avec l'impératrice.

M^{me} de Farges, assise non loin de l'empereur, avait déjà obtenu de lui le sourire et le salut particulièrement aimable qu'il ne refusait jamais à la comtesse Louise. Mais un sourire, c'était peu de chose lorsqu'il s'agissait de la vie d'un homme.

— Allons, se dit la comtesse, attendons la fin de la pièce, et comptons sur Brunet !

L'acteur Brunet¹³⁹, ce type merveilleux de bêtise, demeuré légendaire avec le type de Jocrisse, qu'il créa¹⁴⁰, — Brunet allait jouer la bouffonnerie du vaudevilliste Aude, *Cadet-Roussel, professeur de déclamation*¹⁴¹. M. de Saint-Cyr¹⁴², le chambellan, avait fait lui-même choix de la pièce où M^{lle} Flore¹⁴³, alors fluette et charmante, donnait la répliqué à Brunet.

Le théâtre improvise chez Berthier était petit, et les acteurs se trouvaient en quelque sorte face à face avec les spectateurs : Brunet devant Napoléon. En étendant le bras à demi, Cadet-Roussel eût pu toucher César. L'empereur était soucieux. Il fallait déployer deux fois plus de talent que sur la scène des Variétés pour l'amuser de si près.

— Pourvu que Brunet le divertisse ! pensait Louise.

La pièce commença. Flore jouait, toute seule, la première scène, et la pauvre fille, très intimidée, tremblait.

— Elle est gentille, dit Joséphine à l'empereur.

— Oui, fit-il du ton d'un homme dont la pensée est bien loin.

Et au bout d'un moment :

— Brunet ne vient donc pas ? dit-il presque à haute voix.

Il aimait Brunet. C'était son bouffon. Le comédien entendit le mot dans la coulisse. Le voilà se hâtant, entrant brusquement, se cognant au *portant*, y accrochant un plat à barbe et

¹³⁹ Brunet (Jean-Joseph Mira, 1766-1853) ; acteur comique ayant eu une grande popularité.

¹⁴⁰ Louis-Archambault Dorvigny (1742-1812), *Le Désespoir de Jocrisse*, comédie-folie en deux actes et en prose, théâtre Montansier, 1792. C'est en hommage à Mademoiselle Montansier, née Marguerite Brunet (1730-1820) que Jean-Joseph Mira prit le pseudonyme de Brunet.

¹⁴¹ *Cadet Roussel, Professeur de déclamation, ou l'école tragique*, comédie en un acte créée au théâtre Montansier-Variétés en août 1798. Joseph Aude (1755-1841), a écrit plusieurs pièces ayant Cadet Roussel comme titre et personnage

¹⁴² Jacques-Antoine Révéroni, baron de Saint-Cyr (1767 1829), militaire lettré.

¹⁴³ Mademoiselle Flore (1790-1853), comédienne de vaudeville est la fille d'un machiniste et d'une habilleuse employés tous deux au théâtre Montansier. Cet agréable théâtre versaillais, face à l'entrée du château, est toujours très actif de nos jours.

une boîte à poudre qu'il portait, et, au moment où il se baissait pour ramasser les *accessoires*, laissant tomber son large chapeau de Cadet-Roussel, qui alla bondir sur les genoux de Cambacérès.

L'archichancelier eut un mouvement de mauvaise humeur et rejeta vivement sur le théâtre le chapeau qui frappa en plein visage un comédien du nom d'Hugot.

Mais quoi ! l'empereur avait ri. L'incident lui plaisait mieux que la pièce.

— La belle humeur est revenue, songeait Louise de Farges. Allons, je réussirai !

Tout le monde riait au surplus, puisque l'empereur était content. Cambacérès seul demeurerait maussade :

— On aurait dû choisir une autre pièce, dit-il d'un air grognon à Regnault de Saint-Jean-d'Angély¹⁴⁴.

— Et pourquoi ? Celle-ci plaît à l'empereur !

La pièce continuait. Tout à coup un mot inattendu, un mot stupéfiant retentit sur le théâtre : le mot *divorce*.

Un divorce ? C'était un des personnages du vaudeville, le père Blanchet, qui parlait à Cadet-Roussel d'un divorce possible avec Manon, sa femme¹⁴⁵...

Un divorce ! Et Brunet, en Cadet-Roussel, de répondre aussitôt¹⁴⁶ :

« Est-ce que vous croyez que c'est pour le plaisir que je me suis marié ? Non, c'est pour le solide ; c'est pour ne pas laisser finir la perpétuité de ma race, pour me voir renaître en moi-même et avoir des successeurs¹⁴⁷... »

¹⁴⁴ Auguste Regnaud, comte de Saint-Jean d'Angély (1794-1870), maréchal.

¹⁴⁵ Début de la scène IX : « BLANCHET PÈRE. Oui, appelle du monde pour défendre un garnement contre son père ; va-t-en écouter les voisins. Ce n'est pas l'histoire de la déclamation qui attire ici ce débauché, c'est ton divorce qu'il voudrait, tout le quartier m'en a instruit. »

¹⁴⁶ Aussitôt, n'exagérons rien, nous voilà scène XI mais ce sont de courtes scènes.

¹⁴⁷ Le texte de pièce indique fautivement *prédécesseurs*.

Louise de Farges, qui écoulait Brunel, fut stupéfaite de l'effet produit par cette phrase. Un vent glacé sembla passer brusquement sur l'auditoire. Les visages s'allongeaient ou se fronçaient. L'impératrice avait caché derrière son éventail sa figure horriblement pâle. L'empereur avait l'air farouche. Il y avait de la stupeur dans toute cette salle. Berthier était consterné. Cambacérès seul laissait paraître une espèce de fantôme de sourire ironique, comme s'il eût été vengé de la ridicule affaire du chapeau.

Et la petite comtesse, dont les yeux avaient rencontré le regard de Solignac, semblait lui dire :

— Que signifie cette consternation ?

Pendant ce temps, M. de Saint-Cyr courait au régisseur :

— Est-il encore question de divorce dans votre maudite pièce ?

— Mais le divorce fait le fond même de ce vaudeville !

— Ah ! maladroit que je suis ! coupez ! coupez ! qu'on ne parle plus de divorce !...

Louise sut bientôt, lorsque la toile eut été baissée, pourquoi l'empereur avait paru si mécontent et Joséphine si malheureuse. Il était question de divorce entre eux, et le prétexte donné par Napoléon était précisément ce besoin de *successeurs* dont venait de parler si malencontreusement Brunet.

— Napoléon doit être furieux, se disait la comtesse. Est-il bien habile ou seulement prudent de lui parler aujourd'hui, ici même, du commandant Rivière ?

Elle hésitait maintenant ; puis une secrète confiance, la hâte qu'elle avait de dire à Solignac : Votre frère d'armes est sauvé, lui fit risquer l'aventure.

L'empereur s'était retiré dans un des salons du prince de Neufchâtel, ne voulant pas, sans doute, disparaître après le détestable effet produit sur l'auditoire par une telle comédie.

Assis sur un canapé, il causait, donnant à son visage évidemment contracté une expression de calme factice.

Joséphine était près de lui. Elle ne savait rien encore des projets de l'empereur ; elle se contentait de les redouter. Napoléon retrouva un sourire d'assez bon aloi, lorsqu'il aperçut Louise de Farges qui, troublée, presque tremblante, s'avancait vers lui, d'ailleurs charmante avec son manteau, ses aigrettes, sa toque à trois plumes blanches posée sur ses cheveux blonds, sa longue robe brochée et qui laissait apercevoir à peine, sur le devant, le bout furtif d'un soulier de satin blanc.

L'empereur eut, malgré sa mauvaise humeur, un mol agréable pour sa « petite comtesse ».

Il aimait assez volontiers à se mêler des affaires d'autrui, et sa parole brutale allait alors droit au but sans ambages.

— Eh bien, comtesse, dit-il, le veuvage ne vous pèse donc point ? Mon armée ne compte donc pas assez de beaux officiers qui seraient tout heureux de se disputer votre main ?

Louise était extrêmement pâle et elle essayait vainement de sourire.

— Vous savez quelle est ma manière de voir, reprit l'empereur. Je n'aime pas qu'une jolie femme comme vous ne dote pas quelque mari de beaux enfants bien portants et utiles à l'État.

Maintenant la petite comtesse était rouge, les jolis ourlets de ses oreilles prenaient le ton de la cerise ; et c'était Joséphine qui devenait livide, tandis que Napoléon continuait :

— Une femme qui n'a point d'enfants me fait un peu l'effet d'un soldat qui déserte.

Peut-être ne se rendait-il pas compte des blessures cruelles qu'il faisait ainsi à l'impératrice.

— Enfin, pour me résumer, comtesse, mariez-vous !

— Est-ce là un ordre, sire ?

— C'est un conseil !

— Votre Majesté est trop bonne. Et si elle le permettait...

Louise s'arrêta ; elle sentait ses veines battre ; ses poignets comme si elle eût eu la fièvre.

— Eh bien ! demanda l'empereur... vous voulez dire ?

— Je voulais, sire, vous demander une grâce !

— Vous ?

Il s'était levé et se promenait lentement, tandis que Louise le suivait.

— Je n'ai jamais rien sollicité de votre bonté, sire, mais cette fois, la prière que j'ose vous adresser est à la fois ardente, indiscreète et... et désespérée.

L'empereur fronça le sourcil :

— Voyons, de quoi s'agit-il ?

— D'un soldat, sire !

— D'un soldat ? fit Napoléon assez ironiquement.

Louise comprit sa pensée.

— Oui, sire, d'un vaillant soldat qui a bien servi son pays, mais qu'une passion trop farouche a entraîné loin de son devoir... Je vous demande pardon, moi, femme, de venir vous parler d'un homme dont le sort appartient à votre justice... Mais si votre rôle est d'être grand, sire, songez que le nôtre, à nous pauvres femmes, est d'être suppliantes... Vous avez l'habitude de la puissance, nous avons celle de la pitié... Pardonnez-moi, sire, et écoutez-moi !

L'empereur avait d'abord été tout disposé à répondre, par un geste, qu'il ne pouvait ou ne voulait rien entendre, mais l'accent de Louise le toucha. Et puis, la petite comtesse avait réellement un pouvoir particulier sur le maître du monde !

— Allons, parlez vite, dit-il. Qu'a-t-il fait, votre soldat ?

— Ce qu'il a fait, sire ? Je n'ose pas le dire.

— Alors il est inutile de m'en parler.

— Eh bien, il a conspiré...

— Ah bah ! fit l'empereur. Tant pis pour lui, en ce cas. Je n'aime pas les brouillons et les têtes à l'évent¹⁴⁸. Qu'est-ce qu'il est, votre conspirateur ? A-t-il un grade ?

¹⁴⁸ « Se dit d'une personne étourdie, à l'esprit léger. » (acad.)

— Oui, sire, il a porté les épaulettes de commandant.

— Et il les déshonore en prenant part à un complot ? Je parie que c'est encore un de ces gentilshommes que j'ai comblés de faveurs, à qui j'avais permis, à Marengo, de former un régiment de hussards à huit escadrons, et de porter, au lieu de la cocarde tricolore, les couleurs de leur uniforme : cocarde jaune et bleue ! J'ai été trop bon. Presque tous ces freluquets, Ségur, Piré, Flahaut ou Turenne exceptés, m'en ont récompensé en s'ameutant contre moi ! Je leur ai donné des grades, et ils m'ont rendu des injures ! Il est au moins comte ou marquis, votre commandant ?

— Non, sire ; le commandant dont je vous demande la grâce a conspiré parce qu'il est républicain !

Napoléon parut étonné.

— Vous fréquentez donc les Jacobins, maintenant ? dit-il.

— Je fais dans mon humble sphère ce que doit faire un souverain, sire, répondit avec une fermeté souriante la petite comtesse, je laisse venir à moi tous les gens de cœur !

— Oh ! je sais que vous avez de l'esprit !

— Et du dévouement pour vous, sire !

— Ce qui ne vous empêche pas de plaider pour mes ennemis !

— Je ne plaide pas, je supplie.

— Alors, dites le mot, c'est un Philadelphie, votre commandant ?

— Je n'en sais rien, sire, je sais que c'est un proscrit et un bon soldat.

— Un ami d'Oudet et de Malet ?

— Je l'ignore, mais un ami de son pays, sire, j'en suis certaine !

— Ah ! fit Napoléon avec humeur, vous mettez à le défendre une conviction bien étrange, madame ! Vous devez savoir pourtant que je n'aime pas les indisciplinés !

— Cela, je le sais, oui, sire, mais laissez-moi vous dire, et pardonnez-moi de vous le dire, que la clémence est une vertu qui désarme même la haine, laissez-moi vous murmurer, comme une prière, que la vie d'un malheureux homme caché dans un coin obscur de Paris n'importe pas à votre sûreté et ternirait — encore une fois pardon, sire — votre gloire présente... Ne voyez dans ma supplication que la preuve d'une admiration profonde et d'une fidélité absolue, et accordez à une femme qui n'a jamais rien sollicité de vous la grâce d'un homme qui, pardonné par Votre Majesté, a le cœur assez droit — est-il le besoin de le dire ? — pour ne plus rien entreprendre contre elle !

— Vous avez vu jouer *Cinna*, fit l'empereur. La clémence d'Auguste !

— Eh ! bien, oui, sire, dit Louise, en essayant de sourire. Écoutez Corneille, si vous ne m'écoutez pas, moi !

— Le fait est que ses pièces valent mieux que celles de Brunet, murmura Napoléon.

Il demeura un instant silencieux.

— Votre commandant est en sûreté ? dit-il.

— Oui, sire !

— Et vous connaissez sa retraite ?

— Non..., je vous jure que non...

— Et moi, je crois bien deviner son nom. Le duc d'Otrante me tenait au courant des événements parisiens, et de Schoenbrunn je suivais tout ce qui se passait ici. C'est du commandant Rivière qu'il s'agit ?

— Oui, sire, répondit nettement Louise.

— Un homme brave, en effet. Le diable soit de leurs idées de l'an II ! Est-ce que tout n'a pas changé depuis quinze ans ? Mais j'aime mieux, après tout, un Jacobin révolté qu'un royaliste comblé et mécontent ! Venez demain aux Tuileries, comtesse, je verrai.

— Ah ! sire !

L'empereur arrêta sur les lèvres de Louise les remerciements et les effusions.

— Oh ! rien n'est fait, dit-il avec son geste bref.

— Si Votre Majesté ne consulte qu'elle-même, tout se fera, répondit la comtesse.

— Fine mouche ! dit l'empereur.

Solignac fut enchanté lorsque madame de Farges lui apprit le résultat et les incidents de l'entretien. Il ne doutait pas du pardon final. Il regardait déjà le commandant comme sauvé.

Louise de Farges avait eu la bonne fortune d'arriver à son heure et de parler à l'empereur au moment où une preuve publique de magnanimité pouvait n'être pas inutile à l'empire. Napoléon n'ignorait pas l'effet déplorable qu'avait produit dans l'armée la mort dramatique et mystérieuse du colonel Oudet. Il voulait en effacer le souvenir, et il trouvait là tout justement l'occasion de paraître clément et de faire grâce. Claude Rivière était fort aimé, déjà plus connu et plus apprécié que ne le comportait son grade. Le politique corse, qui cachait l'habileté en même temps que les fureurs méridionales sous le manteau de César, saisit le prétexte que lui offrait la petite comtesse de rendre la vie à un ennemi.

Il remit le lendemain à Louise de Farges la grâce du commandant Rivière.

— Je ne lui demande qu'une chose, dit-il, c'est de se faire oublier.

— Et s'il demande à son tour le droit de lutter pour son pays ?

— Nous verrons, répondit l'empereur.

Solignac était ivre de joie. Il appelait Louise « sa bonne fée ». Il se rendit rue Neuve Saint-Jean, dans la petite maison du chantier, en plein jour, et y frappa allègrement, comme un porteur de bonne nouvelle. Une double pensée traversa alors le cerveau de Claude Rivière : il crut tout d'abord qu'on venait l'arrêter, puis il se dit que l'heure sonnait enfin de la lutte pour

le droit. Il ouvrit, se demandant s'il allait se trouver face à face avec le danger ou avec le devoir ; il se trouvait devant la clémence.

Le commandant devint horriblement pâle lorsque Solignac lui eut appris que, de par la volonté de l'empereur, la liberté lui était rendue.

— Libre, moi ! dit-il. Libre par lui ! Je refuse.

Ce furent ses premiers mots, prononcés avec fermeté, comme si le pardon de César était une insulte.

— Ai-je sollicité de lui autre chose que la lutte à ciel ouvert et des juges ?

— Certes non, dit Solignac. Mais pouvez-vous refuser le droit d'aller, de venir, de respirer, de revoir ceux qui vous aiment... (il baissa la voix), de châtier ceux qui vous ont trahi ?

L'œil noir et triste de Rivière devint tout à coup farouche, et il lui sembla qu'il venait de voir passer la silhouette du marquis d'Olona.

Il secoua brusquement la tête :

— Puis-je recevoir une grâce de l'homme que je hais ?

— Vous demande-t-il une abdication, une apostasie, une lâcheté ! Met-il une condition à votre salut ? Non. Soyez donc libre, Rivière, et reprenez-vous à vivre ! La vie a tant de devoirs, de mâles tristesses et d'épreuves qui doivent tenter une âme haute !

— Et quand mes compagnons viendront me dire de combattre l'empereur qui me rend aujourd'hui la liberté, que leur répondrai-je ?

— Vous interrogerez votre conscience et lui obéirez !

— Ma conscience m'ordonne de refuser la liberté d'une telle main !

Au moment où il allait répondre, Solignac entendit frapper doucement à la porte du logis : les coups étaient discrets, timides, presque peureux.

— Qui vient là ? dit le colonel.

— Mon père, sans doute ; je reconnais ses façons d'avertir.

C'était en effet le vieux père Jean. Il embrassa son fils ; il salua le colonel, il tira des grandes poches de son habit bleu des tablettes de chocolat et les posa sur une table :

— Tiens, mon garçon, voici pour toi, dit-il. C'est excellent. Tu aimais beaucoup ça quand tu étais petit. J'avais une hâte de te voir aujourd'hui !... Tu ne sais pas ? C'est l'anniversaire de la mort de la petite sœur ! Notre Jeannette ! si jolie ! Elle te ressemblait un peu... en petit, tu conçois... Ah ! Dieu de Dieu, ce n'est pas elle qui se serait laissé entraîner dans des satanés complots qui... que... Oui, je n'en parle pas ! Ce sont tes affaires ! Mais c'est tout de même bien dur pour un pauvre vieux, d'aller voir son enfant en cachette, comme s'il était prisonnier !

Solignac s'était dit, au moment où le bonhomme était entré, que le père pourrait peut-être décider le fils à accepter la liberté offerte.

— Comment, prisonnier ? fit-il gaiement. Que parlez-vous de prisonnier, monsieur Rivière ? Il n'y a plus de prisonnier ici !

Claude laissa échapper un mouvement de mauvaise humeur que Solignac feignit de n'avoir pas aperçu, et le pauvre père Jean devint plus blanc que le col de sa chemise.

— Je n'ai pas bien entendu, colonel balbutia-t-il.

— Eh bien, monsieur Rivière, la nouvelle du jour est celle-ci : l'empereur a décidé que l'instruction commencée contre certain commandant arrêté se terminera par une ordonnance de non-lieu !

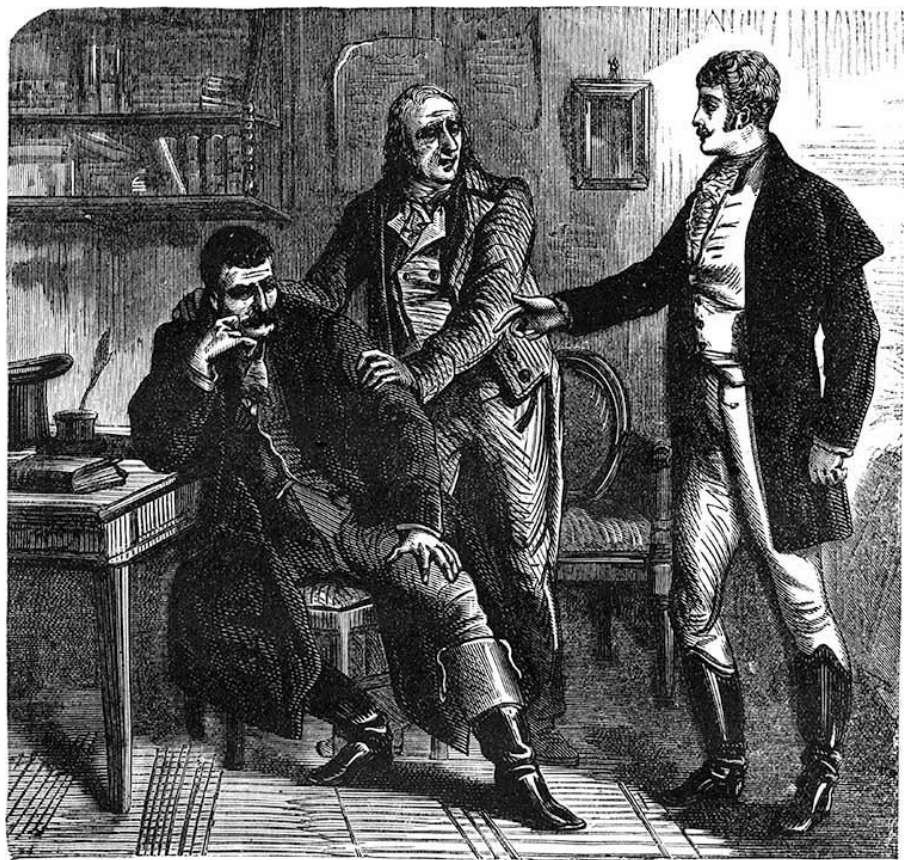
— De non-lieu ?... comment de non-lieu ? Qu'est-ce que cela signifie ? demanda l'ex-drapier. Cela veut-il dire qu'il y a de l'espoir ?

— Cela veut dire que le commandant Rivière est libre.

— Libre !... Tu es libre ? fit le père Jean en se tournant vers son fils. Est-ce vrai ? est-ce bien vrai ?... Ah ! les jambes ! je n'ai plus de jambes ? Une chaise, colonel... Merci. Je ne me sens plus, je suis une vieille patraque.

Il riait et pleurait.

— Libre ? Vraiment tu es libre !... Et tu ne me l'as pas tout de suite crié quand je suis entré ? Pourquoi ?... Libre ! Alors viens-nous-en ! On étouffe ici ! Viens, viens donc ! Ah ! têtebleu ! voilà les jambes qui repoussent ! Viens, Claude, viens ! Je ferais cent lieues pour sortir d'ici !



Le commandant est libre, ajouta Solignac

— Le commandant est libre, ajouta Solignac, mais il refuse d'accepter cette liberté de la main de l'empereur !

— Il refuse ? Comment il refuse ? Mais tu es donc fou, mon garçon ? Quoi ! l'on te dit que c'est fini, qu'il n'y a plus ni juges ni bourreaux à craindre, et tu voudrais...

— Vous ne comprendriez pas ce que je veux, dit Claude.

— Oui-dà ! fit le bonhomme. Oui, parlons-en. Je suis si bête ! Tu veux faire le Caton et te draper dans ta dignité ? Sais-tu ce que c'est, ça ? Eh bien, c'est méchant, voilà tout. C'est une façon de donner quelque chose comme des coups de couteau à ton pauvre diable de père qui n'a rien à voir, lui, à tous tes rêves politiques... Refuser de me faire revivre ? Me refuser un peu de joie, à moi qui n'en ai pas eu tant, je pense ! Voilà bien ces grands esprits !... Mais tu ne sais donc pas que je me mine, mon pauvre cher Claude, et que si tu veux m'embrasser et m'aimer, tu n'as plus grand temps, mon enfant. Ça n'a l'air de ne me rien faire tout ce qui se passe ! Des arrestations, des évasions, des existences de taupes, dans des coins ! Mais ça m'use, ça me ronge, ça me tue, voilà ! Claude, voyons, mon cher Claude, j'ai toujours été un bon père pour toi, n'est-ce pas ? Eh bien, fais quelque chose pour moi. Reviens-moi ! Aime-moi ! J'ai besoin de ta présence, vois-tu, comme tu avais besoin du lait de ma pauvre Suzette, ta mère, quand tu étais petit ! Ne me désole pas, ne me chagrine pas, ne me tue pas ! Si l'on te fait grâce, accepte... pour moi !

— Vous ne savez pas ce que vous me demandez, mon père !

— Je sais, eh ! parbleu, je sais que je te demande un sacrifice. Mais, dame ! j'en ai bien fait aussi pour toi quand tu venais de naître !... Eh bien, oui, je suis un usurier qui te réclame sa dette. J'en ai bien le droit, dis ? Claude, mon bon, mon grand et cher Claude, voyons, écoute-moi : sortons, sortons d'ici ! J'ai soif de te savoir libre !

— Eh bien, soit, dit le commandant. Mais dites bien, colonel, à celui qui a fait grâce, dites-lui que cette liberté, je ne l'accepte pas, je la reprends, et que, si j'obéis à la prière de mon père, je tiendrai le serment prêté à mes amis !

— Quel serment ? fit Jean Rivière.

Solignac poussa le bonhomme dans les bras du commandant.

— Allons, se dit-il, qu'il cède aujourd'hui en se réservant de combattre demain, peu importe, voilà Claude Rivière libre, et une fois libre, il a pour lui deux causes de salut : la haine d'Agostino et l'amour de Thérèse.

VII — Le passage de la reine de Hongrie

Sa première heure de liberté, Claude l'employa à essayer de retrouver dans Paris ceux des hommes qui étaient comme lui à la tête d'un complot ; mais ni chez *Philopoemen*, au passage du Caire, ni chez *Harmodius*, il ne rencontra personne. Il trembla un moment que les malheureux ne fussent tombés entre les mains de Fouché. Impossible. Ne l'eût-il pas appris, même dans sa retraite ? Il y avait évidemment une autre cause à l'absence des officiers.

Claude se dit qu'après tout il en serait bientôt averti. L'important était de faire savoir à tous ses amis qu'il était libre maintenant. Il attendrait la nuit pour se rendre, cette fois, chez Bernard Thévenot, qui demeurait rue de Paradis-Poissonnière, derrière le couvent de Saint-Lazare.

Mais jusqu'à la nuit, que ferait le commandant ! Il avait déjeuné en compagnie de son père ; il avait pris ensuite un rendez-vous avec Solignac et, à l'heure dite il se trouvait au Palais-Royal où l'attendait le colonel. Tout en marchant, Claude Rivière remarqua que bien des visages devenaient tout à coup étonnés, en rencontrant le sien : des agents sans doute. À la hauteur du perron de la rue Vivienne, il aperçut ou crut apercevoir Pierre Hermann, celui qu'on appelait *Caton*, et il eut la velléité d'aller à lui. Mais l'officier avait passé, rapidement, si bien que Claude Rivière se demandait si cet homme était vraiment celui qu'il avait cru reconnaître.

Solignac avait son projet en donnant à Claude un rendez-vous. Il voulait l'emmener à l'hôtel de la Rigaudie.

— Pourquoi ? dit le commandant.

— Parce qu'il y a là une femme dont l'âme s'assombrit chaque jour et qu'une parole de vous peut rendre à la santé, à la vie !

— Thérèse est-elle donc malade ? demanda Rivière dont le visage bronzé se contracta et dont les lèvres devinrent pâles.

Solignac sentait bien, voyait certes, encore une fois, que quoiqu'il n'en parlât jamais, cet homme aimait toujours cette femme.

— Oui, la malheureuse est souffrante, dit-il ; et si je n'ai point pesé sur votre volonté en faisant valoir un tel argument, c'est que je voulais laisser à votre père tout le pouvoir de vous convaincre. Eh bien, celle à qui vous avez pardonné n'accepte point ce pardon, non qu'elle le dédaigne, hélas ! mais parce qu'elle ne s'en trouve pas digne !

Il se tut. Claude Rivière ne répondait point, mais Solignac vit deux grosses larmes, bientôt écrasées dans ses rouges conjonctives, rouler sur ses prunelles aux fibrilles saignantes, et il entendit deux mots s'échapper, avec un soupir, des lèvres blêmes de Claude :

— Pauvre Thérèse !

— Allons, dit tout à coup Rivière, menez-moi où vous voudrez, je vous suis !

Thérèse, abîmée d'ordinaire dans des contemplations sans fin et comme sans fond, tressaillit et fit un mouvement comme pour s'enfuir, lorsqu'on lui annonça que Claude était là, dans l'hôtel, libre, et qu'il demandait à la voir.

— Le mieux est de les laisser seuls ensemble, avait dit M^{lle} de la Rigaudie à Solignac. Votre bras, pour un tour de jardin, garnement ! Il fait un froid de loup, mais un peu de soleil, et j'ai besoin de grand air... oui, à cause de ma migraine ! Votre Paris est une puanteur !

Thérèse se demandait si elle rêvait ou si sa tête se perdait. Claude ici ! Claude auprès d'elle ! Il la trouva toute tremblante.

— Je vous fais peur ? dit-il tristement.

Il la regardait avec une sorte d'effroi. La pauvre femme avait affreusement maigri ; cette belle statue grecque s'était émaciée comme ces figures gothiques des temples chrétiens. Ses yeux noirs, cernés et presque sans éclat, s'enfonçaient dans des orbites creuses. C'était le spectre du passé qui se dressait là, devant Claude Rivière, avec une séduction toujours puissante, mais malade. Et il ne pouvait s'empêcher de hocher la tête en se disant que peut-être fallait-il peu de chose pour que la beauté d'autrefois refleurît. Mais quoi, peu de chose ! Il fallait le bonheur.



J'ai pardonné pourtant ! songait Claude

— J'ai pardonné pourtant ! songait Claude.

Il mit, s'efforçant lui-même d'oublier, tout ce qu'il avait de mâle tendresse, de miséricorde et de bonté dans sa voix qui était, en quelque sorte, celle d'un père s'informant de la santé de son enfant. L'époux disparaissait. L'ami de toute une existence était là, plein de dévouement et d'affection.

Comment Thérèse avait-elle dédaigné tout cela ? À mesure qu'il parlait, le cœur de la jeune femme se gonflait davantage et elle avait honte d'elle-même, honte de l'erreur sinistre qui lui avait fait préférer au solide amour d'un tel homme la séduction fausse d'un bandit.

Et tandis que Claude lui demandait si elle souffrait, l'encourageait, la consolait, la réconfortait, elle murmurait intérieurement et comme pour elle-même, comme un reproche incessant, comme elle eût récité un *Miserere* lugubre : « Adultère ! adultère ! Misérable adultère ! »

Quelle épouvantable situation d'esprit ! La nouvelle de la mise en liberté de Claude lui avait à la fois causé une immense joie et une immense terreur : joie de le savoir délivré, terreur de le savoir si près d'elle. Elle n'osait pas le regarder en face. Elle baissait les yeux, elle avait envie de sangloter.

Claude sentait si bien qu'il lui causait une telle impression qu'il abrégéa l'entretien.

— Adieu, dit-il.

— Vous me quittez ?

Elle redoutait maintenant de le voir partir.

— Ne reviendrez-vous pas ? demanda-t-elle lentement, sur le ton de la prière.

— Si fait, Thérèse. À bientôt, et courage !

— Alors, demanda la pauvre femme, vous ne me méprisez pas trop ?

Elle attendait la réponse comme un condamné attend son arrêt.

— Je vous plains, dit Claude avec la profondeur d'accent que pouvait mettre un tel homme dans une telle parole.

Il s'arracha à elle plutôt qu'il ne la quitta. Il se sentait faiblir. Il avait besoin de se reconquérir lui-même, de se rendre compte de l'outrage et de la douleur pour ne pas céder à un sentiment de pitié qui l'envahissait et l'entraînait. La vue de Thérèse, maigre, pâle, alanguie, lui avait serré le cœur. Et puis il l'aimait, en dépit de tout, il l'aimait toujours ! Pauvre être humain, pénétré d'un sentiment unique, il appartenait à cette passion au point de se trouver lâche de ne pas l'avoir étouffée, et de jouir cependant de cette lâcheté qui lui permettait de garder en lui, comme un avare, le secret de cette affection.

Poussé par un désir ardent — l'âpre désir qu'on a de souffrir en fouillant les cendres encore chaudes du foyer éteint, — il éprouva la tentation de revoir le logis où il avait été si heureux autrefois, quand il ignorait tout, quand la trahison ne lui était pas connue, quand lui, qui aimait si profondément, il se croyait si fidèlement aimé.

Cet homme, qui faisait peu de cas de la vie, cet homme austère et résolu qui savait comment on regarde en face le danger, fit alors, avec une sorte de tremblement intérieur, le pèlerinage de cet appartement de la rue Montmartre, demeuré vide depuis la nuit où les agents de Fouché l'en avaient arraché.

C'était là qu'il avait vécu les plus belles heures de sa vie, là qu'il avait pressé dans ses bras cette Thérèse, là qu'il avait agité avec Thévenot et ses amis les destinées de la patrie ! C'était là qu'il avait serré la main de cet Agostino dont le nom lui faisait maintenant bondir le cœur !

Le commandant s'arrêta un moment sur le trottoir de la rue Montmartre qui faisait face à l'angle de la rue de la Jussienne, et d'en bas, il regarda les fenêtres fermées de sa demeure. Celle-ci était la fenêtre de son cabinet de travail, celles-là étaient les deux fenêtres de la chambre de Thérèse ! Quand il rentrait autrefois au logis, il levait la tête vers elles, et, quand il apercevait la lumière qui filtrait entre les persiennes, il se disait : Elle

veille ! Que tout cela était loin ! Que de rêves, et de quelle main brutale la réalité les avait fustigés !

— Entrons, se dit Claude.

Le portier de la maison faillit tomber à la renverse en apercevant le commandant.

— Vous n'êtes pas mort ?

— Non, mon ami !

— On vous disait fusillé depuis deux mois, un matin, en secret, au petit jour.

— On se trompait, vous voyez !

Rivière prit la clef de son logis. Il entra. Chose étrange, en pénétrant dans cet appartement vide et muet, il lui semblait qu'il entraît chez autrui, qu'il se glissait là comme un voleur. Personne ! Les volets tirés, les meubles enveloppés de housses blanches comme des suaires. La nuit venait. Ce soir de novembre était sombre et glacé. Rivière éprouva une sorte de frisson en revoyant son logis que les domestiques avaient remis en ordre au lendemain de l'arrestation, mais où, depuis ce temps, nul n'était venu.

— Il me semble que c'est un tombeau, se disait-il en hochant la tête.

Et c'était un tombeau, en effet, le tombeau de sa foi, de ses illusions, de ses chimères !...

Il allait et venait, à travers ces pièces désertes, comme un spectre qui visiterait le coin de terre où il a vécu. Ses pas, criant sur le parquet ou s'étouffant sur le tapis, lui faisaient l'effet d'avoir quelque chose de funèbre.

Il s'arrêtait devant un meuble, devant un objet qui lui rappelait un souvenir.

Dans la cheminée de son bureau, le feu était tout préparé, comme si l'on eût attendu le maître, ce maître de la maison déserte que le hasard seul ramenait ici. Rivière le fit flamber et alluma des bougies. Puis il resta là, songeant, regardant les flammèches lécher les bûches de bois, et se laissant peu à peu

aller à ce songe que rien n'était arrivé, que Thérèse était toujours là, et que le bonheur n'était point mort.

Thérèse ! Il n'osait pas entrer dans la chambre qu'elle avait occupée ! Il avait peur du fantôme même de cet amour. Il se leva pourtant, il ouvrit, en tremblant, cette porte qu'il avait poussée, autrefois, lorsque la jeune femme, hier fiancée, frissonnait en entendant s'approcher son époux. Cette chambre lui parut encore toute pleine d'elle. Il la retrouvait, il la revoyait dans chaque meuble, dans tous les angles de cette chambre sombre ; il lui semblait que son image passait, furtive, au fond de la glace, et Claude Rivière éprouvait cette sorte de sensation des gens qui sont comme frôlés par quelqu'un d'invisible.

— Je t'aimais pourtant bien, Thérèse !' pensait le commandant. Et nous pouvions être si heureux !

Il n'avait jamais, durant toute sa vie, éprouvé une émotion aussi pénétrante. Il se sentait remué jusqu'au fond de l'être, et la gorge étreinte, il se faisait violence pour ne pas verser de larmes. Mais, comme si les cœurs bronzés et brisés à la fois avaient encore des pleurs, Claude Rivière se laissa lentement tomber à genoux à côté du lit où avait reposé Thérèse, et sa tête altière s'enfonçant dans l'oreiller, il resta là, sanglotant peut-être, mais silencieusement, et son corps tout entier secoué, par des mouvements convulsifs.

Combien de temps demeura-t-il là, comme perdu dans le passé ? De longues heures sans doute. Il se redressa enfin, passa sur son front sa main qui brûlait, et regarda sa montre.

La nuit était depuis longtemps venue. Les bougies tout à l'heure allumées achevaient de se consumer.

— Je conçois, se dit Claude, ceux qui restent enfermés tout un jour dans une tombe, parlant à ceux qui ne sont plus. Moi aussi, je viens de parler à une morte !

Un furtif sourire éclaira son visage mâle.

— Une morte ! dit-il. Et pourquoi ? Je tiens sa vie entre mes mains. Si j'ai la force d'oublier, de lui tendre les bras, elle renaîtra, la pauvre âme meurtrie !

Il y avait, traînant sur la cheminée, une étroite ceinture de soie à boucle d'argent qui avait serré la taille élégante de Thérèse. Il prit ce ruban, il le porta à ses lèvres, comme un amoureux de vingt ans baisant une relique d'amour, et il le glissa dans la poche intérieure de sa lévite et partit.

Il sortit bien léger, plus résolu, du logis. Le fantôme entrevu de l'amour défunt lui avait dit : *Je puis revivre !*

Au bas de l'escalier, il vit un groupe de curieux, de gens de la maison qui l'attendaient au passage et le saluèrent d'ailleurs avec respect. Mais cette curiosité lui déplut. Il passa rapidement en rendant le salut.

Dans la rue, il doubla le pas, se dirigeant vers la maison de Bernard Thévenot. Il devait être assez tard déjà. Les passants étaient fort rares ; le froid, très vif, poussait chacun à rentrer chez soi.

Pourtant Claude Rivière n'avait pas fait vingt pas qu'il poussa involontairement un cri de surprise et de colère ; un homme, marchant rapidement, avait passé auprès de lui, et, à sa démarche, à sa taille, à sa silhouette, — et, en vérité, aussi à un secret instinct, à un magnétisme furieux, — le commandant avait reconnu le marquis d'Olonas.

— Lui ! se dit-il, Agostino !

Ciampi (Claude était certain que c'était le marquis) se dirigeait justement vers les Halles.

C'était le chemin contraire à celui que Rivière voulait suivre. Mais le commandant n'était pas homme à laisser échapper l'occasion de bondir sur le misérable et de le châtier. Claude n'avait point d'armes. Qu'importe ! il avait ses mains, il lui semblait qu'il n'avait qu'à sauter à la gorge du traître pour l'étrangler.

Ciampi, d'ailleurs, marchait rapidement. Claude stupéfait l'avait laissé gagner du terrain, en demeurant tout d'abord comme cloué au sol, et la silhouette de l'Italien s'effaçait déjà, se fondait dans un léger brouillard.

Le commandant, pressant le pas, se mit alors à sa poursuite ; le pavé glissant l'empêchait d'avancer avec la rapidité qu'il eût souhaitée.

Il ne perdait point de vue d'ailleurs cet homme, qui évidemment fuyait devant lui. La distance qui le séparait de Ciampi se rapprochait. Rivière, haletant, pouvait se dire que maintenant chaque pas le rapprochait davantage du traître, Agostino était à lui, enfin !

Tout à coup l'Italien, traversant rapidement la chaussée de la rue, sembla frapper à la porte d'une maison ou du moins en franchit le seuil et disparut brusquement dans le pâle de bâtiments qui fait face aux dernières maisons de la rue, auprès de l'église de Saint-Eustache.

La rue était déserte. On n'entendait qu'un fourmillement vague au loin ; — la rumeur indistincte de Paris la nuit.

Claude Rivière avait donc pu facilement surveiller les mouvements d'Agostino. Il chercha, avec rage, à deviner dans quelle maison l'Italien était entré. Toutes ces portes étaient closes ; une seule s'ouvrait, béante, non comme un logis, mais bien plutôt comme une allée. N'était-ce point-là que s'était réfugié Ciampi ?

Cette ouverture de bâtiment avait l'air mystérieux, lugubre. Claude avait maintes fois passé devant sans en remarquer l'étrange aspect.

Et point de porte : une grille ! Certes, voilà où était entré le marquis.

— Allons ! se dit Rivière.

Il fit lui-même quelques pas dans cette sorte d'ancre.

Il pénétra dans cette ombre. C'était le passage de la Reine-de-Hongrie¹⁴⁹.

Il est fort peu de Parisiens qui connaissent le passage de la Reine-de-Hongrie, même parmi ceux qui ont fait, le plus souvent, des promenades ou des courses tout près de Saint-Eustache.

C'est un étroit et sombre couloir qui va de la rue Montmartre à la rue Montorgueil, s'ouvrant sur ces deux voies par une porte bâtarde ; un de ces coins de Paris qui sentent le mystère et le drame. Deux petites cours intérieures donnent à ce passage un sinistre aspect claustral, ou plutôt on s'y croirait dans le préau d'une prison. Les maisons sont hautes, avec leurs murs noirâtres percés de fenêtres étroites, et les murailles élevées et plates, semblables à certaines constructions austrasiennes qu'on voit encore à Metz. Le ciel n'apparaît entre la découpe géométrique, l'espèce de losange des maisons, que comme un lambeau enlevé à l'emporte-pièce. Des escaliers sombres, aux doubles rampes de fer noirâtre et à demi rouillé s'ouvrent sur les couloirs étroits de ce passage où, dans l'enfoncement, apparaissent, semblables à des huttes, des boutiques de charbonniers ou de marchands de ferraille. L'étonnement et l'angoisse vous saisissent à la première vue de ce lieu de misère qui, à cette heure encore, sent la détresse, la chicane, avec ses affiches du Mont-de-Piété et ses tanières de petits débitants.

En 1809, le passage de la Reine-de-Hongrie — qu'on appelait ainsi à cause d'une enseigne peinte, aujourd'hui disparue et remplacée par une plaque de marbre — ce passage, qui de 1792 à 1806 s'était appelé le passage de l'Égalité et venait de reprendre son nom primitif, avait à peu près la même apparence sordide qu'aujourd'hui.

¹⁴⁹ Ce passage, que les gens du quartier connaissent, ouvre à hauteur du numéro 17 de la très commerçante rue Montorgueil pour déboucher au seize rue Montmartre, qui commence à l'arrière de l'église Saint-Eustache.

Claude Rivière se rappela d'ailleurs que le passage existait, mais seulement lorsqu'il fut arrivé à mi-chemin de cette sorte de couloir.

— Tonnerre ! se dit-il avec fureur. Agostino m'échappe ! Il m'avait vu comme je l'avais deviné moi-même ! Il aura fui par la rue Montorgueil !

Le commandant pressait le pas cependant, comme s'il eût espéré atteindre le marquis.

Il était ou se croyait seul dans l'étroit et sombre passage, et il en avait déjà franchi la première cour, lorsque, tout à coup, derrière lui, il entendit des pas précipités et, se retournant, il aperçut des ombres indistinctes, trois ombres, qui se dirigeaient droit vers lui.

Tandis que Claude Rivière poursuivait Agostino, on le suivait à son tour, peut-être. Mais qui cela ? Il hésitait à s'arrêter, ne voulant pas laisser échapper l'Italien ; puis tout à coup une voix profonde retentit dans la nuit et le fit se retourner instinctivement, immobile.

— Commandant Rivière, disait cette voix, et Rivière la reconnut aussitôt pour celle de Bernard Thévenot.

Ces hommes, qui venaient là, étaient donc des amis, des Philadelphes ?

— Me voici ! répondit Claude.

Quelle que fût son impatience d'atteindre Ciampi, il éprouvait une soudaine joie. Retrouver ses compagnons, les serrer dans ses bras, les entendre lui dire : « Enfin, l'heure est venue ! » Il les laissa approcher, essayant de distinguer ou de deviner dans l'ombre ceux qui accompagnaient le colonel Thévenot.

Les trois ombres s'avançaient, et Bernard Thévenot ne fut bientôt plus qu'à deux pas de Claude Rivière.

— Ah ! quelle joie, colonel ! dit le commandant.

Il fendit les deux mains au colonel, mais les bras de Thévenot restèrent collés à son corps, le long de son vêtement aux longues basques.

— Qu'est-ce à dire ? fit Rivière, je vous tends la main, colonel, et vous demeurez immobile ? Ne me reconnaissez-vous pas ?

— C'est moi qui vous ai appelé, répondit froidement le colonel. Nous venons de chez vous. Nous comptions vous trouver à votre logis. Nous vous avons vu sortir et nous vous suivons.

Tout cela dit sévèrement, nettement, d'une voix métallique.

Claude demeura un moment sans comprendre, et se demandant s'il n'était pas le jouet d'une hallucination. Pourquoi cette attitude du colonel ? Pourquoi cette immobilité des deux hommes qui escortaient Bernard Thévenot et que Rivière maintenant, malgré l'obscurité, reconnaissait bien ?

Il les salua, tour à tour, de leurs noms de guerre et de leurs noms véritables :

— *Philopoemen ! Gaton !* Laurent Malardier, Pierre Hermann !

Et vers eux ses mains étaient tendues.

Les deux officiers, raides comme des statues, ne firent pas un mouvement et ne répondirent point.

— Ah ! en vérité, s'écria Rivière. Que signifie ? Qu'y a-t-il ? Pourquoi ce silence ? Répondez, mais répondez donc !

Il s'avança, brusquement vers le colonel Thévenot qui, d'un geste bref, l'arrêta en chemin.

— C'est à vous de répondre, dit *Varus*.

— À moi ?... Et pourquoi ? demanda Claude qui sentait une sorte de congestion sanguine lui monter au cerveau.

— Nous voyons avec plaisir, dit la voix ironique et cuivrée de Thévenot, que vous êtes libre !

— Ah ! fit le commandant. Et voilà pourquoi vos mains se refusent à serrer les miennes ! Croyez-vous donc, ajouta-t-il avec hauteur, que j'aie rien sacrifié de ma foi pour obtenir cette li-

berté ? Je veux la faire servir à combattre pour notre cause et, s'il le faut, à mourir pour elle !

— La cause de la liberté n'a besoin que de purs dévouements, dit Thévenot d'un ton rude.

Cette fois le commandant bondit comme sous la plus inattendue et la plus cruelle des injures. Il fit d'abord un pas en arrière, puis s'élançant vers le colonel :

— Ah ! morbleu, dit-il, vous allez m'expliquer ce que signifient de telles paroles, et si, par hasard, elles s'adressent à l'homme qui est devant vous !

Le capitaine Laurent Malardier et Pierre Hermann, placés aux côtés de Thévenot, ressemblaient en ce moment à des juges.

— Vous étiez, dit froidement le colonel, le caissier de notre association !

— Oui, répondit Claude, dont la voix changea brusquement de ton et s'altéra comme si quelque atroce danger, jusqu'alors ignoré, se fût tout à coup dressé devant lui.

— Nous vous avons confié, continua Thévenot, les traites payables à vue sur Bordeaux qui constituaient notre capital social.

— Oui, dit encore Rivière.

— Ces traites étaient toutes nos ressources, tout notre espoir, ce qui nous permettait de lutter, d'acheter des armes, de tenter la suprême aventure ?

— Eh bien ! fit le commandant d'une voix étranglée, ces traites, je vous les ai rendues ! Arrêté, j'avais du moins, à la Conciergerie et au Temple, cette consolation de savoir que ces traites, notre fortune, étaient dans vos mains.

— En vérité ? dit Bernard Thévenot. Vous n'ignoriez cependant point que nous ne pouvions faire usage de ces papiers ?

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? Allons, s'écria le colonel, point de feinte ! Mieux vaut redresser le front devant nous, qu'essayer de nous

jouer encore ! Est-ce à nous de vous dire que les traites que vous nous avez remises étaient fausses !

— Fausses, balbutia Rivière. Fausses !

Il ressentit dans tout son être une commotion douloureuse qui n'était même pas celle qui l'avait secoué lorsque Joseph Fouché lui avait mis sous les yeux, un matin, les lettres adressées à Thérèse. Cette fois, l'émotion éprouvée se rapprochait davantage de l'égarement. Claude Rivière ne comprenait pas. Il se demandait si *Varus* était devenu fou.

— Voyons, voyons, dit-il rapidement, expliquez-vous, que voulez-vous dire ?

Quelles traites étaient fausses ? Celles que je vous ai remises, moi, à vous ? C'est impossible. Elles n'ont pas quitté le tiroir de mon secrétaire. Elles ne sont pas sorties de chez moi !

— Je le sais, répondit *Varus*. Et cependant lorsqu'au moment d'agir nous avons fait présenter à Michel Borde et Cazan les traites payables à vue, le caissier nous a répondu que ces traites avaient été acquittées.

— Acquittées ? Chez qui ? par qui ?

— C'est vous que nous interrogeons, commandant Rivière, répondit durement Bernard Thévenot.

— Moi ? comment, moi ? Est-ce que ce serait moi ?...

— Ces traites ne sont pas sorties de vos mains, vous l'avouez vous-même, et, authentiques lorsque nous vous les avons confiées, elles se sont trouvées fausses lorsque nous les avons présentées au banquier. Les traites véritables avaient été payées deux mois auparavant. On les a représentées à celui des nôtres qui, sous le couvert d'une maison de commerce, est allé frapper au guichet de Michel Borde.

— Ah ! messieurs, messieurs, dit Claude Rivière en passant sa main sur son front qui s'emperlait de sueur, il y a là quelque chose d'infâme ! Un faux ! Un vol !

— Oui, fit le colonel, il y a une infamie et la plus vile de toutes, puisqu'elle livre le sort de plusieurs centaines d'hommes

à la discrétion du misérable qui les a ruinés ! Comment agir maintenant ? Non seulement nous sommes sans ressources, mais nous savons qu'il y a parmi nous un traître !

— Et quel est celui-là ? dit Rivière éperdu.

Il sentait planer sur lui quelque chose de sinistre.

Philopoemen et Caton demeuraient toujours immobiles, les bras croisés sur leur poitrine.

— Commandant Claude Rivière, dit Bernard Thévenot du ton dont il eût rendu une sentence, le conseil des Philadelphes s'est réuni hier et, à l'unanimité, après en avoir longuement délibéré, il vous a condamné à la peine de mort !

— Moi ? s'écria Rivière... Moi ? C'est donc moi qu'on accuse ?

— C'est vous qu'on a convaincu du crime !

— Moi ? Moi ? Un voleur, moi ? En vérité, c'est de la folie, colonel !... Moi ?... Ma tête éclate, et je ne sais vraiment cependant si je dois hausser les épaules ou me défendre... Le commandant Rivière, un voleur ! Qui le croira ?

— Tous les nôtres !

— Vous le croyez, vous ?... Vous le croyez aussi, Malardier ?... Hermann !... Hermann ! Mais dites-moi donc que cette affreuse accusation ne vous touche pas plus qu'elle ne m'atteint !... Vous ne répondez pas ? Un voleur ! Un faussaire, moi ! Allons, je rêve ! je ne sais ce que signifie une pareille épreuve ! Mais qu'elle finisse, ah ! vive Dieu, qu'elle finisse, je souffre trop et je serais capable...

Le colonel Thévenot fit un signe à Laurent Malardier, qui tira de dessous le manteau jeté sur sa capote deux épées dont les lames, accrochant quelques reflets de lumière dans l'obscurité, jetèrent des étincelles.

Bernard Thévenot prit des mains de Malardier une des épées et, la tenant par la lame, il en tendit la poignée au commandant Rivière.

— Quoi donc ? fit Claude, égaré... Qu'est cela ? Que voulez-vous de moi ?

— En garde ! dit nettement le colonel.

— Cela est donc vrai ? s'écria Rivière. Vous voulez vous battre ?

— Je veux vous tuer, répondit *Varus*.

— Ah ! par pitié, maintenant, dit Rivière, écoutez et délivrez-moi de cet épouvantable cauchemar ! Dieu sait que la mort m'importe peu ! Qu'elle vienne à son heure, je suis prêt. Mais risquer ma vie contre vous, colonel, que j'honore, que j'estime, que j'aime, contre vous, mon compagnon d'espoir, mon frère par la pensée, est-ce possible?... Et me battre parce qu'on m'insulte, parce qu'on me soupçonne, et de quoi ? d'un vol ! D'un vol ! Allons, revenez à la raison, colonel. Est-ce que je suis l'accusé que vous cherchez ?

— Vous êtes le condamné que je dois punir !

Claude Rivière jeta loin de lui l'épée qu'il avait prise des mains de Thévenot.

— Eh bien ! dit-il, frappez donc ! Mon cœur sera aussi calme que ma conscience est tranquille !

— Parbleu, fit *Varus*, on vous sait brave. Mais on sait aussi que pour plaire à votre femme, il vous fallait la fortune, et que pour la retrouver, il vous fallait la liberté ! Voilà pourquoi vous avez falsifié les traites et demandé grâce à Bonaparte !

Le commandant poussa à la fois un cri de rage et un soupir de douleur profonde.

— h ! colonel, fit-il, c'est trop ! c'est trop ! Tuez-moi, vous dis-je, mais ne m'insultez pas ! Est-ce que je sais quelle épouvantable infamie cache la falsification de ces traites ? Est-ce que je sais quel est le coupable ? Mais ce n'est pas moi, et j'éprouve déjà comme une torture à être forcé de vous répéter que je ne suis pas plus l'homme qui a volé nos frères, que je ne suis un lâche qui a demandé grâce !

— Rendez-nous nos espoirs trahis, dit Bernard Thévenot avec colère. Caissier de l'association, je vous répète que vous répondiez des traites qui vous étaient confiées. C'est entre vos

maines qu'elles ont changé de valeur. C'est vous que nous devons châtier !

— Quelle souffrance ! Oh ! mais, fit Claude, suppliant, laissez-moi du moins chercher avec vous le coupable !... Donnez-moi un jour, un jour, un seul jour !... Que je découvre, que je devine !

— Un jour, répondit la voix ironique de *Varus*, ce serait trop ! Claude devina une insulte nouvelle dans ces derniers mots.

— En un jour, dit le colonel, on a le temps de jeter au peloton d'exécution, bien des existences ! On a le temps de désigner à Bonaparte ceux qu'il doit atteindre !

Le cri déchirant que poussa Rivière, cette fois, n'avait plus rien d'humain. Il eût attesté, par sa souffrance atroce l'innocence de cet homme si les Philadelphes, implacables, n'eussent été décidés à s'en tenir à la sentence rendue. Le salut de tous l'exigeait.

Laurent Malardier avait ramassé, au pied de la muraille, l'épée rejetée par Rivière.

Il la lendit à son tour au commandant :

— En garde ! répéta *Varus*.

— Je vous ai dit de m'étendre à vos pieds si bon vous semblait, répondit Rivière.

— Nous ne sommes ni des assassins ni des bourreaux, dit Thévenot. Condamné par nous, c'est par nous que vous serez frappé, mais frappé l'épée à la main. Si ce n'est pas moi qui vous lue, *Philopoemen* et *Caton* sont là !

— Je ne me battrai pas, dit Claude Rivière.

Le colonel Thévenot s'avança vers le commandant et levant lentement la main droite :

— Voulez-vous donc, dit-il froidement, que je vous traite comme le dernier des lâches ?

Claude recula.

Quoi ! la main de cet homme pouvait s'appesantir sur sa joue ! Rivière, le soldat du devoir, allait se sentir, se voir souffleté devant des compagnons d'armes ! Il éprouva soudain un sentiment de frénétique appétit de mourir. Il lui semblait que le seul moyen de sortir de ce mauvais rêve, de ce cauchemar maudit, c'était de se jeter comme un fou sur la pointe d'une épée. Et, en vérité, la vie valait-elle donc la peine d'être défendue ?

— Donnez, dit-il à Malardier.

Il prit l'épée et, machinalement, se mit en garde.

Le brouillard s'était sans doute dissipé. Maintenant, dans la découpeure formée par les hautes murailles du passage, au-dessus des maisons, le ciel pâle apparaissait, éclairci.

Rivière distinguait en face de lui les éclairs que jetaient, sous leurs rudes arcades sourcilières, les yeux noirs du maigre et sévère colonel Thévenot.

En tendant le fer, il rencontra l'épée du colonel, qui se tenait en garde selon les principes, les pieds comme plantés en terre, décidé à ne pas rompre.

Laurent Malardier et Pierre Hermann, silencieux, regardaient. Leur attitude n'était pas celle des témoins d'un duel ; on les eût pris plutôt pour les comparses d'une exécution.

Énergique, le bras replié, le poignet de fer, Bernard Thévenot demeura un moment en face de Rivière, attendant que le commandant portât un coup ou fit une feinte.

Rivière demeurerait immobile, la garde régulière, la poitrine couverte.

Thévenot risqua alors quelques feintes sans que le commandant y répondit.

— Ne voulez-vous donc pas vous défendre ? dit Varus d'un ton de colère.

— Votre conscience vous dicte votre devoir, répondit Claude La mienne fait de même !

— Ah ! prenez garde, reprit le colonel. Défendez-vous !... Mais défendez-vous donc !...

Il allongea à demi le bras vers la poitrine de Rivière et, par un mouvement instinctif, le commandant opposa son fer à celui du colonel.

— Enfin !... à la bonne heure !... dit Varus.

Il semblait que Bernard Thévenot n'eût attendu que ce mouvement de Claude pour donner à cet étrange duel l'allure terrible que souhaitait le colonel. Rivière ne se défendant point, il répugnait à Varus de combattre. Le soldat voulait bien punir, il ne voulait pas égorger.

Aux premières parades, presque involontaires de Rivière, Bernard Thévenot avait aussitôt serré ses mouvements et, tenant son épée engagée en tierce, il restait là, admirable sous les armes, son grand corps maigre ramassé, et ses yeux cherchant dans l'ombre les prunelles de son adversaire.

Puis, tout à coup, dégageant rapidement son fer, il poussa droit avec une vivacité foudroyante et, son bras s'allongeant, en même temps que son corps tout entier se tendait d'un mouvement prompt, il enfonça son épée dans la poitrine de Claude Rivière.

Le commandant chancela et, portant sa main gauche à son côté, demeura un moment debout, s'appuyant du bras droit sur son épée qui pliait.

Bernard Thévenot avait jeté loin de lui son fer rouge de sang et il reprenait des mains de Pierre Hermann son chapeau aux larges bords.

Pas un mot, d'ailleurs, entre ces hommes. Un silence lugubre. On sentait que la mort planait.

Claude Rivière revit, comme dans un éclair, toute sa vie, son existence entière, les visages disparus ou attristés qu'il avait aimés : sa mère, le vieux drapier, Solignac et cette Thérèse qu'il ne reverrait plus !

Thérèse ! C'était pour elle qu'on l'accusait d'avoir commis un crime, commis un faux ! Pour elle ! Et soudain, avec cette perception aiguë et presque surhumaine qu'ont les mourants, il

poussa un cri étouffé ; un nom monta, avec rage, jusqu'à ses lèvres, un nom haï, le nom de celui qui lui avait volé son bonheur et de celui pour lequel il tombait. Oui, Claude Rivière en était certain : la faussaire, l'infâme, le traître, c'était Agostino. Agostino avait dû dérober les papiers chez Rivière comme il avait séduit Thérèse. Ah ! le misérable !

Alors Claude voulut faire un pas vers Thévenot et les Philadelphes. Il tendit la main gauche, il fit, dans l'ombre, signe qu'il voulait parler. Il essaya de jeter un nom, d'accuser, de dénoncer en mourant : « Ciampi ! C'est le marquis Ciampi d'Olona ! » Mais aucun nom ne s'échappait de ses lèvres, rien que des sons inarticulés, affreux, tombant d'une bouche où montait déjà une écume rouge.

— Qui donc le châtierà, lui ? songea, Claude Rivière, impuisant.

Et tournoyant sur lui-même, il tomba lourdement sur le pavé, sa dernière pensée s'envolant vers ces trois êtres qui incarnaient pour lui la famille, l'amitié et l'amour : Jean Rivière, Solignac et Thérèse.

Bernard Thévenot s'approcha lentement du commandant, étendu.

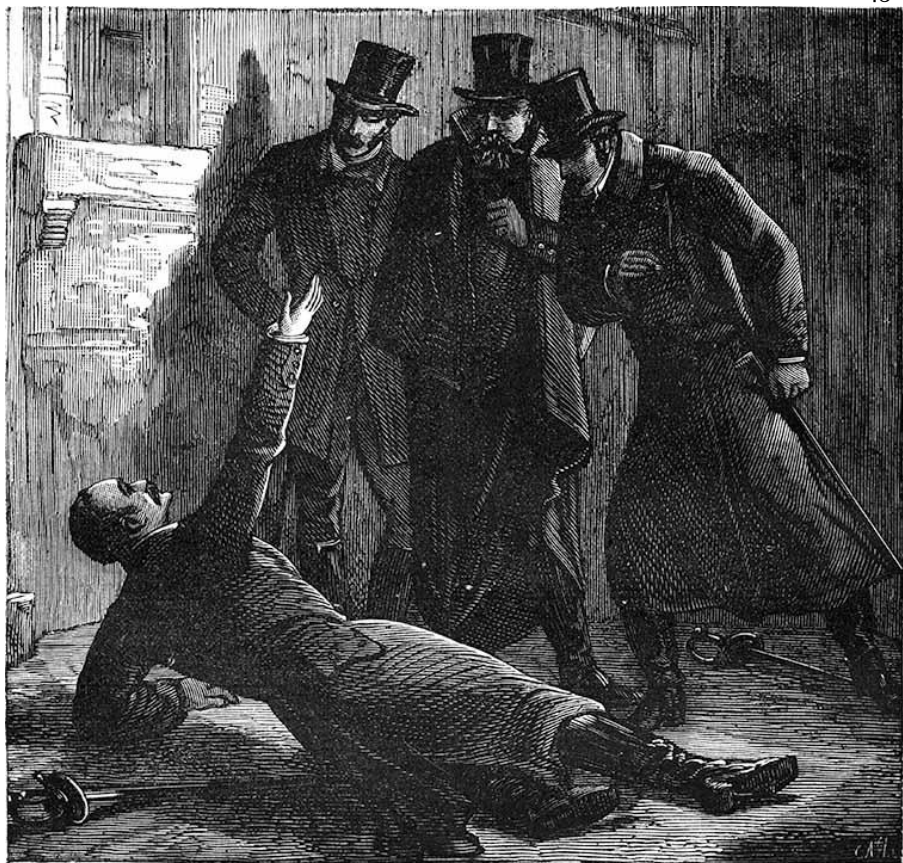
— Mort ! dit en ôtant son manteau Laurent Malardier, qui avait suivi le colonel.

— Justice est faite, ajouta Pierre Hermann.

Mais, comme si ces derniers mots eussent encore arrêté dans les veines de Claude la vie prête à s'envoler, le commandant fit un effort violent, se souleva à demi, dans son sang, sur le coude gauche, et regardant les Philadelphes à demi penchés vers lui :

— Innocent... balbulia-t-il... vous pardonne... Ciampi... Ciampi !....

Et, avec un grand cri inattendu que le mourant alla chercher au fond de son cœur à demi glacé :



Patrie ! dit-il encore, France !... République !

— Patrie ! dit-il encore, France !... République !

Et, cette fois, il retomba.

Le commandant Claude Rivière avait cessé de vivre.

VIII — Les lendemains de la passion

Bernard Thévenot et ses compagnons s'étaient éloignés, comme des justiciers qui viennent d'accomplir leur œuvre. Le dernier cri du mourant retentissait cependant encore à leurs oreilles avec un accent lugubre comme s'il eût soudain fait naître des remords, et *Varus* se sentait le cœur pris comme dans un étau. Après avoir remonté un moment la rue Montorgueil vers le boulevard, les trois officiers se séparèrent. Ils avaient simplement échangé une poignée de main ; mais pas un mot n'était tombé de leurs lèvres. Le silence traduisait seul leur émotion profonde. Le colonel Thévenot prit, la tête baissée, le chemin de son logis de la rue Paradis-Poissonnière ; les autres s'enfoncèrent dans les rues de ce grand Paris endormi, et leurs pas, qui sonnaient sur le pavé sec, se perdirent dans l'éloignement.

Le cadavre de Claude Rivière était demeuré couché dans le passage de la Reine-de-Hongrie. Pierre Hermann avait jeté sur lui le manteau qu'il portait, à demi-plié, sur son bras.

Les habitants du passage, presque tous endormis, n'avaient rien entendu de cette lutte, ou ceux qu'avait réveillés le bruit des froissements du fer s'étaient hâtés de refermer leur fenêtre après avoir jeté d'en haut, sur les demi ténèbres où s'agitaient les adversaires, un regard furtif. Mais à peine *Varus* et ses amis eurent-ils disparu qu'une petite lucarne s'ouvrit, au-dessus d'une misérable boutique où se lisaient ces mots : *Cambournas, charbonnier*, et un homme à demi vêtu descendit bientôt dans le passage, tenant à la main une de ces longues mèches enroulées et enduites de suif qu'on appelle des *rats de cave*.

L'homme se dirigea ; avec un air un peu hésitant, presque tremblant, vers l'endroit où, dans le sang, gisait le corps du commandant Rivière. Il éclaira, de sa lumière, que secouait le vent de la nuit, le visage du soldat et il ne put s'empêcher de pousser une exclamation de surprise et presque d'admiration. Ce pauvre diable de charbonnier, peu enclin au sentiment, fut

cependant frappé de l'expression de ce pâle visage. Un sourire de foi, d'espérance, mieux que cela, de certitude, soulevait encore les lèvres de Rivière, rendu, pour ainsi dire, magnifique par la mort.

— Il est mort, dit Cambournas, et mort en criant quelque chose qui l'aurait envoyé droit à la plaine de Grenelle ! Comment ! c'est lui, le commandant Rivière ?

Le commandant était, depuis son arrestation, fort connu dans Paris et plus encore dans le quartier Montmartre. Le charbonnier avait passé bien souvent sous les fenêtres closes de Rivière. La première pensée de Cambournas fut ; Il faut transporter cet homme-là chez lui !

Il appela des voisins, il frappa aux contrevents des boutiques, On ne répondait pas.

— C'est qu'ils ont peur, tenez, je parie ! disait l'Auvergnat, en haussant les épaules.

Lui-même n'était pas fort rassuré.

On accourut enfin, on étendit Rivière sur le manteau qui le couvrait, et le drap, soulevé par ses quatre coins, servit aux gens appelés par Cambournas à transporter au coin de la rue de la Jussienne le corps du commandant.

Le portier de la maison poussa les hauts cris en apercevant ce cadavre. Il y avait si peu de temps qu'il avait vu Claude Rivière, qu'il lui avait parlé !

— Est-ce possible ? Ce que c'est que de nous !

Sa première idée fut que le commandant avait été assassiné :

— Non, dit tout bas Cambournas, mais tué en duel !

— Comment ! Vous savez donc ?

— Chut ! plus tard ! je dirai tout !

La seconde pensée du portier fut d'aller chercher Jean Rivière. Il savait où demeurait l'ancien drapier. On éveilla le pauvre homme paisiblement endormi et qui rêvait peut-être de son fils.

— Qu'y a-t-il ? demanda le père Jean, accourant, en bonnet de coton.

— Il y a, monsieur, il y a...

Le portier n'osait parler, mais, à regarder le visage de cet homme, Jean Rivière prévit un malheur.

— Mon fils, dit-il ? le commandant ? Il ne songeait qu'à son Claude. Et à qui le pauvre homme, qui n'avait plus qu'un être à chérir en ce monde, pouvait-il songer ?

Il faillit s'évanouir lorsque, pressant le portier de questions et n'en recevant que des réponses évasives, il apprit la vérité en dardant sur les prunelles de cet homme ses petits yeux scrutateurs :

— Il est malade ? Qu'y a-t-il ? Blessé ? Mort, peut-être ? Il est mort ? C'est cela ; mais répondez-moi donc, il est mort ? Ah ! mon Dieu ! Mort ! Mon enfant à moi ! Mon Claude ! mort !

Et il regardait autour de lui, d'un air effaré, comme s'il eût cherché à ses côtés le fantôme de Claude, et il se passait la main sur le visage ou il battait l'air de ses pauvres bras maigres.

Le vieillard faisait peine à voir.

— Et où est-il ? Chez lui ? Il est chez lui ? Eh ! bien ! je veux le voir ! Allons ! dit-il, avec une énergie singulière.

Il marcha sans chanceler jusqu'à la rue Montmartre. Le portier lui offrait parfois le bras, mais le bonhomme le repoussait. Il allait tête nue, quoique la nuit fût froide, et ses lèvres jetaient, de temps à autre, de petites phrases saccadées, dites sur un ton de menace :

— Qui l'a tué ? qui l'a tué ? Ah ! celui-là, quel qu'il soit, le payera cher !... Mort !... lui... Je ne crois pas... je ne crois pas... c'est impossible !

Il y avait foule devant la maison de la rue Montmartre, bien que la nuit fût profonde. Mais les nouvelles terribles se répandent vite et mettent rapidement les gens sur pied. Les propos cessèrent et chacun s'écarta lorsqu'on aperçut Jean Rivière. Le pauvre homme entendait chuchoter tout bas ces mots : « C'est

le père ! » On le regardait avec ce respect plein de pitié qu'impose le malheur.

Les portes de l'appartement du commandant étaient ouvertes. Jean Rivière vit là, chez son fils, des gens qu'il ne connaissait pas, des curieux. Ils saluèrent ; Jean rendit les saluts machinalement. Il regardait partout, cherchant son fils et redoutant de l'apercevoir.

Il demandait, sur le ton plaintif d'un enfant :

— Où l'a-t-on mis ? Où est-il ?

Quand il vit ce corps étendu sur son lit, tout vêtu, pâle, déjà rigide, il recula, devint livide, balbutia : C'est donc vrai ! Puis un affreux sanglot lui souleva la poitrine, il se précipita sur la main de Claude, allongée et collée contre le corps ; il la prit, la baisa et se mit à pleurer. Cambournas regardait, tout ému !

— Mon Claude ! mon bon Claude ! Toi l'honneur, le dévouement, la vertu... assassiné, tué ! Et je suis là ! Et je te survis, moi inutile, et je marcherai derrière ton convoi après avoir mené au cimetière ta mère et la petite sœur, tout ce que j'aimais ! Et c'est juste cela ? Et les enfants vont partir avant les pères maintenant ? Pourquoi donc toi et pourquoi pas moi ? À quoi suis-je bon ?

On avait ouvert les vêtements à l'endroit où Claude avait été frappe, puis on les avait refermés.

Jean Rivière promena ses baisers sur le front et sur les yeux de son fils. Ces yeux étaient fixes, terribles et tristes à la fois maintenant.

Puis le vieillard se releva, étendit avec une sorte de majesté qu'on n'eût pas soupçonnée en lui, ses mains sur les paupières du mort et les abaissa lentement.

— C'était pourtant toi, Claude, dit-il, qui me devais cela !

Il ne pleurait plus. Il regarda ceux qui l'entouraient avec des yeux secs.

— Que l'un de vous, dit-il, avec autorité, aille rue de Bretagne, chez M^{lle} de la Rigaudie, et demande M^{me} Thérèse Ri-

vière. Il faut qu'elle arrive ici promptement. Et qu'un autre coure rue des Postes et ramène M. Sylvain Chambaraud. Je les attends !

— Qu'on me laisse seul, ajouta-t-il brusquement. Je veux être seul avec *lui* !

Il fit un geste : on obéit. Le bonhomme n'était plus l'être timide et courbé qui passait à travers la vie comme en s'excusant de durer ; c'était « le père » tout plein d'un égoïste amour pour cet enfant qu'on lui avait tué. Et puisqu'on lui volait sa vie, au moins voulait-il être seul à regarder, à baiser et à veiller ce mort !

Il demeura ainsi face à face avec le cadavre, pendant plus d'une heure, effaré parfois et plein d'un soudain espoir lorsqu'à la vacillante lumière des bougies, il croyait avoir vu s'agiter Claude Rivière, plus désolé ensuite lorsqu'on se précipitant vers son fils, il le retrouvait raidi et glacé !

Tout à coup la porte s'ouvrit. Brusquement, l'air égaré, Thérèse, celle qui s'appelait Rivière, se précipita plutôt qu'elle n'entra dans la chambre. Cambournas la suivait.



En apercevant le cadavre, Thérèse se jeta à genoux

Elle était effroyablement pâle, ravagée.

En apercevant le cadavre, Thérèse se jeta à genoux, étendant ses mains qui tremblaient et répétant avec des sanglots le même mot déchiré par des hoquets de douleur :

— Pardon ! pardon !

— Ah ! dit alors avec une âpreté sinistre le pauvre Jean Rivière qui n'avait connu jusqu'ici que la bonté ; oui, implorez-le,

malheureuse, qui êtes cause peut-être que mon enfant est éten-
du là !

— Moi !... C'est à cause de moi ? Oh ! monsieur, s'écria Thérèse suppliante, ne me dites pas cela ! Ne m'accablez pas !... Moi !... moi !... Ah ! le voilà donc, ce malheur redouté, l'affreux malheur que je prévoyais !... Et c'est moi !... Non, n'est-ce pas, ce n'est pas moi ?... Je suis innocente !..., Claude ! Claude !

Elle l'appelait, éperdue. Elle voulait, à son tour, prendre cette main qui maintenant pendait inerte et la baiser comme lorsque Rivière la lui avait tendue en signe d'absolution et peut-être d'oubli. Elle voulut voir la blessure faite au cœur de Claude. Écartant alors les vêtements, elle recula avec effroi lorsqu'elle en retira une ceinture blanche, une ceinture de soie, toute tachée de sang et traversée par l'épée.

— Ma ceinture ! dit-elle avec une expression sinistre d'hébétude, fixant ses yeux hagards sur ce large ruban maculé de rouge.

— J'ai aussi ramassé ça madame, dit Cambournas en s'avancant. Ce médaillon est tombé de la poche du... commandant !

Et il tendit un médaillon à Thérèse.

C'était une miniature faite par J.-B. Isabey¹⁵⁰, d'après Thérèse, jeune fille. Ce médaillon n'avait jamais quitté Claude Rivière depuis qu'elle le lui avait donné.

— Mon portrait ! fit-elle encore du même ton d'hébètement, d'écrasement.

— Oui, dit Jean Rivière. Oh ! il vous aimait bien, madame ! Ce n'est pas lui qui vous a jamais coûté une seule larme !

Thérèse se tordait les mains.

— Grâce !... grâce !... dit-elle. Ah ! par pitié ! si vous saviez comme vous me faites souffrir !

¹⁵⁰ Jean-Baptiste Isabey (1767-1855), peintre et miniaturiste.

— Ce n'est pourtant pas la destinée des femmes, dit une voix ironique derrière elle ; ce sont elles, au contraire, qui brisent tout et font des hommes ce que Rivière est devenu — des cadavres !

Thérèse se retourna.

Sylvain Chambaraud, debout et tête nue, la regardait, implacable.

— Oh ! dit-elle avec un affreux sanglot, en implorant son oncle, vous ne serez pas plus cruel que lui !

Il lui semblait maintenant que son seul appui, c'était ce mort qui était là — ce pauvre grand cœur qu'elle avait broyé, la misérable folle ! Et sa tête se perdait. Et — terrible folie — elle avait envie de crier à ce cadavre : « On m'accuse, Claude ! Défends-moi ! »

Chambaraud s'était avancé vers Jean Rivière qui se tenait assis, et il l'avait, en quelque sorte, soulevé pour le serrer dans ses bras.

— Eh bien ! dit l'ancien drapier en montrant d'un geste farouche le corps de son fils, voilà l'œuvre de la politique ! On me l'a tué !

— Qui cela ? dit Sylvain Chambaraud.

Cambournas s'avança, un peu hésitant à l'apparence, résolu à parler cependant.

Il avait connu Chambaraud autrefois, il l'avait vu monter à la tribune, jadis ; il l'avait applaudi peut-être.

— Citoyen, fit-il, j'ai tout entendu, j'ai tout vu. Ce qui s'est passé, je vais vous le dire !

Et alors il conta, pendant que Jean et Chambaraud debout ne perdaient pas un mot de ce qu'il disait et que Thérèse, agenouillée, semblait absorbée par quelque prière muette, il conta le duel terrible du passage de la Reine-de-Hongrie, l'accusation formulée contre Rivière, la façon dont on avait contraint le commandant à croiser l'épée, et le coup foudroyant qui avait jeté à terre Claude mourant.

L'étonnement, l'épouvante, la colère passèrent tour à tour sur le visage des deux hommes en entendant Cambournas parler. L'accusation atroce dont Claude était l'objet fit bondir Jean Rivière et jeter ce cri à Chambaraud :

— Ces hommes étaient fous !

— Un voleur, Claude ! Mon Claude, un faussaire ! ajouta le père. Non, ce ne sont pas des fous, ce sont des scélérats, des bandits !

Il se tourna vers le visage austère de son fils :

— Ils ne l'avaient donc point regardé ! dit-il.

Thérèse semblait n'avoir pas écouté, n'avoir rien entendu ; elle se redressa cependant brusquement et, allant droit à Cambournas :

— Ces hommes, dit-elle avec une fermeté étonnante, ces hommes qui osaient l'accuser, les connaissez-vous ?

— J'en connais au moins un, dit l'Auvergnat.

— Son nom ?

— Le colonel Thévenot.

— Je sais où il demeure, fit Thérèse. Et c'est lui ! lui qui a pu croire !...

Elle aussi se tourna vers le cadavre :

— Une telle main, faire une œuvre aussi infâme ! dit-elle avec exaltation et en contemplant le mort avec une étrange expression passionnée. Et Thévenot croire cela ! Claude, Claude, dit-elle, le coupable, je vais le leur nommer, moi !

— Vous le connaissez ! Tu le connais ? dit Chambaraud.

Un éclat de rire strident, douloureux, maladif, lui répondit.

— Si je le connais ! fit-elle, si je le connais !

Elle avait accompagné son rire d'un geste à la fois indigné et furieux, plein de lassitude et de rage.

Elle ne voulut pas d'ailleurs ajouter un mot. Elle attendit le jour ; en demeurant à côté de ce cadavre que Jean Rivière contemplait à travers ses larmes et dont la vue ramenait Sylvain

Chambaraud à ses pensées habituelles : l'œuvre mortelle des femmes.

Le matin venu, Thérèse déclara qu'elle voulait sortir. Où allait-elle ? Jean Rivière, anéanti, ne l'interrogea même pas.

— Pourquoi quitter ce corps ? dit Chambaraud.

Elle regarda son oncle d'un air étrange et égaré :

— Pourquoi ? Pour contraindre ceux qui l'ont calomnié à s'incliner devant lui !

— Va donc, fit l'ex-conventionnel sans demander d'explication.

C'était chez *Varus* qu'elle allait. Le colonel, assis devant une table chargée de papiers où deux pistolets étaient posés, la reçut avec un étonnement plein de respect.

Le visage du soldat était blanc comme un suaire et ses yeux rouges, striés de fibrilles sanglantes, étaient ceux d'un homme qui a veillé ou pleuré. Les joues d'airain de *Varus* ne savaient pourtant pas ce que sont les sillons des larmes.

— Me reconnaissez-vous ? lui dit brusquement Thérèse en le regardant bien en face.

Le colonel salua silencieusement.

— Et savez-vous pourquoi je viens ici ? continua-t-elle.

Il ne répondit pas, s'inclinant devant cette douleur.

— Je viens vous dire, dit Thérèse, que vous avez assassiné un homme, et que cet homme était le meilleur d'entre vous !

— Madame, dit *Varus* d'une voix mâle et cependant brisée, le duel a ses sévérités implacables, et la justice...

— Oh ! ne parlez pas de justice, interrompit Thérèse avec exaltation. Je sais tout ; on a entendu les accusations que vous avez jetées au front du commandant Rivière. Eh bien ! ces accusations étaient fausses. Vous n'avez pas châtié un coupable, vous avez tué un innocent, vous avez assassiné votre ami !

Thévenot se tenait droit devant la malheureuse, demeurant volontairement muet devant une telle infortune.

L'exaltation et la colère de la pauvre femme croissaient à mesure qu'elle parlait. On sentait que les mots jaillissaient de ses lèvres comme les flots de sang d'un cœur troué. On devinait, dans cette poitrine qu'elle meurtrissait de ses mains, une tempête de douleurs, une immensité de souffrances.

— Ah ! vous ne me croyez pas ! dit-elle avec cet éclat de rire cruel et fou que Chambaraud et le bonhomme Rivière avaient déjà entendu. Eh bien, je vais vous prouver que je dis la vérité ! C'est parce que des traites fausses ont été présentées à Bordeaux que vous avez provoqué le commandant, n'est-ce pas ? C'est parce que la caisse de votre association a été dépouillée de ses ressources que vous avez accusé cet homme d'honneur ? Oui, oh ! vous pouvez bien me répondre oui. Vous voyez bien que je n'ignore rien, et, soyez tranquille, ce n'est pas moi qui vous dénoncerai. Le silence qu'il eût gardé, lui, le mort, je le garderai, moi !

— Eh bien ! oui, répondit lentement Bernard Thévenot, vous savez tout.

— Je sais, reprit Thérèse, que le faussaire et le lâche qui vous a volés, ce n'est pas le commandant Rivière, c'est un des vôtres.

— Et qui donc ? demanda le colonel, en devenant plus pâle. Qui ? Oh ! son nom, vous le connaissez bien ! Vous avez dit un des nôtres ?

— Oui, certes !

— Son nom ?

— Le capitaine Ciampi !

— Lui ? dit Thévenot en dardant ses noires prunelles pleines de flamme sur cette femme égarée, savez-vous bien qu'une telle accusation...

— Le commandant Rivière était le caissier de notre association, dit *Varus* fermement.

— Oui, répondit Thérèse.

— C'est lui qui nous a remis les traites fausses !

— Oui, dit-elle encore ; mais l'homme qui lui avait volé les traites véritables, c'était Agostino Ciampi.

— Volé ? dit le colonel en ressentant à la fois au cœur et au cerveau un double coup terrible.

— Oui, volé ! Je vous dis que le coupable, c'est le marquis. C'est lui qui méritait la mort, lui seul, entendez-vous ? Et c'est Claude que vous avez tué !

— Ah ! par la mort-Dieu ! s'écria Thévenot, s'il en était ainsi, je brûlerais la main qui a frappé Rivière. Mais non, vous aimiez votre mari, vous le défendez, c'est tout simple ! Il a été jugé, condamné par les nôtres, et le capitaine Ciampi a voté lui-même la mort !

— Lui ? Parbleu ! Il anéantissait la preuve de son crime et il frappait en même temps au cœur un rival ! L'occasion était trop belle pour qu'il la laissât échapper ! Savez-vous comment le marquis Agostino d'Olona a pu pénétrer jusque dans le cabinet du commandant Rivière ? continua-t-elle avec une fièvre insensée qui la rendait admirablement belle, — c'est que cet homme pouvait, à toute heure, se glisser dans le logis de son ami, c'est qu'il avait là, pour l'attendre et pour le guider, une complice qui donnerait aujourd'hui sa vie afin de racheter son crime ; c'est que le marquis d'Olona trahissait son ami, comme il vous a trahi, vous, ses compagnons de péril ; c'est qu'il avait séduit la femme de celui que vous avez tué, c'est qu'Agostino Ciampi était mon amant !

— Votre amant ?

Le colonel recula, terrifié.

— Oui, mon amant ! Ah ! Dieu m'est témoin que je le hais de toutes les forces de mon être, et que le souvenir de cet amour est celui d'une honte et d'une douleur ! mais comprenez-vous ce que vous avez fait, maintenant ? Claude était innocent, vous dis-je ! Le coupable, le lâche, l'infâme, celui qu'il fallait tuer, c'était Ciampi !

— Misère de moi, s'écria *Varus* en frappant du poing sur la table. Est-ce bien vrai, cela ?

— Si c'est vrai ? Une femme qui livre son secret ne mérite-t-elle pas qu'on la croie ? Si c'est vrai ? Oui, l'époux dont j'aurais dû adorer la bonté, le dévouement, cette supériorité d'âme qui en faisait plus qu'un homme, je l'ai trahi, et c'est là le remords qui me ronge et me tue. Ah ! les lendemains de l'amour, quelles larmes amères, quels déchirements, quelles terreurs ! Tenez, ce n'est pas vous, non, il me semble que ce n'est pas vous qui l'avez tué, c'est moi qui lui ai traversé le cœur ! Oh ! je ne veux pas le revoir, il se redresserait sur son lit, raide, et sa main glacée s'étendrait vers moi ! — J'ai peur, j'ai peur...

L'égarement de cette femme pouvait faire douter *Thévenot* de la vérité de ce qu'elle disait ; mais, comme il la pressait maintenant de questions haletantes, elle retrouvait, pour défendre la mémoire de *Claude*, pour accuser *Ciampi*, pour faire sur cet effroyable drame toute la lumière, une froideur inattendue, une sûreté de souvenirs, une rectitude étonnante de pensée. La façon dont elle avait fui la maison de *Rivière*, sa vie avec *Ciampi*, le secret du marquis qu'elle avait non pas deviné, mais appris par lui-même, les travaux de chimie d'*Agostino*, elle révéla tout à la fois au colonel, et, tandis qu'il l'écoutait, il se sentait le cœur serré et douloureux, et ses yeux s'emplissaient de grosses larmes dans leurs orbites creuses.

Lorsqu'elle eut terminé, il ne répondit pas, se leva, prit un de ses pistolets et dit :

— C'est bien !

Puis, rejetant l'arme sur la table :

— Non, plus tard !

Elle le regardait de ses yeux hagards qui, eux, ne pleuraient plus maintenant.

Maigre, livide, *Bernard Thévenot* ressemblait à un cadavre ; *Claude Rivière* n'était certes pas plus pâle sur son lit de mort.

— Adieu, madame, dit-il tout à coup en congédiant *Thérèse*.

Et d'une voix déchirée :

— Oui, vous l'avez tué autant que moi. Vous devez bien souffrir, madame !

— Moi ?... fit Thérèse, exaltée, après avoir effroyablement tressailli. Oh ! je n'ai plus longtemps à souffrir !

Elle partit, fière d'elle-même, heureuse du sacrifice qu'elle venait de faire de son honneur, le cœur inondé de joie. Elle marchait à grands pas, dans les rues.

Elle se disait que si Claude avait pu entendre sa justification, faite par elle-même — celle fois, il eût oublié pour toujours. Et, peu à peu, à mesure qu'elle avançait, fiévreuse, le sang affluant à ses tempes, les pulsations de ses artères presque visibles à ses poignets, elle pensait que Claude Rivière l'attendait. Oui, son Claude, couché là-bas, dans la chambre nuptiale, et qui dormait.

— Il dort parce qu'il souffre, se disait-elle. Mais quand je vais lui dire que le coupable est connu, que l'honneur est sauf, avec quelle joie il va se lever ! Claude ! Claude !

Et, tout en marchant, elle l'appelait.

Elle arriva devant la maison de la rue Montmartre. Camournas et le portier, qui la virent entrer, furent effrayés.

Elle leur demanda :

— Le commandant n'est point sorti, n'est-ce pas ? — Elle souriait.

Rapidement, elle monta à l'appartement. Dans la chambre où était étendu le cadavre, des cierges brûlaient et Jean Rivière était toujours là, à la même place, immobile.

Chambaraud, debout contre la fenêtre, regardait, sans les voir, les passants de la rue, à travers les vitres.

Il se retourna au bruit que fit Thérèse.

— Eh bien ? dit-il.

Thérèse porta l'index de sa main droite à ses lèvres et murmura, toujours souriante :

— Chut ! C'est une surprise !

Et, sur la pointe du pied, elle alla jusqu'au lit où le soldat reposait pour toujours.

— Claude ! Claude ! dit-elle alors.

Elle approcha sa bouche des lèvres de cire du mort :

— J'ai vu Varus, Claude, dit-elle ; il sait tout ! On ne te soupçonne plus ! Lève-toi, lève-toi, Claude ! C'est le lâche qu'on va punir ! Non, dit-elle, souriant encore, il dort. Mon pauvre Claude ! Quelle fatigue ! Laissez-le dormir, mon oncle ! Mais qu'il sera heureux tout à l'heure ! N'est-ce pas, c'est moi, moi seule, qui lui annoncerai que Varus l'attend, lorsqu'il s'éveillera ?

Le bonhomme Jean avait levé vers elle ses pauvres yeux stupides.

— Quand il s'éveillera ! lui répéta Thérèse doucement,

Elle ajouta, parlant à tous deux à la fois :

— Et ne faites point de bruit !... Point de bruit !... Le sommeil, c'est le souverain bien, voyez-vous. Qu'il dorme, oh ! qu'il dorme ! moi, je ne puis plus dormir !

— Châtiment !... se dit Chambaraud dont le sang se figea en quelque sorte dans ses veines. La malheureuse ! Elle est folle !

IX — Le Bâtard

Agostino Ciampi n'avait plus à redouter Claude Rivière, mais le colonel Thévenot pouvait être un ennemi plus terrible encore. Tandis que la pauvre Thérèse parlait, accusait le marquis, *Varus* s'était promis de livrer le capitaine à la justice des Philadelphes. La police de Fouché ne lui en laissa pas la possibilité. Sans doute, l'association était surveillée depuis longtemps, et le successeur du colonel Oudet devait être connu, et peut-être M. Bernier faisait-il, comme on dit, *filer* Thévenot et ses amis. Toujours est-il que les conjurés furent arrêtés, — quelques-uns du moins — dans une des nuits de novembre qui suivirent la mort du commandant Rivière.

L'argent qu'ils avaient déposé chez Borde et Cazavan leur faisant défaut, les Philadephes n'avaient pu mettre à exécution, à l'heure voulue, le plan de campagne depuis longtemps arrêté, et l'heure fixée pour l'action avait depuis longtemps sonné lorsque la police jeta sur eux ses filets.

Le retard forcé apporté à l'exécution de leurs projets était peut-être la seule cause de leur insuccès. On eût délivré Malet. Et qui sait si le coup de main qui échoua, plus tard, n'eût pas réussi en 1809 ?

Toujours est-il que Pierre Hermann, Laurent Malardier et Giraudière, c'est-à-dire *Caton*, *Philopoemen* et *Harmodius*, furent arrêtés et conduits à la maison d'arrêt militaire. Le bruit courut, dans l'armée, qu'ils avaient été livrés par un des leurs.

Cette même nuit, la police se présenta rue Paradis-Poissonnière à la porte de Bernard Thévenot. Le colonel n'était pas couché. Il eût pu, ouvrant une des fenêtres de son appartement, chercher à s'échapper par les jardins de Saint-Lazare. Il n'en fit rien.

— Au nom de la loi, ouvrez ! disait une voix à travers la porte.

— La loi, murmura Varus, c'est le droit qu'a tout homme de vivre et de mourir libre !

Et il arma le pistolet qu'il avait repoussé devant Thérèse en disant : Plus tard !

Sa dernière pensée fut d'ailleurs pour Claude.

Il semblait que le commandant Rivière fût là, présent : le colonel lui parlait tout haut.

— Ouvrez donc ! répétait la voix.

Et des mains exercées faisaient déjà sauter la serrure.

— Claude, dit le colonel Thévenot, même arrivant au but, je n'aurais pas vécu après vous avoir tué ! Vaincu, je vais vous rejoindre !

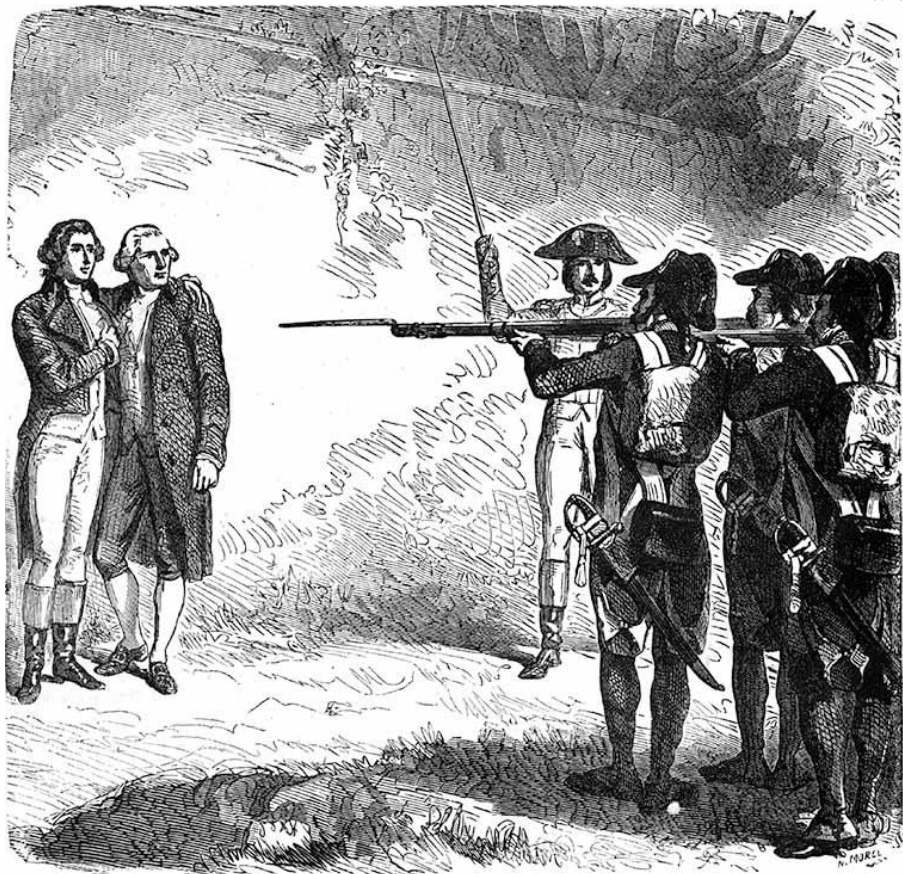
An moment où la porte cédait, une détonation retentit ; le coup de feu de Varus répondit au craquement du bois.

— Il s'est tué ! dit M. Bernier, qui conduisait lui-même ses hommes à cette capture du successeur d'Oudet.

Le colonel Thévenot gisait, en effet, à terre, la mâchoire fracassée et le crâne ouvert. Les yeux seuls, ces terribles yeux enfoncés sous leurs arcades en broussailles, semblaient encore vivants.

— Oui. Mort ! dit un des agents.

M. Bernier s'était déjà précipité vers la table couverte de papiers : il ne trouva rien que des feuillets blancs et deux livres : un Tacite et le *Traité de la servitude volontaire* de La Boétie.



Ils tombèrent avec un même cri, deux mêmes noms sur les lèvres

Philopoemen, Caton et Harmodius, traduits devant le tribunal militaire, furent bientôt condamnés à mort. Il y avait alors, dans la plaine de Grenelle où se faisaient les exécutions, un certain mur devant lequel s'arrêtaient, inévitablement, pris de faiblesse, tous ceux qu'on allait fusiller. C'était la dernière station, la dernière halte avant les coups de feu ; cette halte était légendaire. Giraudière, Hermann et Malardier ne s'arrêtèrent point. Ils tombèrent tous les trois avec un même cri, deux mêmes noms sur les lèvres : la liberté et la France.

Agostino Ciampi, en se rendant chez M. de Navailles, put lire au coin de la rue du Mont-Blanc et du boulevard, une affiche ainsi conçue :

EMPIRE FRANÇAIS.

« Par sentence du premier conseil de guerre, ont été fusillés en plaine de Grenelle, pour crime de conspiration contre l'empire et l'empereur : Pierre-Jean-Jacques Hermann, ex-chef d'escadron ; Laurent-Gérard Malardier, ex-capitaine, et Louis-Vidal Giraudière, ex-lieutenant d'infanterie. »

Le bruit de celle conjuration et de cette exécution nouvelles se répandit, en grossissant, dans Paris. Que de romans on bâtit alors sur la mort des trois Philadelphes et sur la fin du com-mandant Rivière !

Solignac était écrasé. La perte de son ami l'avait frappé au cœur. Il fut contraint, de par l'ordonnance de Dupuytren, de garder le logis, tant d'émotions pouvant déterminer une crise fatale.

— Docteur, dit Henri, vous m'ordonnerez ce qu'il vous plaira après les funérailles de mon frère d'armes ; mais, dussé-je n'en point revenir, j'y serai.

Et il y fut.

Le bras de Castoret ne lui manqua point.

Cette horrible douleur produisit d'ailleurs moins de ravage que n'en redoutait Dupuytren. Solignac était, après tout, habitué à jouer avec la souffrance.

— Il n'est pas mort, dit-il en parlant de Claude, il est arrivé !

Thérèse, la raison complètement perdue, mais silencieuse maintenant, triste, contemplative et absorbée — parfois demandant avec des sourires navrants des nouvelles du mort — avait été ramenée, non pas à l'hôtel de la Rigaudie, mais rue des Postes, chez son oncle, dans cette maison qui lui avait paru si lugubre autrefois et qu'elle ne reconnut point. Elle n'en sortait pas.

M^{lle} de la Rigaudie s'informa de ce qu'était devenue la jeune femme. Solignac le lui apprit en disant qu'un parent de Thérèse — il ne nomma point Chambaraud — s'était chargé de la pauvre fille.

— Et d'où sort-il, ce parent-là ? fit M^{lle} de la Rigaudie. Enfin, ce ne sont point mes affaires. Soyons égoïste, cela vaut mieux... J'irai cependant la voir cette malheureuse fille... Ah ! quelle catastrophe, vertuciel ! Et quand on pense qu'il se trouve des poètes (ah ! les ânes bâtés !) pour célébrer l'Amour... L'Amour, dites donc la peste, imbéciles !

Puis, elle haussait les épaules :

— Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, les jeunes gens d'aimer toujours !

Et elle demandait ironiquement à Solignac des nouvelles de Louise de Farges.

Le colonel répondait quelquefois tout naturellement, mais plus souvent il se troublait.

— Allons, maugréait la vieille fille, il est pris, le joli cœur, et bien pris !... Pourvu du moins que la *petite* l'aime tout autant !

La *petite* aimait réellement beaucoup le beau colonel. Elle le lui avait avoué, elle le lui avait murmuré, dans une de ces minutes où le cœur s'épanche, où le secret monte, comme palpitant, aux lèvres frémissantes. Loyalement, franchement — avec toute la fierté sereine et souriante de sa nature — elle répéta à Solignac qu'elle l'aimait et elle répondit à ses vœux de bonheur éternel, qu'elle unirait avec joie sa vie à la sienne.

— Pourvu, dit-elle avec une taquinerie douce et charmante, que le bonheur ne vous brise point le cœur comme la douleur pourrait le faire !

Alors elle ajouta bien vite, d'un ton pénétré où se devinaient tout le dévouement et toute la tendresse de la femme :

— Ne serais-je point là d'ailleurs pour lutter contre la douleur et chasser le souci de votre front et le mal de votre poitrine ?

Solignac était transporté de joie. Il revivait, il renaissait ; c'était là, en vérité, la seule façon dont il pût expliquer l'ivresse qui l'inondait. La mélancolie qu'il conservait de la mort de Rivière, se fondait en quelque sorte à ce foyer ardent de bonheur.

Louise cependant ne lui dissimulait pas qu'il y avait à cette union un obstacle.

— Et lequel ?

— La volonté de mon aïeul.

— M. de Navailles peut-il vous empêcher d'épouser celui qui donnerait pour vous sa vie, celui que vous avez choisi ?

— M. de Navailles représente pour moi la volonté paternelle, et si j'ai pu refuser l'époux qu'il me proposait, je voudrais — par une superstition que vous comprendrez — ne pas me marier sans le consentement du dernier chef de notre famille.

— Je demanderai votre main, Louise, à M. de Navailles !

— Puisse-t-il vous l'accorder !

— En vérité, dit Solignac inquiet, s'il refusait, refuseriez-vous donc aussi ?

— Je ne sais ce que je ferais, mon ami, mais je veux que le marquis bénisse celui dont je porterai le nom. Il me semble que c'est la dernière volonté de mon père !

Solignac revint, ce jour-là, un peu troublé à l'hôtel de la Rigaudie. Il ne parlait pas ; il songeait. M^{lle} de la Rigaudie essaya vainement de connaître la cause d'un tel silence ; il demeura muet.

— Ah ! faisait la vieille demoiselle avec un claquement de sa langue contre son palais, pourvu qu'on ne fasse pas le malheur de ce garçon-là !... Le voilà presque aussi profondément silencieux que l'était la pauvre Thérèse, avant le déménagement de sa malheureuse cervelle... Ah ! mon Limousin, mon Limousin ! Le grand fauteuil de cuir auprès de la haute cheminée ! Jack à mes pieds, du bois dans l'âtre, des châtaignes blanchies dans du lait, et ne pas plus se soucier du reste de la terre que du Grand-Turc ou du Monomotapa ! Mais voilà, je suis si sottre ! Même au

fond de Solignac, je m'inquiéteraïs encore de ce grand diable de militaire-là !

Solignac se fit annoncer, le lendemain, chez le marquis de Navailles. Le vieillard venait justement de passer deux longues heures avec M. Lanjallais. On avait parlé art héraldique, et Lanjallais, toujours imperturbable, achevait de réciter une sorte de litanie de la noblesse de France.

— Quand on pense qu'un misérable folliculaire a osé faire dire à Arlequin que si notre père Adam eût acheté une place de secrétaire du roi, nous serions tous nobles ! Faquin, va, disait M. Lanjallais.

Il savait pourtant que le duc de Coigny s'appelait Guillot ; le marquis d'Offemont, Gobelin ; le baron de Castries, la Croix ; le comte d'Auteuil, Briçonnet ; les Montmorency, Bouchard ; le duc d'Uzès, Bastet ; les la Vauguyon, Fromenteau, et les Soyecourt, Séglières. Mais M. Lanjallais s'occupait peu de la question d'origine ; il ne s'inquiétait que des situations acquises.

L'entretien venait de toucher à sa fin, lorsqu'on annonça le colonel de Solignac.

— Et celui-là, dit Lanjallais, n'est pas même robin¹⁵¹ !

— Laissez-nous, Lanjallais, fit le marquis en congédiant du geste son factotum, dès que Solignac fut entré.

Le marquis montra un fauteuil à Henri :

— Asseyez-vous, monsieur !

Il se reprit, mais avec un certain effort :

— Asseyez-vous, colonel !

Ce colonel-là lui semblait avoir comme escroqué ses grades. Parlez-moi du temps où on les achetait ! Ils étaient du moins, bien à vous !

— Monsieur le marquis, dit Solignac assez vivement ému, je viens vous adresser une demande que vous accueillerez, j'espère, avec bienveillance ; car du résultat de ma démarche

¹⁵¹ Sens péjoratif désignant un homme de robe, magistrat, avocat, notaire...

d'aujourd'hui dépend assurément le bonheur de toute ma vie et peut-être aussi — m'est-il permis de vous le dire ? — celui d'une personne qui vous est extrêmement chère !

Le vieillard dressa l'oreille aussitôt.

— Holà ! se dit-il, s'agirait-il de la comtesse ?

Il s'attendait d'ailleurs, et depuis longtemps, à une pareille démarche.

— Écoutons, se dit-il.

Le colonel était un peu embarrassé. Il eût certainement préféré enfoncer un carré autrichien.

— Monsieur le marquis, reprit-il, je vais vous parler, si vous le voulez bien, avec la franchise d'un soldat.

— Parfaitement, parfaitement, dit M. de Navailles... J'ai été marin... Je connais le langage du métier... quoiqu'il ait beaucoup changé depuis le temps, il faut l'avouer... Car, je dois vous le dire, colonel, autrefois nous étions des guerriers, mais nous n'étions pas... des... des... le mot m'échappe... des... ah ! m'y voici, ne vous fâchez pas, des soudards !

— Vous étiez ce que nous sommes, monsieur le marquis, des soldats français, c'est-à-dire de braves gens !

Solignac s'imposait de ne point s'irriter du mot qu'avait à dessein cherché le marquis, mais le vieillard fut assez mécontent de ces mots : *braves gens* !

— Va-t-il donc, se dit-il, m'appeler mon *brave homme* ?

— Eh bien, monsieur le marquis, reprit le colonel, pour parler franc, j'aime... et de toute la force du dévouement le plus ardent et le plus respectueux.... Madame la comtesse de Farges, votre petite-fille.

— Oui-dà ! fit le marquis. Et alors ?

— J'ai l'honneur de vous demander sa main, monsieur le marquis.

— La main de ma petite-fille ?

— Oui, monsieur le marquis.

M. de Navailles prit dans sa tabatière une prise de tabac, s'essuya le nez et dit avec un sourire à la fois aimable et ironique :

— Voyons, mons..., voyons, colonel, vous m'avez demandé de parler net... Je vais me permettre, moi, d'être... eh ! mon Dieu, oui, quasi brutal. Mais nous sommes ici pour nous entendre, n'est-ce pas ? et je vous prie d'oublier d'avance ce que je pourrai vous dire.

Solignac ne répondit point. Il était inquiet et prévoyait un réel danger, l'obstacle dont Louise de Farges avait parlé.

Le vieillard attendit un moment. Il regarda ensuite le beau colonel des pieds à la tête et lui dit, de ce ton spécial aux gens bien nés du dix-huitième siècle, qui rendait même la politesse impolie et donnait à la fois du piquant et presque du charme à la grossièreté :

— Ah ! ça, colonel, j'aime à croire que vous avez réfléchi avant de faire la démarche que vous tentez aujourd'hui. Eh bien ! mais il me semble qu'avant toutes choses, ce qu'on doit offrir à une femme, en dehors du rang même et de la fortune, eh ! palsembleu, monsieur, c'est un nom !

Le colonel devint vert. Cette fois, il crut bien que son cœur allait l'étouffer. Le vieux marquis venait de toucher à la plaie secrète du soldat.

Il se contint cependant, il surmonta son émotion et répondit en tâchant de donner de l'assurance à sa voix :

— Je croyais, monsieur le marquis, qu'un homme qui, au péril de sa vie, s'était fait un nom lui-même, méritait autant la considération et le respect que celui qui s'était tout simplement donné la peine de naître !

— Tarare ! fit M. de Navailles, j'entends. La noblesse du mérite ? Eh bien, soit, je l'admets. Encore faut-il cependant que cette noblesse de nouvelle espèce — la sotte invention que celle-là ! — soit basée, comme toutes les choses du monde, sur la famille, sur la légitimité de la naissance, sur...

— Assez, monsieur le marquis, interrompit violemment Solignac, allez-vous me reprocher aussi d'être un bâtard !

— Je n'aurais jamais dit le mot, colonel, mais puisque vous l'avez prononcé vous-même... Oh ! ne craignez pas que je vous en fasse un reproche... Il y a des bâtards auxquels l'histoire tire son chapeau, si elle en a, ce que j'ignore... M. de Vendôme était quelqu'un, je suppose, et nos souverains légitimes ont souvent donné en apanage les biens des moines à d'aimables enfants nés, comme vous, de l'aventure... Mais que voulez-vous ! je suis vieux, j'ai des préjugés. Je comprendrais que ma faiblesse allât jusqu'à permettre que ma petite-fille épousât un *m'sieu* quelconque, doté d'un nom bourgeois, un nom aussi sot au besoin que celui de votre maréchal Lannes — vous voyez que nous avons les idées larges — mais un bâtard, comme vous dites... un bâtard... jamais ! Je vous le garantis, colonel, ma petite-fille n'épousera jamais un...

— Un homme, interrompit encore Solignac, qui, jeté dans ce monde sans parents, a choisi pour famille le régiment, pour mère la patrie, et a conquis, je ne dis pas un titre, mais un poste d'honneur, à la pointe de son sabre !

— Eh ! vertubleu ! colonel, qui donc nie ici vos mérites militaires, je vous prie ? Que votre empereur vous donne le bâton que le roi accordait autrefois à M. de Villars, je ne demande pas mieux, j'applaudirai même, si vous le voulez, des deux mains... Mais vous donner ma petite-fille !

— M^{me} de Farges m'aime !

— C'est bien possible. Qu'elle oublie donc que je suis le chef de la famille. Qu'elle passe outre. Ah ! bon Dieu, elle n'aura pas à s'en repentir beaucoup. On a vu plus fort que cela depuis un certain temps. Je lui octroierai tout simplement ma malédiction et nous n'en parlerons plus !

— Vous savez bien, monsieur le marquis, que M^{me} de Farges vous respecte et respecte en vous le souvenir de son père...

— Son père, monsieur, n'eût jamais consenti à ce que sa noblesse s'unît à une bâtardise !

— Allons, dit : brusquement Solignac, encore une fois, c'est assez, monsieur le marquis ! Pas un mot de plus ! Il n'appartient même pas à la vieillesse, et à l'honneur d'insulter un homme qui porte le poids de la faute des siens ! Vous me refusez la main de la femme que j'aime ? Vous faites le malheur de deux êtres à la fois ? À votre aise ! C'est M^{me} de Farges elle-même qui vous dira ce que coûteront peut-être votre folie, votre orgueil et votre entêtement !

— Malepeste, dit le marquis furieux, lorsque Solignac fut sorti, voilà un *m'sieu* que j'aurais fait admirablement bâtonner il y a quarante ans ! Mais a-t-on jamais vu ! Croire qu'il va épouser ainsi une Navailles !... Et cette petite linotte qui s'éprend de ce bellâtre et qui refuse un Olona !... Du diable si le monde ne danse pas la plus folle des sarabandes... On ne sait où vont les choses, palsembleu !

Solignac ne dit qu'un mot à Louise :

— Je n'ai connu ni mon père ni ma mère ; Solignac est le nom du village où je suis né. Mais ce nom, que l'ennemi connaît et que mes soldats honorent, ne suffit pas au marquis de Navailles. Le bâtard disparaît, puisqu'il le faut. Vous ne me reverrez jamais. Adieu !

— Allons donc ! fit Louise. Au revoir ! Solignac parti, elle alla droit à M. de Navailles :

— Vous savez frapper droit et juste dit-elle à l'aïeul. Vous avez fait deux malheureux aujourd'hui...

— Quoi ! vous, aussi ? Ah ! en vérité...

— J'aime M. de Solignac autant que je détestais M. d'Olona, votre protégé, et j'espère, monsieur le marquis, que vous reviendrez sur votre résolution !

— Moi ?

— Vous !

— Jamais, par ma foi !... Solignac ! Solignac ! *Qué que c'est que ça, Solignac ?* Demandez à Lanjallais. « Un bourg ! » voilà tout, un bourg ! Vous ne prétendez pas épouser un bourg !

— Je prétends être heureuse avec le plus loyal des hommes !

— Oui-dà ! Eh bien ! soyez heureuse en dépit de moi !... Vous êtes majeure !... Est-ce que votre Code civil ne vous permet pas d'envoyer aussi des actes, — comment dit-on ? — *respectueux* ! le joli mot¹⁵² ! aux grands-pères comme aux pères ? Je n'en sais rien ; mais je sais que si vous vous mariez, vous vous marierez sans moi et qu'au nom de votre père...

— Ah ! vous savez bien que ce souvenir m'arrête !

— Et il ne manquerait plus que ça !... Mais tenez, encore, s'il avait un nom, vous entendez, un nom, voire paladin... mais Solignac ! Je comprendrais Durand, Leblanc, Lenoir, Levert,..., mais Solignac !

Louise sentit qu'il valait mieux, pour le moment, laisser le vieillard à ses idées.

Elle fit cependant connaître à Solignac le résultat de l'entretien. À son avis, il y avait là, dans cette dernière objection du marquis, une sorte d'espoir entrevu.

— Un nom ! dit Solignac avec amertume... Je puis bien conquérir tous les grades, donner mon sang, donner ma vie ; mais avoir un nom, c'est là comme une impossibilité formidable ! Ah ! sottise humaine ! fatalité de la naissance ! Ayez du courage, de la bonté, de l'amour, vous n'en serez pas moins un bâtard !... un bâtard !

Et il songeait.

Le colonel était revenu trop profondément triste de sa visite à M. de Navailles pour que M^{lle} de la Rigaudie ne s'aperçût pas du changement qui s'était produit dans l'humeur du jeune

¹⁵² Depuis 1804, la majorité était obtenue à 21 ans. Néanmoins on ne pouvait se marier qu'en ayant obtenu l'autorisation d'au moins un des deux parents. En cas de refus des parents les enfants étaient tenus de leur notifier leur projet de mariage par un acte notarié nommé « acte respectueux ».

homme. Elle essaya de l'interroger, mais elle se heurta, fort étonnée, contre un silence absolu et morne.

— Holà ! se dit-elle en grattant son long nez, il y a donc là quelque chose de grave ? Et que signifie ?... Bah ! ajouta-t-elle, je suis bien encore assez femme, c'est-à-dire assez fine, pour le contraindre à me tout avouer !

Elle se montra, en effet, fort habile : elle prit, comme on dit, Solignac par les sentiments. Elle l'aimait assez, lui dit-elle, pour qu'il pût se fier à elle. Elle lui avait assez prouvé son attachement pour qu'il dût un peu lui livrer ses confidences, le secret de son chagrin.

— Ah ! mon cher enfant, sachez que l'ingratitude est une vilaine chose et que je ne mérite pas que vous me payiez de cette monnaie-là. Car enfin, dites-vous bien que sans moi...

— Oui, fit Solignac, sans vous je serais un enfant perdu, sans soutien et sans force, et je n'aurais sans doute pas pu, même avec tout mon dévouement, conquérir mes épaulettes. Je sais cela, et c'est cela justement que le marquis de Navailles a eu soin de me rappeler.

— Ah ! très-bien, nous y voici, dit M^{lle} de la Rigaudie. Je crois que je vais commencer à comprendre. Vous avez demandé à M. de Navailles la main de M^{me} de Farges ?

— Oui, répondit Solignac.

— Et il a refusé ?

— Nettement.

— Voyez-vous cela ! Sous quel prétexte, je vous prie ?

— C'est ce que je ne voudrais point redire, fit Solignac, car le mot qu'il a prononcé me brûle les lèvres en passant !

Il ne remarquait pas le changement presque soudain qui s'était fait chez M^{lle} de la Rigaudie. Les yeux bleu-faïence de la vieille fille pétillaient d'une flamme courroucée. Elle caressait son menton osseux de ses grandes mains maigres, puis elle se tirait les doigts avec impatience et en faisant machinalement craquer les phalanges sèches.

Il se passait évidemment quelque chose sous ces cheveux jaunes et dans ce crâne au front chargé de taches de rousseur.

— Voyons, voyons, dit brusquement M^{lle} de la Rigaudie. Il s'agit de bien s'expliquer. Le vieux sot aurait-il été insolent ? Qu'a-t-il dit ? Ah ! vive Dieu, mon enfant, j'entends que vous me l'appreniez et j'ai le droit de le savoir !

— Eh bien ! dit Solignac en retrouvant toute sa colère et en ressentant de nouveau toute sa douleur, le marquis de Navailles m'a comme souffleté du nom qu'on donne à ceux qui n'ont ni parents ni famille... Il le sait bien que ce nom de Solignac n'est pas le mien, mais celui du village limousin où vous m'avez recueilli... Et quelle folie c'était à moi d'espérer devenir le mari d'une fille noble !... M^{me} de Farges à un Solignac ? Une Navailles à un b...

— Taisez-vous. Ah ! taisez-vous, mon enfant ! interrompit avec élan M^{lle} de la Rigaudie en étendant ses longs bras, presque suppliants cette fois, vers le colonel. J'entends ? je comprends... Ne dites pas ce mot, Henri... ne le dites pas !...

Et reprenant soudain son humeur et sa pétulance habituelle :

— Quoi ! il a osé, ce diantre de marquis, dit-elle... Vieux fou pétri de préjugés !... Je vous demande un peu !... Le colonel de Solignac ne vaut-il point tous les Navailles de la terre, morts ou vifs ?... Et qu'a-t-il fait en ce monde, ce monsieur, pour oser faire la petite bouche quand on lui présente un héros ?... M. de Navailles ! Un débris du temps de Louis XV !... Ah ! maugrebleu ! c'est moi qui me charge de lui dire son fait !

— Vous ?

— Moi ! J'irai le trouver... En vérité, une la Rigaudie est d'une autre souche qu'un Navailles ! Et s'il veut faire montre de parchemins et d'arbres généalogiques, j'en ai, moi, des rouleaux par centaines, que les Jacobins n'ont pas brûlés, et je lui montrerai ce que c'est que le pur sang des preux !

Elle allait et venait dans la chambre, arpentant le tapis de ses longues jambes, tandis que le petit Jack, le sapajou, qui était

entré, la regardait tout étonné, en poussant des cris de souris ou d'oiseau.

Elle sonna tout à coup, d'un mouvement saccadé, et ordonna qu'on apprêtât son équipage.

— Vous sortez ? dit Solignac.

— Sur-le-champ !

— C'est peine perdue d'aller trouver M. de Navailles !

— Vous croyez ? Eh bien, je ne crois pas ! D'ailleurs, il me plaît de m'expliquer avec lui ! Mon enfant, je ne vous demande qu'une chose, ne sortez pas de l'hôtel, attendez-moi ici. Dans une heure, j'apporterai des nouvelles et je serais furieusement étonnée si elles ne vous comblaient pas de joie !

La vieille fille sortit ainsi comme une folle et comme une folle aussi elle se présenta devant M. de Navailles, après avoir, en chemin, tourné et retourné dans sa cervelle tout ce qu'elle pourrait dire au marquis afin de le convaincre de sottise.

Le vieillard la reçut d'ailleurs avec le cérémonial que tout homme *né* doit à une femme, — « même quand elle ressemble à un os de seiche, » songea le marquis après avoir dévisagé M^{lle} de la Rigaudie. Il lui demanda ensuite, avec sa politesse affectée, en quoi il pouvait lui être agréable et ce qui lui valait le plaisir et l'honneur d'une telle visite. Il connaissait, au surplus, M^{lle} de la Rigaudie et de réputation et pour l'avoir déjà rencontrée.

— Ma foi, monsieur le marquis, dit-elle, ce n'est pas à moi que vous devez ma visite, c'est à madame votre petite-fille.

— Quoi donc ! encore Louise ? songea le marquis.

Et il se mit aussitôt sur ses gardes.

— Le colonel Henri de Solignac vous a demandé la main de M^{me} la comtesse de Farges, et vous avez refusé de consentir à ce mariage.

— Oui, mademoiselle, répondit le marquis, dont les sourcils s'étaient froncés au nom de Solignac, et si le colonel persistait

dans sa demande, — ce que je doute qu'il fasse, — je persisterais dans mon refus.

— Tout de bon ?

— Tout de bon, dit M. de Navailles un peu étonné.

— Et que reprochez-vous au colonel, s'il vous plaît ?

— Pardieu, fit le marquis, je le lui ai assez franchement dit à lui-même pour qu'il me semble inutile de vous le répéter... Êtes-vous, d'ailleurs, chargée par lui d'essayer de renouer une négociation rompue ? Êtes-vous une amie, une parente fondée de pouvoirs ? Alors, restons-en là, mademoiselle, je vous fais ma révérence et je vous demande la permission de me retirer dans ma chambre de repos !

— Je suis ici ce que vous voudrez, répondit M^{lle} de la Rigaudie, mais je souhaite que vous me donniez de votre refus un motif valable !

Le vieux marquis ne put s'empêcher de rire.

— Sambleu, fit-il, voilà qui est plaisant ! Valable !... Valable est charmant ! Valable est superbe !... Quel nom a-t-il à mettre sur le contrat, votre colonel ?

— Bien. C'est donc parce qu'il n'a point de nom que vous le repoussez ? Et s'il en avait un !

— Ah ! s'il en avait un !

Le marquis hochait la tête.

— Eh bien ! continua M^{lle} de la Rigaudie.

— Eh bien ! nous disons là des choses inutiles, je suppose ; ce n'est pas lorsqu'ils ont trente ans que l'on réclame les enfants trouvés ?

— Enfant trouvé ! enfant trouvé ! Tout enfant trouvé, monsieur le marquis, est de droit gentilhomme !

— Ce sont les enfants perdus qui le disent !

— Ah ! vraiment ? Et, sur ma foi, savez-vous de qui un tel homme peut être le fils ?

— Je l'ignore complètement, et je m'en inquiète fort peu, murmura le marquis.

M^{lle} de la Rigaudie haussa les épaules.

— Savez-vous s'il n'a pas dans les veines du sang aussi bleu que le vôtre ?

— J'en doute, mais, après tout, le hasard...

— Le hasard ! le hasard ! Il n'y a pas de hasard, il y a là un soldat admirable, un être doué de toutes les vertus qui font l'homme de race, un chevalier des anciens temps...

— Égaré dans les armées de Buonaparte

— El vive Dieu, cela vaut bien autant que de cavalcader dans l'état-major de Brunswick !

— Hum ! hum ! fit le marquis, pour une des nôtres, vous avez là une étrange façon de penser, mademoiselle !

— Je pense comme il me plaît et puis vous assurer que je pense droit et bien. Mais le sang me bout, à la fin, de vous voir repousser un gendre que vous devriez accueillir à bras ouverts ! Ah ! si j'étais à la place de votre petite-fille !

— Que feriez-vous, je vous prie ?

— Je n'en ferais qu'à ma tête et je m'en trouverais fort heureuse !

— Mademoiselle, dit le marquis avec une expression de désolation méprisante et comique, je croyais avoir reçu la visite de la fille du marquis de la Rigaudie et il me semble que j'entends parler une faiseuse de motions, une citoyenne de sections !

— Dites tout de suite une tricoteuse ! Ah ! c'est que vous feriez sortir les gens de leur caractère aussi ! Vertuciel ! Et qu'êtes-vous donc vous-même, je vous prie, si vous n'êtes une sorte de *monsieur Veto* ¹⁵³ ?

— *Monsieur Veto ! monsieur Veto !* s'écria le marquis en regardant autour de lui comme pour voir si les murailles n'allaient pas s'écrouler... *Monsieur Veto !...* quel langage !... *Monsieur Veto !...*

¹⁵³ Monsieur Veto, sobriquet donné à Louis XVI sous la Révolution.

Il appela tout à coup, comme s'il se fût senti en danger devant cette femme.

— Lanjallais ! Lanjallais !

— Oh ! ne craignez rien, dit M^{lle} de la Rigaudie, je me retire... Mais si c'est parce que le colonel n'a point de nom que vous lui refusez votre petite-fille, le colonel en aura un, le colonel ne sera plus, comme vous l'avez dit, un bâtard. Le colonel aura un père, une mère, tout ce qu'il faudra, et nous verrons alors si vous refuserez encore de bénir une union qui fera le bonheur de deux cœurs qui s'aiment !

Elle sortit comme une tempête-, laissant le marquis absorbé par une idée fixe et répétant machinalement, au grand étonnement de M. Lanjallais, ces deux seuls et mêmes mots :

— *Monsieur Veto ! monsieur Veto !*

La résistance rendait révolutionnaire la vieille fille, si fort ennemie des Jacobins. Elle croyait rapporter, sans nul doute, à Solignac une meilleure nouvelle. À mesure que sa voiture la rapprochait de la rue de Bretagne, M^{lle} de la Rigaudie se reprenait à faire craquer ses phalanges : elle était tout aussi troublée, tout aussi perplexe qu'auparavant.

Mais elle fut littéralement désolée en apercevant l'angoisse peinte sur les traits du colonel et en voyant ce beau et mâle visage se décomposer, en quelque sorte, à mesure qu'elle contait son entrevue avec le marquis de Navailles.

— Je vous l'avais bien dit, s'écria enfin Solignac avec désespoir... Cela est irrévocable... Bâtard ! Un bâtard !... Ah ! que cette balle qui est là, dit-il en se frappant la poitrine, m'étouffe donc et me tue tout de suite ! C'est trop souffrir, à la fin !

— Mourir !... Tu veux mourir ?... dit avec un élan terrible la vieille fille dont la voix se serra.

Solignac ne remarqua même pas que M^{lle} de la Rigaudie le tutoyait, ce qu'elle faisait quand il était petit, et ce que depuis longtemps elle ne faisait plus.

Il était tout entier à sa pensée unique.

— Oui, mourir, dit-il avec une résolution farouche, eh bien ! oui, je voudrais mourir ! Ce serait la délivrance et ce serait la joie !...

— Es-tu fou ? s'écria M^{lle} de la Rigaudie effrayée.

— J'aime cette femme, je l'aime d'un ardent amour. Peut-elle être à moi ? Non. Il me l'a dit ! Je suis un bâtard !

— Un bâtard ! un bâtard ! dit brusquement M^{lle} de la Rigaudie. Et si tu n'étais pas un bâtard ?

Solignac, à son tour, crut que la vieille fille devenait folle.

— Que dites-vous donc là ? demanda-t-il, attiré soudain par ce qu'il y avait d'étrange, d'inconnu, d'improbable, dans les derniers mots de M^{lle} de la Rigaudie.

Une sorte de transformation s'était produite dans les traits de la vieille fille. Tout en elle avait la fièvre et rayonnait. On pouvait maintenant, — tant l'expression qui animait ce visage était vive, — retrouver, sous le hâle du soleil limousin et sous les rides des années, la beauté primitive de cette Rose-Edmée dont l'âge, le labeur, les soucis avaient fait, lentement, comme une parodie attendrissante et sympathique encore de la femme charmante d'autrefois.

Dans les yeux pâles de M^{lle} de la Rigaudie roulaient des larmes, et la vieille fille s'écria tout à coup :

— Eh bien, non ! non, tu ne mourras pas ! Tu vivras, tu seras heureux. Et ni cet entêté ni personne, entends-tu ? personne au monde n'aura le droit de l'appeler bâtard !

Solignac ne disait rien, il attendait, il écoutait, et cette fois, son cœur lui causait des douleurs horribles, comme si cette mort qu'il souhaitait eût été proche.

— Ah ! disait M^{lle} de la Rigaudie, s'excitant elle-même avec volubilité, avec une sorte d'impatience de déchirer tous les voiles, de dire, de crier la vérité, de révéler le passé, de rassurer, de sauver Henri, — ah ! tant que tout a marché à souhait pour toi, tant que la fortune t'a souri, tant que tu as grandi, heureux, fêté, envié, adoré, j'ai pu garder pour moi un secret qui devait

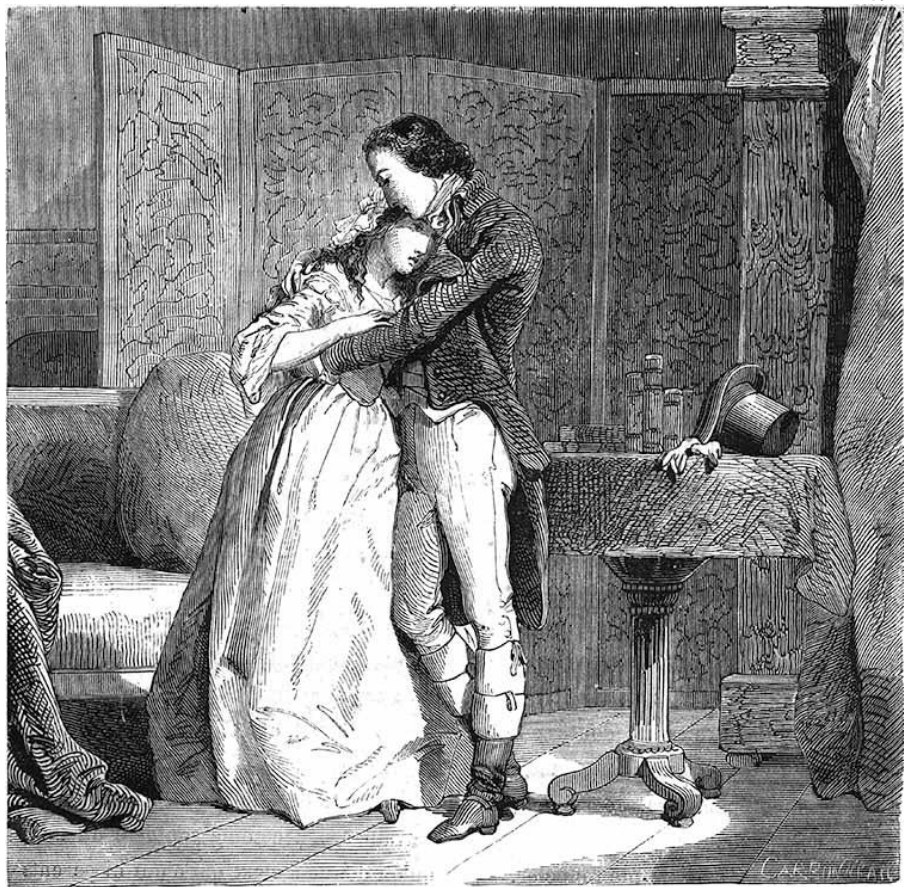
disparaître avec moi... Mais tu souffres, mais tu pleures, mais tu veux mourir ! Vertuciel !... Que le monde entier me lapide et se moque de moi, que m'importe ! Tu es bâtard aujourd'hui, tu ne seras plus bâtard demain !

— Ah !... Madame !...

— Madame ? M'appeler madame ou mademoiselle ? Fi donc !... Regarde-moi bien, Henri, embrasse-moi bien, aime-moi bien : je suis ta mère !

— Vous ?

— Moi !



Il serra avec force la pauvre femme dans ses bras

Solignac ne chercha pas à deviner quel secret pouvait se cacher sous une pareille révélation. Il serra avec force la pauvre femme dans ses bras, il baisa son front et son cou, pleurant, riant, ne comprenant pas et se sentant instinctivement heureux, affranchi, certain maintenant d'épouser Louise. Et pourquoi ?

— Ah ! disait-il, à votre bonté, à votre dévouement, j'aurais dû deviner !...

— Tarare ! dit M^{lle} de la Rigaudie en essuyant vivement ses yeux rouges. J'ai été une mère pitoyable, puisque je n'ai pas eu le courage de passer à travers la vie au bras de mon fils. Mais patience ! J'ai le temps de réparer... Ne m'interroge pas, ne cherche pas à savoir... Laisse-moi faire... Mon fils ! mon fils ! mon fils ! Ah ! en vérité, il me semble que tu es dix fois plus beau et que je l'aime cent fois plus depuis que j'ai le droit de l'appeler tout haut mon fils !

— Ma mère !

Elle ferma un instant les yeux comme pour mieux écouter la musique de ce doux mot, puis elle se redressa, résolue, toute à l'action, comparable à un général qui va livrer bataille.

— Silence sur tout cela, dit-elle à Solignac. Que ce secret soit encore le nôtre pour quelques heures ! Ah ! que je t'embrasse encore !

Elle se dégagea de celle nouvelle étreinte, appela ses gens, et quand Solignac fut parti, écrasé, étonné, mais heureux d'une révélation qui lui paraissait un songe, elle dit tout haut, de ce ton hardi dont elle donnait ses ordres :

— Allons ! qu'on me coiffe, qu'on me pare !... Toutes mes bagues !... mes bijoux ! Ma robe puce !... mes dentelles !... Qu'il ne manque pas un grain de poudre à la perruque des gens, Fournier, vous m'entendez, et qu'il n'y ait pas un atome de poussière à mon landau !

— Allons-nous donc chez l'empereur ? fit M. Fournier avec un sourire, d'ailleurs incrédule.

M^{lle} de la Rigaudie hocha la tête :

— L'empereur ! l'empereur ! je me moque bien de l'empereur !

Elle regarda Fournier, et d'un ton étrange, à la fois ému et impératif :

— Nous allons rue des Postes, Fournier, chez M. Sylvain Chambaraud, ex-membre de la Convention nationale !

X — Le secret de Chambaraud

Vingt-neuf ans avant cette année 1809, il y avait à Solignac, dans ce joli village limousin dont le colonel portait le nom, un petit propriétaire de campagne d'une intelligence profonde et d'une énergie à toute épreuve, qui vivait seul avec sa mère et un métayer dont il faisait son ami plutôt que son serviteur. C'était une jeune tête ardente, toute prête à s'enflammer au souffle qui déjà s'élevait — brise de liberté toute prête à devenir ouragan.

Il était instruit et chaque jour il voulait s'instruire davantage. Il lisait Rousseau, Mably¹⁵⁴, Voltaire, Diderot, et le curé, bon latiniste, qui lui avait autrefois appris à traduire le latin, disait parfois : Maître Sylvain est plus savant que moi.

Sylvain Chambaraud ne croyait point, il est vrai, qu'une grande science empêche de se livrer aux grands travaux de la terre. Il n'était pas fort riche, mais il avait assez de biens pour vivre, lui et sa mère, largement, — surtout en mettant à profit ce qu'il avait appris pour développer dans ce coin du Limousin l'agriculture, — une des mamelles de la France, avait-on dit depuis longtemps.

Sylvain Chambaraud avait un frère plus âgé que lui, et qui, tout jeune, quittant le pays, s'était fait marin : Germain Chambaraud. On ne devait en avoir des nouvelles que plus tard, lorsqu'il allait confier à Sylvain sa fille Thérèse.

La mère des deux Chambaraud était bonne, pieuse, honnête, veuve depuis longtemps, et fière de ses enfants, mais surtout de son fils Sylvain. Ce fils était aimé et admiré des paysans qui le consultaient, l'écoutaient, le regardaient comme un oracle.

Pour Sylvain Chambaraud, Plantade, le métayer, se fût fait sans hésiter broyer le crâne, et à Solignac, chacun était comme Plantade.

Ainsi aimé, ainsi assuré du lendemain, dans un temps où la lutte pour la vie était si atroce. Sylvain Chambaraud était-il

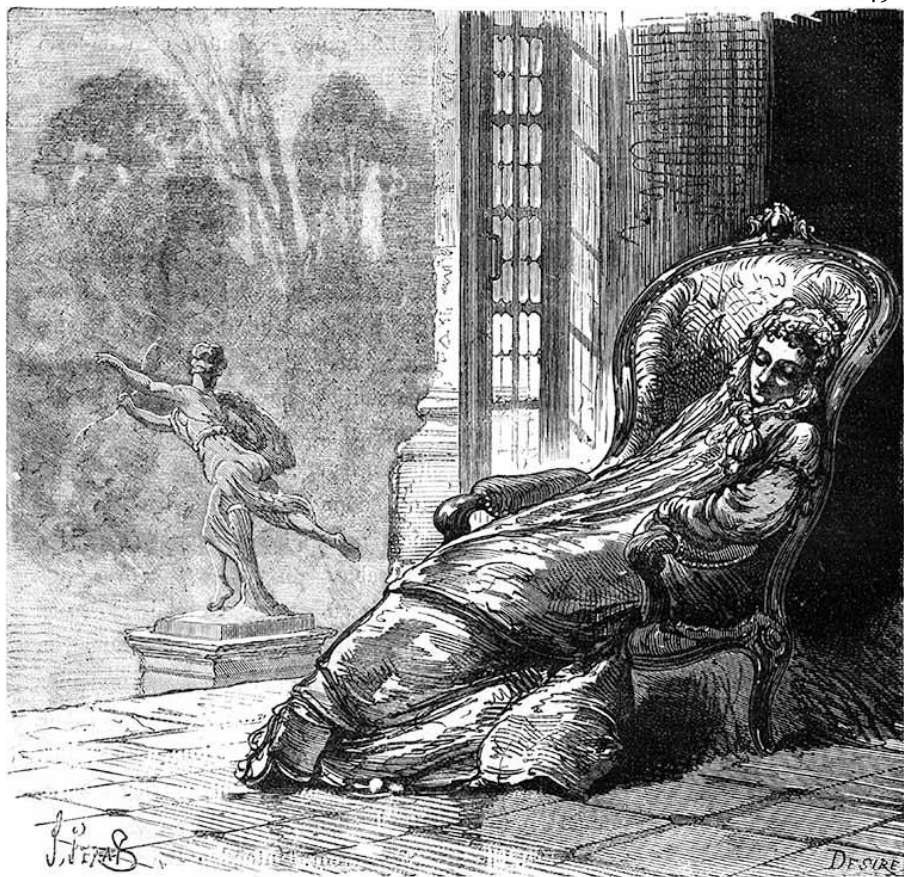
¹⁵⁴ Gabriel Bonnot de Mably (1709-1785), philosophe et historien.

heureux ? Il l'eût été sans doute si, à Solignac même, ne se fût élevé un château, et si, derrière ses murailles, n'eût vécu charmante, fière et d'une beauté irrésistible, une jeune fille vers laquelle, — pauvre fou ! — ce fils de paysans avait osé lever les yeux et laissé monter ses rêves.

Du château de Solignac il ne reste aujourd'hui nulle trace, et bien des gens soutiendront à cette heure que le château de Solignac n'a jamais existé. Ce qui est certain, c'est que l'abbaye de Saint-Pierre où saint Éloi, qui la fonda, avait placé comme abbé un dévot personnage, Rémacle¹⁵⁵, évêque de Maastricht, lequel figure, à son tour, dans la légende des saints, et dont on conservait à Solignac un des bras, envoyé par les moines de Stavela, sans compter le corps de saint Martial, patron de Limoges, qu'on y transporta un moment — cette abbaye de Solignac qui compte deux saints parmi ses abbés, s'est transformée, depuis plusieurs années, en une fabrique de porcelaine. Les fours chauffent maintenant où jadis s'élevaient, mystérieux, les prières et les psaumes des Bénédictins. La Révolution a, pour toujours, chassé les moines en les remplaçant par des ouvriers.

Quant au château, ses pierres ont rejoint depuis quatre-vingts ans les cailloux de la Briance, qui coule à Solignac, pittoresque et jolie, comme toutes les claires rivières du Limousin.

¹⁵⁵ Saint Remacle (sans *é*) (600-672), fondateur de l'abbaye de Stavelot en 651, et premier abbé de l'abbaye de Solignac.



Madame de la Rigaudie mère était à demi paralytique

C'était le château qu'habitait, en 1780, M^{lle} Rose-Edmée de la Rigaudie. Comme Chambaraud, la jeune fille avait perdu son père, gentilhomme élégant, spirituel, sceptique, séduisant, qui avait donné à sa fille un peu de son humeur voltairienne et de sa bravoure. Elle vivait là, presque cloîtrée, avec la marquise douairière de la Rigaudie, dont la rigidité devenait trop souvent de la rudesse. D'ailleurs, déjà fort âgée quoique sa fille n'eût pas vingt ans, M^{me} de la Rigaudie mère était à demi paralytique. Elle remettait donc le soin d'administrer ses intérêts, de sur-

veiller ses gens, de faire prospérer ses biens à un intendant qui lui plaisait par sa sévérité même. Un de ces hommes qui, nés plus près du peuple, se plaisent à l'opprimer, comme s'ils croyaient s'élever en tyrannisant.

Cet homme, — dont le nom importe peu, il est vrai, — s'appelait Boussac.

Dans le pays, Boussac était comme l'antithèse de Chambaraud. Il avait, en l'art de se faire haïr, comme Sylvain avait trouvé, sans le chercher, le secret de se faire aimer. En dépit des efforts tentés par Turgot, de la suppression des corvées et de la diminution des impôts en Limousin, ces impôts étaient lourds alors pour les pauvres gens ; maître Boussac inventait les moyens de les rendre plus lourds encore. À cette misère épouvantable qui désolait si souvent les provinces de France, il ajoutait sa dureté implacable.

Une mauvaise récolte était alors une complète ruine. Dans ce pays limousin, une disette frappa une fois soixante mille habitants de la seule généralité de Limoges : on les ramassait le long des chemins, morts de faim, avec une poignée d'herbe entre les dents.

Et souvent, l'intendant Boussac venait en aide à la famine ou il la remplaçait. Il faisait traîner en prison les pauvres diables qui ne pouvaient payer le prix de leurs terres à loyer, et quand M^{lle} de la Rigaudie, compatissante et bonne, s'interposait, suppliait sa mère de n'avoir pas de ces duretés pleines d'épouvante :

— Je ne saurais gouverner, répondait Boussac, si madame la marquise m'impose de gouverner par la pitié. Je sais que le Béarnais disait qu'on prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre, mais il ne s'agit ici ni de miel ni de vinaigre. Il s'agit d'avoir la main ferme et de faire toujours prompte justice.

Alors, M^{me} de la Rigaudie répliquait à sa fille :

— Boussac a raison. Laissez faire Boussac, ma fille, et mêlez-vous de vos affaires ! Allez étudier sur votre clavecin la musique de Rameau ; ce ne sont pas les femmes qui sont capables d'administrer leurs biens.

M^{lle} de la Rigaudie devait, par la suite, donner un vivant démenti aux paroles de sa mère, mais, pour le moment, elle obéissait et, toute sombre, elle s'inclinait devant la volonté maternelle.

Elle était cependant déjà résolue, vaillante, courageuse. On la voyait parfois, à cheval sous les grands châtaigniers des bois, éperonnant sa monture et passant, ivre d'air libre, ses grands yeux bleus se rafraîchissant, pour ainsi dire, d'un bain de verdure, et ses longs cheveux blonds s'emperlant des gouttes de rosée qui s'égrenaient en tombant des branches qu'elle frappait de sa cravache, au passage.

C'était ainsi que Sylvain Chambaraud l'avait aperçue, semblable à une apparition, pour la première fois ; ainsi qu'un jour, plus tard, le cheval de la jeune fille s'étant emporté, il avait, lui qui lisait en ce moment Horace sous un arbre, jeté son livre loin de lui, couru vers elle, saisi le mors du cheval et, de sa main robuste, avait contraint l'animal à s'arrêter, tandis que Rose-Edmée, souriante quoique un peu pâle, descendait de sa monture et, tendant la main au jeune homme :

— Vous m'avez sauvé la vie ! lui avait-elle dit.

Celte main tendue, cette pression des doigts de la jeune fille avait comme enivré le jeune homme. Quelle émotion inconnue en avait ressentie Sylvain Chambaraud ! Quel souvenir il en avait gardé ! Il retrouvait, bien des années après, la sensation même de cette ivresse sous les grands arbres mystérieux et pleins d'ombre !

M^{lle} de la Rigaudie était plutôt active que songeuse. Elle passait sa vie à porter de chaumière en chaumière des secours qui soulageaient ceux que ruinait l'intendant Boussac. Mais quand elle se retrouvait seule au château, elle ne pouvait empêcher, à

son tour, sa pensée de retourner, presque malgré elle, vers ce jeune homme au fier visage, aux yeux francs, à la main loyale, à qui — cette - idée même lui plaisait — elle devait son salut.

Elle aussi, isolée, silencieuse, elle faisait des rêves. Mais tout cela était fugitif et elle chassait bien vite les projets impossibles.

Cependant la mère de Chambaraud disait à son fils :

— Tu pâlis, tu maigris, les livres te tueront, Sylvain !

Et Plantade murmurait à l'oreille de son maître :

— Prenez garde. Il ne faut pas regarder les montagnes trop hautes ; le vertige vient.

Chambaraud n'avait pas le vertige, mais il aimait M^{lle} de la Rigaudie. Et il n'essayait pas de vaincre le sentiment qui l'envahissait. Non. La folie même de ce songe lui plaisait.

— Elle ne le saura jamais, mon secret ! se disait-il. Donc, qu'importe ! Et moi, je m'enivre de son image et de son souvenir !

Le seul événement qui pouvait peut-être rapprocher l'un de l'autre cet homme de cette jeune fille, arriva. La main de fer de Boussac fut si écrasante à la fin, qu'elle exaspéra ceux qu'elle étreignait. Les gens de Solignac s'ameutèrent : pour atteindre Boussac, on s'en prit au château. Les religieux de Saint-Pierre de Solignac essayèrent d'abord de s'interposer, puis, effrayés, ils s'enfermèrent dans leur abbaye par ordre de dom Antoine Vergne, leur prieur. De quoi parlait-on, en effet ? De brûler le château. Même avant les années de la Révolution, la disette des grains amenait ainsi la révolte.

Pendant que Boussac s'enfuyait, à travers champs, gagnant vers Limoges où il allait réclamer le secours de la maréchaussée, M^{lle} de la Rigaudie se trouvait, en réalité, toute seule, en face de la foule. — Les gens du château tremblaient ; M^{me} de la Rigaudie, complètement paralysée, ne pouvait ni tenir tête aux paysans, ni même essayer de les calmer.

— Je vous défendrai, ma mère, dit Rose-Edmée, énergique, et tout en maudissant le misérable qui nous vaut tant de haine, je vais parler, moi, à ceux que sa cruauté a soulevés !

Elle se présenta donc hardiment à cette foule hurlante. Des gens brandissaient des faux, des épieux. Elle ne trembla pas. Mais, par une de ces méprises farouches, si communes dans ces journées de fièvre ; il arriva que les paysans crurent que M^{lle} de la Rigaudie, loin de vouloir les apaiser, venait les braver. Un souffle de colère passa sur ces fronts halés, et une flamme mauvaise brilla dans ces yeux stupides. Exaspérés, les révoltés se précipitèrent sur elle et, dans leur courroux, quelques-uns poussaient des cris fauves. Le mot sinistre des heures sombres retentit, jaillissant de la foule comme un éclair livide d'un nuage noir : *Branchons-la !* Les crimes anonymes ont toujours un auteur caché ; c'est quelque nature haineuse qui, se sachant anonyme, a soudain, si l'on peut dire, la franchise de sa lâcheté. Affolés par le misérable inconnu qui avait, le premier, jeté l'atroce cri, des paysans, des femmes avaient déjà saisi M^{lle} de la Rigaudie par les poignets et l'entraînaient lorsque Sylvain Chambaraud accourut, suivi de Plantade, et se jeta parmi les furieux.

Son intervention suffit, non pas à calmer la révolte, mais à sauver la jeune fille. Quel qu'eût été son courage, Rose-Edmée, intrépide devant le danger, faiblit par une réaction toute naturelle, dès qu'elle se vit sauvée. Plantade et Chambaraud la portèrent, évanouie, dans la ferme qu'ils habitaient. Puis Sylvain remonta au château, voulant protéger aussi la marquise, comme il avait protégé M^{lle} de la Rigaudie.

La tempête, d'ailleurs, se calmait. Les paysans, répandus dans le château, se contentaient de piller les caves, sans essayer de se venger sur la châtelaine.

La vieille paralytique, pâle et sinistre, enfoncée dans son fauteuil, écoutait gronder ces bruits d'orage et elle se disait que, si

messire Jean Léonard, marquis de la Rigaudie, son époux, eût vécu, il eût tôt fait de charger cette canaille.

Après s'être assuré que la marquise ne courait aucun danger et l'avoir confiée à la garde de braves gens qu'il connaissait, Chambaraud redescendit chez lui. La nuit était venue. Il rencontra en chemin Plantade qui lui donna des nouvelles de M^{lle} de la Rigaudie. La commotion avait été forte chez la jeune fille et Rose-Edmée avait été obligée de prendre le lit.

Chambaraud se sentit le cœur serré. Elle souffrait ! Et il eût donné sa vie pour lui épargner une douleur !

Il ne doutait pas, d'ailleurs, que M^{lle} de la Rigaudie n'eût été recueillie dans la chambre de sa mère. Il entra, écouta à la porte : aucun bruit.

— Elle dort, fit-il tout bas.

Il s'éloigna sur la pointe du pied.

— Je passerai la nuit, se dit-il, dans la chambre de la métayère !

Il savait que la chambre était vide. Depuis quelques jours, la métayère était partie pour Sauviat. Chambaraud entra donc assez brusquement dans cette chambre. À vrai dire, il comptait seulement s'y reposer un instant, s'y jeter, tout vêtu, sur le lit. La nuit en effet pouvait être dangereuse encore, ou pour M^{lle} de la Rigaudie ou pour le village.

Mais en entrant dans la chambre, à demi éclairée par une chandelle de résine, il aperçut tout à coup, avec une émotion profonde, jeté sur une chaise, une sorte de mantelet de soie.

Il s'approcha du lit ; M^{lle} de la Rigaudie, endormie, reposait là, dans cette chambre. Elle n'avait point voulu accepter l'offre de la paysanne. ; pourquoi déranger la mère Chambaraud ? Lasse, écrasée, elle s'était étendue sur le lit et, la fièvre l'accablant, elle avait bientôt fermé les yeux. Ses beaux cheveux blonds faisaient à sa tête allongée et élégante comme un oreiller soyeux.

Le premier mouvement de Sylvain en apercevant la jeune fille fut de s'éloigner, mais ses pieds demeuraient instinctivement collés au sol, comme ses yeux restaient rivés sur ce visage de femme. Il sentait, dans sa poitrine, son cœur battre et bondir. Son sang bouillonnait dans ses artères ; la griserie de l'amour lui montait au cerveau, comme la plus ardente des ivresses.

Il l'aimait depuis si longtemps ! Il l'avait tant de fois regardée, de loin, apparition toujours cherchée, toujours fugitive ! Et maintenant elle était là ! Il la contemplait, il pouvait entendre la respiration de ses lèvres, il regardait les mouvements de sa poitrine soulevée et comme oppressée.

C'était une nuit d'été, étouffante, pleine de fièvre. Des vapeurs de soufre semblaient monter de la terre échauffée. Sur le ciel orageux, les arbres qui se découpaient, par masses sombres, avaient de l'électricité à leur cime. Les châtaigniers distillaient dans l'air lourd leur odeur pénétrante.

Sylvain Chambaraud se sentait devenir fou. Maintenant des larmes nerveuses lui venaient aux yeux, et un des sanglots qui l'étreignait — sanglot de joie et non de douleur — réveilla brusquement la jeune fille. Elle poussa un cri, effrayée, puis elle sourit, comme rassurée, en apercevant Chambaraud et sans bien comprendre comment il se trouvait là. La fièvre de ce jour terrible troublait un peu M^{lle} de la Rigaudie. Elle était encore éperdue. Quelle horreur ! Des mains de rustres s'étaient appesanties sur ses épaules. Elle avait entendu des voix qui parlaient de la pendre. Cette vision l'affolait et elle l'oubliait seulement lorsque l'image de son sauveur lui apparaissait, dissipant la horde qui hurlait.

Sylvain avait cru qu'elle allait le chasser. Il se sentit inondé de bonheur quand elle lui parla, au contraire, quand elle le remercia, quand elle lui demanda des nouvelles de la marquise. Alors, le cœur pris, la tête en feu, il se rapprocha de la jeune fille et, comme s'il eût parlé dans un rêve, il laissa échapper

tous ses aveux, la confiance de toutes ses douleurs et de tous ses songes. Il était éloquent, il semblait que sa voix prît tout à coup des notes plus irrésistibles et plus profondes. Elle-même se laissait aller, fermant les yeux, à demi endormie, comme au fond d'une barque on se lancerait à la dérive.

— Demain, demain nous serons séparés, disait Sylvain, demain il ne restera plus sous ce toit que le souvenir de votre passage et le parfum de vos cheveux, demain tout sera fini, demain vous me ferez peut-être châtier par les vôtres ! Mais aujourd'hui le secret de ma vie monte à mes lèvres, et je puis vous dire que je vous aime !

Jamais Sylvain Chambaraud, devenu vieux et demeuré seul, n'avait depuis cette heure enivrante et bénie, oublié cette nuit d'été qui lui semblait un rêve.

Le lendemain, M^{lle} de la Rigaudie quittait, pâle, comme égarée, la demeure de Chambaraud. Elle rentra au château et s'enferma sans vouloir répondre aux questions du lieutenant de la maréchaussée, qui faisait comparaître maintenant dans la cour du château les mutins garrottés. L'intendant Boussac désignait à l'officier les plus coupables. Le lieutenant-général M. de Roulhac et M. Brigueil, le maire de la cité, consultés par le grand sénéchal de la sénéchaussée du haut pays limousin, avaient été également d'avis qu'on fût très sévère pour les révoltés.

Maître Boussac haïssait particulièrement Sylvain Chambaraud. Il faisait plus, il le jalousait. La haine désarme quelquefois ; l'envie jamais ! Il dénonça Chambaraud comme le principal instigateur des troubles ; des soldats vinrent arrêter Sylvain chez lui et le conduisirent au château, les poignets liés. Sur le passage de ce cortège, les paysans voulaient jeter des pierres à la maréchaussée.

— Ces soldats obéissent à leur consigne, dit Chambaraud, respectez-les !

Au moment où, poussé dans la cour du château, Sylvain allait être interrogé par le lieutenant et tandis que Boussac se frottait déjà les mains en murmurant en patois des ironies méchantes, M^{lle} de la Rigaudie se présenta, la démarche un peu raide mais résolue, et elle vint, d'un seul mot, plaider la cause de Chambaraud :

— M. Chambaraud n'était pour rien dans la révolte, dit-elle. M. Chambaraud a protégé ma mère et il m'a sauvée !

Sa voix était brève et forte. Mais on remarqua que ses yeux ne regardaient pas Chambaraud.

— Votre intendant prétend cependant... commença le lieutenant.

M^{lle} la Rigaudie l'interrompit aussitôt.

— Cet homme a menti, dit-elle.

Boussac était furieux.

On délia les mains de Sylvain et on le mit en liberté.

Comme le jeune homme s'éloignait, longeant un couloir qui donnait sur la grande porte du château, M^{lle} de la Rigaudie l'appela. Chambaraud s'arrêta.

Elle leva sur lui ses yeux bleus où Sylvain put lire à la fois de la colère et quelque chose d'étrange qui ressemblait à de la crainte, puis elle dit :

— Vous m'avez sauvé la vie ; je vous ai peut-être sauvé de la prison ou de la mort. Vous ne me reverrez jamais, et, si vous êtes un homme d'honneur, vous quitterez ce pays.



Est-ce une prière ou un ordre ? demanda Chambaraud tremblant

— Est-ce une prière ou un ordre ? demanda Chambaraud tremblant.

La fierté de M^{lle} de la Rigaudie se révolta tout d'abord à cette question de ce demi-paysan, et elle allait répondre : « C'est un ordre. » Mais, par un singulier retour de sentiment, les mots qui tombèrent de ses lèvres furent ceux-ci :

— C'est une prière.

— Eh bien ! dit Chambaraud, je partirai !

Il revint à son logis, la tête en feu, irrité contre lui-même, se trouvant lâche d'avoir fait une telle promesse et se jurant cependant de la tenir. Plantade essayait vainement de deviner ce qu'avait *noustré moussu*. Et la mère Sylvain se disait : Il est trop ambitieux, le malheureux enfant, il se perdra.

Quand Chambaraud déclara qu'il allait quitter le Limousin, elle fut presque satisfaite. Elle tremblait à toute heure pour son fils. Boussac faisait peur à la vieille femme, et, avec Boussac, cette M^{lle} de la Rigaudie à laquelle Sylvain pensait toujours. ;

Chambaraud l'embrassa, but les larmes qui coulaient sur les joues de sa mère et s'achemina vers la ville. Allant à pied de Solignac à Limoges, l'âme sombre, il suivait, la tête basse, les bords de la Briance, tandis que Plantade marchait à ses côtés.

— Oublierai-je jamais ? se disait Sylvain.

Il emportait comme une joie cuisante — le souvenir de Rose-Edmée et de ces heures dérobées au sort. Ce qui s'était passé était-il possible ?

Il jeta au village abandonné un dernier regard voilé de larmes, et il partit pour Paris, non comme on part pour la terre promise, mais pour l'exil. Il lui semblait que chaque tour de roue du coche lui broyait le cœur.

À Paris, Chambaraud n'oublia pas, mais il travailla pour chasser le fantôme du passé. Il utilisa assez facilement sa science. Il publiait, sans les signer, des travaux d'agriculture ou de philosophie pratique chez les libraires. Il était loin d'être pauvre, d'ailleurs. Ses terres de Solignac lui donnaient de quoi faire honnête figure, même à Paris, et donnaient à vivre, en même temps, à sa mère, demeurée au pays. Des années s'écoulèrent ainsi. Chambaraud n'était pas retourné en Limousin, et M^{lle} de la Rigaudie n'en avait plus de nouvelles : Sylvain tenait parole, il demeurait muet.

Cependant les esprits fermentaient, 89 approchait. La Bastille prise, Chambaraud retourna à Solignac. Sa mère l'appelait.

Elle allait mourir. Et puis neuf ans s'étaient écoulés déjà ! N'avait-il pas bien rempli sa promesse ?

Son arrivée à Solignac fut un triomphe. Il était demeuré populaire dans ce coin de terre. On avait déjà parlé de le nommer député du Tiers lors de l'assemblée générale des trois ordres réunis, des sénéchaussées de Limoges et de Saint-Yrieix, dans l'église du collège de Limoges. Morélieras, notaire royal à Solignac, l'avait, en quelque sorte, suppléé à cette réunion. On accueillit Sylvain dans le village, comme on eût autrefois accueilli le gouverneur de la province. Le triomphateur attristé n'arriva que pour recueillir, quelques jours après, le dernier soupir de sa mère.

— Allons, je n'ai plus que toi, dit-il alors à Planlade.

M^{lle} de la Rigaudie, elle aussi, était maintenant orpheline, mais elle avait une consolation ignorée de tous, savourée par elle en silence et dans l'ombre : un enfant lui était né. C'était Solignac. On disait dans le pays, si on se le rappelle, que la mère de ce garçon était une M^{lle} de Verthamon, morte maintenant. M^{lle} de la Rigaudie laissait dire. Le seul être au monde qui eût jamais connu ce secret, maître Boussac, était mort, d'une mort atroce, mordu par un chien enragé. M^{lle} de la Rigaudie faisait élever Henri comme un fils de noble race. Elle rêvait, pour le petit être, un avenir lumineux et fier ; elle voulait, se disait-elle, que cet enfant, devenu un homme, donnât raison au refrain alerte de la vieille chanson :

Vive Limoge,
Pour ses beaux cavaliers !
Amour y loge
Sous les grands châtaigniers !

D'ailleurs, ne songeant plus ou s'imposant de ne plus songer à ce Sylvain Chambaraud, qu'elle avait aimé cependant, mais dont le souvenir lui faisait honte. Pourtant, quels que fussent ses efforts, la pensée de cette femme retournait aussi en arrière et elle se demandait bien souvent, avec des attendrissements

profonds, si elle devait haïr ou pardonner. Tantôt prête à l'indulgence, tantôt révoltée contre sa propre faiblesse, elle laissait ainsi l'enfant grandir, porter le nom de son village, elle se répétait à elle-même pour faire taire ses hésitations et ses scrupules :

— Après tout, plus tard, qui sait ! peut-être lui apprendrai-je qu'il a un fils ?

Puis elle n'hésita plus quand Sylvain Chambaraud fut revenu dans le pays, et lorsqu'il eut pris à Solignac la direction active du parti de la Révolution.

— Ah ! le mécréant, se dit-elle, et moi qui allais en avoir pitié !

Demeurée seule et contrainte fort jeune à diriger sa vie, M^{lle} de la Rigaudie était à la fois imbue de certains préjugés nobiliaires et ouverte à toutes les idées de progrès : une voltairienne aristocrate. Mais, par principe, elle détestait la révolte. Chambaraud ne lui parut pas très différent des gens qui, en 1780, avaient voulu la pendre lorsqu'on 1789, il vint s'occuper, à Solignac ; des affaires publiques.

Elle ne sortit plus, dès lors, de son château, et évita de rencontrer Sylvain. Elle fit mieux : elle partit, à son tour, pour Paris et passa dès lors la plus grande partie de l'année dans son hôtel des environs du Temple.

Chambaraud, lui, suivait sa destinée. Il se donnait tout entier, corps et âme, à ses concitoyens. En 90, le régiment de cavalerie Royal-Navarre tenait garnison à Limoges et s'obstinait à ne point quitter la cocarde blanche. On était décidé à l'arracher aux soldats, à leur imposer la cocarde de la nation. Le sang allait couler, lorsqu'un incendie épouvantable éclata dans la cité. Les citoyens se précipitent, les soldats et les officiers de Royal-Navarre courent aux pompes. Ceux qui s'entre-regardaient tout à l'heure d'un œil farouche, s'entr'aident maintenant de leurs bras dévoués. Le péril de tous fait la réconciliation commune, et le feu, l'horrible feu, est éteint.

Chambaraud réclama quelques jours après, à la municipalité, le titre de citoyen de Limoges pour chaque membre du régiment de Royal-Navarre.

— Et voilà comment le malheur peut être heureux, dit-il : il apprend aux hommes à se mieux connaître les uns les autres. Toutes les haines viennent de ce qu'on ignore les qualités de ses adversaires et qu'on ne voit jamais que leurs défauts.

Élu, en 1791, l'un des administrateurs du département de la Haute-Vienne, puis procureur général syndic, après le 10 août, Sylvain Chambaraud était enfin nommé député à la Convention nationale.

Lorsqu'elle apprit cela, M^{lle} de la Rigaudie, plus décidée que jamais à ne revoir, sous aucun prétexte, un pareil homme, poussa un gros soupir et se dit :

— Qui l'eût cru ?

À la Convention, Chambaraud fit son devoir. On lui avait offert, en 93, le ministère de l'intérieur ; il avait refusé, préférant demeurer, avec Goujon¹⁵⁶, à la commission des subsistances.

Il avait coutume de répéter souvent ; dès cette époque :

— Robert Lindet¹⁵⁷ a dit le mot de la situation : Nous sommes ici pour nourrir la France et non pour la décapiter.

Ce mot fut sa règle de conduite. Il organisa, il travailla, il ne se trouvait jamais ni assez laborieux, ni assez dévoué à la France, ni assez clément à ses concitoyens. Ce qui n'empêchait pas M^{lle} de la Rigaudie, lorsqu'elle songeait à lui, de l'appeler tout bas : le *Buveur de sang*.

Mais songeait-elle à lui ? Qui sait ?

Quant à Chambaraud, il n'avait jamais cessé de penser à cette nuit de fièvre où il avait vu que, parfois, les songes les plus insensés ont leur réalisation. Et maintenant que, retiré des affaires publiques, loin du torrent, assis paisiblement sur la rive,

¹⁵⁶ Alexandre Goujon (1766-1795), membre de la commission des Subsistances et approvisionnements en octobre 1793, député de Seine-et-Oise en 1795-1795.

¹⁵⁷ Robert Lindet (1746-1825), sera ministre des Finances en 1798-1799.

il reportait sa pensée vers sa jeunesse ; le conventionnel tragique devenu, par résignation plutôt que par tempérament, un épicurien attendri, se disait qu'il donnerait sa vie tout entière, ses années de pouvoir et de gloire, et son bonheur présent et sa puissance passée, pour revivre une heure de ce moment de folie pleine de délices et de désespoir.

Quelquefois attablé devant un de ces plats qu'apprêtait si magistralement Julie, Sylvain Chambaraud répétait à cet homme qui l'avait toujours suivi et qui avait pour lui l'admiration du coreligionnaire et le dévouement du chien de garde :

— C'est singulier, mon vieux Plantade, mais il est des instants où je regrette le temps où ta mère faisait cuire sous la cendre les raves et les marrons qui éclataient si joyeusement et qu'on mangeait avec les galettes de blé noir !

Plantade hochait la tête.

Il savait bien que cela voulait simplement dire :

— Je regrette le temps où je vivais là-bas !

Le souvenir du passé n'était point, au surplus, sans une amertume profonde pour Sylvain Chambaraud.

Par quelle cruauté inouïe cette femme, après avoir écouté sa prière d'amour, l'avait-elle chassé sans rien lui laisser que la tristesse ? Sans doute avait-elle des remords : « Mais non, se disait Chambaraud, elle n'avait que de la fierté ! »

— Ah ! les femmes ! les femmes ! reprenait-il alors en manière de refrain.

Et toutes les déceptions de sa vie tenaient dans ces deux mots.

Sylvain avait aimé deux choses : un être et une idée. Deux déceptions. L'idée était vaincue. À la république avait succédé l'empire. Et, songeant à l'empereur, l'ex-conventionnel avait l'habitude de répéter :

— C'est le cas de lui appliquer le vers de Voltaire parlant de César :

Nos imprudents aïeux n'ont vaincu que pour lui.

Quant à la femme aimée, elle n'avait jamais laissé deviner ou soupçonner à Chambaraud qu'elle existât. L'amour n'avait brillé, pour Chambaraud, que comme brillent les éclairs.

M^{lle} de la Rigaudie savait pourtant tout ce que faisait l'ancien conventionnel, et où il s'était retiré, et comment il vivait, loin de tous ; elle le suivait en quelque sorte du regard, à distance :

— Ce n'était pas un méchant homme, ce scélérat, se disait-elle, et il n'y a pas, après tout, un gentilhomme plus honorable que ce jacobin-là !

Ainsi les jours s'écoulaient, Rose-Edmée de la Rigaudie ne livrant à personne le mystère de la naissance de son enfant, et Sylvain Chambaraud se consolant de toutes choses avec les livres, les primeurs et les plats sucrés.

Et voilà pourquoi Julie soupçonnait bien que *monsieur* lui cachait quelque chose et pourquoi Plantade se taisait sur le passé du *citoyen* Chambaraud.

Le secret de Sylvain Chambaraud était bien gardé.

XI — Trente ans après

Le cœur de M^{lle} de la Rigaudie battait un peu tandis que le landau qui la portait montait la côte qui conduit à la place de l'Esplanade et à la rue des Postes. Elle trouvait à la fois et que Fournier fouettait trop vite les chevaux, et que l'attelage ne marchait pas assez rapidement. Elle avait hâte et peur d'arriver. Et cependant avait-elle jamais su ce que c'est que la crainte ? Mais on ne se rend jamais sans angoisse vers un cimetière, et surtout vers ces cimetières vivants qui sont les êtres qu'on a aimés.

Comment Chambaraud allait-il l'accueillir ? Ah ! en vérité, elle était bien bonne de se demander cela ! N'était-ce pas lui qui devait se montrer reconnaissant d'une telle démarche ? Il ne manquerait plus qu'il fronçât le sourcil ! Aller vers un tel homme, un ancien conventionnel, cela n'était-il pas déjà un

assez grand sacrifice ? Ah ! si elle n'eût écouté que sa rancune !... Mais il s'agissait Solignac ! Solignac pouvait mourir ! Il fallait un nom à cet enfant ! Vertuciel ! Il aurait ce nom, et avec ce nom la fortune des la Rigaudie. Et quand on apprendra l'aventure, on se moquera de Rose-Edmée ; mais que l'univers entier éclate de rire, si cela lui plaît, Henri sera sauvé, Henri vivra, Henri sera heureux, — et que le reste aille comme je te pousse !

Elle était superbe et ruisselante de bijoux, toute parée comme une châsse, lorsque Fournier lui présenta la main pour l'aider à descendre. Plantade avait ouvert la grande porte de la rue. Il faillit tomber à la renverse lorsque Fournier lui eut dit :

— M^{lle} de la Rigaudie demande à parler à M. Chambaraud !

— M^{lle} de la Rigaudie ? fit Plantade. Et il ne bougeait pas de place.

— Va donc, maroufle ! lui cria, du fond du landau, M^{lle} de la Rigaudie, qui n'avait pas encore mis pied à terre.

En tout autre moment, Plantade n'eût pas accepté le mot de *maroufle*, mais l'avait-il, cette fois, seulement entendu ?

Pendant que le Limousin s'éloignait, troublé, titubant comme un homme ivre, M^{lle} de la Rigaudie aperçut au bout de l'allée d'entrée une pâle figure qui traversait le jardin, une femme en deuil, à demi enveloppée de fourrures, qui lui adressa de loin un salut, mais sans venir vers elle.

— Mais c'est Thérèse ! dit la vieille fille. Thérèse ici ! Ah ! par ma foi, est-ce que le citoyen Chambaraud serait l'oncle dont m'a parlé Solignac ? Voilà de ces hasards qui font rêver !

Thérèse avait disparu. Plantade revenait, rouge comme un coq, congestionné et balbutiant. Chambaraud attendait M^{lle} de la Rigaudie.

Toute la maison avait la fièvre. Chambaraud avait regardé Plantade avec effroi, croyant fermement d'abord que l'*officieux* devenait fou. Julie, éperdue, se demandait ce que signifiait cette visite : une demoiselle de quelque chose dans le vieil hôtel

de la rue des Postes ! Et Chambaraud qui déjeunait d'une aile de dinde arrosée d'un verre de côte-rôtie, avait jeté sa serviette, repoussé son assiette, laissé son verre !

— Que signifie ?.., se disait Julie. Pourvu que cela ne finisse point par une indigestion !

Chambaraud avait quitté la salle à manger pour ce vaste cabinet de travail où s'amoncelaient les papiers et les livres. Il était pâle et il tremblait. Il se rappelait, avec une sorte d'effroi, la petite chambre, à Solignac, et cette nuit de juin embaumée... Il y avait trente ans de cela. Que de larmes depuis trente ans !

La porte s'ouvrit, et M^{lle} de la Rigaudie parut. Elle ne dit rien, elle le regarda et le trouva fort convenable pour un « buveur de sang », l'air très noble. Lui cherchait sur les traits osseux de la vieille fille le visage adoré de cette amazone qui cravachait les branches d'arbres en passant au galop.

Il se sentit pris d'un tremblement fébrile. La vision présente ne détruisait point la vision passée. C'était une autre femme, mais c'était *elle* pourtant. Dans le respect d'aujourd'hui, il y avait encore de l'amour d'autrefois.

Ainsi, après deux existences si différentes, ces deux êtres qui s'étaient arrachés l'un à l'autre au lendemain d'une fièvre d'une heure, se retrouvaient vieillis par l'âge et éprouvés par la vie. Ils se regardaient sans oser se parler, timides et craintifs et comme s'il y avait quelque blessure qu'il fallait redouter de rouvrir.

Enfin, d'une voix étranglée qu'elle essayait de raffermir :

— Il faut, vous le devinez, dit M^{lle} de la Rigaudie, une raison bien grave pour que je sois venue vous troubler dans votre retraite !

— Ma retraite n'est fermée qu'aux importuns, fit Chambaraud.

— Le sort, continua-t-elle, nous a forcés à vivre éloignés, le sort nous contraint, pour un moment, à redevenir unis !

— Je ne comprends pas, dit Chambaraud.

— Monsieur, fit M^{lle} de la Rigaudie (et elle regretta aussitôt ce mot de *monsieur* qui fit faire un mouvement à Chambaraud), les hommes et les femmes peuvent s'entre-déchirer tant qu'il leur plaît en ce bas monde, mais il leur est interdit, vous le savez, par une loi d'honneur qui vaut bien toutes les lois que vous et les vôtres... je vous demande pardon... il leur est, dis-je, interdit de faire souffrir de leurs erreurs, de leurs querelles et de leurs haines, ces innocents qui s'appellent les enfants ! Eh ! bien...

Elle suivait l'expression étonnée du visage de Chambaraud.

— Eh bien ! nous avons un fils, monsieur !

L'ex-conventionnel bondit.

M^{lle} de la Rigaudie avait dit cette chose étonnante de l'air du monde le plus tranquille et le plus sensé.

— Un fils !

— Et un admirable fils !

— Un fils, vous ?

— Moi et vous !

— Un fils ?

— Et que vous connaissez !

Chambaraud arracha brusquement sa cravate : le sang lui montait aux tempes. Il étouffait.

— Voulez-vous que j'appelle ? fit M^{lle} de la Rigaudie.

— Non, merci, je suis mieux... En vérité, une telle révélation...

— Vous ne me pardonnerez jamais de vous la faire si tard ; mais, vertuciel, je ne l'eusse jamais faite si je ne m'y fusse vue forcée... Oui, ce fils, je vous ai caché son existence, je l'ai gardé pour moi, j'ai joui de son regard, de son affection, de son sourire... C'est un héros, je vous le jure ! C'est le colonel de Solignac !

— Solignac ! répéta Chambaraud, dont le visage bouleversé s'éclaira d'une lumière d'orgueil heureux.

Il revit soudain cette grâce unie à la force, ce regard loyal, cette tête altière, ce beau soldat qui se nommait Solignac. Et c'était son fils ! Et le sang de ses veines coulait dans les veines de ce héros !

— Oui, Solignac, répéta M^{lle} de la Rigaudie avec fierté. Vous ne me reprocherez pas de ne pas en avoir fait un homme !

— Mon fils ! disait Chambaraud.

— Notre fils ! accentua M^{lle} de la Rigaudie. Oh ! je conçois que vous soyez stupéfait... Mais du moins vous n'avez pas à rougir comme moi lorsque... Enfin ! n'en parlons pas ! Depuis trente ans, je m'y suis faite ! Eh bien !... ce fils, ce colonel, ce cher et malheureux enfant est amoureux !

Chambaraud écoulait tout cela avec un air écrasé, plein de joie et plein de doute. Il croyait songer tout éveillé.

— Il est amoureux, continua-t-elle et on lui refuse la main de celle qu'il aime ! Pourquoi ? Vous le devinez !

— Non !

— Parce qu'il n'a pas de nom !... Oui, oui, fit-elle en voyant les yeux de Chambaraud s'injecter, je sais ce que vous allez me dire : Solignac vaut tous les noms du monde ! C'est bien mon avis ! Mais ce monsieur de Navailles n'entend pas de cette oreille-là...

— Monsieur de Navailles ?

— Un ci-devant !

Chambaraud, stupéfait, regarda M^{lle} de la-Rigaudie.

— Oui, un ci-devant ! dit-elle. Il est si sot qu'il me fait parler votre langage à vous, régie... Il me met hors des gonds !... Il me ferait comprendre...

— Quoi ?

— Rien. Bref, il refuse. Ah ! il veut un nom, ce marquis Veto ! Eh bien, il aura un nom !

— Comment ?

— Monsieur, dit M^{lle} de la Rigaudie en se levant, et d'un ton résolu, pour que le colonel de Solignac devienne un enfant légi-

time, il faut que son père et sa mère soient unis par le mariage... Eh bien ! c'est pour cela que je suis venue... Sylvain Chambaraud, voici ma main !

Maintenant Chambaraud, ébloui, voyait tourner devant lui tous les objets, et un voile noir, pointillé de scintillements lumineux, s'étendait sur ses yeux.



Refuseriez-vous ? dit-elle

Il ne disait rien.

— Refuseriez-vous ? fit M^{lle} de la Rigaudie.

— Sans doute tout cela est fou, ajouta-t-elle bien vite, mais une folie qui sauve la vie de notre enfant est une folie belle et bonne ! J'attends, dit-elle encore.

— Mon nom, ma vie, mon dévouement sont à vous, madame ! s'écria Chambaraud, pâle et les larmes aux yeux.

— Madame bientôt... mademoiselle encore ! dit-elle. Allons, ma journée n'est point perdue ! Mais souvenez-vous que cette union sera rompue dès qu'elle sera contractée. Je partirai pour le Limousin, vous demeurerez ici : nous ne nous reverrons jamais !... Seulement notre fils sera heureux et, vertuciel, c'est quelque chose !

— Notre fils ! répéta Chambaraud.

Et du ton fervent d'une prière :

— Sait-il le secret de sa vie ?

— Il n'en connaît pas le premier mot. Mais il en sera le premier instruit quand le mariage sera en bon chemin !

— Ah ! fit Chambaraud, il y a trente ans, quel beau rêve si...

— Laissons les vieux refrains avec les vieilles lunes ! Et marions-nous — comme l'un des vôtres a voté, le malheureux — sans phrase !

— C'est que je vous ai toujours aimée !

— Toujours ?

— Toujours !

M^{lle} de la Rigaudie poussa un long soupir.

— Et moi, qui sait ? je vous eusse aimé... peut-être !

Elle se redressa brusquement :

— Peuh !... Ce qui est mort est mort ! Occupons-nous des vivants ! Vous chargez-vous de voir vos maires ? Voici mes parchemins, dit-elle.

Et les laissant entre les mains de Chambaraud :

— N'oubliez pas un seul des titres du marquis mon père ! C'est pour cet aristocrate de Navailles. Il faut lui prouver que mon fils est d'un sang qui vaut bien le sien !



Il n'était pas possible que Solignac ne fût point bientôt complètement instruit de l'incroyable aventure qui modifiait si profondément sa vie, et qui avait laissé tout un jour Sylvain Chambaraud frappé de stupeur.

Le colonel savait déjà qu'il avait M^{lle} de la Rigaudie pour mère. M^{lle} de la Rigaudie elle-même lui apprit le nom qu'il allait désormais porter.

— Tu t'appelleras Chambaraud !

— Chambaraud ! dit Henri. Est-ce le nom du conventionnel qui connaissait Claude Rivière ?

— C'est son nom !

— Le nom d'un homme d'honneur et d'un grand citoyen ! dit le colonel.

— Citoyen tant qu'il voudra. Homme d'honneur, Dieu merci. Bref, c'est ton père ! Le marquis de Navailles va bien le trouver trop populaire et trop républicain. Mais, vertuchoux ! il faudra bien qu'il accepte le petit-fils du marquis de la Rigaudie !

Le soir même, Solignac allait frapper à la porte de l'ancien conventionnel.

— Qui vient là, Plantade ? demanda Chambaraud.

Depuis le matin, Plantade savait tout.

— Citoyen, c'est votre fils !

Solignac entra, tendit la main à Chambaraud, et Chambaraud pressa fortement le soldat contre sa poitrine.

Le cœur blessé de Solignac n'était pas plus près de se briser que celui de l'ex-conventionnel.

— Je vous admirais depuis longtemps, dit-il au colonel, maintenant je vais vous aimer.

Il lui parla de ses combats, de ses amours, de ses souffrances.

— Ce qu'un amour tel que le vôtre cause de douleurs, je le sais, dit-il. J'ai étouffé bien des sanglots ! J'ai dévoré bien des larmes !... Et, quand je songeais au passé, je ne savais pas, — malheureux que j'étais ! — que j'avais, consolation vivante et

qui m'était ravie, un enfant qui grandissait !... Vous... vous, mon fils !

Il souriait.

— Je ne savais pas, dit-il encore, tout ce qu'un mot pouvait contenir de tendresse : *mon fils* ! — Toi, mon enfant !

M^{lle} de la Rigaudie s'était déjà fait annoncer de nouveau chez le marquis de Navailles, et, en dépit du marquis, elle avait pénétré auprès de lui.

Alors, d'un ton solennel et d'un air rayonnant :

— Vous m'avez dit, marquis, fit-elle, que le mari de la comtesse de Farges devait avoir un nom ? L'homme qu'elle aime en a un aujourd'hui, et j'ai l'honneur de vous demander la main de M^{lle} la comtesse Louise de Farges pour le colonel Henri Chambaraud de Solignac, fils de Sylvain Chambaraud, ancien député à la Convention nationale, et...

— Êtes-vous folle ! s'écria le marquis.

— Et de Rose-Edmée de la Rigaudie, ici présente, fille de messire Jean Léonard, marquis de la Rigaudie, chevalier, baron d'Auriat, Sanzillon, Saint-Junien et la Brugère, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, commandeur des ordres de Saint-Lazare et de Notre-Dame du Mont-Carmel et colonel du régiment de dragons-Penthièvre !

Le vieux marquis était stupéfait.

— Inutile d'ajouter, marquis, dit M^{lle} de la Rigaudie, que dans notre maison, le ventre anoblit, et qu'à dire vrai le colonel peut revendiquer, avec ma fortune, tous les-titres de son aïeul !

M. de Navailles ne répondait pas.

— Il a un nom, du sang noble, et il sera riche, continua M^{lle} de la Rigaudie. Quelle est votre réponse ?

La porte du salon s'ouvrit, et Louise parut.

— Monsieur le marquis, dit-elle suppliante, au nom de mon père, accordez-moi ce qui sera le bonheur de ma vie !

Le vieillard paraissait songeur. Il se grattait le front. Il ne répondait pas. Il semblait chercher quelque idée qui fuyait, pour suivre quelque souvenir confus.

Il sonna d'un geste bref et, selon son habitude, appela Lanjallais.

Cette science ambulante du blason parut aussitôt.

— Lanjallais, dit le vieux marquis, vous qui savez tout, pouvez-vous me dire si je me trompe et si un de Farges n'épousa jamais une la Rigaudie ?

M. Lanjallais se recueillit un moment, puis d'un ton imperturbable :

— Monsieur le marquis ne se trompe point, dit-il. Louis-Scipion de Farges a épousé en 1642, le 1^{er} juillet, Clotilde-Armande de la Rigaudie, d'où naquirent...

— C'est bien, fit le marquis. Je suis superstitieux, je viens de faire cette réflexion que si ce mariage a été vraiment célébré, c'est que je dois consentir à celui de ma petite-fille avec... ce colonel ! On a ses faiblesses... Je me suis dit que si je ne me trompais point, cela prouvait que la cervelle était toujours bonne et que je dépasserais la centaine ! — Comtesse, épousez votre colonel ! Mais écoutez bien : du diable si je l'appelle jamais autrement que le colonel de la Rigaudie !

— Il n'en rougira pas, répondit M^{lle} Rose-Edmée.

Et se tournant vers Louise :

— Embrassez-moi, ma fille, dit-elle. Solignac, ce soir-là, fut heureux ; et si le bonheur était mortel, assurément le colonel fût tombé frappé de mort.

Castoret, enchanté, ne pouvait dormir, tant sa joie était grande ! Et lui aussi épouserait Catissou — un peu plus tard !

Alors, la fenêtre ouverte, il jetait au vent froid de novembre, sur un air de bourrée limousine, le refrain populaire :

Quoiqu'en Auvergne on ait la barbe fine

En Limousin

On la leur ferait bien :

Ici l'barbier leur raserait le menton
 Sans fin rasoir et même sans savon !

Tout à coup il s'interrompit, fronçant les sourcils et caressant, selon son habitude, les plombs de sa moustache :

— Faire la barbe à quelque Auvergnat, c'est bien, se dit-il ; mais à l'Italien ce serait mieux. Ce coquin de Ciampi ! Au fait, qu'est-il devenu, celui-là ?

XII — Roses d'hiver

Le contrat de mariage du colonel de Solignac avec la comtesse de Farges devait être signé, en l'hôtel de Farges, rue du Mont-Blanc, le soir même du jour fixé pour l'union de Chambaraud avec M^{lle} de la Rigaudie.

Depuis le matin, l'hôtel de Farges était en mouvement. Les valets allaient, venaient, couraient. On attendait, pour le soir, l'empereur lui-même qui, disait-on, après avoir signé au contrat qu'on lui porterait aux Tuileries, devait venir honorer de sa présence la fête que donnait M. de Navailles pour le mariage de sa petite-fille.

— Ce Solignac qui est le fils d'un conventionnel ! avait dit Napoléon. Après tout, on est toujours le fils de quelqu'un, à ce que prétend Beaumarchais, et dans le cas présent, je n'en suis pas fâché. Solignac personnifie l'extinction des vieilles haines — et en épousant la petite comtesse, il rattache le *Faubourg* toujours boudeur à notre cour ! Ce Sottenville de Navailles ! j'en ferai peut-être un sénateur !

Solignac était profondément heureux. Il touchait à la réalisation d'un rêve. Après tant d'aventures, sa vie allait finir par le calme le plus complet, par cet assoupissement qui est une des formes du bonheur.

Il était temps pour le beau colonel que le dénouement arrivât. Toutes les émotions qu'il venait d'éprouver l'avaient accablé ; plus il mettait d'énergie à les supporter, plus vivement elles l'atteignaient. La balle ne pardonnait pas, et chaque

crainte ou chaque joie se traduisait pour Solignac par une douleur lancinante ou étouffante, mais toujours cruelle.

En apprenant le futur mariage de Solignac, Dupuytren avait hoché la tête :

— Diable ! prenez garde, avait-il dit, vous n'êtes pas quitte avec votre maudite blessure et vous allez tenter le sort. Mais, après tout, peut-être avez-vous raison et la joie est-elle aussi un remède !

**

Si le colonel était heureux, Agostino Ciampi, hors de lui, se sentait pris d'une sourde rage : Thérèse était folle, et Louise allait devenir la femme d'un autre. Tout lui échappait à la fois, mais, par-dessus toutes choses, cette fortune convoitée ! En dépit de ses efforts, de son audace, de ses crimes, les machinations successives du marquis aboutissaient... à quoi ? à une défaite ridicule, et il était supplanté par ce rival auquel il n'avait pu arracher la vie !

Agostino s'irritait, et dans ses réflexions sans fin, lui si cauteleux et si prudent, il en arrivait à perdre la raison, à chercher quelque invention épouvantable pour gagner cette partie engagée, pour ainsi dire, avec le sort.

— Ce n'est même plus l'or que cet homme m'arrache que je regrette, se disait-il, c'est l'idée de me savoir bafoué, berné et vaincu, qui m'irrite !

Il lui semblait maintenant qu'il aurait, en vérité, autant d'âpre joie à se venger de Solignac qu'à épouser Louise.

Se venger ? Et comment ? À quoi bon ? Tout était fini. Le jour du mariage était fixé. Mais quoi ! si ce jour-là était précisément celui où Ciampi atteindrait enfin son rival ? Si Henri de Solignac, après avoir échappé au coup de feu et au poison, rencontrait un danger nouveau, une main armée d'un poignard ou un guet-apens bien tendu ? Pourquoi pas ?

— Une seule raison m'empêcherait d'agir, songeait Ciampi, la crainte d'être arrêté. Si j'avais combiné mathématiquement

cette tentative suprême de telle sorte que ma fuite fût assurée, mon salut certain, hésiterais-je un moment ? Non, *per Dio* !

Il cherchait donc.

Agostino possédait, en ce moment, une somme d'argent assez forte et dont il n'eût pu tout haut faire connaître la source. Judas avait aussi touché le prix du sang. Peut-être les Philadelphes étaient-ils morts pour assurer au marquis d'Olonas les moyens de fuir. Cet argent de la trahison, le marquis voulait, en effet, le faire servir à assurer sa vengeance.

Le matin même du jour où allait être signé le contrat, Agostino Ciampi avait bouclé ses malles, pris un passeport et réglé ses dernières dispositions. On l'avait vu entrer, fort pâle, à l'hôtel qu'habitait Andréina.

— Je viens te faire mes adieux, avait-il dit à sa sœur, plus pâle que lui.

— Bien. Adieu !

Elle demeurait immobile.

— Resteras-tu à Paris, *sorella* ? demanda-t-il.

Andréina le regarda d'un air étrange et, avec un singulier accent, ironique, navré et pourtant joyeux :

— Oui, dit-elle, il est probable que je resterai à Paris toujours !

— Ta mission n'est-elle point terminée ?

— Quelle mission ? fit-elle.

— La reine Caroline...

— Ah ! s'écria Andréina, que m'importe la reine et que m'importe Naples ! Maudites soient, au contraire, et la ville et la souveraine qui ont fait de moi une espionne ! Et puissé-je ne jamais les revoir ! Après tout, ajouta-t-elle, il dépend de moi de ne les revoir jamais !

Agostino voulut insister ; il n'en put tirer désormais un seul mot. Alors il s'éloigna :

— Au revoir, dit-il.

— Adieu, répondit brusquement Andréina, en rompant le silence.

— Me laisseras-tu partir sans un bon souhait ?

Elle éclata de rire, — d'un rire brisé.

— Un souhait ? fit-elle. Un souhait, à toi ?... Si tu y tiens, le voici : que le remords t'atteigne enfin, et que tu te repentes, si tu peux, Agostino empoisonneur et lâche !

Il devint livide et fit un pas vers elle.

— Après tout, reprit-elle, je suis ingrate ! Tu m'as donné le poison qui est dans cette bague. C'est à toi que je dois d'être maîtresse de ma destinée. Merci, Agostino !

Elle le regarda d'un air presque terrible :

— Merci, et va-t'en !

Il sortit comme chassé par un grand geste impérieux de la malheureuse, qui demeura seule, songeant, les mains croisées sur ses genoux, et regardant droit devant elle, d'un œil fixe.

Toute sa vie passée lui revenait, pleine de fantômes, et un nom, un même nom, sinistre et menaçant, retentissait à ses oreilles : Ottavio ! Ottavio !

— Lui aussi, dit-elle tout haut, lui aussi est mort d'amour !

Elle se mit encore à rire, douloureusement :

— Et moi qui le traitais de lâche !... Puis, changeant de ton, et avec un soupir profond :

— Eh bien, oui ! c'était un lâche ! Un homme peut souffrir ! succomber et d'une femme !... Nous sommes les damnées de la vie, nous autres !

Machinalement, elle laissa ses yeux se fixer sur les fleurs qui ornaient son logis, dans des corbeilles. Des roses du Japon, des hortensias, apparaissaient charmantes et avec leur couleur rose tendre, entourant une de ces fleurs du magnolia, que Joseph Banks avait, quelques années avant, en 89, apportées et acclimatées en Angleterre.

La fleur de magnolia, superbe, d'une candeur de neige, le calice blanc ouvert au milieu de ses feuilles d'un vert puissant,

vernies, luisantes et belles, avait, les jours précédents, répandu, tout embaumé, dans le salon d'Andréina, une ivresse pénétrante, capiteuse, une sorte d'odorant nuage énervant et lourd. Aujourd'hui la fleur de lait jaune, fanée, s'effeuillait, les pistils tombant, et de toute cette grâce et de toute cette beauté d'hier, de ce ravissement de couleur harmonieuse, il ne restait rien que des feuilles tristes et le dernier arôme d'un parfum qui s'envolait.

— Et voilà justement ce qu'a été cet amour ! dit Andréina.

Elle prit la fleur de magnolia et la laissa tomber sur le parquet, puis elle sonna.

— Qu'on aille m'acheter des roses ! dit-elle avec un étrange sourire.

Des roses ! elle se rappelait ce bouquet adorable qu'elle avait jeté au beau Solignac, le jour de la revue, au grand soleil, et devant tous. Que cette chère journée était loin !

Elle regardait maintenant, non plus les corbeilles fleuries, mais son doigt où brillait la bague dont le chaton contenait la mort.

Durant tout ce long jour d'hiver, la malheureuse demeura ainsi, raide, semblable à une statue, mais à une statue qui entendait ou croyait entendre, à travers les vitres, les bruits des apprêts de la fête chez M. de Navailles, dans l'hôtel voisin.

Chambaraud et M^{lle} de la Rigaudie étaient mariés depuis le matin. La vieille fille s'était parée d'une façon éclatante, et elle avait voulu que toute sa maison fût sur le pied des grands jours.

— Rien de clandestin, disait-elle ; l'événement vaut, je pense, la peine qu'on le regarde !

M. Fournier, le majordome, poudré, coquet, en culottes courtes, comme tous les gens de M^{lle} de la Rigaudie, faisait un contraste curieux avec Plantade, strictement vêtu de drap cadis¹⁵⁸, comme s'il eût quitté le Limousin la veille même. Julie

¹⁵⁸ Corrigé de *cadi*. « Étoffe de laine, proche de la serge, grossière mais solide, qui servait à la confection de vêtements populaires. » (wiki).

flamboyait. Elle prenait des airs entendus. Elle connaissait maintenant le secret de « Monsieur ».

— Dites *le citoyen*, interrompait Plantade, sans craindre de déplaire à M. Fournier, qui faisait d'ailleurs, très poliment, la sourde oreille.

Chambaraud, rasé de frais, cravaté de blanc, vêtu d'un habit bleu à boulons d'or, avec la culotte beurre frais et le gilet blanc aux revers ornés de franges, semblait avoir rajeuni de quinze ans.

— Oui-dà, disait Julie en clignant de l'œil, m'est avis que M^{lle} de la Rigaudie doit le trouver encore jolihomme ! Elle, le soleil l'a tannée comme une paysanne, mais monsieur s'est conservé, je puis dire, comme une femme qui a de beaux restes. Il est vrai que je lui fais une de ces cuisines !...

Et elle se baisait le bout des doigts. Julie ne s'oubliait jamais dans l'apothéose de son maître.

Lorsque Sylvain Chambaraud monta, pour se rendre à la mairie, dans la même, voiture que M^{lle} de la Rigaudie, plus d'un regard malicieux fut échangé entre les invités et entre les gens des deux maisons.

— Ils vont en route échanger leurs souvenirs avant de répondre le fameux *oui* ! dit, souriant à Plantade, un des domestiques de M^{lle} de la Rigaudie.

Plantade répondit durement :

— Ils feront ce qui leur plaira.

Si les plaisants eussent entendu les propos des deux époux, ils eussent été d'ailleurs bien étonnés. Peut-être avait-il entre eux une émotion trop forte, peut-être cherchaient-ils à éviter de parler du passé ; toujours est-il qu'ils avaient amené doucement la conversation sur les travaux des champs en novembre, le commencement de l'engraissement des bœufs, la mise en mue des poulets et poulardes et la vente à partir de Noël, les labours d'hiver, la récolte des châtaignes. Eh bien ! oui, c'était de cela qu'ils parlaient !

Ils en parlaient, sans trop songer, pour se donner une contenance, pour comprimer — pauvres gens séparés par la vie ! — une effusion qui eût été touchante, près de trente ans auparavant, et qui aujourd'hui eût été ridicule. Et lui rappelait le mot de Fénelon, que l'agriculture est le fondement de la vie humaine, et elle hochait la tête comme pour répondre : « Certes oui ! » mais leurs pensées, à l'un et à l'autre, étaient ailleurs, étaient bien loin, et ils se revoyaient tels qu'autrefois, au pays limousin, là-bas, à Solignac, avant tous ces drames et toutes ces déceptions dont leur existence, à tous deux, était pleine.

— Jadis Estelle et Némorin¹⁵⁹, songeait ironiquement M^{lle} de la Rigaudie, et maintenant Philémon et Beaucis !...

Cependant la cérémonie légale étant terminée, la voiture sortant de la mairie les emportait mariés, elle devenue M^{me} Chambaraud, lui ayant le droit de dire : *ma femme*, en parlant de celle dont l'image avait rempli sa vie.

Et, fort embarrassés cette fois, ils ne parlaient plus.

— Me voici chez moi, dit-elle enfin, quoique la voilure eût encore plus d'un tour de roue à faire avant d'arriver à l'hôtel... Ainsi donc, à ce soir, chez M^{me} de Farges !

— À ce soir dit Chambaraud.

Elle lui tendit la main et ils restèrent l'un et l'autre face à face, un peu plus longtemps qu'ils n'eussent voulu. Ils étaient émus.

— Ce n'est pourtant pas un méchant homme, ce régicide ! pensait M^{lle} de la Rigaudie en le quittant.

Et lui :

¹⁵⁹ Jean-Pierre Claris de Florian (1755-1794), mort à 39 ans, auteur dramatique et romancier, a été élu à l'Académie française en 1788. *Estelle et Némorin* : mélodrame pastoral en deux actes, en prose, tiré du roman de M. le chevalier de Florian, paroles de Jean-Louis Gabiot sur une musique d'Henri Rigel. Seul le mélodrame semble avoir survécu au roman.

— La vie est mal faite. Ce qui est un devoir légal, aujourd'hui eût été purement et simplement autrefois cette chose que tous poursuivent et que si peu d'élus atteignent : le bonheur.

Devant l'hôtel de la Rigaudie, la foule était nombreuse, curieuse, mais sympathique. À Paris, comme en Limousin, M^{lle} de la Rigaudie était aimée. On la salua quand elle descendit de voiture. Quelqu'un s'avisa même de crier : « Vive la citoyenne Chambaraud ! »

— Il croit peut-être me faire plaisir, tenez, ce drôle-là ! songea-t-elle. Citoyenne ! Après tout, quoi ! On s'habitue à tout ! Et puis ce n'est pas une insulte, c'est un fait, puisque, vertuciel ! me voilà la femme d'un citoyen !

Sylvain Chambaraud était rentré dans sa demeure de la rue des Postes. Le logis, si morne d'ordinaire, était bruyant et méconnaissable. Thérèse inquiète, ses grands yeux noirs ouverts sur toutes choses, interrogeant les visages, les regards, Thérèse écoutant les moindres mots, épiant les moindres gestes, allait de Julie à Plantade et de Plantade à son oncle, égarée, silencieuse, mais par un de ces privilèges ironiques de l'aliénation mentale, se rendant compte de tout, et, semblable à une enfant, surexcitée soudain par cette nouvelle que le colonel de Solignac se mariait et qu'il y avait à l'hôtel de Farges une fête.

— Une fête ! disait-elle. Une fête !

Et elle répétait ce mot en souriant, — ce sourire maladif donnant à son visage une expression de douleur plus intense encore.

— Une fête !

Elle regardait autour d'elle, elle cherchait une parure, des rubans, des bijoux, et avec des mouvements en quelque sorte respectueux, elle touchait la ceinture de soie blanche, tachée de sang, trouvée sur le cadavre de Rivière, et elle répétait, toute seule, avec son éternel et triste sourire :

— C'est ma vraie parure, cela ! C'est le dernier cadeau de mon Claude !... Elle ne me quittera jamais, celle ceinture... On

m'enterrera avec elle. Eh bien ! oui, après tout, je suis coquette !...

Et elle baisait, éperdue, ce morceau de soie maculé de rouge.

À l'hôtel de la rue du Mont-Blanc, le contrecoup, de ces émotions se faisait sentir d'une façon particulière. M. Lanjallais grimaçait, mais, au fond, M. de Navailles n'était point fâché de l'aventure. Il trouvait peut-être, à part lui, que les princes légitimes tardaient bien à revenir, et il était flatté et satisfait de la nouvelle qu'on venait de lui apporter.

Napoléon, au moment où on lui présentait le contrat à signer, avait en effet demandé :

— Quels sont les titres de monsieur de Solignac ?

— Mais... sire... monsieur de Solignac est colonel !

— Je ne vous parle pas de son grade, avait dit l'empereur, je vous parle de ses titres, ou plutôt de son titre... Le colonel Henri Chambaraud est aussi baron de Solignac !

Et, en signant, l'empereur avait écrit ce titre de sa main.

— Baron ! baron de l'empire ! Après tout, disait M. de Navailles, c'est toujours un tortil¹⁶⁰, et puisque j'ai fait des concessions, il ne me déplaît pas que ce soit en faveur d'un baron, tout fils de la Convention qu'il puisse être !

M. Lanjallais, en écoutant le vieux marquis, se contentait de pousser des soupirs.

— En somme, reprenait M. de Navailles, il souffle un vent de folie, et cela vous grise. Cette la Rigaudie qui se *chambaraudise* !... Une fière femme pourtant ! J'eusse aimé cette femme-là, moi... il y a trente ans !

— Que ne l'avez-vous épousée, M. le marquis, murmura Lanjallais navré, vous lui eussiez épargné un tel dénouement !

— Bah ! ce qui arrive doit arriver ! Je deviens de l'avis de *Jacques le Fataliste*, vous savez... ce personnage de Voltaire...

¹⁶⁰ « Lambrequin ou ruban qui s'enlace autour d'une couronne ; c'est l'ornement spécial du baron. » (*Litttré*). Le baron, après le chevalier, est le plus bas ordre de noblesse

— De Diderot, monsieur le marquis !

— De l'un ou de l'autre, je me moque de ces croquants ! Toujours est-il que la chose étant faite, il n'y a plus à y revenir. Le vin est tiré, il faut le boire. La pilule est roulée, il faut l'avaler. Ah ! maître Lanjallais, à propos, n'oubliez pas de faire étaler, je vous prie, ce soir, toute la vaisselle à mes armes... Je liens à montrer à ces barons de la veille et de la matinée que les Navailles ne sont pas nobles d'hier.

— Hélas ! monsieur le marquis, vous faites bien de leur montrer cela, car du train dont vont les choses, il ne vous restera bientôt plus, à vous et aux vôtres, que le souvenir du passé !

— Et c'est du moins une chose que les parvenus ne pourront pas avoir, fit le marquis en congédiant Lanjallais du geste.



Dans son hôtel, seule, et ses pensées dont l'amertume croisait lui donnant la fièvre, Adréina était demeurée, depuis de longues heures, immobile, muette, tenant à sa main le bouquet de roses qu'elle avait demandé et qu'on lui avait apporté, et le regardant de ses yeux hagards, comme si sa vie tout entière eût tenu dans cette poignée de fleurs.

— Je veux mourir en respirant des roses, songeait-elle. C'est le parfum que j'aime !

Et ses narines dilatées aspiraient l'odeur enivrante, et elle songeait aux roses de Paestum¹⁶¹ qu'Ottavio lui apportait autrefois, et dont le temps avait fait de la poussière, envolée elle ne savait où.

— Ces roses aussi vont mourir, se disait-elle en regardant celles quelle pressait dans sa main, et cependant elles vivront plus que moi !

Elle répétait : *plus que moi !* Et il lui semblait qu'il y avait déjà, dans ces simples mots, comme un apaisement, comme une volupté douce.

¹⁶¹ Depuis l'ancienne Rome, les roses de Paestum, à cent kilomètre au sud de Naples, sont réputées.

Soudain, elle se leva ; elle plaça les fleurs dans un vase de verre de Venise à demi plein d'eau, et elle les regarda encore un moment.

Les roses, baignées dans ce vase à collerette jaune et à anses blanches, où leurs tiges plongeaient comme dans la lumière, s'élevaient, répandant leur parfum ; il y en avait de toutes sortes, de ces roses, filles de l'hiver, fleurs factices de serres chaudes. Les pétales des roses-thé, pareilles à des joues exsangues, repliées, enroulées, avaient un épanouissement timide. D'autres, rouges, plus éclatantes, s'ouvraient comme des lèvres de sang qui eussent appelé le baiser. Des boutons étouffaient dans leur prison verte. Autour des roses, les feuilles fraîches, saines, de couleur éclatante, d'un vert troué par les fleurs, exprimaient la vie, et de ce bouquet montait un parfum grisant qui faisait passer sous les cheveux d'Andréina comme un frisson de volupté.

— Eh bien ! oui, c'est la vie cela, et c'est l'amour, s'écria-t-elle brusquement ; mais cela ne vaut pas la joie profonde de la mort !

Elle porta fiévreusement à ses lèvres blêmies le chaton dans lequel Agostino avait enfermé le poison, et pressant le ressort, le mordillant rapidement de ses dents blanches, elle laissa couler les gouttes du liquide sur sa langue et les but avec une sorte d'ivresse, comme si ces gouttelettes eussent contenu l'infini.

Alors elle se sentit plus calme, rassérénée, presque heureuse.

— Voilà !... dit-elle tout haut, avec une expression d'indicible joie. Tout est dit, je suis libre !

Elle s'étendit dans un fauteuil, laissant aller sa tête sur le dossier, ses magnifiques cheveux lui faisant comme un oreiller de satin noir, et elle ferma les yeux doucement, comme pour s'endormir.

— Pourvu que ce sommeil-là n'ait pas de rêves ! pensa-t-elle alors avec effroi, comme le songeur de Shakespeare.

Elle éprouvait une volupté véritable à clore ses paupières, à se sentir en quelque sorte enfoncer dans la paix, à se dire qu'il n'y aurait plus de réveil.

— Comme on est fou de ne pas trouver plus tôt ce dénouement-là, se disait-elle.

Tout à coup, une pensée folle, irritante, une de ces pensées qui deviennent brusquement les maîtresses absolues de notre être, s'empara d'elle, la secoua, l'éveilla, la mit bientôt debout, pâle, fébrile, effarée. Elle allait mourir, et elle ne reverrait plus Solignac ! Quoi ! jamais ! jamais plus ! Là-haut peut-être ? Mais qu'y a-t-il là-haut ? Et elle voulait le revoir pourtant, et elle voulait apparaître encore une fois devant lui, non plus comme une femme, mais comme un spectre, et elle voulait lui dire :

Henri, Henri, souviens-toi d'Andréina comme Andréina s'est souvenue d'Ottavio !

Mais comment ! Aller là en pleine réception de famille, parmi cette foule, là, chez Louise ! Et pourquoi pas ?

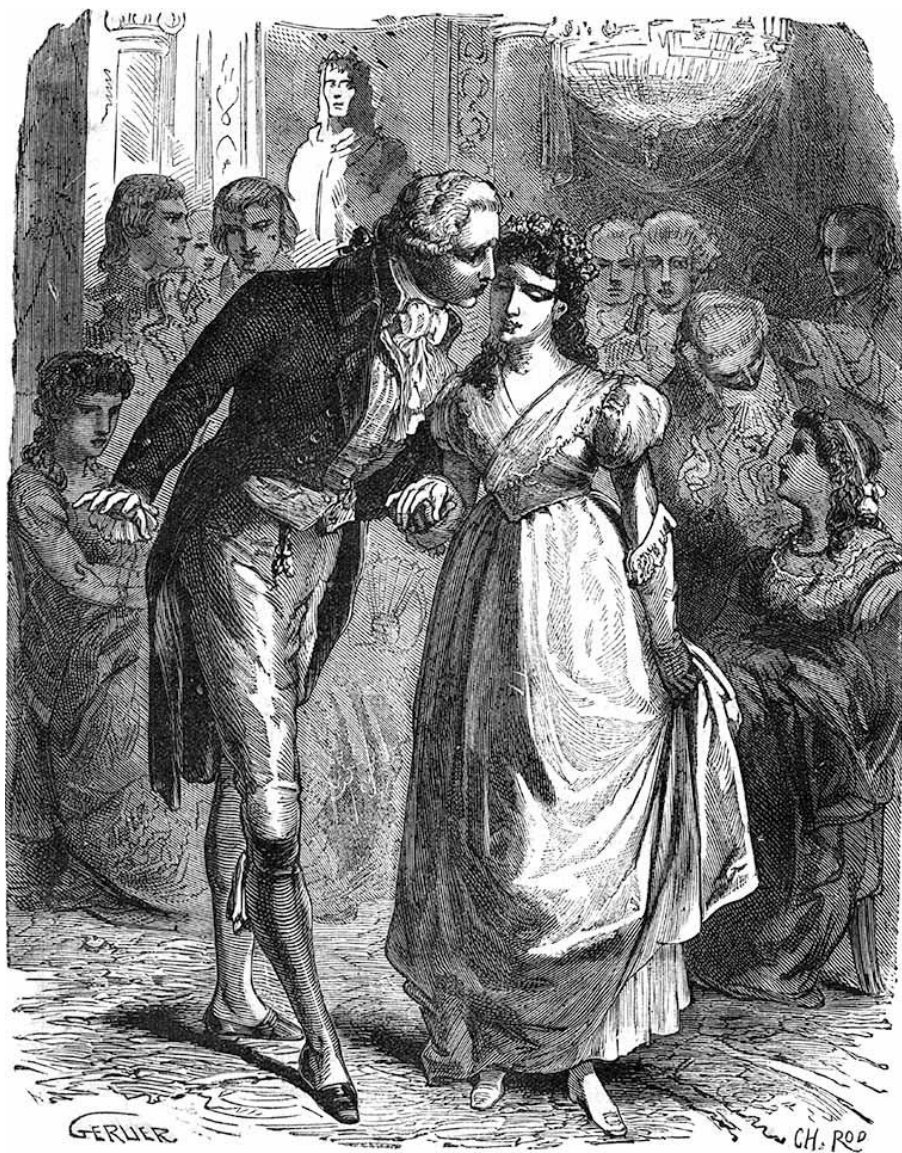
— Qu'ai-je à risquer, se disait-elle, qu'ai-je à sauvegarder, puisque je meurs ? Ah ! oui, les convenances !

Elle ricanait.

— Les convenances ! le monde ! On juge tout cela à la valeur exacte quand la mort est là !... Oui, certes, j'irai ! oui, je le reverrai ! Je veux le revoir ! Je veux les revoir, elle et lui ! Qui sait ? Je suis une coupable ! Eh bien, quoi ! ce sera mon châtiement !

Elle prit, dans le vase de Venise, le bouquet de roses et le respira avidement, longuement, comme si elle eût voulu encore une fois humer la vie avant le dernier sommeil.

XIII — Martial Castoret



La foule des grands dignitaires de l'empire s'y pressait

L'hôtel de Farges étincelait. La foule des grands dignitaires de l'empire s'y pressait, et ce contrat de mariage prenait réellement l'importance d'un événement. La popularité du colonel du régiment de Bercheny, la faveur dont jouissait Louise de Farges auprès du maître, la noblesse de M. de Navailles, l'étrangeté de cette union entre l'ex-conventionnel Chambaraud et M^{lle} de la Rigaudie, tout contribuait à donner à cette fête un intérêt et un éclat singuliers. Des maréchaux, des dames d'honneur, le duc d'Otrante, M^{me} de Berruis, Cambacérès, M. Bernier, M^{mes} d'Abrantès et Regnault de Saint-Jean d'Angély, bien d'autres encore, se pressaient dans les salons de l'hôtel, illuminés et tout retentissants de joie. Henri de Solignac était si profondément heureux qu'il avait peur de cette félicité, trop complète, se disait-il, pour être durable.

— Vous souvenez-vous, Louise, disait-il à la jeune comtesse, dont la beauté était décuplée par le plaisir, vous souvenez-vous de cet ancien qui, pour désarmer la jalousie des dieux, jeta un jour son anneau à la mer¹⁶² ? Je suis un peu comme lui, et tant de joie m'inonde que je tremble que tout ne s'évanouisse soudain, tant la destinée est jalouse du bonheur des hommes !

Mais un sourire de Louise, un long regard tendre et pénétrant, une pression de main, et toutes les craintes s'envolaient.

Le docteur Dupuytren, qui suivait sur le visage de Solignac la trace de ses préoccupations, s'était pourtant imposé de surveiller le colonel.

— Cette crise de félicité une fois terminée, se disait le chirurgien, le cœur aura le temps de prendre du repos... Mais d'ici là, la moindre chose peut être redoutable !

— Aussi pourquoi se marier ? ajoutait-il en haussant les épaules. *Periculosa felicitas* !

Le docteur eût pu se rassurer en oubliant un moment Solignac et en regardant Louise. L'adorable femme semblait l'ange

¹⁶² Il s'agit du doge de Venise qui, à chaque printemps, célébrait le mariage de Venise avec la mer en jetait un anneau dans l'Adriatique.

gardien, devenu vivant, du beau colonel. Il y avait tant d'amour dans ses moindres paroles, dans ses moindres gestes, qu'on sentait bien que toute l'existence de l'épouse allait être vouée à l'époux. L'abnégation la plus profonde s'unissait en elle à l'adoration la plus vive.

Le malheureux Florival de Saint-Clair en était sec de jalousie.

— Mais, cher monsieur, prenez garde, lui dit Dupuytren, vous marchez droit à un ictère !

— Un ictère ! balbutia le poète effrayé. Qu'est-ce qu'un ictère ?

— Vulgairement : la jaunisse, répondit le docteur.

Florival songea au ridicule qui pouvait en résulter, et se hâta de pâlir et de rougir tour à tour.

Il se vengea par un bon mot :

— Ce n'est pas baron de Solignac, dit-il, mais baron Chambaraud de Pourceaunac¹⁶³ que l'empereur eût dû faire ce Limousin !

Il se consolait de sa déconvenue avec son confrère le poète Molière.

Saint-Clair n'était pas le seul qui enviât le beau Solignac, et les précautions d'Agostino Ciampi étaient prises pour atteindre le colonel en plein bonheur.

L'Italien connaissait fort bien les êtres de l'hôtel de Farges ; avec son habitude de tout voir promptement, il ne lui avait pas fallu longtemps pour étudier la topographie de l'appartement. La réception des invités avait lieu dans les salons du rez-de-chaussée donnant sur le jardin. Comme dans l'hôtel habité par Andréina, quelques marches suffisaient pour atteindre le sol en sortant du logis. Les larges fenêtres des salons étaient faciles à franchir. D'une enjambée, on se trouvait, en sortant de

¹⁶³ Molière, *Monsieur de Pourceaunac*, comédie-ballet en trois actes sur une musique de Lully créée à Versailles en novembre 1669.

l'intérieur, dans le jardin ; en arrivant de l'extérieur, dans les appartements.

Ce que voulait Agostino, c'était donc de s'introduire dans l'hôtel, d'attirer Solignac dans quelque pièce écartée, de le frapper, de gagner rapidement par la muraille l'hôtel voisin, d'où il serait facile ensuite de parvenir jusqu'à son logis. Là, sa valise faite, tout organisé, Agostino n'avait plus qu'à sortir de Paris. Il serait loin déjà que Fouché et Bernier n'auraient pas encore trouvé la première trace.

Ce projet était celui d'un misérable fou. Mais la passion, ou plutôt la rage étouffée, l'humiliation furieuse de la défaite aveuglait Ciampi et le poussait à bout. D'ailleurs, peu lui importait ce qu'il risquait lui-même, pourvu qu'il réussît à atteindre son rival ! Il consentait à jouer sa vie pourvu qu'il pût prendre celle du beau Solignac. Le marquis n'avait qu'une crainte, c'est que le colonel, redoutant un piège, ne se rendit pas à son appel. Ciampi, il est vrai, se rassurait bien vite en comptant sur la témérité de cet Henri de Solignac, qui n'avait jamais manqué à un rendez-vous d'épée ou à un rendez-vous d'amour.

M^{lle} de la Rigaudie, elle, était fort heureuse. Dans le petit salon tendu de soie vert d'eau de l'hôtel, elle avait eu avec Henri un long entretien plein d'effusion. Elle s'était sentie un peu inquiète en le voyant poser sur un guéridon la paire de petits pistolets qu'il portait d'ordinaire, lorsqu'il sortait, depuis le guet-apens d'Agostino.

— Qu'est cela ? dit-elle. Des armes ? Pourquoi des armes ? Qu'y a-t-il !

— Rien. Une mesure de précaution. Aujourd'hui ces pistolets me sont plus qu'inutiles, et je les laisse ici !

M^{lle} de la Rigaudie se rassura en le voyant sourire.

Napoléon venait de quitter l'hôtel de Farges, après y avoir fait une apparition très remarquée, serrant la main du colonel, baisant le gant blanc de Louise, et témoignant par le sourire de son visage de la satisfaction que ce mariage lui causait.

L'empereur s'était même arrêté, un moment, devant le vieux marquis de Navailles et lui avait dit :

— Eh bien ! vous nous boudez donc toujours, marquis ?

Cela de sa façon brève et nette, si bien que M. de Navailles était demeuré coi et avait balbutié ensuite, tout étonné :

— Ce diable d'homme ! il a *quelque chose* !

— On sait bien ce qu'il a : il a le succès, avait alors ironiquement répondu quelqu'un qui pouvait bien être le duc d'Otrante.

Et Chambaraud, assez haut, parlant alors à Fouché :

— Le succès est passager, avait-il ajouté ; que votre maître prenne garde !

On était, d'ailleurs, dans l'hôtel, sous le coup de cette apparition de l'empereur, et M^{lle} de la Rigaudie se disait que son fils était vraiment un personnage, pour attirer ainsi auprès de lui le maître du monde, lorsqu'un laquais, nouvellement entré à l'hôtel, et qui n'en connaissait point les habitués, vint avertir le colonel qu'un homme, vêtu en bourgeois, demandait à dire quelques mots, en particulier et comme en secret, au marié.

— À moi ?

— Oui, colonel ! Et il s'agit, paraît-il, d'une affaire grave et urgente.

— Oui-dà ?

Ce sont là du moins les mots dont ce monsieur s'est servi !

Louise causait, en ce moment, fort entourée, avec quelques dames de la cour qui la complimentaient. Solignac la regarda, lui sourit de loin et demanda au laquais :

— Où m'attend-on ?

— Dans le petit salon vert d'eau, Colonel.

— C'est bien, j'y vais ;

Le colonel traversa deux ou trois salons pleins de monde et, tout en jetant un coup d'œil à ce bel officier, superbe dans son uniforme de grande tenue, sans armes, mais ruisselant de chamarrures, on s'écartait pour le laisser passer. À mesure qu'il approchait du petit salon, la foule, toujours attirée vers le

centre par le bruit, diminuait et, dans ce salon, il n'y avait personne.

Le colonel en souleva de sa main droite la portière et, un peu intrigué par cette visite inattendue, il entra brusquement.

Par un étrange hasard, les yeux du colonel allèrent droit au petit guéridon où, le matin, il avait déposé ses armes et s'y arrêtaient. Les pistolets étaient là toujours, et instinctivement Solignac fit quelques pas vers eux.

— Mais, en vérité, que me disait ce valet ? se demandait le colonel. Ce salon est désert !

Il était à peine arrivé au milieu de la pièce qu'il interrogeait toujours du regard, lorsqu'il entendit, sous le tapis qui le recouvrait, crier, derrière lui, le parquet.

Il se retourna vivement ; il aperçut alors, livide et les yeux égarés, Agostino Ciampi qui s'était aplati tout à l'heure contre la muraille, pour laisser entrer Solignac et qui, maintenant ayant poussé la porte et laisser retomber la portière de soie, marchait vers lui, les dents serrées.

Solignac, encore fort éloigné de ses armes — que l'Italien, dans sa précipitation à se dissimuler entre la portière et la muraille, n'avait pas aperçues — Solignac se sentit perdu.

Il voyait bien que la main d'Agostino tenait un poignard, et l'idée lui vint, rapide, de bondir sur lui et de le lui arracher. Mais sa blessure pouvait l'étouffer dans la lutte, ses forces le trahir et Ciampi l'eût alors égorgé à son aise. Le mieux était donc de saisir, s'il se pouvait, une des armes qui étaient là-bas. Toutes ces pensées se succédaient dans le cerveau du colonel avec l'instantanéité des éclairs.

Avant que Solignac, d'ailleurs, eût atteint le guéridon, Agostino, sans dire un mot, se précipitant vers lui, le saisit brutalement par le poignet et, avec un ricanement sauvage, sentant bien que, cette fois, le beau Solignac ne lui échapperait pas, il leva la main armée du poignard, et lui en plongea avec rage, dans la poitrine, du côté du cœur, la lame tranchante et large,

Ce coup terrible avait été porté d'une façon féroce.

Solignac, d'un mouvement vigoureux, se dégagea sans pousser un cri et chancelant, tomba à demi, les mains en avant, son visage touchant presque le marbre froid du guéridon.

L'arme était restée dans la plaie.

Tout cela s'était fait sans bruit, comme une exécution. Agostino, sans plus attendre, se jeta d'un bond du côté de la fenêtre, mais, arrivé là, il recula tout à coup, effrayé. Une ombre apparaissait derrière les vitres, se découpant en plus noir sur le fond sombre de la nuit, et des mains robustes secouaient avec violence l'armature et en faisaient trembler les vitres.

Agostino courut aussitôt vers la porte qui faisait face à celle qu'avait franchie, pour entrer, le colonel. Il y avait aussi, de ce côté-là, une issue ! Au moment où Ciampi touchait au seuil, les carreaux de la fenêtre volaient en éclats et une main ensanglantée cherchait, du dehors, à soulever l'espagnolette.

— À vous, mon colonel, à vous ! criait en même temps Martial Castoret.

Solignac l'entendait. Solignac voyait fuir Agostino. Le blessé maintenant avait saisi de sa main crispée un des pistolets posés sur le guéridon et il en soulevait le chien, péniblement, car sa force l'abandonnait, et il se sentait mourir.

— Cette fois, se disait-il, c'est bien fini !

Et cependant il voulait se venger, il voulait atteindre l'assassin, le fuyard... Impossible !... Agostino, soulevant la portière, avait déjà ouvert la porte, que Solignac, à demi mourant, n'avait pas encore armé son pistolet.

Mais alors, le colonel, se redressant, vit tout à coup, comme dans un cauchemar, quelque chose de terrible. Agostino reculait, effaré, le teint vert, devant une sorte d'apparition effrayamment belle, devant une femme toute vêtue de blanc, plus pâle que ses vêtements et qui, à sa ceinture, comme, une large tache de sang portait un bouquet de roses.

— Andréina ! dit Solignac.

Elle avait posé son bras nu sur l'épaule d'Agostino, et comme si ce bras raidi eût été d'acier, elle poussait devant elle, implacable, le marquis dont les dents claquaient.

— Meurtrier ! disait-elle d'une voix rauque. Lâche ! lâche ! lâche !



Elle enfonce ses ongles dans la chair de son frère

Il essaya de se dégager. Elle enfonce ses ongles dans la chair de son frère.

Il la saisit alors au cou pour l'étouffer, la repousser, passer et fuir, lorsque Solignac, debout, enfin redressé, par un effort surhumain, pressa la détente du pistolet qu'il avait armé, et fit feu.

L'Italien, atteint à la tête, le crâne emporté, battit l'air un moment de ses bras détendus, et tomba lourdement la face au plafond.

Il était tué raide, foudroyé.

Au même moment, Solignac, épuisé, sentait déjà autour de ses tempes passer le froid de l'agonie.

Par la fenêtre, brusquement poussée, Martial Castoret bondit en même temps, les cheveux hérissés, et se précipita, éperdu, vers son colonel en criant :

— Henri I Henri ! ne meurs pas !

Il croyait, ce soldat, plein de foi dans son ami d'enfance, il était certain que, pour vivre, Solignac n'avait qu'à le vouloir.

Mais les yeux du colonel se fermaient et Solignac perdait connaissance, déjà sans mouvement, sinon mort.

— Misère ! criait Castoret. Est-ce qu'il va passer ainsi ? Est-ce qu'on me l'a tué ?

Il mit la main sur le manche du poignard enfoncé dans la poitrine du colonel et, pris d'une anxiété terrible, il hésita un moment à arracher ce fer, comme s'il eût dû enlever en même temps la vie de celui qu'il aimait.

Ses doigts frémissaient en touchant cette arme, et les tremblements convulsifs en élargissaient la plaie.

— Si je le tuais en voulant le sauver ! se disait Martial, dont le sang se glaçait d'angoisse. Mais non, si j'hésite, il meurt !

Cette idée que l'hésitation pouvait être fatale à Solignac, donna du courage au hussard qui, brusquement alors, pressant sur la garde, arracha le poignard, tandis qu'un flot de sang mêlé de sanie jaillissait de la plaie béante.

Andréina, debout, les yeux secs, les lèvres cyanosées, tous les traits du visage horriblement contractés, mais s'efforçant de demeurer intrépide et calme, semblable à une statue, contem-

plait, d'un œil déjà trouble, cette scène : le soldat agenouillé, dégrafant l'uniforme du colonel, et cherchant à mettre à nu la plaie par où pouvait s'envoler la vie.

La détonation du pistolet de Solignac avait retenti comme un coup de foudre au milieu de l'hôtel en fête. Après le premier moment de désarroi, on s'était précipité vers l'endroit d'où venait le bruit. Louise accourait, éperdue, suivie de M^{lle} de la Rigaudie, dont les jambes fléchissaient et qui, à demi folle de terreur, s'écriait :

— Il y a donc des assassins ici !

Louise recula d'abord en apercevant cette chose horrible : Solignac étendu, Agostino mort, cette femme debout, semblable à un spectre, et tout ce sang, ce désordre affreux, ce salon élégant imprégné d'une odeur sinistre de tuerie.

M^{lle} de la Rigaudie, au contraire, se précipita vivement vers son fils, et, s'agenouillant, posa la tête pâle de Solignac sur ses genoux, disant à Castoret :

— Est-il mort ?

Les yeux bleuâtres de la pauvre femme, agrandis par l'angoisse, étaient plus éloquents encore que sa parole.

Martial ne répondait pas. Il regardait couler le sang de la plaie béante.

— Un médecin ! un médecin ! s'écriait Louise... Le docteur Dupuytren est ici ! Qu'on l'amène !

Et de cette foule accourue, le chirurgien sortit, écartant les curieux, et, d'un mouvement instinctif, relevant les manches de son habit vert, il alla droit au colonel, et se pencha, sur lui, disant à Martial :

— Laissez-moi !

Castoret enroulait furieusement, autour de son doigt, sa longue moustache. Louise suivait du regard les mouvements de Dupuytren, dont le visage restait impassible, et Andréina, s'accrochant maintenant, pour ne point tomber, aux rideaux de

soie de la fenêtre, demeurait là, pétrifiée, respirant machinalement le bouquet de roses arraché de son corsage.

Le silence terrible des chambres de mourants planait sur cette foule en vêtements de fête.

On attendait l'arrêt de Dupuytren comme on attend la sentence d'un juge. Lui, froid, les sourcils froncés, examinait le sang et les sanies qui bouillonnaient hors de la plaie.

Tout à coup il se releva.

— Il vivra, n'est-ce pas ? dit la mère d'une voix étranglée.

— Qu'y a-t-il à faire ? demanda Louise anxieuse.

— Il n'y a rien à faire ! répondit Dupuytren d'un ton singulier.

Et montrant un morceau de plomb un peu aplati qu'il tenait entre ses doigts :

— Jamais blessure ne fut plus heureuse, dit-il, et à quelque chose malheur est bon. L'hémorragie nouvelle et la sortie de ces sanies ont chassé hors de la plaie la maudite balle qui menaçait la vie du colonel. Ce que le scalpel du chirurgien était impuissant à faire, la pointe du poignard l'a accompli ! Ce matin, je ne répondais pas que M. de Solignac eût un mois, eût un jour à vivre. Ce soir, je puis dire : il est sauvé !

— Sauvé ! dit Louise avec un cri de joie profonde.

— Sauvé ! répéta M^{lle} de la Rigaudie, en penchant son visage ridé sur le front glacé de Solignac qu'elle tint serré sous ses lèvres.

Dans un angle du salon, Sylvain Chambaraud, tout pâle, écoutait, la main passée sous son habit, comprimant sa poitrine et les yeux gros de larmes étouffées.

— Et voilà qui est bien opéré, *poï*s, dit Dupuytren, en posant la main sur l'épaule de Castoret : ce que je n'eusse jamais osé tenter, vous l'avez fait en arrachant la lame. Quel chirurgien ! En élargissant cette plaie, vous avez sauvé votre colonel.

— Ah ! *paobre* ! Si je n'avais pas pu le sauver, dit Martial, il y aurait eu là deux morts au lieu d'un : lui et moi !

Alors, mais alors seulement, on se prit à songer qu'il y avait, dans ce salon, deux hommes étendus. Dupuytren regarda le marquis, tout sanglant, mais la sentence fut rapide :

— Celui-là n'existe plus, dit-il.

Il se tourna vers Andréina qui, le repoussant du geste, s'avança, chancelante, vers Louise.

La petite-fille du marquis de Navailles regarda avec une hauteur et une cruauté inaccoutumées la sœur du marquis d'Olon. Mais d'une voix humble et douce, d'une voix brisée, d'un timbre déchiré, mourant, déjà hors du monde :

— Madame, dit Andréina..., je ne suis pas ici pour vous le disputer... Je suis ici pour mourir... Je vous ai haïe... Pardon !... Que votre amour soit sa joie !... Celle qui n'était pas digne de lui, disparaît. Adieu !

Louise sentit un frisson de pitié lui gagner le cœur, son regard cessa d'être sévère, et sa voix murmurait déjà des paroles d'oubli, lorsqu'une épouvantable crise secoua Andréina de la tête aux pieds.

— Oh ! le poison était bon, dit l'Italienne. C'est un Ciampi qui l'avait préparé ! Famille damnée !

Dupuytren étendit le bras et, appuyée sur lui, Andréina mourut debout, laissant tomber sur le tapis taché du sang de Solignac et d'Agostino, son éternel bouquet de roses.

— Ces fleurs, avait-elle dit, dureront plus que moi !

Et, pendant qu'on étendait Solignac sur un lit dressé en hâte et qu'on emportait dans un salon voisin Andréina, déjà raidie, on vit une femme étrangement vêtue, portant dans ses cheveux noirs des rubans rouges piqués comme de papillons de nuit, — une femme qui était entrée, tête haute, dans l'hôtel, disant : « Je suis de la famille » ; on la vit s'approcher doucement du cadavre de ce marquis d'Olon, dont tous s'éloignaient avec horreur, et le contempler longuement.

Agostino mort était hideux. Sa belle tête de Lucius Vérus était contractée par un rictus féroce. La rage de la défaite avait

imprimé son sceau sur cette face infâme. La mort garde sa poésie pour les martyrs des saintes causes.

Et Thérèse, en le regardant, hochait la tête. Et elle répétait :

— C'est lui !... C'est Agostino Ciampi ! Thévenot l'a tué !... Savez-vous pourquoi l'a tué !... C'est qu'Agostino avait livré ses frères !

Puis, ses idées errantes se reportant au souvenir de Claude :

— Maintenant il peut vivre heureux, mon Claude. Le larron d'honneur n'est plus là !

La pauvre folle avait alors sur les lèvres un sourire de joie terrible, le rire muet de ceux qui souffrent. Sylvain Chambaraud, qui s'approcha d'elle pour l'arracher à ce cadavre, remarqua qu'elle portait, enroulée autour de la taille — suprême parure et suprême remords ! — la ceinture de soie blanche tâchée de sang, et traversée par l'épée de *Varus*, qu'on avait trouvée sur la poitrine trouée de Claude Rivière.

XIV — La fin du drame

Il avait été bien convenu que M^{lle} de la Rigaudie, devenue M^{me} Chambaraud, quitterait Paris aussitôt et ne reverrait plus celui dont elle avait non seulement accepté, mais sollicité le nom. La blessure nouvelle de Solignac la retint pourtant à Paris pendant un long mois. Après quoi, le colonel étant guéri, comme l'avait affirmé Dupuytren, elle reprit le chemin de Solignac, emmenant Thérèse, toujours folle, et le petit Jack, bien vieux et presque aveugle.

Chambaraud restait à Paris. Il vivait maintenant dans sa demeure de la rue des Postes, plus satisfait, ayant un but en ce monde : aimer son fils et penser à lui.

— Les femmes ont du bon, Plantade, disait-il parfois. Elles se transforment lorsqu'elles deviennent mères !

— On le dit, citoyen. Mais moi, je n'en sais rien, voyez-vous, et je suis trop vieux pour apprendre.

Souvent Sylvain Chambaraud voulait que le vieux Jean Rivière vînt chez lui partager son repas.

Les deux vieillards causaient peu et songeaient beaucoup. Le père Jean, brisé, ravagé, avait l'air d'être centenaire.

— Et me voilà* disait-il, vieille bête, survivant à tout ce que j'aime ! Une épave ! Fille, femme, fils, on m'a tout pris, sans compter le pauvre magasin débaptisé tant de fois !... À quoi suis-je bon ? J'aurais mieux fait de partir devant.

Il racontait alors à Chambaraud combien celui qu'il appelait toujours le *commandant* était adorable quand il était petit, dormant, les poings fermés, dans son berceau, avec un air déjà sérieux et pensif.

— Et ils me l'ont tué ! Et ils me l'ont assassiné, mon Claude !

Sylvain hochait la tête et répondait :

— Vous avez pu, du moins, le voir grandir. Ai-je seulement ces souvenirs-là, moi !

— Non, c'est vrai, on vous avait pris l'enfant, mais l'homme vous reste ! Moi, je n'ai plus rien !

Puis, après le dessert, quand Jean Rivière avait, sans savoir ce qu'il mangeait, étendu sur son pain quelque marmelade de baies d'églantier, ou pris sans goût des oranges en beignet, Sylvain Chambaraud faisait reconduire le pauvre vieux chancelant, branlant la tête, buttant à tous les cailloux, par Plantade qui lui donnait le bras.

Et chaque fois qu'en laissant derrière lui la rue des Postes, l'ancien drapier apercevait les hautes et grises murailles du Panthéon :

— Tenez, disait-il, c'est-là qu'il serait couché, parmi les grands hommes, si le sort avait été juste !... Voyez-vous, Plantade, on ne sait jamais combien il meurt de gens supérieurs à ceux que l'histoire encense !... J'ai là-dessus mon idée à moi, quoique je sois bien peu de chose, bien petit et bien sot !...

Il ajoutait :

— Mon Claude était de ceux-là, Plantade ! Il devait arriver à tout. La politique l'a perdu !

Et cette glorification posthume de son fils consolait un peu le pauvre homme.

En Limousin, M^{lle} de la Rigaudie (on lui conservait toujours ce nom dans le pays, et elle avait hâte d'interrompre en disant : Appelez-moi *madame*, s'il vous plaît, je suis M^{me} Chambaraud) avait repris sa vie habituelle. Auprès d'elle Thérèse, éternellement livrée à l'égarement, s'apaisait, oubliait, rêvait, mais parfois souriait, dans ses rêves, à ce mort qu'elle croyait vivant. Le petit Jack, toussant, affaibli, de larges laies blanches sur ses pauvres yeux, se réfugiait à tâtons avec ses petits cris tremblants, tantôt auprès de M^{lle} de la Rigaudie, tantôt auprès de Thérèse.

Parfois Sylvain Chambaraud, et aussi le marquis de Navailles, recevaient du Limousin des fruits, des conserves, des produits du pays. C'était M^{lle} de la Rigaudie qui n'oubliait ni son mari, ni l'aïeul de sa belle-fille.

Solignac et Louise étaient partis pour le Limousin, dès que le colonel avait été guéri. Malgré la rude saison, Henri avait voulu revoir ce coin de terre où il était né. Dupuytren avait d'ailleurs parlé, comme agent de la convalescence absolue, de l'*air du pays*. Et Henri était parti après avoir embrassé son père.

Louise et son mari, sans compter Castoret et Catherine, étaient donc arrivés à Solignac par les jours d'hiver, lorsque les grands châtaigniers dépouillés dorment immobiles.

— N'avez-vous point trop peur de mon mâle et fier Limousin ? demandait Solignac à Louise.

Elle répondait :

— Non ! je l'aime ?

L'hiver même, au surplus, semblait déployer toute sa poésie pour fêter la nouvelle venue.

Ce temps rigide avait des caresses printanières. Le matin riait. Cette campagne limousine, ensevelie sous la neige prenait

un air de sommeil calme et non de mort. Sur le ciel bleu, d'un bleu verdâtre, s'allongeaient des nuages d'une teinte indécise, floconneux, blancs comme des touffes de cygne ou rosés comme le plumage d'un flamant. Louise se sentait heureuse. Tout cela était si différent des salons de Paris, où rimaillait Florival de Saint-Clair ! Ce qui charmait, emplissait l'être d'une sensation toute particulière de gaieté saine, c'était cette atmosphère légère, cet air vif, entrant dans les poumons comme un baume ; cette lumière qui découvrait les horizons immenses, comme la clarté du ciel du Midi. Les arbres, poudrés par la neige, coquettement dressaient leurs branches ainsi ouatées, et étincelaient au soleil levant comme des cristallisations.

— Voilà mon pays, dit Solignac, et jusqu'au printemps nous vivrons ici heureux, seuls, oubliés, savourant notre joie loin du monde !

L'hiver est la saison de ceux qui s'aiment.

Et Solignac et Louise s'aimaient.

Puis, quelques mois après, les deux époux retrouvaient un cadre heureux digne de leurs amours, et la bonne humeur de Solignac s'échappait comme un bouquet d'artifices, sur la terrasse du château de la Rigaudie, pendant que montrant à Louise la campagne fleurie, il s'écriait, tout joyeux :

— Regardez, Louise, chère Louise ! Avril s'éveille, le soleil rit, tout s'éclaire. La sève court, le cœur bat, la gaieté déploie ses ailes ! Sous un ciel doux, les arbres feuillissent : des fleurs partout, des pompons blancs, des branches roses, des grappes jaunes, des touffes bleues, un vert timide, tendre, une caresse des yeux. Il fait bon vivre. Salut, printemps ! Toutes les grâces, toutes les jeunesses, tous les espoirs, un bruit argentin de rires et de baisers, un vent de parfums, une haleine de bonheur, tout cela dans un mot pimpant de séduction et de fraîcheur : Avril ! Et tout cela, tout cela pour nous deux, Louise !

Derrière eux, M^{lle} de la Rigaudie écoutait, tout émue, hochant la tête :

— Pour eux deux ? disait-elle. Ah ! les chers égoïstes ! Et moi ? Ah ! bast ! Moi ? Qu'importe ? Le rôle des enfants est d'être ingrats, et leur devoir est d'être heureux ! Laissons-les dire !

Quant à Martial Castoret, on l'entendait souvent répéter à Catherine Magnac, devenue sa femme :

— Catissou, ma mie, les prédictions sont des prédictions, il n'en faut pas rire. Mais à présent, vogue la galère ! Le danger est passé, le ver est tué, la femme brune est morte, la balle est au diable ! Je ne mourrai pas, Catherine, ni le colonel non plus. Ah ! *Diou de Di !* les Autrichiens, les Prussiens, les Russes, les Anglais, les Italiens et les Italiennes par-dessus le marché, peuvent bien faire maintenant tout ce qu'ils voudront. Nous nous en moquons, Catissou, ma mignonne. Le mauvais sort n'a plus de force, et puisque je dois mourir le même jour que le colonel, eh bien ! j'ai le temps de faire mes paquets, Catissou. Nous sommes trempés !... Lui et moi, nous vivrons cent ans !

Fin du *Beau Solignac*

Table des illustrations

N ^o	Légende	Page
1	Couverture	1
2	Une page de l'édition de 1880	2
3	Fouché avait d'abord haussé les épaules en lisant ces rapports de police.....	11
4	Allons ! se dit Fouché, ce n'est pas le premier venu.....	16
5	Ce soir, le serai tout à vous	28
6	La Bastille est prise !.....	36
7	Est-ce qu'on pleure quand on fait des heureux ?	50
8	Et qui vous dit que je ne sois pas prêt à donner ma vie pour me venger ?	64
9	Il l'avait retiré, après des efforts herculéens.....	72
10	Une fortune accompagnait le nouveau-né	88
11	Je me suis fait tirer les cartes	96
12	Il faut arriver jusqu'au Carrousel	118
13	Il n'y avait guère, aux Champs-Élysées, que des joueurs de boule.....	130
14	Solignac venait de se trouver en face de la fermeture de maçonnerie	147
15	Claude Rivière rampa dans cette ouverture	149
16	Debout, parmi les fioles et les cornues	159
17	Le sourire du marquis était plein de doute et d'ironie	172
18	Elle avait réellement sa cour. Les poètes et les artistes y étaient reçus	184
19	Puis elle sortit sans dire un mot, laissant Agostino stupéfait	194
20	C'est lui qu'il faut aller prier. C'est à lui qu'il faut demander grâce	205
21	cette fois comme un ordre, il répéta : — Relevez-vous !.....	212
22	Vous êtes la bien-aimée, et le bonheur et le sourire, Andréina !.....	224
23	le colonel, marchant avec une lenteur suffisante... se contenta de passer	233
24	Il trouva Andréina inquiète, troublée et penchée sur des cartes	245
25	Pauvre femme ! dit-il en la serrant dans ses bras	263
26	Dupuytren examinait la blessure.....	276
27	Faut-il remporter cette bague ?	291
28	Solignac se sentait, doucement revivre de jour en jour	300
29	Louise de Farges était à demi étendue sur une ottomane	312
30	Nous serons tous présents.....	325

31	Et, demanda Solignac en plongeant ses yeux bleus dans les prunelles d'Andréina, lui seul ?	338
32	Le marquis de Navailles, avait l'habitude de sortir, chaque jour, accompagné de M. Lanjallais	344
33	Qui me gêne, je le brise !	363
34	Je puis donc, demanda Solignac, lui dire d'espérer ?	371
35	La comtesse engagea le colonel à demeurer dans sa loge	379
36	Ne touchez pas à ce breuvage, dit-il, il y a du poison.....	400
37	Le fiacre qui avait conduit Solignac, s'éloignait.....	405
38	Rien, fit-il. Le bonheur fait mal aussi !	419
39	Le commandant est libre, ajouta Solignac	434
40	J'ai pardonné pourtant ! songeait Claude.....	438
41	Patrie ! dit-il encore, France !... République !	456
42	En apercevant le cadavre, Thérèse se jeta à genoux.....	462
43	Ils tombèrent tous les trois avec un même cri, deux mêmes noms sur les lèvres.....	474
44	Il serra avec force la pauvre femme dans ses bras	492
45	Madame de la Rigaudie mère était à demi paralytique	496
46	Est-ce une prière ou un ordre ? demanda Chambaraud tremblant	505
47	Refuseriez-vous ? dit-elle	516
48	La foule des grands dignitaires de l'empire s'y pressait.....	533
49	Elle enfonça ses ongles dans la chair de son frère	540